
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE LIBRARY
OF THE



PERIODICAL ROOM
CLASS 054

BOOK R32173

REVUE

DU MIDI.

II.

IMPRIMERIE DE BOHEM ET C^o.
BOULEVARD JEU-DE-PAUME.

REVUE DU MIDI.



cl. ser. 2

Tombe Deuxième.

Montpellier.

CHEZ GRAS, SALONS LITTÉRAIRES,

GRAND'RUE, 21 ; RUE BARBALERIE, 1.

1843.

UNIVERSITY OF

MINNESOTA

Digitized by Google

TO YTHSIVNU
ATCZNNM
YBARD

SUR LA QUESTION

DE

L'INTELLIGENCE DES BÊTES.

(Suite.)

IV. Les partisans de l'intelligence des animaux se rabattent sur ce que les actions des bêtes, soit spontanées, soit produites en conséquence de provocations accidentelles, prouvent assez la raison et le génie même de la cause *animatrice* qui les dirige. Là-dessus ils racontent ce que les brutes exécutent pour se conserver, pour suivre leurs penchans, pour éloigner les causes nuisibles et pour se rapprocher des favorables. Ils ne se contentent pas de considérer les mœurs habituelles observées par tous les naturalistes dans les diverses espèces, mais encore ils se prévalent de tous les récits singuliers, qui, s'ils étaient bien constatés, prouveraient dans certains individus une intelligence incontestable, et sembleraient excuser la croyance à la métempsychose.

Mais cette conclusion est vicieuse, en ce que ses partisans paraissent oublier le pouvoir de l'instinct, et vouloir attribuer

arbitrairement à l'intelligence des actions, qui, probablement, proviennent de la force vitale. Quand j'observe mes semblables, je puis apprécier assez généralement leur esprit d'après leur conduite. Leur sens intime est de la même nature que le mien, et je puis deviner, jusqu'à un certain point, les motifs de celui d'autrui, en pensant quels sont ceux qui me porteraient à produire les effets dont il s'agit de faire l'interprétation. Je vous ai déjà dit que, même dans ce cas, je ne puis pas assigner la source avec certitude, parce que dans l'homme même l'instinct doit avoir sa part.

Mais, quand il faut assigner la puissance qui crée et qui dirige les fonctions de relation de la brute, et dont le dynamisme est un problème pour moi, je n'ose jamais prononcer sur les motifs de ces actions. Je connais, d'après l'espèce humaine, ce qu'est l'instinct. J'en vois l'industrie innée dans un grand nombre d'animaux qui nous enchantent, nous édifient...

Quand est-ce que je suis obligé d'en déclarer l'incompétence, dans l'examen des actions des bêtes? — Y a-t-il quelque fonction de relation dans un mammifère, au cerveau bombé, aux hémisphères arrondis, qui l'emporte en sagesse sur l'abeille, citoyenne d'une ruche où la constitution politique est extrêmement compliquée, où les trois grands ordres de gouvernement sont combinés, où les pouvoirs sont balancés, où chaque membre a sa place, son rang, ses droits, ses devoirs, et remplit ses fonctions sans négligence, sans ambition, sans usurpation? Or, le résultat de la conduite publique des abeilles n'est pas le résultat d'une profonde intelligence du droit public.

Ce que je viens de vous dire sur l'incertitude de l'interprétation des actions des animaux, occupait, sans doute, l'esprit de Chanet, aristarque de La Chambre, lorsqu'il mit dans sa réfutation ces mots : « Pour me persuader qu'une bête raisonne, il faudrait qu'elle me le dit elle-même. » La Chambre voulut se moquer de ce passage. Sa réponse ne fut qu'une plaisanterie assez froide, fondée sur un sophisme. « Il n'y a pas d'apparence, dit-il, qu'il voulût en croire une bête sur sa

« simple parole, lui particulièrement qui est si difficile à persuader, et qui n'a pas voulu se laisser toucher par tant de vérités si importantes qui lui ont été proposées. » (Il veut parler des preuves tirées du prétendu langage des bêtes et de leurs actions). « Pour moi, si j'étais de son opinion, quand toutes les bêtes ensemble me diraient qu'elles raisonnent, je ne les en voudrais pas croire, et elles ne me persuaderaient pas plus que feraient tous les fous que je connais, quand ils m'assureraient d'être bien sages (1). »

V. Oui, je sens, comme Chanet, pour être sûr de la rationalité de l'action d'un animal, j'aurais besoin qu'il m'en fit la déclaration formelle ou par un langage phonique, ou par un langage muet sans équivoque. Comme le dynamisme humain n'est pas tout raisonnable, et que, dans le cours de la vie, il peut arriver que des fonctions réputées animales ont eu leur initiative dans la force vitale actuellement malade; que l'ivresse, certaines sortes de délire, des morosités diverses, sont l'origine de suggestions perverses d'actions de relation, nous nous gardons bien d'apprécier celles qui sont insolites, excentriques, sans avoir fait en sorte de déterminer le rôle que chacune des puissances a pu jouer dans la production du phénomène. Quand un meurtre a été commis et que l'auteur en est connu, il faut savoir, avant tout, quel est celui des *élémens du dynamisme double* qui l'a perpétré. La médecine légale est tous les jours consultée pour résoudre ce problème. Dans les relations privées, vous ne comptez guère sur des actions qu'il vous importerait d'interpréter, que lorsque l'auteur en fixe l'intention par une déclaration. Au théâtre, un poète italien, *réchauffé par les sons de Mozart*, met en scène un prince et une princesse qui s'aiment depuis long-temps sans se l'être dit mutuellement : l'amant a beaucoup de raisons pour penser qu'il n'est pas malheureux. Que lui manque-t-il ? Un mot. « Je lis votre aveu dans vos yeux,

(1) *Traité de la connaissance des animaux*. Paris, 1661 ; in-4°, pag. 333.

» mais faites que je l'entende de votre bouche , et je ne demanderai pas d'autre prix de mon amour. »

Nei tuoi lumi il leggo è vero ,
Ma m'el dica il labbro almeno ,
E non chiedo altra mercè.

Si nous sommes incertains sur la causalité d'actions de relation chez un être que nous savons bien doué d'un sens intime intelligent , quelle certitude pouvons-nous avoir quand il s'agit d'êtres en qui la présence de l'intelligence est un problème ?

M. Adelon , qui ne doute pas plus que Gall de l'intelligence des bêtes , a du penchant à croire que les singes parlent , c'est-à-dire , qu'ils ont entre eux un langage conventionnel d'action. Pour rendre vraisemblable cette conjecture , il s'appuie du sentiment de Dupont de Nemours , qui assurait être parvenu à comprendre le chant du rossignol (1). — Je me souviens d'avoir lu dans les feuilletons d'un journal , les essais pleins d'esprit , d'élégance et du plus aimable badinage , que cet auteur avait présenté à la Classe des Sciences Morales et Politiques de l'Institut , et où il ramenait à une industrie intelligente toutes les actions des animaux. Je me souviens , en particulier , du dialogue amoureux des araignées et de la chanson sentimentale du rossignol. Mais , pour les citer dans un livre de Physiologie , j'aurais attendu que les araignées et les rossignols eussent certifié la fidélité de la traduction.

VI. Les partisans de l'identité du dynamisme humain avec le dynamisme des bêtes , se prévalent beaucoup de l'éducation dont elles sont susceptibles. L'effet leur en paraît un perfectionnement moral.

Mais leur argument n'a de valeur que contre le Mécanisme défendu par les Cartésiens. Il est très-vrai qu'un changement de vie obtenu par les moyens tels que ceux que l'on emploie sur les êtres vivans , ne s'accorde nullement avec les résultats physiques qu'on en devrait attendre. Mais , l'éducation en général

(1) Adelon , *Physiologie de l'homme* ; tom. II , pag. 315 et 318.

est aussi applicable à la force vitale qu'au sens intime; les procédés ne se ressemblent pas.

Il n'y a guère qu'un moyen commun qui, dans certaines limites, puisse servir à l'éducation vitale et à l'éducation intellectuelle : c'est l'imitation. Il ne peut s'agir ici que d'imitations, de mouvemens aperçus ou par la vue ou par l'ouïe. Voyez quels en sont les résultats dans la sphère bestiale comparée avec ceux arrivés dans la sphère humaine. L'animal répète exactement le geste qu'il a vu, l'air qu'il a entendu; mais il ne va pas plus loin. Les muscles ont pris l'habitude des contractions musculaires simultanées et successives, qui deviennent des synergies vitalement automatiques. Quant à l'Homme, l'imitation ne se borne pas à ce qu'il a vu et entendu. Les répétitions lui donnent l'occasion d'établir les principes d'arts savans, de créations poétiques. Le singe de Buffon a imité son maître en accompagnant jusqu'à la porte et en saluant les étrangers qui venaient le visiter. La calandre, bien sifflée, chante avec justesse l'air qu'on vient de lui seriner. N'en attendez pas davantage. Quand l'Homme a du goût pour l'imitation, il ne s'arrête pas à ces copies. S'il veut imiter les actions humaines, il devient Préville ou Fleury. S'il veut imiter le chant et qu'il en ait l'aptitude, il deviendra Farinelli ou Garat. Reconnaissez donc le premier effet de l'imitation qui est très-borné dans l'être doué d'une force vitale, mais qui passe à l'intelligence dans l'être dont le dynamisme est double.

Je vous l'ai dit dans une autre occasion : hors de l'imitation, quel rapport y a-t-il entre les moyens de l'éducation des bêtes et ceux de l'éducation de l'Homme? Pour elles, vous vous servez des privations, de la faim, du bâton, des verges, *chamo et freno*; — pour lui, vous vous servez de la parole. — Vous dressez les premières, vous instruisez le second. L'expérience et le bon sens vous ont suggéré les procédés que commandait le Prophète : « Je vous donnerai l'intelligence, et je vous instruirai dans la voie dans laquelle vous devez marcher. Je tiendrai mes yeux arrêtés sur vous. Ne devenez pas sem-

» blable au cheval et au mulet qui n'ont point d'intelligence ,
 » et pour la conduite desquels il faut serrer les mâchoires avec
 » le mors , et régler les pas avec les rênes (1). » Mais , me dit-
 on , les animaux domestiques sont souvent dirigés par l'ordre
 oral du maître. Je demanderai si la voix humaine à laquelle ils
 obéissent , excite en eux le souvenir d'une idée , ou bien si elle
 est simplement un bruit , prélude prochain d'un coup doulou-
 reux que l'instinct évite , ou d'une perception voluptueuse
 qu'il recherche ?

Non , l'éducation n'est point adressée au même dynamisme
 quand elle s'exerce sur les brutes et sur l'Homme. En considérant
 les moyens respectifs employés , vous ne pouvez pas méconnaître
 que , chez celui-ci , un sens intime intelligent a reçu essentiel-
 lement des idées par l'intermédiaire du langage , véhicule con-
 ventionnel , dont la partie matérielle est sans valeur , et dont le
 prix est purement abstrait ; — et que , dans celles-là , une force
 vitale douée d'un instinct très-actif , a perçu des impressions
 corporelles , et a été modifiée de telle sorte , que le système vi-
 vant a éprouvé ce que les anciens médecins methodistes appe-
 laient une *métasyncrise* , ou *métaporopée* (2) , dont les résultats
 sont des habitudes et des synergies.

VII. Je vous ai dit que j'aurais besoin d'entendre un animal
 m'exprimer une pensée par le langage , pour être sûr de sa
 raison. Plus les récits qu'on me raconte des effets de l'éducation
 des bêtes seront surprenans , plus je sentirai la nécessité d'at-
 tendre la déclaration formelle de leurs intentions avant d'ad-
 mettre leurs progrès intellectuels. Je veux me prêter aux rap-
 ports faits en leur faveur , bien que certains ressemblent beau-
 coup à des contes. J'accepterai ce que l'on a dit de l'industrie

(1) *Psalm. XXXI.*

(2) Les deux expressions *métasyncrise* et *métaporopée* sont synonymes et ne veu-
 lent pas dire autre chose , sinon que *changement d'état , de manière d'être , de*
disposition dans la force vitale , dont le résultat est la modification des liquides et
 des solides ou des actions habituelles , naturelles ou morbides du système vivant.

G. D.

de l'éléphant , même le talent que lui suppose l'abbé de Choisy, d'instruire et consoler les éléphants ses nouveaux compagnons de captivité (1), quoique Cuvier ait considérablement rabaisé la réputation de cet animal, et l'ait mis au rang des autres brutes. — J'accepterai le *chien qui parle*, dont Leibnitz fait mention dans une de ses lettres (2), « qui, disait-on, prononçait distinctement plus de » trente mots, répondant même assez à propos à son maître, et « qui prononçait aussi tout l'alphabet, excepté les lettres M, N. X. » Leibnitz cite, comme témoin oculaire, un prince souverain de l'empire, circonstance qui n'ajoute rien à son propre récit.

Exigez-vous que ma déférence aille jusqu'à croire à la conduite religieuse ou hypocrite d'un chien dont on entretint beaucoup le marquis d'Argens, lorsqu'il passa à Péronne? Chien qui « observait tous les jours de jeûne, mangeait maigre les vendredis et les samedis, était assidu à vêpres et à matines, et faisait » des courbettes pour donner des marques de sa dévotion (3). » Voulez-vous que j'adopte ce passage d'un des voyageurs naturalistes les plus savans et les plus récents, de M. de Rienzi, collaborateur de l'Univers Pittoresque? « L'auteur d'un ouvrage » Tibétain, traduit en langue mongole, et du mongol en français, » par M. Klaproth, et qui traite de l'origine de la religion de » Bouddha dans l'Inde et dans d'autres pays de l'Asie, raconte le » trait suivant. Après que la véritable religion de *Chakiamouni* » eut été répandue dans l'Hindoustan et chez les barbares les plus » éloignés, le grand prêtre et chef de la croyance bouddhiste, » ne voyant plus rien à convertir entre les hommes, résolut de » civiliser la grande espèce de singe appelés *Jakicha* ou *Raktcha*, » d'introduire chez eux la religion de *Bouddha*, et de les accoutumer à la pratique des préceptes, ainsi qu'à l'observation exacte » des rites sacrés. L'entreprise fut confiée à une mission, sous

(1) Voyage à Siam.

(2) *Opera*, tom. V, p. 72.

(3) *Lettres juives*, L. XCI.

» la direction d'un prêtre regardé comme l'incarnation du saint
 » *Khomchim-Botisato*. Ce prêtre réussit parfaitement, et convertit
 » une prodigieuse quantité de singes à la croyance indienne. »

Après cette traduction, M. de Rienzi ajoute : « Ces raktchas
 » n'étaient-ils pas des orangs-houtan et non pas des singes (1)? »

Avec la permission du savant géographe, nous pourrions
 bien mettre ces orangs-houtan convertis au même rang que le
 chien dévot de Péronne.

J'irai aussi loin qu'il vous plaira pour les faits matériels,
 pourvu que vous ne m'ordonniez pas de croire à l'intention des
 actes. Si vous voulez que tous soient réels, j'y consentirai ;
 mais à la seule condition que vous ne m'obligerez pas à y voir
 autre chose que des *singeries*, des actions de brutes bien dres-
 sées, chez lesquelles il me serait impossible de soupçonner la
 moindre notion. Si les bêtes avaient pu s'élever jusqu'à des
 motifs raisonnés, auraient-elles été hors d'état de les manifester
 ou par un langage oral ou par un langage muet ?

Puisque les chiens sont capables de dire trente mots, de pro-
 noncer tout l'alphabet aussi bien qu'un homme atteint d'un
 polype qui boucherait ses arrière-narines, qu'est-ce qui les em-
 pêcherait de répondre aux demandes du catéchisme, s'ils étaient
 animés de principes pareils aux nôtres ?

VIII. On assure que les Hottentots, les Papous, les natu-
 rels de la terre de Diémen, sont inférieurs, en *industrie*, à
 certains singes et aux éléphants. Cela est tellement répété, qu'il
 est impossible de le contester, à moins qu'on n'ait fait des ob-
 servations comparatives contraires. Je l'accorde, si l'on veut. —
 Mais, je tiens à fixer la signification du mot *industrie*, en tant
 qu'il s'agit des fonctions de relation. L'industrie s'apprécie d'a-
 près les actions faites et non d'après les motifs intellectuels qui
 les dirigent. On emploie la même expression pour parler des

(1) De Rienzi, *Océanie*, tom. I, p. 57. L'orthographe *Orangs-houtan* est celle
 de M. de Rienzi qui l'a motivée.

actions de tous les animaux , quoiqu'on reste dans le doute touchant leur intelligence. Tout le monde admire l'industrie du ver à soie , quoique personne n'ait encore vanté ses conceptions psychologiques.

Quelle conclusion peut-on tirer de cette assertion ? Rien qui ne soit en rapport avec cette idée : que le dynamisme humain n'est pas le même que le dynamisme bestial. La nature vivante , dit Hippocrate , fait tout sans avoir rien appris. Il n'en est pas de même de l'intelligence humaine. Par sa constitution primordiale elle a des aptitudes ; mais , si les circonstances ne les font pas valoir , le sens intime demeure dans l'enfance. Plus un être vivant montrera de supériorité dans l'exercice des fonctions de relation sans avoir eu d'instruction , plus il sera permis de penser que cet avantage est inné , instinctif et non intellectuel.

Si ces animaux surpassent quelques hommes , pourquoi les derniers de ces hommes parlent-ils , tandis que leurs rivaux heureux ne sont pas capables de manifester les vrais motifs de leurs actions ? Puisque , suivant vous , ils sont doués d'intelligence , pourquoi n'ont-ils pas un langage et pourquoi cette faculté existe-t-elle chez des êtres inférieurs en habileté ? N'êtes-vous pas obligés de convenir que la puissance qui régit les fonctions de relation chez l'Homme , n'est pas de la même nature que celle qui gouverne les mêmes fonctions chez les bêtes ?

Si Rorarius dit vrai sous le rapport des faits *industriels* , c'est tant pis pour sa thèse , dont la prétention était que les animaux usent de la *raison* mieux que les hommes. En effet , veuillez y réfléchir. Les défenseurs officieux de la dignité des bêtes font sonner très-haut diverses qualités qu'ils croient propres à l'intelligence , par exemple leur assiduité aux époques accoutumées , leur constance , leur infailibilité. Ils ne savent pas que cette impeccabilité s'éloigne de la nature intellectuelle , se rapproche de la nature physique , et s'accommode davantage avec la nature vitale. Plus ils en diront , plus ils tromperont leur intention. Par exemple , notre sens intime n'est pas capable de calculer la marche des heures comme une horloge ; mais la force

vitale montre souvent cette qualité dans les maladies périodiques. On connaît l'observation curieuse que Willis a faite d'un fou qui mesurait le temps avec la plus grande exactitude, de sorte que, s'il avait entendu l'heure d'une pendule, il pouvait dire dans la suite, et de la manière la plus rigoureuse, l'heure qu'il devait être, sans plus voir le cadran ni entendre le timbre (1). On rencontre assez souvent une faculté pareille chez les personnes atteintes d'un somnambulisme magnétique. Il faut observer qu'elles ne la possèdent pas hors de cet état. Et ne croyez pas que cette appréciation soit le résultat d'un calcul intellectuel : les sujets vous assurent qu'ils se sentent étrangers à tout travail mental ; ils parlent, disent-ils, d'après les impulsions d'une inspiration interne inconcevable, qui s'exécute dans un moment où les deux puissances humaines ont suspendu leur alliance normale.

IX. La Chambre, quoique assez retenu dans son panégyrique des animaux, a cependant l'air de soupçonner qu'ils ne se contentent pas de manifester leurs idées par des actions, mais encore qu'ils réfléchissent sans le dire. Il veut nous faire entendre que s'ils ne parlent pas, ils n'en pensent pas moins.

Des préventions individuelles de ce genre n'appartiennent point à la science, et il n'est ni utile ni convenable de les critiquer. Mais cette vague idée me suggère une autre réflexion qui sera la dernière..... Elle me rappelle la double signification du mot *Logos*, ou la continuité des deux fonctions qu'il indique. Il semble que le phénomène de la pensée n'est pas complet, si celle-ci demeure dans l'esprit de celui qui l'a formée ; son complément se trouve seulement dans le langage.

Remarquez ce qui se passe en nous dans la combinaison des idées. Lorsque la pensée est formée, nous sentons un besoin pressant de l'émettre oralement, graphiquement ou chirologiquement. Ce besoin n'a pas seulement pour but d'essayer la

(1) *De Animâ brutorum*, cap. XVI.

pensée, de s'assurer qu'elle est régulière et raisonnable, mais bien plus et surtout celui de satisfaire un sentiment de trop-plein qui nous incommode. On dirait que lorsque l'organe, siège de la fonction, est pénétré de l'idée élaborée, il entre dans un orgasme qui en commande l'éjaculation. Les enfans font des monologues en même temps qu'ils pensent; les petites filles causent avec leurs poupées. Les adultes, dont l'imagination est habituellement exaltée, sont sujets à parler, à gesticuler seuls. Le sens intime est alors comme une de ces outres dans lesquelles Eole renfermait les vents, et qui se vident à la moindre piqure.

Dans les monastères et dans les maisons de détention, une des plus grandes mortifications de la vie, c'est le silence.

Les médecins ont remarqué que les maladies nerveuses, et particulièrement l'hypochondrie, étaient fort rares dans les temps héroïques, tandis qu'elles sont extrêmement communes aujourd'hui. Ils n'ont pas balancé à dire que la retenue prescrite, aux époques les plus civilisées, par des convenances d'institution, produisait des rétentions *logiques* très-dangereuses.

Cacher une idée par intérêt, par engagement, par crainte, par honte même, exige des précautions continuelles extrêmement pénibles. Il y a peu d'hommes qui emportent leur secret dans la tombe, à moins qu'ils ne succombent de bonne heure de cette compression.

Voilà l'explication de la nécessité des confidences. Qui peut s'en passer? L'histoire du barbier de Midas est un mythe allégorique qui exprime cette vérité, et l'histoire de la confession auriculaire, bien antérieure à l'époque où elle est devenue obligatoire, nous fait voir combien le besoin moral est impérieux. Fléchier a dit quelque part, que, dans les confessions froides et historiques, on cherche le soulagement de la conscience, plutôt que l'amendement de la vie.

Pourquoi demandons-nous toujours la liberté? Pourquoi n'en avons-nous jamais autant qu'il nous en faudrait? C'est beaucoup moins pour avoir le droit de tout *faire*, que pour avoir

celui de tout dire. Et croyez-vous que lorsqu'on veut à tout prix exprimer une pensée, on soit toujours convaincu de sa certitude, de son utilité générale, ou qu'on ait en vue un intérêt particulier? Point du tout : des hommes qui n'étaient pas fous et qui devaient apprécier leurs conceptions comme nous les apprécions nous-mêmes, en sont bien souvent devenus les martyrs.

Vanini, Servet, Bruno (1) n'en savaient pas plus que vous et moi sur l'utilité et la solidité des opinions pour lesquelles ils ont bravé et subi la mort. Monaldeschi n'a certainement pas compté sur un profit personnel, lorsqu'il a confié le secret qui lui a coûté la vie. Si l'on n'a pas un désir formel de nuire, le besoin de parler ne peut être que le résultat de la déman-gaison causée par la présence d'une idée qu'on croit avoir enfantée, ou par l'exaltation qui la rend incoërcible.

Ainsi donc, vous le voyez, la pensée humaine est essentiellement un *logos* complet. Si l'on nous prouvait jamais que les animaux réfléchissent, et que les conceptions abstraites qu'ils forment naissent et meurent dans leur tête sans qu'il y ait de leur part effort de manifestation, soit orale, soit muette, je leur refuserais ce nom de pensée, par cela seul que la *pensée bestiale* manquerait de ce ressort qui est de l'essence de la pensée humaine. La force vitale des brutes, comme la nôtre, est susceptible de modes qu'il a fallu nommer *idées*, par catachrèse, comme quand nous parlons des *idées morbides* (2); mais ces idées ne sont point des *pensées*.

(1) Ces trois personnages ont été brûlés : le premier à Toulouse, en 1619, pour avoir prêché l'athéisme; le second à Genève, en 1553, pour avoir combattu la Trinité par des argumens qui soulevèrent les hérétiques eux-mêmes, et surtout Calvin qui devint son ennemi personnel et son persécuteur; le troisième à Rome, en 1598, comme pythagoricien et hérétique. Les deux premiers étaient médecins, et Servet peut être considéré comme le précurseur immédiat de Harvey.

G. D.

(2) L'expression *idée morbide*, a été créée par Galien. La doctrine de Montpellier l'emploie souvent pour indiquer par catachrèse la modification dynamique survenue dans le système vivant, modification qui peut demeurer en puissance, ou se révéler par des signes manifestateurs. L'idée morbide est le fait primitif, le phénomène initial de la maladie.

G. D.

X. Il est étonnant qu'on n'ait pas vu que les animaux, dont les forces vitales ont le plus d'analogie avec la nôtre, et qui s'accoutument à vivre dans notre domesticité, peuvent bien s'attacher à nous, devenir nos parasites, nos amis mercenaires, mais qu'ils ne sont jamais capables de s'identifier avec nous par une pensée commune. Grâce au génie de l'homme et à son empire sur la terre, les bêtes partagent nos fatigues corporelles, notre régime matériel, nos exercices; — peu s'en faut que les chiens et les chats ne soient nos camarades.

Les chevaux élevés par les Arabes nous fournissent les preuves les plus évidentes d'une familiarité pareille; les anciens nous en avaient donné l'exemple, puisque les antiques nous montrent souvent la présence du cheval favori du maître, dans les scènes intimes de la maison (1), et que les artistes Grecs n'ont pas craint de nous faire voir les chevaux de Diomède, roi de Thrace, devenus anthropophages en vertu de l'éducation de leur abominable maître (2). Mais, en vain l'Homme et l'animal ont pu s'acointer par leurs besoins corporels, par leurs instincts, par des voluptés, des appétits, des aversions, des habitudes purement vitales; — ils n'ont pas pu s'unir par la pensée. — La pensée ne s'ente pas sur la simple force vitale; elle ne peut se greffer que sur une âme intelligente.

Espérez-vous pouvoir converser avec la bête sur les idées abstraites qui sont le charme de votre vie; sur la diversité des choses, sur les conclusions logiques tirées des faits, sur la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal, des devoirs et des droits, sur les hypothèses des divers ordres, sur l'art dramatique, sur les révélations divines, sur le droit de propriété, sur la sublimité d'un amour moral, sur la dépréciation d'un amour intéressé, sur les diverses manières d'organiser les sociétés humaines, sur l'agrément attaché au rythme, à la

(1) Zoega, *li bassirilievi antichi di Roma*; in-4°, Roma, 1808. F. 1. Tav. XI. *Scena domest.*

(2) Winckelmann, *Monument. ined.* Tav. 68.

symétrie , à l'élégance , sur les jouissances que procurent les arts ? Croyez-vous , en un mot , pouvoir lui communiquer vos acquisitions ou vos projets scientifiques ? Voilà une vaste sphère où vous vous étendez avec bonheur , et dans laquelle vous pouvez proposer un voyage à l'homme sain le plus ignorant , à un sauvage de la Nouvelle-Hollande , avec espérance de lui en montrer au moins quelques plages riantes ; mais vous vous garderiez de faire la même invitation à l'éléphant le plus expérimenté , à l'orang-outan le mieux dressé. Vous craindriez d'être taxé de renchérir sur l'extravagance de Pygmalion , de parler à une statue , vous qui n'avez pas foi en Vénus ni en ses miracles.

Vos puissances vitales respectives pourraient se convenir , mais votre sens intime se sentirait seul , et n'obtiendrait ni réaction , ni écho , ni sympathie.

Je ne poursuis pas mes réflexions sur cette matière : ce que j'en ai dit me paraît suffire pour prouver que l'*Alogie* ou l'absence de tout vrai langage chez les bêtes , est un argument puissant contre l'opinion , aujourd'hui trop généralement reçue , de l'identité des dynamismes des fonctions de relation entre les animaux et l'homme. La privation de cette faculté est une forte présomption contre la pensée , et l'absence de la pensée chez l'Homme est presque la nullité de la vie humaine , de ce bien dont vos malades vous demanderont la conservation. Quand l'Homme nous requiert de prolonger sa vie , il n'entend parler que d'une vie dont il sente la valeur ; qu'il puisse comparer au néant , où il lui soit permis de discerner ses idées , de les nombrer , de les combiner et de les communiquer. Il n'exige pas qu'elle soit toujours heureuse , voluptueuse , ni même toujours exempte de sensations pénibles. Il la trouve assez avantageuse pour en supporter bien des peines. Ésope et son plus aimable interprète nous l'ont dit assez : *Plutôt souffrir que de mourir*. Mécène veut la conserver à quelque prix que ce soit , pourvu qu'il la sente. Il accepte les difformités les plus dégoûtantes ou les plus ridicules , la torture , la goutte , la sciatique ;... il va

même jusqu'à ne pas refuser l'empalement si ce supplice est compatible avec la vie. C'est exprimer cyniquement l'amour de l'existence. Mais a-t-il osé la désirer encore, même dans le cas où elle serait accompagnée de démence, d'imbécillité, d'un état bestial absolu, qui lui ôterait la faculté de communiquer avec une épouse qu'il adorait, avec Auguste, son ami, avec Octavie, sœur de ce monarque, avec Livie, Agrippa, Horace, Virgile ? On ne conçoit pas qu'elle soit un bien pour celui qui n'en aurait pas la sensation intuitive et la faculté communicative.

Vous me dispensez bien de répondre à ce Celse, l'Épicurien (1), qu'Origène a si éloquemment réfuté. Dans une diatribe intitulée : *Discours de Vérité*, il parle de la constitution de la république des abeilles, comme si les citoyens lui en avaient communiqué les articles ; — et il parait avoir entendu les conversations des fourmis sur les événemens qui leur sont arrivés. — De telles assertions seraient, à coup sûr, mieux placées dans les fables de La Fontaine, ou dans les contes des *Animaux peints par eux-mêmes*, que dans un *Discours de Vérité*.

Le même Celse trouve encore que les bêtes sont plus élevées en intelligence que les hommes, et plus rapprochées de la Divinité, puisqu'elles prédisent et annoncent l'avenir, et sont, pour nous, les sources les plus fécondes de l'art de la divination. — Origène en conclut que ce philosophe est aussi judicieux que les Égyptiens qui adoraient certains animaux.

J'espère que vous ne m'obligerez pas davantage à réfuter dogmatiquement la classification anticipée qu'un Médecin Naturaliste a faite récemment de l'Homme dans un système zoologique. Avant l'essor de l'Anatomie Comparée, l'Homme n'entrait pas dans ces sortes de méthodes. Du temps même de Linné,

(1) Le Celse dont il est ici question vivait au ⁱⁱ^e siècle. Il ne nous est parvenu aucun de ses ouvrages, et il en eût été sans doute de même de son nom, sans la savante réfutation d'Origène. Il faut bien se garder de le confondre avec Aurélius-Cornélius Celsus, qui a été si justement nommé l'Hippocrate latin, et qui est tant apprécié par l'étonnante variété de ses connaissances, l'étendue et la profondeur de ses études médicales, l'élégance remarquable de sa latinité.

G. D.

de Buffon , de Brisson , cet être avait une catégorie où il était seul. Cuvier a voulu qu'il figurât dans le Système de la Nature , avant les singes et dans un rang à part.

Notre confrère , chez qui les Ordres sont réglés d'après les formes anatomiques , met l'Homme dans la même catégorie que les quadrupèdes ; et , afin que nous ne perdions pas de vue notre alliance , il appelle *Hoministes* tous les animaux que l'on appelaient auparavant *quadrupèdes*, ou mammifères. De plus , comme les oiseaux , les poissons et les reptiles sont aussi bien vertébrés que vous et moi , toutes ces Classes sont appelées *Hominières*.

On dirait que le mot *Homme* signifie radicalement *vertèbre* ! Que l'on me range parmi les mammifères , parmi les fissipèdes , parmi les quadrupèdes , parmi les pileux ,... je ne m'en fâcherai pas. Mais si le mot *Homme* indique ce qui me distingue de tous les autres êtres vivans , s'il rappelle l'histoire de toute l'humanité , la civilisation passée et actuelle , et toutes les prétentions , toutes les espérances de notre espèce ,... il nous est permis de réclamer contre une extension de dénomination qui fait oublier les titres dont nous sommes glorieux.

Que des Naturalistes désirent rehausser leur science par l'accession de l'Anthropologie qui ennoblit tout , c'est naturel et facile à expliquer. Mais que des Médecins rabaissent la leur et en dégradent le sujet en accolant l'espèce humaine avec les bêtes , cela est extraordinaire et susceptible de plainte. Quand un patricien romain trouvait à propos de renoncer à son rang et de devenir plébéien , on n'avait aucun reproche à lui faire , quoique l'on sût que toujours les intentions n'étaient pas fort louables : il ne blessait directement et immédiatement personne. Mais la dérogeance scientifique n'est pas individuelle , puisqu'elle nuit à la dignité de nos travaux. Pour me servir d'une expression de l'*École des Bourgeois* , elle encanaille et l'espèce humaine et la belle science pratique dont elle est le sujet. Je ne crains donc pas de protester contre un mépris jeté sur nos privilèges.

Quelle que soit la forme de ma réclamation, n'allez pas croire, Messieurs, qu'elle ait pour but la vaniteuse revendication d'un rang ; je vise à quelque chose de plus solide. S'il ne m'est pas donné de vous enseigner autant de vérités anthropologiques usuelles que nous en désirerions, je veux au moins vous garantir des assertions hasardées et des erreurs dont vous êtes menacés. L'identité des dynamismes bestial et humain n'est point une vérité prouvée ; ce n'est qu'une opinion et une opinion très-suspecte, non-seulement en Morale, mais encore en Physiologie, et par conséquent en Médecine. J'ai cru devoir vous la signaler, afin que vous sentiez la sagesse du conseil que vous donne l'auteur de l'Anti-Lucrèce, après avoir critiqué les hypothèses diverses relatives à la métaphysique des bêtes : « Le seul parti qui reste à votre choix, c'est de n'en suivre aucune, et de chercher à connaître notre sens intime uniquement par lui-même, en laissant les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux (1). »

*« Nisi vis te credere neutri,
» Atque feris demum tenebroso in nocte relictis,
» Humanam ex se ipsa tantum discernere mentem. »*

La science que nous cultivons, la Médecine, n'est déjà que trop conjecturale par la nature de son sujet ; n'en augmentons pas l'incertitude par une mésalliance dont les profits passés sont nuls, dont les avantages futurs sont infiniment douteux, et dont les honneurs se feraient à nos dépens.

J. LORDAT,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

1) Lib. VI, v. 1354.

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES .



Où allez-vous donc, Théodore? — En Bohême. Fouette, cocher !

(*Le plus spirituel de nos antiquaires.*)

Qu'avez-vous vu de plus extraordinaire en vos voyages ?

— A Bristol, j'ai vu une corde de potence se casser sous le poids d'un patient ;

— En Espagne, un inquisiteur refuser de brûler un juif ;

— A Paris, un espion de police s'endormir à la porte d'un conspirateur ;

— A Rome, j'ai acheté un pain qui pesait une once de trop. — Voilà tout.

JULES JANIN. — (*L'Ane mort.*)

Les anciens ont-ils connu l'Amérique ?

(*Voyage par mer de Paris à St.-Cloud.*)

LETTRE I.

Vous me demandez, Ariste, des détails sur mon voyage, et des descriptions détaillées de ce que j'ai vu. Comme je n'ai rien à vous refuser, je vous satisferais volontiers, mon ami, n'était qu'il se rencontre à cela un léger inconvénient : à savoir que je n'aime guère les voyages de détails, et que je hais fort les descriptions détaillées. C'est vous dire que par égoïsme vous n'aurez grandement ni l'un ni l'autre.

Et au demeurant , je m'assure que vous n'en serez pas fâché ; car , avec un cicérone comme moi , être mixte et capricieux de sa nature , qui va , vient , marche lentement , court au hasard , ou s'arrête indéfiniment , peut-on savoir où nous mènerait tout à coup la rage de la période , en admettant qu'elle pût nous mener quelque part et à quelque chose ? — Certes aussi il me serait loisible , en me grimant à la façon de nos chroniqueurs d'aujourd'hui , c'est-à-dire vieux de vingt ans , mais jeunes de tout l'esprit de nos aïeux , de vous conter sous le masque du moyen-âge , l'histoire apocryphe des provinces où je suis , celles des villes et des bourgades où je passe.

Ou bien encore , — m'en prenant à l'art , — je pourrais vous arrêter devant chaque plein cintre , m'extasier devant chaque ogive ; comparer des cathédrales avec leurs rosaces , à des broderies percées à jour , d'autant plus que tout cela est de mode aujourd'hui , et qu'en France tout est bien qui est de mode ; mais , rassurez-vous : mes digressions seront peu longues , ce qui fait que votre ennui sera court ; car je ne vous livre que les notes de mon Mémorial , telles que je les ai griffonnées rapidement , à pied , à cheval , ou cahoté dans la rotonde d'une voiture. Lisez donc ces lignes , ainsi qu'il faut qu'elles soient lues : comme la relation d'un insoucieux promeneur jetée là sans façon ; écrite comme elle est venue , c'est-à-dire au bout de la plume , d'un style flâneur , bon enfant , peu appris à bien dire , prétentieux parfois afin d'être quelque chose , et soudant sans intermédiaire les futiles récits de grande route , à quelques observations morales et à de fidèles esquisses. Vous voyez , Ariste , que je me fais justice à moi-même ; car si je n'ai pas complètement l'intention de vous instruire , en revanche j'ai à peine celle de vous amuser.

Cela dit , j'entre en matière sans préambule , ce qui est peut-être le meilleur de tous.

LETTRE II.

Partis de Paris par les messageries Laffitte, cette chaise de poste de la petite propriété, nous saluâmes en passant la vieille tour de Montlhéry, qui se dessinait au clair de la lune, roide encore, quoique délabrée, sur son coteau, et toute fière de deux souvenirs : celui de Louis IX qui s'y réfugia, et celui de Louis XI que les Bourguignons en chassèrent. Nous vîmes ensuite se dérouler devant nous ; Linas avec ses prairies, Arpajon avec sa charmante vallée, Étampes si renommée par ses écrevisses, et, au lever du soleil, nous entrâmes aux claquemens du fouet de nos postillons, dans *l'Aurelianum* des anciens, aujourd'hui toute modernisée et ne conservant plus de cette antique ceinture de tours qui l'enserrait comme une cuirasse, que des débris informes adossés à une porte de ville. Après avoir visité à la hâte le monument de la Pucelle, mesquine et maigre statue élevée à la plus pure de nos gloires, qui est, en même temps, la plus vive de nos hontes et la plus grande de nos infortunes ; — après avoir contemplé l'église Sainte-Croix, chef-d'œuvre de style saxo-gothique, qui est resté inachevé, etc., nous remontâmes dans notre véhicule et nous partîmes pour Tours, laissant sur la rive gauche de la Loire le château d'Amboise, imposante masse de bâtimens, dont la tradition fait remonter l'origine à Hugues Capet.

Le lendemain matin, après avoir traversé la Dordogne sur le fameux pont de Cubzac, pont géant qui, pareil au colosse de Rhodes, voit passer sous lui les navires, toutes voiles déployées, nous arrivâmes à Bordeaux. Que vous dirais-je de cette ville charmante, avec ses coteaux disposés en amphithéâtre, comme un arc immense dont la Garonne est la corde ; avec sa vieille Tour de St.-Michel, où se momifient les morts ; son clocher de Peyberland, son théâtre magnifique, et son quartier des Chartrons, tout neuf, élégant, coquet et plein de ces charmantes maisons à l'italienne, qui ne sont que terrasses

et que briques rouges , que vestibules ornés de statues , que fenêtres à jalousies vertes ? — C'est la plus belle ville de France ; et , pour peu que vous soyez poète , vous conviendrez que , sous un brillant soleil qui étincelle , tout cet ensemble harmonieux vaut l'aspect de Naples , de Rio-Janeiro ou de Goa , dont vous m'avez parlé si souvent.....

LETTRE III.

De Bordeaux à Toulouse j'ai eu une vision charmante. Il avait fait très-chaud ce jour-là. L'espèce de *patache* au moyen de laquelle nous allions de Bordeaux à Tarbes , se trouvait déjà aux environs de Marmande. L'atmosphère était de plomb. Je montai sur l'impériale du voiturin pour me rafraîchir les poumons , si possible , à la tiède haleine du crépuscule , et aussi pour admirer la venue d'une nuit d'orage épandant son crêpe lugubre sur ce beau pays , où les ceps croissent en plein vent comme des pommiers.

Le jour n'était pas encore très-assombri ; de longs *fil*s de la Vierge traversaient l'air poussés lentement du sud au nord , pareils à des aiguillées de soie blanche. Les petits oiseaux de la route se hâtaient autour de nous à chanter leur prière quotidienne , ce pendant qu'à d'incommensurables espaces , dans la direction des Pyrénées , quelques gros nuages couleur de cuivre laissaient échapper de leurs flancs , par intervalle , ainsi que d'un cratère volcanique , de nombreux et larges éclairs.

Insensiblement , néanmoins , les ténèbres s'épaissirent , les arbres du chemin disparurent sous l'obscurité ; le bruit des hommes céda complètement au silence de la nature , et de fortes gouttes de pluie , suivies du roulement des tonnerres , me forcèrent à songer à la retraite. — Soudain , au milieu de mes préparatifs de descente , de grandes lueurs m'apparurent dans les terres ; peu après , sur une colline opposée , je vis également briller des flammes ; à l'envi , et comme par enchantement , d'autres feux s'allumèrent sur divers monti-

cules ; si bien que nous fûmes environnés promptement comme d'un réseau d'incendies.

Ma première pensée fut que toutes les landes brûlaient ; mais je ne tardai guère à rejeter cette explication. Comment l'aurais-je accordée avec ce qui suit ? Des cris de joie , des fanfares de tambour , des coups de fusils m'arrivaient distinctement aux oreilles. Il y eut même un moment où je distinguai parfaitement aux clartés lointaines , une procession , bannières déployées , chasse en avant , qui serpentait solennellement autour de la fournaise ; puis la foule se mit à genoux , et un prêtre la bénit. — Je demeurai confondu. — N'était la croix du Christ, je me fusse cru aux anciens jours , assistant aux cérémonies de Zoroastre !

Il me fallait pourtant une solution à cette fantasmagorie :
» Qu'est-ce ceci , mon brave , dis-je à un paysan qui passait ?
» — Monsieur , me répondit-il , c'est la fête de Notre-Dame !
» — Non pas , cria une voix par la portière. Nous sommes
» aujourd'hui le quinze août ; c'est la fête de Napoléon !.....
» Vive l'Empereur ! »

Et la voiture s'étant arrêtée , j'en vis descendre un vieux soldat amputé de la jambe droite ; il me soutint que *Bona-parte vivait encore et qu'il ne mourrait jamais !...*

Je n'eus point le courage de lui apprendre que son fils même n'existait plus , pauvre enseveli dans la tombe des Césars ! Mais je n'en admirai pas moins ces deux religions si différentes , et pourtant si profondément ancrées au cœur des peuples , celle du sabre et celle de la paix , — du Christ et de l'homme-géant , qui se rencontraient , moi présent , sur le grand chemin.

— Vingt siècles entre deux paroles !.... Montrez-moi de suite l'utilité des intermédiaires.

LETTRE IV.

Je ne vous dirai rien de Toulouse , la vieille cité des Capitouls , patric de Pibrac et de Goudoulin , d'Isaure et de la

belle Paule ; ni d'Auch avec sa cathédrale, ses vitraux d'Armand Demoles qui datent de 1513, ses escaliers en spirale, ses statues de chêne sculpté, et sa fameuse épitaphe de Léonardus Des-trappes, si humble pour l'épitaphe d'un aumônier de Roi, *vermis et non homo* ; car j'ai hâte d'arriver à Tarbes. Il est vrai que le roi dont je parle était le très-humble sujet de sa majesté très-chrétienne le cardinal de Richelieu, et que l'humilité du mattre étant donnée, celle de l'aumônier ne surprend pas.

LETTRE V.

Tarbes, où je suis descendu ce matin, chez un excellent parent qui m'a reçu à cœur et à bras ouverts, est une ville assez uniforme, c'est-à-dire assez triste ; peinte en grisailles, ce qui ne lui fait pas l'air plus joyeux ; arrosée par les eaux vives qui coulent de la montagne, ce qui a l'avantage excessivement rare, de la rendre excessivement propre, et d'offrir constamment aux mères un bain pour leurs enfans. A toutes heures donc vous prendriez la ville pour une fontaine. — Singulière ville que celle-là ! — Elle a un palais de justice qui est une maison ; des maisons qui sont loin d'être des palais ; une cathédrale qui n'en est point une ; quelques belles places publiques, et pas un seul monument !....

Mais aussi qu'en ferait-elle, s'il vous plait ? N'a-t-elle pas l'aspect des montagnes ? — Courons d'abord les contempler.

Représentez-vous, si vous pouvez, une plaine de trois lieues, unie comme une glace, entrecoupée de maïs et de prairies. De quelque côté que l'œil s'étende, orient ou occident, partout une ligne noire qui s'appuie, à quatre-vingts lieues de distance, d'un côté à l'Océan, de l'autre à la Méditerranée, borde à d'immensurables hauteurs, sur un espace de 1198 lieues carrées, ce magnifique tapis. Vous diriez les limites du monde. Cela se dresse subitement devant vous, roide et infranchissable comme une muraille qui joindrait la terre et le ciel ; cela se déploie à la vue, ainsi qu'une toile de théâtre

qui cacherait des globes nouveaux ; — immense toile qui ne s'est jamais levée devant aucun spectateur qui connaît les secrets de l'éternité , qui se trouve pressée entre Dieu et l'homme , et qui n'a au-dessus d'elle que le soleil , au-dessous que le néant.

Et ensuite, si vous essayez d'envisager en détail toute cette masse gigantesque, dont les fondations ont vingt-cinq lieues de largeur , — de décomposer par quartiers tout ce colossal panorama , — vous distinguerez en face de vous , reconnaissable à sa forme quadrangulaire et aiguillée, l'empereur des Pyrénées, le pic du Midi en un mot , qui s'élève à 9696 pieds au-dessus de la mer. A droite, ce sera le Vignemale , *père des orages* , qui étalera à 11,088 pieds au-dessus de sa base , son diadème de neige , viergé jusqu'ici des pas de l'homme ; — plus loin , du côté de l'Espagne , vous aviserez sur la gauche , le dominateur de toute la chaîne, le Mont-Perdu , ce rival du Mont-Blanc , couché comme un ourson au milieu de ses glaces contemporaines du chaos. Celui-là , d'après des calculs récents , serait un géant de douze mille pieds. Quelle taille !

Entre toutes ces immenses caryatides , qui semblent placées là pour soutenir la voûte céleste, ou pour que Dieu puisse poser le pied sur leur faite en descendant sur la terre , que de merveilleux accidens se révéleront à l'œil ! Comme la montagne se complait à nous laisser voir ses myriades de forêts, grands index levés vers le ciel ! Qu'elle nous déroule volontiers , la coquette, sa capricieuse ceinture de torrens, son pêle-mêle de rochers , tout ce vêtement enfin qui la fait sainte et majestueuse !

Tantôt ses lignes se découpent sur le firmament avec une netteté inconnue aux objets de la plaine , car leurs grandes écharpes de neige isolent très-bien son profil. Alors vous diriez de l'amphithéâtre des monts , un de ces théâtres d'enfans placés sous un dôme de cristal.

D'autres fois c'est une armée de nuages qui vous barre accidentellement la vue. Vous les voyez courir sur les cimes les

plus humbles , heurter un instant après le front insoumis des pics , et s'envoler au plus haut des airs avec la vélocité d'un aérostat.

Puis , qui pourrait dire combien la montagne enserre de voluptés , soit que le vent râle sur la neige durcie , ou siffle à travers les pins ; soit que vous la contempliciez au lever de *l'œil du jour* , ou durant le silence d'une belle nuit ?....

— Oh ! la montagne !... la montagne !.... J'ai passé ma journée à la regarder de loin. J'avais des larmes pleins les yeux ! — Quand t'examinerai-je de près , patrie des aigles ?.....

LETTRE VI.

Je suis allé ce matin présenter mon hommage à l'Adour.

Je n'ai trouvé dans ce fleuve , aux bords tant fleuris et surtout tant chantés , qu'un petit ruisseau limpide qui roulait sur des grèves décharnées , et contenait à peine assez d'eau pour arroser les magnifiques plaines du Bigorre. Je ne m'en suis pas moins incliné devant lui , comme j'aurais fait devant le Xanthe où le Jourdain.

J'ai salué aussi avec émotion son vieux pont , où la tradition prétend que St.-Grin fut décollé.

Tout martyr mérite respect.

LETTRE VII.

Je devais partir , ce matin , pour la capitale du Béarn ; mais on m'a tant vanté la physionomie du grand marché qui rassemble à Tarbes , deux fois par mois , près de quinze mille personnes , que j'ai consenti à rester. L'occasion était trop belle pour un regardeur d'hommes et de choses , comme moi , et je n'ai point été fâché de l'avoir mise à profit. Dès le matin , en effet , j'ai vu *dévaler* de leurs montagnes les paysans de chaque canton. Presque tous ont conservé leurs costumes génériques : ici , c'est le Basque avec sa belle carnation ,

son vêtement presque espagnol et sa finesse toute française ; là , le Béarnais en berret bleu , avec sa longue chevelure qui rappelle si bien la *Gallia comata* , ses larges guêtres , son parler sonore , et sa face ouverte , type de celle de Henri IV. Plus loin , juché gravement sur un char à quatre roues , dont les essieux crient , et dont l'attelage est semblable à celui d'un roi fainéant , l'habitant de Bat-Souriguères ou des sept vallées du Lavédan , gagne lentement la place publique dans l'attitude d'un vieux sénateur romain qui se rendait au forum. Presque toujours aussi arrive à cheval , quelque bon curé de la montagne , la soutane retroussée , la cravache d'une main et le tricorné de l'autre. Mais ce qu'il est impossible de vous rendre , c'est la fraîcheur et la gracieuseté des montagnardes sous leurs *capulets* rouges ou blancs. — Imaginez un manteau d'Arabe ou un capuchon de moine , liséré de velour noir , qui retombe sur les épaules , après avoir encadré légèrement la figure. De cette façon les joues paraissent pleines , les chairs prennent de l'éclat , les tons ressortent. En est-il de même chez nous avec nos ménagères qui vont tête nue , ou s'enveloppent d'un sale mouchoir de coton appelé , je crois , *marmotte* ?

Après déjeuner , je suis allé me promener au milieu de ces braves gens , sur le vaste emplacement du *Maubourquet*.

Là , le spectacle était bien plus pittoresque encore ; il fallait voir ces belles natures d'hommes , ces gestes vifs , ces visages fortement accentués , ces robustes constitutions des hauts lieux ! Je suis certain qu'il se parlait autour de moi plus de vingt langues différentes , c'est-à-dire que chaque peuplade avait apporté son patois. J'ai observé là des ventes qui se faisaient sur simple promesse ; d'autres , au moyen de petits morceaux de bois appelés *tailles*. Il n'y a pas encore très-long-temps que les contributions se marquaient ainsi dans la montagne ; de sorte qu'on se chauffait durant l'hiver avec les registres dont on s'était servi durant l'été.

J'y ai vu aussi un vieillard à longue barbe , se disant pèlerin de St.-Jacques-de-Compostelle. Il avait les épaules chargées

de coquilles et tenait à la main un bâton garni d'une gourde.
Il annonçait de petits livres dont voici l'intitulé :

Recueil très-curieux du grand voyage
de la Terre-Sainte ,
Fait par les pieux pèlerins Romains ,
Et le grand cantique de la route.

J'achetai un de ces chefs-d'œuvre pour deux sous. La première chose que j'y lus, ce fut le verset suivant :

A Rennes en Bretagne ,
Les gens y sont bons chrétiens ;
La ville et la campagne ,
Ils sont bien humains.
Chacun y a acheté de nous ,
Pour nous faire gagner la vie,
Aussi nous prions Dieu pour tous,
Et la Sainte Vierge Marie.

En tête de la complainte , il y avait : *Air de Zélie , ou du Théodore français.*

Je ne puis résister au désir de vous citer un autre échantillon de cette poésie hiératique et populaire. Celui-là est encore plus singulier :

A Burgos on nous fit grâce ,
En pèlerins ,
De nous offrir la meilleure place
Aux Augustins.
Pendant le temps de la collation
Bien remarquable ,
On nous représenta la passion
Du Sauveur adorable.

Et au bas du livre : — « *Propriété de Joseph Rondissini , frère de la grande Confrérie de la Très-Sainte-Trinité de Rome , enregistré sous le N° 127.* »

En moins d'une heure la provision du marchand fut épuisée. Voilà qui atteste la simplicité de nos montagnards et surtout leur indulgence en ce qui concerne la poésie ; car , il faut bien en convenir , les vers que je viens de citer ne valent pas tout-à-fait ceux d'Hésiode , et nous avons quelques raisons de leur préférer les poésies sacerdotales de l'antiquité.

LETTRE VIII

Lorsque je me présentai à la voiture qui devait me conduire à Pau, bien qu'on eût soldé pour moi, depuis la veille, une place dans l'intérieur, j'avisai instantanément que tous les sièges étaient pris, hors celui du postillon. J'en augurai, sur-le-champ, ou que le mien m'avait été *volé* par un naturel du pays, qui préférerait, vu l'habitude, un bon somme entre deux coussins, à la contemplation de la montagne, au travers des flots de fumée noirâtre que jetait la pipe du conducteur; — ou bien que j'avais affaire à quelque bachelier ès lettres, qui, en punition de mon retard, m'appliquait l'adage proverbial : *Tardè venientibus ossa*; — adage qu'à mon temps de lycée, j'ai toujours vu se vérifier à nos repas, si promptement que j'arrivasse.

Quoi qu'il en soit, je ne fis absolument aucune espèce d'observation, et reconnaissant volontiers, — ce qui ne se passerait pas de même à table, je vous invite à le croire, — le bien jugé de l'arrêt, je m'équilibrai gaiement sur l'étroite planche qui devait servir de trône à notre phaéton, et de bergère à votre serviteur.

C'est de là, qu'entre des jurons perpétuels et la mèche d'un fouet qui me voltigeaient également aux oreilles, mais en me causant des craintes fort inégales, je perçus durant dix lieues qui ne me parurent pas en faire cinq, les visions matérielles et intuitives les plus sublimes et les plus émouvantes !

— Concevez d'abord le changement de la scène, et la nouveauté du spectacle.

Au lieu des terrains uniformément plantés ou incultes de la Gironde et du Languedoc, le voyageur est pris à la fois par le grandiose et le naturel du tableau. Tantôt la route circule à travers deux larges plaines, s'étendant, l'une vers la droite à perte de vue, et sans autre borne que l'horizon, dans la direction de Toulouse; — l'autre, naissant au bord du chemin, et coupée brusquement à l'opposite, par l'abrupte apparition des montagnes, au pied desquelles le Gave se méandrise.

Par intervalle, la colline envahit la plaine ; les monts marchent à vous à grands pas ; la bruyère et l'aridité surgissent : alors vous êtes resserré entre deux hauteurs qui semblent venues là pour faire tapisserie sur votre route ; puis, soudain, les rochers s'éloignent, la prairie, le maïs et les troupeaux accourent, et le voyageur reste saisi d'admiration en présence de ces grands contrastes.

Assis sur la sellette du postillon, moi qui m'impressionne aisément, j'étais fasciné par les mille accidens divers de ce tableau féérique. Ici, grâce à ces illusions d'optique si communes dans les terres élevées, un vieux pic dont la tête neigeuse ressemblait à celle d'un vieillard en cheveux blanchis, se trouvant obliquement drapé comme d'une toge par quelques petites nues, réalisait entièrement l'irréalisable statue dans la main de laquelle on proposait à Alexandre, d'asseoir une ville de dix mille âmes. — A d'autres endroits, des aiguilles coniques et isolées, surmontées chacune par une roche gigantesque, figuraient autant de poings fermés, lançant une menace vers le ciel.

Et aussi, quand je me prenais à repasser dans mon idée toute la succession des événemens qui avaient bouleversé ces monts, c'était, je vous jure, une évocation puissante ! Je me transportais, par la pensée, à ces heures primordiales, où Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, *et où il vit que cela était bon* ; je me représentais ces mêmes lieux tels qu'ils étaient au sortir des mains de Dieu, c'est-à-dire, d'après les supputations actuelles de la science, qui a découvert que ces plateaux baissaient de six pouces par siècle, un tiers plus exhausés sur leur axe. Puis, je voyais l'eau couvrant les terres, et s'élevant de sommet en sommet, battre de ses vagues sans fin les flancs granitiques de la chaîne : car, ici, le géologue, d'accord avec le prophète, qui nous montre les eaux surpassant de quinze coudées les plus hautes montagnes, nous révèle, à force de patience et de recherches, toutes les sublinités de la Bible, et va déterrer au sommet du Mont-Perdu, des aréoles, des méandrites, des gorgones, des millépores, et jusqu'à des ossemens.

Or, quel formidable courant ce devait être que celui qui a attaché au col des Hymalayas et du Chimborazo, — à près de vingt mille pieds au-dessus de l'Océan, — un collier de polypes et de coquilles maritimes ? Quelles vastes voix cela devait vous jeter sur le monde désert ! et quelle immense désolation ! et quels lamentables hurlemens !....

— Que, si vous me demandez la démonstration raisonnée de ce phénomène, de ce fait considéré si long-temps comme hypothétique et sur lequel s'exerça tant de fois l'ironie de Voltaire, je vous dirai volontiers le peu que j'en sais. D'abord vous n'ignorez pas qu'il y a pour la formation des montagnes deux systèmes : le système vulcanien et le système neptunien. Évidemment, ce dernier seul est applicable aux Pyrénées ; nulle part vous ne rencontrez ici des volcans. Il n'y pas trace de feu dans toute la chaîne.

Cela posé, la question se présente ainsi — « Les montagnes Pyrénéennes préexistaient-elles à l'envahissement des ondes ; ou bien, sont-ce les ondes qui ont formé les montagnes Pyrénéennes ? »

Les premiers géologues qui s'occupèrent à résoudre cette proposition, frappés de voir la pierre calcaire tenir au centre de la chaîne qui en est le point le plus élevé, la place qu'occupe ordinairement le granit dans les montagnes de structure primordiale, — ne voulant point reconnaître non plus que les Pyrénées fussent de formation secondaire ou diluvienne, — décidèrent qu'elles présentaient un ordre à part de création. On proclama, en conséquence, qu'elles se composaient d'un calcaire primitif, porté sur ses propres bases ; ce qui, en renversant les idées géologiques reçues (lesquelles rejettent le calcaire originel), ne tendait qu'à consacrer une erreur.

Elle ne subsista pas long-temps ; mais ce ne fut qu'à une époque très-rapprochée de nous, que de sérieuses investigations amenèrent M. Ramond et plusieurs savans sur ses traces, à déclarer que les Pyrénées étaient de fondation primitive et basées sur le granit. Ce résultat est aujourd'hui à peu près incon-

testé; mais voici quelques années on railla beaucoup ceux qui l'énoncèrent. De fait, la France alors ne connaissait pas, pour ainsi dire, les Pyrénées; à cette heure même, bon nombre de leurs hauteurs sont déclarées inabordables, et, pourtant, il y a déjà plus d'un siècle que nous possédons des relations volumineuses sur la Chine, et que nos voyageurs escaladent les monts du Tibet!

Le terrain granitique élémentaire, qui n'a pas moins de vingt à vingt-cinq lieues de long, sur deux à quatre de large, constitue un axe bien visible, qui, embrassant à l'orient les montagnes de Clarbide et d'Oo (département de la Haute-Garonne), va se perdre à l'occident, entre celles des Basses-Pyrénées.

Cette bande, qui appartient à la même époque de cristallisation que les Alpes, coupe dans sa marche, — pour les Hautes-Pyrénées, — les glaciers de Néouvielle, le Bergons, le Monné, et traverse les Eaux-Chaudes. Elle soutient sur ses bases et sépare de ses sommets deux séries de montagnes secondaires, qui, courant dans la même direction, traversent parallèlement, et chacune d'un côté du noyau primitif, l'une, au nord, Argeliez et le pic du Midi de Bagnères; — l'autre, au sud, le pic de Trumouse, le mont Pimené, les trois sommités du Vignemale, et le pic du Midi de Pau, situé à quelques lieues de cette ville.

Cette ligne secondaire est flanquée de deux rides tertiaires ou coquillières, reste du manteau que les dernières alluvions ont jeté sur les montagnes. Se déployant parallèlement à la bande secondaire, ce nouveau terrain passe, pour le septentrion, à Pau, à Lourdes et au centre des monts de l'Ariège; — pour sa contre-partie méridionale, il met le pied sur le Mont-Perdu, franchit la roche appelée le Cylindre, et longe toute la muraille du Marbore, au-dessus du cirque de Gavarnie.

De cette disposition, résulte ce qui a causé l'erreur de nos premiers géologues. Au nord de l'axe granitique, en effet, la hauteur des montagnes se gradue en raison de leur ancienneté; ainsi le pic du Midi de Bagnères, terrain secondaire, laisse au-dessous de lui les amas tertiaires de Campan, et est dominé à

son tour par Néouvielle, point de la bande primitive qui lui correspond ; mais , au midi , la progression est complètement renversée. Les sommités secondaires dominent les sommités primitives , et sont elles-mêmes surpassées par le Mont-Perdu (la première de ces montagnes calcaires), qui forme de ce côté le terrain de troisième création. Quel est donc le dernier mot de cet agencement bizarre , anomalie unique dans la structure des monts , qui fait incliner au nord la chaîne Pyrénéenne , et lui donne pour crête les anneaux de seconde et de troisième formation ? C'est que , dès l'origine , les forces qui bâtissaient les montagnes , ont agi plus énergiquement au midi qu'au nord. Le peu de débris organiques rencontrés sur le versant septentrional , tandis que l'inclinaison opposée en offre à tout venant , démontre ceci d'une manière positive. La science en a conclu que les Pyrénées secondaires ont été formées par un courant parti du sud , qui venait se briser contre l'axe granitique.

Dans cette hypothèse, il aurait existé au-delà de l'Espagne une terre élevée au-dessus des eaux ; — cette terre s'est effondrée subitement , comme cela est arrivé plus d'une fois. Aussitôt , la mer a battu le flanc des Pyrénées , et jeté ses vagues contre cette muraille naturelle. Le lit de l'Océan , *père des choses* , ainsi que disaient si justement les anciens , a été remué violemment , et les débris organiques qui , d'ordinaire , y reposent en paix et que la philosophie railleuse du XVIII^e siècle disait avoir été apportés au sommet des montagnes *par des pèlerins de Saint-Jacques* ou mieux encore (voyez le Dictionnaire philosophique, article *Concha veneris*), ont été poussés avec le limon contre la base granitique qui faisait obstacle aux flots , et la dépassèrent à la longue.

De toutes ces concrétions , de tous ces sédiments répétés , qui , semblables au bras des géans , entassaient Ossa sur Pélion , au lieu d'une chaîne de montagnes peu élevées , il sortit , à mesure que l'action des courans d'air (*Dieu envoya un vent froid, dit la Genèse*), celle du soleil et le poids de nos quatorze lieues d'atmosphère opérèrent le desséchement , une chaîne de premier ordre , comme elle était déjà de première formation.

Cependant, les cataractes de l'abyme se fermèrent, et les pluies du ciel furent arrêtées. Un nouveau monde naquit, purifié des souillures de l'ancien. Les crêtes délabrées sentirent de nouveau le poids de l'homme, et, la fable reparaisant avec la réalité qui nous montre en effet toutes ces structures, nos pères ceignirent le front de Pyrène, de tours et de forteresses. C'est ainsi qu'on vous dit encore : *La tour d'Argent, la tour du Marbore* ! Mais la verdure s'était arrêtée au pied de ces roches pétries de tant de cadavres ; l'homme lui-même osait à peine escalader ces débris de l'univers primitif : un conquérant parut, grandiose et terrible création, poussée en avant par la vengeance, — qui devait planer également sur les Alpes, avec ses éléphants, et appendre peut-être son épée au Capitole ! Eh bien ! ce conquérant franchit nos monts : — il ne les repassa point...

Oh ! Annibal, Annibal ! Barca, fils d'Amilcar, frère d'Asdrubal, qui nous dira, mon capitaine, la joie de ton âme, quand, au milieu de tes soldats couverts de peau d'ours et de chevaux marins, tu fis flamber ta lourde épée sur ces montagnes ? — quand tu aperçus les Gaules qui ne s'ouvraient devant toi que chemin vers les Italies ? — quand tu posas sur ces hauteurs, comme en spectacle à l'univers, cherchant Rome de ton œil d'aigle ?...

Et, après le Carthaginois, ce fut le tour des Romains. Ceux-là aussi franchirent nos barrières en sens inverse d'Annibal, et peu d'entre eux les repassèrent ; encore, pour triompher des Cantabres, fallut-il toute la fortune de César, César le dernier mot de Rome !....

Ici, dans un intervalle immense se place une longue période, où l'empire est un grand champ clos. Je veux parler de la venue des barbares. Voyez-vous pas ce nouveau déluge qui, passant et repassant les monts, prend de là son élan contre la ville éternelle ; qui entoure le capitole, le mine comme une tourmente, et engloutit également le conquérant et la conquête ! Car, Vandales, Francs, Suèves, Goths, tous se ruent à la curée sur le cadavre romain ; tout cela prétend essuyer le sang de son glaive,

aux robes des matrones et des sénateurs ; — jusqu'à ce qu'enfin le Sud , tranquille avant cette époque , lâche à son tour ses Sarrasins , qui, broyés en 732 , aux champs Catalanniques , sous la massue de Karl Martel , recouvrent tout de leurs ossemens , ou sont trainés en esclavage sous le nom de *Cagots*, dans les gorges Pyrénéennes.

Puis, au milieu de ce dernier désastre , apparaît, comme un fantôme , debout à l'horizon de la race franque , juste au point d'intersection où finit la barbarie et où croît en âge notre civilisation , cet empereur universel dont notre siècle a le pendan-
 t : Karl-le-Magne !.... — Karl-le-Magne , c'est-à-dire , une couronne papale , — du sang saxon jusqu'aux genoux , — tous les enchantemens de l'Espagne d'alors , — Turpin, l'archevêque , — la Table ronde , — les douze pairs , — et au bout de tout ceci, Roland qui vient tómbler à Roncevaux ! — Alors la fiction éveillée par la poétique auréole du grand empereur , s'empare plus que jamais des montagnes ; la baguette magique de l'Arioste y appelle les merveilles , sème sur elle les miracles , et fait sortir Pyrène tout éclatante de l'orageuse nuit du moyen-âge.

Pour dernier anneau de cette chaîne , — Bonaparte ! — De celui-là nous ne dirons rien. En présence de ce nom superbe , qui résonne comme un tonnerre , il convient de faire silence et de se livrer au recueillement. Les temps ne sont pas encore arrivés pour lui. Ils viendront. Son épopée grandit chaque jour.

Ainsi , telle a été la destinée de ces monts , qu'ils ont servi de marche-pied , soit pour la victoire , soit pour la défaite , aux quatre grands colosses du monde moderne , — à ces quatre messies du sabre , — ces ogres civilisateurs qui ont dévoré l'espèce humaine , en la fauchant par la guerre : — Annibal , — César , — Karl-le-Magne et Napoléon ! — Infinis et inextinguibles re-noms dont les souvenirs planeront toujours sur leurs fâtes !..

ACHILLE JUBINAL.

(La suite à un prochain numéro.)

UN ROMAN MUSICAL.

SÉBASTIEN BACH ET SES FILS.

AVERTISSEMENT.

A mon premier pèlerinage entrepris pour aller embrasser mon illustre et vénérable ami Rinck, le vétéran des organistes de l'Allemagne, et pendant que j'étais son hôte, nous consacrons plusieurs heures de chaque journée à visiter sa bibliothèque. Chaque cahier, chaque volume était le sujet de conférences inappréciables pour moi. Une fois le bon vieillard prit un petit volume, et, en mettant le titre sous mes yeux, il me dit avec une expression touchante : *Das macht Thränen vergiessen* (*Cela fait verser des larmes*).

C'était le petit roman dont je donne ci-après la traduction. Élevé, par l'exemple des plus habiles musiciens et par mes études, dans l'adoration de Séb. Bach, pratiquant dans ma solitude un véritable culte pour ce génie surhumain, j'ai, en effet, versé des larmes en y voyant mettre en scène l'artiste à jamais illustre qui fut aussi bon père, aussi bon époux, aussi brave homme, qu'il fut admirable comme créateur, dans l'art musical.

Les Biographies disent que son fils aîné, Guillaume Friedmann, était un grand musicien et un homme de mérite dans les mathématiques et la jurisprudence. Qu'on ajoute que Friedmann n'eut ni vices, ni

mauvaises mœurs, et on sera étonné en apprenant qu'il mourut presque inconnu et dans la plus profonde misère.

C'est en attribuant la cause de ses malheurs à une passion de jeunesse malheureuse, que l'écrivain allemand a composé son roman. Ce qui ne m'a pas paru le moins piquant dans cette œuvre, c'est que l'auteur, P. Lyser, est un peintre de Dresde, un homme d'art qui sait charmer sa vie par la musique, par la peinture et par la poésie. Employant mes loisirs à la recherche du même but par les mêmes moyens, j'ai éprouvé une vive sympathie pour l'auteur original, dont je suis un peu le triple confrère.

Trouvant avec regret que, dans la plupart des traductions, l'esprit de la langue originale est trop sacrifié à la correction exigée dans la nôtre, j'ai souvent traduit mot à mot, pour laisser subsister une étrangeté de formes et de tournures qui ne m'ont pas paru sans charme.

Puissent les gens d'un goût épuré ne pas trouver cette liberté trop blâmable !

Dans la nuit de Saint-Sylvestre de l'année 1736, un jeune homme fortement enveloppé dans son manteau, avec son chapeau profondément enfoncé sur sa figure, était appuyé contre le mur du château royal de Dresde, et fixait son attention en haut sur les fenêtres éclatantes de lumière du palais qui se trouvait vis-à-vis. Une musique brillante retentissait; des fanfares de trompettes accompagnaient avec fracas des toasts nombreux portés autour d'une table. Pendant quelques momens il y eut un silence, comme si un seul des hôtes eût parlé.

Tout à coup, un nom, celui de Nathalie, retentit comme un cri de bacchanale; et, comme si ce cri de joie eût dû s'élever jusqu'au ciel, le tutti de l'orchestre l'accompagna de toute sa force.

Le jeune homme qui épiait dans la rue, voulut monter en hâte; mais, au même instant, il se sentit saisi par la main. Il se retourna, et reconnut le page de la chambre, M. de Scherbitz.

« *Bon soir, mon ami !* (1) dit le page en lui serrant la main cor-

(1) Les mots en italique sont en français dans le livre original. C'était la mode alors, dans les cours d'Allemagne, de parler notre langue.

dialement. — Je suis bien aise de vous rencontrer ; je vous ai cherché pendant presque toute la soirée ; et , en ne vous trouvant qu'ici , je me demande si je ne rêve pas. *Diable !* qu'y faites-vous donc ?

— De la philosophie , répondit le jeune homme qui épiait en souriant et soupirant à demi.

— *Mon Dieu !* répliqua le page, c'est bien ici, vis-à-vis l'habitation de Monseigneur le premier ministre , la meilleure occasion , mais non certainement le meilleur endroit ; car il fait un froid pénétrant ! Vous aurez donc la bonté, *mon ami*, de venir avec moi , jusqu'à la taverne de Seconda. *Ah ! diable !* il fabrique du punch qui est divin et nous y trouverons bonne société. Vous savez que les dames y vont par-ci et par-là. » — En conséquence , il prit son ami sous le bras et s'avança avec lui vers la taverne italienne , alors en vogue , et qui formait le coin des rues du château et du vieux marché.

Le signor Seconda reçut les arrivans avec beaucoup de complimens , et leur demanda d'un air dévoué , comment il pouvait avoir l'honneur et le bonheur de servir aujourd'hui M. le page de la chambre et M. l'organiste de la Cour.

Le page commanda du punch et entra avec son ami dans un salon particulier , où ils ne trouvèrent tous les deux , contre leur attente , aucune compagnie.

« On viendra bientôt , se dit le page en lui-même , en forme de consolation. En attendant nous voulons nous mettre commodément et à l'abri du froid. *Parbleu !* c'est cependant une chose délicieuse qu'une telle taverne italienne ; et , quant à moi , je remercie le bon Dieu d'y pouvoir passer la nuit ! *Eh bien !* mets-toi là , *mon ami !* »

L'autre quitta alors son manteau et son chapeau , et il parut comme un jeune homme d'une magnifique tournure , âgé d'environ vingt-cinq ans , d'une taille élevée , bien proportionné et plein d'audace ; les traits de son visage pâle étaient purs , nobles et fiers. Il y avait parfois dans les contours gracieux de ses lèvres , quelque chose d'ironique lorsqu'il parlait ; ses yeux brun foncé , presque trop grands , se mouvaient avec feu ; cependant ils prenaient souvent une expression de tristesse et de mélancolie , surtout lorsqu'ils se baissaient à moitié , et que ses longues paupières les couvraient.

« Vous êtes encore insupportable aujourd'hui , *mon ami !* continua le page , en le priant de s'asseoir à côté de lui. Vous est-il arrivé quelque chose ? — *Non.* — Bannissez donc vos tristes rêveries et soyez

gai, car la vie est courte et nous ne vivons pas deux fois. — N'y faites pas attention ! répondit l'ami ; j'ai reconnu cette vérité comme vraie, et ma résolution est bien prise de supporter cette vie. J'ai seulement pris avec moi une opiniâtre résolution, qui m'empêche de me délier de *tout* ce qui jusqu'à présent, et depuis peu de temps, m'a été cher et fidèle.... Vous savez bien, je suis ici depuis à peine deux ans.

— Bah ! une année vous a suffi pour répandre votre renommée en Europe ! Qui ne connaît le nom de Friedmann Bach ? Vous n'avez au monde qu'un rival, le grand Sébastien, votre père.

Friedmann rougit et répondit tout confus : — « Comment pourrais-je penser de me comparer à mon père ? Si mon nom est célèbre, ainsi que vous le dites, à qui en dois-je de la reconnaissance, si ce n'est à ce père ? Serais-je rien sans lui ? Je sens cela avec orgueil et en même temps avec tristesse : combien il est grand et combien je suis petit ! Hélas ! mon affection pour lui m'élève, la sienne m'humilie, parce que, je le sais, j'en suis indigne.

— Allons donc ! vous êtes trop consciencieux, lui dit Scherbitz.

— Trop consciencieux, répliqua Friedmann, avec un sinistre sourire !

— Certainement, continua Scherbitz ; je ne saurais m'exprimer autrement. Qu'est-ce donc de plus ? Votre père est en certains points un peu sévère ; *pourquoi* ? — Il est vieux, et vous êtes jeune, exalté, plein de feu ; vous avez vos aventures et vos idées libérales. Cachez donc cela à votre père. Cependant, pour bien le remarquer, non par crainte de lui, mais parce que vous savez que cela lui causerait du chagrin ; cachez-lui donc ce qu'après tout vous ne pouvez pas changer. *Enfin*, qu'y aurait-il de répréhensible dans cette conduite ? »

Friedmann écoutait attentivement les paroles de son ami, avec la tête appuyée dans la main. Après avoir poussé un profond soupir, il parut vouloir brusquement répondre ; cependant il se contint, et pendant qu'il promenait sa main sur son front et sur ses yeux : — « Ne vous fâchez pas, Scherbitz, dit Friedmann : il est aussi insensé qu'inutile de vous entretenir sur certaines choses. C'est assez que j'aie en moi la force, ou, si vous aimez mieux, l'opiniâtreté de supporter la vie, malgré ce que je pense. Ah ça ! voici le punch. »

Le signor Secunda s'avança ; deux garçons le suivaient, portant un vase flamboyant avec des verres. Le vieil italien courait par-ci par-là avec l'air affairé ; il fit tout servir proprement sur une table

ronde au milieu du salon, et salua, l'un après l'autre, les hôtes qui s'y trouvaient alors, c'étaient pour la plupart des officiers, des musiciens et des peintres distingués appartenant à la résidence.

« N'ai-je pas dit cela, *mon frère*? répartit doucement en souriant Scherbitz à son ami. — N'ai-je pas dit que la société ne tarderait pas à venir? — Voilà M. Hasse! interrompit-il hautement, pendant qu'il se levait pour saluer un bel homme entrant à l'instant même. »

Hasse remercia gracieusement, et, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur la société, il s'assit à un coin de table éloigné, demandant au garçon de lui apporter une lumière; celui-ci obéit et plaça une bouteille de Bourgogne avec un verre sur la table.

« Le pauvre fou, dit doucement Scherbitz à Friedmann. Le pauvre fou quitte le vieil an avec un O! et salue le nouveau avec un W (1)! *tout comme chez vous!* seulement d'après d'autres principes, car il est la piété même; et s'il s'enivre cette nuit, c'est seulement pour rendre honneur à sa belle Faustina, qui lui a fait suspendre *par hasard* avant son mariage céleste des cornets au lieu de violons (2). »

Cependant, *point du tout*. Il éleva le verre pour trinquer avec Friedmann.

— Cela me fait de la peine pour lui, dit celui-ci. Mais, pourquoi le supporte-t-il? Pourquoi ne se sépare-t-il pas d'une femme qui n'est plus digne de son estime ni de son amour fidèle? On dit que c'est par reconnaissance de ce qu'elle le prit, lorsqu'il était encore un jeune inconnu; mais cette reconnaissance est une faiblesse qui est préjudiciable, non-seulement à l'homme, mais encore à l'artiste.

Dans tous ses ouvrages on sent clairement ce qu'il lui manque : la force virile. Dans tout ce qu'il écrit se trouve une mollesse qui est le signe d'un mal profond; mais ce n'est point le mal d'un homme. — Si ce n'est tout-à-fait le mal d'une femme, c'est au moins celui d'un jeune garçon. Cet homme devrait-il être le compositeur favori de notre monde élégant?

—C'est bien possible; cependant je suis certain qu'il donnerait beau-

(1) Veut-on rappeler les deux initiales de cette exclamation, ô weh! (ô douleur!)?

(2) On dit, en Allemagne, d'un individu qui se marie avec des chances de bonheur, que, pour lui, des violons sont suspendus au Ciel; si, au contraire, les chances ne paraissent pas favorables, on dit que ce sont des cors (*horn*) qui pendent, et il est bon de faire observer que le mot *horn* signifie aussi corne.

coup pour ne pas être dans cette position. » — Les amis furent interrompus ici par l'arrivée de plusieurs personnes qui vinrent prendre leur place à leur table. Les verres furent fréquemment vidés et de nouveau remplis ; la conversation devint bientôt générale et prit de plus en plus un caractère joyeux.

Un jeune et élégant chambellan, qu'un malin lieutenant des gardes avait attiré, sans qu'il sût comment, vint de l'antichambre au milieu de la compagnie, et donna une riche occasion de rire, parce que, pour en imposer à son entourage qui était par trop sans façon, il disait sur la Cour, avec des airs pleins d'importance, des choses qui n'en avaient aucune. Mais son zèle louable produisit à son égard un effet tout opposé à celui qu'il espérait ; et, après avoir bu quelquefois à la santé de son malicieux ami, il était perdu sans espoir. Il riait, disputait, concédait, et babillait sur des choses qu'il aurait regardées comme des crimes, s'il y avait pensé étant à jeun.

Friedmann considérait ce qui se passait comme une récréation intérieure, ou comme une étude de mœurs ; l'ironie, avec laquelle, lui-même déchu, avait répudié si volontiers tout le genre humain, trouvait dans cette scène un complet aliment ; cependant, il ne put pas s'empêcher de regarder quelquefois furtivement vers le coin, où Hasse était assis sans participation apparente à ce qui se passait.

« *A propos*, M. le chambellan ! s'écria subitement Scherbitz, comment s'appelle donc l'excellente pièce de vers que vous avez eu le bonheur d'offrir, il y a quelques jours, à une artiste favorite ? »

Le jeune chambellan clignota avec un sourire de bonheur, fit la petite bouche, et dit : « — M. Scherbitz, pour vous servir, écoutez les vers :

Le soleil brille sur la terre bien majestueusement,
La grâce fleurit dans la physionomie et dans la tournure ;
Cependant rien n'a encore charmé mon cœur comme Faustina Hasse.
Hélas ! son gosier est plein de mélodie.

— *Ah ! c'est bien dit, sur mon honneur !* s'écria Scherbitz.

— N'est-ce pas ? demanda le jeune chambellan tout satisfait de lui-même. — Comment ! mais cela a été fait par notre meilleur poète, et je l'ai payé cinq augustes d'or et un tonneau de bière.

— *Vive le gosier plein de mélodie !* s'écria un des hôtes riant. » Tous votèrent un toast et les verres tintèrent.

Alors Hasse se leva de sa chaise , s'avança près de la table, et dit en s'inclinant poliment :

« Messieurs , je me recommande à vous tous pour un souvenir favorable , car demain de grand matin je quitte Dresde , pour retourner peut-être pour toujours en Italie. »

Tous se levèrent profondément étonnés et un officier demanda : « Comment , M. Hasse ! vous voulez nous abandonner ? Et votre femme ? — Elle reste ici , répondit brièvement Hasse avec un sourire plein d'amertume. » — Tout le monde fut muet. Mais Hasse , se tournant vers Friedmann et lui offrant sa main, lui dit avec une sévérité mêlée de douceur : « — Adieu , Bach ! offre mes salutations à ton père , et dis-lui qu'il peut compter entendre encore un jour quelque chose de bon de l'élève de Scarlatti. Que Dieu soit avec vous et vous préserve de tout mal. » — Et il s'éloigna avec une émotion visible. Touché de sa position , Friedmann le regarda et murmura entre ses dents des paroles sombres. « Pauvre homme ! pensait-il ; et cependant je changerais bien mon existence contre la sienne. Hélas ! voilà à peu près ce que je pense. »

Tout à coup il fut effrayé par d'épouvantables éclats de rire. Ils étaient occasionés par ce drôle de chambellan, qui, de moins en moins maître de sa raison , donnait au mieux la *chronologie* secrète et *scandaleuse* , dans laquelle il ne manquait pas, en racontant de telles histoires, de s'en rendre à peu près le héros , quand il voulait bien avouer qu'il ne l'était pas tout-à-fait. — De la centième histoire il venait à la millième ; de la *chronique scandaleuse* il passait aux affaires artistiques du temps ; il était toujours partout , il savait toujours contredire les autres , et pour arriver à placer sans cesse la couronne sur sa tête , il se donnait comme un chaleureux partisan de Voltaire , dont la renommée commençait alors.

Qui aurait pu méconnaître un mérite aussi extraordinaire ? Aussi le chambellan reçut-il un plein tribut d'applaudissemens de la part de ses auditeurs. Chacune de ses paroles était payée par des bravos , par des claquemens de mains et par des toasts , même lorsque ces paroles étaient totalement inintelligibles. Enfin, ayant même dépassé l'état d'ivresse , il se laissa tomber à la renverse dans un fauteuil et s'y endormit doucement. C'était cela même qu'avaient espéré ses malicieux amis. Ils lui ôtèrent ses brillans habits de cour , qui étaient devenus rien moins que brillans ; c'est dans cet état que quelques

jeunes vauriens l'entraînèrent hors de la taverne, et le livrèrent à une patrouille qui passait par là, comme un homme ivre qui leur était inconnu, afin qu'on le conduist au corps-de-garde principal de la place. Ensuite ils se retirèrent dans la taverne et ils s'égayaient les uns avec les autres en pensant au désespoir du pauvre maltraité, lorsqu'en se réveillant le premier jour de l'an, il se trouverait dans un corps-de-garde.

La dernière heure de l'année qui finissait sonna, avertissant, pour ainsi dire, avec un rire sardonique, ces hôtes bruyans qui n'y firent pas attention. L'allégresse remplit le moment solennel qui se trouvait entre le passé et l'avenir. Elle salua le coup qui sonna la première heure de la nouvelle année, se mêlant avec le hurlement de la tempête qui faisait des ravages en dehors, et avant que l'infenale bacchanale eût fini, la pointe du jour commença à paraître trouble et glacée.

Alors les libertins se rendirent à leur demeure, en se séparant les uns des autres, tristes et hébétés. Friedmann Bach seul rentra chez lui à pas assurés et avec la liberté de ses sens. Son corps, plein de force et de jeunesse, se moquait des suites d'une nuit d'extravagances.

Mais cet amer mépris avec lequel il considérait déjà de bonne heure les actions humaines ordinaires, venait de trouver une occasion de se développer.

Pâle et troublé dans son intérieur, Friedmann errait dans sa chambre pendant la matinée du premier jour de l'an, lorsque Scherbitz entra.

« Je vous souhaite pour la nouvelle année, dit cet homme toujours de bonne humeur, santé, gaité, fortune et beaucoup de bénédictions. » — La bénédiction est ici ! répliqua Friedmann en soupirant et en présentant une lettre à son ami.

Scherbitz lut la lettre, et dit, non sans émotion : « *Mon ami !* votre papa est un excellent vieux bon homme, dont le cœur est tout plein d'amour pour son Friedmann, ainsi qu'on le voit à chaque ligne de sa lettre. Que Dieu lui accorde encore une longue et joyeuse vie ! Mais je voudrais vous prier pour la millième fois de vous persuader que les exigences d'un tel homme d'élite et d'honneur du bon vieux temps,

ne peuvent absolument vous convenir. Croyez-moi, *mon ami* ! Le temps viendra où nous-mêmes qui faisons maintenant nos farces, Dieu le sait, nous serons appelés *têtes à perruques*, luttant avec angoisse contre le peu de conscience que nous pourrions avoir.

» La roue du temps tourne sans cesse, la faible main de l'homme ne peut l'arrêter dans son mouvement ; qu'il nous suffise donc, si nous nous montrons fermes, qu'elle ne nous renverse pas ou qu'elle ne nous passe pas par-dessus le corps.

— Et pouvons-nous l'empêcher ?

— *Mon ami* ! est-ce que je me laisse abattre ? Quoique arrivé à l'âge de quarante ans, je ne suis encore que page. Et voyez, je sais bien que je le resterai aussi long-temps que je servirai mon maître avec fidélité, et que je ne deviendrai pas une créature du ministre tout-puissant ! Hélas ! j'aurais pu peut-être marcher vis-à-vis de ce ministre, et le pays m'aurait béni et m'aurait élevé ! — Et je suis resté page, pas encore capitaine, avec mes quarante ans ! Je suis devenu la fable de la Cour ! Et je tiens ferme.

— Et quelle est votre consolation ?

— Que de tout temps cela s'est passé tout aussi à contre-sens dans le monde ; — que je ne suis pas le premier dont la vie a été une vocation manquée ; — que je ne serai pas le dernier, et enfin je me console par opiniâtreté de vivre d'une vie, que mille autres voudraient finir de désespoir, et finalement, par la curiosité de voir comment tout cela se terminera. — Ne vous fâchez pas, *mon ami* ! il y a vraiment quelque chose d'héroïque en moi ! — Si j'étais artiste, comme vous, j'aurais une tenue plus noble que votre opiniâtreté et votre curiosité. J'ai assez parlé de mon humble personne ; mais permettez que je vous demande : Avez-vous déjà oublié le héros Hændel, qui vous salua ici, il y a trois ans, au nom de votre père ?

— Comment pourrais-je oublier ce grand homme ?

— Eh bien ! c'est là que je voulais vous amener, *mon ami*. Vous m'avez dit vous-même que Hændel ne marchait pas après votre père, comme musicien : en effet, son imagination est plus puissante, sa force se développe plus librement ; il s'envole comme un aigle avec plus d'ardeur vers les rayons du soleil, tandis que votre père, comme le cygne royal, vogue sur les flots de la mer azurée, et chante les merveilles mystérieuses de la création. Or, nous savons tous, que M. Hændel est autant homme d'honneur que homme *comme il faut* ;

cependant, combien il diffère de votre père ! Le but que celui-ci atteint dans un cercle borné avec une pensée sévère et calme , ce qu'il accomplit par le travail et le repos , l'autre le fait dans une vie pleine d'émotions vives, et par son audace dans la course victorieuse au milieu de mille combats. Cela n'empêche pas votre père de l'aimer, de l'estimer; il ne le blâme pas à cause de la route qu'il a prise pour arriver au but. Cette route est la vôtre, et elle n'est rien moins que mauvaise.

« Ainsi , *en avant, mon ami !*

— Vous oubliez, dit Friedmann, d'un air sombre; vous oubliez que Hændel, malgré l'agitation de sa vie, ne s'oublia jamais lui-même, et que sa croyance avait un caractère que mon père, homme d'une foi si vive, aurait pu avouer librement.

— Non vraiment, *mon ami !* je ne l'oublie pas ; seulement si Hændel, au lieu d'être né en 1687, fût né en 1710, il aurait pu penser sur certaines choses plus librement qu'il ne le fait dans le cas où il se trouve, s'il lui eût semblé que ce fût la peine d'appliquer son attention aux affaires de croyance. C'est un puissant musicien ; il sait vivre et laisse vivre les autres; et, croyez-moi, il a bien aussi, quand il était de votre âge, fait quelques fredaines : Faustina Hasse saurait peut-être de charmantes historiottes à raconter sur son compte, si elle ne tenait pas autant aux convenances extérieures.

» Il ne faisait pas l'hypocrite, à cause de son père, parce qu'il ne valait pas la peine de mentir, à cause de la vieille dupe.

» *O mon ami*, je vous en prie, n'ayez pas le projet de vouloir tromper un page de quarante ans. — Parlons maintenant sérieusement et avec honneur; votre repentir et, pour ainsi dire, votre.... dérèglement, a une cause beaucoup plus profonde que celle qu'il vous a plu de me donner jusqu'ici pour la véritable. Je l'affirmerais sur ma tête : c'est un secret tout autre, que vous craignez plus de divulguer que votre petite *tartufferie*. »

Friedmann rougit et demanda d'un air de sombre mélancolie : « Que voulez-vous dire par là, M. Scherbitz ?

— Ah ! ah ! répondit le page en riant, vous n'avez pas besoin de regarder si mélancoliquement, pour avoir découvert la vérité. *Non, mon cher ami*; mais, si vous tenez effectivement à garder votre secret, prenez plus de garde à vos yeux, lorsque le nom de Nathalie est prononcé. Je n'aurais pas eu besoin de vous voir comme hier dans l'ex-

tase vis-à-vis le château du ministre, pour avoir la certitude que vous regardez trop profondément dans ses beaux yeux noirs. »

A ces mots la rougeur avait fait place à la pâleur de la mort sur les joues de Friedmann, et se levant alors avec violence : — « Bien, dit-il à demi-voix ! — C'est bon, vous m'avez deviné ;.... mais vous vous taisez, vous vous taisez ! n'est-ce pas ?

— *O mon Dieu !* ne vous disais-je pas, mon ange, que ce devait être seulement un avertissement de faire attention à vous, avant de prendre garde aux autres. Je me tais ; cela se comprend de soi-même. Je n'en parlerai point. Adieu ; j'irai maintenant au corps-de-garde de la place, pour être témoin du bienheureux réveil de notre noble chambellan. Quant à vous, allez à votre église édifier les croyans avec votre orgue, et venez ensuite chez Seconda, où le chambellan doit payer un splendide déjeuner. *Courage, mon ami !* ne travaillez pas trop aux mathématiques ; le diable emporte le vieux Walch qui vous a rendu mélancolique avec leur étude. »

Alors le page s'éloigna, et Friedmann, après s'être habillé, quitta aussi sa demeure pour se rendre à l'église de Sainte-Sophie.

Le service divin finissait ; les derniers sons de l'orgue vibraient et semblaient s'éteindre doucement dans les voûtes de l'église, comme les soupirs d'un ange en prière. Enfin, tout rentra dans le silence, et les fidèles quittèrent le saint lieu. Friedmann aussi se leva, ferma ses claviers et descendit du chœur, sinon plus gai, du moins plus calme qu'il ne l'était dans la matinée. A l'instant où il allait passer sous le porche qui conduit à la tour principale de l'église, il se sentit pressé dans les bras d'un homme puissant, et au premier regard il s'écria avec joie : « O mon père ! » en tombant sur la poitrine du vénérable S. Bach.

— Que la protection et la grâce de Dieu te soient accordées avec la nouvelle année, dit Sébastien, en pressant fortement son fils contre son sein, et je te donne ma meilleure bénédiction ! Je t'en donne mille, Friedmann ! Tu as causé de si douces joies à mon cœur, même avant de nous voir ! En vérité tu as joué sur ton orgue, bravement et comme un grand homme.

« Ah ! jeune homme, tu le sais bien ! J'ai toujours été fier de former de solides élèves dans notre art divin, et j'espère que le bon Dieu ne

m'en punira pas, comme d'un orgueil blâmable. Je crois aussi que tu ne recevras pas ce que je vais te dire sans un sentiment de vanité. Eh bien ! tu es devenu le plus habile de mes élèves , après en avoir été le plus chéri.

» Allons , conduis-moi à ton logement , seigneur organiste ; Philippe est aussi déjà arrivé , et il est resté derrière moi , pour défaire les paquets de voyage. C'est que nous comptons passer huit jours avec Friedmann. Il y a si long-temps que nous ne l'avions vu , et quoiqu'il m'ait écrit des lettres tout-à-fait charmantes , c'est bien autre chose encore , lorsque le père et le fils peuvent se parler avec la main dans la main et l'œil dans l'œil. »

Il prit ainsi affectueusement le bras de Friedmann et ils se dirigèrent vers la maison en causant galement.

Pour surcroît de joie, ils y trouvèrent déjà arrivé, Philippe Emmanuel, le second fils de Sébastien. Il y avait près de trois ans que Friedmann avait quitté Leipsick ; son frère était devenu jeune homme , et au témoignage de son père , il se montrait excellent élève. Il avait un caractère gai et serein. « Son jeu sur l'orgue est *un peu trop léger et facile* , disait son père en souriant , et évidemment encore plus sur le clavecin à la maison ; mais , après tout , il a un cœur excellent et plein de franchise. »

Friedmann retint un soupir qui voulait s'échapper sur ces derniers mots de son père , et il salua son frère avec cordialité. L'arrivée d'un laquais vêtu d'une riche livrée interrompit l'entretien. Il présenta à Friedmann un billet et lui disant en même temps , qu'il lui avait été ordonné d'attendre une réponse. Friedmann prit le billet en rougissant , le décacheta , le lut rapidement et dit brièvement : « Je me trouverai à l'heure indiquée. » Après ces mots le laquais s'éloigna.

— Holà ! dit Sébastien en riant , il parait , Philippe , que monsieur notre organiste a affaire avec le grand monde.

— C'était la livrée de M. le premier ministre , remarqua Philippe.

Sébastien fut tout étonné et émerveillé. Il demanda à Friedmann : « Comment se fait-il qu'un laquais de S. E. le comte de Brühl vienne chez toi ? »

— Pour cette fois, répondit Friedmann avec un sourire forcé, c'est la nièce de S. E. , la comtesse Nathalie , qui me l'envoie.

— Ho, ho ! la jeune Excellence te connaît donc ?

— Elle est mon élève , et ce billet est pour me prier d'organiser

chez elle , cet après-midi , un concert qu'elle veut donner à l'occasion de la fête de sa tante.

— Comment donc es-tu arrivé à cet honneur ? Je croyais que c'était l'affaire de M. Hasse de régler ce concert.

— Cher père , en qualité de maître de la jeune comtesse , je ne puis pas refuser de m'acquitter d'une telle commission , qui est vraiment ici une distinction très-honorable ; au reste , quant à ce qui regarde M. Hasse , il est parti aujourd'hui de grand matin , et nous ne pourrons pas entendre de lui la moindre chansonnette.

— Hasse parti ! — s'écria Sébastien avec surprise. — Le favori Hasse ! Comment cela s'est-il fait ? Raconte-le-moi , Friedmann.

— C'est une longue histoire , répondit celui-ci avec un air embarrassé et en jetant un regard de côté sur son frère qui avait l'air d'être très-curieux d'entendre.

— Tu peux , Philippe , jusqu'à l'heure du repas , faire un tour de ville , dit le père , qui avait compris le sens du regard de Friedmann.

Philippe s'inclina d'un air obéissant devant son père , toucha la main à son frère et s'éloigna.

— « Maintenant , mon fils , que nous sommes seuls , continua Sébastien , qu'est donc cette affaire de Hasse ? »

Alors Friedmann raconta le départ du célèbre compositeur , son retour en Italie , et toutes les circonstances qui ont déjà été dites et pour cause desquelles il avait été si pressé. Le vieux Bach avait écouté avec attention. Quand son fils eut fini , il lui dit avec confiance : « Philippe ne devait pas écouter cela , et il est bien que tu me l'aies fait renvoyer. Hem ! vraiment , à la Cour , tout ne se passe pas d'une manière aussi simple et aussi équitable que cela devrait être. Dans notre ville de Leipsick , je puis te l'assurer , on jaserà là-dessus. — Hélas ! il ne faut pas tout écouter. Sa Grâce , notre prince électoral et roi , veut du bien à ses sujets , et tout sujet fidèle qui le reconnaît , ne parle pas des choses que fait celui-ci et dont il n'a pas à rendre compte.

» Ainsi ne parlons plus de cela ; tu peux aller cet après-midi chez Sa Seigneurie , et tu sais déjà comme tu dois t'y conduire ; je pense avoir là-dessus soigné ton éducation. » Friedmann offrit la main à son père et le regarda affectueusement.

« Mais voyons , Monsieur l'organiste , continua Sébastien , dis-moi ; Qu'as-tu composé récemment ? Depuis un an , tu ne m'as envoyé que

peu de chose. Je ne crois pas que tu te reposes. — Certainement non, mon père ! Je travaille beaucoup ; mais peu me convient , et ce qui ne me satisfait pas , je l'anéantis plutôt que de le répandre dans le monde. Dans l'art , il ne faut livrer que du très-bon ou ne rien livrer du tout.

— Ah ! cependant, dit vivement Sébastien en interrompant son fils , ce serait une bien dure condition pour beaucoup de gens , pour le plus grand nombre de ceux qui croient sincèrement à l'art , et qui s'y livrent avec confiance , qui souvent trouvent dans cet amour l'unique bonheur de leur vie et la consolation de tout ce que la terre leur refuse d'ailleurs. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ! Et crois-moi , Friedmann , celui qui les a appelés , ne les estimera pas moins à cause des élus , s'ils se montrent consciencieux travailleurs.

» L'art est comme l'amour. Nous aimons à le soigner dans notre cœur ; et soit que nous portions le manteau royal ou la guenille du mendiant , l'amour qui est dans le cœur vient de la même patrie , du ciel. S'il n'y avait dans l'art que les chefs-d'œuvre de valables , qu'en serait-il de nous et de nos semblables ? Je ne puis faire que peu pour l'art ; mais ma volonté est loyale , et cet art m'a rendu infiniment heureux. Hélas ! en ce qui concerne les biens terrestres , je suis comparable plutôt au pauvre de l'Évangile qu'à un riche quelconque ; cependant je ne changerais pas avec un roi ! Je suis content de l'humble pauvreté qui m'a été dévolue , que ce soit de peu ou beaucoup , et je vis du reste comme Dieu voudra.

— O cher père il faudrait que tous ceux qui s'appliquent à l'art , eussent à son égard les mêmes idées que vous.

— Eh ! Friedmann , tu seras de ceux-là ! dit Sébastien amicalement ; j'ai trouvé dans tes petites fugues des choses excellentes. Ne sois pas si rigoureux envers toi et pense que ce qui émane d'un cœur libre et serein , est toujours le juste et le vrai.

— C'est cela , murmura tristement et en lui-même Friedmann. » Sébastien continua de causer et de babiller. « Puisque Dieu a voulu que nous nous retrouvions ensemble le premier jour de l'an , il permet aussi , Monsieur l'organiste de la Cour , que je te demande , comment cela va pour certaine chose. — Allons , Friedmann , ne penses-tu pas à choisir bientôt une petite femme parmi les filles du pays ? Parbleu ! Monsieur l'organiste de la Cour n'aurait pas besoin de chercher long-temps pour trouver une gentille fillette. Dieu bénisse ma Saxe chérie ! Allons , jeune homme , parle donc.

— Mon cher père, il n'est pas encore temps de penser à cela.

— Bah ! bah ! le temps ! Je n'étais pas beaucoup plus âgé que toi, lorsque je pris ta bienheureuse mère, la compagne fidèle de ma vie, et je l'aurais prise bien plus tôt, si j'avais eu déjà ma place. — Ainsi, courage ! vite, Friedmann ; le marié jeune ne s'est jamais repenti.

— C'est une affaire sérieuse, mon père.

— Sans doute oui, et je suis certain que tu ne la feras pas avec légèreté ; mais je t'en prie, cher enfant, termine-la bientôt. Oh ! combien je serais heureux, si tu me rendais grand-père, et si tu avais un garçon ; je le ferais baptiser et je lui apprendrais à lire les premières notes. — Oh ! oui, c'est vrai : le mariage n'est pas un jeu futile ; et, je puis te l'avouer, Friedmann, je me suis donné bien de la peine et du travail, pour gagner le pain quotidien des petits garçons et des petites filles. — Est-ce que le bon Dieu n'a pas béni mon travail ? Ne vous ai-je pas tous élevés heureusement ; ne vous ai-je pas tous faits honnêtes hommes, et tous bons musiciens ? Il est singulier, Friedmann, que tous les fils de la famille Bach aient été doués de l'amour et des dispositions pour l'art. — Friedmann, fais-moi ce plaisir ; prends bientôt une femme ; si tes enfans montrent du goût et de l'aptitude pour la musique, oh ! quelle joie pour moi ! Vois, lorsque je composais mes dernières fugues, je pensais à mes enfans, à toi avant tous, et je me trouvais heureux. — J'ai souvent espéré que je pourrais bien écrire, comme les anciens maîtres, quelque-une de ces œuvres qui, après plus d'un siècle, charment et instruisent les hommes, et qu'on se souviendrait de moi avec amour. Que Dieu me pardonne, s'il y a dans cette pensée quelque chose de l'orgueil mondain ! Mon cœur sait qu'il n'y avait rien de vain ni de frivole. — Maintenant je n'y pense plus autant ; mais voici ce qui me revient souvent, et ce à quoi je penserai tant que je vivrai. Combien il serait beau, qu'un jour tous les Bach se trouvassent réunis dans le séjour céleste des bienheureux, et que là ils chantassent de la musique dans toute l'éternité, en l'honneur de ce Dieu dont tout vient et dont tout est venu ! O Friedmann ! un *Alleluia*, dont l'harmonie déborderait à la vue du créateur de l'univers, qui a été, qui est et qui sera ! O Friedmann ! l'enfant de mon cœur ! tu ne serais pas là pour moi !

— Mon père ! répondit le jeune homme en tombant anéanti aux pieds de Sébastien. »

Le père , ignorant les peines qui ravageaient le cœur de son fils, prit leur explosion pour l'expression d'une vénération filiale et pour une simple émotion. Joignant les deux mains et les plaçant sur sa tête , il dit avec dévotion : « Que la paix de Dieu soit avec toi , mon Friedmann , maintenant et toujours. Ainsi soit-il ! »

Friedmann se leva pâle et en souriant. Il baisa la main de son père et quitta la chambre à pas lents.

Mais , dès que la porte se fut fermée derrière lui , il se précipita à travers le vestibule , par l'escalier , au milieu des rues ; il courut sur un sol couvert de glace ; il cacha son visage coloré par la fièvre , et maudit , en grinçant des dents , sa malheureuse existence.

J.-B. LAURENS.

(La suite à un prochain numéro.)

ALBUM D'UN VOYAGEUR.

SOUVENIRS INDIENS.

UN SUTTY.

DEPUIS que la loi de lord William Bentinck a défendu le *Sutty* dans tous les états indiens régis directement par l'autorité britannique, ce barbare sacrifice a cessé de s'y accomplir ostensiblement. La mansuétude du peuple Indou n'a fait aucune résistance, quoiqu'on touchât à l'arche sainte de ses vieilles superstitions ; mais le préjugé du bramine et du peuple lui-même est loin de se croire vaincu. Un jurisconsulte, largement rétribué, poursuit à Londres, la modification et même le retrait de la loi bienfaisante ; quelques veuves se brûlent encore furtivement, en ayant pour complices les agens subalternes de la police anglaise. Dans les pays où l'autorité britannique n'est qu'indirecte, cette pratique se continue publique et fréquente comme les fêtes religieuses ; bien plus, elle a pour témoins les résidens ou représentans du gouverneur général.

La personne qui a tracé ce récit, placé, comme on le verra en le parcourant, dans la bouche d'un officier anglais, mais où se trouvent confondus ses propres souvenirs, ne peut se rappeler sans frémir que sa mère, née comme elle à Benarès, la ville sacrée, était de cette caste braminique, où l'on achète

si cher le privilège de descendre des rois et d'engendrer des pontifes. Dieu soit béni , qui la protégea et l'ennoblit deux fois , en lui donnant pour fille une simple chrétienne !....

Le 29 novembre 1825 , le résident anglais de Baroda apprit qu'un Bramine nommé Moro-Kazinath-Abunka , karoun , ou avoué près la Cour de justice de *Guicobar* , était mort de la fièvre, après une maladie de 14 jours , que son corps devait être brûlé près du grand pont dans l'après-midi , et que sa veuve Amba-Bhaïe avait résolu de se sacrifier sur le bûcher. M. William , le résident à la cour de Baroda , essaya inutilement de dissuader la veuve de son projet. Ses efforts furent encore plus vains quand il voulut s'aider de la persuasion des parens pour empêcher ce malheur ! Le moment désigné pour l'exécution arriva enfin ; on annonça que le cortège avait quitté la maison avec le corps du défunt.

Tout le monde était à pied , comme c'est la coutume en pareille occasion ; même la pauvre veuve , qui avait une distance de plus d'un mille à parcourir pour arriver au lieu de la cérémonie. Ce lieu avait été choisi , comme on le fait autant que possible , à la jonction de deux ruisseaux. La veuve marchait d'un pas ferme et sans aucune assistance , vers le lieu de son supplice ; elle ne paraissait aucunement ébranlée dans sa décision , quoiqu'elle eût dû jeûner tout le jour et être sévèrement éprouvée déjà par de longues veilles auprès de son époux malade. Rien ne pouvait donc la contenir , qu'une superstition plus dure que le fer. Nous atteignîmes le bord de la rivière , au moment où la pauvre victime arrivait au lieu fatal.

Le cortège était conduit par son fils , enfant de moins de 12 ans , portant le feu sacré , pris au foyer domestique , dans un vase de terre grossière fixé à un petit cadre de bambou fendu , et tenu suspendu par quatre cordes comme un encensoir , le tout aussi rude dans sa construction , qu'on puisse l'imaginer. L'enfant était soutenu de chaque côté par un Bramine ; il paraissait fort agité ; sa démarche était chancelante. Il était assez âgé pour

comprendre qu'il avait perdu un parent depuis quelques heures , et qu'il allait en perdre un autre. Il paraissait sentir tout cela , autant que la nature indoue en est capable. Le corps de son père était porté sur une bière qu'on fabrique grossièrement pour l'occasion, et qu'on jette de côté après s'en être servi : quatre bambous ordinaires , liés ensemble par des cordes de chanvre et traversés par des fragmens de bambou plus petits (les deux bambous latéraux , prolongés à chaque extrémité) , servent de brancards et s'appuient sur les épaules des porteurs. Le milieu était garni de gazon ordinaire , sur lequel gisait le corps enveloppé dans son drap et serré de façon à dessiner les membres , le tronc , le cou et la tête ; le tout souillé de la poudre jaune et orange séreuse qui est employée dans les cérémonies funéraires. Cette bière était entourée d'une foule de Bramines demi-nus , criant : *Ram ! Bahié ! Ram !* cri funéraire signifiant : « Frères , invoquez le nom de Dieu ! » Quelques-uns tintaient de rudes cymbales , et par intervalles , la trompette de cuivre , longue et recourbée , mêlait son glas mélancolique aux dissonnances des cymbales et aux cris du peuple. Pour un Européen accoutumé à la lenteur solennelle et à la décence d'un convoi funéraire , la marche rapide , devenant parfois un pas de course , ajoute quelque chose de singulièrement pénible à toutes les autres parties déjà assez révoltantes du spectacle offert par ce cortège indou. Au dernier rang venaient les femmes de la famille et leurs amies , parmi lesquelles apparaissait , comme un spectre , la victime , échevelée et toute souillée de la poudre funéraire. Elle avait environ 30 ans ; grande , forte , disposée à l'embonpoint ; une face ronde , agréable , avec des traits disposés pour exprimer habituellement la gaité ; un nez aquilin bien dessiné , de grands beaux yeux noirs , le charme particulier de sa caste ; sa chevelure luxuriante et plus noire que la houille , tombait en désordre et touchait presque à terre ; son teint , comme cela se voit assez souvent chez les femmes de bonne famille braminiqne , était excessivement clair ; mais elle était trop barbouillée et souillée par la poudre funéraire , pour que nous puissions juger correc-

tement la mine qu'elle aurait eue dans un autre costume et dans un moment plus heureux de sa vie. Entraînée par la foule bruyante qui l'entourait, elle ne montrait pas avec autant d'avantage que plus tard, la dignité calme qu'elle déploya aux derniers momens de son existence. En arrivant à la rivière, la bière avec le corps furent déposés pendant une demi-heure au milieu de l'eau, dont le courant sautait par-dessus. Je m'étais approché du groupe de femmes; j'en connaissais personnellement plusieurs, qui, ayant mentionné mon nom à la veuve, lui fournirent l'occasion de se rappeler une légère politesse que j'aurais faite, il y a quelques années, à son mari. Elle en prit texte pour solliciter mon amitié en faveur de son fils. Son ton était parfaitement calme et même gracieux. Je savais trop bien comment la situation était envisagée dans le pays, pour aller fatiguer cette femme par mes prières; mais je profitai d'un moment où je n'étais pas observé, pour murmurer à son oreille, que si elle sentait la moindre répugnance, ma présence empêcherait qu'il fût trop tard, même au dernier moment, pour la manifester et pour y céder. Le regard qu'elle m'envoya en réponse fut tout-à-fait explicite; elle n'était pas venue sans savoir à quoi elle s'exposait; sa croyance dans la doctrine pythagoricienne de la transmigration était ferme et invariable; elle était décidée à conquérir pour elle-même et son mari, par ce sacrifice, une nouvelle vie avec une existence plus heureuse, avec des jouissances plus relevées que les sordides réalités que pouvait lui offrir le monde actuel! Autour d'elle ses proches parens étaient évidemment de la même opinion, et par des motifs qui avaient satisfait leurs convictions autant que la sienne.

Les femmes s'assirent à part dans un flot que formait la rivière. Elles étaient toutes pêle-mêle, sans aucun ordre ni arrangement, à trente *yards* (mètres) environ du lieu où le bûcher devait être élevé; à dix *yards* au nord, le cadavre baignait plongé dans le courant qu'il troublait et jaunissait de la poudre. La victime était assise regardant le midi; j'ignore si c'était intentionnellement ou par hasard. Quand je fus mêlé au cortège,

je fus frappé tout à coup de ce que je n'avais pas pu bien comprendre jusque-là par de simples descriptions, quelque familier que je fusse d'ailleurs avec le caractère des natifs, et par pratique et par tradition ; je veux parler du sang-froid et de l'apathie de tous les acteurs et spectateurs de ce drame. Une seule personne, la bru de la victime, l'épouse de son fils, intéressante et jolie petite fille de moins de 10 ans, paraissait réellement affectée. Elle était pâle de consternation ; elle s'efforçait de se tenir aussi près que possible de sa parente à l'agonie ; elle rampait à ses genoux, et, tenant ses yeux humides fixés sur elle avec une expression d'égarement, elle agitait ses lèvres livides sans faire entendre aucun son. C'était une peinture touchante d'une douleur enfantine, surpassant toute description et impossible à oublier. Tous les autres non-seulement étaient indifférens à l'horreur de la scène, mais paraissaient excités. Je pourrais presque dire, si j'avais l'espoir d'être cru et compris par des lecteurs européens, que l'animation tournait à la gâté. On se parlait de choses légères et indifférentes ; la victime elle-même, dans un certain moment, me reprocha avec un véritable ton de plaisanterie, la curiosité singulière avec laquelle je notais et observais les moindres particularités de la cérémonie. Au moins, à côté de la tiédeur de tout le monde, la victime avait une élévation de manière, une grâce de parole et d'attitude réalisant mes conceptions du sublime ou d'une Pythonisse inspirée.

Après un court repos, quelques paniers pleins de cocos, dattes et confitures, furent placés devant elle ; elle se hâta de les distribuer à chacun de ceux qui venaient pour accomplir les dévotions accoutumées. C'est dans ce but que plusieurs spectateurs descendirent alors de la berge élevée de la rivière. L'adoration était effectuée avec une extravagance d'humilité, avec une ardeur de langage et de gestes, prouvant ou montrant la croyance que cette femme était maintenant la représentation de la divinité, ou plutôt que la divinité venait de s'incarner en elle, déesse présente, visible, capable de conférer des bénédictions

et de garantir des maux à venir ! En retour, les témoignages de reconnaissance qu'elle donnait , respiraient profondément cette même croyance de ses amis , qu'elle possédait des pouvoirs surnaturels ; elle l'exprimait d'un ton doux , tendre et plein de charmes. Elle souhaitait du bonheur à tous ; elle avait quelque chose de touchant à dire à chacun. La plupart lui étaient étrangers , quelques-uns étaient ses amis intimes ; tous étaient traités avec la même tendresse : ce n'était qu'aux questions adressées que je pouvais reconnaître la différence. Tous terminaient l'adoration en tombant à genoux et courbant leurs fronts jusqu'à toucher ses pieds ; alors elle leur faisait une marque rouge sur le front avec une poudre nommée *Gullola* ; ils recevaient ce signe comme une bénédiction solennelle. La figure de la femme privilégiée qui venait de le leur conférer , montrait plutôt le sourire d'une fête ou l'animation d'un triomphe , que la tristesse et le deuil des funérailles d'un époux ; ou bien l'horreur et l'inquiétude naturelles au terrible moment où elle entrevoyait sa propre mort à travers les tortures du bûcher.

J'observai une circonstance que je n'avais jamais entendu mentionner : plusieurs noix de cocos , entièrement recouvertes de la poudre funéraire , étaient portées en grande parade autour d'elle ; elles devaient être données aux femmes qui voudraient prendre l'engagement de suivre son exemple. Trois ou quatre femmes vinrent solliciter et recevoir le terrible présent , au milieu des bruyantes acclamations et des applaudissemens de la foule. Je fus surpris en voyant ces marques d'enthousiasme , qu'un plus grand nombre de femmes ne s'approchât pas pour prendre sa part personnelle de cet enivrement , en arrachant une offrande à laquelle s'associaient de si magnifiques sentimens de piété et de sacrifice ! Trois ou quatre seulement réclamaient cette couronne du martyre , tandis que la gloire était immédiate , l'épreuve distante et incertaine ! Les femmes qui se dévouèrent de cette façon étaient de moyen âge ; l'une était accompagnée de son mari , dont l'aspect maladif faisait craindre pour la fermeté et la fidélité de l'épouse , l'accomplissement de

de son vœu ! C'était un vœu pareil qui allait coûter la vie à la victime d'aujourd'hui. Se soustraire à l'exécution d'un engagement contracté ainsi en face du bûcher funéraire d'un mort et d'un mourant , serait tout-à-fait impossible ; la femme en serait déshonorée ; la famille le serait plus complètement. La victime d'aujourd'hui ne montrait aucun signe de répugnance ; elle se conduisait en personne qui subit sa destinée avec un cœur satisfait , et certainement avec toutes les manifestations extérieures d'un courage surhumain.

Les assistans avec lesquels je causais , tenaient à ce que je pusse entendre tout ce qui se faisait. Ils rivalisaient de zèle pour me communiquer chacun leur part d'informations et leur souvenir de scènes semblables auxquelles ils avaient assisté ; toutes se ressemblaient au fond , à l'exception d'une ou deux. La suivante me parut la plus triste.—Une jeune femme , dont les charmes personnels et les qualifications morales étaient décrites en vives couleurs , se brûla avec quelques vêtemens appartenant à son mari , que l'on disait mort à une certaine distance de là. Les vêtemens remplacent le cadavre du mari , quand il est impossible de se le procurer. Le mari reparut et apprit la cruelle méprise. La race indoue n'est pas très-incommodée par ce que nous appelons le sentiment , ni beaucoup troublée par la délicatesse et la sensibilité ; pourtant la circonstance actuelle semblait devoir toucher même les intelligences de la multitude. La vive sympathie que j'exprimais pour la veuve et la pitié que je donnais au mari et aux souffrances qu'il dut éprouver après avoir entendu raconter la tragédie , ne donna lieu qu'à cette singulière observation : « Le pauvre garçon , disait le narrateur ! cette méprise lui occasiona tous les embarras et toutes les dépenses d'un second mariage. »

A l'arrivée du cortège , il n'avait encore été fait aucune préparation pour construire le bûcher. On voyait un tas de branches et de planches à moitié pourries ; évidemment les matériaux indispensables n'étaient pas tous recueillis. On les apportait lentement , paquets à paquets ; on ne voulait rien presser , rien

remettre ; tout se faisait à loisir comme une chose naturelle , déli-
bérée comme une affaire de tous les jours et sans intérêt
extraordinaire pour qui que ce fût ! Je commençai à croire que la
nuit arriverait avant que ces apprêts fussent finis. Quand les ma-
tériiaux furent assez abondans , les bramines officians commencè-
rent à bâtir le bûcher. Rien de plus grossier qu'une pareille
construction ; il n'est permis d'y employer ni hache , ni marteau ;
le bois tout seul , et dans sa forme naturelle. Ils assemblèrent
d'abord de grosses pièces pour le fondement ; par-dessus , ils
mirent des fagots de broussailles et finalement une couche de
bouse de vache desséchée ; le tout formant une masse compacte
d'environ 7 pieds de long , 4 de large et 3 de hauteur. On y plaça
le cadavre que l'on retira du ruisseau ; la tête fut tournée à l'est
près du feu sacré , qui languissait en jetant une faible fumée à
l'angle nord-est du bûcher. La face et la poitrine furent décou-
vertes , après l'accomplissement de quelques cérémonies insigni-
fiantes , le débit d'un rituel et l'aspersion avec une eau qu'ils
assuraient être du Gange , quoique la sainte rivière fût distante
de 700 milles. Le corps fut manié et remanié pour l'ajuster à la
place précise qu'il devait occuper ; puis on se mit en devoir de
compléter le bûcher. Des solives brutes furent plantées sur trois
côtés ; le bas solidement enterré dans le sol , le haut incliné de
façon à se rencontrer vers le centre du bûcher à 8 ou 9 pieds
de hauteur. Là , on les lia fortement ensemble et l'on garnit les
interstices avec des broussailles ; finalement on recouvrit le tout
d'une épaisse couche de tiges de doura et de chanvre. Le bûcher
ressemblait tout-à-fait à une hutte indienne et un peu à une
ruche ; on procéda à garnir l'intérieur d'une grande quantité
d'écheveaux de chanvre pareils à ceux que l'on voit exposés dans
les bazars , ayant à peine subi leurs premières préparations.
L'ouverture que l'on avait laissée du côté du nord , était large
de trois pieds carrés ; par là le cadavre présentait la plante de
ses pieds nus ; tout le reste du corps était invisible , à moins
que l'on ne regardât dans l'intérieur. Quand je m'approchai , je
remarquai la tête et la poitrine découvertes et appuyées sur des

espèces de coussins , reproduisant l'attitude habituelle du repos. Le lit funéraire semblait fait , autant que possible , à l'image de la couche domestique.

Pendant la construction du bûcher , le fils du défunt subissait les purifications accoutumées , dont la première consiste à raser toute la tête , excepté la touffe terminale du *sinciput*. Cette opération produisit un déploiement singulier de l'indifférence des Bramines officians : l'un deux , proche parent de l'enfant , sans déguiser qu'il voulait faire ce qu'on nomme vulgairement une charge , reprocha au barbier d'avoir oublié de raser la barbe et la moustache. Son compagnon se mit très-gravement à passer le rasoir sur les mâchoires d'un enfant de moins de 12 ans , à la grande hilarité de tous les spectateurs. Le pauvre adolescent parut un moment partager cette gaieté hors de saison. Mais il revint bientôt au sentiment de sa position ; et , quand on le mena à la rivière pour se baigner , il s'évanouit et manqua de se noyer.

Quand ses ablutions furent finies , il travailla pour sa part à l'ajustement du corps de son père sur le bûcher. Ensuite le *Gourou* , ou prêtre conseiller de la famille , l'aïda à consacrer le feu , à réveiller ses cendres endormies , qu'on avait rapportées du foyer de la maison. Il se passa encore d'autres cérémonies peu importantes , mais nombreuses : aspersions , génuflexions , prosternemens , pendant que le *Gourou* marmotait l'immense rituel employé pour la circonstance. A certaines phrases , il se prosternait et était imité par son disciple. Celui-ci arrangea les divers objets nécessaires aux dernières dévotions et offrandes de sa mère , travail accompli avec beaucoup d'ordre et de précision , et où chacun des acteurs dut occuper la place que le prêtre lui assignait avec autorité. De petits vaisseaux remplis de *ghy* (beurre fondu) et d'eau furent placés de chaque côté du feu ; quatre coupes faites de feuilles du *bour* ou banian , furent remises à l'enfant ; il en remplit deux de *ghy* et deux d'eau ; celles-ci furent placées au nord et au sud , celles-là à l'est ou à l'ouest du feu sacré. Prenant alors deux feuilles , il les trempa dans le

beurre, les tint sur le feu dans une attitude de prière, et laissa la liqueur tomber goutte à goutte. Quand elle se fut enflammée, l'enfant ajouta un nouveau combustible, et posa par terre les feuilles préparées et sanctifiées pour l'usage futur. Le Gourou et ses assistans firent un peu de pâte en mouillant de la farine avec l'eau des feuilles de banian et avec le ghy des autres feuilles; ils ajoutèrent des poudres de bois de sandal, des gommés et des épices jusqu'à ce qu'ils eussent une masse assez consistante pour être moulée en quatre figures grossières. L'une était une boule un peu plus grosse que le poing, une autre était un gâteau de forme pentagone, le reste était trop imparfaitement travaillé pour que l'on pût deviner ce que cela représentait. Cette pâte était le *Pinda* ou offrande à Yamou, le juge des morts; et le *Pitra* ou mânes du mort et de ses ancêtres. C'était l'analogue du gâteau des Grecs pour Cerbère, l'offrande pour *Yim Ray-ne-Duht*, les messagers de Yamou, le juge des morts, qui seraient près du feu pour recevoir l'âme du trépassé.

Ces arrangemens étant terminés, ainsi que la construction du bûcher, l'enfant marcha trois fois autour de l'eau, répétant le nom des grands Dieux, tandis qu'un Bramine le suivait en faisant la même cérémonie et disant à voix très-basse, comme subjugué par un profond sentiment, le rituel au milieu duquel on entendait fréquemment le nom de la Divinité.

On annonça enfin à la victime que tout était prêt; elle se leva du milieu des femmes, ses amies, avec la plus grande sérénité, et quoi qu'elle ne dût plus les rejoindre, elle s'en séparait avec la plus parfaite quiétude. Aucune alarme de sa part, aucune affliction de la leur, n'étaient exprimées ou apparentes; on ne voyait point couler de pleurs de séparation, on n'entendait aucun soupir d'adieu; elles restaient en silence; la victime les quittait sans émotion. Elle commença par se diriger vers la rivière où elle s'enfonça jusqu'aux genoux; puis elle s'assit dans l'eau qui coula par-dessus ses épaules, et entraîna à plus de trois pieds sa longue chevelure. Le Gourou, placé à ses côtés, l'occupait et s'occupait lui-même à plusieurs petites cérémonies;

il jetait de l'eau, de l'huile, des fleurs sur elle; un autre Bramine, debout dans la rivière en face d'elle, continuait à réciter le rituel pendant lequel, lentement et à des intervalles mesurés, elle se baissait et immergeait complètement : c'était le baptême de la mort ! Ensuite elle se leva pour accomplir l'adoration et rendre propices les témoins que *Yamou* doit appeler ; ce sont : le soleil, la lune, les étoiles, la terre, le feu, l'eau, l'air, les vents, le matin, le midi, le soir et la nuit, le jour solaire, le jour lunaire, les mois et l'année, et finalement *Yamou* lui-même sous le nom de *Dhurma Raaj* ou roi miséricordieux. La nature dans toutes ses formes était supposée présente partout, et capable de déposer comme témoin contre les morts à leur dernier jugement. Ses dévotions commencèrent pendant qu'elle était debout dans la rivière : elles s'adressèrent d'abord au soleil ; mais, quoique le jour fut à son déclin et le soleil au couchant, Amba regardait à l'Orient. Ici, comme dans toutes les autres prières, son rôle se passait tout en pantomime. Le Bramine, placé devant elle, lisait le rituel en sanscrit qu'elle ne pouvait entendre ; le Gourou à son côté lui disait tout bas ce qu'elle devait faire. Au soleil, elle offrit deux monnaies d'argent et deux de cuivre, avec des fleurs, des épices et des grains. Les monnaies furent empochées par le Bramine qui se les approprias sans interrompre sa litanie ; le reste fut jeté à l'eau et entraîné par le courant.

Amba faisait ses libations avec une singulière grâce d'attitude : debout dans la rivière jusqu'aux genoux, elle courbait sa tête aussi bas que possible, jusqu'à toucher l'eau de son front sans plier le genou. Puis elle étendait les bras devant elle, et ramassait autant d'eau que le creux de ses mains pouvait en tenir ; alors elle se relevait lentement de toute sa hauteur. Après une courte pose, elle rejetait sa tête en arrière, pendant que le Bramine lui relevant les mains aussi haut que possible, répétait une prière, elle abaissait ses doigts pour les ouvrir et l'eau tombait devant elle ; ceci fut répété plusieurs fois. Quand elle sortit de l'eau, elle se débarrassa de ses vêtemens mouillés et en revêtit de secs,

mais teints de la sombre couleur safranée. Elle se livra encore à quelques dévotions, puis retourna à la rivière où elle s'accroupit sur deux larges briques, mais en évitant de mouiller ses vêtements. Pendant que le rituel continuait, elle renouvela ses offrandes : les fleurs, les épices, les grains de différentes espèces, les pièces de monnaies que le Bramine s'appropriâ.

Elle semblait enfin avoir fini ses devoirs terrestres ; en quittant le bord de l'eau, elle distribua ses présens testamentaires. On les lui porta dans de petits paniers ouverts, tels qu'on les emploie pour vanner les grains. Ils consistaient en articles de toilette féminine, toilette de peu de valeur, que les Bramines officiers portèrent aux femmes amies qui étaient restées à leurs places. Finalement, elle fit une donation proportionnée à ses moyens, en faveur des Bramines. Elle consistait en une vache, cinq chèvres, plusieurs mesures de grains, une certaine quantité de *ghy*, épices, sels, et quinze roupies.

La foule se pressait maintenant autour d'elle avec une ardeur telle, que j'en fus serré et poussé; elle s'en aperçut, et commanda avec calme, mais avec autorité, qu'on ne m'incommodât point. Il y avait alors plus de deux heures que nous nous connaissions; je peux dire que c'étaient les plus longues de toute ma vie. De quelles émotions elles avaient été remplies ! Ma position pouvait plus tard rendre service à son fils; elle avait assez d'intelligence féminine pour lire dans le cœur à travers la figure, et y voir la profonde sympathie que j'éprouvais pour son fils et la charmante enfant qui était sa bru. De là, ses attentions pour moi; elle paraissait vraiment plus occupée de mes embarras, que troublée du rôle effroyable qu'elle s'appropriait à jouer. L'empressement des assistans était simple avarice; chacun voulait obtenir quelque chose de ce qui se distribuait. Pas la moindre démonstration de pitié pour elle, ni en action, ni en geste, ni en paroles.

La distribution étant finie, elle marcha vers le bûcher d'un air délibéré, sans recevoir le secours de personne et sans en avoir besoin. En arrivant à l'extrémité méridionale, qui était

parfaitement recouverte, elle s'arrêta un moment et le considéra d'un œil fixe, moment à peine perceptible, mais solennel ! Peut-être cherchait-elle le cadavre ; il n'était pas visible là ; elle suivit le côté méridional et arriva au côté nord qui était ouvert, et où les pieds du cadavre faisaient à l'ouverture une hideuse saillie. On devinait vaguement le reste du corps dans l'ombre de la voûte creuse qu'on avait bâtie par-dessus. Amba ayant lancé un regard curieux dans cet intérieur, et ayant reconnu les traits altérés de son mari, laissa paraître une émotion subite. Les Bramines s'en aperçurent, et craignant évidemment de voir Amba faiblir, poussèrent des cris religieux pour distraire son attention ; ils s'agitaient avec une espèce de frénésie, en redisant leur acclamation funéraire, *Ram ! Rhaïe, Ram !* aussi haut et aussi rapidement que possible. Mais leur défiance n'était pas fondée ; la pauvre victime reprit en un instant l'empire sur soi-même et le calme qu'elle avait déjà déployé.

On la fit asseoir par terre, tout près du vase qui contenait le feu sacré ; une faible fumée était le seul signe auquel on pût juger qu'il n'était pas éteint. C'était maintenant son devoir de réveiller et d'entretenir une flamme qui devait si tôt la consumer. Un autre rituel funéraire fut lu par le prêtre qui la guidait. Le fils avait déjà apprêté les matériaux du feu sacré, et les avait disposés avec plus d'ordre que les Indous n'en mettent ordinairement dans tout ce qu'ils font. Le feu était au nord du bûcher ; elle, assise la face tournée au côté oriental. Les coupes de feuilles de *banian* pleines de ghy étaient arrangées comme nous l'avons déjà dit ; on en porta d'autres semblables remplies de poudre blanche, de camphre, de résine, de sciure de bois de sandal. A sa gauche étaient des branches de *toulsy* ou basilic odorant, et une pierre grossière longue d'un pied et demi et d'une forme irrégulière. C'était une espèce d'autel, mais évidemment peu respecté. Je le revis quelques jours après noirci de fumée et de cendres, au lieu même où la malheureuse s'en était servi.

Il y a quelques versets sacrés ou *muntour*, comme on les appelle

dans le pays, qui sont trop imposans pour qu'on les répète devant des profanes. Tel est le rituel qui se débite pendant qu'on rallume le feu. Je fus invité à m'éloigner un peu ; les versets furent murmurés à voix très-basse, que les Bramines couvrirent encore en répétant les noms de Dieu dans ce mode rapide et énergique dont il est difficile de se former une idée, quand on ne l'a jamais entendu. Ces vers sacrés sont, m'a-t-on dit, connus et traduits, mais je n'ai jamais pu me les procurer.

Cependant, Amba agitait les cendres du feu, les animait avec un éventail, y mêlait les préparations de bois de sandal. Quand la flamme parut, elle y mêla du ghy tiré d'une coupe, puis d'une autre, le versant goutte à goutte sur le feu, puis sur la pierre, trempant une branche de basilic dans l'eau, et en aspergeant aussi l'autel. Ces cérémonies n'étaient pas une adoration adressée par elle, c'était plutôt une espèce de consécration, une apo-théose d'elle-même. Elle devenait Déesse. Son ton continuait calme et inagité, sa voix ferme et inébranlée ; aucune hésitation, aucune hâte. Tout ce qu'on lui commandait de faire, elle l'accomplissait comme une personne qui n'a ni appréhension, ni anxiété ! Un œil étranger au pays, à ses mœurs et à ses scènes, n'aurait pas trouvé dans la foule une personne plus tranquille, plus recueillie. Surtout il n'aurait jamais imaginé qu'elle était elle-même la victime destinée au bûcher béant près de là pour la recevoir.

M^{me} EUSÈBE DE SALLES.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Poésie.

BALLADES ET CHANSONS POPULAIRES.

LA FAMILLE DES BANNIS.

BALLADE POLONAISE.

LE FILS. — Pourquoi donc coupes-tu, mon père, au grand ormeau,
Ce rameau vigoureux, ce vigoureux rameau ?

LE PÈRE. — Mon fils, ne faut-il pas un bâton de voyage,
Comme une aile à l'oiseau qui franchit le nuage,
Au pèlerin qui va quittant son vert hameau ?

LA FILLE. — Mère, pourquoi plier nos robes des dimanches,
Nos corsages brodés, nos rubans et nos manches ?

LA MÈRE. — Au premier chant du coq, ô ma fille, demain,
Nous serons loin d'ici, nous serons en chemin,
Sans autre guide, hélas ! que les étoiles blanches.

LE FILS. — Mon père, où nous allons est-il des prés bien verts,
Et des poissons d'argent dans des ruisseaux bien clairs ?

LE PÈRE. — Mon fils, dans les ruisseaux, dans les ruisseaux limpides,
Pas un poisson d'argent aux nageoires rapides,
Et pas un rossignol dans les sentiers déserts.

LA FILLE. — Ma mère, où nous allons est-il de belles choses ,
Des champs de lin tout bleus, des jardins pleins de roses ?

LA MÈRE. — O ma fille, ta main, dans l'ombre des bosquets,
N'ira plus rassembler les roses en bouquets ,
Ni détacher le lin de ses tiges écloses.

LE FILS. — Mon père, est-il là-bas, est-il de verts printemps ?

LA FILLE. — Et des oiseaux chanteurs sur les rameaux flottans ?

LA MÈRE. — Rien que le vent du nord qui mugit et qui gronde.

LE PÈRE. — Rien que le loup qui court sur la neige inféconde
Et mêle sa voix rauque au souffle des autans.

LE FILS. — Et quand donc reverrai-je, ô mon père, ô mon père ,
Mon beau ruisseau dont l'onde est si fraîche et si claire ?

LA FILLE. — Mon champ de lin si bleu, mon jardin plein de fleurs ,
Mes gazons émaillés de toutes les couleurs ,
Quand donc les reverrai-je, ô ma mère, ô ma mère ?

LA MÈRE. — Quand le soleil pour tous ne luira plus en vain ,
Quand des chairs de l'agneau, le loup n'aura plus faim ,
Quand les roses prendront racine dans les pierres.

LE PÈRE. — Quand notre maître, ouvrant son cœur à nos prières ,
Sera redevenu, quelque jour, homme enfin.

DEVANT UN TABLEAU DE RUYSDAEL.

SONNET.

O mon peintre ! O Ruysdael ! toujours dans tes tableaux ,
On voit un lourd torrent aux flots jaspés d'écume
Bondir en mugissant dans son lit noir qui fume ,
Et rouler en son cours de grands troncs de bouleaux .

Montagnes de granit que noircit le tonnerre ,
Et sapins monstrueux en vain barrent ses eaux ;
Il brise les sapins ainsi que des roseaux ,
Et pousse devant lui le rocher centenaire .

Mon peintre , ce torrent , n'est-ce pas ? ce torrent
C'est le siècle qui marche et qui roule et qui gronde ,
Avec sa force immense et sa rumeur profonde ?

Pas de digue qui tienne à son flot conquérant ;
Rien ne peut arrêter sa vague souveraine ,
Et tout obstacle humain , il le brise et l'entraîne .

LES ROSES ET LES ÉTOILES.

SONNET.

Roses de mai que je vous aime ,
Vous qu'en nos bois le printemps sème !
Que je vous aime , étoiles d'or ,
Qui brillez au ciel quand tout dort !

Le monde est un double parterre.
O roses ! vous avez la terre ;
Et vous , étoiles d'or , les cieux
Sont vos jardins mystérieux.

Vous , par l'aurore parfumées ,
Vous , par les anges allumées ,
Versez-moi vos senteurs de miel ;

Éclairez ma nuit solitaire ,
Roses , étoiles de la terre ,
Étoiles , ô roses du ciel !

ANDRÉ VAN HASSELT.

Bruxelles, juin 1843.

CHRONIQUE.

Vers le milieu de ce mois, une bien triste nouvelle, celle de la mort de M. Rosellini, le savant professeur d'archéologie égyptienne à l'Athénée de Pise, ancien élève de Champollion le jeune, est venue contrister tous les amis de la science. Presque en même temps, nous recevions communication d'un Mémoire de M. Champollion l'ainé, destiné à faire, dans l'Europe savante, une vive sensation. Dans ce Mémoire, on dévoile avec les détails les plus circonstanciés et les plus curieux, un plagiat monstre qui s'est continué sous nos yeux pendant plusieurs années, — un vol scientifique effronté, devant lequel frémissait et pâlisait Thomasius lui-même, l'auteur du fameux traité *De plagiariorum litterario*, imprimé à Hall, en 1700, avec une liste des cent plagiaires les plus célèbres. C'est, en effet, quelque chose d'inouï, que cette déprédation littéraire qui aurait duré toute une vie, si la mort ne s'était chargée de l'arrêter. Nous prions nos lecteurs d'en lire avec attention le récit abrégé; ils y trouveront diverses circonstances qui les intéresseront. — Voici les faits :

En 1831, un jeune homme nommé Salvolini, était adressé d'Italie avec des lettres de recommandation écrites par plusieurs personnes fort honorables, à M. Champollion le jeune. Il venait en France (pensionné par son souverain, et destiné, disait-on, à prendre plus tard la direction du Musée royal égyptien, à Turin), pour étudier la langue et les monumens de l'antique Égypte. Champollion le jeune était d'un abord très-facile, d'un caractère communicatif. Il aimait à répandre ses idées, à inculquer aux autres les connaissances qu'il avait acquises. Le motif d'ailleurs qui amenait en France le malheureux dont nous avons à parler, les noms honorables qui le patronnaient, tout faisait à notre savant compatriote une loi de le bien accueillir : il n'y manqua pas, et bientôt Salvolini, reçu dans sa maison, fut admis par lui dans l'intimité de son cabinet.

Cependant Champollion mourut. Son frère, en mettant en ordre ses papiers, afin d'en dresser, dit le Mémoire, un état qui pût servir de base à la proposition faite au Gouvernement de les acquérir dans l'intérêt de la science (proposition réalisée par une loi spéciale, en date du 24 avril 1833), ne tarda pas à s'apercevoir qu'il manquait un assez grand nombre de manuscrits, parmi lesquels quelques-uns des plus importants. Il s'informa du sort de ces travaux auprès des amis de son frère; ce fut en vain. Aucun d'eux ne les possédait..... *Ils avaient disparu!*

Néanmoins, Champollion ne les avait pas détruits; cela était évident. Les avait-il prêtés à quelque emprunteur oublieux, confiés à quelque dépositaire infidèle? Quel était, en tout cas, ce dépositaire ou cet emprunteur? C'est ce qu'on était menacé d'ignorer long-temps, sinon toujours, lorsqu'une circonstance particulière vint donner une direction aux soupçons de M. Champollion l'ainé. En effet, peu de mois après la mort de Champollion le jeune, notre Italien, qui n'avait jamais publié aucun travail, annonça, comme très-prochaine, l'apparition d'un ouvrage en trois volumes in-4°, sous le titre d'*Analyse grammaticale de différens textes Égyptiens, etc.*

« A l'aspect de ce prospectus, dit l'auteur du Mémoire auquel nous empruntons ces faits, je me sentis accablé par une subite et pénible révélation. Je vis dès ce moment les manuscrits de mon frère dans des mains, non plus oubliées, mais cri-

minelles et résolues. J'exposai méthodiquement à cet homme, qu'il était placé, par l'annonce d'un semblable ouvrage, dans une position singulière, etc. »

Salvolini fit semblant de ne pas comprendre; et cependant, parmi les textes dont il annonçait l'analyse et l'interprétation, se trouvait l'inscription de Rosette, sur laquelle Champollion avait lu, en 1822, à l'Institut, un Mémoire fort étendu, lequel avait disparu de son cabinet pendant sa dernière maladie, et *qui plus tard se retrouva en entier, écrit de la main de Champollion*, dans les papiers de Salvolini.

En 1838, ce dernier mourut. Ses manuscrits, qu'il avait mis en gage, restèrent pendant environ deux ans, entre les mains de ses débiteurs; mais le bruit qu'ils avaient été envoyés au-delà des Alpes, empêcha la famille de Champollion de se livrer à des recherches et à des démarches. En 1840, un artiste Italien, M. Verardi, fut chargé par la famille du défunt de régler ses affaires à Paris. M. Verardi pria M. Lenormant, conservateur de la bibliothèque royale, de venir examiner les papiers de Salvolini, auxquels on attribuait une certaine valeur. A peine M. Lenormant eût-il ouvert quelques cartons, qu'il reconnut l'écriture de Champollion le jeune, et découvrit un nombre vraiment prodigieux de manuscrits autographes dus à la plume de son illustre maître. Parmi ces manuscrits qui formaient à eux tous une *masse de plus de soixante livres pesant*, et que, durant la maladie de Champollion, Salvolini avait emporté page à page, il y en avait un qui, à lui seul, *se composait de deux cent vingt-quatre feuillets in-4°*.

Or, la plupart de ces manuscrits ont été, de 1833 à 1838, publiés par Salvolini, *sous son nom, comme étant de lui*, tandis qu'il n'avait eu, le malheureux, qu'à les voler et à les copier, pour devenir un des plus savans hommes de son siècle!

Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'hypocrisie avec laquelle il procédait dans son brigandage scientifique, et contrefaisait l'honnête homme, tout en dévalisant un mort. En effet, en 1833, dans la séance solennelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Silvestre de Sacy, en lisant sa remarquable Notice sur la vie et les ouvrages de Champollion le jeune, signalait l'enlèvement du Mémoire de l'illustre savant, qui contenait l'*Analyse grammaticale de l'inscription de Rosette*. Il faisait également connaître, en la regrettant, la disparition du Mémoire lu à l'Institut, en 1831, par Champollion, et qui traite de la *Notation graphique des divisions civiles du temps chez les Egyptiens*. Il finissait, en adjurant les dépositaires de ces écrits *de les rendre à l'Académie, à la science, à la famille de Champollion, dont la mémoire ne devait pas être victime de ses sentimens nobles et généreux*. Veut-on savoir comment Salvolini répondait à cette prière? Pareil à ce nègre, héros d'un roman moderne, qui, tout en faisant périr son maître lentement dans le plus horrible supplice, sollicite et obtient de l'Académie le prix Monthyon, *pour ses bons soins et son inimitable dévouement*, il imprimait dans un de ses ouvrages, en parlant d'un Mémoire de Champollion : « Mais n'est-ce pas assez que la mort ait mis un terme à tant d'utiles travaux ? Le destin nous a ravi, à toujours peut-être, ce dernier ouvrage qu'il croyait avoir légué à la science. Champollion prononça quelques jours avant sa mort, le nom d'un individu auquel, toujours d'accord avec son bon caractère, il n'avait pas su refuser son manuscrit. Ce nom, peu connu des amis qui entouraient son lit, fut oublié pendant la terrible catastrophe, qui, peu de jours après, termina une vie si précieuse, et c'est ainsi que, *par une action qu'il n'est pas permis de qualifier*, la science reste jusqu'ici privée de ce chef-d'œuvre. »

Et le malheureux qui écrivait ces mots était détenteur du manuscrit ! Et il avait imprimé et imprimait sous son nom, les ouvrages de Champollion ! On frémit en présence d'un pareil trait et l'on est tenté de s'écrier : « Vous avez raison, Mon-

sieur, de ne pas oser qualifier une pareille action. Car tout mort que vous êtes, si nous voulions la caractériser, nous serions obligés de dire que c'est une infamie, un vol de la plus lâche espèce !.....»

Mais que penser, quand on songe que cet homme trouvait chez nous plus d'encouragemens et de protection qu'un Français ; qu'il s'y faisait honorer, quoique jeune, plus qu'aucun de nos vieux et vénérables savans ; qu'enfin, on le portait, à Paris, comme remplaçant de Champollion au Collège de France, et qu'on se proposait, dès qu'il eût été naturalisé Français, de lui ouvrir les portes de l'Institut ? — Certes, en fait de lumières, comme en fait de douanes, nous rejetons le système prohibitif. A Dieu ne plaise, que nous repoussions la science sous prétexte de frontières. De quelque côté qu'elle vienne, nous l'acceptons. Mais, après tout, pas de préférence ; soyons aussi de notre pays. Aimons un peu moins, si possible, les Espagnols, les Polonais, les Italiens, et encourageons un peu plus nos compatriotes ; en un mot, défions-nous de tous ces étrangers qui s'abattent sur notre patrie comme des chiens à la curée, comme des corbeaux sur un cadavre. Ce sera le moyen peut-être d'éviter quelques déceptions colossales dans le genre de celle que nous venons de raconter, et d'empêcher dans la science, dans les lettres, et surtout dans les emplois bien rétribués, ces invasions périodiques de mendiants humbles d'abord, ingrats et arrogans ensuite, qui nous arrivent depuis dix ans de tous les coins de l'Europe.

Telle est la morale de notre histoire ; elle n'est à coup sûr pas plus mauvaise qu'une autre et nous souhaitons que chacun en fasse son profit.

Voilà pour ce qui concerne la science.

Comme littérature, nous ne connaissons rien de nouveau, si ce n'est une délicieuse nouvelle d'Alexandre Dumas, intitulée : *Albino*, publiée dans la *Revue de Paris*. Rien de fini, de touché, de rêveur, et surtout de faisant rêver, comme ce récit. C'est presque une histoire allemande. Il y a du Goethe dans cette perle littéraire échappée à la plume de l'auteur d'*Antony*, et il faut qu'il ait conservé au fond de son âme un vaste trésor d'émotions enfouies, pour avoir la faculté, au milieu des impressions de sa vie nomade, non moins aventureuses, sans doute, que ses *Impressions de voyage*, d'en tirer de temps à autre une de ces histoires si bien pensées et si bien écrites, que, n'était la signature, on les attribuerait à Mérimée. Pour ce dernier et charmant conteur, nous le proclamons, un des Rois du far-niente littéraire et de la dive paresse. En vain Mérimée, par la mise en scène de ses récits, a-t-il voulu nous faire croire qu'il était Corse ou Espagnol. Il tient mal le *Navaja*, dont il raconte pourtant si bien les exploits, et la seule *vendetta* qu'il ait à exercer, existe, nous le parierions, contre les critiques messéants qui lui crient sans cesse comme nous : « *Mérimée, ô Mérimée, contez-nous donc un de ces contes que vous faites si bien !* » Donc, au risque de sa colère et du courage de quelques-unes de ses héroïnes, nous le destituons de sa qualité de Français, et nous le proclamons *Italien* ; encore ne sera-t-il pas Italien du Môle, c'est-à-dire improvisateur, à moins qu'il ne se remette bien vite, pour nous apaiser, nous qui l'aimons, à inventer quelqu'une de ces terribles histoires qui nous ont tant fait pleurer. Autrement il deviendra un Italien de Venise, bercé mollement sur les lagunes, ou pédantesquement endormi devant du grec, à la bibliothèque de Saint-Marc, sur le fameux pa-à-té d'encre, comme dirait Bridoison, qui a immortalisé Paul-Louis Courier, Vigneron et Canonnier à cheval. Mais de quoi, s'il vous plaît, nous plaignons-nous ? Ne possédons-nous pas, hélas ! pour notre consommation littéraire, assez d'autres écrivains qui noircissent vite du papier ? Nous avons bonne grâce vraiment, de nous lamenter, comme si nous n'avions pas M. Soulié, qui écrit par mois deux volumes, l'auteur des *Mystères de Paris* qui en

écrit trois, et les mille et un feuilletonistes du *Siècle*, de la *Nation*, du *Commerces*, du *Courrier français*, etc., Protéés aux mille têtes, auxquels suffit à peine la presse à vapeur, ce léviathan de l'imprimerie qui, dans une seule nuit, imprime dix lieues carrées de papier (calcul de M. Charles Dupin)? Eh bien! c'est justement là ce dont nous nous plaignons. Cette production sans bornes, sans limites, dépasse évidemment les besoins de la consommation, et si on ne lit plus, c'est parce qu'on imprime trop.

D'où vient cela? Du besoin de faire beaucoup (comme si la réussite en dépendait), et de celui de réussir promptement (comme si cela impliquait la nécessité de faire beaucoup)! Le résultat de cette erreur est que les réputations littéraires de nos jours sont comme des arbres trop hâtifs. Leurs fruits ne mûrissent pas, ou du moins restent sans saveur. Quels sont d'ailleurs les écrivains dont le temps sanctionne la gloire? Évidemment ceux qui laissent peu. Quant à ceux qui se présentent avec un gros bagage, la postérité fait son choix dans leurs œuvres. Elle met de côté les choses irréprochables qui sont toujours en petit nombre, et fait assez bon marché du reste. — Comme exemple, voyez Béranger, voyez de Vigny, voyez même Victor Hugo! — Béranger, c'est un volume; De Vigny n'en écrit pas un tous les deux ans; Vitet n'a fait que les *États de Blois*; Cavé n'a écrit que les *Soirées de Neuilly*; et si l'auteur des *Orientales* compte déjà rangées derrière lui, comme des serviteurs fidèles, des œuvres considérables, c'est que la poésie l'a pris jeune, et que la muse l'a inspiré, pour ainsi dire, dès le berceau. La littérature facile ne compte donc pas. Elle passera vite. En revanche, l'érudition, jadis si dédaignée, commence à avoir chez nous voix au chapitre. L'archéologie et les études d'arts, vraies, profondes, consciencieuses, nous ramènent peu à peu aux traditions bénédictines du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle. On publie nos chartes; on met en lumière nos anciens poèmes; nos vieilles lois sont commentées; nos premières coutumes sont fouillées; la *Société de l'histoire de France*, qui compte dans son sein tout ce qu'il y a de distingué parmi les savans et les hommes d'état français et étrangers, en est déjà à son trentième volume, et le Gouvernement lui-même, continuant l'impulsion qui lui fut donnée par M. de Salvandy, lorsqu'il forma les différens comités des beaux-arts et des monumens, publie régulièrement, sous la haute direction de M. Gasparin, un bulletin rédigé par M. Didron, jeune et zélé archéologue, auquel est en outre confiée la *Monographie* de la cathédrale de Chartres. Ce n'est pas tout encore. Outre cette dernière publication dont quelques livraisons ont paru, la cathédrale de Noyon a été dessinée par un de nos meilleurs architectes, M. Ramey, puis gravée aux frais du ministère de l'Intérieur, et son histoire sera écrite par M. Vitet, esprit puissant et distingué, à l'étendue duquel n'échappe aucun genre d'études. D'autres travaux non moins remarquables se préparent aussi. Enfin, sous l'inspiration de M. Cavé, il a été formé au ministère de l'Intérieur un comité dont M. Grille de Beuzelin est le secrétaire, et qui est chargé de proposer les restaurations de tout genre, qui paraîtront convenables pour nos anciens édifices, soit civils, soit religieux. Pendant que ce comité s'organisait, M. Berger de Xivrey, par les ordres de M. le ministre l'Instruction publique, réunissait de toutes les archives de l'Europe, la correspondance de Henri IV. Le premier volume de cette intéressante collection, à laquelle la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier fournira diverses lettres, vient de paraître, et nous espérons en rendre compte avant peu. Voilà bien des travaux sans doute; mais, que serait-ce, si, voulant entrer dans plus de détails, nous parlions de quelques entreprises gigantesques formées par de simples particuliers ou continuées par les corps savans? Dans le premier cas, nous citerions l'admirable livre de M. le comte Auguste de Bastard, intitulé : *Peintures et ornemens des manuscrits*, ouvrage qui coûtera, dit-on, 28,000 fr. l'exemplaire. Dans le second, nous nommerions les utiles collections que

poursuit avec tant de courage l'Académie des inscriptions, telles que la publication des Historiens des Croisades, celle des Ordonnances de nos rois, celle de l'Histoire littéraire de la France, etc., et nous n'aurions pas de peine à démontrer que l'étude et la connaissance de ces ouvrages dépassent aujourd'hui de beaucoup l'enceinte des Académies, et pénètre jusqu'au public.

Mais tout cela, comme on le voit, est le produit du grand mouvement parisien. Que font donc les départemens ? — Hélas ! rien ou peu de chose. Pour eux c'est toujours le 7^e jour : ils se reposent. En effet, la province, imprime peu. Elle tisse, file, bâtit, paie régulièrement ses contributions, va à la messe tous les dimanches, fait ses pâques, et fournit abondamment des soldats à la conscription et des enfans à la patrie. — Mais est-ce suffisant ? Nous en doutons. — Qu'on soit magistrat, professeur, propriétaire, marchand de bas ou de tabac, la province le comprend. Elle vous approuve, en ce cas et au besoin vous commandite ; mais elle n'accorde point qu'on puisse être écrivain, peintre, sculpteur, journaliste, etc. Ces choses-là lui paraissent des *distractions*, des *occupations* d'homme oisif, si l'on veut ; mais elle se résout difficilement à les regarder comme des *professions*, et surtout comme des professions libérales, honorables, lucratives, utiles. Pour elle, un architecte (dût-il dans l'avenir rivaliser avec Michel-Ange, et léguer à l'admiration de la postérité le dôme de Saint-Pierre) est tout simplement un maçon ; — un sculpteur est un tailleur de pierres, ni plus ni moins ; — un peintre est quelque chose d'impossible, ... à moins que, pour vivre, il ne possède en propre, au préalable, plusieurs mille livres de revenus par bien de famille. — Quant à l'homme de lettres, au journaliste, à l'écrivain dramatique, au poète !..... Hélas ! on voit en eux l'abomination de la désolation. Le poète est un rêveur ; — le journaliste un menteur, — et l'homme de lettres un sot qui, faute de savoir capitaliser, ira mourir à l'hôpital, comme Camoëns et Gilbert, ces fous sublimes.

Singuliers préjugés qui retiennent dans l'enfance une foule d'esprits distingués, qu'un peu d'étude et une bonne direction eussent porté des *limbes* intellectuels où ils gisent, à une sphère supérieure ; mais qui, faute d'encouragement et d'impulsion, végéteront pendant leur vie autour d'une vigne à exploiter, d'oliviers à cultiver, d'un baccarat ou d'une bouillotte à achever !

Cependant, si, à l'exception de quelques esprits avancés, la province en général produit peu par elle-même, elle s'est mise avec une louable ardeur à publier les anciennes œuvres. L'archéologie a plu à quelques travailleurs, et il ne se passe point de mois où l'on ne publie çà et là quelques anciens monumens historiques ou littéraires. Ainsi, deux jeunes érudits traduisent à Toulouse, en regard du texte, les œuvres de Goudouli ; l'Académie des Jeux floraux met en lumière les *Lois d'amour* ; M. Gustave de Clausade, à Albi, nous donne les poésies d'Auger Gaillard, le Charron huguenot du xvi^e siècle, et un membre de la Société archéologique de Béziers, société active qui prépare une publication d'anciens drames en langue vulgaire méridionale, fait paraître les vers patois de plusieurs poètes des xvii^e et xviii^e siècles. Ces poètes sont : Bonnet, qui florissait à l'époque des troubles dont Béziers fut le théâtre, en 1632 ; le père Cléric, de l'ordre des Jésuites ; Jean Coste, et enfin François Martin, tour à tour soldat dans le régiment de Vermandois, vicaire à Murviel, curé de Saint-Barthélemy-d'Arnoye, capucin à Smyrne, prêtre assermenté, maître de pension, et homme de lettres, comme il s'appelait lui-même sur la fin de sa vie, alors que la misère l'avait réduit à venir à Montpellier mettre en français les thèses des étudiants, qui auraient encore aujourd'hui bien besoin de sa plume, à rédiger des mémoires judiciaires et à vendre des sermons. Parmi les pièces de ce recueil, nous avons surtout remarqué celles qui ont pour titre : *Désordre del país bas*, *lous Frèros quistous*, *las Merveillos de Bezis*, enfin *la Partido dé mar*, dont voici l'invocation :

Blound Phœbus, que tenez vostre cour sul Parnasso,
 D'aygo de vostre rec n'ay begut qu'uno tasso,
 Amb'aquo se boullas me fa quasoquo sabou
 Mous berses sariou may de plase qu'un sermou,
 Toutés, affustas dounc vostros largeos aureilles,
 Ay toussit; coummencen, etc.

De Béziers passons à Aix, une des villes littéraires du Midi. Ce bon et honnête Révolt, mort si regretté l'année dernière, avait su jadis lui communiquer un certain enthousiasme pour les choses d'art; mais aujourd'hui on s'y occupe beaucoup plus de droit et de science que de peinture. Nous pourrions citer en effet plusieurs travaux dignes de fixer l'attention de critiques plus spéciaux que nous le sommes; malheureusement cela nous entraînerait trop loin; nous nous bornerons donc, pour aujourd'hui, à mentionner le travail que M. le marquis de Lagoy, connu par ses travaux sur la numismatique de Marseille et des Colonies Massaliotes, vient de publier sous le titre modeste d'*Explication de quelques médailles à monogrammes des rois Goths d'Italie, découvertes dans le Midi de la France*. Jusqu'ici la numismatique de ces princes était peu connue; les médailles à monogrammes ont en outre été négligées et confondues, pour la plupart, parmi les monnaies des empereurs d'Orient, dont elles offrent effectivement l'effigie. Il était réservé à M. de Lagoy de soulever le voile de ces énigmes monétaires et de déchiffrer les monogrammes que présentent ces pièces. La plupart des médailles publiées par ce savant numismate paraissent inédites, et proviennent des fouilles de Saint-Rémy ou du musée de Marseille. L'explication des monogrammes avait été regardée d'abord comme une recherche très-compiquée et beaucoup trop incertaine dans ses résultats; mais, grâce aux aperçus ingénieux et à la sagacité de l'auteur, à mesure qu'on est parvenu à découvrir la clef de quelques-unes de ces énigmes monétaires, le voile qui recouvrait les autres perd de son obscurité, et la certitude s'accroît en raison de l'augmentation et du nombre des attributions nouvelles. Deux planches de médailles, placées à la fin de ce Mémoire, en rendent l'intelligence plus facile. Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui s'occupent de numismatique cet intéressant travail, qu'aucun érudit, avant M. de Lagoy, n'avait essayé: nos médailles ne pouvaient rencontrer un meilleur interprète.

Puisque nous quittons Aix, disons un mot de Marseille, sa voisine. — En ce moment Marseille pleure, Marseille gémit, Marseille se lamente! Elle a perdu Rachel; la tragédie s'est éclipmée, Melpomène a disparu. Comme la justice ancienne, qu'imite quelquefois en cela la justice moderne, elle est remontée au ciel. Il est vrai qu'en retour, l'Athènes provençale va jouir à folson du nez kalmouk d'Ivanoff; mais rien ne peut consoler dans leur douleur les habitants de la Cannebière, et Calypso n'était pas plus affligée du départ d'Ulysse; car la blonde Rachel avait séduit les Marseillais. Ils s'étaient enfin enthousiasmés de quelque chose, ce qui est rare, et, depuis son départ, ils n'ont pu réussir à fermer l'œil, ni à digérer la moindre bouillabaisse. Cela est d'autant plus surprenant, qu'à s'en rapporter à un spirituel rendu-compte du *Mémorial d'Aix* (nous sommes loin de garantir, en cette occasion, la véracité de notre confrère), la population de Marseille serait singulièrement à même de comprendre les beautés tout élégiaques de Racine, et les énergiques gallicismes du vieux Corneille, dont le vers, âpre et mordant, se ressent encore de la littérature empanachée et guerroyeuse de la Fronde. En effet, Marseille se composerait, selon le *Mémorial*, de 50,000 Turcs, Arabes, Palestins, Égyptiens, qui en fait d'alexandrins, ne connaissent que leurs compatriotes d'Alexandrie, lesquels — (ceci est de nous et non du *Mémorial*) — ne sont pas toujours for-

poétiques; — de 30,000 Grecs, qui ignorent même le nom de Sophocle et d'Aristophane; de 30,000 Italiens, qui n'ont jamais assisté à d'autres spectacles qu'à celui d'*Il Signor Pulcinella*; de 20,000 Espagnols réfugiés, qui fument des cigarettes et envoient des prêtres à la république de Venezuela; de 10,000 Barbaresques et Bédouins, qui n'entendent que le son de l'argent et la psalmodie monotone de leur Éternel : *La illa Ellah allah, Mehammed ressoul allah*; de 9,495 Anglais (admirez la précision de ce chiffre), qui chantent le *God save the queen*, et ne répandent dans la ville d'autres lumières que celles du gaz. On y compte aussi 500 Indiens de Masulipatam et de Chandernagor; 45 Chinois, qui mangent de l'opium du soir au matin; 12 Samoièdes, qui se frottent d'huile de poisson du matin au soir; 40 Abyssins, 34 Péruviens, 12 Zélandais; 3 Marquistiens, qui apprennent la civilisation en balayant le port; 2 Caffres, 1 Hottentot; 1 Tombouctionien (notez que Tombouctou n'existe pas, et qu'Abel Caillé qui l'a inventé, est un mythe inventé lui-même par M. Jomard), et environ 600 habitans du Niger. Les 9,226 habitans qui restent sont Français; 2,000 sont des enfans en bas-âge, 1,500 des vieillards qui radotent; 2,324 sont des épiciers-droguistes, tout ce qu'il y a de plus superflucocatieux (comme dit Théophile Gauthier) en fait d'intelligence; 4,255 sont de riches négocians, qui ont fait leur éducation littéraire à la Bourse; 5 sont des littérateurs, savoir : Bénédict, qui n'écrit qu'en patois; Méry Junior et Carles, qui écrivent en français; enfin le grand Méry et Antran, qui écrivent en vers, c'est-à-dire, dans la langue des Dieux; 2,444 sont de faibles femmes dévouées au service de l'humanité.

Niez donc ensuite l'utilité des recensemens! Nous démontrons celui-là à l'indignation des modernes Phocéens, lesquels, *quoi qu'on dise*, pour parler comme Molière, ont si dignement apprécié le talent de M^{lle} Rachel, que la jeune tragédienne leur a dit adieu, assise, en guise de trône, sur une sacoche gonflée de plus de 25,000 fr. Voilà qui peut s'appeler de l'enthousiasme sonnante.

Si vous voulez, cher lecteur, sauter maintenant avec nous de la capitale de la Provence à l'extrémité montagnarde du Midi, nous y assisterons à la séance publique annuelle de l'Académie de Clermont; car la patrie de Pascal et de Delille, a aussi son Académie. M. Thevenot, l'habile peintre-verrier, dont nous avons déjà eu occasion d'entretenir nos lecteurs, à propos de la restauration projetée de la cathédrale de Bourges, ouvre la séance, en sa qualité de secrétaire perpétuel, par un rapport sur les productions littéraires, artistiques et scientifiques de son pays. Impartial et ingénieux, M. Thevenot sait rendre à chacun, une justice dont la forme aimable et gracieuse tempère la sévérité ou double l'approbation. Après lui, M. Maury, auquel on doit déjà une ode fort belle sur la mort de Desaix, lit des vers qui le sacrent poète. Nos lecteurs en jugeront par les suivans :

Ah! quand Châteaubriand dans le monde a chanté,
Dites, quel est celui qui n'a pas écouté?
N'avez-vous pas vu naître un peuple de poètes,
Quand Lamartine a pris la harpe des prophètes?
Et qu'est la poésie? — Amour et liberté,
Et tout ce qui grandit avec l'humanité.
Oui, c'est bien la colonne en lumières féconde,
Qui toujours vers son but dirigera le monde;
Qui, transformant parfois ses rayons éclatans,
S'avance la première à l'horizon des temps, etc.

Enfin à M. Maury succède M. Douhet, qui, dans un style chaleureux, animé, dramatique, où se reconnaît aisément la double influence de Michelet et de Thierry,

nous raconte la révolte de Wat-Tyler. Nous n'avons pas eu de détails sur le reste de la séance. — Voilà pour une des villes les plus éloignées du centre méridional.

Plus près de nous, à Nîmes, cette cité romaine, si fière de sa brillante couronne de monumens, un antiquaire plein de zèle, M. Auguste Pelet, connu par ses belles reproductions en petit des principaux monumens romains, vient de terminer un modèle plein d'intérêt du souterrain de l'amphithéâtre de Capoue. Comme commentaire à cette reproduction, M. Pelet a, dit-on, résumé avec érudition et habileté, tout ce qui a été écrit à propos des amphithéâtres et des spectacles que l'on y représentait. On assure que ses recherches ne sont pas moins curieuses que le monument lui-même. L'édifice de Capoue méritait d'autant plus d'ailleurs d'être apprécié, qu'il est le seul où l'on retrouve complet le système de souterrains qui existait à tous les amphithéâtres sous l'arène, et servait au jeu des machines. Ce monument est, du reste, comme on sait, antérieur au Colysée; son ornementation est plus somptueuse, et il appartient à cette belle époque étrusque, si riche et si incomplètement étudiée jusqu'ici. Nous donnerons avant peu, dans la *Revue du Midi*, le travail de M. Pelet.

Mais ce n'est pas la seule bonne fortune dont nous ferons prochainement jouir nos abonnés. Le prince Elim Mestchersky, l'un des écrivains actuels les plus distingués de la Russie, auteur d'un recueil de poésies, intitulé : *les Boréales*, lequel obtint un grand succès à Paris, il y a quelques années, parcourt en ce moment le Midi. Bien qu'étranger, M. Mestchersky manie notre langue comme sa langue maternelle, et si rien n'est plus Russe que son cœur, rien n'est plus Français que ses vers et que sa prose. Un de nos collaborateurs, M. Jules de Saint-Félix, l'un des vieux amis du prince, nous ayant informé que M. Mestchersky se disposait à publier sous le titre de : *Les Roses noires*, un nouveau volume de poésies, que suivrait de près l'*Histoire littéraire de la Russie*, nous avons écrit au prince, qui a bien voulu nous communiquer plusieurs fragmens de ces deux ouvrages, et nous promettre de curieux détails sur son beau et vaste pays, si peu connu et si mal apprécié en France. C'est, grâce à cette communication, que nous pourrions citer ici le petit poème suivant, encore inédit, et qui nous semble propre à donner, par avance, une idée fort avantageuse du style et du rythme que nous rencontrerons dans *Les Roses noires*.

Te voir, c'est respirer et vivre!
 Sous trop de bonheur je ployais.
 J'étais le captif qu'on délivre,
 J'étais ébloui, j'étais ivre,
 Dans mon amour je me noyais, —
 Lorsque je te voyais.

Ne pas te voir, c'est ne pas être:
 D'âme et de cœur je suis perclus;
 Une ombre froide me pénètre,
 Je me meurs, — je suis mort peut-être!...
 Cent ans me semblent révolus, —
 Car je ne te vois plus.

Te revoir, c'est revoir la vie! —
 Comme sous un rayon doré
 La fleur qu'aux champs avril convie,
 Comme l'onde aux glaçons ravie,
 De mon linceul je surgirai, —
 Quand je te reverrai.

Terminons par quelque chose de tout local.

Molière, ce grand génie, qui avait tant de sens commun, s'est beaucoup moqué des femmes savantes qui, pour étudier le beau langage et se frotter de grec, laissent brûler le rôti et renverser le pot-au-feu. A Dieu ne plaise que nous nous élevions contre Molière, la raison incarnée; mais qu'il nous soit permis de dire qu'il a peut-être ici, pour frapper fort, un peu trop chargé ses couleurs. Il ne faut certes pas qu'une femme ressemble à un cuistre aux doigts tachés d'encre, à un pédant, lunettes sur le nez; mais, nous le demandons: pourquoi l'explication des faits les plus saillants des sciences physiques, pourquoi celle des phénomènes les plus intéressants accomplis à chaque instant sous nos yeux, n'entreraient-elles pas dans l'éducation de nos filles et de nos femmes? Les croyons-nous incapables de comprendre ce que tous les écoliers comprennent? En les ridiculisant par l'épithète de femmes savantes, voulons-nous qu'elles ne se hasardent pas à raisonner? Préférons-nous leur laisser pour unique distraction aux soins pénibles qu'elles prennent de nous et de nos enfants, l'admiration pour quelques colifichets? Non, et chaque jour les idées changent à cet égard. Nous voyons ce progrès avec tant de satisfaction, que nous ne saurions nous empêcher de faire mention ici des cours de physique et de botanique que nos collaborateurs, MM. Bérard et Dupal, ont fait pour les dames, depuis le commencement de l'année, et qu'ils viennent de terminer. Il faudrait avoir assisté aux leçons de M. Bérard, pour se faire une idée de l'intérêt, de l'attention religieuse, de l'admiration naïve excitée par le Professeur, chez son aimable et nombreux auditoire, auquel il semblait ouvrir à chaque instant des mondes nouveaux. La surprise et le plaisir causés par chacune des expériences de l'habile et savant opérateur, se manifestaient souvent par un doux murmure. Aussi, quand le jour de la séparation est venu, bien des jolis yeux se sont trouvés humides, et la reconnaissance n'a pas manqué à celui qui avait mis tant de soins et de dévouement à cet enseignement. Il faut dire que M. Bérard, toujours si méthodique, si élégant dans sa manière de professer, a été encore au-dessus de lui-même. Évidemment, cette muse qui inspire le poète et l'artiste, communiquait son souffle au savant. Il n'est donc pas étonnant que, dans cette occasion, notre collaborateur, ait joint plus que jamais, à tous les enchantemens, à tous les attraits de la science, l'accent de l'homme aimable et de l'homme du monde, qui lui est si naturel.

Quant au cours de botanique, un peu moins intéressant pour les jeunes esprits, qui n'y trouvent pas ces expériences diverses qui les charment et les distraient dans la physique, il a été suivi avec toute l'assiduité que commandaient le zèle et la bienveillance de M. Dupal. La science d'ailleurs qui inspira tant de poésie à Bernardin-de-Saint-Pierre et qui consola Rousseau des misères de la vie, a toujours eu le droit de plaire à ce sexe qui trouve, dans les fleurs, tant d'aliment à ses goûts et à ses besoins. Mieux appréciés et plus connus, ces deux cours seront plus suivis l'année prochaine.

Quelques mots encore et nous finissons. Un des auditeurs les plus assidus de M. l'abbé Flottes à la Faculté des lettres, après avoir analysé avec autant de goût que d'exactitude les leçons du savant Professeur, a eu l'heureuse idée de réunir tous les articles qu'il avait publiés sur ce sujet dans un journal de notre ville. Il en est résulté une petite brochure fort intéressante, qui deviendra, pour les habitués de la Faculté, un *memento* du Cours de philosophie. M. Léonard Raichlen, auteur de ce Précis analytique, l'a fait suivre de quelques considérations générales sur l'ensemble des leçons, et, dans cette partie de son travail, il nous semble avoir habilement saisi le caractère particulier du talent de notre collaborateur. Ces pages, dans lesquelles le critique loue avec tant de justice la largeur des idées du Professeur, la richesse et le charme de sa parole, offrent souvent l'empreinte assez forte des qualités dont elles

font l'éloge. Nous en recommandons l'étude à nos lecteurs. Ce sera pour eux à la fois une instruction et un plaisir.

Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons que, sur la recommandation de M. Viger, député de l'Hérault, le Gouvernement vient d'acheter à M. Glaize, notre compatriote, dont nous avons déjà parlé dans notre premier volume, son tableau représentant un trait de la vie de S^{te} Élisabeth de Hongrie.

On annonce comme devant paraître prochainement, rédigée sur les anciennes chartes et les documens historiques de la plus entière authenticité, une histoire d'Avignon, par M. Jaudon, directeur de l'*Écho de Vaucluse*. Nous parlerons, dès son apparition, de ce travail, qui nous semble très-important pour l'histoire du Midi, à cause de l'influence qu'a exercé sur nos provinces le séjour des papes dans le comtat Venaissin.

— Le fondateur de l'*Industriel du Midi*, journal hebdomadaire qui paraît à Montpellier depuis plusieurs mois, M. Esprit Privat, connu dans le monde littéraire par la publication de plusieurs ouvrages moraux, recommandables par leur style chaleureux et par la tendance des idées qu'ils expriment, vient d'être appelé à Paris par une société, pour y prendre la direction d'un journal d'art et de critique, intitulé : *La France théâtrale*. Plusieurs numéros de ce journal nous sont parvenus. Nous y avons remarqué toute l'indépendance, la modération et la verve, dont M. Privat a fait preuve dans l'*Industriel*. Nous souhaitons à la nouvelle entreprise qu'il dirige, tout le succès possible.

— Notre collaborateur M. Mary-Lafon (de Montauban) vient de recevoir de l'Académie française, pour sa belle histoire du Midi, un prix de 1,500 fr. Nous parlerons prochainement du livre qui lui a valu cette récompense.

— On vient de réimprimer à Nîmes une édition populaire, enrichie de fort jolies lithographies faites par M. Giraud, d'après les dessins de M^{lle} Colin et de M. Espion, de la jolie Nouvelle antique de notre collaborateur M. Jules Canonge, intitulée : *Terentia, ou le temple de Diane et les bains romains de Nîmes sous les empereurs*. Le succès de la première édition garantit celui de la seconde.

— M. Émile Saisset (de Montpellier), professeur de philosophie à l'École normale, a mis dernièrement au jour une traduction des œuvres de Spinoza. Cette traduction est précédée d'une introduction qu'on dit assez remarquable, sur l'ensemble de la doctrine de Spinoza. L'examen en a été confié par nous à l'un des rédacteurs de la *Revue*, qui en rendra dans notre recueil un compte impartial.

— Nous avons reçu d'un savant médecin qui habite le Midi, un poème intitulé : *L'Art médical, ou les véritables moyens de parvenir en médecine*, qui vient de paraître chez Baillière. C'est une satire vive, énergique, et d'autant plus vraie, qu'elle est écrite par un homme du métier, qui a pu toucher la plaie au doigt. « On vous a enseigné, j'en conviens, dit la préface aux élèves, à guérir ou à soulager les malades, et cela est fort beau, sans doute; mais les moyens de les attirer, de les captiver, d'en retirer de gros salaires, vous les a-t-on indiqués?... Eh bien! c'est cet art,... l'art d'éblouir, que je vais vous enseigner! » Hélas! quelque spirituelles que soient les boutades de l'auteur, nous craignons beaucoup que les médecins actuels, même les plus jeunes, soient parfaitement en mesure de se passer de ses ironiques leçons, car ils les mettent depuis long-temps à exécution.

— M. Challamel, qui dirige avec zèle depuis plusieurs années, une de nos plus intéressantes Revues, *La France littéraire*, vient de recevoir de la Société libre

des Beaux-Arts, en séance publique, une mention honorable et un diplôme de membre, pour sa publication remarquable et curieuse des *Peintres primitifs*. Cette collection, éditée d'après ces tableaux sur bois et sur cuivre, rapportés d'Italie par M. Artaud de Montor, ancien chargé d'affaires en Toscane, bien connu par sa traduction complète des œuvres de Dante, comble une lacune dans l'histoire de l'art et popularise les œuvres des prédécesseurs immédiats de Raphaël, depuis l'époque byzantine jusqu'au *xvi^e* siècle. Nous la recommandons vivement à nos lecteurs à cause de son utilité; car elle constitue, appliquée aux arts, une série de travaux analogues à ceux qu'ont donnés au monde savant, à l'archéologie et à notre histoire littéraire, les publications de quelques érudits, parmi lesquels nous citerons nos collaborateurs MM. Francisque Michel, Paulin Paris et Thomas Wright.

Il y a long-temps que l'auteur du *Génie du christianisme*, rendant compte dans le *Mercur de France*, de la *Théorie du pouvoir*, par M. le vicomte de Bonald, exprimait le désir que l'on réimprimât ce livre important, supérieur même à la législation primitive. Ce désir vient d'être rempli, et cette nouvelle édition (Paris, Leclerc, un vol. in-8°) a tout l'intérêt de la publication d'un ouvrage nouveau, puisque la première, publiée à Constance, en 1796, fut envoyée au pilon par ordre du Directoire, et entièrement détruite, à l'exception d'un très-petit nombre d'exemplaires.

Il paraît que l'auteur avait eu le projet de faire subir à ce premier écrit sorti de sa plume d'imposans changemens, et qu'en ayant été détourné par d'autres soins et d'autres travaux, il s'était constamment refusé à le laisser réimprimer. On conçoit, en effet, que les grands événemens accomplis sous ses yeux eussent, en bien des points, modifié sa pensée, et que le publiciste, vieilli dans les luttes de la politique, ne se trouvât pas complètement d'accord avec l'émigré de 1796, alors au début de sa carrière.

Sans doute il faut regretter que l'illustre écrivain n'ait pu exécuter ce projet, et revoir lui-même, à la lumière de sa longue expérience, ce remarquable ouvrage; mais, tel qu'il est, on ne peut y méconnaître l'œuvre du génie.

Nous ne pouvons nous livrer ici à un examen qui exigerait de nombreuses pages, et nous amènerait à traiter des plus hautes questions de l'organisation sociale. Qu'il nous suffise de recommander cet ouvrage aux esprits méditatifs, et à tous ceux qui osent aborder les problèmes les plus importants de l'ordre intellectuel. A quelque point de vue que l'on soit placé, il est impossible de se mêler aux discussions politiques et religieuses qui préoccupent tant d'écrivains, sans connaître les écrits d'un esprit aussi éminent que l'auteur de la *Théorie du pouvoir*. Ses partisans doivent étudier le plus ferme défenseur de

leurs doctrines ; ses adversaires , un antagoniste à côté duquel ils ne peuvent passer sans le réfuter.

D'ailleurs , il serait impossible de ne pas reconnaître dans le livre que nous annonçons , ce qu'un de ses adversaires , le fameux Necker, y admirait : le mérite d'une grande quantité d'idées, d'une prodigieuse variété de connaissances , et d'une indépendance toujours entière de convictions et de jugemens. Au point de vue purement littéraire, c'est , on peut l'assurer , un des plus beaux monumens de la fin du XVIII^e siècle, et il renferme des pages qui mériteront d'être conservées à côté de ce que notre langue offre de plus beau et de plus remarquable.

M. Victor Hugo vient de quitter Paris pour trois mois. Fatigué de tout le bruit qu'ont fait autour de lui les *Burgraves* , il va chercher le repos en Suisse , sur les flots azurés des lacs de Thunn et de Brienz, aux roulemens du Reichbach et du Diesbach, ou aux pieds frais et brillans des glaciers de la grande Scheideck. Avant de partir , le poète des *Orientales* a bien voulu consacrer un dernier souvenir à la *Revue du Midi* ; il a écrit à son directeur une de ces lettres pleines de style , de pensée, et qui resteront comme celles de Voltaire. En voici quelques fragmens.... « Ma sympathie est profonde pour ce que vous faites comme pour ce que vous pensez, Monsieur. Je lis votre excellente *Revue* dans la solitude, sous de beaux arbres ; dans le bois de Vincennes , qui a eu le chêne de Saint Louis.... Autour de moi on fait le tir au polygone et l'on fortifie Paris. J'entends les coups de pioche et les coups de canon ; mais cela ne me distrait pas du chant des oiseaux et des vers de Virgile..... Sous peu de jours je vais partir et m'éloigner de Paris. Que cette lettre du moins soit près de vous. »

Tous les articles de la *Revue du Midi* peuvent être reproduits par la Presse quotidienne , à moins de mention contraire qui serait faite pour quelques-uns d'entre eux.

GRAS, Propriétaire-gérant.

PLAN D'UN COURS

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE,

PAR DRAPARNAUD.

NOTES sur la vie et les écrits de DRAPARNAUD.

Le Plan d'un Cours de Grammaire générale que nous publions aujourd'hui, est l'œuvre de l'un des hommes les plus extraordinaires que notre pays ait vu naître. Jacques-Philippe-Raymond DRAPARNAUD, enlevé de si bonne heure aux lettres et aux sciences qu'il cultivait avec tant de zèle, d'ardeur et de succès, fut tout à la fois un grand naturaliste, un littérateur distingué et un philosophe profond. La réputation qu'il a laissée parmi nous, est certainement des plus belles et des plus honorables; mais nous pouvons le dire sans exagération, à l'encontre de tant d'autres qui ne résisteraient pas au moindre examen, elle est bien au-dessous de celle que lui promettaient ses rares talents et sa magnifique intelligence.

A peine âgé de trente-deux ans , lorsque la mort vint s'appesantir sur lui , il comptait déjà neuf années de professorat dans divers établissemens publics de premier ordre. Au collège de Sorèze , à l'époque où ce collège était une de nos gloires nationales ; à l'École centrale de l'Hérault, quand cette École brillait de tout son éclat ; à l'École de médecine , lorsqu'elle retentissait chaque jour de la voix puissante des Barthéz , des Fouquet , des Dumas , des Baumes et de tant d'autres , son enseignement se fit remarquer entre tous , par l'immense variété de ses connaissances , la hardiesse et la profondeur de ses pensées , l'originalité de ses aperçus et la richesse de son langage. Aussi , accourait-on de toutes parts se grouper autour de sa chaire , pour entendre cette parole vive et fécondante.

Chaptal , dont personne ne contestera sans doute la haute compétence en ces sortes de matières , voulant attirer Draparnaud au sein de l'École de médecine et le décider à quitter Sorèze , lui écrivait , le 28 germinal an III : « Je ne te répète pas que je serais charmé de me décharger d'une partie de la besogne sur toi. Je suis sûr que peu de cours en Europe seraient plus instructifs ; » et , plus tard , le 9 nivôse an IX , après l'entière organisation des Écoles centrales... « Je te ferai observer , d'abord , que tu es mal placé pour juger les Écoles centrales. Tu te trouves partie intégrante de l'École la mieux composée de la France , et , sans te flatter , toi - même tu ne peux pas t'avengler au point de te persuader qu'on trouvât deux professeurs comme toi. Mais , si tu voyais... etc. »

Dès sa plus tendre enfance , Draparnaud avait donné des preuves d'un amour passionné pour l'étude et d'une excessive précocité. Après avoir fait avec la plus grande distinction ses divers actes de scolarité , il présenta , le 4 juillet 1787 , c'est-à-dire , à l'âge de quinze ans , une thèse sur la philosophie générale pour obtenir le titre de maître-ès-arts. Cette thèse , écrite en latin , et qui se trouve aujourd'hui dans les archives de la préfecture de l'Hérault , a pour titre : *Theses de universâ Philosophiâ*. Elle fut dédiée à la Société royale des Sciences de

Montpellier, qui assista en corps à l'épreuve du cathédral. Argumenté par plusieurs membres de cette illustre compagnie, Draparnaud soutint sa thèse d'une manière si remarquable, que la Société des Sciences chargea trois de ses membres, MM. de Ratte, Poitevin et Chaptal, d'aller complimenter sa famille et de l'engager à faire parcourir la carrière des sciences au jeune récipiendaire.

Des succès aussi rapides, aussi enivrants, deviennent presque toujours un dangereux écueil. Ils exaltent l'amour-propre de la médiocrité prétentieuse. Elle se croit aussitôt à l'apogée de la gloire, et se drapant de ses triomphes hâtifs comme d'un linceul, elle s'ensevelit de bonne heure dans un orgueilleux repos, pour ne se relever jamais plus. Chez les hommes supérieurs, chez ceux qui ont véritablement reçu du ciel l'influence secrète, de tels dangers ne sont point à craindre. Le succès est un énergique stimulant, qui les pousse sans cesse vers les rives lointaines où Dieu a posé le but qu'ils doivent atteindre. Draparnaud le sentit très-bien, et son zèle, au lieu de se ralentir, n'en devint que plus actif et plus soutenu. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues anciennes et modernes, se perfectionna dans celles qu'il connaissait déjà, et apprit les autres. C'est ainsi qu'au bout de quelques années, il possédait très-bien le latin, le grec, l'hébreu, et parlait convenablement l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. Immédiatement après, il suivit les cours de l'Université de droit de sa ville natale. Il venait d'y être reçu bachelier, lorsque la révolution éclata. Draparnaud, comme tous les hommes d'intelligence et de cœur, en adopta chaleureusement les principes. Il mit au service des opinions démocratiques dont il se fit l'éloquent interprète et le défenseur intrépide, tout ce qu'il avait de savoir, d'énergie et d'activité. Quoique bien jeune encore, il marqua sa place parmi les plus habiles, les plus capables et les plus dévoués. Bientôt il devint l'orateur-né des sociétés populaires, qu'il présida souvent. Il y avait acquis une influence telle, que ses ennemis (les âmes d'élite en rencontrent toujours) en conçurent de l'ombrage et

se promirent bien de la lui faire expier à la première occasion. Cette occasion ne tarda pas à se présenter ; mais , il faut bien le dire , parce que c'est la vérité , si ses ennemis la saisirent avec un cruel empressement , sa conduite ne justifia que trop leurs persécutions. Draparnaud se trouvait à Perpignan en qualité de volontaire de la masse , lorsque éclata le trente-un mai. Nommé avec Fargeon , commissaire , pour aller à Paris porter une adresse contre le pouvoir de la Montagne , il parcourut plusieurs communes , soulevant partout des colères et des haines contre les amis et les soutiens de l'unité nationale. Il fut arrêté , mis en prison et accusé de fédéralisme.

A cette époque , lorsqu'un citoyen était poursuivi et détenu , le Comité de surveillance devait transcrire dans le délai de huit jours , sur un tableau dressé à cet effet et composé de huit colonnes , les nom , prénoms , âge , profession , sexe , etc. , du prévenu ; le montant de ses revenus avant et depuis la révolution ; son caractère , ses habitudes , ses relations , l'histoire entière de sa vie. Dans la dernière colonne intitulée : *Observations* , on résumait les motifs de la poursuite. C'était une espèce de réquisitoire. Nous avons sous les yeux celui qui se rapporte spécialement à Draparnaud , et si nous ne résistions au désir de le publier dans toute son étendue , nous serions certain d'exciter , au plus haut degré , la curiosité de nos concitoyens. En présence des faits nombreux et des démonstrations singulières dont nous avons été les témoins depuis plus de vingt ans , on serait , à coup sûr , fort surpris de voir certains noms figurer parmi ceux des membres du Comité de surveillance. Mais , nos intentions seraient probablement calomniées. Nous nous bornerons donc à reproduire cette dernière colonne des *Observations* , parce qu'elle est tout à la fois le résumé des accusations portées contre Draparnaud , le témoignage de ses adversaires eux-mêmes sur la nature de ses talents , enfin un document important pour l'histoire générale de la révolution dans nos contrées méridionales. Nous copions avec fidélité :

« Draparnaud est un de ceux qui ont le plus contribué à

»pervertir l'esprit public dans cette commune. Vif et éloquent, »il avait séduit une infinité de patriotes simples mais vertueux, »qui croyaient voir dans ce jeune homme l'ami le plus vrai de »la République. Draparnaud dirigeait toutes les démarches de la »société populaire, et il dictait toutes les délibérations. Aussi , »Durand , le guillotiné , ne tarda pas à s'en apercevoir. Il vit »que c'était un citoyen qui pouvait beaucoup l'aider et cher- »cha à se l'attacher. Dès-lors , Draparnaud acquit encore plus »d'importance. Il osa calomnier les intentions de Bonnier et »Vouland , représentans du peuple dans les départemens méridionaux, et ne craignit pas de ravaler l'autorité nationale en »proposant de ne pas reconnaître les arrêtés de ces représentans. — Draparnaud suivait ce plan avec tant de finesse et de »perfidie , qu'il s'emparait le plus souvent des patriotes les plus »chauds , et tâchait , par son zèle et son éloquence , de leur »prouver que les députés les plus purs étaient des monstres »qui s'étaient laissés corrompre par l'or de Pitt , et qui voulaient rétablir la royauté.—Enfin, arriva l'époque du trente-un mai. Draparnaud , compagnon de Durand , devait y jouer un »grand rôle ; aussi parut-il avec éclat sur la scène. — Volontaire de la masse , il était à Perpignan , lorsqu'il fut nommé »commissaire pour aller , avec Fargeon , à Paris , porter une »adresse incendiaire. Il se rendit à Montpellier , parut dans les »assemblées , et applaudit fortement à la mesure contre-révolutionnaire de faire arrêter les députés Montagnards et les parens »de ces mêmes députés. Il partit pour Paris , et surpassa l'attente des scélérats qui l'avaient chargé de cette mission. Dans »les différentes communes où il passa , Draparnaud voulut se »faire connaître , et les dénonces qui sont parvenues contre lui »et contre Fargeon de la commission temporaire de Commune-Affranchie , prouvent assez que ces deux individus ont »pagé les principes fédéralistes qu'ils avaient adoptés , et qu'il »n'a pas tenu à eux que tous les départemens de la république »n'aient suivi l'exemple des infâmes Lyonnais. — Enfin , Draparnaud avait et méritait si fort la confiance du Comité contre-

révolutionnaire, appelé Central, que, n'ayant pu se rendre à Paris, il reçut en route la nouvelle qu'il avait été nommé, avec Fargeon, député à l'assemblée de Bourges. »

Mis en liberté par ordre de Boisset, Draparnaud fut incarcéré de nouveau après le départ de ce représentant, et déposé à la prison de l'Hôpital-de-Force, d'où il ne sortit qu'à la fin de brumaire an III, après une captivité de treize mois. Durant ces treize mois, sa vie fut continuellement en danger. A chaque instant, on venait lui annoncer qu'il fallait se préparer à mettre le pied dans le fatal tombereau. Le jeune patriote, décidé à tous les genres de sacrifices, toujours fidèle à ses convictions, écoutait avec sang froid, ne maudissant ni les hommes, ni les choses. Un jour, entre tous, on lui notifia l'ordre de départ pour le lendemain même. Il devait être transféré à Paris, pour comparaitre devant l'inflexible tribunal de Fouquier-Tinville. La douleur se répandit aussitôt parmi ses compagnons d'infortune. MM. Tinel, Walz et d'Albenas, ses amis, étaient particulièrement en proie à la plus grande et à la plus amère désolation. Draparnaud seul paraissait étranger à cette scène déchirante. Assis devant une table, une plume à la main, il traçait quelques lignes..... C'était son hymne de mort qu'il composait, et chantait quelques minutes après, au milieu de la surprise générale et des pleurs d'attendrissement des autres captifs. Un hasard heureux vint l'arracher au sort qui le menaçait. Le représentant Perrin, des Vosges, à peine arrivé à Montpellier, ordonna son élargissement.

A partir de cette époque jusqu'à celle de sa mort, survenue le 12 pluviôse an XII, Draparnaud s'occupa presque exclusivement d'études scientifiques et littéraires. On est, en vérité, frappé d'étonnement et d'admiration, à la vue des immenses travaux auxquels il se livra dans cet intervalle de neuf années ! De l'an III à l'an IV, il enseigna la physique et la chimie au Collège de Sorèze; de l'an VII à l'an IX, la grammaire générale à l'École centrale de l'Hérault; de l'an IX à l'an XI, l'histoire naturelle à la même École, et de l'an XI à l'an XII, l'histoire naturelle à

l'École de médecine de Montpellier (1). Il est facile de comprendre quelles occupations ces enseignemens devaient entraîner après eux. Eh bien ! au milieu de ces occupations, Draparnaud sut encore trouver le moyen d'enrichir de ses œuvres, les publications de la Société des sciences de Montpellier (2) ; celles de la Société de médecine pratique de la même ville ; le Journal de la Société d'histoire naturelle de Bordeaux ; le Bulletin des sciences de la Société philomathique de Paris, etc. (a) Il fit, sur divers sujets de médecine, plusieurs thèses que ses élèves soutinrent (b) ; publia une trentaine de mémoires relatifs à la physique ou à l'histoire naturelle (c) ; porta la parole dans plusieurs solennités publiques (d) ; remplit des missions importantes (e), composa son *Précis d'un cours de Grammaire générale*, et laissa en manuscrit plusieurs grands ouvrages, dont trois ou quatre presque entièrement achevés (f). Ses Mémoires, accueillis avec faveur par l'Institut et par d'autres Sociétés savantes, ont reçu, pour la plupart, les honneurs de la traduction. Presque tous se font remarquer par des découvertes utiles dans le domaine de la science, et ils valurent souvent à leur auteur les éloges des Cuvier, des Lamarck, des Lacépède, des Monge, des Des-Essartz, etc., etc. De ses manuscrits, un seul, le *Traité des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, a paru sous son nom ; il eût suffi à la gloire d'un homme doué de moins rares talens. MM. de Lacépède, Lamarck et Cuvier, appelés à en rendre compte, terminaient ainsi leur rapport : « Nous pensons donc que les naturalistes devront de la reconnaissance à la famille de feu Draparnaud, pour les soins qu'elle prend de publier cet ouvrage, et d'honorer par là la mémoire d'un homme enlevé si jeune à la science qui en espérait tant d'au-

(1) L'an V et l'an VI furent consacrés par Draparnaud à cultiver les savans, à faire des courses pour enrichir ses belles collections, et à dessiner un grand nombre d'objets précieux.

(2) Il rédigea pendant long-temps les bulletins de cette société.

»tres accroissemens (1). » Un second sur les *Conferves*, fut confié, en 1806, à l'amitié de M. Bory-Saint-Vincent, membre de l'Institut. Un fatal concours de circonstances en a, jusqu'à ce jour, empêché la publication; mais nous savons, à n'en pas douter, que M. Bory-Saint-Vincent ne laissera pas échapper l'occasion de le faire connaître, et d'accomplir envers la mémoire d'un ami, le devoir pieux qu'il s'est volontairement et généreusement imposé. Les autres sont devenus la proie des pirates littéraires, la pire espèce de voleurs, qui, s'attaquant à ce que l'homme a de plus précieux et de plus intime, lui ravissent les fruits de son intelligence, et se revêtent publiquement de sa dépouille, comme d'un habit qui leur appartient. Heureusement qu'en ces sortes de matières, le secret et le mystère sont choses assez rares, et l'histoire de certaines réputations nous est aujourd'hui bien connue !.....

Draparnaud était doué d'une activité réellement dévorante. Sa vie, toute de labeur, ne connaissait pas le repos. Les rares instans qu'il ne consacrait pas aux sciences, il les donnait à la littérature et aux arts. Il était devenu excellent musicien et dessinateur habile. Nous avons de lui quelques morceaux qui annoncent des connaissances très-positives en harmonie, et ses dessins à la plume, particulièrement ceux de son ouvrage sur les *Conferves*, sont, au dire des hommes spéciaux, d'une incontestable supériorité. Il a laissé aussi quelques poésies pleines de grâce, de finesse et d'une mordante ironie. On ne sera pas fâché, nous l'espérons, de retrouver ici une de ses satyres qui fit grand bruit dans le temps, et qui ne sera peut-être pas sans intérêt pour notre public scientifique. Elle fut composée à l'occasion d'une thèse sur la *Reproduction considérée dans l'animal et le végétal*, présentée à la Faculté de médecine, le 2 thermidor an VIII, par un jeune étudiant, M. Étienne Manières. Les

(1) Rapport fait à l'assemblée des Professeurs-Administrateurs du Muséum national d'histoire naturelle, le 22 frimaire an XIII. (Voy. *Histoire naturelle des Mollusques*, etc., pag. 145 et 146.)

examineurs la rejetèrent, comme attentatoire aux bonnes mœurs et contraire aux doctrines de l'École de Montpellier. Quelques personnes ont pensé que Draparnaud lui-même n'avait pas été étranger à la rédaction de cette thèse et à l'esprit qui l'avait inspirée. Elles se sont fondées sur cette double considération, qu'il avait attaqué le jugement porté par l'École, et qu'il avait lu, le 14 nivôse an iv, à la Société des sciences, etc., de Montpellier, un Mémoire sur la *Reproduction considérée dans les divers corps organisés*. Comme nous ne savons rien de positif à cet égard, nous nous bornons à rapporter le fait sans y attacher d'autre importance, et uniquement pour nous montrer narrateur fidèle. Voici la poésie de Draparnaud :

A MESSIEURS

*Les très-Révérans, très-Orthodoxes, très-Philosophes Professeurs
de l'Université de Sottiskoï, au Pays des Hurons (1).*

Doctes Docteurs, École très-illustre,
Quoi ! vous damnez et condamnez les Gens,
Qui, de la Vérité proclamant les accens,
Drapent votre Doctrine, il est vrai d'un ton rustre :
Des attaques des Sots et des vains Charlatans,
Toujours la Vérité reçut un nouveau lustre.

Divins Docteurs, hommes de Bien,
Vous accusez *Manières* d'Athéisme :
Ah ! son grand crime, on le sait bien,
C'est celui d'Anti-Vitalisme.

Oui, c'est sans doute un très-grand mal,
De ne pas croire en Dieu, de ne pas croire à l'Âme ;
Mais, c'est encore un crime plus infâme,
De ne pas croire au Principe Vital.

(1) Sont exceptés honorablement les Professeurs Capitellum, Dumatum, Balsamum, Barathrum, etc., qui n'ont point participé à l'Arrêté ridicule de leurs collègues.

Nota. — La thèse fut rejetée par MM. René, directeur ; Fouquet, ex-président ; Gouan, Vigarous, Lafabrie, Montabré, Seneaux, Broussonnet et Virenque, et un extrait de leur délibération fut affiché dans l'École.

ARRÊTÉ

Rendu par les Professeurs de l'Université de Sottiskox.

Nous soussignés Professeurs de Déisme,
De Vitalisme et de Charlatanisme;
Avons Arrêté ce qui suit :

Que la clarté du jour fasse place à la nuit;
L'Erreur doit l'emporter sur la Philosophie:
Et celui-là, par Nous, sera toujours proscrit,
Qui n'admet point une Ame, un Principe de Vie,
Une cause Première, et tout ce qui s'ensuit.

Sans la Foi, tout tombe en ruine;
Elle est l'appui des Mœurs, de la Société,
Mais surtout de la Médecine :
Sans la Foi, qu'est la Vérité!

Nul donc, par Nous, ne sera jugé digne
D'être coiffé du bonnet Doctoral,
Qu'il n'ait montré dans une Thèse insigne,
Qu'il croit à l'Ame, au Principe vital;
Qu'il n'ait prouvé qu'il n'est point Hérétique,
Impie, Athée ou Schismatique,
Ou Calviniste ou Luthérien :
Hippocrate était bon Chrétien,
Et, qui plus est, bon Catholique.

Considérant que les Anciens
Quoique très-mauvais Physiciens,
Faisaient fort bien la Médecine :
Nous proscrivons de la Doctrine
Ces principes audacieux
Pris dans les Sciences Physiques,
Chimiques ou Mathématiques;
Car lorsqu'on ne sait rien, l'on en guérit bien mieux,
Et le Savant, chez Nous, vaut moins que l'Empirique.

Dans chaque Thèse qu'on fera,
Chacun de Nous on louera
Sans aucune mesure :
Sinon, la Thèse éprouvera
Une très-sévère Censure,
Et même on la rejettera.
Respectez avec soin les Préjugés vulgaires;
C'est par eux que Nous subsistons.

O Vous! nos tendres Nourrissons,
Ne veuillez pas avoir plus d'Esprit que vos Pères.

Ayez toujours de grands ménagemens
 Pour les Prêtres, les Charlatans,
 Pour les Bigots et les Commères;
 Car enfin nous sommes tous Frères.
 Retenez bien ces Pieuses Leçons :
 Et puissiez-vous par un saint zèle,
 Mériter la Vie éternelle,
 Que le Prêtre souhaite et que Nous procurons.
Amen.

Fait au Palais où siégeaient des Cagots,
 Où des Cagots siègent encore :
 Les Médecins sont devenus Dévots ;
 Et par de Saints *Exploits*, la *Faculté* s'honore.

A Sottiskoy, le 21 juillet de l'an 1900.

PIRULUS, *Secrétaire* (1).

Dans le courant de pluviôse an VIII, Draparnaud envoya à l'Institut la description et les dessins d'un tombeau romain, découvert à Montpellier. L'illustre Monge, chargé d'en faire le rapport, adressa à l'auteur les plus vives félicitations, et, dans la séance du 3 ventôse suivant, il fut question de le nommer membre non résident pour la classe des sciences morales et politiques.

En l'an VII, la réputation de Draparnaud, comme savant, était déjà faite. Mais le plus grand nombre ignorait qu'il avait porté ses investigations dans presque tous les modes de l'activité intellectuelle, et la surprise fut grande, lorsqu'on le vit se présenter au concours pour la place de professeur de grammaire générale, que la mort du respectable M. Bricugne avait laissée vacante. Cette surprise augmenta encore, lorsqu'on sut contre

(1) A Dieu ne plaise que nous donnions cette pièce de vers comme un modèle de poésie. C'est tout simplement une pochade d'un homme d'esprit, dans laquelle l'art est entré pour fort peu de chose. Elle témoigne cependant des pensées qui animaient alors l'École de Montpellier, et des luttes scientifiques dont elle fut le théâtre. — Nous ajouterons même que, dans le fond, Draparnaud nous semble confondre certaines idées parfaitement distinctes. Le peu que nous savons des doctrines fondamentales de notre École, nous a appris que *vitalisme* et *spiritualisme* sont deux. Si nous étions appelé à faire cette démonstration, il ne nous serait pas difficile de trouver parmi les lumières du vitalisme, des matérialistes de pratique et de théorie.

quels adversaires il allait combattre. Guillaume et l'abbé Rémézy étaient ses concurrents. Le premier, profondément versé dans la connaissance des langues anciennes, orateur disert et agréable, homme d'une érudition peu commune, se recommandait par de brillantes qualités. Son enseignement, éprouvé par l'expérience, avait déjà obtenu de beaux résultats; et ce goût vraiment attique, cette mémoire prodigieuse, cette verve intarissable, cette mordante causticité qui nous font aujourd'hui rechercher avec tant d'empressement les causeries spirituelles de son fils, il les possédait au plus haut degré. Le second, l'abbé Rémézy, ne se faisait point remarquer par des formes extérieures aussi séduisantes. Sa parole était lente, son imagination paresseuse; mais il avait depuis long-temps cultivé les sciences idéologiques. Son esprit solide, son jugement sûr, ses longues et consciencieuses recherches relativement à la grammaire générale, dont il fit connaître plus tard quelques fragmens dans son ouvrage sur les *Principes de la langue française*, le rendaient un adversaire non moins redoutable. Draparnaud n'en fut pas alarmé. Après avoir sondé la position et mesuré ses forces, il entra hardiment dans la lice, et, ce qui est préférable, il en sortit victorieux. Son succès dans cette occasion fut immense. Pour en avoir une juste idée, il faudrait entendre les récits enthousiastes qu'en font ses contemporains. Dans toutes les épreuves, sans exception, il se montra supérieur à ses concurrents. On cite encore aujourd'hui sa dissertation orale sur le verbe, qu'il traita d'une manière brillante, tandis que Rémézy était resté muet sur la même question. Chose rare, peut-être unique en matière de concours : la décision du jury fut ratifiée de l'approbation unanime du public, et de celle des parties intéressées elles-mêmes. Dès ce moment, Guillaume, Rémézy et Draparnaud restèrent étroitement unis. Noble exemple ! Pure et touchante union, qui honore en même temps les compétiteurs et les juges ! Ainsi, quand l'héroïque Marceau, confié à la loyauté de l'ennemi, succombait à ses glorieuses blessures, l'Archiduc Charles ordonnait de suspendre les hostilités, et le

bruit du canon autrichien se mêlait à celui de l'artillerie française, pour célébrer la mémoire de l'un des plus vaillans soldats de la république.

Mais ici se présente une observation. Les concours sont le plus souvent une garantie contre l'ignorance ; rarement ils sont un gage de supériorité. L'homme jeune , inconnu , qui sent la nécessité de se produire et de conquérir un nom , les désire et les recherche avec soin. Celui , au contraire , qu'une renommée justement acquise recommande , sait qu'il a tout à perdre dans ces sortes de luttes , et il les fuit ou les dédaigne. Combien de fois n'avons-nous pas vu le savoir calme et réfléchi , l'expérience éclairée qui pèse et mesure toutes ses paroles , l'érudition vraie qui craint de s'aventurer , la timidité austère qui redoute sans cesse les écarts de l'imagination , succomber devant la demi-science qui ne doute jamais , la faconde vide qui parle de tout , disserte sur tout , à propos de tout , et ne dit rien , n'apprend rien , ne sait rien ! Quel rôle le hasard ne joue-t-il point dans ces sortes de combats , qui ont aussi leurs ruses , leurs embûches , leurs surprises , en un mot leur stratégie ! De combien de succès incroyables n'avons-nous pas aussi été les témoins étonnés ! Les hommes qui ont l'habitude de la réflexion , ne s'y méprennent guère. Tout en acceptant ces victoires comme un fait , ils se réservent d'en apprécier plus tard le fondement et la justice. Ils savent que les applaudissemens des foules ont bien leur autorité , et qu'il serait dangereux et coupable de rejeter une pareille sanction ; mais ils attendent avec patience que de nouvelles épreuves , plus calmes , plus positives et moins contestables viennent complètement les justifier. C'est ce qui arriva pour Draparnaud. Son triomphe , comme nous l'avons dit , avait été si extraordinaire , si complet , mais en même temps si imprévu , que , dès l'abord , les plus habiles et les plus capables ne voulurent pas tout-à-fait céder à l'entraînement général. Ils attendirent quelque chose de plus , avant de donner leur adhésion définitive , et ce quelque chose Draparnaud le fit. Voici dans quelle circonstance.

Les Écoles centrales datent, comme on le sait, de l'an III de la république. La Convention nationale, et c'est là ce qui fera son éternel honneur, ne s'était pas contentée de défendre la révolution au dehors en organisant la victoire. En même temps qu'elle jetait sur vingt champs de bataille un million de volontaires, elle reconstituait le pays et déblayait son sol des derniers débris de la féodalité. Dans cette œuvre immense, l'éducation et l'enseignement, ces deux bases essentielles de toute société, réclamaient les premiers soins et les premiers travaux. La Convention le comprit à merveille; et, dès les premiers jours de sa législature, elle s'occupa de la solution de ce grand problème. Certainement nos parleurs de civilisation et nos bâcleurs de chartes et de lois improvisées, seraient fort étonnés s'ils savaient avec quel zèle, quel dévouement, quelle attention, quelle patience, tout ce qui se rapporte à ce grave sujet, fut examiné, étudié, approfondi. Pendant long-temps cette question fut à l'ordre du jour des comités, et les admirables discours de Condorcet et de Lepelletier de Saint-Fargeau, qui se rapportent à des époques diverses, sont là pour attester combien elle fut élaborée. De cette étude consciencieuse sortirent les Écoles centrales. Leur organisation ne fut pas, il est vrai, absolument irréprochable. Mais, qu'on se reporte au temps où elles furent créées; qu'on se rappelle les services éminens qu'elles ont rendus; qu'on les compare à ce qui avait précédé et à ce qui vint après, et l'on reconnaitra combien était haute et féconde la pensée d'où elles émanaient. Le Directoire auquel il est permis de reprocher beaucoup de choses, continua cependant sous ce point de vue l'œuvre de la Convention. Il chercha même à la réformer, la perfectionner, la compléter. Il comprit que, pour atteindre plus sûrement ce but, il fallait, en ce qui concerne la partie technique, connaître d'abord les méthodes employées. La matière qui devait avant tout fixer son attention et provoquer sa vigilance, c'était sans contredit l'enseignement philosophique auquel on donnait alors le nom de *Grammaire générale*. L'enseignement philosophique renferme, en effet, et résume en lui-

même l'éducation et l'instruction ; il s'adresse tout à la fois à l'intelligence et au cœur de l'homme , qu'il développe et ennoblit. En conséquence, le Ministre de l'intérieur Quinette fut chargé d'écrire aux professeurs de grammaire générale, pour leur faire connaître comment le Directoire envisageait l'enseignement qui leur avait été confié, et il les pria de lui faire parvenir le programme de leurs cours , afin de s'assurer de quelle manière ces cours étaient faits. Ainsi, le Directoire arrivait au résultat que tout pouvoir intelligent et moral doit poursuivre sans relâche, et que la grande Université de Paris avait obtenu aux jours de sa splendeur , c'est-à-dire, l'unité d'éducation et l'unité d'enseignement. Les programmes envoyés devant être soumis à l'approbation du Conseil d'instruction publique , c'était de plus une espèce de concours ouvert entre tous les professeurs de la France, et par là un moyen d'exciter leur zèle et leur émulation. La lettre de Quinette est devenue aujourd'hui un document rare et précieux. Elle mérite d'être connue , et à ce titre nous allons la rapporter.

Paris, le 5^e jour complémentaire an VII de la République, une et indivisible.

*Le Ministre de l'intérieur au Professeur de Grammaire générale,
à l'École centrale de...*

CITOYEN ,

«
»
» Ne sachant pas comment vous envisagez l'ensemble de votre
» cours, je vous ferai ici quelques observations que je crois utiles,
» parce que je m'aperçois que plusieurs Professeurs de grammaire
» générale n'ont pas vu toute l'étendue de l'enseignement dont
» ils sont chargés : ils se croient bornés à la grammaire, et c'est
» à tort. Le nom de grammaire générale, donné à la chaire que
» vous occupez, ne doit pas faire illusion. On ne pouvait, sans
» doute, en choisir un plus convenable, par beaucoup de raisons;

» mais, quoique préférable à tout autre, il a l'inconvénient de
» n'exprimer qu'en partie ce que vous devez enseigner ; car
» votre cours doit comprendre l'idéologie, la grammaire générale, la grammaire française et la logique.

» En effet, Citoyen, dans l'ensemble de l'éducation, votre
» cours doit être le complément et le couronnement des cours
» de langues anciennes, et l'introduction aux cours de belles-
» lettres, d'histoire et de législation. Or, vous n'ignorez pas que,
» dans le nouveau système d'instruction, auquel préside exclusivement la méthode qui consiste à aller toujours du connu à l'inconnu, les Professeurs de langues anciennes doivent, avant
» d'entrer en matière, faire observer aux enfans, comment, depuis leur naissance, ils ont appris le peu qu'ils savent ; leur
» faire remarquer ce qu'ils font quand ils pensent et quand ils
» parlent, c'est-à-dire, leur donner les faibles notions d'idéologie
» et de la grammaire générale qui sont à la portée de cet âge, et
» qui sont nécessaires pour bien comprendre les règles d'une langue quelconque, et pour en abrégier l'étude.

» Par la même raison, votre cours venant après celui des
» langues anciennes, vous devez d'abord profiter des connaissances acquises par les élèves dans cet intervalle, pour leur
» donner des leçons plus approfondies sur l'idéologie et la grammaire générale ; car c'est là l'époque où ils doivent apprendre
» réellement ces deux sciences. Ensuite, il faut appliquer ces
» connaissances à la grammaire française, puisqu'elle est le premier pas dans l'étude des belles-lettres ; et enfin il faut en
» tirer les règles de l'art de raisonner, puisque c'est là le fil conducteur qui doit aider les jeunes gens à apprécier les hommes
» et les choses, les faits et les institutions, dans les cours d'histoire et de législation, et les guider pendant le reste de leur
» vie.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que, par l'art de raisonner,
» je n'entends pas la vaine recherche de toutes les différentes formes du raisonnement, mais l'étude solide de ce qui constitue
» la certitude de nos connaissances, et la vérité de nos propo-

» sitions , et la justesse de nos déductions ; en un mot , le fond
 » du raisonnement. Pour la première , il suffirait de rajeunir sans
 » choix d'anciennes doctrines ; mais la seconde ne peut être basée
 » que sur l'examen attentif de nos facultés intellectuelles , et de
 » l'effet que produisent sur elles la fréquente répétition des mé-
 » mes opérations , et l'usage continuel des signes avec lesquels
 » nous combinons et communiquons nos idées. Voilà pourquoi
 » cette étude est le complément de votre cours.

» Il doit donc , comme je l'ai dit , être composé de quatre par-
 » ties , toutes essentielles ; je vous engage de nouveau à vous
 » occuper de les rédiger. Il est à désirer qu'elles soient distinctes
 » et séparées l'une de l'autre , 1^o parce que si pour l'une d'elles
 » vous étiez pleinement satisfait d'un ouvrage imprimé quel-
 » conque , français ou étranger , et si vous vous déterminiez à
 » le suivre , il suffirait de me l'indiquer ; 2^o il peut arriver que
 » l'une de ces parties soit mieux traitée dans un cours , et l'autre
 » dans un autre ; et par la suite on pourrait réunir les meilleures ,
 » et faire jouir le public d'un ouvrage complet dans ce genre ;
 » avantage précieux qui nous manque jusqu'à présent.

» Tels sont , Citoyen , les réflexions que je livre à vos médi-
 » tations. Je suis entré dans ces détails , pour que vous connais-
 » siez bien ce que j'attends de vous. Je suis persuadé que votre
 » zèle pour le perfectionnement de l'enseignement , vous portera
 » à ne plus différer de remplir mes vues à cet égard.

» *Salut et Fraternité.*

» QUINETTE. »

Tous les Professeurs répondirent à cet appel. Draparnaud ,
 comme les autres , envoya le plan de son cours , et ce plan pro-
 duisit la plus vive impression sur les membres du conseil d'in-
 struction publique. Le 29 ventôse an VII , Lucien Bonaparte ,
 ministre de l'intérieur , en remplacement de Quinette , lui adressa
 la lettre suivante :

« J'ai reçu , Citoyen , la lettre que vous avez adressée à mon
 » prédécesseur , le 23 vendémiaire dernier , ainsi que le pro-

»gramme de votre cours de grammaire générale qui y était joint.

»Les idées neuves que vous y développez méritent d'être rendues publiques, et il serait à désirer que vous vous occupassiez de l'exécution d'un plan que vous présentez avec tant de clarté et de précision.

»Ce serait, au reste, le vrai moyen de calmer les craintes que vous paraissez avoir, qu'un compilateur, en rédigeant les cahiers envoyés par les professeurs des Écoles centrales, ne s'en attribue toute la gloire.

»Cependant, Citoyen, pour vous rassurer tout-à-fait sur cette appréhension, je vous transmets ci-joint copie de l'extrait du procès-verbal du Conseil d'instruction. Vous y verrez qu'après avoir fait l'éloge de votre discours, il pense que vos inquiétudes ne sont nullement fondées.

» *Salut et Fraternité,*

» **LUCIEN BONAPARTE.** »

« *Extrait du procès-verbal du Conseil d'instruction publique, du 6 pluviôse an VIII de la République française.*

»Le Conseil après avoir pris connaissance de la lettre du Citoyen Draparnaud et du discours qui y est joint, estime que ce discours est *le meilleur programme d'un cours de Grammaire générale qui ait encore été soumis à son examen. Il désire vivement que l'auteur d'un si beau plan se hâte de le remplir.*

»Comme le Citoyen Draparnaud parait craindre qu'en invitant les Professeurs à envoyer leurs cahiers, on ait le projet d'en disposer sans leur aveu, ou d'en faire des compilations qui, en dénaturant les ouvrages, en enlèveraient la gloire à leurs auteurs, le Conseil pense qu'il serait utile que le Ministre le rassurât sur des appréhensions si peu fondées.

» *Pour Expédition conforme :*

» **VINCENT CAMPENON.**

» *Pour Extrait conforme :*

» **Le Chef de la 3^e division,**

» **ARNAULT.** »

Dès-lors , il n'y eut plus de doute pour personne sur la valeur philosophique de Draparnaud. Ses triomphes furent aux yeux de tous , sans exception , le résultat d'une incontestable supériorité , que son enseignement public démontra d'ailleurs d'une manière irrévocable.

Draparnaud , comme on le verra , dans le discours que nous publions , après avoir indiqué le plan qu'il se propose de suivre dans l'étude des élémens et des causes de la pensée , c'est-à-dire , dans l'étude de l'*Idéologie* , annonce qu'il terminera ce travail par l'analyse comparative des idées et des facultés des animaux , ce qui fournira les matériaux propres à établir une *Idéologie comparée*. « Cette branche de l'idéologie , dit-il , n'est pas moins » essentielle à l'histoire de l'homme moral , que l'anatomie et la » physiologie comparées ne sont importantes dans l'étude de » l'homme physique ; et elle ne peut manquer de répandre un » très-grand jour sur les questions difficiles , et surtout très-déli- » cates que nous aurons à traiter. »

Cette idée nouvelle et féconde au point de vue de la philosophie de la Sensation , devait être accueillie avec faveur. Elle le fut en effet , et les hommes les plus éminens de l'époque , la signalèrent comme une belle et utile découverte , qui devait produire de grandes conséquences.

« D'après les observations exposées dans ce Mémoire , dit » Cabanis , et d'après celles que nous avons déjà recueillies dans » l'histoire physiologique des sensations , il ne peut plus rester le » moindre doute , ni sur l'existence d'un système de penchans et » de déterminations , formés par des impressions à peu près » étrangères à celles de l'univers extérieur ; ni sur les caractères » qui distinguent ces déterminations et ces penchans , des volontés » résultantes de jugemens plus ou moins nettement sentis , mais » réellement portés par le *moi* ; ni même sur les circonstances qui » combinent ou mêlent presque toujours , et confondent quel- » quefois ces deux genres de déterminations. J'ose croire que » toutes ces observations rapprochées jettent un jour nouveau » sur l'étude de l'homme. J'ose croire aussi que si le professeur

» Draparnaud (1) exécute le beau plan d'expériences qu'il a proposé pour déterminer le degré respectif d'intelligence ou de sensibilité propre aux différentes races, et former, pour ainsi dire, leur échelle idéologique, il ne lui sera pas inutile de partir du point où nous sommes parvenu dans cet examen. Peut-être même pensera-t-il que ses recherches doivent être dirigées dans le même sens ; et peut-être encore ne hasarderait-on pas trop en prédisant qu'il trouvera toujours l'instinct d'autant plus direct et d'autant plus fixe, que les besoins de conservation et de nutrition sont plus simples, ou que l'organisation est plus simple elle-même ; qu'il le trouvera d'autant plus éclairé, plus étendu, plus vif, que la sensibilité des organes internes est plus exquise, et qu'ils exercent plus d'influence sur le centre cérébral ; enfin, que pour évaluer le degré d'intelligence de chaque espèce, il lui suffira presque toujours de connaître les dangers dont elle est menacée, les difficultés qu'elle éprouve à se procurer sa subsistance, et la quantité d'impressions qu'elle est forcée de recevoir de la part des objets extérieurs, surtout de la part des autres êtres animés, soit qu'elle vive dans une espèce d'état social, soit que des guerres acharnées et continuelles l'arment habituellement contre eux (2). »

Dumas ne fut pas moins explicite. Après avoir signalé combien il serait digne des métaphysiciens naturalistes, d'étudier le développement des facultés intellectuelles dans l'universalité des êtres sensibles, etc., il ajoute : « Mon ami Draparnaud, professeur à l'École centrale de Montpellier, et naturaliste très-instruit, a donné l'esquisse d'un plan d'idéologie comparée dans son excellent cours de grammaire générale (3). »

(1) « M. Draparnaud, professeur de grammaire générale à l'École centrale de Montpellier, naturaliste et philosophe, est également recommandable à ces deux titres. »

(2) *Rapport du physique et du moral de l'homme*. Édition de 1815, t. II, pag. 323, 324.

(3) *Principes de Physiologie*, tom. II, pag. 407.

Destutt de Tracy voulut aussi payer son tribut d'éloges au jeune et brillant professeur. Il s'exprimait ainsi sur son compte, dans la première édition de ses *Éléments d'idéologie*. « Je fais des vœux pour qu'un savant professeur, qui a fait preuve de la capacité et de l'étendue d'esprit suffisante, remplisse à cet égard » (en publiant une idéologie comparée) les espérances qu'il nous » a données. » Et dans la seconde édition du même ouvrage, après la mort récente de Draparnaud, il inséra la note suivante : « Il » est bien fâcheux, au lieu de pouvoir se livrer à ces espérances, d'avoir à déplorer la perte prématurée d'un homme aussi » intéressant. C'est un grand malheur pour la science (1). »

Chaptal, enfin, lui écrivit pour l'informer du succès que son programme avait obtenu à l'Institut, lorsque la lecture en fut faite par ordre de Lucien Bonaparte.

De l'an ix à l'an x, il exista entre Draparnaud et Destutt de Tracy une correspondance assez active. Ce dernier lui adressa, le 26 brumaire an x, une lettre fort curieuse, où sont traitées plusieurs questions importantes de philosophie, particulièrement celle qui se rapporte à la manière dont nous apprenons l'existence des corps, et celle de savoir si le sens de la vue suffit pour nous faire acquérir les idées d'étendue, de figure, etc., etc. A propos de cette dernière question, Destutt de Tracy fait un récit curieux et détaillé des expériences auxquelles fut soumis l'avengle-né, conduit à cette époque à Paris, pour être examiné par une commission de membres de l'Institut. Cette lettre sera lue avec le plus vif intérêt par tous les amis de la philosophie. Voici comment elle est conçue :

« Anteuil, 26 brumaire an X.

» MON CHER ET EXCELLENT CONFRÈRE,

» Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que m'a fait votre » lettre ; mais pour vous mettre à portée d'en juger, je vous

(1) *Éléments d'Idéologie*, tom. I, pag. 302—303.

» dirai que , quand je vis dans le discours que vous avez envoyé
 » au Conseil d'Instruction publique , et dont je fus chargé de lui
 » faire un rapport , que vous aviez le projet de faire une idéolo-
 » gie comparée , je fus frappé comme d'un trait de lumière , et je
 » sentis qu'on ne pouvait pas avoir une plus belle idée et plus utile
 » au progrès de la science , je dirai même de toutes les sciences.
 » Mais , en même temps , je sentis que l'idéologie comme l'ana-
 » tomie comparée , avait besoin de s'appuyer sur l'idéologie bien
 » faite d'une espèce quelconque , et surtout de l'espèce humaine ,
 » à laquelle on pût reporter toutes les autres comme à un type
 » commun. Alors j'eus plus que jamais le désir de contribuer à
 » fixer les idées sur ce point , et je travaillai avec un zèle tout
 » nouveau , principalement dans le dessein d'abrégier votre tra-
 » vail , et de vous fournir un texte à corriger , attendu que je ne
 » voyais rien de complet dans le peu d'ouvrages que nous pos-
 » sédons sur ces matières. Actuellement vous pouvez comprendre
 » combien je suis aise que vous soyez assez content de mon essai ,
 » pour le prendre pour point de départ. Cependant , si quelques
 » idées vous en déplaisent , ce sont choses qu'il faut tirer au clair.
 » — L'intérêt de la Science l'exige.

» Je crois que nous sommes assez d'accord actuellement sur la
 » manière dont nous apprenons l'existence des corps. Je me suis
 » rapproché de vous , et je crois que le sentiment de la volonté
 » que je fais intervenir , ne vous paraît pas de trop. C'est là un
 » point capital , parce que c'est ce qui détermine ce que les corps
 » et leurs propriétés sont réellement pour nous. Si vous n'en étiez
 » pas pleinement satisfait , je vous prierais de prendre encore la
 » peine de lire mon petit morceau sur Berkeley et Mallebranche ,
 » qui est dans le 3^e volume de la deuxième classe de l'Institut ,
 » et de me donner de vos bons conseils.

» Quant à la question de savoir si , sans nous apprendre à les
 » rapporter au dehors , le sens de la vue seul peut nous faire ac-
 » quérir les idées d'*Étendue* , de *Figure* , etc. , etc. , c'est encore là
 » un article très-curieux , quoique moins essentiel. J'ignore sur ce
 » point quels sont vos motifs de décision , et surtout ceux que

peut vous fournir l'idéologie comparée, et je désire vivement de les apprendre. A l'égard de l'expérience directe de l'aveuglé, je suis obligé de vous dire avec douleur qu'il n'y a aucune lumière à en espérer. J'ai été un des commissaires nommés pour aller l'examiner; mais je vis dans l'instant qu'il n'y avait aucun parti à en tirer. Des administrateurs ignorans regardaient cet homme comme leur propriété, et nous le montrèrent comme une bête de leur ménagerie. Ils l'avaient déjà fait voir à mille imbécilles; ils avaient fait sur lui les expériences les plus ineptes; ils lui avaient fait cent mille questions, et, qui pis est, lui avaient dicté autant de réponses. De plus, il voyait un peu et distinguait le rouge au soleil avant l'opération, par un petit coin de l'œil droit; enfin, pour comble de tous maux, il avait la tête farcie de mauvaise métaphysique, en sorte que, quand nous lui demandions ce qu'il sentait, il nous parlait de Molyneux et de Cheselden, et nous expliquait par de longs raisonnemens ce qu'il devait sentir. Nous étions réduits à l'attraper pour lui faire dire ce qu'il voyait et non ce qu'il imaginait. Malgré cela, si on avait voulu le mettre à notre disposition, nous aurions fait plusieurs essais curieux, car nous eûmes plusieurs fois occasion de soupçonner qu'il ne se faisait pas idée des limites, qu'il ne localisait pas, pour ainsi dire, la sensation, et que l'intensité de la couleur lui faisait le même effet que l'étendue de l'objet coloré. Au moins est-il vrai qu'en voyant du blanc, il disait c'est blanc, et en voyant une toile blanche à ramages bleus, il disait c'est moins blanc; et qu'en voyant un papier rouge, il disait c'est rouge, et un autre papier rouge, c'est plus rouge, quoiqu'il fût de la même nuance et à la même place, mais plus grand. Malgré ces faits qui semblent assez concluans, surtout le dernier, je n'oserais cependant rien affirmer, parce qu'à mon très-grand regret, nous fûmes obligés de l'abandonner. Ainsi s'est perdue une belle occasion, dans un siècle de lumières, au milieu de Paris, malgré le zèle des amis de la science. Combien il faut de temps et de hasards heureux pour que nous sachions quelque chose! et combien je vous sais de

» gré de ne pas abandonner un genre de recherches si important
» et si peu apprécié.

» Quant aux Écoles centrales, je ne puis vous dire quel sera
» leur sort; mais vous avez trop d'indulgence pour mes produc-
» tions, pour que je ne vous fasse pas hommage des observations
» sur le système actuel d'instruction publique que j'ai publiées
» cet été. Je vous en envoie un exemplaire par ce courrier; vous
» y verrez que je pense bien comme vous, que toujours changer
» ou seulement l'annoncer, c'est détruire. Je crois bien que nos
» adversaires le savent aussi. Mais, comme ils ne l'avouent pas,
» j'ai cru faire une chose utile de le dire; et il me semble que cela
» n'a pas été sans effet. Du moins je me flatte que, quelque forme
» et quelque nom que l'on donne aux Écoles, on n'en bannira
» pas tout-à-fait les études idéologiques, morales et politiques,
» comme on nous en menaçait.

» Recevez, je vous prie, Citoyen, les assurances d'une es-
» time bien sincère.

Je vous salue.

» DESTUTT-TRACY. »

Draparnaud avait été trop flatté des encouragemens et des félicitations qu'il avait reçus, pour ne pas songer à exécuter son plan de Grammaire générale. Il le fit autant que le lui permettaient les graves devoirs de sa charge. Il composa un *Précis* qu'il avait l'intention de développer dans la suite, et qu'il dictait à ses élèves à la fin de chaque leçon. Ce résumé, tel qu'il est, méritait certainement d'être publié; car, au point de vue de la philosophie matérialiste, c'est un des meilleurs travaux qui aient été entrepris. Mais le malheureux auteur fut distrait de la pensée qu'il avait de le livrer à l'impression, par un double événement. La chaire d'histoire naturelle à l'École centrale, étant devenue vacante par le décès d'Amoureux, il ne put pas résister à ses amis qui le pressèrent de l'accepter, et de renoncer à celle qu'il occupait déjà (1). D'un autre côté, Chaptal l'appela

(1) Chaptal fut pour beaucoup dans cette permutation de chaire. Il disait à Draparnaud, dans sa lettre du 9 nivôse an IX : « Ton discours préliminaire d'un Cours de

en l'an x , à la place de Conservateur des collections de la Faculté de médecine , avec le titre, le rang et les prérogatives de professeur. Ainsi, sans renoncer entièrement au projet qu'il nourrissait depuis long-temps, Draparnaud se vit dans la nécessité d'en suspendre l'exécution. Une année plus tard, il n'était plus en son pouvoir de revenir à ce projet. La mort l'avait impitoyablement frappé, lorsqu'il marchait dans sa force et sa gloire. Son beau-père et sa veuve songèrent bien à réparer auprès des savans et des philosophes, la perte cruelle que les sciences et la philosophie venaient d'éprouver. Ils recueillirent tous ses manuscrits, et les confièrent à des mains amies, afin d'en préparer la publication. Mais, hélas ! des malheurs de plus d'un genre vinrent traverser l'existence de la famille d'affection qu'il avait laissée; les grands événemens politiques dont tous les esprits étaient alors préoccupés augmentèrent encore les obstacles, et le nom de Draparnaud, qui aurait dû figurer au premier rang parmi les philosophes de son époque, est resté sous ce rapport à peu près inconnu.

Lié à sa famille adoptive, qui ne perdit jamais l'espoir de faire connaître tous ses travaux, et de lui restituer tous les genres de mérite qu'il s'était acquis, nous avons promis à sa nièce expirante de publier un jour le *Précis de métaphysique*. Cette promesse, nous sommes sur le point de la réaliser. Un libraire de Paris éditera bientôt cette œuvre remarquable, qui nous est personnellement chère, à plus d'un titre. Puisse la femme bien-aimée, l'amie fidèle, la mère tendre, qui a payé de sa vie un dévouement sans limites, voir avant tout dans l'accomplissement de cette promesse, un gage d'amour et de reconnaissance éternels !.....

Les personnes qui savent quelles sont nos opinions philoso-

»grammaire générale a fait ici à l'Institut beaucoup de plaisir. Cependant je t'invite à suivre de préférence la belle carrière de l'histoire naturelle. Tu dois y trouver de très-grands succès. Personne ne te rend plus de justice que moi ; personne ne prend plus d'intérêt à tes triomphes. »

phiques , seront peut-être surprises de nous voir attacher une si grande importance à la publication d'un livre conçu au point de vue de la théorie des sensations. Nous les supplions en grâce de ne pas nous croire un seul instant infidèle à nos doctrines chéries. Tout en reconnaissant le mérite incontestable du travail de Draparnaud , nous déclarons ne pas en adopter les principes. Ce travail est à nos yeux une pièce précieuse pour le débat qui s'agit entre la philosophie du dernier siècle et l'École spiritualiste. Adversaire loyal , nous nous faisons un devoir de mettre cette pièce sous les yeux du juge qui doit prononcer ; mais en même temps nous ne manquerons pas de la combattre dans son point de départ et dans ses conclusions. Une réfutation sérieuse paraîtra sous forme de préface , en même temps que le livre , et afin qu'elle soit forte , substantielle , digne , en un mot , de Draparnaud et du public éclairé auquel elle s'adressera , nous avons invité notre maître et notre ami , M. Buchez , à vouloir bien se charger du soin de la faire. Nous avons tout lieu d'espérer que cette invitation ne sera point repoussée. En attendant , nous avons jugé convenable de publier dès aujourd'hui le *Plan d'un cours de Grammaire générale* , parce qu'il est l'introduction naturelle à la lecture du *Précis*. Ce travail que recommandent l'approbation du Conseil d'instruction publique et celle de l'Institut , sera favorablement accueilli , nous en avons la conviction sincère , et il donnera une idée suffisante de la portée philosophique de notre auteur.

Nous ne terminerons pas ces notes sur la vie et sur les écrits de Draparnaud , sans dire quelques mots de son caractère. Ses ennemis et ses détracteurs l'ont accusé d'être fier , vaniteux et susceptible !... Qu'avec son imagination ardente , son activité prodigieuse , son amour pour la gloire , Draparnaud sentit le besoin de se produire au dehors et de fixer sur lui l'attention ; cela peut être. Nous nous garderons de le contester , et loin de trouver là un motif de reproche ou de blâme , nous déclarons que rien ne saurait le recommander davantage à nos yeux !... Qu'au milieu de ses éclatans triomphes , il lui soit

parfois arrivé de se laisser aller à la faiblesse, et de faire entendre quelqu'une de ces paroles inconsidérées que la jalousie et la méchanceté retiennent avec un détestable plaisir, pour les exploiter ensuite sous toutes les formes et dans toutes les occasions ; cela est possible encore. Nous ne l'en louerons assurément pas, mais nous demanderons aux gens d'intelligence et de cœur, s'ils oseraient condamner de telles faiblesses chez un jeune homme, qui, à peine arrivé à l'âge de 32 ans, avait rempli la science de son nom, conquis des succès de plus d'un genre et devant lequel s'ouvrait un si brillant avenir !... Chose vraiment singulière et digne de remarque ! ce reproche de vanité et d'orgueil, c'est presque toujours l'ignorance ou la niaiserie qui l'articule. Les niais et les ignorans sont en effet d'une modestie excessive ! Ils ont sur toutes choses et dans toutes les circonstances une opinion faite, qu'ils sont toujours prêts à exprimer, et, pour peu que vous leur fassiez comprendre leur ridicule, pour peu que vous les froissiez dans leurs jugemens tout au moins hasardés, ils ont contre vous une accusation banale qui ne leur fait jamais défaut : cet homme est un présomptueux !.... Paul-Louis Courier, qui fut aussi grand moraliste que grand écrivain, a dit dans sa lettre à Messieurs de l'Académie :.... « Ce qu'il y a de pis, l'étude rend orgueilleux ; celui qui étudie, s'imagine en savoir plus qu'un autre, prétend à des succès, méprise ses égaux, manque à ses supérieurs, néglige ses protecteurs, etc., etc.... (1) » Or, c'est là précisément ce que l'ignorance ne pardonne jamais !.. Que Draparnaud eût un sentiment profond de sa dignité personnelle ; qu'il poussât très-loin les idées de délicatesse et d'honneur ; qu'il se montrât fort susceptible sur tout ce qui touche à ces sortes de questions, nous sommes extrêmement disposé à le croire. Privé dès sa plus tendre enfance des soins et des tendresses de sa mère ; mis en prison à l'âge de 21 ans ; menacé dans sa vie pendant treize mois consécutifs ; séparé par un affreux événement d'un

(1) *Œuvres complètes*. Édit. d'Armand Carrel ; in-8°, tom. I, pag. 184.

père qu'il chérissait et dont il était le fils adoré ; blessé dans ses affections les plus douces ; trahi dans ses amitiés les plus intimes ; ruiné par une révolution dont il avait embrassé les principes avec ardeur ; proscrit par ceux-là mêmes avec lesquels il avait long-temps combattu , sa vie fut singulièrement agitée , et nul à son âge n'avait éprouvé de plus douloureuses infortunes. Élevé ainsi à l'école du malheur , il y avait puisé cette force de volonté , cette énergie de caractère , cette droiture de sentimens qui , avec la passion du bien , savent inspirer la haine profonde du mal. Son âme se révoltait à l'idée de la moindre déloyauté , et comme il se livrait sans réserve à ses affections , il exigeait en retour qu'on lui donnât beaucoup. C'est ce que les égoïstes appellent de la susceptibilité.

Nous n'avons pas été le contemporain ni l'ami de Draparnaud ; mais nous osons dire que son caractère nous est parfaitement connu. S'il est permis de s'exprimer ainsi , depuis plus de quatre ans nous avons vécu de sa vie. Ses écrits , sa correspondance la plus secrète , que nous avons eu mille fois l'occasion de lire et de relire , nous ont initié aux mystères de son cœur. Nous l'affirmons en toute confiance , il est impossible d'en trouver un plus noble , plus dévoué , plus généreux que le sien. Au reste , nous finirons ces notes par la reproduction d'une lettre confidentielle qu'il écrivit à son beau-père , le 27 thermidor an x , et dans laquelle son caractère se révèle tout entier. A cette époque , Draparnaud se trouvait à Paris , et , comme nous l'avons déjà dit , Chaptal l'avait nommé professeur d'histoire naturelle à l'École de médecine. Aussitôt que le bruit de cette nomination se fut répandu à Montpellier , ses ennemis se mirent à l'œuvre pour l'empêcher. Ils l'attaquèrent par tous les moyens possibles et principalement par le motif qu'il n'était point docteur en médecine. Certains membres de l'École ne furent peut-être pas étrangers à ces manœuvres. Son beau-père , M. le professeur Seneaux , qui avait pour lui une amitié sans bornes , se hâta de l'en instruire. Voici quelle fut la réponse de Draparnaud :

MON CHER BEAU-PÈRE ,

« Je ne crois pas qu'aucun membre de l'École de médecine puisse être assez mon ennemi pour vouloir me nuire par des moyens aussi bas que ceux dont vous me parlez. Il faut , croyez-moi , modérer un peu votre vivacité. Elle pourrait blesser vos collègues et nuire à ceux que vous aimez. Il faut aussi se méfier des rapporteurs officieux , qui se plaisent à semer les mésintelligences , et qui , connaissant votre sensibilité excessive , chercheront à vous compromettre en vous faisant sortir des gonds. *Je n'ai point subi d'examen en médecine ; je n'ai point présenté de thèse !* Mais , c'est aussi le cas de Duméril , qui est cependant professeur à l'École de médecine de Paris ; mais c'était aussi le cas du malheureux Bichat , qui était cependant médecin à l'Hôtel-Dieu. Un titre ne suppose pas toujours la science. D'ailleurs , mes ouvrages , mes Mémoires prouvent peut-être que je ne suis pas étranger aux diverses branches de l'art de guérir ; et les titres d'associé à douze Sociétés savantes , et l'honneur d'avoir été présenté deux fois à l'Institut et d'être porté en ce moment sur la liste des candidats , valent bien le titre de Docteur. Au reste , je me propose d'obtenir ce titre à l'École à laquelle j'ai , dans ce moment , l'honneur d'appartenir (1). J'ai , sans doute , quelques ennemis ; mais , quel est l'homme qui n'en a pas ? Et par cela même qu'il y a toujours au monde quelqu'un que nous haïssons , il peut bien y avoir quelqu'un qui nous haïsse. Je veux ignorer à jamais qui me fut favorable ou contraire , et je tâcherai de justifier ma nomination , en me rendant aussi utile qu'il me sera possible. Je répondrai à mes ennemis par

(1) En effet , avant de prendre possession de sa chaire , Draparnaud se fit recevoir docteur. La thèse qu'il présenta est intitulée : *De l'utilité de l'histoire naturelle dans la médecine*. Elle fut soutenue au milieu des applaudissemens des élèves , le 8 brumaire an XI.

» mon zèle à remplir mes devoirs , par mon activité pour la
 » prospérité et la gloire de l'École , et par quelques nouveaux
 » ouvrages. En attendant je viens d'obtenir du Ministre de
 » l'Intérieur , des fonds pour l'achat de quelques machines in-
 » dispensables pour les Cours que je dois faire. J'ai visité ces
 » jours-ci les divers artistes pour les commander , et j'y retour-
 » nerai pour en surveiller l'exécution. Dès qu'elles seront ter-
 » minées , je les adresserai au Directeur de l'École. D'un autre
 » côté , je ramasse des graines et des plantes pour le Jardin , et
 » je ne m'en retournerai pas de Paris les mains vides. Je visite
 » les collections de tout genre pour observer la manière dont
 » elles sont disposées ; je vais dans tous les jardins de botanique
 » pour étudier les divers procédés de culture ; enfin , croyez
 » que , dans la nouvelle place qui m'est confiée , je ne me bor-
 » nerai pas à conserver ce qui existe , mais que je parviendrai
 » bientôt à l'augmenter. Si cependant , malgré les droits que je
 » puis avoir à cette place , j'éprouve des désagrémens à l'École,
 » je vous déclare que mon intention n'est point d'y rester. Je
 » donne ma démission aussitôt. Ma bonne amie et moi , savons
 » vivre de peu , et nous préférons l'indigence à une position
 » avantageuse qui serait achetée à un trop haut prix. Veuillez
 » cependant témoigner toute ma reconnaissance à ceux de vos
 » collègues qui ont bien voulu prendre quelque intérêt à ma no-
 » mination. J'ose croire que c'est le plus grand nombre.....

»
 »

» Mon existence serait ici bien agréable , si je n'étais séparé
 » de ma bonne amie. Les savans de Paris m'ont fait l'accueil le
 » plus distingué. Toutes les bibliothèques me sont ouvertes , et
 » tous les moyens d'instruction me sont offerts. J'ai consulté des
 » ouvrages très-rares , des collections infiniment riches , et j'ai
 » ramassé des matériaux précieux pour les ouvrages que je me
 » propose de publier. Si mon amie était avec moi , un de ces
 » ouvrages verrait le jour à Paris ; mais il faudrait pour cela
 » beaucoup trop de temps. Mon absence est déjà trop longue

» pour elle et pour moi. Il est pour mon cœur des jouissances
» bien plus douces encore que celles de la gloire.

» Cabanis vient de publier un très-bon ouvrage sur l'homme
» physique et moral. Votre gendre y est longuement cité et
» d'une manière fort honorable. Voilà qui dédommage un peu
» des persécutions de l'envie et des nombreux désagrémens dont
» fut semé le cours malheureux de mon existence. »

Maintenant nous n'avons plus rien à ajouter, sinon que
Draparnaud mourut de chagrin, le 8 février 1804, emportant
les regrets de tous les gens de bien et de tous les amis de la
science. Il était né le 3 juin 1772..... Nous ne dirons pas
quelles furent les causes de ses chagrins. Nous voulons ou-
blier tout ce qui serait de nature à faire revivre des haines que
le temps doit avoir éteintes.

GUSTAVE LAISSAC, avocat.

(La suite à un prochain numéro.)

NOTES.

(a) Voici la liste des principaux articles que Draparnaud publia dans ces divers journaux :

De la Reproduction considérée dans les divers corps organisés.

Observations sur la Lime.

Des organes du chant des insectes.

Mémoire sur l'insecte qui a dévasté, en l'an IX, les vignes de Marseillan et de Florensac.

Du passage des couleurs des coquilles à la couleur bleue.

Fragmens d'un Essai de pathologie végétale.

Notice minéralogique sur Montferrier.

Observations sur la cristallisation artificielle de la Silice.

Mémoire sur les mouvemens que certains fluides repoussent par le contact d'autres fluides.

Observations d'anatomie comparée sur le genre de Mollusque appelé GIOENIA.

Id. sur un effet singulier de la réfraction de la lumière.

Id. sur la formation et la cristallisation sous-marines du SPATH CALCAIRE.

Lettre sur la BULLA LIGNARIA.

D'une nouvelle espèce de VESCES des environs de Montpellier.

Du Galvanisme.

Lettre à MM. les rédacteurs des Annales, en réponse aux Petites-Affiches qui lui contestaient sa double découverte sur la Bulla Lignaria, et le phénomène du mirage sur notre côte maritime.

De l'ALCYONIUM DOMUNCULA.

Mémoire sur le mouvement giratoire des molécules du CAMPHRE.

Observations sur la MANTIS ORATORIA.

Id. sur l'hélix algira de Linnée.

Id. sur l'AGARICUS RADIOSUS.

(b) Les meilleures sont :

Propositions générales et observations relatives à diverses branches de l'art de guérir. (12 germinal an VII.)

Fragmens de Physiologie végétale. (1^{er} messidor an VII.)

Aperçus de Philosophie médicale. (22 messidor an VIII.)

(c) Ses Mémoires les plus estimés sont les suivans :

Discours sur les avantages de l'Histoire naturelle.

Id. sur les mœurs et la manière de vivre des plantes.

Id. sur la Vie et les Fonctions vitales, ou Précis de Physiologie comparée.

Tableau des Mollusques de la France.

Dissertation sur l'utilité de l'Histoire naturelle dans la médecine.

Discours sur la Philosophie des sciences.

(d) En l'an VIII, il prononça un discours pour l'anniversaire du 14 juillet, et, en l'an IX, il ouvrit les cours de l'École centrale.

(e) L'Administration centrale du Département le choisit, le 2 nivôse an VII, pour constater l'état du cabinet de physique de l'École centrale, et indiquer les réparations qu'il nécessitait. En l'an IX, M. le Préfet le chargea de faire un rapport sur l'insecte qui avait dévasté les communes de Marseillan et de Floronsac. En l'an VI, les propriétaires des salines du Bagnas l'avaient aussi prié de faire l'analyse des sels qui s'étaient précipités avec le muriate de soude, et qui en altéraient la saveur et les qualités. Plus tard, quelques-uns de ses concitoyens s'aperçurent qu'il existait dans les eaux du Peyrou, un ver dont la forme et la nature leur inspirèrent des craintes pour la santé publique. Bientôt la sollicitude fut générale. Des naturalistes, invités à exprimer leur opinion, ne contribuèrent pas peu à augmenter ces craintes. Draparnaud fut appelé à son tour, et il déclara que cet animal était une planaire, dont la présence n'avait rien d'alarmant. La confiance et le calme revinrent aussitôt.

(f) Il a laissé en manuscrit, entièrement achevés ou seulement commencés, les ouvrages dont nous donnons les titres :

Specimen floræ soricianæ.

Flora Monspelienensis.

Observationes agrostographicae.

Observationes muscologicae.

Algarum species nova.

Nova plantarum lichenosarum methodus microscopico-anatomica.

Prodromus historiae Conservarum.

De la fructification des Cryptogames.

Abrégé de l'Histoire naturelle de Montpellier.

Plan d'une bibliothèque universelle d'Histoire naturelle.

Fascicule d'observations relatives à quelques plantes européennes et exotiques.

Monographie des Conserves.

Histoire naturelle des MOLLUSQUES TERRESTRES et FLUVIATILES de la FRANCE.

UN ROMAN MUSICAL.

SÉBASTIEN BACH ET SES FILS.

(Suite.)

Après un espace de quelques heures , Friedmann revint auprès de son père avec une contenance obtenue par force , et il parut serein en le saluant. Le vieux Bach était content dans le fond de son âme , et il jasait beaucoup à table avec Philippe qui devait lui faire la narration de toutes les merveilles qui se trouvaient alors dans la Résidence. Car , sous l'administration du comte de Bruhl , homme prodigue et aimant le luxe , l'éclat de Dresde avait atteint le plus haut point , et aucune Cour , même celle de Vienne , ne pouvait à cet égard être comparée à celle de la Saxe polonaise.

Après être sorti de table , le père rappela à son cher enfant de s'habiller , de manière à pouvoir se présenter à l'heure convenable au palais du premier ministre , et Friedmann ne tarda pas de se soumettre à l'invitation.

Il y arriva avec le cœur vivement agité et avec un sentiment où la joie se mêlait au désespoir. Au moment où il entra dans le vestibule , le battant d'une porte s'ouvrit soudain , et un petit homme extrêmement élégant et richement vêtu , avec des traits agréables et doux , avec des yeux bleus et une décoration brillante sur la poitrine , s'avança : c'était le tout-puissant ministre lui-même. Ayant

aperçu Friedmann , qui s'arrêta debout et s'inclina tout tremblant de crainte , il s'avança doucement vers lui et lui dit d'un ton doux et amical :

Ah ! bon jour , Monsieur Bach ! Beaucoup de bonheur pour le nouvel an ! Ma nièce vous a-t-elle fait demander ? Il me fait plaisir de vous voir à ses ordres si promptement. Cela me prouve que vous êtes attaché à ma maison , et je saurai par reconnaissance le dire dans une occasion solennelle. Dès que cette occasion se présentera , je pense vous prouver par des faits mon bon vouloir. Maintenant allez chez la comtesse ! Encore une fois , je vous souhaite une heureuse année. Il fit un signe de tête au jeune homme avec une expression de bienveillance , et , en souriant , il sauta les escaliers de la grande porte et monta dans sa voiture qui partit au galop.

Friedmann le regardait d'un air mélancolique , et il se disait en lui-même : Aurait-il deviné mon secret ? — Alors , malheur à moi ! Les manières amicales de cet homme m'ont toujours porté malheur ! Eh bien ! arrive ce qui voudra , finit-il par dire dans son ardeur impatiente. Quoi pourrait donc me rendre plus malheureux que je ne le suis ? En avant , réprouvé ! Et il se dirigea à travers plusieurs corridors vers l'aile du bâtiment , où se trouvait l'appartement de la comtesse Natalie.

Entrez ! dit en appelant , la femme de chambre qui l'avait attendu dans la dernière pièce de l'appartement , et qui ouvrit sans annonce préalable la porte du cabinet , où Nathalie , habillée d'une manière séduisante , reposait sur un divan. Friedmann entra.

Nathalie se leva subitement et s'approcha du jeune homme , en le regardant fixement. Elle n'était pas d'une taille élevée , mais bien proportionnée et avec un peu d'embonpoint ; sa tête n'avait pas le caractère du beau idéal , mais elle avait au plus haut degré une expression spirituelle ; son nez était tant soit peu aquilin ; ses yeux d'un brun foncé , perçans et bien fendus , donnaient à sa physionomie quelque chose de fier , de victorieux , tandis que sa jolie bouche , d'un rose tendre , et ses yeux ombragés de longues paupières , ajoutaient encore un caractère de douceur et de tendresse. Une riche chevelure sans poudre , d'un brun presque noir , pendait en boucles épaisses et entourait le charmant ovale du visage un peu pâle , cependant très-animé de cette fille , âgée d'à peine vingt ans.

Elle demeura dans la position déjà indiquée , devant Friedmann ,

qui restait debout en rougissant avec les yeux abattus. Alors elle plaça sa blanche petite main sur ses épaules, et lui demanda d'une voix caressante : Dites-moi donc, Bach, qu'aviez-vous à faire hier au soir si tard, vis-à-vis notre maison ?

Friedmann leva un regard sombre et plein de flamme, et il se sentit défaillir. Toujours d'un air caressant, Nathalie continua de lui dire : Je vous ai bien vu, lorsque je m'avançai un moment au balcon pour prendre un peu l'air frais ; je vous ai reconnu à l'instant ; vous étiez debout appuyé contre les murs du château, et, à ce qu'il paraissait, vous attendiez quelqu'un. Allons, parlez-donc, Bach.

Le jeune homme combattait les sensations qui bouleversaient son âme en ce moment, et, après un moment, il répondit avec un accent étrange et sévère : Vous m'avez fait appeler, gracieuse comtesse, pour prendre vos ordres au sujet de l'arrangement d'un concert.

A cette réponse, Nathalie lui tourna brusquement le dos, et lui répliqua avec colère et douleur : c'est bien, homme bondeur ! C'est ainsi que vous êtes reconnaissant pour un cœur de jeune fille trop faible, pour son abandon plein de confiance ! O hommes ingrats !

Alors les joues pâles de Friedmann s'animèrent, et avec une voix étouffée, qui cependant recevait une expression terrible de l'état violent de son cœur, il répondit :

Que dois-je, que puis-je te dire, malheureuse ! Regarde-moi, et jouis de ton triomphe. Tu m'as rendu malheureux ; mais, je t'en conjure, aie pitié de moi, ne me refuse pas la seule consolation que la malédiction du ciel en courroux m'a laissée au milieu de mes peines.

Friedmann ! répondit la jeune fille tout ébranlée et en se retournant vers lui avec les yeux pleins de larmes, pardonne-moi ; mesure l'emportement d'une passion trop violente !

Non ! répliqua le jeune homme avec fureur. J'aurais voulu te pardonner ; mais tu as déchiré avec des agaceries perfides toutes les blessures de mon cœur : vois-le maintenant tout saignant. — O malédiction du ciel ! Cependant je ne puis mourir ! — Je ne veux point t'épargner ; tu es le seul être vivant, à qui je puisse ainsi montrer tout ce que je suis ; j'en ai acheté le droit au prix de ma félicité, sur la terre et dans le ciel, et ce seul droit, aucun Dieu, aucun démon ne doit me l'arracher ! Je t'ai tout donné : la vérité pour le mensonge ; ma vie pure et éternelle pour des agaceries hardies et frivoles.

Je n'ai point badiné avec toi , protesta Nathalie en le regardant d'un air vivement touché ; crois-moi , je t'ai voulu du bien.

— A moi ? m'aimais-tu donc ?

— Ne me le demande pas.

— Je veux une réponse ; m'aimais-tu ?

— A quoi te servirait de te dire que je t'aimais ? Ne sommes-nous pas séparés pour jamais ?

— Non ! grand Dieu , non ! Si tu m'aimes , rien ne nous séparera sur la terre. A cause de ton amour , entends-tu , je n'épargnerais pas même le cœur de mon excellent père , dût mon ingratitude lui coûter la vie. Mais il faut que je sache si tu m'aimais , et si tu m'aimes encore ; et si cela n'a pas été et n'est pas , alors je te demanderai : Femme ! pourquoi alors attirais-tu un jeune homme , libre de passions et qui ne vivait que pour son art , par des regards excitans et par des paroles caressantes ? Pourquoi me donnas-tu ?...

— Arrête , malheureux !

— Pourquoi ?..... répéta Friedmann avec un accent de douleur passionné.

— J'honore ton caractère , ton esprit ; je connais ton cœur.

— Et tu ne m'aimais pas ?

— Tu veux donc me perdre avec cette question ?

— Et tu ne m'aimais pas ?

— Je ne pouvais te voir souffrir. — Je voulais te donner un témoignage d'intérêt et te voir calme.

— Eh bien ! tout ce que tu m'as donné sans amour , je le méprise ! Mais si tu m'aimes , comment est-il possible que tu deviennes la femme d'un autre ?

— Hélas ! ma position ; — la volonté de mon oncle.....

— Le bonheur de ma vie , mon repos ne t'importent guère ?

— Pourquoi n'as-tu ni bonheur , ni repos , puisque tu sais que mon amour te reste , et que je n'aimerai jamais un autre ?

— Damnation ! répondit Friedmann , hors de lui-même en frappant vivement du pied : menteur , hypocrite , lâche que je suis ! et tout cela pour une coquette !

— La passion te rend faible et injuste , ajouta Nathalie de mauvaise humeur. Je ne suis ni coquette , ni méchante ; mais tu connais donc bien peu l'histoire de ma destinée , ou plutôt de mon éducation. J'ai perdu mes parens de bonne heure ; ils étaient pauvres , mais ils sor-

taient d'une des plus anciennes familles du pays : c'en était assez pour mon oncle , fier de sa noblesse et dont la sienne était de fraîche date, pour m'entourer de tout le luxe qui est aux ordres de cet homme puissant, et me faire élever comme sa nièce. Je ne me vanterai pas d'avoir reconnu de bonne heure le néant de cette splendeur ; mais c'est quelque chose de n'être pas succombée à la séduction de luxe et de plaisirs qui m'entourait sous mille formes attrayantes ; c'est même beaucoup. Et je puis en être fière et m'en faire honneur ; car les soins d'une mère chérie, pleine de sollicitude, m'apprirent à connaître et à pratiquer la vertu. — Je suis devenue grande demoiselle, et je n'ai vu que des marionnettes, des comédiens, des serviteurs vénals, des singes grimaciers, et pas un homme. — Mais quand je te vis, je t'aimai ! — Dois-je expier l'excès de mon amour pour toi ?

— O Nathalie ? le ciel et l'enfer se disputent mon âme. — Tu m'aimes, et tu as honte d'être mon épouse tendre et honorable ? Tu m'aimes, et tu veux épouser une créature de ton oncle, sans amour, avec répugnance ? — Dois-je donc me tromper toujours à ton égard ?

— Pourquoi le veux-tu ? Ce n'est point un calcul qui me porte à cette détermination ; c'est le sentiment du devoir.

— Le sentiment du devoir ?

— C'est ainsi, je le sens : je ne pourrai jamais te rendre heureux comme ta femme, et je serais malheureuse moi-même. Tu es un grand artiste, tu peux le devenir plus grand encore ; mais tu ne peux t'élever au-dessus d'une certaine condition. — Et moi ; crois-tu qu'il serait facile à une jeune fille élevée comme une princesse, de remplir les devoirs d'une tranquille femme de maison bourgeoise ? — Ainsi, supposé que je n'eusse d'égard pour rien, où trouverions-nous un refuge assuré pour être à l'abri des poursuites de mon oncle irrité ? — Serions-nous à l'abri même dans un désert ? Combien de temps l'artiste ambitieux supporterait-il une outrageante obscurité ? — Friedmann baissa tristement les yeux vers la terre et se tut. Nathalie continua : Comment pourrais-je être heureuse, si je te voyais mécontent ; et, à ton tour, si tu me voyais malheureuse, pourrais-tu te trouver heureux ? — Vois donc, je veux faire pour toi tout ce que dans ma position une femme aimante peut faire pour son bien-aimé. Je te jure que le favori de mon oncle n'obtiendra jamais de moi les droits d'un mari ; il sera humble devant moi, comme un esclave. Je veux vivre pour toi seul ! Vis pour ton art et pour moi !

— Dois-je alors jouir de ton amour comme un voleur déshonoré ? demanda Friedmann avec rage.

— Nos relations ne demeureront pas secrètes, et je veux bien supporter que le monde me condamne.

O Nathalie ! je suis méprisé ! — Non, grand Dieu ! cela ne doit pas être. La femme que j'aime , pour laquelle j'ai tant souffert , pour laquelle j'ai trompé père, frères et amis , — cette femme ne doit pas me mépriser ! Adieu, Nathalie ! nous ne nous reverrons jamais ! Sois ce que celui qui s'était voué à toi n'est pas : noble, fidèle ! Et crois-moi, quelque bas que je tombe , tout amour pour la vertu n'a pas abandonné mon âme ! Je serai toujours malheureux , mais jamais entièrement misérable ; car tu ne pourras me refuser ton estime !

— Friedmann ! dit la jeune fille en se jetant dans ses bras et en versant un torrent de larmes dans son sein : Je t'honore et je t'admire !

La femme de chambre entra rapidement et annonça, non sans frayeur , l'approche du Ministre. Faisons contenance ! dit tout bas Nathalie, en s'arrachant des bras de son bien-aimé.

Le Ministre entra et il parla amicalement : Ah ! Monsieur Bach, vous êtes encore ici ? Je me réjouis de vous voir une seconde fois. Allons, *ma chère nièce* ! dit-il, en se tournant vers la jeune fille couverte de rougeur. Comment allez-vous ? Tout est-il bien arrangé pour le concert , et ça ira-t-il bien ?

— Je l'espère , mon gracieux oncle.

— Je dois m'en réjouir, ma chère ; et ma femme sera très-enchantée de cette distinction amicale. Vous, mon cher Monsieur Bach, vous arrangerez certainement le tout pour le mieux ; j'en suis convaincu.

Venez nous faire des visites très-souvent , entendez-vous , très-souvent. — Oh, je vous estime infiniment , vous et votre talent !

Le jeune homme remercia tout confus , et il s'éloigna.

C'est une bonne tête et un grand , un grand talent , ajouta le Ministre en le suivant du regard , et en prenant une prise de tabac dans sa tabatière ornée de diamans. Il dit encore quelques mots à sa louange, il passa en badinant sur des choses indifférentes , et enfin il quitta l'appartement, après que sa nièce qui voulait lui baiser la main, eut reçu de lui un baiser sur le front.

Au même instant que Friedmann sortait du palais, il heurta, pour

ainsi dire , au coin de la rue , le page Scherbitz , qui lui dit : Où allez-vous ?

— Chez moi.

— Non pas , vous allez venir à l'instant même avec moi chez Faustina.

— Êtes-vous fou ?

— C'est vous , peut-être qui êtes plus sage , mon ange ! O aveuglement ! Il n'a pas vu le filet que l'oiseleur rusé avait tendu au petit oiseau.

— Qu'avez-vous ? Que voulez-vous dire ?

Sacrebleu ! il faut que vous me suiviez chez la Faustina , sans quoi vous serez ce soir en route pour le château de Kœnigstein : le Ministre sait tout.

Et il l'emmena.

II.

Le crépuscule s'était déjà éteint ; Philippe avait allumé des lumières et les avait placées devant son père , qui , assis à une table lisait avec un intérêt extraordinaire les derniers travaux de Friedmann , et au fur et à mesure qu'ils étaient lus , les transmettait à son fils.

Après un moment , il regarda Philippe et lui demanda : Que penses-tu donc de notre Friedmann ?

Hélas , mon père ! répondit le jeune garçon , ne te fâche pas ; mais je ne saurais exprimer par des paroles ce que je sens , et ce que je pense à son égard. — Je suis tellement ému , ravi ! — J'admire , mon frère , comme cela m'est souvent arrivé quand je lisais quelque œuvre de toi , et néanmoins ce que j'éprouve est très-étrange et très-différent. — Une espèce d'angoisse me saisit , je ne sais pourquoi..... Mais assez , je ne puis être libre et calme à ce sujet.

Sébastien réfléchit sérieusement pendant quelques moments ; ensuite , regardant son fils avec un sourire bienveillant , il lui dit avec confiance :

Écoute , Philippe , je te dirai que moi aussi je trouve dans les compositions de Friedmann quelque chose d'étrange et de singulier , et je remarque cela plutôt dans ses études et dans le premier jet de ses idées , que dans les choses terminées ; au reste , il n'y a là rien qui m'inquiète. — Il me semble même que je dois m'en réjouir.

— Vous en réjouir ? répliqua Philippe , en regardant son père avec un sourire. — Oui , dit celui-ci cordialement , je sais ce que tu veux dire ; le style sévère et même le caractère triste des compositions de Friedmann ; ne conviennent pas à ton organisation calme et douce ; et , Dieu le sait , ce n'est pas de moi qu'il tient cette tristesse, quoique j'aie toujours traité l'art sérieusement et avec sévérité ; mais il faut penser que Friedmann a tout son avenir. — Tout me dit qu'il y a quelque chose de grand en lui ; seulement il n'est pas encore ce qu'il doit être , et il ne donne pas ce qu'il doit produire. Il cherche encore ce qui exprimera le sentiment qui vit dans son âme. J'ai pensé à cela avec calme et sérieusement , et je t'assure que ce n'est pas ma prévention paternelle qui me fait parler ainsi. Cependant , je dois l'avouer , Friedmann cherche une nouvelle voie dans l'art , sur laquelle il voudrait atteindre le but. Réussira-t-il ? Dieu le veuille , et je l'espère. Lorsque je me représente comment chaque génie cherche la route qui lui convient et la trouve , comment il atteint ce que ses devanciers avaient cru inabordable , je ne sais si par mes efforts je mérite des éloges dus à un maître ; mais je sais , Philippe , et je reconnais combien et pourquoi , depuis son origine , l'art a progressé. J'esais aussi qu'il reste encore beaucoup à faire. Et le fera-t-on jamais ? Je ne le crois pas , car la terre n'est pas la patrie des choses finies. Cependant l'art étant sur cette terre une chose si divine , si éternelle , nous devons , en soupirant , lui accorder nos plus beaux hommages et tendre vers la perfection de toutes nos forces.

Certainement oui ! répondit Philippe avec émotion , celui qui croirait avoir parfaitement bien fait , trouverait bientôt qu'on peut penser plus loin et plus fortement que lui , malgré toute l'application et tout l'amour qu'il aurait pu mettre dans ses créations.

Le dialogue fut ici interrompu par un coup subit à la porte de la chambre. Le vieux Bach écouta ; il dit d'entrer. La porte s'ouvrit , et deux hommes de bonne mine parurent , demandant après M. l'organiste de la Cour.

J'attends moi-même mon fils à chaque instant , répondit Sébastien , et ensuite il demanda si ces Messieurs avaient par hasard une commission dont il pût s'acquitter. A quoi ils répondirent : Nous sommes de bons amis de M. l'organiste de la Cour , et nous voulons l'attendre ici. Après cela , ils s'assirent sans cérémonie , et Sébastien qui ne pensait rien de fâcheux à leur égard , s'assit auprès d'eux. Il chercha à

commencer la conversation sur un sujet convenable ; mais sa bonne volonté et la peine qu'il y mit ne servirent à rien , car les deux Messieurs répondaient d'une manière interrompue , insignifiante , par monosyllabes , et sur un ton qui n'était rien moins qu'encourageant , de sorte qu'on se trouva dans une gêne assez insupportable. Sébastien , ainsi que Philippe , désiraient de tout leur cœur que enfin Friedmann arrivât. — Mais Friedmann n'arrivait pas ; au lieu de cela , après l'espace d'un quart d'heure , la porte s'ouvrit subitement , et le page, M. de Scherbitz , entra.

Bon soir, dit-il , d'un air indifférent , tout en jetant un regard terrifiant sur les deux Messieurs étrangers , qui , l'ayant aperçu , se levèrent tout effrayés.

A qui ai-je l'honneur....? demanda Sébastien , un peu étonné de l'entrée brusque du page.

— Je suis de Scherbitz , dit la réponse , page au service de Sa Majesté le roi , prince électoral , et un ami de votre fils Friedmann , si vous êtes le vieux Bach.

— Je le suis , en effet , répondit Sébastien en souriant. Mon fils viendra bientôt. Ces deux Messieurs , qui sont aussi ses amis , l'attendent.

Ses amis ! répliqua Scherbitz ; les amis de Friedmann ! Oh ! oh ! et il se tenait fièrement debout devant les deux individus dont les regards étaient courbés et fixés vers le sol. Le page resta dans cette position quelques instans ; mais il rompit enfin cette situation pénible , et il dit avec une froide raillerie : Messieurs , malgré toute la hâte qu'a bien voulu mettre Son Excellence à vous envoyer , vous êtes arrivés trop tard , et par le fait très-inutilement. Ainsi , sortez , *Messieurs*. Dites à votre maître , de la part du page , M. de Scherbitz , que l'organiste de la Cour , Bach , est chez la signora Hasse , que je l'y ai moi-même conduit , et que j'expliquerai à Sa Majesté , ce trait de page qui sera bientôt pardonné.

Les deux Messieurs tournèrent subitement le dos , et s'éloignèrent sans dire un mot ; mais le page se jeta sur une chaise en riant aux éclats.

Le vieux Bach , qui ne pouvait rien comprendre à cette scène , était debout au milieu de l'appartement , avec l'air d'un homme trahi et vendu. Il regardait avec des yeux stupéfaits son Philippe , qui observait le page d'un regard tendu et plein d'inquiétude.

Enfin , Scherbitz cessa de rire ; se leva, s'approcha du vieillard, et lui dit avec vénération : Pardon , grand maître , pour ma singulière conduite ; je vous l'expliquerai ainsi que l'affaire qui l'a motivée. J'ai beaucoup à vous apprendre , mais à vous seul ; il y va de l'existence de votre fils Friedmann.

De mon fils ! — de mon frère ! s'écrièrent en même temps Sébastien et Philippe. Où est-il donc ?

Ainsi que je le disais à ces Messieurs , répondit le page , il est chez la signora Faustina Hasse.

— Et pourquoi est-il là ? demanda Sébastien.

— Je ne puis le dire qu'à vous seul.

Va dans ta chambre , Philippe ! dit le père doucement ; et , comme une espèce d'inquiétude le retenait , il lui répéta sévèrement : Va donc ! — Alors le jeune garçon s'éloigna avec inquiétude.

Sébastien , tout ému , plein d'un funeste pressentiment , se laissa tomber dans son fauteuil et dit : Allons , M. Scherbitz , nous sommes seuls ; de quoi s'agit-il au sujet de mon Friedmann , dont vous aimez à vous nommer l'ami ?

Je le suis , en effet , père vénérable ! répliqua le page avec un sentiment d'orgueil , et ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois que j'en ai donné la preuve.

— Et ces deux Messieurs , qui sont partis si vite , lorsque vous leur avez dit que mon fils était chez Madame Hasse ?

— Ils ne sont nullement des amis de Friedmann , *tout au contraire* , mon ami ! et c'est pour cela que je voulais parler avec eux.

— Allons , parlez donc , M. de Scherbitz.

Scherbitz parut embarrassé , pour savoir comment annoncer d'une manière convenable ce qu'il ne pouvait pas cacher plus long-temps au père. Pour la première fois peut-être dans sa vie , il quitta , vis-à-vis de cet homme vénérable , cette arrogante légèreté de manières , qui ordinairement lui permettait de garder son sang froid , même dans des momens de danger. Sébastien s'assit devant lui , en tenant les mains croisées , et en dirigeant un regard pur , ferme et scrutateur sur son interlocuteur. — Enfin , appelant tout son courage , il commença :

Votre fils , Friedmann , mon respectable Monsieur , m'a raconté une fois , comment lui , encore enfant , différait de ses frères et sœurs d'une manière très-remarquable , tellement qu'il avait saisi tout ce qui

le poussait avec un sérieux au-dessus de son âge , et qu'il avait fait des efforts pour s'y attacher pour toujours.

Oh ! oui, oui ! il était réellement ainsi, affirma Bach. Au commencement, cette originalité me plaisait dans le jeune enfant ; mais, plus tard, cela me donna des inquiétudes pour lui, et demanda beaucoup de soins pour son éducation.

— Vous l'avez peut-être élevé un peu sévèrement.

— En effet, très-sévèrement, M. de Scherbitz ; dans la crainte du Seigneur, car c'est le devoir des parens ; cependant je ne l'ai contraint à rien. J'ai tenu seulement qu'il obéît à ses convictions, dans les choses où il en avait. Celui qui reconnaît le vrai et le juste et qui ne le pratique pas, est ou une créature dénuée de toute force morale ou un fripon, et il n'est pas homme.

— Hélas ! bon père, un excès de force ne peut-il pas faire faire des écarts à un homme et le précipiter dans l'abyme ?

— C'est possible ; mais il gardera toujours assez de force pour combattre comme un homme, et il ne tombera pas dans la bassesse et dans l'inconstance de principe ; ou il se relèvera pour racheter ses fautes, ou il succombera dignement.

— Dieu veuille que le premier cas arrive ! dit le page en lui-même, tout doucement.

— Craindriez-vous le dernier cas ? demanda Sébastien vivement et avec anxiété.

— Non, maître ; je reconnais en Friedmann assez de force pour se relever.

— Pour se relever ? — Monsieur, bref, dites-moi vite, ce qu'a fait mon fils ?

Eh bien ! vous avez élevé votre fils comme un homme d'honneur ; mais vous-même, homme respectable, vous ne connaissez pas suffisamment le monde d'aujourd'hui, pour avoir pu le mettre à l'abri de tous les dangers qui menacent un jeune homme, qui seul, sans conseil et sans direction, entre dans le grand monde. Votre fils ne connaissait jusqu'à présent de la société, que la maison paternelle et l'église Saint-Thomas. — Alors, il fut appelé à Dresde. On l'accueillit comme le fils, comme le premier élève du célèbre Sébastien Bach. Il arriva bientôt qu'il fut lui-même un maître dans son art. Partout où il paraissait, il trouvait admiration et prévenances. Les grands s'approchaient de lui avec bienveillance, et les petits le flat-

taient comme un favori des grands. C'eût été un miracle, si tout cela ne lui avait pas tourné la tête; et alors il oublia la position qu'il était convenable de garder. Cependant il serait bientôt revenu à lui, car il sait bien distinguer le vrai, de l'apparence; mais il est arrivé *malheureusement*, que la jeune comtesse de Bruhl le choisit pour son maître de musique; — en un mot, votre fils l'aime.

Mon fils a donc perdu la raison? s'écria le vieux Bach, en colère et bondissant de son fauteuil.

Doucement, *papa!* continua le page, en tâchant de l'apaiser; si vous connaissiez la jeune comtesse, vous trouveriez qu'il est tout-à-fait impossible à un jeune homme, tel qu'est votre fils, de ne pas l'aimer, surtout lorsqu'elle témoigne elle-même le désir d'être aimée; et, *par Dieu!* elle l'a bravement témoigné.

Sébastien retomba dans son fauteuil et baissa les yeux sur lui-même avec une profonde tristesse; le page continua ainsi :

Friedmann a combattu sa passion avec courage; mais la jeune comtesse l'a emporté, et..... eh bien! nous sommes tous hommes.

— Pauvre Friedmann! dit le père en soupirant.

Quand le premier accès de la passion fut passé, il pensa à son père : il voulait se détacher de sa bien-aimée; mais le pouvait-il, le devait-il? Tout s'opposait à ce qu'il cherchât à regagner votre confiance. — Devait-il tout découvrir à un père, qu'aucun soupçon n'inquiétait; troubler ainsi le repos de votre cœur et de votre maison? — Il voulait porter à lui seul toute sa peine. — Sa résolution était noble; mais elle le rendait d'autant plus malheureux, que lui-même, à qui la vérité était si sacrée, était un hypocrite envers son père.

— Finissez, Monsieur de Scherbitz, dit tristement et à demi-voix Sébastien.

— Je n'ai plus que peu de chose à dire, respectable maître :

La conscience de Friedmann le tourmentait jour et nuit, mais plus encore la crainte de voir découvrir son secret. Souvent il désespérait de ses forces, et il ne croyait pas pouvoir supporter plus long-temps son existence. Pour faire tout ce qu'il était possible, il cherchait à s'étourdir au milieu de jeunes et de vieux libertins. C'est ainsi que je le trouvai, moi dont la vie est une vie manquée. Je l'aurais volontiers aidé; mais je ne m'aperçus de son mal, que lorsqu'il était sans remède. La blessure était trop récente et la passion se disputait encore trop vivement son cœur.

Je cherchais et j'espérais de le mettre en garde contre la mauvaise société. Souvent cela ne me réussit pas ; alors il prenait subitement une solide détermination. — Il a cessé toute relation avec la comtesse.

Dieu soit loué ! dit Sébastien avec joie. — Mais le page continua d'un air sombre :

Mais écoutez tout auparavant, maître : Le Ministre a découvert ces relations. Il a juré la perte de votre fils ; et c'est ce que j'ai su empêcher. Cependant je ne puis m'opposer à ce qu'il quitte ce pays.

— Vous ne le devez même pas ! répliqua Sébastien avec vivacité et d'un ton déterminé. Mon pauvre fils doit s'éloigner d'ici ; il a besoin de consolations , qu'il ne trouvera que près d'un père.

— Il peut donc paraître devant vous ! demanda Scherbitz.

— Quelle demande ! Où est le père qui repousse un enfant malheureux ! Je comprends , Monsieur, combien doit l'être mon pauvre Friedmann ; car je connais son âme ardente, mieux que personne autre. Conduisez-moi auprès de lui : je suis sûr qu'il aime toujours son père ; mais il doit aussi apprendre à se confier à moi , comme un bon fils.

Homme respectable , dit Scherbitz tout ému , en saisissant la main de Sébastien et en la pressant sur son cœur ! homme respectable , que n'ai-je eu un père comme vous ! A l'âge de quarante ans , j'aurais été autre chose qu'un page. — Mais il faut aider à Friedmann.

Comme il quittait l'appartement , Sébastien le suivait d'un regard troublé , et il se disait en lui-même :

Sais-tu bien ce qu'il y a au fond de mon cœur , et que je ne puis dire hautement la vérité , si je veux encore sauver mon fils ?

Mon plus beau rêve s'est dissipé ; le rêve de me faire un ami de mon fils aîné , un ami pur , sincère , tel que j'en ai vainement cherché un pendant toute ma vie. Oh ! je le reconnais maintenant : l'ami le plus fidèle , la joie la plus pure , c'est l'art. Où trouverai-je des consolations , si je n'avais pas cet art ? Honneur et reconnaissance à toi , être éternel , de ce que tu l'as donné pour compagne aux enfans de la terre pendant leur vie !

Ensuite , il passa de la chambre dans une salle obscure attenante , dans laquelle se trouvait placé un petit , mais excellent piano de Silbermann ; il ouvrit le clavier , frappa quelques accords , et entonna avec un accent qui partait du cœur , la belle mélodie du vieux Choral de Paul Gerhard (*Befehl du deine Wege*) : « Recommande tes actions » aux soins paternels de celui qui dirige le ciel , etc. »

Ces sons se répandaient de plus en plus puissans, et portaient l'accent de la confiance. Ils remplissaient la salle et retentissaient jusque dans la rue, où plus d'un cœur attristé trouva en passant, repos et consolation.

Voici cette belle mélodie arrangée à 4 voix.

TRÈS-GRAVE.

Ja-mais Dieu ne dé-lais-se qui se con-

fie en lui. Si le mon-de m'op-pres-se, Dieu

se-ra mon ap-pui: en Dieu je me con-so-

le de mes plus grands mal-heurs, sa di - vi - ne pa - ro -

le ap - - pai - se les dou - leurs.

The musical score consists of two systems, each with a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (grand staff). The lyrics are in French. The first system ends with a fermata over the vocal line. The second system also ends with a fermata. The piano accompaniment features a steady bass line and chords in the right hand.

J.-B. LAURENS.

(La suite à un prochain numéro.)

SOUVENIRS INDIENS.



UN SUTTY.

(Suite et fin.)

Amba se leva pour faire le tour du bûcher. Elle y marcha d'un pas ferme ! Elle ne pouvait avancer que lentement , embarrassée qu'elle était par l'adoration des Bramines qui se prosternaient par terre pour presser leurs fronts contre ses pieds ; pour se rouler sur le sol avec l'humilité la plus abjecte qu'ils pouvaient exprimer en paroles , en regards et en actions. Le troisième tour étant fini , elle s'assit de nouveau près du feu , pour recevoir les dernières adorations et donner ses bénédictions dernières. Elle se dépouilla de quelques ornemens d'or , qu'elle avait conservés jusque-là , et les envoya par un jeune Bramine , son parent , à sa belle-fille. Enfin , un paquet de hardes et un petit panier d'alimens préparés comme pour un voyage , furent portés et attachés à sa ceinture. Une seule femme était restée auprès d'elle pour l'aider dans ces affreux préparatifs. Le reste de sa famille était à distance , regardant avec une curiosité stupide ; je ne sais si elle provenait d'apathie et d'indifférence ou de profonde admiration. Je ne voyais aucune expression de douleur , je n'apercevais pas une larme , excepté dans les yeux de sa jeune belle-fille.

Elle fut conduite par les prêtres deux pas en avant ; soutenue de chaque côté, elle mit ses deux pieds sur la pierre qui avait servi d'autel ; elle s'y tint debout, entourée par la foule qui lança de nouveau un éclat d'adoration bruyante et frénétique. Pendant ce temps, on lui donna un petit miroir rond, en l'engageant à s'y regarder, et en lui apprenant à croire qu'ainsi déifiée elle allait jouir d'un privilège divin : elle pourrait porter un regard dans le monde des esprits et lire l'histoire de ses transmigrations passées et futures. Elle regarda long-temps et fixement le miroir..... En le rendant aux Bramines, elle déclara y avoir vu glisser la représentation fantasmagorique des aventures de son âme ; elle avait déjà été trois fois sur la terre, et trois fois déjà elle avait été délivrée par un pareil sacrifice. Celui-ci allait être le quatrième. La destinée lui en réservait un cinquième qui devait s'accomplir à *Kassy* ou Bénares, après quoi l'étincelle céleste détachée de la source de toute lumière, devait retourner dans le sein et dans la substance du Créateur.

Je m'attendais à quelque artifice, à quelque miroir peint et préparé pour une déception. A l'examen, je ne trouvai qu'un miroir ordinaire, à moins que quelque illusion adroitement ménagée, quelque peinture tenue derrière elle par les mains d'un Bramine, n'aient contribué à la tromper ; l'erreur aura été entièrement le fait de son imagination ! L'acte dernier de cette créature héroïque aurait-il été une fraude, et la dernière parole de sa vie un mensonge !

On lui attacha autour du cou une espèce de collier de boules de camphre et de résine, grossièrement liées ensemble, et un autre collier de petits sacs de toile que j'avais antérieurement examinés et reconnus pleins d'une poudre blanche de camphre, nitre, résine, destinée sans doute à abrégier ses souffrances. Ces colliers, liés sur son cou, furent touchés et ajustés par elle, pièce à pièce, aussi soigneusement que si elle s'habillait pour une fête. Je doute qu'elle en connût le but charitable ; elle les prenait, sans doute à leur parfum de camphre, pour un simple appareil de purification et de consécration. Maintenant elle entra

dans le bûcher, sans que sa contenance trahit la moindre crainte. Il lui fallut escalader une hauteur de plus de trois pieds, sur la saillie des grosses bûches qui formaient un rude escalier. Son mode d'ascension fut précisément celui d'une femme Indienne qui grimpe dans une voiture du pays pour un voyage ; son costume était assez favorable à cette idée. La voûte était trop basse pour lui permettre même de se tenir droite sur son séant, elle dut s'aider des pieds et des genoux pour pénétrer ; elle trouva juste assez de place pour se retourner et s'asseoir très-courbée. Elle se mit alors à arranger les gros paquets de chanvre, comme pour se faire un siège confortable. C'était probablement pour adoucir la saillie des grosses pièces de bois qui occupait le bas du bûcher, et que son poids paraissait avoir un peu dérangées.

Pendant ces petits soins, elle fut invitée à commencer son chant funéraire, *Ram! Rhaïe! Ram!* A la première tentative sa voix était étouffée ; elle finit pourtant par surmonter cet affaiblissement, mais les accens qu'elle fit entendre avaient un son sépulcral, creux, et formaient la plus désolante perversion de la voix humaine. Ses amis, les Bramines, semblaient appréhender de voir faiblir son courage, qu'ils se hâtèrent de stimuler par de bruyans applaudissemens et de vives exclamations. Ils l'exhortaient à ne rien craindre ; elle était une parfaite et bienheureuse *Sutty!* un pur esprit à la porte du Ciel ! Son âme allait s'élancer avec la première flamme, avant que le feu n'atteignît son corps ! Elle n'éprouverait aucune douleur ! Elle s'endormirait placidement sur la terre et se réveillerait dans le Ciel !

Tout ce bruit était capable de l'étourdir, mais son courage n'avait pas besoin d'un pareil secours ; il s'était redressé avant que les oreilles de la victime et celles des assistans fussent assourdies par le bruit.

Après avoir arrangé sa couche, elle s'inclina et avança une figure souriante et calme pour faire des adieux. Tout à coup elle se coucha de tout son long sur le côté droit du cadavre qu'elle embrassait de sa main droite. Dans cette attitude elle fut arrangée,

ajustée, garnie de coussins de chanvre. Les assistants s'occupaient, à la dérobee, à bourrer les interstices du chanvre avec la poudre blanche résineuse, qu'au dehors tout le monde répandait à poignées. Les Bramines jetèrent sous la voûte, sur la mourante et sur le mort, deux ou trois poignées de copeaux du bois sacré *maliagar* (1), sandal noir, employé seulement dans les actes religieux. Enfin, on plaça avec beaucoup de solennité les boules et les gâteaux de pâtes entre le mort et la vivante. Nous avons déjà dit comment on avait préparé ces ofrandes pour les messagers du Juge des morts.

Maintenant, il fallait clôturer le bûcher : on ne procéda plus avec lenteur et loisir ; tout semblait animé par l'enthousiasme ; le travail se faisait avec un zèle ardent, avec une incroyable vivacité. Deux blocs énormes de bois furent ajustés à l'orifice par lequel Amba venait d'entrer. L'orifice en fut complètement bouché. On y poussa par force des fagots de broussailles qu'on assujétit en les liant, et qu'on recouvrit, comme tout le reste du bûcher, avec des tiges de chanvre. La prison était parfaite ; une bête féroce n'aurait pu s'en échapper. Si la victime était entrée volontairement, elle n'avait plus la moindre chance d'en sortir, quand même elle le désirerait, en sentant les tortures du feu.

Pendant cette étrange opération, un Bramine se tenait à ses côtés vers l'Orient, et continuait à lui adresser un chant sonore, de vifs encouragemens et d'adoucissantes prières. J'entendais sa voix dans l'intérieur, psalmodiant ses propres funérailles, et répondant aux Bramines qui lui demandaient ses dernières bénédictions. Maintenant que sa contenance ne craignait plus l'œil des amis, le sentiment orgueilleux qui la soutenait put fléchir ; peut-être était-elle à moitié étouffée au milieu de ces résines camphrées ; car, par quelle cause que ce soit, sa voix reprit ce ton effrayant et surnaturel que j'avais une fois remarqué. Ces

(1) La fable grecque de Méléagre et de son lion trouve, dans ce fait et dans cette étymologie, son origine indienne.

derniers mots de *Ram! Rhaïe! Ram!* étaient prononcés d'une façon rapide et agitée, fort pénible à entendre, comme si elle faillissait dans cette lutte contre les horreurs de l'agonie, et comme si elle était enfin pleinement convaincue de la folie et de la misère de sa situation!

J'étais alors à un demi-yard du bûcher, du côté de la tête, dans le but de m'assurer autant que les circonstances le permettraient, combien de temps et jusqu'à quel degré Amba demeurerait maîtresse d'elle-même, et jusqu'où la nature pouvait aller dans une si cruelle épreuve! Dix minutes furent employées à fermer le bûcher, à le recouvrir de broussailles, à l'asperger de résines, de poudre *gullota*, et de la poudre jaune employée pour les funérailles. Après ce temps, le fils d'Amba saisit une mèche de coton qu'il alluma au feu consacré; puis tombant en adoration et touchant la terre de son front, il approcha la mèche allumée de l'extrémité septentrionale du bûcher sous les pieds de ses parens.

Le pauvre enfant était terriblement agité; il se soutenait avec peine; deux Bramines guidèrent sa main tremblante. Aussitôt que le feu fut appliqué, et qu'un peu de fumée fut visible, plus de cinquante mèches pareilles furent approchées par les assistans. Elles avaient été préparées en paquets de douze environ, allumées toutes ensemble, rapidement divisées et insérées en quelques secondes à six pouces de distance l'une de l'autre, tout autour du bûcher. Toute la masse du combustible se couvrit en moins de deux minutes d'une flamme claire, pétillante, avec le son creux d'une forte combustion, attisée par le courant d'air qui produisait comme le bruit lointain des vagues, et une véhémence d'incendie que l'on ne pourrait jamais se figurer. Avant que le bûcher fût allumé, les Bramines m'avaient recommandé de me tenir à distance. Ils m'avaient dit, d'une façon singulière, que le feu pourrait me blesser; je demandai s'il y avait de la poudre à canon cachée sous le bois. Je ne voulus pas bouger, quand ils m'eurent assuré qu'il n'y en avait point. Les individus qui allumaient le feu tremblaient d'inquiétude et

s'éloignaient à la hâte à plus de trente yards, comme s'ils avaient craint une explosion.

C'était un peu pour éviter d'entendre aucun cri de douleur et d'alarme partant de l'intérieur du bûcher, ce qui est considéré comme un sinistre événement. De plus, ils savaient ce qui allait se produire. Je n'aurais jamais cru qu'une chaleur si intense, si violente, pût être créée par des moyens ordinaires en si peu de temps ! C'était au point que je continuai à éprouver la sensation excoriant avec une douleur aiguë à la face et aux mains, même à la distance où la foule s'était retirée. J'étais à un demi-yard du bûcher, quand on y mit le feu. J'entendis Amba crier : *Ram ! Rhaie ! Ram !* pendant que le feu l'entourait de tout côté. Mais long-temps avant que la flamme pût l'avoir atteinte, je fus obligé de me rejeter en arrière ; quoique ma retraite fût aussi lente que possible, je crois que j'aurais pu entendre le moindre cri échappé à son agonie, remarquer le moindre mouvement convulsif, la plus faible tentative pour s'échapper ! J'estime qu'il n'y eut ni cri, ni mouvement. J'avais vu Amba jusqu'à la fin, tenant le cadavre embrassé ; j'entendis sa voix jusqu'à la fin, au lieu où la position que j'avais vue me la faisait rapporter, et je suis pleinement convaincu qu'elle n'avait pas fait le moindre mouvement.

Sa mort doit avoir eu lieu par suffocation, soit par l'épaisse fumée, soit par l'air échauffé du milieu de la voûte, pendant que le chanvre et la résine flambaient tout autour. J'étais à cinq yards du bûcher, que le feu n'avait pas encore atteint l'intérieur, et pourtant la chaleur était déjà insupportable pour moi. Dans l'intérieur, à plus forte raison, il doit s'être produit instantanément une atmosphère, ou plutôt un vide qui doit avoir subitement arrêté la vie, et probablement sans angoisses. Les tiges de chanvre, couvertes de résines, brûlaient avec de rapides explosions, et l'œuvre de destruction dut être instantanée !

Les exclamations des assistans et des spectateurs n'étaient aucunement assourdissantes comme j'étais préparé à les trouver d'après les descriptions de scènes pareilles. Les Bramines et

leurs musiciens ne faisaient guère plus de bruit, qu'à une sépulture ordinaire. Les spectateurs en allumant le feu, ne poussaient aucune exclamation, mais simplement battaient des mains comme nous faisons au théâtre. Ici, en plein air, avec 500 acteurs tout au plus, éparpillés sur la haute berge d'une rivière, à la distance de 50 ou 100 yards, les applaudissemens faisaient très-peu de bruit. Ce n'est point le mode habituel par lequel les natifs témoignent leur approbation; mais ils avaient un tel but dans cette occasion. En moins de cinq minutes les broussailles du bûcher furent détruites, et le fond massif de sa charpente apparut enveloppé de flammes. A ce moment, si j'avais pu endurer la chaleur et m'approcher du feu, j'aurais reconnu les corps et observé le progrès de leur combustion. Mais la flamme lançait une chaleur si vive, qu'elle me perçait la peau à la distance où j'avais été obligé de me retirer.

La foule se dispersa : la fête était finie ! Ceux qui n'avaient plus de rôle à jouer, ni d'agitation à ressentir, retournèrent à leurs domiciles, très-satisfaits et très-édifiés, sans nul doute. Mes pensées se portaient vers les femmes, parentes de la victime, et vers l'enfant, sa belle-fille. Ces femmes restaient assises là où Amba les avaient laissées, dans un état d'égarement et d'affliction. Mais on n'entendait aucune voix dans ce groupe désolé : l'œil du public paraissait avoir retenu l'expression de leur sentiment; il est à croire que la nature reprit ses droits, quand elles retournèrent sous leurs toits domestiques, naguère encore fréquentés par la défunte !

Les cérémonies dernières exigeaient que les assistans demeurassent près du bûcher jusqu'à minuit. Le feu fut entretenu avec du *ghy*, dont la flamme onctueuse aida à calciner les derniers débris et à les réduire avec les cendres du bois à une fort petite quantité de poudre grise. On les arrose avec l'eau du Gange; puis on les ramasse soigneusement et on les porte en pèlerinage au *Nerbudda* ou au Gange, et on les jette dans le courant. D'autres fois un tombeau étroit est élevé sur le lieu occupé par le bûcher; on y renferme les cendres que l'on recouvre de sable.

On place par-dessus des offrandes de *ghy*, de farines, de grains, d'épices et de fleurs, adressées aux mânes des défunts et à tous leurs ancêtres. Les oiseaux et les chiens sauvages les ont bientôt dévorées. Une troupe de ces derniers est toujours à l'affût pour se disputer la nourriture aussitôt qu'elle est déposée.

Le jour suivant, un petit autel octogone de trois pieds de haut, de deux de diamètre, était bâti à cet endroit avec de la terre et de l'argile, propre, net et blanchi à la chaux. Un arbuste de basilic était planté au-dessus. La première pluie d'orage fit disparaître ce tombeau dans un débordement de la rivière. Mais la mémoire des morts sera conservée; les noms cités avec respect dans tous les exercices domestiques et religieux, et surtout à la fête mensuelle consacrée aux ancêtres des défunts! Là, ceux qui ont conféré bénéfices et honneurs sur les descendants, ne sont jamais oubliés. Dans les familles riches, une fête annuelle pareille est renouvelée toute la vie par l'héritier, à l'anniversaire de la mort; de grosses sommes sont dépensées à cette occasion, car il faut inviter toutes les personnes de la caste que l'on peut rencontrer, et accueillir tout Bramine affamé qui se présente. Les gens riches élèvent parfois une pagode ou temple, au lieu où fut le bûcher ou dans son voisinage; quelquefois une tombe, dont les prétentions en fait de goût, de volume et de solidité, dépendent des circonstances.

Plusieurs symboles hiéroglyphiques variés dans les divers cantons du pays, signalent ces genres de constructions : un bras de femme plié au coude, la main ouverte, la pomme tournée au spectateur; le poignet et le bras au-dessus du coude abondamment garnis de bracelets matrimoniaux, voilà le signe habituel dans le pays de *Guzerato*. Un guerrier armé, à cheval et ce bras au-dessus de lui sur un monument de pierre, indiquent que le soldat mourut dans une bataille, et que sa veuve accomplit le *Sutty*. Ces tombes se voient en triste profusion dans quelques lieux, et paraissent remonter à la plus haute antiquité. Le cœur saigne en pensant aux scènes de souffrances et de désolations qu'elles rappellent! Le sang répandu, les injustices, les violences

et la cruauté des hommes, la soumission et la foi des femmes !

Espérons que l'aurore d'un nouveau jour a déjà lui sur l'Indostan. Ces hideux sacrifices humains seront mentionnés par les générations futures, comme quelque chose d'antérieur à la domination de l'Angleterre. Le gouvernement bienfaisant de la jeune Reine de la métropole occidentale, sera rendu mémorable dans ses domaines orientaux par le bénéfice du progrès moral et politique, aussi bien que matériel ! Une fois établi, il continuera ses conquêtes, jusqu'à ce que la lumière ait pénétré jusqu'au plus sombre repli de la caverne de l'erreur, et jusqu'à ce que l'on ait atteint dans leur dernier retranchement la cruauté et la superstition !

M^{me} EUSÈBE DE SALLES.

Poésie.

LA VILLA DES FONTAINES.

A L. G.....

Nous voici dans l'agreste asile ,
Verdoyant portique des cieux ,
Où l'heureux poète s'exile
Dans un azur délicieux.
C'est la villa napolitaine
Où coule une double fontaine ,
Où l'air se parfume de thym ;
Où les beaux arbres de l'allée
Gardent à la terre voilée
Toute la fraîcheur du matin.

Sous son portail de sicomores ,
Sous ses trois nefs de marronniers ,
On entend les vagues sonores ,
Le chant lointain des nautonniers ;
Son jardin que l'eau vive arrose ,
S'épanouit comme une rose ,
Quand l'hiver nous fait ses adieux ;
Sur son toit , la haute colline ,
Comme un vert panache s'incline
Avec ses pins mélodieux.

Là , le poète cénobite ,
Jetant ses yeux à l'horizon ,
Voit la cité que l'homme habite ,
La cité , sa vaste prison ;
Sur la pierre de ces fontaines ,
Il entend les clameurs lointaines ,
Les grands bruits du môle et du port ;
Il entend , sous sa fratche tente ,
La foule toujours haletante
Pour marcher plus vite à la mort.

Oh ! puisque la tombe de marbre
Est notre dernière maison ,
Vivons à l'air , dormons sous l'arbre ,
Parlons d'amour sur le gazon.
Laissons à l'orageuse ville ,
Son fracas , sa lutte civile ,
Ses toits brûlans , ses lourds ennuis ;
Changeons les heures ordonnées ,
Nos nuits sont les chaudes journées ,
Et nos jours sont les fraches nuits.

Il est doux sur cette terrasse ,
Quand la cité lointaine dort ,
Lorsque l'œil a perdu la trace
Du navire qui rentre au port ;
Quand les nocturnes harmonies
Vers le ciel s'élèvent unies
Du frais bassin au vert sillon ,
Que dans la sonore campagne ,
Toute mélodie accompagne
La plainte lente du grillon.

Il est doux , sous nos colonnades ,
Loin d'une alcove et d'un linceul ,
D'éterniser les promenades
A l'heure où l'on médite seul ;
De veiller lorsque dort la foule ,
De contempler le ciel qui roule ,
Portant ses astres avec lui ;
Et puis , comme on a fait la veille ,
De s'endormir quand tout s'éveille ,
Quand le premier rayon a lui.

C'est alors qu'on s'écoute vivre
Affranchi des terrestres nœuds ;
Le ciel nous montre son grand livre
Parsemé de points lumineux :
A minuit l'odorante brise
Nous porte le flot qui se brise
Harmonieux comme un doux chant ;
Le phare lointain se révèle ,
Ainsi qu'une étoile nouvelle ,
Dans les étoiles du couchant.

Ce sont des heures embaumées
Que dans leur vol on peut saisir ,
Où l'on pense aux choses aimées ,
Aux doux mensonges du plaisir ;
Où notre âme , légère , oublie
Ce vieux monde , ivre de folie ,
Pétri de larmes et de sang ;
Où nos illusions premières
Aux feux des célestes lumières
Dorent notre cœur renaissant.

Garde-moi toujours tes prestiges ,
Toi qu'ici mon hymne appela ,
Esprit nocturne qui voltiges
Sous les arbres de la villa.
Conserve à ces fraîches allées ,
A ces collines , aux vallées ,
Ce parfum qui donne un désir ;
Sois indulgent à tout poète
Qui trouve ici sa longue fête ,
Et qui s'endort dans son loisir.

Ainsi je chantais sous la nue
Ces vers écrits sur le gazon ,
Cherchant une muse inconnue
Qui se levait à l'horizon :
Et souvent ma plume indocile
Vers le flot venu de Sicile
Se tournait , demandant des vers ;
Comme l'aiguille magnétique
Se tourne au sein de l'Atlantique ,
Vers le pôle de l'univers.

Ah ! cet invisible génie
Qui , pour moi , déjà voltigeait
Dans les rameaux pleins d'harmonie
Du bel arbre qui m'ombrageait ,
C'était vous , image rêvée !
Et quand vous fûtes arrivée
Ici , dans ce désert riant ,
Je compris la muse puissante
Qui déjà me dictait , absente ,
Ces vers soufflés de l'Orient.

MÉRY.

Marseille, juillet 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Le Siège d'Orléans , en 1429 ; par Mad^e la Princesse de CRAON.

Paris. — Dumont, 1843 ; 4 vol. in-8°.

Quand, à la distance où la Révolution française nous a placés, nous arrêtons nos regards sur le grand monument de la vieille monarchie, la statue qui s'en détache, la plus rayonnante et la plus parfaite, est celle de la Vierge de Domremy. Combien le souvenir du bûcher de Rouen n'a-t-il pas nourri d'indignations généreuses et fait répandre de larmes ! C'est, en effet, un admirable privilège de notre nature, de prendre intérêt à toutes les grandes infortunes, comme si toutes elles étaient contemporaines. Il se fait en nous un tressaillement involontaire à l'idée de l'injustice et de l'ingratitude, et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, le récit de la condamnation de Jeanne-d'Arc couvrira d'ignominie les Anglais, l'évêque de Beauvais, et l'ancienne Université de Paris.

Il n'y a rien dans l'histoire des autres nations que l'on puisse opposer ou comparer à cette touchante figure de Jeanne-d'Arc. Une paysanne de dix-huit ans, exaltée par le tableau des misères et des humiliations de la Patrie, quitte un jour son village et ses humbles parents. La voix de Dieu s'est fait entendre à sa jeune et pure intelligence. Elle va trouver le Dauphin, relève son courage, triomphe de la science des docteurs et de la jalousie des hommes d'armes, promet de *bouter* l'Anglais hors de la terre sacrée de France, délivre Orléans, conduit le fils de Charles VI aux pieds de l'archevêque de Reims, et demande

pour toute récompense la liberté de retourner à ses champs. Cette paysanne , cependant , après avoir assuré l'indépendance du pays , est abandonnée par les siens ; elle est prisonnière des anglais ; elle est accusée de sorcellerie par les docteurs ; elle est brûlée vive dans une ville de France , à la vue d'une population impassible. Quel tableau plus saisissant , plus imprégné de grandeur , plus entaché de honte ! Il est trop vrai que Charles VII , humble roitelet de Bourges , avant l'intervention de Jeanne-d'Arc , n'offrit pas de la racheter , et que la chevalerie dont elle avait secoué l'engourdissement , la vit mourir sans regrets , sans indignation. Rien ne prouve mieux tout ce que la Vierge lorraine avait fait de grand et d'héroïque. Si son bras avait eu moins de puissance , elle eût trouvé de toutes parts des champions , des libérateurs. Mais sa présence devenait pour tous un continuel reproche , et tout le monde s'entendit pour laisser aux Anglais le temps de sacrifier la sainte et virginale prisonnière , qui les avait si souvent vus fuir en pleine campagne.

En apprenant sa mort , la France ne prit pas le deuil ; le roi ne commanda pour elle aucunes prières publiques , et près de vingt années s'écoulèrent , avant que le procès de sa condamnation devînt l'objet d'une révision impartiale. Jamais on ne parla moins de Jeanne-d'Arc , que dans le second tiers du *xv^e* siècle. A peine livrée aux Anglais , personne ne s'avise de plaider sa cause. Nul jongleur , nul faiseur de jeux dramatiques ou de chansons de geste , ne la prit pour le sujet de ses inspirations. On ne lui dressa ni statue , ni monument tumulaire ; on ne prononça pas son oraison funèbre ; en un mot , sa grande ombre sembla suspendue comme un opprobre sur toute la génération contemporaine de Charles VII ; mais , de nos jours , l'Europe entière a bien vengé la Pucelle d'Orléans. Le drame de Schiller est l'un des rares chefs-d'œuvre littéraires de la fin du *xviii^e* siècle ; les Anglais eux-mêmes ont applaudi leur poète-lauréat Santhey , quand il a chanté celle que leurs pères avaient brûlé vive. Les Français ont aussi plus d'une fois abordé le grand sujet de Jeanne-d'Arc. Malheureusement notre système de versification n'a pas toute la liberté que réclamerait la muse historique ; et si nous voyons de nombreux rimeurs soumettre à des distiques alternativement masculins et féminins des récits de longue haleine , c'est parce qu'ils se méprennent sur les invincibles difficultés de notre prosodie. D'ailleurs , en règle générale , quand l'histoire bien connue atteint les limites de l'imagination la

plus exigeante , la rime ne trouve plus rien à faire ; elle demeure au-dessous de ce qu'elle prétendrait relever. Le moyen de dorer l'or ou de blanchir la fleur de lys ? Quelle épopée vaudrait le simple récit de la passion du Sauveur des hommes ? Quelle ode sera jamais à la hauteur de l'interrogatoire de Jeanne-d'Arc ?...

Hélas ! ce mot de poésie nous rappelle à nous tous , Français du xix^e siècle , le plus grand forfait littéraire des temps modernes. Couvrons-nous le visage de honte et de douleur. Au xv^e siècle, nous avons laissé brûler Jeanne-d'Arc ; nous avons fait pis au xviii^e siècle , en prenant pour objet de notre idolâtrie l'écrivain français qui n'avait pas craint d'employer toutes les ressources et tous les raffinemens de son esprit , à flétrir la renommée pure et virginale de Jeanne-d'Arc. Voltaire consacra ses plus joyeux loisirs de vingt années , à rassembler autour de cette blanche figure un tombereau d'immondices. Ce fut surtout pour les petits soupers de Berlin , qu'il profana ainsi le chaste nom de la libératrice de sa patrie. Oui, Voltaire, vous êtes un beau génie , et vous avez fait de grands ouvrages ; mais cette action abominable soulèvera contre vous à jamais , toutes les âmes généreuses. Vous avez pris le plus divin nom de la France pour le couvrir de fange , et vous avez eu soin de choisir celui d'une femme. Car il ne faut pas s'y tromper , si vous aviez donné la préférence de l'outrage à l'un de nos anciens preux , tels que Saint Louis , Bayard ou Duguesclin, la noblesse française ne l'eût pas souffert ; le rire eût expiré sur toutes les lèvres , et les auditeurs n'auraient pas manqué de lever leur bâton sur l'impudent thersite ; mais une jeune fille , une sainte vierge ! Qui pouvait songer à prendre sa défense , à Berlin surtout ?

Aujourd'hui , les temps ont bien changé ; si nous rencontrons encore en France des gens qui gardent une haine violente, aux rois, aux nobles , aux prêtres , il n'est personne qui ne condamne le poème de Voltaire , et qui n'ait voué son culte à la mémoire de Jeanne-d'Arc.

Tandis qu'une jeune princesse du sang royal consacrait à la Vierge lorraine les premiers essais , hélas ! et les derniers d'un ciseau dirigé par le sentiment le plus délicat et le plus pur, une femme déjà entourée de cette auréole qui s'attache à la réunion d'un grand nom , d'un talent rare et d'un noble caractère, se préparait par de longues années d'études et de patientes recherches à redire avec exactitude , avec intérêt , avec charme , l'histoire de Jeanne-d'Arc , bergère , puis chargée d'une mission providentielle , puis héroïne , puis captive ,

puis accusée , puis mourante sur un bûcher. Et ce grand tableau ne suffisait pas encore à Madame la princesse de Craon. Ce n'est pas seulement Jeanne-d'Arc qu'elle a voulu nous rappeler ; c'est la France et ses mœurs guerrières , domestiques et religieuses ; c'est le village , la ville , la cour et le château ; c'est le paysan , le clerc , le bourgeois , le courtisan , le docteur , le chevalier , le prince , les festins , les fêtes , la poésie , les légendes et les fabliaux ; en un mot , c'est le *xv^e siècle* , avec tout son éclat et toutes ses horreurs , tous ses aspects jusqu'à présent si mal saisis. Avant Madame de Craon , il est vrai que M. Monteil l'avait tenté. Mais , qui lit M. Monteil , même à l'Académie des inscriptions ? Tout le monde , au contraire , a déjà lu ou lira le *Siège d'Orléans*. Et d'où vient cette différence entre deux écrivains peut-être également savans ? M. Monteil n'écrit-il pas avec autant et même plus de correction que Madame de Craon ? Sans aucun doute ; mais M. Monteil n'aurait pas fait *Thomas Morus* ; M. Monteil était âgé de soixante ans quand il rédigea sa belle *Histoire des Francs des divers états* ; enfin , que vous dirai-je ? M. Monteil n'est pas Madame la princesse de Craon.

On aurait grand tort de ne voir dans le *Siège d'Orléans* qu'un roman bien conduit et habilement cousu sur les chroniques ; c'est tout aussi bien de l'histoire que le livre de M. de Barante sur les ducs de Bourgogne , que les *Récits mérovingiens* de M. Thierry , que la *Vie de Saint Louis* , de M. le marquis de Villeneuve-Trans. Pour mériter le beau nom d'historien , il n'est pas indispensable de raconter tout ce que les personnages introduits sur la scène ont fait depuis leur naissance jusqu'à leur mort ; et , d'un autre côté , pour rendre aux siècles écoulés une apparence de vie , il ne suffit pas d'accepter avec scrupule le témoignage des annalistes , car leur déclaration ne s'étend pas à tous les accidens de la vie réelle. Il reste des déserts à peupler , des abîmes à combler , et c'est alors que se révèle le défaut de jugement , ou la délicatesse de goût , la bassesse des conceptions ou l'élévation des pensées de l'écrivain , assez hardi pour évoquer les générations dont plusieurs siècles nous ont masqué la vue. Pour l'époque de Jeanne-d'Arc en particulier , il faut que la critique la plus exercée se mette à la piste des ouvrages les plus divers , des poèmes , des sermons , des chartes , des livres d'agriculture , de commerce et de jurisprudence. Il faut suppléer à la théorie des beaux-arts que l'on ne retrouve pas dans les anciens manuscrits ; il faut tour à tour en-

dosser la robe du pédant de l'université et le harnais de l'homme de guerre. Et si, dans ce temps-là, un fait semble dominer tous les autres, et imprimer au mouvement général le caractère qui lui est propre, sera-t-on accusé de n'avoir fait qu'un roman, parce qu'on aura mis tout le récit sous le patronage de ce fait ? Nous ne le pensons pas.

Le *Siège d'Orléans* est divisé en quatre parties. La première comprend un peu plus que les deux premiers volumes, et s'arrête au moment de l'entrée de l'armée victorieuse dans les murs d'Orléans. C'est au quatorzième chapitre seulement qu'il nous est permis d'entrevoir Jeanne-d'Arc, et nous allons laisser à Madame de Craon le soin de l'introduire devant nous. Après un délicieux tableau de la vie calme des champs, nous sommes transportés à Domremy, devant l'image de la Vierge : « Un groupe de jeunes filles traversait la grande place de Domremy, et se dirigeait vers l'église paroissiale. Elles allaient parer la bonne Vierge de ses habits de fête. L'une portait la robe de soie mêlée d'or et d'argent ; l'autre tenait le voile de dentelles et la couronne à six branches. Nos aïeux aimaient les symboles d'une pieuse et religieuse tendresse ; ils voulaient témoigner par des soins continuels et des attentions prévoyantes, que Marie régnait sur leur cœur, comme elle règne dans le ciel. Elle avait diverses parures, et c'était un honneur pour les jeunes filles de broder son manteau. A elle le premier épi de blé, la première grappe de raisin ; à elle le cierge qui prie pour le malade ou pour l'enfant qui va naître. Quand la dentelle, chef-d'œuvre de patience et d'adresse, quand le tissu d'azur destiné à en relever l'éclat eut couvert l'autel, les jeunes filles sortirent ; une seule resta dans le temple et vint s'agenouiller près de la balustrade de bois noir qui séparait le sanctuaire de la nef. La nuit approchait, et elle ne songeait point à se retirer. Les derniers rayons du jour s'éteignirent sous les vitraux des ogives, et le sanctuaire demeura plongé dans l'obscurité..... Tout à coup la fille de Jacques-d'Arc et d'Isabelle René tressaillit : une lueur sur-naturelle remplissait la nef..... »

Quel tableau ravissant de grâce et de fraîcheur ! Il y en a vingt aussi beaux dans l'ouvrage de Madame la princesse de Craon. Jeanne-d'Arc résiste long-temps aux voix divines qu'elle croit entendre. Enfin, elle s'éloigne en pleurant de la chaumière, qui devait plus tard, à cause d'elle, devenir le but d'un pèlerinage patriotique. Nous la sui-

vous à Vaucouleurs , parmi les compagnons de débauche du sire de Beaudricourt. Nous entrons avec elle dans cette belle Lorraine , et ne pouvant assez louer les couleurs qui s'échappent de la palette de l'auteur , nous allons encore citer quelques lignes , en rappelant que nous avons pénétré dans la forêt qui recèle la chapelle de Sainte-Catherine de Frebois : « Parmi ces flots parfumés de feuillages , de fruits » et de fleurs , se plongent sans cesse des troupes d'oiseaux qui reviennent dans la plaine , heureux et libres. Les uns volent de branche en branche ; les autres chantent paisibles sous un toit de feuilles , près du nid où couvent leur compagne. Partout on entend des bruits de vie ; l'écorce se divise , le bourgeon s'ouvre , la fleur se déploie , la graine tombe , le duvet s'envole ; des milliers d'insectes s'agitent au sein de toutes ces plantes. Ceux-ci bâtissent un palais de gomme ; ceux-là , filent un berceau de soie ; les uns chassent , attendent des pièges , naviguent et tissent des filets ; les autres découvrent , creusent , percent , amassent , roulent et font descendre l'air jusque sous le cristal des eaux. Tous déploient incessamment une industrie , une activité prodigieuse , tant le Créateur s'est plu partout à multiplier l'existence. » En vérité cela est beau comme les plus beaux vers du monde ; nous croyons être au milieu des enchantemens des *Mille et une Nuits* , et cependant ce n'est que le tableau fortement colorié , chaudement senti de l'intérieur d'une forêt dans les derniers jours du printemps. O M. Montell , vous êtes un savant homme , vous pensez avec esprit , vous écrivez avec correction ; mais vous ne peignez pas comme cela !

Enfin , Jeanne est présentée à Charles VII. Le prince lui eût permis facilement de combattre ; mais ses conseillers le décidèrent à réclamer auparavant l'avis et les lumières de Messieurs les docteurs de l'Université. Il fallut que la pauvre jeune fille se rendit encore à Chinon , et comparût au milieu des docteurs , comme autrefois le Sauveur des hommes. A cette occasion , je dois faire un gros reproche à Madame la princesse de Craon. Elle a laissé percer dans son livre , et cela , non pas une fois , mais à diverses reprises , une sorte d'éloignement qu'on pourrait même taxer d'antipathie , pour les pédans en général et pour les vieux docteurs de l'Université en particulier. En vérité , cela nous semble fort mal. Passez à ces braves gens la dureté , l'ambition , la morgue et l'intolérance , vous les trouverez aussi bons et plus amusans que personne. Je sais bien qu'ils jouèrent

un fort vilain rôle dans le procès de Jeanne-d'Arc , et M. Libri qui dernièrement donnait une ingénieuse récapitulation des mauvais instincts de certains professeurs , aurait bien fait peut-être d'en prendre note ; mais, enfin , je soutiens que Madame de Craon n'a pas montré dans son livre assez de respect pour notre mère, la fille des rois ; mon impartialité me fait un devoir de le lui reprocher. Il est dangereux de se brouiller avec l'Université ; on peut en être puni jusqu'à la septième génération.

J'ai dit que, dans cette première partie, Jeanne-d'Arc n'occupait qu'un faible côté de la scène. Nous portons souvent, en effet, nos regards autour d'elle. Nous nous arrêtons un peu longuement peut-être sur le fuseau de la reine Marie d'Anjou, et nous reconnaissons dans le récit de toutes ses charmantes découpures, la double inspiration de la Bible et de l'Iliade. Plus loin, la description du festin des noces du régent d'Angleterre avec Jeanne de Bourgogne, offre la scène la plus curieuse que l'on ait encore disposée ; et tandis que chacun des détails semble pouvoir lutter d'exactitude avec une dissertation de Bénédictins, nous admirons, dans l'ensemble du tableau, la vivacité de teinte et la grandeur d'exécution d'un Paul Véronèse. Voyez ces orgueilleux Anglais qui pressurent le peuple de France ; ce duc de Bethford, également désireux d'écraser les vaincus et de dépouiller le jeune roi d'Angleterre ; le duc de Bourgogne, incertain entre ces inspirations de vengeance qui l'éloignent du Dauphin, et les sentiments de prince français qui l'en rapprochent ; le duc d'Orléans composant, en prison, des vers qui devront l'immortaliser ; puis Dunois, Beauvau, La Hire, Montmorency, et ce Georges La Trémouille, auquel peut-être il est permis de reprocher l'ingratitude de Charles VII, à l'égard de Jeanne-d'Arc. Voici maintenant la blonde reine Marie d'Anjou ; la jeune Agnès Sorel, dont nos compilateurs modernes ont fait la maîtresse du prince, mais qui sans doute n'était qu'une aimable et vertueuse damoiselle d'honneur, chère à la reine encore plus qu'à son royal époux. Il est inutile d'ajouter qu'ici la belle Agnès ne put jouer que le rôle de gracieuse innocence, car il y a dans tous les ouvrages de Madame la princesse de Craon, un délicieux parfum de chasteté pénétrante, s'il est permis de le dire ; et dans le *Siege d'Orléans* en particulier, il est impossible de se soustraire à l'impression de ce mélange de force et de pureté, qu'on chercherait en vain dans les autres productions de la littérature contemporaine.

De la cour et des manoirs de la chevalerie, nous passons dans l'intérieur des cloîtres, et nous trouvons liés à l'action principale, un vieil abbé, un jeune *imagier*, des paysans, des hôteliers et des bourgeois. Quelle que soit l'attention réclamée par tant de scènes animées du souffle du talent, dès que revient le nom de Jeanne-d'Arc, nous n'avons plus d'admiration que pour elle. Orléans est délivré; mais là ne s'arrête pas la mission de la jeune fille; il faut que le Dauphin reçoive dans la métropole de Reims l'onction royale. Nous essaierions en vain de donner une idée de l'intérêt qui s'attache à cette deuxième partie. Nous suivons toutes les émotions du père de la Pucelle d'Orléans, et nous lui pardonnons les ressentimens contre une fille coupable de n'avoir pas méconnu l'inspiration divine. D'ailleurs, une larme suffit pour étouffer tous les reproches; et si le vieillard gémit encore, c'est de ne pouvoir recouvrer son cher enfant. Pourquoi la pauvre Jeanne n'eut-elle pas, en effet, la force de quitter le roi, dès ce moment-là! Pourquoi déjà poursuivie par une basse envie, ne sut-elle pas résister aux instances, peut-être assez faibles, qu'on se crut à la cour obligé de lui faire? La Trémouille et tous les autres grands barons ne dissimulaient plus leur mauvais vouloir; on se sentait humilié de devoir le salut de la France à une fille des champs; et voilà pourquoi, sous les murs de Paris, les hommes d'armes prirent la fuite, pour n'être pas conduits à l'assaut par la Pucelle. On la laissa dans les fossés, gravement blessée, et personne ne voulut protéger son retour. Puis on l'envoya devant Beauvais; on la fit prendre, on la laissa juger; et tandis que Charles VII avait dans ses prisons Talbot, on n'essaya pas même de proposer l'échange de Jeanne-d'Arc contre ce fameux capitaine. Il est donc permis de le dire sans doute; elle fut immolée par l'Angleterre, mais elle fut abandonnée par la France, et le *xv^e* siècle tout entier est coupable de sa mort. De nos jours même, c'est à deux femmes seulement que Jeanne-d'Arc doit un monument expiatoire digne d'elle: l'une a reproduit ses traits avec bonheur; l'autre a raconté son admirable sacrifice avec éloquence. Au nom de la Princesse Marie et de Madame de Craon, ajoutons celui d'une vieille fille très-respectable, que la mort a frappée depuis plus de deux siècles. Je veux parler de Mademoiselle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, coupable d'assez mauvaise prose et d'un grand nombre de méchants vers, qui lui méritèrent autrefois les sarcasmes de Sarraasin et Tallemant-des-Réaux;

mais qui néanmoins a trouvé dans une méchante gravure de Jeanne-d'Arc , l'inspiration d'un excellent quatrain. Le voici :

Peux-tu bien accorder , Vierge du ciel chérie ,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie ,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté !

Cela vaut mieux que tout le poème de Chapelain , et quant à celui de Voltaire , Dieu nous garde d'en parler. Nous aimons mieux finir en félicitant de nouveau Madame la princesse de Craon du bel ouvrage dont elle vient d'enrichir la littérature contemporaine. C'est non-seulement une éloquente composition , c'est encore un livre animé des sentimens les plus généreux , les plus nobles , les plus français. Il est impossible de le lire sans répandre à chaque instant des larmes délicieuses , et sans aimer d'un amour plus tendre et plus exalté le pays de Jeanne-d'Arc , notre douce France. Je le répète , le Siège d'Orléans est plus vrai que toutes nos compilations historiques sur la même époque , et nous voudrions que l'Université de France , insensible aux légers sarcasmes de l'auteur contre une pédanterie qui n'est plus de notre siècle , mît entre les mains de ses jeunes lauréats un ouvrage que nous croyons fait pour éveiller toutes les bonnes pensées de religion , de morale et de patriotisme. Il est vrai qu'on y dit beaucoup de mal des Anglais. Mais quoi ? nos voisins le pardonnent à Madame la princesse de Craon ; ils annoncent à Londres même une traduction anglaise du *Siège d'Orléans*.

Paulin PARIS ,

Conservateur des manuscrits français de la bibliothèque
du Roi ; membre de l'Institut.

CHRONIQUE.

A Monsieur GRAS, éditeur de la *Revue du Midi*.

Puisqu'aussi bien, Monsieur, me voilà absent pour quelque temps de Montpellier, et que vous pensez que les quelques pages de causerie que j'avais coutume de vous donner sous le titre de *Chronique*, doivent être continuées de loin, je me permettrai de vous adresser d'ici, sous forme d'épître, des réflexions sur tout ce qui me paraîtra pouvoir, dans le monde parisien, intéresser nos lecteurs.

Et d'abord, Monsieur, j'ai vu, dès mon arrivée, représenter au Théâtre Français la nouvelle pièce de cet infatigable et spirituel conteur qui se nomme Alexandre Dumas, et qu'au train dont il y va, on pourra bien quelque jour appeler *Alexandre-le-Fécond*, sinon *Alexandre-le-Grand*. Que vous en dire, Monsieur, que vous ne sachiez déjà ? Cela est presto, vif, alerte, joyeux, comme *M^{lle} de Belle-Isle*, du même auteur ; cela court, cela marche, cela parle et rit, et fait rire pendant cinq actes. Il est vrai que, malgré ces qualités, la critique théâtrale qui célèbre ici depuis trop long-temps ses saturnales, prétend que la pièce est ennuyeuse. C'est une comédie de genre, dit-elle, et non une comédie de caractère. Eh ! de grâce, Messieurs du feuilleton, qu'importe au public ? Relisez, s'il vous plaît, la *Critique de l'École des femmes*, de notre immortel Molière. Ce rude joueur vous y répond par avance : Être. . . . ce qu'est Arnolphe dans l'*École des femmes* ne constitue point un caractère. La pièce est donc elle aussi une comédie de genre sans parallélisme dans le récit, sans péripéties opposées, sans action complexe, et cependant c'est un chef-d'œuvre. N'allez pas croire néanmoins que je veuille donner ce nom aux *Demoiselles de Saint-Cyr*, et comparer M. Alexandre Dumas à Molière. Hélas ! hélas ! où est Poquelin de nos jours ? Il n'a pas de successeur. Ce n'est, à coup sûr, ni M. Scribe, ni M. Mélesville, ni M. Ancelot, quelque esprit qu'ils aient et pour académiciens qu'ils soient, qui peuvent lutter avec lui. Molière n'existe aujourd'hui, que dans la statue qu'on lui élève.

J'ai vu également, Monsieur, la *Péri* de Théophile Gautier. Attendu le genre *abracadabrant* du spirituel écrivain de la *Presse*, je m'attendais à trouver dans cette pièce quelque chose de *superlificoquentieusement* excentrique ; mais jugez de ma surprise, quand j'ai assisté à un ballet qui n'a d'oriental que le nom et de surprenant que ses décorations. On reconnaît bien çà et là, dans le travail mimique des acteurs, toute l'ingéniosité, tout l'esprit, toute l'imagination de Théophile ; mais tout cela a été écourté par l'expérience de M. de Saint-Georges, lequel a rogné les ailes de la *Péri* le plus qu'il lui a été possible, afin de la renfermer dans le cercle classique des habitudes de l'Opéra. Ça été là pour Théophile Gautier le cercle de Popilius ou le lit de Procuste.

Je n'ai rien à vous dire pour aujourd'hui sur les arts, n'ayant pas encore eu le temps de visiter, par exemple, l'*Hôtel Lambert*, que M^{me} la princesse Czartoryska, ce grand et glorieux débris de la Pologne tombée, fait restaurer, dit-on, avec beaucoup de goût, ni plusieurs autres entreprises de ce genre, publiques ou particulières, dont je vous rendrai bon compte ; mais qu'il me soit permis uniquement pour rendre hommage à la vérité et non dans un but de satire, de revenir sur un

éloge que j'avais cru pouvoir donner à feu Rosellini, le savant professeur d'antiquités égyptiennes.

En parlant de ce savant dans votre dernier numéro, j'avais établi une distinction très-marquée entre lui et Salvolini, ce plagiaire en grand, qui n'essaya pas moins que de dérober toute une gloire. Eh bien ! il paraît que j'avais tort, et que Rosellini, par plus d'un côté, touchait à Salvolini.

En effet, Monsieur, on me communique ici deux brochures de M. Champollion l'ainé, qui servent de complément d'instruction à l'affaire de Salvolini. La première est relative à une grammaire de la langue copte, récemment publiée en Italie par M. Rosellini, et qui n'est autre que la grammaire manuscrite de Champollion le jeune, formée pour son usage personnel, et dont M. Rosellini, étant à Paris, avait pris une copie textuelle. La preuve en est dans la table des chapitres qui sont en même nombre, dans l'identité de rédaction, dans l'absence de ce qui concerne l'adverbe, les prépositions, les mots conjonctifs, la syntaxe, etc., c'est-à-dire de tout ce que Champollion n'avait pas encore mis au net, lors du séjour de Rosellini à Paris.

Il est vrai que l'éditeur de cette grammaire, le savant M. Ungarelli (*Sodalis Barnabites Bononiensis*) excite, dans son avis au lecteur, M. Rosellini à terminer la grammaire copte, promesse faite déjà par celui-ci dans la préface en ces termes : *Grammaticæ pars altera lucem tempore aspiet* ; mais il est permis de douter que M. Rosellini, s'il eût vécu, eût jamais mis à exécution cet engagement ; « car, dit M. Champollion l'ainé, je ne puis pas promettre à M. Ungarelli de prêter à M. Rosellini la partie de la grammaire manuscrite de mon frère qu'il n'a pas encore copiée. »

Je passe à la seconde brochure. Il s'agit de l'interprétation publiée à Rome, avec la gravure des monumens, par M. Ungarelli, des obélisques de Saint-Jean-de-Latran, de la Minerva, du Panthéon ou Mahutæus, Flaminien, Barberini, Pamphile, Campensis ou du Monte Citorio et de Bénévent.

M. Ungarelli, éditeur de cet ouvrage entrepris par Champollion dans son voyage à Rome, en 1826, avec M. Rosellini, et resté inachevé par diverses causes ; M. Ungarelli, trompé par des rapports intéressés, déclare dans sa préface, que, bien que Champollion (qu'il n'a jamais connu) déclarât, en 1827, s'occuper activement de l'interprétation des obélisques, il n'en faut rien croire : *Hoc ex hominis ingenio metiri oportet ; consueverat enim id se in præsentia facere dictitare, quod in animo volveret faciendum.*

Puis M. Ungarelli déclare que les textes explicatifs de son ouvrage, que Champollion ne se sentait point, dit-il, en état de donner, et qu'il regardait comme au-dessus de ses forces, lui ont été communiqués par M. Rosellini.

Or, qu'arrive-t-il ? C'est que, dans vingt lettres qui sont entre les mains de sa famille, Champollion parle de sa traduction des inscriptions obéliscales, et que l'on a trouvé dans ses papiers inédits, à la date de 1827, ce travail tout entier écrit de sa main, travail textuellement identique aux interprétations fournies par M. Rosellini au savant Barnabite. Pour en convaincre tout le monde, M. Champollion l'ainé donne en regard les deux textes (celui de son frère et celui de M. Ungarelli) pour l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran.

De tout quoi il résulte que M. Rosellini a fait pour les obélisques ce qu'il avait déjà fait pour la grammaire copte ; il a copié tout simplement le travail de Champollion et l'a donné comme sien.

Voilà donc encore un plagiat bien constaté, aussi curieux que celui de Salvolini,

quoique moins odieux, commis par un Italien. Ce qui nous étonne, c'est que celui-là aussi n'ait pas essayé de s'impatroniser en France; il y serait sans doute devenu membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur et professeur au Collège de France; car, depuis le maréchal d'Ancre, la race Concini ne s'est jamais éteinte chez nous. Ces Italiens sont comme l'hydre de Lerne; ils renaissent à mesure qu'on les tue.

Que vous dirais-je aujourd'hui, Monsieur, pour en finir? Ah! m'y voici. Vous connaissez la mort de M. le marquis Fortia d'Urban, le dernier des grands seigneurs qui aient porté des ailes de pigeon, aimé sincèrement la littérature, accepté des dédicaces et *pensionné* des savans, toutes choses dont (il faut le dire à leur louange) nos puissances du jour, qui ne sont que des maltôtiers plus ou moins enrichis ou à enrichir, ont une égale et sainte horreur. Eh bien! M. le marquis Fortia d'Urban faisait partie de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Il était ce que l'on appelle *un membre libre*, c'est-à-dire un demi-académicien, ayant droit de partager les travaux, mais non les prérogatives de ses confrères, quelque chose comme qui dirait un savant pour les gens du monde, un homme du monde pour les savans. La mort de Fortia laisse donc vacante une place d'académicien libre. Ce qui nous surprend, ce n'est point qu'elle soit recherchée par un grand nombre de candidats; mais qu'elle le soit uniquement par des hommes bien dignes, selon nous, d'être académiciens tout-à-fait. Ainsi, par exemple, nous savons que M. de Montalembert, pair de France, dont tout le monde connaît le livre chaleureux intitulé: *Du Vandalisme en France*, et la *Vie de Sainte Élisabeth de Hongrie*; — que M. le marquis de Lagrange, député, auteur d'un excellent travail historique; — que l'érudit et zélé bibliophile M. Leber, auquel on doit de savantes recherches sur les *cartes à jouer*, les *danses des morts*, les *monnaies des fous*, etc.; enfin, que M. Onésime Leroy, connu par son travail sur Ducis, sur nos anciens mystères, sur Gerson, etc., se mettent sur les rangs. Tout compte fait, voilà donc au moins (sans compter ceux que nous ne connaissons pas) quatre prétendans à la place d'*académicien libre*. Nous ignorons quel sera le choix du docte corps; mais à sa place, nous l'avouons, nous serions fort embarrassés.

Toutefois, il y a pour se tirer d'affaires, un moyen que nous proposons naïvement, par votre entremise, à l'Académie; et ce moyen, le voici: Puisque les quatre candidats, on ne le peut nier, sont égaux, à peu près, en titres, en travaux, en science, il faut que l'Académie envoie à Monseigneur l'archevêque de Paris une députation chargée de lui emprunter un enfant de chœur. — Un enfant de chœur, allez-vous vous écrier! Et pourquoi faire, s'il vous plaît? — De grâce, un peu de patience: afin qu'à l'instar de celui du *Lutrin*, il *prête sa main novice* et tire à la courte-paille le nom de l'heureux vainqueur. N'est-ce pas la meilleure voie à prendre, pour qu'une élection académique ressemble à une élection politique?

Adieu, Monsieur, j'espère vous envoyer le mois prochain une chronique plus attrayante; et qui sait? par ce temps de vapeur et de fumée, peut-être daterai-je ma lettre de Saint-Petersbourg ou de Londres.

Votre dévoué collaborateur,
ACHILLE JUBINAL.

LA MÉDECINE

ET

LES POÈTES LATINS.

Les richesses variées de la langue latine n'ont suffi si longtemps aux plaisirs et aux besoins de l'esprit, qu'en raison de l'abondance des idées et du style harmonieux qui leur a servi d'enveloppe. Le mérite littéraire a protégé les traditions artistiques ou scientifiques, qui se seraient peut-être décomposées et perdues dans le cours des siècles, si le pouvoir conservateur d'un langage sublime n'eût agi sur elles comme un aromate qui joint au privilège de charmer les sens, celui de retarder la destruction des corps qu'il imprègne. Après avoir admiré la parure et goûté le charme des idées qui nous ont été transmises par la poésie latine, on a compris qu'il n'y aurait pas moins d'intérêt à examiner leur utilité, leurs rapports avec les diverses sciences; et les érudits n'ont pas tardé à s'apercevoir que ce genre d'exploitation des mines d'or de l'antiquité était une bonne spéculation intellectuelle. Ainsi, plusieurs essais nous sont parvenus des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, époques où l'antiquité était bien comprise, et ses productions imitées avec un rare bonheur. Il parut successivement des dissertations très-savantes sur des

littérateurs, des poètes anciens, dont on fit par un ingénieux caprice des médecins, des théologiens, des jurisconsultes, bien qu'ils n'eussent point traité spécialement des matières de médecine, de théologie ou de jurisprudence. Sénèque fut considéré comme chrétien par Ægidius Stranchius, comme théologien par Justus Siberus, comme médecin par Kirsten, Zeltner et plus récemment par P. Sue. On comprend que Cicéron, dont les productions sont à la fois si nombreuses et si variées, ait aussi été morcelé par cette abstraction d'un nouveau genre, et que le prince des orateurs de Rome soit devenu sous la plume des commentateurs un théologien et même un médecin. Schmidius et Berger lui ont composé ces diverses physionomies. Pline, Macrobe et en général les polygraphes de la latinité se prêteraient bien mieux encore à cet artifice de l'analyse qui multiplie les faces de l'existence intellectuelle, et va péniblement recueillir dans ses productions les traits égarés dont la réunion représente une personnalité nouvelle. Le naturaliste Pline a fourni sous ce rapport de nombreux documens aux savans de notre époque.

Ce que l'on comprend des prosateurs, on peut aussi le comprendre des poètes. Rien n'était indigne de leurs accens sublimes ; tous les sujets trouvaient leur place dans ce langage des Dieux : ce n'étaient pas seulement les merveilles de la nature, les beautés de l'art, les inspirations du cœur humain, les passions et en général les sujets réputés poétiques qui étaient jugés dignes de l'harmonie et de la pompe des vers ; la langue flexible des anciens, guidée par leur génie fécond, s'attaquait à toutes sortes de peinture et de description. Chaque sujet convenait à leur imagination, et chez eux la poésie était non-seulement l'expression de la belle nature, mais de la nature quelle qu'elle fût ; ils savaient la rendre attrayante par le mélange paradoxal et cependant très-heureux de descriptions véridiques et de fictions hardies. Une peinture infime ne faisait pas même déroger un poète à sublimes habitudes, et soit que le caractère particulier de la langue latine s'accommodât de cette opposition,

soit que le goût encourageât la diversité des essais, soit enfin qu'on eût la conviction profonde que la réalité, le vrai dans les choses pouvait toujours être le beau dans les vers, les muses païennes ne connaissaient aucune contrainte, et ces vierges immortelles se montraient complaisantes et faciles pour tous les genres de tableaux.

La tolérance de la poésie latine, sa puissance d'embellir tout ce qu'elle touche, nous aide à comprendre comment le genre didactique a pris chez les anciens un si brillant développement. La science, ses faits réputés ingrats, ses austères préceptes se sont transformés en un thème fécond qui a inspiré les plus beaux génies. Il suffit de rappeler Virgile et ses admirables livres des *Géorgiques*, Lucrèce et son œuvre sur la Nature des choses, où la physique des anciens est exposée avec tant d'art, Manilius et son poème sur l'Astronomie, pour montrer à quel degré l'art didactique s'était élevé chez les poètes latins. La médecine pouvait-elle être oubliée dans cet appui que l'imagination et l'harmonie du langage prêtaient aux sciences? Quelque rebelles que les sujets qui lui appartiennent pussent paraître aux règles de la versification et à l'élévation du style, elle devait trouver sa place à côté des autres sciences; et, malgré son apparition tardive dans la ville éternelle, malgré les sarcasmes amers par lesquels Caton le censeur ajourna son droit de cité, la médecine prenant son essor aux beaux jours du siècle d'Auguste, se fit connaître par les succès de Musa et par les écrits de Celse, et parut bientôt inscrite dans les chefs-d'œuvre de la langue latine. Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Juvénal, Perse, Martial y font dans leurs écrits de fréquentes allusions, soit qu'ils reproduisent des préceptes ou des observations médicales, soit que leur enthousiasme s'exhale en poétiques éloges de l'art de guérir, soit enfin qu'ils nous rappellent certains épisodes de son histoire. Aussi les compositeurs de mosaïques littéraires ont-ils pu traiter les poètes latins, comme nous avons vu qu'on avait traité les prosateurs. On s'est appliqué à coudre les lambeaux de leurs œuvres, où s'était attaché le génie médical;

une synthèse réparatrice a succédé à cette mutilation intéressée et nous a donné les écrits des poètes latins, revêtus d'un caractère auquel sans doute n'avaient pas aspiré ces illustres martyrs de l'érudition moderne. Virgile, Horace et Martial surtout ont subi, bon gré mal gré, cette transformation artificielle. Les médecins qui tiennent aux parchemins de leur science, ont dû voir avec orgueil ce nouveau progrès de l'art héraldique, qui, par un savant artifice, est venu jalonner les annales de la médecine avec des noms si fameux. Parmi les travaux auxquels nous devons ces transformations salutaires des anciens poètes, nous devons particulièrement signaler celui de César Zarottus sur Martial.

Certains ouvrages de médecine se distinguent par les emprunts multipliés qu'ils ont faits aux poètes latins. Les écrits de Rammazzini méritent d'être mentionnés sous ce rapport, aussi bien que l'ouvrage de Paul Zacchias sur la médecine légale. Ces écrivains, nourris des traditions de la plus élégante latinité, ont su en faire un précieux usage, relever l'autorité de leur sujet par de brillants emprunts, et démontrer à la fois leur érudition littéraire et les connaissances médicales des poètes qu'ils citent. Leurs productions doivent à ce mélange un caractère de variété qui plait au lecteur, qui, loin de détruire l'originalité des idées, la relève par de gracieux ornemens, et nous rappelle la manière de Montaigne, dont les idées si neuves, si frappantes de vérité puisent un nouveau charme dans les citations latines qui se montrent fréquemment.

La poésie latine et l'art médical ont fraternisé, comme nous l'avons dit, depuis le siècle d'Auguste. Emilius Macer, qui vivait à cette époque, a le premier consacré cette association avouée, en publiant en vers latins un intéressant traité sur les herbes qu'il convient d'employer contre les poisons. Andromachus, médecin de Néron, décrivit plus tard, en vers élégiaques, la composition du célèbre médicament connu sous le nom de thériaque, dont on respecte encore aujourd'hui la formule. Quintus Serenus Samonicus, qui était contemporain de l'empe-

reur Sévère, nous a légué un poème reproduit dans les *Artis medicæ principes* d'H. Étienne, et qui nous parait avoir été trop défavorablement jugé. Il nous sera facile de prouver par plusieurs extraits, que ses vers ne manquent ni d'élégance, ni de force. On doit encore à Marcellus Empiricus, qui vivait sous Théodose l'ancien, un poème sur les médicamens; si l'on arrive à des temps plus rapprochés du nôtre, on voit se continuer l'alliance de la poésie latine et de la science médicale. Sans chercher à la prouver par l'apologie du poème que l'École de Salerne adressa au roi d'Angleterre, en vers léonins d'assez mauvais goût, et que Vossius dit être une imitation mal déguisée d'Emilius Macer, il est du moins impossible de ne pas reconnaître la réhabilitation de l'alliance de la poésie et de la médecine dans les admirables chants de Fracastor, sur le fléau du xv^e siècle. Scaliger professait une si grande vénération pour le talent du médecin de Vérone, qu'il composa des vers en son honneur, sous le titre d'*Aræ Fracastoreæ*. On trouve en effet dans le poème *De morbo gallico*, des descriptions dignes du pinceau de Virgile, et remarquables par leur justesse médicale. M. Barthélemy en traitant le même sujet dans notre langue, a joint contre un beau modèle. Le nom de Fracastor ouvre la série d'une longue liste d'essais poétiques et médicaux; mais son nom reste seul brillant dans cette foule obscure, dont M. Sainte-Marie a compté les élémens successifs avec une laborieuse constance. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la dissertation de cet habile écrivain sur les *médecins poètes*, et s'il aime à secouer la poussière des bibliothèques, il pourra consulter encore, avec intérêt, un travail plus ancien de Thomas Bartholin, sur le même sujet.

Notre but n'est pas de tracer l'histoire entière de l'art de guérir, d'après les indications des poètes; mais de prouver qu'en dehors des documens que nous devons aux médecins de l'antiquité, il en est d'utiles qui nous ont été transmis par d'autres voies, principalement par les écrits des poètes

latins , et que c'est une source historique et traditionnelle qu'il ne faut point négliger.

Le genre de maladies retracées par les poètes , était celui dont l'observation offrait le moins de difficultés. On ne saurait raisonnablement espérer de rencontrer chez eux des détails scientifiques sur les affections internes , qu'on ne parvient à caractériser qu'à l'aide d'une étude approfondie. Leur exploration spéciale confiée aux hommes de l'art , devait être dévolue sans partage à ces derniers. Il n'en est pas de même de certaines maladies , dont les manifestations extérieures frappent énergiquement les sens ; celles qui appartiennent à l'ordre chirurgical ; celles qui dépendent de causes générales , et dont la gravité s'exprime sur tout un peuple ou sur plusieurs contrées successives ; celles , enfin , qui laissent des traces visibles et dont la cause peut être rapportée à la dépravation générale des mœurs ou à l'influence particulière d'une vie abjecte : tous ces tableaux morbides ont dû nécessairement produire une vive impression sur des imaginations ardentes , et il ne faut point s'étonner que leurs puissans effets aient été racontés dans le langage de la poésie.

Parmi les détails qui appartiennent à la *chirurgie* , les blessures , leurs résultats et leur traitement ont dû trouver place dans les descriptions. La poésie épique se plait dans la peinture des batailles ; les horreurs de la mêlée , le dénouement tragique de l'existence au milieu des cris de gloire et de douleur , ont toujours échauffé l'esprit inventif des poètes , qui , pour attacher davantage l'esprit du lecteur , et semer de la variété dans leurs narrations , ont diversifié prodigieusement les causes de la mort héroïque des combattans. On sait que les livres homériques sont remplis de ces récits , où l'art modeste de guérir intervient comme une opposition consolante à l'art triomphant de donner la mort , et que le poète grec substitue à propos l'arme salutaire du chirurgien , au glaive terrible du guerrier. Nous possédons des commentaires plus ou moins heureux sur l'anatomie et la

chirurgie d'Homère ; mais des recherches analogues n'ont guère été faites chez les auteurs latins, bien que les poèmes épiques que nous leur devons, soient riches de faits chirurgicaux et méritent un examen aussi attentif. Habitué à ne juger l'épopée latine que par l'Énéide, on a trouvé le héros de Virgile bien pacifique, quand on l'a mis en regard de ces bouillans guerriers de l'Iliade, toujours avides de combattre : cette comparaison a peut-être nuï aux recherches dont nous parlons. Mais, dans l'Énéide même, les derniers livres étincellent des descriptions de batailles les plus animées : l'épisode d'Euryale et de Nisus, les mêlées dans lesquelles *hæret pede pes densusque viro vir*, les brillans exploits de la reine des Volsques, les ardens ravages de Mézence et de Turnus, enfin l'explosion un peu tardive mais énergique du courage d'Énée, nous offrent des scènes chirurgicales dignes d'examen, et dans lesquelles on peut à bon droit recueillir d'intéressans documens. On a reconnu que Homère n'avait fait mourir aucun de ses héros d'une blessure qui ne dût pas être mortelle. La même remarque peut être appliquée à Virgile ; presque tous les combattans qui succombent, reçoivent le coup fatal dans les cavités qui renferment des organes essentiels à la vie, et Virgile ajoute souvent un trait descriptif qui caractérise les effets de la blessure qu'il indique : si un javelot perce le poumon, le blessé regorge du sang mêlé d'écume ; si les organes digestifs sont intéressés, les débris des alimens s'échappent avec le sang. La blessure de chaque organe ou de chaque région est spécifiée par un signe indicateur exact. La précision du poète se reconnaît en outre à quelques détails anatomiques assez délicats, qui font juger de la nature ou de la profondeur de la plaie. C'est ainsi que Virgile mentionne les blessures de la colonne vertébrale, lorsqu'il fait périr Lagos sous les coups de Pallas :

..... hunc, magno vellit dum pondere saxum,
Intorto figit telo, discrimina costis
Per medium quæ spina dedit; hastamque recepat
Ossibus hærentem.

Plus rarement les blessures des membres font succomber des

guerriers. Quand ce genre de plaies reparait dans ses descriptions, Virgile semble les diriger de préférence vers la région inguinale où leur léthalité est plus assurée. Une remarque ne doit pas nous échapper, c'est que la plupart de ses blessés survivent tant que le trait remplit encore la voie d'une lésion profonde, et meurent aussitôt qu'il est arraché. Cette observation n'est pas sans exactitude. On la comprend, quand on réfléchit, que la présence même du trait oppose un obstacle temporaire à l'écoulement du sang ; mais celui-ci s'échappe avec force, quand la plaie est rendue libre par l'extraction de l'arme.

Nous ne pouvons explorer indifféremment toutes les notions chirurgicales qui se présentent sous la plume de Virgile ; mais l'attention est arrêtée pendant la lecture entraînante de ses vers, par quelques détails instructifs pour l'histoire même de l'art de guérir. Quand le poëte signale un héros pour la première fois, il associe à son nom quelque épithète ou une réflexion rapide qui éveille l'intérêt du lecteur, et l'aide à distinguer de la foule le nouveau personnage que la marche de l'épopée vient de faire surgir. Dans cette indication frappante par laquelle Virgile résume l'histoire de chaque guerrier, la chirurgie trouve certains faits à noter. Ici, nous apprenons que l'art d'empoisonner les flèches avait été porté à un degré avancé :

..... Amycus quo non felicior alter
Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.

Ailleurs, c'est un détail précieux qui nous prouve l'antiquité de l'opération césarienne :

Inde Lichan ferit exsectum, jam matre peremptâ.

Ailleurs enfin, ce sont des détails sur l'exercice même de l'art chirurgical. Une flèche lancée par une main inconnue vient frapper Énée au milieu de ses compagnons d'armes ; le héros Troyen cherche vainement à ébranler le trait qui l'a blessé ; il réclame une main tutélaire qui le délivre en débridant les tissus :

Ense secant lato vulnus, telique latebram
Rescindant penitus.....

Cette opération est déjà indiquée dans Homère, qui nous re-

présente Patrocle débridant une plaie pour extraire le dard qui avait blessé Eurypile. Dans le poème latin, c'est Iapis qui doit délivrer Énée ; Iapis qui, parmi les présens d'Apollon, préfère aux accens harmonieux de la lyre, l'art muet d'Épidaure :

Scire potestates herbarum, usumque medendi
Maluit, et mutas agitare inglorius artes.

Le docteur Atterbury a fait à ce sujet un long commentaire, pour démontrer que Virgile a voulu représenter dans ce portrait le célèbre Musa, dont la faveur était grande auprès d'Auguste : ce rapprochement nous importe peu ; nous nous bornons à l'indiquer. Le sage vieillard s'apprête à l'opération ; il relève les plis de son vêtement pour donner à ses mains plus de liberté, dans l'emploi des substances médicamenteuses qui doivent faciliter l'extraction de l'arme, ou pour mieux appliquer l'instrument destiné au même usage :

..... Ille retorto
Pæonium in morem senior succinctus amictu,
Multâ manu medicâ Phœbique potentibus herbis
Nequidquam trepidat ; nequidquam spicula dextrâ
Sollicitat, prensatque tenaci forcipe ferrum.

La rigidité des bords de la plaie s'oppose au succès de l'action chirurgicale ; une divinité vient mêler par une manœuvre occulte le dictame sacré à l'eau qui sert à déterger la plaie, et la flèche rebelle est alors extraite sans douleur :

Fovit eâ vulnus lymphâ longævus Iapis
.....
Jamque secuta manum, nullo cogente, sagitta
Excidit.....

En langage médical cette action divine et merveilleuse qu'il a plu au poète de faire intervenir pour relever l'importance de son héros, se résout sans doute dans l'action d'une infusion calmante et antispasmodique qui fait cesser la rigidité des parties blessées, et rend plus facile l'extraction du corps étranger.

Les poèmes épiques et historiques de Silius Italicus et de Lucain sont plus féconds que l'Énéide en descriptions de batailles acharnées, et fournissent des exemples de faits chirurgicaux dont nous ne pouvons offrir ici qu'une reproduction partielle.

Ces poèmes ont pour sujet exclusif les guerres les plus sanglantes qui ont agité Rome. Silius nous fait assister au tableau de ses luttes avec son implacable ennemie. Le poème *De Bello punico secundo*, qui nous parait digne d'un peu plus d'estime qu'on n'a coutume de lui en accorder, retrace avec énergie les scènes si variées, si dramatiques qui signalèrent cette grande époque de l'histoire de Carthage et de Rome. On a dit que l'œuvre de Silius n'était qu'une gazette en vers. Ce mot qui a fait fortune, n'est qu'un vêtement moderne donné à la critique passionnée de Scaliger ; mais ceux qui, dégagés de toute opinion préconçue, voudront consulter Silius pour le juger, se surprendront peut-être à l'admirer. Nous y avons souvent trouvé une poésie brillante et empreinte de tous les caractères de noblesse et de simplicité qui conviennent à un sujet historique. Lucain nous transporte aux temps des guerres civiles, non moins ardentes, non moins passionnées que les guerres d'ambition qui avaient agité les deux villes rivales. Ces deux épopées historiques devaient donc fournir à l'imagination de leurs auteurs, des occasions nombreuses de dépeindre les accidents qui précèdent la mort qu'on trouve dans les hasards des combats. Ces détails, que la chirurgie peut s'approprier comme une expression de l'opinion qu'on avait sur le genre et la gravité des blessures, sur la nature de l'arme qui les produisait, sur les effets dont elles étaient suivies, sur les soins qu'on leur opposait, intéressent vivement notre art ; et nous leur donnerions plus d'extension, si nous n'étions persuadé que des détails trop techniques seraient ici hors de leur place.

Silius nous donne lieu de faire une première remarque concernant le siège et la gravité des blessures ; c'est qu'il désigne avec une précision suffisante les parties du corps intéressées. Les mots *cerebrum, pulmo, cor, jecur, ilia, inguen, humerus, poples, vena*, reviennent souvent dans ses descriptions, et ces mots semblent donner la mesure de l'importance des lésions dont ils expriment le siège. Il n'est pas indifférent pour le poète de faire mourir un guerrier d'un coup porté dans telle ou telle

région du corps. Si c'est un combattant vulgaire qui succombe dans la mêlée, un trait l'a frappé au hasard et une blessure du membre paraît suffisante pour lui ôter la vie; mais s'il s'agit d'un héros du poème, c'est un organe noble qui supporte toujours le coup fatal, et le héros lui-même ne lève jamais vainement son bras terrible dont l'action est prompte et assurée. Silius racontant les désastres de la bataille de Cannes, rend cette remarque bien évidente. Des guerriers obscurs succombant autour de Paul Émile : *Hic humero, hic poplite cæsis..... vel super inguina fixe veruto*; mais l'illustre romain pousse toujours son épée vers des régions où son coup est essentiellement mortel :

Fodit lævæ vitalia marmæ;

et lui-même meurt frappé à la tête :

*Saxum ingens vasto libratum pondere, cæcâ
Venit in ora manu, et, perfractæ cassidis æra
Ossibus infodiens, complevit sanguine vultus.*

Les narrations de Silius se rattachent encore à la chirurgie par l'indication des armes qui servaient aux combats, et dont l'action meurtrière devait occasioner des accidents graves et des morts douloureuses :

*Non ullum deficit teli genus. Hi sude pugnæ,
Hi pinu flagrante cient, hi pondere pilli :
At saxis fundæque aliis, jaculoque volucris :
Interdum stridens per nubila fertur arundo :
Interdumque ipsis metuenda falarica muris. (Lib. ix. — 335.)*

Si l'on ajoute à cette énumération les effets produits par les armes les plus ordinaires, telles que l'épée, la hache, ceux de quelques armes insolites, telles que les chausse-trapes, enfin les ravages occasionés par certaines machines de guerre, comme les balistes, les catapultes que Silius mentionne plusieurs fois, on comprendra que l'action de ces agens de destruction ait pu lui fournir matière pour de nombreuses descriptions de blessures. Sous ce rapport nul auteur latin n'est plus fécond que Silius; et ses indications sont d'autant plus précieuses, que, chez lui, le caractère de l'historien ne se dément pas, et que l'imagination poétique s'exprime plutôt par la vivacité des

images et la perfection du récit, que par l'intervention de fictions hardies. Son poème ne présente que la médiation des puissances divines qui suivant les idées mythologiques devaient régler tous les faits généraux ; mais les détails de l'histoire conservent leur précision, et les personnages ou les événements ne sont jamais fictifs. Le caractère véridique du poème de Silius nous permet donc de considérer comme positive l'existence des chirurgiens dont le savoir était utilisé dans les armées. Annibal avait à sa suite le vieux médecin Synalus, habile dans l'art de traiter les plaies, et qui avait reçu cette précieuse connaissance d'une suite d'aïeux célèbres dans les villes et sur les rivages des Syrtes. Il fit l'application de son art sur Magon, frère du héros carthaginois ; et Silius nous le représente agissant avec adresse dans le pansement d'une plaie, et lui appliquant les remèdes qu'il tenait de ses pères :

*Tum, proavita ferens leni medicamina dextrâ
Mulcebat lymphâ purgatum sanguine vulnus. (Lib. v. — 568.)*

L'armée romaine n'avait point de chirurgien ; mais Marus, ancien guerrier, qui s'était illustré sous Régulus, avait acquis une certaine expérience dans l'art de guérir les plaies et d'arrêter le sang : l'habileté méthodique que Silius lui accorde dans le traitement d'une plaie pour laquelle le fils de son ancien chef réclamait ses secours, est trop remarquable pour ne pas être rappelée ici :

..... Indè ægra reponit
Membra toro.....
..... nunc purgat vulnera lymphâ
Nunc mulcet succis : ligat inde, ac vellerâ molli
Circumdat tactu et torpentes mitigat artus.
Exin cura seni, tristem depellere fesso
Ore sitim, et parcâ vires arcessere mensâ.
Quæ postquam properata, sopor sua munera tandem
Applicat, et mitem fundit per membra quietem. (Lib. vi. — v. 92.)

Lucaïn est moins riche que Silius Italicus dans la reproduction de ces tableaux épisodiques, de ces scènes isolées qui peuvent seulement se prêter aux détails relatifs à la chirurgie. Chez lui, le lecteur assiste à des scènes plus générales ; il n'a

plus sous les yeux des individus blessés, ce sont des masses qui se heurtent, ce sont de grandes armées qui, dans leurs effroyables rencontres, font voler la mort au hasard. Breuef, son traducteur français, renchérissant sur le style souvent boursoufflé de Lucain, nous a donné une idée de son genre, quand il a entassé de *morts et de mourans cent montagnes plaintives*. Pour conserver l'impression de ces désastres grandioses, Lucain semble avoir évité les sujets qui auraient fait diversion à l'intérêt de l'ensemble, et dans le plan de son poème il s'est moins abandonné que Silius aux détails descriptifs que nous recherchons. Toutefois le récit de la fin tragique de quelques-uns de ses héros, permet de recueillir certains aperçus relatifs à l'anatomie ou à la chirurgie; la narration de la mort de Pompée, entre autres, pourrait donner lieu à quelques remarques. Le troisième livre de la Pharsale renferme encore la description d'un combat naval, fertile en accidens traumatiques, que Lucain retrace avec assez de vérité. C'est ainsi qu'il dépeint dans le cours de ce remarquable passage, certains phénomènes de la mort par hémorrhagie :

Scinditur avulsus : nec , sicut , vulnere , sanguis
 Emicuit lentus : ruptis cadit undique venis.
 Pars ultima trunci
 Tradidit in letum vacuos vitalibus artus ,
 At tumidus qua pulmo jacet , qua viscera fervent
 Hæserunt ibi fata diu.

Avant d'être examiné sous le point de vue actuel, ce passage avait présenté un intérêt historique qui l'avait gravé dans la mémoire des littérateurs. S'il faut en croire Tacite, Lucain mourant victime de la tyrannie de Néron, s'aperçut qu'à mesure que son sang s'écoulait, ses extrémités perdaient leurs forces, tandis que les organes qui sont le foyer de la vie, conservaient encore leur énergie; il se prit alors à répéter les vers qui précèdent, et dont l'heureuse réminiscence jetait tant de grandeur et d'amertume sur ses derniers momens.

Nous ne devons pas omettre de signaler dans Lucain une description toute originale, étincelante d'énergie poétique, et qui intéresse à la fois l'histoire naturelle et la médecine. Le poète

latin raconte dans son 9^e livre, comment après la défaite de Pharsale, Caton fut obligé de traverser les sables brûlans de la Lybie, à la tête d'un débris d'armée. Ces plages arides recèlent des serpens terribles par leur venin. Lucain fait arriver l'armée de Caton aux bords d'une source ardemment désirée par ses soldats que tourmentait une soif ardente; mais cette source si long-temps attendue n'est autre chose qu'un lac immonde des Syrtes, qui sert de refuge aux reptiles les plus affreux : l'aspic, le dipsas, le céraste, le prester, l'hæmorrhôis, le seps, l'amphisbène, la couleuvre natrix et une foule d'autres reptiles y font leur séjour habituel et y répandent leur poison. Plusieurs soldats imprudens osent s'approcher du lac infecté et reçoivent la mort de ces hôtes hideux de la Lybie :

..... Aulum
 Torta caput retro dipsas calcata momordit .
 Vix dolor aut sensus dentis fuit.....
 Ecce subit virus tacitum, carpitque medullas
 Ignis edax, calidaque incendit viscera tabe.
 Exhibet humorem circum vitalia fusum
 Pestis, et in sicco linguam torrere palato
 Cœpit; defessos iret qui sudor in artus
 Non fuit, atque ante oculos lacrymarum vena refugit.

La soif la plus ardente afflige bientôt la malheureuse victime, et l'eau de la source ne l'appaise pas. Aulus recherche vainement quelque liqueur qui puisse le calmer. Une horrible anxiété le force à essayer toutes celles qu'il peut trouver, jusqu'à l'eau de la mer, jusqu'à son propre sang. Vains efforts, *mors erat ante oculos*..... Un autre serpent attaque Sabellus, et le lieu où le venin est déposé devient bientôt le siège d'un gonflement énorme et d'une véritable gangrène :

..... Miserique in crure Sabelli
 Seps stetit exiguus.....
 Jam plagæ proxima circum
 Fugit rupta cutis.....
 Membra natant sanie; suræ fluxere: sine ullo
 Tegmine poples erat: femorum quoque musculus omnis
 Liquitur et nigra distillant inguina tabe.

Le mal gagne rapidement et attaque enfin la source de la vie profondément cachée dans les organes.

..... cavumque
 Pectus et abstrusum fibris vitalibus omne
 Quidquid homo est , aperit pestis.

Un autre soldat est mordu à la face par le redoutable *prester* ; ses traits deviennent promptement méconnaissables et se perdent sous la tuméfaction difforme qui se propage ensuite vers les bras et la poitrine.

..... Illi rubor igneus ora
 Succendit tenditque cutem pereunte figurâ.
 Miscens cuncta tumor toto jam corpore major.

Caton voit bientôt périr sous ses yeux le jeune Tullus , admirateur de sa grande âme ; il voit son ami blessé par un affreux reptile , dont le venin décompose le sang , augmente sa liquidité et occasionne son exhalation sur plusieurs surfaces du corps.

Utque solet pariter totis se effundere in agris
 Corycii pressura croci : sic omnia membra
 Emisere simul rutilum pro sanguine virus.
 Sanguis erant lacrymæ ; quæcumque foramina novit
 Humor , ab his largus manat cruor : ora redundant
 Et patulæ nares : sudor rubet , omnia plenis
 Fluunt membra venis : totum est pro vulnere corpus.

Lucain poursuit avec une nouvelle vigueur descriptive l'énumération des victimes des plaies envenimées. On ne peut méconnaître une exactitude réelle dans le tableau des symptômes qu'il présente. La tuméfaction des parties blessées , leur gangrène , le gonflement emphysémateux du corps , la soif , les hémorrhagies passives , la propagation du venin jusqu'aux viscères intérieurs , jusqu'au cœur où il provoque des défaillances : toutes ces indications expriment des phénomènes bien observés , dont l'exactitude est encore relevée par un style à la fois descriptif et figuré. Si on fait la part de quelques erreurs d'histoire naturelle inévitables à l'époque où écrivait Lucain , reproduites d'ailleurs dans les œuvres de Pline ; si l'on tient compte de l'influence des préjugés populaires qui attribuaient la propriété venimeuse à des reptiles fort innocens , tels que les seps et les couleuvres , etc. ; si enfin on réfléchit que l'élan poétique permet une exagération qui sert quelquefois à augmenter l'intérêt

du sujet, on verra qu'en dehors de quelques indications fausses ou forcées, il y a des détails dignes d'admiration. C'est une heureuse idée d'avoir ainsi confié au langage des vers la peinture des effets causés par ces morsures empoisonnées. Virgile a parlé aussi dans ses *Géorgiques*, des serpents venimeux qui habitent la Calabre; mais, si sa description est plus pittoresque que dans Lucain, du moins celle que nous devons au dernier poète est plus riche, plus complète, plus utile à consulter. On peut dire que Lucain a mieux compris que ce genre de tableau était capable d'impressionner, et suggérerait des images grandes et vives. Lui-même s'est laissé exalter par son sujet, et l'on ne doit pas s'étonner qu'à la fin de cet épisode tracé avec chaleur, le poète, entraîné par l'élan qui le dominait, soit tombé dans un genre d'exagération qu'on a quelquefois trouvé l'occasion de lui reprocher. Après avoir compté les soldats moissonnés par le poison des serpents qui pullulent dans les Syrtes, Lucain finit par considérer les reptiles de Lybie comme les alliés de César et comme les derniers agens des guerres civiles :

..... Pro Cæsare pugnans
Dipsades et peragunt civilia bella cerastes.

Les poètes, en chantant les combats, nous ont légué des traditions chirurgicales; d'autres scènes dramatiques devaient aussi les inspirer et nous valoir de nouveaux documens. Leur génie pouvait-il manquer d'être éveillé par l'aspect des malheurs inhérens aux grands fléaux qui moissonnent l'espèce humaine? Presque tous les poètes dont les œuvres ont pris un essor étendu, ont introduit dans leur sujet la description de quelque maladie épidémique; les épisodes où leur imagination agglomérerait les victimes sans défense, leur paraissaient une sorte d'ornement obligatoire qui devait produire les impressions les plus profondes. Ovide a décrit la peste d'Égine et celle du Latium; Silius et Lucain ont retracé les ravages que le fléau destructeur de la maladie occasionne dans les armées; Virgile nous a transmis de remarquables détails sur une épizootie;

enfin, Lucrèce a terminé son poème *De Rerum naturâ*, par le récit le plus exact des phénomènes de la véritable peste, et ce morceau, d'une grande beauté, peut être considéré comme supérieur à tout le reste de son œuvre. On a fait remarquer avec raison que Lucrèce avait particulièrement révélé son génie dans la peinture des deux faits opposés, l'origine de la vie et l'approche de la mort. En effet, les miracles de l'acte générateur et les mystères de l'agonie se sont déroulés dans ses vers simples et majestueux, avec la double puissance du poète et du savant, et sa description de la peste est peut-être la tradition antique la plus frappante de ce fléau. C'est aussi le seul document que nous reproduirons, à cause de la précision médicale qui distingue quelques-uns de ses traits. La description de la peste du Latium, par Ovide (*Métam.*, lib. XIV), est d'une brièveté qui la rend peu utile, et celle de la peste d'Égine, plus estimée des littérateurs, n'a qu'un prix médiocre pour la science. On n'y reconnaît qu'une amplification pompeuse, un tableau vivement coloré des désastres occasionés par une influence épidémique sur l'homme et les animaux, mais où l'on trouve avec peine des signes positifs qui puissent servir à caractériser la maladie. On peut en dire autant des fragmens de Silius et de Lucain sur une affection analogue; les conditions dans lesquelles ils peignent les fureurs de ce terrible ennemi, font penser néanmoins qu'il s'agit du typhus des armées. L'épizootie racontée par Virgile n'offre pas d'unité; certains animaux meurent de la rage, d'autres de l'angine et le plus grand nombre présente les symptômes de l'affection charbonneuse. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur celle-ci. La description de Lucrèce, se rapporte seule à la véritable peste. Ses principales circonstances, en harmonie avec les indications de Thucydide, mettent à l'abri d'équivoque l'interprétation de l'épisode du poète romain; elles démontrent péremptoirement que la redoutable maladie qui vient de temps en temps effrayer les peuples, que l'on a si souvent regardée comme un signe de la colère céleste, était connue des anciens et provoquait, chez eux, des

ravages analogues à ceux dont les derniers siècles ont fourni des exemples dans l'Europe occidentale.

Lucrèce, écrivain essentiellement exact, narrateur chez lequel les images de la poésie, loin de défigurer la vérité des faits, ne servent qu'à la rendre plus éclatante, n'entoure pas sa description d'ornemens surchargés. Il veut que des impressions profondes naissent dans l'esprit du lecteur, sans que lui-même les présente toutes formulées; ce n'est plus comme dans Ovide, un discours où la douleur et l'effroi du poète s'exaltent à mesure qu'il raconte; c'est le calme de l'observateur en face des scènes lugubres de la maladie dont il retrace les effets.

Principie, caput incensum fervore gerebant ;
 Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
 Sudabant etiam fauces, intrinsecus atro ,
 Sanguine ; et ulceribus vocis via septa coibat :
 Atque , animi interpres manebat lingua cruore ,
 Debilitata malis , motu gravis , aspera tactu :
 Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
 Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris
 Omnia tum verò vitæ claustra lababant.
 Spiritus ore foras tetrumolvebat odorem ,
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu ;
 Atque animi prorsum vires totius ; et omne
 Languebat corpus , leti jam limine in ipso ;
 Intolerabilibusque malis erat anxius angor
 Assidue comes , et gemitu commixta querela ;
 Singultusque frequens noctem persæpe , diemque ,
 Corripere assidue nervos et membra coactans ,
 Dissolvebat eos , defessos ante fatigans. (Lib. vi.)

Nous ne citons ici que quelques vers extraits de ce tableau de la maladie ; c'est tout entier que nous devrions le reproduire, si nous voulions montrer combien toutes ses parties s'harmonisent, combien Lucrèce est complet dans sa description, combien il résume avec fidélité les connaissances qu'on possédait alors sur le fléau. Le poète fait venir la peste de l'Égypte, son éternelle patrie ; il fait précéder son apparition d'influences sidérales, d'une altération de l'air et de la présence d'effluves telluriques, causes occultes vers lesquelles la science, déjouée, s'est toujours accrulée pour expliquer l'apparition des grandes épidémies ; il dépeint avec un coloris d'expression

rare , les effets variés du fléau , n'oublie point son signe caractéristique , l'apparition de tumeurs gangréneuses qui détruisent les parties du corps où elles se montrent , entre dans les détails d'une symptomatologie qu'on croirait tracée par une main médicale , et que nous ne résistons pas au désir de citer :

*Multaque præterea mortis tum signa dabantur :
 Perturbata animi mens in mœrore metuque ;
 Triste supercilium , furiosus vultus , et acer ;
 Sollicitæ porro plenæque sonoris aures ;
 Creber spiritus , aut ingens , raroque coortus ;
 Sudorisque madens per collum splendidus humos ;
 Tenuia sputa , minuta , croci contincta colore ,
 Salsaque , per fauces raucas vix edita tussi.*

Le style et la pensée de Lucrèce revêtent une précision encore plus grande , lorsqu'il arrive au dénouement de l'affreuse scène morbide. On croirait que ses vers ne sont qu'une traduction presque littérale d'Hippocrate :

*..... ad supremum denique tempus
 Compressæ nares , nasi primoris acumen
 Tenue ; cavati oculi , cava tempora ; frigida pellis
 Duraque ; in ore jacens rictum : frons tenta minebat :
 Nec nimio rigida post strati morte jacebant ;
 Octavoque fere candenti lumine solis ,
 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.*

Ces fragmens peuvent donner une idée de la science du poète romain , et suffisent pour montrer combien les faits qui se rapportent à la médecine, ont de valeur dans ses écrits. Sa plume, froide pour les faits , inspirée pour le style , gravait en caractères durables les formules de la science , et , si son œuvre n'était point déparée par le secours qu'il prête à la défense d'une philosophie mensongère, les livres de Lucrèce eussent été le plus bel hommage rendu par la poésie à la science de la Nature. La médecine y est représentée sous des traits largement dessinés ; plusieurs de ses sujets y sont traités avec un intérêt frappant ; nous citerons en particulier le troisième livre, qui est consacré presque en entier à l'exposition de la science de l'homme , et dont aucun auteur de physiologie ne parait avoir tiré un parti suffisant. Notre illustre Barthéz avait eu peut-être

l'intention de faire cette appréciation médicale. Un exemplaire de Lucrèce, légué à la bibliothèque de la Faculté par ce professeur, est chargé de notes marginales écrites de sa main sur toutes les pages relatives à la médecine. Il est à regretter que nous ayons été privés d'un commentaire dont ces annotations semblaient dévoiler le projet, et qui, sous sa main savante, eût acquis tant de valeur.

F. BOUISSON,

Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

(La suite à un prochain numéro.)

ARCHÉOLOGIE.

Des Amphithéâtres Antiques

ET SURTOUT

DE CELUI DE CAPOUE.

Dans l'institution de leurs jeux , les Grecs eurent pour but de maintenir la force et la vigueur du corps : la course, la lutte, le pugilat, le pancace, le disque attiraient, à Élis, la curiosité de la Grèce entière ; ce fut dans l'enceinte des jeux olympiques que Scopas, Phidias, Praxitèle, et bien d'autres encore, vinrent chercher les modèles de ces chefs-d'œuvre que vingt siècles n'ont pu vieillir. Toutes les villes du Péloponèse consacraient à ces jeux de somptueux édifices, dont les noms harmonieux semblent indiquer que leur arène ne fut jamais ensanglantée. Aussi les Grecs eurent-ils toujours en horreur ces spectacles cruels, où tant d'innocentes victimes étaient sacrifiées au seul plaisir des yeux, et, tout le temps que dura leur puissance, aucun amphithéâtre ne fut construit sur le sol de la Grèce. Assujettis aux Romains, ils durent se conformer aux goûts de leurs vainqueurs ; mais la ville d'Athènes refusa constamment de suivre, à cet égard, l'exemple des autres, depuis que, sur la proposition qui fut faite à ses habitants de construire un amphithéâtre, un citoyen vertueux eut le courage de s'écrier au milieu de l'assemblée : « Si vous y consentez,

Ce travail devant être plus tard imprimé avec quelques développemens par notre collaborateur, nous avons cru pouvoir, dans un intérêt littéraire, afin que la partie qu'il a bien voulu nous en communiquer, ne ressemblât pas trop à un Mémoire de Société savante, supprimer les notes nombreuses et les renvois aux écrivains de l'antiquité, dont s'appuie M. Pelet pour ses diverses assertions. Nos lecteurs les trouveront dans le travail général de notre collaborateur.

(Note du Directeur de la Revue.)

»peuple d'Athènes, commencez par faire détruire l'autel que nos pères ont élevé à la miséricorde.» Et il n'y eut point d'amphithéâtres à Athènes.

De là quelques savans ont tiré la conséquence que ces monumens avaient été inventés par les Romains, attendu qu'imitateurs des Grecs dans les sciences comme dans les arts, ils n'avaient point trouvé chez eux les modèles de ces édifices.

Quelque respectable que soit cette conclusion, les faits historiques ne nous permettent pas de l'admettre.

Les Étrusques, peuples aborigènes de l'Italie, appelés par les Grecs Thyrrhéniens ou Pélages, étaient parvenus à un haut degré de civilisation, bien avant l'existence de Rome et les beaux temps de la Grèce; ce fut de ces anciens peuples que les Romains empruntèrent la plus grande partie de leurs mystères et de leurs cérémonies religieuses, principalement ce qui concerne les augures et prédictions par les entrailles des victimes, le vol ou le chant des oiseaux. La trompette, la chaise - curule, la robe-prétexle, les ornemens des magistrats sont autant d'inventions attribuées aux Étrusques, signalés par Tite-Live et Diodore de Sicile, comme les peuples les plus puissans en armes et en richesses. Nous avons lieu de supposer que leur puissance fut encore plus grande que ne le prétendent les historiens romains intéressés à cacher la vérité; car Polybe dit, quelque part, qu'à Rome le fer était devenu rare, à cause de la défense faite par Porsenna, d'en introduire dans cette ville pour tout autre emploi que pour la charrue. Il est évident qu'une pareille prohibition ne pouvait être que le résultat d'une victoire complète, et non l'effet d'un de ces échecs momentanés dont les historiens romains font mention.

Aussi valeureux sur terre que sur mer, les Étrusques subjuguèrent trois cents villes sur les côtes d'Italie; il en fondèrent plusieurs, établirent un grand nombre de colonies, parmi lesquelles on compte Capoue, capitale de la Campanie. Non moins habiles dans les arts que dans la guerre, ce fut des architectes de cette nation que Tarquin l'Ancien chargea de faire exécuter ces immenses cloaques d'une si admirable construction. Deux belles statues, l'Aruspice et la Chimère, actuellement au musée Bourbonien, prouvent, par leurs inscriptions, que ce sont des ouvrages Étrusques, comme l'était aussi cette statue colossale d'Apollon, qui décorait, encore du temps de Pline, la pinacothèque du temple d'Auguste; et, s'il faut en croire le même

auteur, après le siège de *Volsinium*, aujourd'hui Bolsena, les Romains transportèrent à Rome deux mille statues, et il en restait une très-grande quantité dans les autres villes d'Étrurie.

Avides de toutes sortes de plaisirs et extrêmement lascifs, nous savons, par Athénée, que les Étrusques avaient coutume de se faire servir, dans leurs banquets, par des filles toutes nues, qu'ils faisaient ensuite lutter avec des hommes.

Il est facile de concevoir que ces goûts, ces mœurs, ces usages, cette civilisation, furent aussi le partage des peuples soumis à leur domination, et les délices qui perdirent l'armée d'Annibal, à Capoue, prouvent assez que la Campanie s'y était religieusement conformée; aussi, toutes les villes de ces contrées, Capoue, Puzzole, Cume, Atalle, Pompéi, possédaient-elles des théâtres, des cirques, des amphithéâtres, bien long-temps avant que les Romains en eussent fait la conquête.

Après que ce colosse eut soumis à sa puissance toutes les nations du monde, le culte exclusif dont il avait honoré la charrue et l'épée, ne put suffire à l'emploi des immenses richesses que ses conquêtes introduisirent à Rome. Les soldats, chargés de trésors, se relâchèrent de leur antique et sévère discipline; tout prit un aspect nouveau; le luxe s'introduisit dans toutes les classes, et les jouissances matérielles des peuples conquis se propagèrent à Rome, en même temps que leurs richesses.

Et, comme il est rationnel de supposer que cette fusion des jouissances matérielles fut d'autant plus facile, qu'elle eut de l'affinité avec les goûts et les habitudes des peuples chez lesquels elle s'introduisait, on doit penser que les Romains accoutumés, depuis plusieurs siècles, à conquérir les nations, à faire constamment la guerre, à répandre le sang humain, durent préférer les combats de gladiateurs dont les Campaniens faisaient leurs délices, à ces doux exercices du corps et de l'esprit qui charmaient les populations de la Grèce.

Cependant, Aristophane, Euripide, Sophocle et tant d'autres avaient déjà fleuri et leurs productions tellement électrisé les esprits, qu'on dépensait, en Grèce, des sommes énormes pour la représentation de leurs œuvres, en érigeant des théâtres magnifiques, où la nation entière venait s'asseoir; tandis que les jeux scéniques de Rome, se bornaient à la représentation des fables atellanes, misérables farces

jouées sur des tréteaux, qui eurent seules le pouvoir de déridier les sévères Romains, jusqu'au temps des premiers Césars. Toutefois, un siècle et demi avant cette époque, les censeurs Messala et C. Cassius avaient essayé de faire construire un théâtre en bois où l'on était assis. Mais, aux instances de Scipion Nasica, le sénat en ordonna bientôt la destruction, et le décret porta qu'à Rome et à un mille de son enceinte, on ne construirait aucun théâtre où l'on pût assister assis, afin de ne pas amollir l'humeur guerrière du peuple romain.

Le seul lieu de spectacle qui existât à Rome depuis l'an 150 de sa fondation et qui suffisait à tous les exercices, était le grand-cirque, *circus maximus*, construit par Tarquin l'Ancien, dans lequel il fit venir des chevaux et des athlètes d'Étrurie, afin de pouvoir donner des spectacles jusqu'alors inconnus aux Romains, ce qui prouve, comme nous l'avons avancé, que, du temps de ce prince, ces jeux étaient déjà fort anciens chez les Étrusques.

Au retour de la guerre contre Mithridate, par un relâchement de mœurs, suite naturelle du luxe qui s'introduisait à Rome, Pompée fit construire le premier théâtre en pierre, qu'il imita, dit Plutarque, de celui de Mitylène; et, pour calmer les quelques esprits sévères qui auraient voulu réclamer contre cette infraction au décret du sénat, il dédia ce théâtre à Vénus. L'incendie qui détruisit ce monument, prouverait qu'il était en grande partie construit en bois.

Ce fut, à peu près, vers la même époque que Caius Curion, orateur célèbre et d'une fortune considérable, voulant honorer la mémoire de son père d'une manière extraordinaire, fit construire en bois deux théâtres contigus, tournant simultanément sur des pivots, de manière qu'après avoir décrit une demi-circonférence, ils se trouvaient réunis sur leurs parties rectangulaires, formant ainsi un double théâtre dont les spectateurs se trouvaient en face les uns des autres. Maffei et quelques autres qui pensaient que les amphithéâtres étaient d'invention romaine, ont supposé que l'ingénieuse idée de Curion avait donné naissance à ces édifices, tandis que cette construction semblerait prouver, au contraire, que les deux genres de spectacles étaient déjà connus, et que l'exécution de ce hasardeux projet ne fut provoquée que par l'idée originale de les réunir en un seul.

Auguste avait eu l'intention de faire construire un amphithéâtre en pierres; mais ce projet ne fut jamais exécuté. Ce fut, cependant,

sous le règne de cet empereur, l'an 734 de Rome, que le premier amphithéâtre en pierres fut édifié dans le champ de Mars, aux frais de Statilius Taurus qui en fit l'inauguration par des combats de gladiateurs armés; il est certain, toutefois, qu'il entraînait beaucoup de bois dans la construction de ces premiers édifices en pierres; car, selon Tacite, celui-ci fut également incendié sous son règne, comme l'avait été déjà le théâtre de Pompée.

Ce fut pour mettre à exécution le projet conçu par Auguste, que Vespasien fonda le Colisée au milieu de Rome, tout près de la statue colossale de Néron; mais dix années de règne ne furent pas suffisantes pour achever ce gigantesque ouvrage, dont les frais de construction, nous dit Cassiodore, auraient suffi pour construire une capitale. Titus, son successeur, le termina, et ce ne fut que cinq ans après la mort de Vespasien, l'an 84 de l'ère chrétienne qu'il fit l'inauguration de ce monument par des combats où cinq mille bêtes féroces furent sacrifiées.

On voit, par ce qui précède, que, à Rome, les édifices destinés aux spectacles publics n'ont commencé à prendre un caractère de stabilité que sous les empereurs; conséquence naturelle, que nous avons eu quelquefois l'occasion de vous faire remarquer, de l'influence des mœurs sur les arts.

Dans les beaux temps de la république, en effet, l'amour exclusif des conquêtes, l'austérité des mœurs, la sévère vertu des Romains, imprimaient aux monumens de cette époque, une simplicité résumée par ces paroles d'Auguste à la fin de son règne: « Je laisse en marche cette ville de Rome que j'ai trouvée construite en briques. » Aussi, les historiens anciens gardent-ils tous le silence sur les édifices publics de cette période, et si, par hasard, ils font mention de quelques-uns d'entre eux, ce n'est point pour le monument lui-même, mais pour un fait historique qui s'y rattache.

A la décadence de la république, l'agitation des esprits, les passions poussées à l'excès, le désir de dominer, l'ambition d'arriver aux premières charges de l'état, à Rome ou dans les provinces, excitaient les citoyens à capter le suffrage du peuple, dispensateur suprême des faveurs dans les comices; de là ces largesses pécuniaires, qui ne sont pas sans exemple de nos jours, ces distributions de pain, de vin, de blé, attestées par ces tessères trouvées à Herculaneum, portant : *Fumentariæ, Pecuniariæ congiariæ* : de là ces spectacles publics

pour lesquels il fallait construire un édifice tout exprès, au moment où la faveur populaire devenait nécessaire à l'éditor, qui n'avait, tout juste devant lui, que le temps rigoureusement indispensable à une construction précaire en harmonie avec cette faveur qu'il voulait obtenir. C'est dans ce but que fut édifié ce singulier théâtre tournant, dont l'exécution hardie pouvait réserver à la population romaine le sort que les gladiateurs attendaient dans son enceinte. C'est également dans le même intérêt que fut construit, pendant l'édilité de César, cet immense amphithéâtre en bois, qui servit de marche-pied à son avènement au trône.

L'arrivée d'Auguste à l'empire fit cesser toute ambition et toute rivalité parmi les citoyens ; la faveur du prince remplaçant la faveur populaire, c'est de lui que partirent désormais tous les rayons qui devaient éclairer l'univers. Dispensateur des bénéfices, des grâces, des honneurs, les spectacles publics entrèrent nécessairement dans les attributions du prince ; et, comme l'empire était appelé à durer éternellement, la politique et l'intérêt de l'empereur réclamaient des édifices en harmonie avec la nature de son gouvernement, qui, en perpétuant sa mémoire, ne fussent pas susceptibles de grever constamment le trésor, comme ces monumens précaires dont parle Vitruve, que Rome voyait annuellement s'élever et détruire. De là, sans doute, le projet conçu par Auguste, exécuté en partie par l'un de ses courtisans, de construire, dans la capitale, le premier amphithéâtre en pierre.

Le cruel et dissolu Tibère, l'infâme Messaline sous le nom de Caligula, l'imbécile Claude, l'incendiaire Néron, ne pouvaient songer à éterniser leur mémoire par des édifices durables, et en effet, pendant cette période, les théâtres et les amphithéâtres, étaient construits en bois.

Galba, Othon, Vitellius, empreints eux-mêmes des vices de leurs prédécesseurs, eurent des règnes trop courts pour laisser à la postérité des traces de leur passage.

Vespasien, élevé au trône par sa valeur et ses qualités personnelles, fut le seul empereur digne de succéder à Auguste. Ami des arts et des lettres, il songea à mettre à exécution le projet conçu par ce prince de construire un amphithéâtre durable, qui prouvât par les dimensions et la richesse de ses ornemens, que Rome était la capitale du monde, et ce Colisée, dont les restes gigantesques étonnent encore

l'imagination des architectes, vint éclipser tous les monumens que ses prédécesseurs avaient élevés dans l'enceinte de cette ville.

Voilà bien, en effet, le premier amphithéâtre en pierre dont l'âge soit consigné dans l'histoire ; mais nous n'en concluons pas, avec Maffei, qu'en Italie il n'en existait point d'autres avant lui. Les quelques documens historiques que nous allons rapporter, contraignent trop évidemment l'opinion de ce savant antiquaire.

En parlant des temples d'Hercule, Vitruve dit qu'ils doivent être construits tout près des cirques, dans les villes où il n'existait ni gymnases ni amphithéâtres ; ne suit-il pas de là que c'est au voisinage de ces derniers, qu'il faut les établir dans les villes où il en existe ? On conçoit que Vitruve n'a pas entendu parler des amphithéâtres en bois ; car, alors, la situation des temples d'Hercule aurait été trop précaire pour être établie en principe par l'architecte romain. Or, cet architecte vivait du temps d'Auguste.

Nous avons vu que, lors de la destruction du théâtre construit par Messala et Cassius, le sénat avait défendu que les spectateurs fussent assis aux spectacles qu'on établirait dans Rome ou à un mille de cette ville. Ce décret, en déterminant cette distance, ne semble-t-il pas dire qu'au-delà il était sans effet, et que, par conséquent, il existait déjà des spectacles hors de la métropole ?

Juvénal, exilé à Pentapolis, par Néron, dit : « *Et municipalis arena perpetui comites* ; il y avait donc, avant Néron, des amphithéâtres dans les provinces, et depuis long-temps sans doute, ce que semble indiquer le mot *perpetui*.

Bien avant la seconde guerre punique, nous dit Strabon, les combats de gladiateurs faisaient les délices des habitans de Capoue ; le collège de cette ville renfermait plus de quarante mille de ces malheureux, à la tête desquels Spartacus fit trembler les Romains au milieu de leurs triomphes. Il est impossible de supposer qu'un pays où le goût de ce genre de spectacle régnait déjà depuis si long-temps, dans lequel on avait réuni une si grande quantité d'athlètes destinés à être sacrifiés au plaisir de ses habitans, ne possédât pas un lieu spécialement consacré à cette destination, et cela, fort antérieurement à l'époque où le nom de Pompée et le crédit d'un si grand personnage eurent besoin du secours de la religion pour tolérer l'érection d'un théâtre à Rome, même dans un temps où la rigidité des mœurs antiques était déjà fortement relâchée.

Plus d'un siècle avant la construction du Colisée, nous dit Valère Maxime, Quintus Catulus fut le premier à introduire le *velarium* dans les spectacles, imitant en cela le luxe des Campaniens. Or, l'existence de la tente est, elle seule, un perfectionnement qui semble assigner une époque, déjà fort reculée, à la construction des théâtres dans la Campanie. Quoi qu'il en soit, on trouve, dans toutes les circonstances, les Romains habiles à s'approprier toutes les découvertes de leurs voisins, mais d'un esprit généralement peu inventif.

Dans une fête solennelle, qui avait réuni une immense quantité de spectateurs à l'amphithéâtre de Puzzole, personne ne se leva pour faire place à un sénateur arrivé trop tard dans l'enceinte ; cette circonstance fut la cause d'une loi qui détermina, pour l'avenir, l'ordre dans lequel les diverses classes de la population devaient se placer dans les spectacles publics. Cet événement, arrivé sous Auguste, ne suffit-il pas pour renverser l'opinion du célèbre antiquaire ?

C'est dans ce même amphithéâtre que Thiridate, pour donner une preuve de sa force et de son adresse, tua, de sa propre main, deux taureaux, en présence de Néron, duquel il venait recevoir le sceptre d'Arménie.

Tous ces faits sont plus que suffisants, sans doute, pour prouver que les amphithéâtres ne sont point une invention romaine, et que le Colisée n'est pas le premier monument de cette espèce qui ait été construit en pierres. L'inauguration s'en faisait à peine, que l'amphithéâtre de Pompéi était déjà enseveli sous les cendres du Vésuve ; et, seize ans avant cette fatale époque, un tremblement de terre avait tellement bouleversé cet édifice, que des réparations considérables, que l'on remarque encore aujourd'hui, y furent faites du temps de l'empereur Néron.

Si nous admettons avec Tacite et les divers auteurs dont nous avons élayé notre opinion, que ce fut des Étrusques que les Romains prirent le goût des combats de gladiateurs, des courses et de tous les spectacles pareils, nous devons supposer que c'est aussi chez eux qu'ils puisèrent la forme des édifices consacrés à ces divers exercices.

Des peintures trouvées dans le royaume de Naples, sur des vases étrusques, représentent des combats de gladiateurs dans des enceintes circulaires, où l'on voit des spectateurs assis. Les écrivains toscans signalent, dans leur pays, des restes d'anciens édifices de la même forme, auxquels ils assignent une destination semblable.

Nous ignorons entièrement aujourd'hui quel était le nom que les Étrusques donnaient à ce genre de monument ; mais , il est probable que celui de *circus* , qui , dans le principe , leur fut assigné par les Romains , en était la traduction littérale, puisqu'il est tiré de la forme même de l'édifice.

D'après les anciens auteurs , la simplicité de cette forme fut indiquée par la nature elle-même ; ils l'ont déduite de la vallée qui fut , disent-ils , le premier modèle de tous les édifices destinés à des réunions publiques ; et , à cet égard , le type de cette origine s'est constamment montré dans l'attention que les architectes de l'antiquité mettaient à profiter de la nature du sol , pour établir ces monumens , quand le penchant d'une colline pouvait les seconder.

Il devint indispensable de modifier leur forme primitive , lorsqu'on voulut appliquer ces édifices à des courses d'hommes , de chevaux ou de char , et ce but fut atteint par le simple prolongement de l'édifice dans le sens de son axe ; cette modification , tant dans la forme que dans la destination du monument , n'apporta aucun changement au nom qu'on donnait à ce lieu d'exercices , et bien que sa figure ne fût plus circulaire , il continua à être appelé *circus*.

Les jeux scéniques qui annoncent une civilisation plus avancée , furent probablement les derniers pour lesquels on construisit des édifices , et leur forme fut celle du monument primitif , coupé en deux dans le sens du petit axe , sur lequel fut établi une construction rectangulaire , applicable aux exercices nouveaux qui en faisaient l'objet : cet édifice , qui reçut des Romains le nom de *visorium* , fut souvent aussi appelé *circus* par analogie.

Les rapports de ressemblance qui existaient entre ces trois établissemens , destinés cependant à des spectacles différens , firent penser à Tarquin l'Ancien , qu'un seul pouvait les résumer tous et suffire aux besoins d'un peuple peu civilisé , occupé de travaux sérieux , auquel , d'ailleurs , le luxe et la mollesse campanienne étaient tout-à-fait inconnus. C'est dans ce but qu'il fit construire le *circus maximus* , seul lieu de spectacle que possédât Rome pendant plusieurs siècles , dont l'arène servit , tour à tour , pour les courses , les luttes , les combats d'animaux , les naumachies , les sacrifices publics , et même les jeux scéniques , pour lesquels il suffisait d'établir un tréteau à l'extrémité de la *spina* , car alors , comme nous l'avons déjà dit , les farces atellanes formaient tout le répertoire du théâtre romain.

Cette réunion de tous les exercices dans une même enceinte, nous donne l'explication du nom générique de *jeux du cirque*, par lequel les Romains désignaient leurs divers spectacles. Elle est peut-être aussi l'origine de cette confusion qu'on remarque, même chez les anciens, dans les noms dont ils se servaient pour qualifier ces différens édifices, auxquels ils donnaient indifféremment le nom de cirque, théâtre ou amphithéâtre, sans égard à leur destination respective.

Ce qui doit paraître étonnant, c'est de voir cette confusion régner encore aujourd'hui dans les écrits de nos auteurs modernes, qui semblent ne vouloir tenir aucun compte des temps, des lieux, ni des choses, malgré la précision que le génie de la langue grecque a apportée à la dénomination de ces divers édifices.

La manie du néologisme, qui suivit la culture des lettres grecques en Italie, enrichit la langue latine d'une infinité de mots qui vinrent rectifier cette confusion. Le lieu construit pour les exercices scéniques prit le nom de *théâtre*, équivalent à celui de *visorium* qu'il portait avant; les édifices destinés aux chasses et aux combats d'animaux, de cela qu'ils avaient des sièges tout autour, nous dit Dion, furent appelés *amphithéâtres*; mais les Romains ne donnèrent pas le nom d'*hippodromes* aux édifices exclusivement réservés aux courses d'hommes, de chars ou de chevaux; ils leur conservèrent celui de *cirque*, donné par Tarquin, bien avant que la Grèce introduisit à Rome, ses arts, ses mœurs et son langage.

AUGUSTE PELET.

Nîmes. — 1843.

(La suite à un prochain numéro.)

PHILOSOPHIE DU DROIT.

(Suite et fin.)

IV.

Du Droit comme science.

Maintenant si l'on cherche dans le droit non pas un art ou un métier, mais une science, quelle sera la méthode à suivre pour la constituer, et de quels élémens faudra-t-il qu'elle se constitue ?

Sans nul doute, en tant que science, on peut étudier le droit soit dans une législation donnée comme pratique sociale d'un peuple et d'une époque, soit dans ses formules les plus générales comme principe commun de législations même non afférentes, soit dans une suite quelconque de lois successives comme manifestation continue d'une seule et même série de principes, et l'on obtient ainsi, premièrement une doctrine, secondement une philosophie, troisièmement une histoire. Mais une science ne reste science qu'en embrassant son objet tout entier, sans retranchement d'aucune de ses parties, sans distraction d'aucun de ses élémens. Le droit donc étant scindé de la sorte n'existera pour ainsi dire plus, car il n'existera qu'en fragmens. L'on aura ici les dispositions d'une loi sans connaître ses origines, là-bas ses origines sans démêler ses principes, plus loin ses principes sans savoir ses modes d'action; c'est-à-dire que, pour avoir voulu plusieurs sciences, on n'aura nulle part la science. Au lieu de la diviser en sections distinctes, il fallait réunir tous ses élémens en un seul

corps. Puisque le droit a des époques, après avoir déterminé leur suite et leur progression, il fallait détailler chacune d'elles, chercher ce qu'elle a emprunté, changé, ajouté, retranché au droit des époques précédentes; il fallait systématiser sa législation, la formuler en résumés dogmatiques, et mettre à nu les rapports cachés qui lient tout corps de lois aux institutions sociales, aux idées métaphysiques, aux systèmes religieux de tel siècle et de telle race, de tel moment et de telle nation. C'est à ce prix qu'arrivés pas à pas au droit contemporain, nous aurions eu pour aider à mieux comprendre nos lois et à les mieux commenter, une science du droit qui, accoutumée à suivre les influences du passé jusque dans le présent, pourrait aussi dans le présent entrevoir les préparations de l'avenir, et serait ainsi apte à tout atteindre et à tout embrasser, depuis les origines les plus reculées jusqu'à l'idéal le plus lointain.

Mais, dira-t-on, le droit à ce compte serait une science purement historique.

Il faut s'entendre. Plus d'un homme, s'il l'osait encore aujourd'hui, dirait avec Bodin : Là nous mène la raison seule lors même que nous serions abandonnés par l'histoire. Paroles étourdies cependant, car l'histoire, qui est, pour ainsi parler, la nature humaine en action, ne peut contredire en rien la raison, attribut essentiel de cette nature. Ce que l'une réalise, l'autre le consacre; ce que l'une réduit en exemples, l'autre le traduit en maximes, et quoique parlant une langue différente, loin de se démentir, elles se répètent. Ici s'applique le mot du poète : « Jamais la nature ne dit une chose et la sagesse une autre », la sagesse, ainsi que les anciens nommaient la science, consistant à fouiller jusqu'au cœur des choses pour y découvrir l'esprit sous la lettre, et la réalité sous l'apparence. L'histoire, d'ailleurs, est pour le droit plus qu'une lumière comme parle Grotius; car on pourrait presque dire du droit que s'il est la philosophie lorsqu'au lieu de construire des théories abstraites elle formule des systèmes sociaux, il est aussi l'histoire même lorsqu'au lieu de raconter simplement la vie sociale, elle en for-

mule et le principe et les règles. Dogmatisme changeant et progressif, si on ne l'étudie pas spécialement dans son développement chronologique, c'est-à-dire comme histoire, on méconnaît l'un de ses caractères substantiels, le mouvement continu et indéfini; et ceux qui, prenant, pour ainsi dire, son image à un moment donné de son cours, la produisent comme réalité complète, imitent en cela l'homme qui s'en irait disant, voici la vie, et qui, au lieu de l'intelligente mobilité du visage, montrerait la morte immobilité du masque. Le droit vit, avons-nous dit; laissons-le vivre et montrons-le vivant; laissons-le dans les faits, montrons-le dans l'histoire.

Mais, dès l'abord, une difficulté se présente.

Des hommes éminens, tels que M. Dupin, ont de nos jours assimilé à l'anatomie comparée le parallèle entre les diverses législations; et depuis surtout que M. Troplong a préconisé ce parallèle comme la meilleure manière d'approfondir les grandes questions que présente la science juridique, le mot est devenu de mode et la chose s'est tentée de toutes parts. Des cours ont été institués, des travaux particuliers entrepris, des recueils nouveaux ajoutés aux recueils anciens, et des ministres ont imprimé le cachet officiel à cette tendance, qui d'ailleurs datait de plus loin, en proclamant que pour relever les études de droit, il faut des chaires de législation comparée. Mais doit-on se borner à la comparaison de nos lois actuelles avec les lois qui régissent les peuples étrangers contemporains? C'est ainsi du moins qu'on semble généralement l'avoir entendu et l'entendre encore. Pourquoi, cependant, ne pas comparer aussi aux lois d'aujourd'hui les lois antérieures? Pourquoi, lorsqu'on prolonge ainsi le parallèle dans l'espace, ne pas également l'étendre dans le temps? Pourquoi chercher dans cette étude la connaissance des analogies sans y puiser en même temps une théorie de la succession? Si dans cette formule — législation comparée, — qui peut être admise, étant déjà consacrée dans une autre science, on veut absolument voir l'expression d'un contraste avec le simple mot — histoire, — ne vaut-il donc pas mieux faire du mot

d'abord, puis de la formule deux dénominations particulières de deux méthodes distinctement caractérisées et absolument distinctes ?

Déterminer ce que fut le droit chez un seul peuple aux époques diverses de sa durée, ou chez des peuples divers à des époques semblables, analogues ou opposées ; analyser les monumens, indiquer les sources, décrire les institutions, exposer les principes, raconter les vicissitudes, et s'arrêter là, c'est ce que nous nommerions faire de l'histoire, car si haute que soit une œuvre historique, elle n'a pas besoin pour être complète qu'on y émette une doctrine ou qu'on y tire des conclusions.

Mais rapprocher l'une de l'autre et contrôler l'une par l'autre les formes variées qu'affecta le droit en des siècles successifs ou chez des peuples séparés ; tous les rapports de ressemblance ou de dissemblance, les résumer en quelques dogmes qui, dans le commentaire d'une loi donnée, servent à préciser ses motifs, à éclaircir ses obscurités, à délimiter ses applications, à prévoir ses réformes ; voir, en un mot, dans les monumens législatifs moins un but de recherches qu'un moyen d'investigation, et se servir des faits comme du plus sûr des conducteurs vers l'idée, c'est aller au-delà de l'histoire, c'est passer, dirions-nous, à la législation comparée.

La subdivision résultant ici comme là, de ce qu'on s'attacherait, tantôt à l'étude des lois contemporaines, tantôt à celle des législations successives, n'altère et ne modifie en rien la question même de méthode. Bien plus, quoiqu'il soit vrai, comme nous l'avons indiqué, que l'étude des lois contemporaines aboutit principalement à des analogies, nous pourrions, en considérant non plus un seul groupe de peuples, mais le genre humain tout entier dans un seul temps, nous donner le spectacle des droits les plus divers et les plus contradictoires existant ensemble et dominant à la fois. On a longuement comparé les barbares du vieux monde aux sauvages du nouveau ; les mœurs des patriarches se sont retrouvées sous la tente des Arabes ; les coutumes des Numides ont persisté parmi les tribus de l'Atlas, et, pour

ne pas citer plus d'exemples , le principe de la pénalité germanique vit encore dans les montagnes du Caucase. Tous les degrés de civilisation que l'on franchit lorsqu'on remonte en esprit le cours des siècles , se présentent à celui qui parcourt matériellement la terre d'aujourd'hui. Mais ces oppositions , il y a pourtant profit pour chacun à les chercher en quelque sorte chez soi et non ailleurs , c'est-à-dire dans l'histoire même du peuple , et de la race à laquelle on appartient et dont on étudie le droit. Au lieu de marquer seulement quelques points de parenté entre nos lois et des lois étrangères , on refait ainsi la généalogie exacte de chaque loi nationale , on lui assigne sa valeur propre et sa valeur empruntée , on la place enfin à son rang véritable dans la chronologie des idées et des institutions. Seulement il est des époques où les monumens législatifs d'un pays ne fournissent pas assez de matériaux pour reconstruire en entier son droit spécial , et où , soit cette rareté des documens mêmes , soit leur insuffisance , force est bien de recourir aux législations contemporaines et analogues. Telle se présente l'époque barbare pour tous les peuples occidentaux , telle surtout , pour la France , la première période de l'époque féodale : l'image du droit national serait alors incomplète , si l'on n'allait au-dehors recueillir les traits nécessaires pour combler les lacunes.

Ajoutons d'ailleurs que , si l'on voulait constituer la science du droit dans toute la réalité de ces deux mots , il deviendrait indispensable de réunir l'étude des analogies à celle des contrastes , l'examen des faits étrangers et contemporains à la recherche des faits nationaux et antérieurs. Le droit , en effet , en un sens absolu , ce n'est pas la chose d'un moment ou d'un siècle , d'un peuple ou d'une race , c'est la chose de tous les siècles et de toutes les races , c'est la chose éternelle et infinie de l'humanité ; et si l'on peut envisager tour à tour isolément certaines de ses parties , cela doit se faire sans que les autres soient effacées ou même rejetées en entier dans l'ombre ; il suffit de les tenir dans une sorte de demi-jour et de lointain adaptés à la

faiblesse native de l'esprit de l'homme. Ainsi, tantôt on détaillera mieux les origines, tantôt on approfondira plus les principes, tantôt on multipliera davantage les cas d'application, mettant ainsi tour à tour sur le premier plan la tradition, la pratique, l'idéal, sans que jamais on doive négliger de compléter la tradition par l'idéal et par la pratique, d'expliquer la pratique par la tradition et par l'idéal, de motiver l'idéal par la pratique et par la tradition; ainsi, en traitant à part, soit du droit général de l'espèce, soit du droit propre d'une nation, l'on saura formuler le droit particulier en axiomes universels, ou préciser le droit universel par des exemples particuliers; ainsi, toujours l'unité scientifique se retrouvera sous la variété des arrangemens, comme l'unité humaine sous la diversité des tendances.

Cela posé, et pour conclure sur la question de méthode, le choix entre celle d'histoire pure et celle de législation comparée, ne saurait être douteux, car la première se borne à l'un des élémens de la science, et la seconde tient compte de tous, en donnant seulement la première place à celui qui, d'après le caractère propre de cette science, est véritablement le premier.

Mais, si ce mot de législation comparée est d'hier à peine, la chose ne date-t-elle pas de plus loin? Les anciens, par exemple, la connaissaient-ils, la pouvaient-ils connaître?

A Rome, — c'est là, qu'il faut toujours remonter; — à Rome, chez cette reine-mère des nations d'Occident, le droit fut à la fois, une tradition nationale et un art traditionnel. Ses luttes restèrent toujours intestines. Jamais, au milieu de ses transformations les plus turbulentes, on ne voit se perdre l'harmonie de sa primitive unité. Procédant toujours par transitions, qui semblent artificielles tant elles sont ménagées, il n'admet en son sein de nouvelles règles, expression de mœurs nouvelles, qu'après qu'elles ont acquis droit de cité en revêtant quelqu'une des apparences d'un principe ancien. Aussi, malgré l'antagonisme continu entre la plèbe et le patriciat, la loi des XII tables et l'édit des préteurs, les privilèges exclusifs, reste du monde

vieilli, et les immunités communes, présage du monde naissant, ce droit nous apparaît-il vivant toujours sur son propre fond, tirant de soi tout son accroissement, n'ayant jamais eu qu'un berceau, un foyer, un domaine, vieillissant enfin dans cet *ager* où il est né, sans possibilité de contact, sans désir de comparaison, sans besoin d'emprunts, sans relation d'égalité avec tout autre droit. L'intrusion de la philosophie grecque vient changer le fond de ses tendances et pousser à la ruine du primitif formalisme; mais, novateurs dans l'esprit, les jurisconsultes restent adorateurs dans la lettre; possédés d'une sorte de piété filiale même pour les terribles versets des *décemvirs*, ils n'osent rompre à découvert avec la tradition, ils recourent à la fiction, rusent, comme on l'a dit, avec les vieux textes, et conservant l'image alors même qu'ils détruisent le mieux la réalité, traitent le droit paternel comme on traita depuis ces rois de la dernière époque Mérovingienne, à qui des deux armes de la royauté on laissait le sceptre, vain appareil, tandis que le glaive, instrument utile, passait aux mains d'un parvenu. Aussi, à suivre jusqu'au bout la législation romaine d'Occident, il semble qu'on suive non pas une série de principes divers qui se lient, mais un seul et même principe qui se développe; le sentiment de la succession, se produit avec quelque peine, surmonté qu'il est, sinon étouffé, par le sentiment de la continuité. L'idée de comparaison avec le dehors ne se montre d'ailleurs guère aux premiers âges, que par la contestable légende de l'importation des lois d'Athènes, et aux derniers que par une collation superficielle avec les lois Mosaiques. Le christianisme lui-même n'est d'abord qu'un fruit nouveau greffé sur quelques branches du vieux tronc, et lorsque enfin disparaît tout reste de l'ancien droit sacré, toute trace du symbolisme primitif, tout principe exclusif de nationalité juridique, lorsque le droit des gens, absorbant le droit civil, devient pour tous les sujets de Rome, droit unique et commun, c'est que Rome elle-même, de cité devenue empire, a, par une dernière et suprême fiction, dilaté ses idéales limites jusqu'à y enfermer le monde.

Ce ne fut pas, du reste, le seul des États d'autrefois à vivre dans cet isolement superbe. La plupart ne se touchaient guère que pour vaincre ou être vaincus. Les législations naissaient et mouraient sur place. Entre elles existaient toujours ces ressemblances, fruit de ce que Vico nomme nature commune ; parfois même il y avait de l'une à l'autre rapport de filiation , mais chacune n'en demeurait pas moins locale , exclusive , séparée. L'Occident , en effet , fut long-temps tout barbare , c'est-à-dire morcelé , et le vieil Orient , sauf la Judée , était le monde du mystère et de la concentration. La Grèce seule nous montre des lois , en quelque sorte contiguës , qui vivent ensemble sans se confondre et demeurent distinctes sans se combattre. Aussi , quoique la métaphysique y vienne de bonne heure envahir le domaine où , à coté de ses maximes abstraites , devraient toujours régner les enseignemens positifs de l'histoire , et bien que le seul Platon ait émis une hypothèse sur le développement progressif de l'humanité , les modernes sont par la nature et les tendances de leur méthode , en la matière qui nous occupe , plus près des Grecs que des Latins. La politique d'Aristote , c'est l'esprit des lois du monde Athénien. La Grèce d'aujourd'hui , ce n'est pas tel ou tel peuple , tel ou tel pays , ce n'est pas surtout la seule Hellénie avec son ciel toujours beau et ses peuplades encore turbulentes ; le rôle qui lui fut jadis assigné à elle seule , appartient de nos jours à l'Europe entière ; la république chrétienne a succédé pour l'influence et l'initiative civilisatrices à cette autre république de peuples. Là aussi , des nations nombreuses trouvent des droits divers , mais analogues à leur droit ; là , tout invite , tout donne matière à de fructueuses comparaisons ; là , de plus , chaque état trouve en lui-même , sinon dans le présent , du moins dans un passé tout proche , une variété de lois suffisante pour de longues études. Voyez la France avant sa grande révolution. Point d'unité d'origine , peu de piété pour le passé , nul développement harmonique ; au lieu d'une loi seule , des lois infinies , au lieu d'un droit qui grandit et va de l'enfance à la vieillesse , plusieurs droits d'âge di-

vers qui coexistent et se combattent ; droit écrit modifié par des statuts locaux , droit coutumier variant pour chaque province , droit canon perdant chaque jour de son empire , droit féodal battu en brèche par les ordonnances , droit des arrêts obéi tour à tour et contesté. Or , pour diminuer la somme infinie d'erreurs qui devait s'introduire à l'abri de tant d'inextricables complications , n'était-il pas urgent de distinguer avec scrupule , entre les lois , entre les pays , entre les temps ? Ne se sentait-on pas amené à comparer , pour les mieux définir , tant de principes opposés , que la pratique mêlait dans un intérêt de litige et que faussait la politique dans une vue de domination. Toutefois ce travail si ardu se fait d'abord au hasard et sans critique sur les seules difficultés soulevées par le courant des affaires , ou se borne du moins à de simples conférences. Les études juridiques n'avaient d'ailleurs commencé à prendre forme de science , que dans l'Italie et pour le droit romain ; l'Italie , où se trouve à la fin du moyen-âge , le foyer de toute renaissance intellectuelle ; le droit Romain , où se tint si longtemps enfermé toute spéculation politique et sociale. De là viennent et là se concentrent l'école des glossateurs , l'école des Bartholdistes , l'école d'Alciat. Celui-ci , Italien , inaugure dans les chaires d'Italie la réforme à la fois philologique et historique préparée par Politien , mais bientôt il la porte en France ; c'est en France surtout qu'il enseigne , et que la nouvelle méthode atteint sa plus haute et plus complète expression dans la personne de Cujas. Passionné pour les lettres antiques , dédaigneux du moyen-âge et du droit national , répondant à ceux qui le veulent tirer du droit de Rome , pour l'entraîner dans les affaires de la France : cela ne touche en rien à l'édit du préteur ! tel fut le maître , tels ne furent pas ses disciples. Rattachés à Cujas par l'enseignement , ils se rattachent à Dumoulin par les tendances. A la fois spéculatifs et militants , ils sont comme Cujas curieux des origines , zélés pour l'exactitude historique , partisans de cette élégance qui ne s'arrête pas à la surface des idées , et qui pénètre jusqu'à la moelle des choses , mais comme Dumoulin

ils s'enquîèrent du temps présent et de la patrie, s'occupent surtout de rendre l'idée courante, et de la mettre au service de la polémique du jour, cherchent dans l'histoire nationale de quoi légitimer leurs opinions ou baser leurs doctrines, et font de la science un instrument de lutte, de destruction, de réforme. Pour Dumoulin en effet, bien que, dans la préface de son Commentaire sur les fiefs, il conseille vivement l'étude de l'histoire, l'histoire ne semble être guère plus qu'un prétexte. Jamais il ne lui voulut demander autre chose qu'une vérité d'argument. Peu curieux de la vérité réelle, révolutionnaire en droit, au meilleur sens du mot, il révolutionnerait au besoin la tradition pour mieux imposer la réforme, et la nature primitive de cette féodalité qu'il s'emploie tout entier à détruire, lors même qu'il la réglamente, il en sait moins bien les antiques secrets, on l'a plus d'une fois noté, que son rival d'Argentré qui s'acharne à la raviver, ou son biographe Brodeau qui s'étudie à la comprendre. Loyseau lui-même, cet autre jurisconsulte, que la docte et dédaigneuse Allemagne range aussi au nombre des plus illustres parmi les modernes; Loyseau, bien qu'il fasse étalage d'histoire, abuse pourtant du passé plutôt encore qu'il ne l'utilise. Versé dans les antiquités, mais ardent à la nouveauté, il transporte souvent son idéal dans la tradition, comme pour l'introduire plus aisément par un détour dans la pratique; mais cela il le fait de verve, sans feinte ni calcul, sans fausser sciemment l'histoire qu'il voit mal, parce que, mal faite qu'elle est d'ailleurs encore de son temps, il la voit à travers un système. Son œuvre à la fois modèle de méthode et exemple d'erreur, demeure pour signaler en même temps et le port et l'écueil. Dans un camp différent sinon opposé, Bodin peut-être avait mieux le sentiment de l'unité de méthode et la perception de tous les élémens de la science; mais, à la fois incertain et hardi, si en lui le penseur s'efforce de formuler une théorie générale, l'homme politique en cherche l'application surtout dans les matières de droit public, et le juriste demeure à cette forte exégèse Cujacienne, qui a créé tant d'hommes devant qui nous devons flé-

chir le genou avec le respect des écoliers devant le maître. Pourtant il n'est pas de légiste qui, alors, fasse historiquement plus ou mieux que Loyseau; et si quelques-uns, tels que Chopin, Coquille, Loisel, s'efforçant particulièrement de délimiter avec exactitude le droit français, afin d'empêcher toute promiscuité entre ses principes et ceux du droit romain, accomplissent ainsi le plus utile des labeurs préparatoires, la plupart, au contraire, poussent à cette sorte d'adulteration, et semblent assigner pour but définitif à l'activité scientifique, d'extraire du droit français toutes ses conséquences, en le soumettant, si cela se peut dire, à la pression continue des doctrines romaines. Or, c'est à cette deuxième tendance que se rallie le *xvii^e* siècle. Son plus illustre représentant, Domat, ne cherche le droit que dans une conciliation de principes tentée dans le sens d'une commune et systématique subordination aux maximes chrétiennes. Ainsi est délaissée l'histoire, rejetée la tradition, mise à l'écart toute question d'origine, d'époque ou de race, et cette méthode, Pothier, dans le siècle suivant, la complète en même temps qu'il la diminue. Moins dogmatique que Domat, mais plus pratique, il se borne presque dans son examen comparatif du droit écrit et du droit coutumier, à ranger en ordre logique ou à développer avec un bon sens inaltérable, les conclusions qu'il tire par voie de déduction de certains principes positifs admis sous le contrôle de quelques idées de justice supérieure à la fois et intérieure. Toutefois le mouvement historique du *xvi^e* siècle ne s'est pas arrêté à jamais; seulement il a à peu près cessé d'agiter ce qu'on pourrait nommer les doctrines actives pour se réfugier dans l'érudition pure, et, en perdant ainsi de sa grandeur et de sa puissance, il gagne tout ce que peut lui communiquer d'exactitude l'exploration ferme et sage à laquelle on s'est accoutumé à soumettre tous les vieux documents de l'histoire. Or, un homme s'est trouvé, qui seul aurait pu suffire à ce progrès, et cet homme c'est Delaurière. Né dans le siècle de Domat, mort dans celui de Pothier, lorsqu'il vient, juriste quêteur comme Pasquier, esprit assidu comme les Pithou,

travailleur patient comme Ducange , collectionneur infatigable comme un Bénédictin, recommander l'étude de l'histoire, il parle avec l'autorité d'un homme qui lui a voué toutes les forces d'une droite et sagace intelligence , et auquel il n'a manqué, d'autres l'ont dit , pour ériger un grand monument de jurisconsulte que d'en vouloir réunir les pièces disséminées , en notes , en fragmens, en glossaire. Et pourtant, lors même qu'à l'œuvre de Delaurière , on ajouterait celle , par exemple, d'Houard et de Brequigny , de Secousse et de Charpentier , on n'aurait encore que la moitié de la science. Le vrai et complet représentant du droit dans ce XVIII^e siècle , qui ne laissait aucune des choses de l'espritse cantonner, comme on a dit, dans les frontières d'un seul pays, ajoutons , ni dans les limites d'une seule époque, ce serait encore Montesquieu. L'esprit des lois en effet, c'est avant tout de l'histoire , mais c'est aussi de la philosophie. C'est de l'histoire non pas dénuée de toute conclusion générale comme l'eût faite Delaurière , non pas incomplète , passionnée , agressive comme la pouvait faire Loyseau , mais à la fois exacte et profonde , calme et idéale, curieuse et réformatrice. Ce que l'auteur sobrement livré à toutes les aspirations de son temps , homme d'initiative réglée , mais fervente, cherche avant tout, c'est la vie sociale et les conditions de cette vie; ce que son érudition , fantasque peut-être, mais pénétrante, demande à tant de témoignages divers , voyages , mémoires, chroniques , chartes , lois ou coutumes , c'est le spectacle de l'homme en action , des hommes en marche, de l'humanité en travail. Si parfois il retient sa pensée dans les régions de la spéculation pure , si même il l'y égare, c'est qu'il a le sentiment complet de la science et de la méthode; c'est que la réalité n'est pas toute pour lui dans les apparences, pas plus que l'être tout dans le corps; c'est que esprit lui-même incarné dans un atome , il voudrait aller jusqu'à l'esprit qui soulève et anime la masse ; c'est que homme étudiant la condition humaine , il prétend ne rien négliger de ce qui fait l'humanité. Et pourtant, comme il sait tempérer en lui cette ardeur désordonnée de ses contemporains pour les abstrac-

tions absolues et les négations radicales ! Donnant à toutes ses idées une forme palpable , et liant un fait à chacune d'elles comme pour lui faire tuteur et la soutenir , il imprime sur certains points capitaux de la jurisprudence une impulsion de réforme pratique , qui , après avoir produit son principal effet au jour de la grande rénovation , s'est pourtant encore prolongé jusque dans notre temps. Aussi , lui qui plaçait le bien politique , comme le bien moral , entre deux limites , atteignit-il dès l'abord ce qui devait être , à son sens , le bien littéraire , en produisant un livre en butte dès son avènement à deux sortes de critiques extrêmes. Les uns , infatués des institutions présentes , ou s'agitant dans la jurisprudence routinière , confondant l'existence d'une loi avec sa nécessité et la durée d'un abus avec ses raisons , effrayés d'ailleurs des réformes , ignorans de l'histoire et dédaigneux de la philosophie , passèrent à côté de ce livre sans en tenir compte : ce trésor de pure science ne les attirait pas. Les autres se précipitant tête baissée à la conquête d'un droit abstrait dont ils croient pouvoir reproduire le type tout entier dans la législation , se montrent avec Montesquieu , moins sévères encore pour les ménagemens de sa philosophie , que pour ses rétrospections historiques , tant la doctrine du progrès , formulée ou implicite déjà dans tous les esprits , ne sert encore , incomplète qu'elle est ou mal comprise , qu'à les irriter profondément contre ce qui fut , et à leur faire considérer comme haineuse et ennemie toute chose antique et surtout d'une antiquité nationale : l'esprit des lois leur fait scandale ; le sens de cette belle méthode leur échappe.

Sans nul doute le grand monument de Montesquieu n'est ni sans fautes , ni sans erreurs , ni sans lacunes. La science , par exemple , y est trop en fragmens , la méthode y va trop par soubresauts. Sans doute aussi , un temps est venu après lui , où , dans le droit , tout travail de science s'est trouvé interrompu , comme toute question de méthode ajournée. La société courait haletante à de nouvelles lois ; le législateur se hâtait de créer ; les textes se multipliaient ; les juristes s'absorbaient dans leur

travail d'application, et si, comme doctrine, le droit put reprendre bientôt après, de libres et calmes allures dans quelques commentaires raisonnés, il dut attendre pour se renouveler comme science et continuer, en la complétant, la tradition des grandes écoles du xvi^e siècle, que l'histoire et la philosophie ayant eu leur révolution à part, le missent en état de faire aussi la sienne, afin que l'esprit du xix^e siècle se manifestât dans toutes les parties capitales de la connaissance humaine. La France était d'ailleurs précédée dans cette route, et guidée par l'Allemagne. Pendant nos grandes époques d'activité sociale et militaire, une grande rénovation scientifique s'était opérée dans la jurisprudence par la main des Allemands. Nous avons, dans la première partie de cet Essai, rappelé quelques noms auxquels se rattachent les progrès principaux de la métaphysique du droit; ce pourrait être ici le lieu de détailler ce qu'ont fait pour les autres parties de la science tant de doctes esprits. Chacun sait, par exemple, ce qui est dû à Nieburh ou à Savigny pour l'histoire du droit romain, à Grimm ou à Eichorn pour les origines du droit germanique; nul n'ignore comment Thibaut maintint dans la jurisprudence l'autorité de la philosophie pratique, et comment Gans la plia aux formules rigoureuses d'un système. Cependant le pays de Cujas, de Dumoulin, de Montesquieu ne pouvait rester toujours étranger à des travaux qui continuaient son propre passé. Parmi ceux qui se portèrent tour à tour dans la voie ainsi rouverte, quelques-uns, et des meilleurs, comme Jourdan et Klimrath, sont déjà morts à la peine; d'autres ont échoué par impuissance ou découragement; mais certes on ne peut nier la haute valeur de ce qu'ont fait M. Trolong pour l'interprétation du droit actuel, M. Beugnot ou M. Pardessus pour les monumens du droit moderne, M. Giraud pour les sources du droit antique. Bien des noms encore resteraient à citer, mais ceux-là suffisent; il ne s'agit ici que d'une simple indication. Ce n'est, en effet, ni le nombre ni l'activité qui ont manqué jusqu'à présent. La *furie* française ne fait jamais défaut au commencement des choses. Si dans notre pays,

peu de gens réussissent à terminer, tous excellent à entreprendre. Il semble même que le caractère politique des temps où nous vivons, et surtout de ceux qui précéderont immédiatement notre époque, ajoute encore à cette universelle impatience. Chacun se dit que nous sommes une génération en proie à toutes les chances de luttes incessantes, que nous vivons, dans nos heures de calme transitoire, comme les soldats en campagne dans leurs quartiers d'hiver, c'est-à-dire, entre deux rencontres, et qu'il ne faut pas laisser se perdre une seule journée paisible. Or celles où nous nous trouvons ne sont-elles pas propices à l'extension d'une réforme scientifique; et, pour si petit et stérile que dût être le fruit d'un effort, ce que cet effort même aurait de bon, ce que le but a d'éclat et la voie de grandeur, ce que la méthode, telle qu'il nous a semblé pouvoir la déduire du mouvement spontané ou réfléchi de tous les esprits contemporains, telle que nous avons essayé de la décrire et de la formuler avant de lui chercher des autorités et des précédens, possède de fécondité véritable, qui donc le pourrait contester?

Apte à embrasser tous les élémens du droit, à les combiner dans la juste mesure, à les faire fructifier l'un par l'autre, elle laisserait seulement primer l'un deux, c'est-à-dire l'histoire, parce que c'est la notion complète de chaque époque de la science vue non à part, mais à son tour dans la série totale des époques qui constitue vraiment la science. Par elle donc le juriste pénètre dans l'idée, remonte les temps, parcourt l'espace, creuse le point voulu. Après avoir demandé à la dogmatique ce qu'est un principe, et à la dialectique ce qu'il veut, le champ des recherches s'agrandit encore, et semble devenir sans limites. La chronologie et la philosophie lui disent la destinée de ce principe, à travers les évolutions séculaires des peuples et des états, et la philosophie, poursuivant seule la voie marquée, lui enseigne ensuite comment se continuera cette destinée dans les temps à venir. C'est là pour son esprit, comme un tableau tracé à grands traits, comme une chronique à vastes péripéties, comme une course de sommet en sommet dans le monde de

la pensée. Mais bientôt la comparaison entre les lois successives ou contemporaines lui montre les plus légères oppositions de mœurs, de politique, de religion, imposant à ce principe des modifications imprévues, dont jamais la forme ne se fût révélée à la spéculation pure. Cela fait, il descend aux cas d'application : il voit le principe à l'œuvre, il l'expérimente, il le met en contact avec les mille incidens de la vie courante, il le suit curieusement d'espèce en espèce, et il n'est pas de déviation perceptible, pas d'extension si minime qu'elle soit, dont il ne veuille avoir la raison. C'est même à reconnaître et à décrire ces délicates nuances, que consiste, à proprement parler, l'esprit légiste ; c'est à les rechercher qu'il se forme : son vrai monde à lui, c'est, comme parlait Napoléon, le monde des détails.

Certes, donner ainsi à une méthode toute sa valeur, lui faire produire tout son fruit et livrer toute sa substance, est le propre des seuls esprits d'élite, et par cela même ne se voit que rarement ; mais ce n'en est pas moins la fin que, de près ou de loin, accessible ou inaccessible, chacun se doit proposer. « Vise à l'excellence, dit la sagesse orientale, pour dépasser la médiocrité ; vise au médiocre, tu tombes au-dessous du pire. » Ce que les mattres font, les disciples le tentent. Disons même que la méthode dont il s'agit ici, semble particulièrement appropriée à la nature de l'esprit français, trop enclin à l'action pour ne pas tenir grand compte des faits, trop dégagé de mysticisme pour ne pas s'enquérir beaucoup des résultats, trop curieux enfin de toutes les idées pour s'aboyer dans un système unique. Si telle nation semble triompher dans la pratique et telle autre dans la théorie, si telle race excelle dans la synthèse et telle autre dans l'analyse, chacune trop souvent se laisse absorber en son labeur partiel, et donne à un fragment de construction le nom et l'apparence d'un édifice complet ; mais ce qui domine en France, on l'a souvent noté, ce qui marque d'un signe particulier le génie national, c'est l'équilibre des facultés et le balancement des tendances. Mieux que partout ailleurs, on y a compris que, si la synthèse est le couronnement obligé de toute

science , l'analyse en est la base indispensable , et que , si la pratique ne peut se passer de philosophie , la théorie ne se passe pas davantage d'expérience ; méthode plus vraie et plus vraiment scientifique dans l'apparente incertitude et dans la variation réelle de ses allures , que celles pour qui la vérité gît tantôt dans la description judaïque des faits matériels , tantôt dans le jeu fantasque des formules abstraites. L'homme , en effet , ne voit bien qu'à condition de voir sous plus d'un point de vue ; il n'a ni l'œil assez perçant , ni le point de mire assez haut pour embrasser une chose et la pénétrer toute d'un seul regard ; s'il veut d'abord bien connaître une idée , puis la bien posséder , il faut qu'au lieu de la saisir par un point unique , il commence par en faire soigneusement le tour , et qu'ensuite il l'étreigne par tous ses côtés. Sans doute le droit , par exemple , de quelque côté qu'on le prenne , et par quelque point qu'on l'envisage , est toujours une seule et même chose ; mais confondre en lui le présent et le passé , l'idéal et le réel , transposer ses élémens , surtout les isoler , en ignorer quelques-uns , ou en connaître un seul , c'est manquer à la science. — Est-ce desservir la pratique ?

Il faut l'avouer , c'est à l'utilité de ces sortes d'études que s'attaquent les plus graves objections. On veut distinguer entre l'esprit d'application et l'esprit de système , entre les hommes de théorie et les hommes de pratique. On veut que le droit usuel , celui qui régit les affaires de la vie et résout les litiges courans , n'ait rien à attendre ni à tirer de toutes ces doctes élucubrations. Si Montesquieu , qui se plaignait d'avoir toujours peu entendu à la procédure , se nomme lui-même quelque part jurisconsulte français , on répond que toujours les jurisconsultes se partagent en deux classes. Les uns , tout entiers livrés aux disputes du palais , prennent pour point de départ le texte en vigueur , et acceptent ses dispositions sans les scruter , pour seulement en extraire par simple voie logique des corollaires utiles à la solution de quelques espèces. Les autres , étudiant la science pour la science , dégagés de toute arrière-pensée d'utilité , se plaisent surtout à remonter jusqu'aux premiers principes , et ne cher-

chent au plus dans une espèce, que l'occasion de mettre quelqu'un d'entre eux à l'œuvre pour mieux en apprécier la valeur. Aux premiers donc peu important les législations étrangères, c'est la loi du pays que l'on allègue à la barre ; peu important les états antérieurs du droit national, c'est par le droit actuel que les procès se jugent ; peu importe l'idée génératrice, c'est des conséquences pratiques qu'il s'agit. Pourquoi d'ailleurs disperser ainsi ses facultés ? Ne risque-t-on pas d'affaiblir par leur travail simultané sur plusieurs points, la force que le repos des unes prêterait à l'action des autres. A quoi bon, enfin, une science ainsi poussée à bout de voie ? Et si Voltaire était autorité en pareille matière, ne faudrait-il pas dire avec lui, « qu'il y a un point passé le quel les recherches ne sont plus que pour la curiosité, et que ces vérités ingénieuses et inutiles ressemblent à des étoiles qui, placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté ? »

A tout cela que répond-on ? Que l'esprit de généralisation n'exclut en rien l'entente des détails ; qu'explorer les tenans et aboutissans d'une loi, aide à mieux discerner ses limites ; que la science des origines ne peut nuire à l'art des déductions, et que pour bien savoir où l'on est, il ne messied pas de savoir d'où l'on vient et où l'on va. Une loi, en effet, n'est ni quelque chose d'isolé, ni quelque chose de mort ; elle naquit d'une autre loi comme d'autres lois naîtront d'elle ; elle est pleine d'une sorte d'esprit qui se meut ; il semble qu'on la voie agir, vivre, frapper. Mais c'est l'homme qui lui suscite ces apparences de la vie, et qui dirige tous ces mouvemens ; c'est l'homme qui produit par elle des résultats afférens au mal ou conformes au bien, selon qu'il connaît ou ignore et son principe vrai et sa nature intime et sa fin suprême. Y eût-il d'ailleurs dans ces connaissances un peu de superflu, ce serait, ajoute-t-on, une de ces belles superfluités qui parachèvent une œuvre au lieu de la surcharger. Ici, notamment, elles consisteraient moins en ornemens de littérature qu'en complémens de science, et le droit ne peut certes que perdre à cette répulsion des praticiens pour

toutes les choses qui sont en dehors de la plus étroite spécialité. Les méchantes langues pourraient même prétendre que de là vient ce qu'elles nomment l'ignorance de plus d'un, en tout ce qui n'est pas pure pratique, ignorance dont, au dire de l'illustre allemand Thibaut, ils sont affligés même dans la savante Allemagne. Sans doute, il y a en cela bien des écueils à fuir, et l'on risque, par exemple, en voulant éviter la sécheresse routinière, de faire disparaître le fond du droit sous d'utiles, mais redondans accessoires. Or, il ne faut pas que la grave jurisprudence soit traitée en reine de théâtre, et qu'on lui fasse un trousseau tout de dentelles et de dorures. Mais trouve-t-on si aisé en toute matière, de bien garder toujours ce moyen terme entre le trop et le trop peu, qui laisse la force en ajoutant la grâce, et que Vico nommait si bien dans les choses morales, *il soave-austero*. Les jurisconsultes Romains eux-mêmes, ces graves interprètes du droit le plus austère, le plus âpre même qui fut jamais, ne sentaient-ils pas que le beau, comme on l'a dit, est frère du juste, lorsqu'ils excluaient de la doctrine certaines déductions comme inélégantes, à cause, disaient-ils, de l'inélégance du droit. Dans ce débat, comme en tout débat sur la nature et la portée des facultés humaines, il y a donc vérité dans l'attaque et vérité dans la défense. Mais, disons-le aussi, telle est la débilité de l'esprit de l'homme, telles sont les infirmités de son intelligence, que la plus grande somme de vérité a toujours chance de se trouver du côté où on lui dénie de pouvoir faire plus d'une œuvre, vaquer à plus d'une fonction, suivre plus d'une voie, quels que soient d'ailleurs le parallélisme des voies, le rapprochement des fonctions, la parenté des œuvres. Ajoutons néanmoins que si l'on voit certains esprits, par une sorte d'élan logique et par un jet d'idées d'une justesse et d'une vigueur peu communes, atteindre toujours à coup sûr, dans la pratique, le point qu'il faut atteindre, et le creuser jusqu'où il le faut creuser, sans autre secours que leur propre force, ni d'autre instrument que leurs facultés mêmes; si un principe étant donné, ils s'en em-

parent sans paraître s'inquiéter des accessoires de la science ou des appuis de la méthode et en restant comme étrangers à ce qui l'a précédé comme à ce qui le suivra ; s'ils le promènent ainsi d'application en application , sans jamais faillir ni faiblir , sans jamais rester en deçà des conséquences ou aller au-delà des nécessités , de tels esprits , il faut l'admettre , forment exception. Ils sont , pourrait-on dire , le génie même de la pratique. Or , le génie ne fait pas règle. Mais alors même que , par eux-mêmes et par eux seuls , en ne s'appuyant que sur les textes , ils semblent aller aussi loin que fût allé tout autre avec les appuis de la plus compréhensive méthode et les secours de la science la plus compliquée , pourquoi donc s'arrêter à une telle apparence d'isolement intellectuel ? Pour si limités qu'on les croie à la pure pratique , les vrais grands praticiens n'oublient en effet jamais que le droit actuel est en rapport avec une certaine organisation sociale , que l'organisation en vigueur dérive à la fois de certains précédens d'histoire et d'une certaine théorie métaphysique , qu'enfin le plus simple texte de la loi à appliquer est la résultante de tous ces principes divers. En tout cas d'ailleurs , si le légiste hésite parfois sur l'utilité de ce luxe d'études , le législateur semble ne devoir jamais hésiter ; la connaissance exacte des précédens légaux est , — qui le nie ? — particulièrement profitable à l'entreprise des réformes , et les tentatives faites ou les institutions réalisées chez les autres peuples , enseignent à mieux fuir les essais aventureux , comme à mieux négliger les changemens inefficaces. Aussi , n'admettons-nous pas en leur entier les paroles de M. Mignet , disant de la science du droit telle qu'elle est aujourd'hui constituée : « Il ne faut pas qu'elle s'enorgueillisse trop d'elle-même , et qu'ayant perdu son unité en se répandant sur les siècles , et , pour ainsi dire , sa foi en renonçant à la certitude absolue de ses principes , elle considère avec moins de respect cette science plus simple , plus bornée , plus dogmatique , plus féconde , qui donnait aux hommes du dernier siècle , le génie de l'organisation et une sorte de faculté législative. » Si nos pères ont bien et rapidement organisé , c'est que

presque toujours ils ne faisaient que réaliser un idéal dès longtemps élaboré, et ce qu'on nomme le manque de faculté législative, ne tient pour nous, on le démontrerait aisément, ni à la constitution de la science, ni à l'état scientifique du droit. La foi dans le droit, en tant que science, ne s'est pas perdue; elle s'est déplacée. On ne croit plus au caractère universel de telle règle, à la pérennité ni à la perfection de telle forme, on croit à leur progrès incessant. Le dogme de l'immobilité a fait place à celui de la mobilité, mais d'une mobilité progressive, soumise à de certaines conditions, s'exerçant sur une certaine voie, dirigée vers un certain objet, laissant toujours intact cette sorte de fonds commun à tous les temps, à tous les pays, à toutes les races, que l'on peut nommer avec M. Trolong, « droit supérieur à l'homme, et condition de sa nature sociale », et c'est à cela que s'attache la foi nouvelle, c'est sur cela que se fonde la nouvelle science.

MASSOT-REYNIER,

Avocat-Général, à Montpellier.

LETTRE

SUR

LA LITTÉRATURE PROVENÇALE.

(Suite et fin.)

IV.

J'aborde l'examen des divers genres de poésie dans lesquels s'exercèrent les troubadours , en le faisant précéder de quelques observations sur la versification provençale.

Le mètre , la rime et , dans certains cas , la césure constituaient à eux seuls toute cette versification.

Le vers provençal pouvait avoir depuis quatre syllabes jusqu'à douze. Le plus usité était celui de dix syllabes : il avait une césure après le quatrième pied. Les vers de onze et de douze syllabes avaient leur césure après le cinquième et le sixième pied , mais cette règle n'était pas sans exception.

Quant aux rimes , le troubadour en avait à sa disposition de plus d'une espèce. Il pouvait d'abord , ainsi que cela est pratiqué dans quelques-unes de nos langues modernes , se passer absolument de la rime et écrire en vers blancs , mais l'usage de ces vers était généralement assez rare. Il avait ensuite à choisir entre les rimes assonnantes bâtarde ou légitimes , les rimes consonnantes où l'accord était formé par une seule voyelle , et les rimes léonines qui en exigeaient deux.

L'emploi de ces rimes n'était , du reste , assujéti à aucune règle. Le troubadour pouvait se servir , à volonté , de rimes masculines ou féminines , ou les croiser entre elles selon les exigences de sa poésie. Il lui était même permis d'établir ses rimes d'une strophe à l'autre seulement , et , ainsi disposés , ses vers

étaient comme autant d'échos poétiques qui se répondaient l'un à l'autre à des distances plus ou moins éloignées.

Une autre faculté dont les avantages seront facilement sentis, c'était la tolérance accordée à l'hiatus, que la poésie française a frappé, depuis Malherbe, d'une proscription qui n'est pas toujours raisonnable. Cette tolérance à la faveur de laquelle le vers, sans avoir rien à perdre du côté de la douceur, gagne souvent en énergie et en précision ; cette tolérance, dis-je, n'est pas un accident particulier de la poésie provençale ; elle se retrouve dans quelques autres langues auxquelles on n'a jamais fait le reproche de manquer d'harmonie et de suavité.

Il faut voir dans les *Lois d'Amours* toutes les ressources que la versification offrait au poète ! Quand tu auras parcouru cet ouvrage, E***, tu ne seras plus surpris que l'*art de trouver* ait été généralisé comme il le fut, aux XII^e et XIII^e siècles, dans toutes les classes de la société sans exception ; tu comprendras comment il a pu se faire que tant de couplets séparés, tant de tençons plus ou moins longues, sur des rimes quelquefois bizarres et peu communes, aient reçu leurs réponses en vers à la même mesure et sur des rimes semblables, et, ce qui vaut mieux encore, pleins de vérité, de naturel et de grâces.

Ces vues préliminaires jetées sur la versification, nous passerons aux principaux genres de poésie en usage parmi les troubadours.

1^o L'ode (la *canço* provençale, la *canzone* des Italiens). Ce genre est l'un de ceux qui ont été le plus cultivés. Il fut consacré par nos poètes à célébrer les dames de leurs pensées, et quelquefois aussi les princes leurs bienfaiteurs. On remarque dans presque toutes les compositions de cette espèce, de l'esprit et de l'imagination, et dans quelques-unes, une profonde sensibilité. Il faut ranger parmi les odes, les pièces connues sous le nom de *cant*, *canço*, *mieja-canço*, *cobla*, *son*, *sonet*, *vers*. Ces pièces me paraissent appartenir toutes au même genre, et j'y joindrais assez volontiers la sixtine, espèce d'ode en bouts-rimés, dans laquelle le Dante et Pétrarque n'ont pas dédaigné de s'exercer.

2^o Les pièces à refrain. Ainsi que l'ode, ces compositions se produisirent sous des noms différents. Il y avait l'aubade (*alba*), la sérénade (*serena*), la ballade (*ballada*), la danse (*dansa*), la rétroense (*retroensa*). Cette dernière pièce représentait assez bien nos romances et nos chansons actuelles.

3^o L'élégie (*planh*). L'élégie provençale n'est pas cette élégie que les poètes latins nous ont fait connaître, et dans laquelle

« Amour dictait les vers que soupirait Tibulle. »

La nôtre est une véritable lamentation, moins sublime, sans doute, que l'élegie hébraïque de Jérémie, mais conservant du moins, sous des formes simples et sévères, les tendances et les vrais caractères du genre.

4° La satire (*sirvente*). Le but spécial de ces sortes de pièces fut la censure des vices en général; mais elles servirent plus d'une fois à exciter le zèle des peuples pour les croisades, à réprimer les prétentions des souverains et de la cour de Rome, à combattre par la raillerie des ennemis contre lesquels d'autres armes n'auraient pu prévaloir, etc. Le fougueux Bertrand de Born excella dans ce genre. Le roi d'Aragon (probablement Pierre I^{er}), voulant faire connaître le mérite des sirventes de ce troubadour, disait qu'il fallait les marier avec les odes de Giraud de Bornelh (1).

5° La *tenson* (*tenso*) est un dialogue en vers, ayant ordinairement pour objet quelque question d'amour. Il est assez vraisemblable que la plupart des *tensons* sont l'ouvrage commun des troubadours qui y figurent en qualité d'interlocuteurs. Comme ce genre appartient en propre à la littérature provençale, tu seras, sans doute, bien aise que j'en mette un exemple sous tes yeux. J'insère donc ici, à cet effet, la *tenson* de Raimbaud d'Orange et de la comtesse de Die, pièce que M. Raynouard a comparée avec raison au dialogue d'Horace avec Lydie : *Donec gratus eram tibi, etc.*

Amics, ab gran cossirier
Sui per vos et en greu pena,
E del mal qu'ieu en sullier
No cre que vos sentatz gaire.
Doncs, perque us metetz amaire,
Pos a mi laissaz tot lo mal?
Quar ab dui no'l partem egal.

Domna, amors a tal mestier,
Pos dos amics encadena,
Qu'el mal qu'an e l'alegrier
Senta quecs a son vejaire : (2)

(1) El rey d'Arago donet per molher las cansos d'En Guiraud de Bornelh als sieus sirventes.
(*Vie de Bertrand de Born.*)

(2) Ami, avec grand souci
Je suis par vous et en griève peine,
Et du mal que j'en souffre
Je ne crois que vous sentiez guères.
Donc, pourquoi vous mettez-vous amant
Puisque à moi vous laissez tout le mal?
Car tous deux ne le partageons également.

Dame, amour à tel métier,
Lorsque deux amis il enchaîne,
Que le mal qu'ils ont et l'allégresse
Sente chacun à sa manière :

Qu'ieu pens, et no sui gabaire,
Que la dura dolor coral
Ai eu tota a mon cabal,

Amics, s'acsez un cartier
De la dolor que m malmèna
Be viraz mon encombrier;
Mas nous cal de mon dan gaire,
Que quar no m'en pose estraire,
Com que m'an, vos es cominal;
An me ben o mal atretal.

Domna, quar ist lauzengier
Que m'an tout sen et alena,
Son vostr'angoissos guerrier
Lais m'en, no per talan vaire.
Quar nous sui pres, qu'ab lor braire
Vos an bastit tal joc mortal
Que noi jauzem jauzen jornal.

Amics, nul grat no us refier
Quar ja'l mieus dan vos refrena
De vezer me que us enquier.
Et si vos faitz plus gardaire
Del mieu dan qu'ieu no volh faire,
Beus tenc per sobre plus leial
Que no son sil de l'Espital.

Domna, ieu tem a sobrier
Qu'aur perdl e vos arena
Que per dig de lauzengier
Nost' amor tornes en caire.

C'est pourquoi je pense, et je ne suis moqueur,
Que la dure douleur cordiale
J'ai toute à mon cheptel.

Ami, si aviez un quartier
De la douleur qui me malmène
Bien vous verriez mon encombre;
Mais ne vous chaut de mon dommage guères,
Et parce que je ne m'en puis arracher
Comme qu'il m'aïlle, il vous est semblable;
Qu'il m'aïlle bien ou mal également.

Dame, attendu que ces médisans
Qui m'ont ôté sens et haleine,
Sont vos pressants ennemis
Je m'en quitte, non par désir variable,
Parce que je ne vous suis près, vu qu'avec leur braillement
Ils vous ont dressé tel jeu mortel
Que nous n'y jouissons d'heureux jour.

Ami, nul gré je ne vous sais
De ce que le mien dommage vous retient
De voir moi qui vous en sollicite,
Et si vous vous faites plus gardien
De mon dommage que je ne veux faire,
Bien je vous tiens pour beaucoup plus loyal
Que ne sont ceux de l'Hôpital.

Dame, je crains à l'excès
Vu qu'or je perds et vous sable,
Que par les dits des médisans
Notre amour tournât en biais.

Per so dei tener en gaire
Trop plus que vos , per san Marsal ,
Quar etz la res que mais me val.

Amics , tan vos sai lanzengier
E fach d'amorosa mena ,
Qu'ieu cug que de cavalier
Sias devengut camjaire.
E deg vos o ben retraire
Quar ben paretz que pessetz d'al ,
Pos del mieu pensamen no us cal.

Domna , jamais esparvier
No port , ni cas ab serena ,
S'anc pois que m detz joi entier
Fui de nulh'atra quistaire ;
Ni no sui aital bauzaire ;
Mas per enveja'l desliat
M'o alevon et me fan venal.

Amics , creirai vos per aital
Qu'aissi us aia tostem leial.

Domna , aissi m'auretz leial
Que jamais no pensarai d'al.

6° L'églogue (*pastorella*). L'églogue provençale a ordinaire-ment pour acteurs le troubadour lui-même, et un berger ou une bergère dont il fait la rencontre. Ainsi que dans les autres compositions lyriques des troubadours, l'amour fait le sujet de ces sortes de pièces. Les meilleures églogues sont celles de Giraud Riquier et de Giraud de Borneil. Après celles-ci, on peut citer encore celles de Gui d'Ussel et de Jean Estève.

Les pièces appartenant aux genres décrits ci-dessus sont toutes divisées en stances ou couplets, et elles étaient destinées à

Pour cela je dois tenir pour beaucoup
Bien plus que vous, par saint Martial,
Car vous êtes la chose qui plus me vaut.

Ami, tant je vous sais louangeur
Et fait d'amoureuse espèce,
Que je crois que de chevalier
Vous soyez devenu volage.
Et je dois bien vous le retracer,
Car bien il paraît que vous pensez d'autre ;
Puisque de mon penser il ne vous chaut.

Dame, que jamais épervier
Je ne porte, ni ne chasse avec beau temps ;
Si jamais depuis que vous me donnâtes joie entière
Je fus de nulle autre solliciteur ;
Et je ne suis tel trompeur,
Mais, par envie, les déloyaux
Me l'imputent et me font véral.

Ami, je vous croirai pour cela
Pourvu qu'ainsi je vous aie toujours pour loyal.

Dame, ainsi vous m'aurez pour loyal
Vu que jamais je ne penserai d'autre.

être chantées. Elles ont ordinairement, après la dernière strophe, une, deux et quelquefois jusqu'à trois tornades ou refrains. Ces tornades sont le plus souvent un envoi de la pièce à une dame ou à quelque seigneur, et quelquefois aussi une simple apostrophe au jongleur qui doit la chanter.

Cansos, oïmais pos tener
Vas mi dons ta via
Qu'ieu sai ben qu'ela volria
Tu auzir e mi vezer (1).

Peirols : Cora que m fezes.

Vas Malespina vai, cants
Al pro Guillen qu'es prezats,
Qu'el aprendra de tu los mots c'l so,
Qual que s volha per vers o per canso (2).

Aimeri de Péguillain : Mantas vez.

Ugonet, cortez messajiers,
Cantatz ma canson voluntiers
A la reina dels Normans (3).

Bernard de Ventadour : Per dols cant.

Dans les genres qu'il me reste à décrire, les pièces offrent, avec les précédentes, une différence de forme qu'il est bon de signaler : ces pièces ne sont plus divisées en stances, et, pour l'ordinaire, elles n'étaient pas chantées. Je dis pour l'ordinaire, car les romans et les *chansons de geste* étaient chantés en fragments plus ou moins longs et en diverses séances.

7° L'éptre (*pistola*). Elle reçut plus communément les noms de *Donaire*, *Ensenhamen*, *Salutz*. L'éptre des troubadours fut tantôt amoureuse et tantôt morale et religieuse. Il en est aussi quelques-unes qui n'ont pas d'objet déterminé, ou qui contiennent des conseils, des remerciemens, etc.

8° La poésie didactique. Ce genre a été peu cultivé par nos poètes, et les ouvrages didactiques qu'ils nous ont laissés ne peuvent guère être cités pour modèles. Le seul d'entre eux qui ait quelque mérite est le Bréviaire d'Amour, de Mafre Ermen-gaud de Béziers. L'auteur y a traité de l'Histoire Sainte et de celle de Jésus-Christ, des sciences, de l'amour, etc. Il faut

(1) Ode, désormais tu peux tenir
Vers ma dame ta voie,
Car je sais bien qu'elle voudrait
T'ouïr et me voir.

(2) Vers Malespine va, chant
Au preux Guillaume qui est prisé,
Vu qu'il apprendra de toi les mots et l'air,
Que l'on te venille pour vers ou pour ode.

(3) Ugonet, courtois messager,
Chantez mon ode volontiers
A la reine des Normands.

mentionner aussi deux autres compositions qui peuvent être classées parmi les poèmes didactiques : l'une est le *Traité des oiseaux chasseurs* (*Dels auxels cassadors*), du chanoine Deudes de Prades ; l'autre est le *Trésor de Pierre de Corbian*, espèce de salmigondis dans le genre de celui de Mafre Ermengaud.

9° La nouvelle (*nova*). C'est le conte en vers dont le fonds est ordinairement le récit de quelque aventure galante.

10° et 11° Le roman et l'épopée. Je réunis ces deux genres d'ouvrages, parce que ceux que nous ont laissés les troubadours n'ont pas jusqu'à présent été séparés. Il y a pourtant entre eux une différence essentielle, qui doit servir à les distinguer. Il me semble que l'emploi du merveilleux doit faire considérer comme épopées les ouvrages dans lesquels l'auteur en a fait usage, et qu'on ne doit ranger dans la classe des romans, que les compositions dans lesquelles le merveilleux n'est pas entré. On sent bien qu'après le *Télémaque* et les *Martyrs*, il ne peut plus être question de la prose ou des vers comme caractères distinctifs du poème épique.

Il ne nous reste qu'une partie des romans et des épopées romanesques qui furent écrits par les troubadours. Leurs poésies en indiquent plusieurs autres dont on ne connaît aujourd'hui que les noms, et que des recherches ultérieures feront peut-être découvrir. Parmi ceux qui nous sont parvenus dans un état plus ou moins considérable, on remarque Blandin de Cornouailles, Fierabras, Flamenca, Geoffroi fils de Dovon, Gérard de Roussillon, Philomena, etc.

Il en est d'autres dont les originaux n'existent plus et dont nous ne possédons que des traductions. C'est ainsi que nous ne connaissons que par une traduction allemande qui remonte au XIII^e siècle, le poème de *Lancelot du Lac*, qui aurait pour auteur, selon Le Tasse, le troubadour Arnaud Daniel (1).

Les épopées provençales que nous avons, appartiennent, ainsi que je l'ai déjà dit, au genre héroïque.

Pour compléter ces considérations sur les genres de poésie en usage parmi les troubadours, je mentionnerai, ne fût-ce que pour mémoire, le *descort* et les pièces avec commentaires en prose. On ne peut pas regarder ces compositions comme des produits de genres particuliers. Il ne reste qu'une seule

(1) « Qualunque fosse colui che ci descrisse Amadigi amante d'Oriana, merita maggior lode che alcuno degli scrittori francesi, e non traggo di questo numero » Arnaldo Daniello, il quale scrisse di Lancillotto. » Le Tasse, *Traité du poème héroïque*. — Voir dans le *Journ. des Savans* de sept. 1833, l'article de M. Raynouard, dans lequel se trouve consignée cette remarque.

pièce avec commentaires ; c'est une boutade due à Raimbaud d'Orange. Quant au *descort*, il ne mérite pas beaucoup plus d'attention, quoique un ouvrage de ce genre figure parmi les poésies lyriques du Dante (1). Le *descort* était une pièce dont les couplets différaient de rimes, de chant ou de langage. Le plus connu de tous est celui de Raimbaud de Vaqueiras :

Aras quan vei verdejar.

Le troubadour y a fait usage du provençal, de l'italien, du français, du gascon et de l'espagnol.

Dans tout ce qui précède tu as dû t'apercevoir sans doute, mon cher ami, qu'il n'a pas encore été question de pièces dramatiques. C'est que, en effet, les troubadours ne nous ont laissé ni comédie, ni tragédie, et que les manuscrits ne citent même aucune pièce de ce genre. Toutefois il me parait bien difficile de croire que l'esprit entreprenant de ces poètes ne se soit pas exercé sur le drame et les compositions qui s'y rattachent. On peut d'autant mieux avoir des doutes sur ce sujet, que l'auteur des *Vies des poètes provençaux*, Jean de Nostradamus, parle d'une comédie intitulée : *L'Hérésie des Prêtres* (*L'Erejia dels preveires*), composée par Anselme Faidit, et représentée à la cour de Boniface, marquis de Montferrat. De nouvelles recherches feront-elles découvrir cet ouvrage ; — ou les comédies et tragédies attribuées à Arnaud Daniel, par le même biographe, — ou le poème des Pleurs du siècle (*Los plors del segle*), où le troubadour Raimbaud de Vaqueiras, « escript la felicité que Dieu donna à l'homme et à la femme quand il les colloqua en Paradis, et les maux qui en sont » provenus pour avoir transgressé ses commandemens (2) ? C'est ce que l'on doit vivement désirer dans l'intérêt de l'art, sinon dans celui de la littérature provençale.

V.

Fra tutti il primo Arnaldo Daniello,
Gran maestro d'Amor, ch'à la sua terra
Anchor fà honor col dir polito e bello.
Eranvi quei ch'Amor si leve afferra,
L'un Pietro, et l'altro, e'l men famoso Arnaldo;
E quei, che sur conquisi con più guerra.
I dico l'uno et l'altro Raimbaldo
Che cantar pur Beatrice in Monferrato ;

(1) Dante, Rime diverse : *Scherzo in tre lingue*.

(2) Jean de Nostradamus, *Vies des poètes provençaux*, pag. 81.

È'l vecchio Pier d'Alvernia con Giraldo ,
 Folchetto ch'à Marsiglia il nome ha dato ,
 Ed à Genova tolto , e à l'estremo
 Canto per miglior patria habito e stato ;
 Giaufre Rudel , ch'usò la vela e'l remo
 Aascar la sua morte ; e quel Guglielmo
 Che per cantar hà'l fior de suoi di scemo ;
 Amerigo , Bernardo , Ugo ed Anselmo ,
 E mille altri ne vidi à cui la lingua
 Lancia e spada fa sempre e scudo ed elmo .
 PETRARCA , *Del trionfo d'Amore* , cap. iv.

Je me suis proposé , mon cher ami , de te faire connaître , dans cette section , les principaux de nos poètes ; je ne pouvais choisir une épigraphe mieux appropriée au sujet que celle que m'a fournie Pétrarque. Puissé-je la lire un jour en tête d'une nouvelle collection des poésies des troubadours , accompagnée d'une traduction littérale et publiée avec tout le luxe typographique qui décore l'édition des poésies d'Ossian , donnée en 1807 , par la Société écossaise de Londres !

En commençant cette espèce de biographie , je me rappelle involontairement saint Jérôme , livrant au monde latin les trésors de la littérature hébraïque , et passant en revue , dans le prologue de la Vulgate , et Moïse , et Job , et le pasteur des champs de Thécué , et David le Simonide , et le Pindare hébreu. Une semblable exposition n'est pas ici déplacée. Cette lettre , E^{me} , est aussi , dans son genre , le prologue et l'introduction à une étude abandonnée , je dirais presque inconnue.

La scène de la poésie provençale s'ouvre par le comte de Poitiers , l'aïeul de la fameuse Eléonore de Guienne (Guillaume IX , comte de Poitiers , duc d'Aquitaine et de Gascogne). Ce troubadour a jeté à pleines mains , dans ses compositions , la folle gaieté et l'esprit satirique et licencieux qui ont dû être , sans aucun doute , ses qualités dominantes. Il y a dans une de ses pièces un vers dans lequel il a porté , sur sa poésie , un jugement qui la caractérise bien mieux que ne pourraient le faire de longues phrases :

« Et il y aura plus de folie qu'il n'y a de sens. » (1)

Raimbaud d'Orange , et vous , tendre comtesse de Die , l'amour a uni vos cœurs et vos chants ; puis-je penser à séparer ici vos noms ? Raimbaud III , seigneur ou comte d'Orange , était issu de la maison des comtes de Montpellier. Il passa la

(1) Et aura i mais de foudatz noi a de sen.

Le comte de Poitiers : Companho farai.

plus grande partie de sa vie à Courtaison , dans le comtat Venaissin , faisant chère lie , engageant ses domaines l'un après l'autre , et chantant ses amours en vers que Horace n'aurait pas désavoués. Raimbaud dut porter son inconstance et sa légèreté dans ses liaisons avec la comtesse de Die , et de là , sans doute , sortirent les brouilleries des deux amans et les plaintes touchantes de la comtesse. Ce n'est pas sans raison que les poésies de celle-ci ont été comparées à celles de Sapho. Elles respirent , s'il est permis de s'exprimer ainsi , la même passion. Le caractère poétique de la Sapho provençale est le même que celui de la Sapho grecque , avec non moins de force et d'énergie et avec plus de tendresse et d'élévation.

Bernard de Ventadour brille par des qualités bien différentes de celles que nous avons remarquées dans le comte de Poitiers et Raimbaud d'Orange. L'esprit domine dans les compositions de ces deux poètes ; mais c'est le cœur seul qui parle dans celles de Bernard de Ventadour. Son style est élégant et naturel et ne ressemble guère à celui de certains troubadours , qui , en serrant de trop près la concision , sont tombés quelquefois dans l'obscurité. On pourrait mettre Bernard de Ventadour en parallèle avec Tibulle , dont il a la douceur , les grâces et la sensibilité.

Le fougueux vicomte de Hautefort , Bertrand de Born , soupire lui aussi , puisqu'il est troubadour ; mais ses chants ne sont pas tous consacrés à l'amour , et il a bien quelque raison de dire à son jongleur Papiol , qu'il est porteur de *dits cuisants* (1). Bertrand de Born , que Le Dante (2) compare à Achitophel , parce qu'il brouilla le jeune Henri avec son père Henri II , roi d'Angleterre , Bertrand de Born passa toute sa vie à guerroyer avec ses voisins et ses propres parens , ou à fomenteur des divisions entre les rois de France , d'Espagne et d'Angleterre. Il s'attristait lorsqu'il voyait la paix régner autour de lui , et entonnait des chants de triomphe , lorsque le vent soufflait de nouveau à la guerre. Sa verve était , du reste , inépuisable. Y a-t-il , dans la contrée , quelque événement remarquable , le mariage de quelque seigneur , la visite de quelque prince ; est-il question de mésintelligences entre Henri II , Richard ou Philippe-Auguste , le fécond et spirituel Bertrand ne sera jamais en défaut. Les dames seront l'objet de chants gracieux qui porte-

(1) Papiol , sias tan arditz
 Pren mon cant e vai n'ab el
 A'n Oc e no ; car prezens
 Li fatz de mans digs cozens.

Bertrand de Born : S'abrils et folhas.

(2) Le Dante ; *L'Enfer* , chant XXVIII.

ront leur renommée dans toutes les cours, mais ses ennemis seront impitoyablement chansonnés. Il versera sur eux la raillerie, l'ironie, le sarcasme, et, en attendant qu'il monte sur son cheval Bayard et aille rompre quelques lances, le belliqueux troubadour fera la guerre à coups de sirventès.

Au-dessus des divers poètes que j'ai nommés, au-dessus de ceux que je pourrai citer encore, s'élève Arnaud Daniel. Tu viens de lire un peu plus haut les vers de Pétrarque à la louange de ce troubadour; le Dante n'est pas moins explicite dans son admiration :

Versi d'amore e prose di romanzi
Soverchiò tutti; e lascia dir gli stolti
Che quel di Limosi credon ch'avanzî.

Purgat., cant XXVI.

C'est ainsi que s'exprime sur le compte de notre poète, le chantre de Béatrix, qui avait fait une étude approfondie de la langue et de la littérature des troubadours et était mieux à même que personne d'en porter un jugement consciencieux et réfléchi. En mettant en scène dans son poème le troubadour Arnaud Daniel, il le fait parler en vers provençaux.

Tan m'abelis vostre cortez deman
Qu'ieu no me puesc ni m volh a vos cobrir.
Ieu sui Arnautz que plor e vai cantan :
Consiros, vei la passada folor
E vei; jauzen, lo joi qu'esper denan.
Ara vos prec per aquela valor
Queus gida al som ses frech e ses calina
Sovenga à vos atemprar ma dolor (1).

Le caractère de la poésie d'Arnaud Daniel est la force et l'élévation. Chez un grand nombre de troubadours la pensée n'est souvent qu'un lieu commun plus ou moins agréablement tourné. Chez Arnaud Daniel, la pensée est mâle, nerveuse, et je dirais irréprochable, si elle ne péchait quelquefois par excès de concision.

Ce Limousin dont le Dante vient de nous parler et auquel, de son temps, quelques personnes donnaient la préférence sur Arnaud Daniel, n'est autre que le troubadour Giraud de Borneil (2). Le biographe provençal dit, en effet, qu'il fut

(1) Tant me plaît votre courtoise demande, que je ne me puis ni me veux à vous cacher. Je suis Arnaud qui pleure et va chantant : soucieux, je vois la passée folie et vois joyeux le bonheur que j'espère à l'avenir. Maintenant, je vous prie, par cette vertu qui vous guide au sommet sans froid et sans chaleur, qu'il souvienne à vous de tempérer ma douleur.

(2) Girautz de Borneil si fo de Limozî, de l'encontrada d'Esidueil, d'un ric castel del visconte de Lemogas. *Vie de Giraud de Borneil.*

meilleur poëte que tous ceux qui avaient paru soit avant, soit après lui, et que c'est pour cela qu'il fut appelé le maître des troubadours. Il ajoute qu'il passait l'hiver à s'instruire et à composer, et qu'il allait par les cours, pendant l'été, menant avec lui deux jongleurs qui chantaient ses vers.

Les poésies de Giraud de Borneil sont nombreuses. Plusieurs de ses pièces sont remarquables et ont bien pu faire balancer entre Arnaud Daniel et lui.

Je compléterai cette pléiade de troubadours dont je viens d'esquisser les portraits, en y adjoignant Pierre Vidal, le plus fou de tous les poëtes qui alignèrent jamais des rimes provençales. Je porte ici sur le caractère de ce troubadour un jugement que sa biographie confirme en plus d'un endroit; il ne mérite pas, en effet, un autre nom que celui que je lui ai donné, soit lorsque, dans l'île de Chypre, il s'affuble du costume et des armes des empereurs d'Orient, soit lorsque, à l'occasion de la mort du comte de Toulouse, il fait couper la queue et les oreilles à ses chevaux, soit enfin, lorsque, épris des charmes de la Louve de Penautier, il revêt, pour l'amour d'elle, une peau de loup, et se fait chasser, dans les montagnes du Cabardez, par les bergers et leurs chiens.

En dehors de toutes ces extravagances, en dehors des vanteries et des fanfaronnades que l'on trouve dans quelques-unes de ses pièces, il serait injuste de ne pas reconnaître dans ce troubadour un vrai talent poétique. Celui de Pierre Vidal se fait remarquer surtout par le naturel, l'abondance et une grâce colorée quelquefois par la sensibilité.

Je viens de te faire connaître, mon cher E^m, nos principaux troubadours; mais il ne faut pas croire que les richesses de la littérature provençale se bornent aux écrits que ces troubadours nous ont laissés. Il est encore un grand nombre de poëtes qui, sans être d'une valeur égale aux premiers, occupent néanmoins une place honorable sur le Parnasse provençal. Pourrais-je passer sous silence Claire d'Anduze et la dame Castelloze, et cette tendre Adélaïde de Porcairague? Oublierais-je cet Arnaud de Marveil, que Pétrarque appelle *il men famoso Arnaldo* par opposition à Arnaud Daniel; et Pierre d'Auvergne qui était tenu, dit son biographe, pour le meilleur troubadour du monde jusqu'à ce que vint Giraud de Borneil; et Guillaume de Capes-tang dont les malheurs et la terrible catastrophe rappellent la lugubre histoire de Gabrielle de Vergy; et le mordant Pierre Cardinal dont les sirventes contre le clergé sont bien, dans leur genre, aussi cuisans que ceux de Bertrand de Born; et Giraud Riquier, si aimable dans ses églogues; et Pierre Roger, le joyeux chanoine, qui trouve plus doux d'aller deviser d'amour et de

poésie à la cour de Raimbaud d'Orange ou d'Ermengarde de Narbonne, que de chanter les matines dans la cathédrale de Clermont?

A moins d'être injuste, il faudrait bien aussi un souvenir à Anselme Faidit, dont les poésies lyriques doivent faire regretter les pièces dramatiques qui lui sont attribuées; à Folquet de Marseille, troubadour, devenu plus tard évêque de Toulouse; à Raimbaud de Vaqueiras, armé chevalier par le marquis de Montferrat qui lui donna un apanage dans le royaume de Thessalonique, et à Geoffroi Rudel, ce type de la foi vive du moyen-âge, qui, sur les récits de quelques pèlerins, s'enflamme d'amour pour la comtesse de Tripoli, traverse les mers, et vient mourir aux pieds de la beauté inconnue qui s'est emparée de son cœur.

VI.

Le but principal de cette lettre a été le développement d'une idée : à savoir qu'il fallait rechercher dans la littérature provençale de nouvelles formes et de nouveaux moyens poétiques, pour rajeunir et remplacer les formes et les moyens employés jusqu'à ce jour par nos littérateurs et nos poètes.

Mais indépendamment de la conclusion essentielle de cet opuscule, n'en est-il pas une autre que tu as déjà pu entrevoir, et ton ami n'est-il pas tout autant l'adversaire des idées littéraires de l'antiquité, que le zéléteur de celles du moyen-âge et des temps modernes? Cette opinion de l'insuffisance et de l'infériorité des idées et des tendances littéraires que nous devons à la Renaissance, est, en effet, depuis long-temps la mienne; et je la professe avec cette seule restriction, qu'il faut étudier les anciens comme modèles d'ordre et de goût, mais en se gardant d'emprunter à leurs ouvrages des formes surannées et des idées qui nous sont étrangères. Les bornes prescrites à cette lettre ne me permettent pas de donner à cette proposition les développemens dont elle serait susceptible; je me contenterai de faire sur ce sujet une seule observation : j'énumérerai, d'un côté, les écrivains qui ont pris leur point de départ dans la littérature ancienne, et se sont bornés à être les continuateurs des Grecs et des Romains; de l'autre, je présenterai ceux qui n'ont dû leurs inspirations qu'à eux-mêmes, et ont compris l'inanité des travaux littéraires entrepris sur des données incompatibles avec l'art moderne.

L'imitation des anciens abusivement transportée dans la littérature nous a donné le Camoëns, Malherbe, Corneille, Racine, Boileau, Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire, Crébillon, Delille, etc.

Nous devons à la littérature originale le Dante , Pétrarque , l'Arioste , Cervantes , Lope de Véga , Caldéron , Shakespeare , Walter Scott , Byron , Schiller , Goethe , La Fontaine , Molière , Bernardin-de-Saint-Pierre , et , parmi nos grands écrivains actuels , Châteaubriand , Lamartine , Victor Hugo , etc.

Ce simple rapprochement en dit plus , ce me semble , qu'une longue argumentation. Il fait voir ce que l'art fût devenu si les doctrines de la littérature d'imitation eussent partout prévalu , et en même temps ce qu'il eût pu être , si chaque peuple eût abordé la littérature originale avec ses forces propres , son génie naturel et ses tendances particulières.

O Lettre (et que cette tornade n'étonne aucun de ceux qui te liront , car puisque tu ne parles que de poésie et de troubadours , il est tout simple que tu sois scellée du cachet provençal) ; ô lettre , tu iras d'abord à E^{'''} de M^{'''} , et tu le conjureras , au nom de son avenir , de fouiller à son tour la mine où la littérature italienne a trouvé tant de richesses !

Mais tu n'es pas seulement à l'adresse d'E^{'''}. Je t'envoie aussi à tous ceux qui veulent être de leur pays et de leur siècle ; à tous ceux qui travaillent à démonétiser les formes et les idées des classiques , et toute la fausse monnaie qui circule parmi nous à l'effigie d'Aristote.

A ce titre , tu as à saluer les trois hommes que j'ai déjà nommés plus haut , et qui représentent en quelque sorte à eux seuls la littérature entière : — l'auteur d'Atala , de René et de Velléda , — le chantre des Méditations , créateur de notre poésie lyrique ; — et ce réformateur du Théâtre-Français , qui nous a fait oublier les verbeuses amplifications qu'on était convenu autrefois d'appeler des tragédies.

F. ROQUE-FERRIER.

Poésie.

A M. Victor HUGO ,

Après une lecture d'*Océano nox*.

Toulon , 1843.

MARINE.

I.

Maitre , tes vers ossianiques ,
M'ont révélé l'horreur des nuits océaniques ,
Et tout ce que le flot qui vient laver le pied
Des centenaires rocs où le pêcheur s'assied ,
Chante sur l'Océan , trait d'union sublime ,
Pont immense jeté sur un immense abtme ,
Où , sur de beaux vaisseaux , aux cables frissonnans ,
Fraternisent les continens !

II.

Ta solennelle poésie
Aux grands secrets du monde et du cœur m'initie.
Les cieux ont avec toi de divins entretiens ,
Et leurs chants jusqu'à nous arrivent par les tiens.
Ta gloire en rayons d'or au soleil est pareille ,
Et , comme le vaisseau qui soudain appareille ,
Pour voler jusqu'au pôle où le conduit l'aimant ,
Tu t'élances au firmament.

III.

L'Océan que ta voix nous vante ,
De ton âme , ô poète ! est l'image vivante.
Les ouragans humains, s'émoussant sur ton front ,
N'y laissèrent jamais l'empreinte d'un affront.
Tu brises , comme lui , l'étreinte des tourmentes ,
Et , sous le faix des maux , lorsque tu te lamentes ,
Comme il sape les rocs , sur ses bords par Dieu mis ,
Tu terrasses tes ennemis.

IV.

Diamant aux mille facettes ,
Vierge qui , pour sourire , ouvre mille fossettes ,
La mer sourit au monde en ses houleux sommeils ,
Et réfléchit du ciel tous les rayons vermeils.
Comme ses vagues d'or brillent tes poésies.
Tu rayannes comme elle , et tu nous extasies ,
Comme ses chants , empreints de nocturnes fratcheurs ,
Vont extasier les pêcheurs !

V.

L'Océan que Dieu seul domine
Des plus riches trésors est la plus riche mine ;
Son sein , couvert de nacre et d'arbres de corail ,
Fournit des bracelets aux reines du sérail ;
L'écarlate fucus , la précieuse perle ,
Prospèrent sur ses bords où la vague déferle ;
Des marbres inconnus au luxe de nos rois
Tapissent ses vastes parois.

VI.

Et , sous l'azur qui le décore ,
Nul ne sait les trésors qu'il nous réserve encore.
Semblable à ses rochers par six mille ans brunis,
Tous les trésors du cœur en toi sont réunis.
Le Ciel vous départit un magnifique rôle ;
Et nul ne sait encor tout ce que ta parole
Versera de bonheur et de sérénité
Sur les maux de l'humanité.

VII.

L'onde est ton image frappante ;
Quand , couché sur le sable où la lame serpente ,
On l'admire en extase , elle s'offre à nos yeux ,
Comme un chemin d'azur aboutissant aux cieux.
De même , quand ton livre aux larges mélodies ,
Clavier aux mille voix par le monde applaudies ,
S'ouvre , comme un chemin qui touche au divin port ,
L'âme s'y lance avec transport.

VIII.

Oh ! que ta grande voix , poète ,
Semblable à l'Océan ne soit jamais muette !
L'Océan est ton frère , ô géant ! car tous deux
Vous frayez des sentiers à nos pas hasardeux.
L'arbre de nos douleurs s'abat quand tu l'émondes :
Ta voix unit les cœurs comme il unit les mondes ,
Et ta gloire , soleil qui sur toute âme a lui ,
Te rend immortel comme lui !

CHARLES PONCY , *ouvrier maçon.*

BULLETIN LITTÉRAIRE.

DE LA COSMOGONIE DE MOÏSE COMPARÉE AUX FAITS GÉOLOGIQUES,
par M. Marcel de Serres, *professeur de minéralogie et de géologie*
à la *Faculté des sciences de Montpellier.*

Seconde édition. Paris, chez Lagny frères, 2 vol. in-8°.

Le problème de l'origine et de la formation du monde a tourmenté dans tous les temps l'esprit humain. On peut le dire avec toute assurance, nul problème n'a reçu tant de solutions, ni des solutions aussi divergentes. Chaque peuple a eu sa cosmogonie ; chaque philosophe a donné la sienne. Mais le siècle dernier vit éclore en grand nombre des théories de la terre : sous ce nom, les hypothèses les plus hasardées, les imaginations les plus folles furent produites dans le monde savant. La géologie, dès son début, erra en tant de sens contraires, elle se jeta dans tant de systèmes extravagans, que, suivant la remarque de Cuvier, *son nom seul a été long-temps un sujet de moquerie.*

Avons-nous besoin de prévenir nos lecteurs, que M. de Serres ne veut pas ajouter un nouveau roman à tous ces romans puérils, si profondément oubliés de nos jours. Il appartient à cette École, qui pense que la religion n'a rien à redouter d'une étude consciencieuse de la nature, et que, suivant le mot célèbre de Bacon, *si un peu de savoir éloigne quelquefois de Dieu, un savoir plus étendu ramène toujours à lui.*

Pour arriver à ce but, pour faire concorder les faits donnés par la science avec le premier chapitre de la Genèse, on a proposé plusieurs hypothèses.

Le docteur Buckland en a émis une nouvelle, que son savant compatriote, M. Wiseman, a étayée de l'autorité de son suffrage. Dans cette hypothèse, le mot *in principio*, le premier de la Genèse, avait été appliqué par Moïse à un espace de temps indéfini, antérieur à la

dernière révolution qui a donné au globe sa forme actuelle. C'est donc dans l'intervalle qui sépare le premier *fiat* de la puissance créatrice, de la grande époque où la terre fut définitivement disposée pour être la demeure de l'homme, que les géologues dont nous parlons placent un certain nombre de créations successives, produites sur les ruines les unes des autres, et dont les stratifications du globe et les fossiles qu'elles renferment, seraient les incontestables débris.

Ce système d'interprétation a l'avantage immense de faire disparaître la plupart des difficultés. Car, dès que la narration de Moïse est sans rapport aux faits qui ont précédé ce monde dont elle expose l'origine, il n'est plus besoin de le défendre contre les conséquences qui semblaient découler de ces faits. D'autre part, le géologue qui a des milliers de siècles à sa disposition pour disposer ses couches et soulever ses montagnes, échappe très-facilement aux embarras de sa propre science. Évidemment cette hypothèse est la plus commode. Mais on l'a dit avec raison, si le texte de la Genèse ne repousse pas invinciblement cette manière de l'interpréter, du moins il ne contient rien qui la suggère, ni rien qui puisse la justifier.

Un système plus naturel, plus conforme au texte sacré et aux découvertes de la science, est celui qui représente les six jours de la création, comme autant de grandes époques d'une longueur indéterminée, pendant lesquelles se seraient opérées dans un ordre providentiel toutes les révolutions géologiques. Ce système, émis autrefois par des hommes très-éminens, reçoit du travail de M. de Serres un nouveau jour. L'auteur a réuni à l'appui de son opinion, les observations les plus précieuses, les résultats les plus remarquables de la science. Il a fait appel aux découvertes les plus récentes de la physique et de l'astronomie; partout il a trouvé des inductions en faveur d'une hypothèse dans laquelle tout s'explique et s'enchaîne naturellement.

En le lisant on comprend la portée du récit biblique, et l'on est tenté de dire avec M. Ampère : *Où Moïse avait une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il fut inspiré.*

On a fait contre le système des époques une objection trop grave, pour ne pas nous y arrêter quelques instans. « Il est prouvé, a dit le » docteur Buckland, que les plus anciens animaux marins se rencon- » trent dans les divisions des couches de transition les plus inférieures, » où l'on rencontre aussi les premiers restes des végétaux. » Le géo-

logue anglais en a tiré cette conclusion très-légitime au premier coup-d'œil, que ces végétaux et ces animaux doivent être d'une époque contemporaine, et par suite qu'ils appartiennent à une création antérieure à celle dont Moïse a si bien décrit l'ordre et la succession. Cette objection n'a point paru insoluble à M. de Serres ; il fait remarquer avec raison, que, si l'on trouve mêlés dans certaines divisions des couches terrestres, des débris des végétaux et des animaux, il s'en faut beaucoup que les uns et les autres y soient dans la même proportion. Aussi, l'observation alléguée, loin d'indiquer que les végétaux et les animaux sont contemporains, indique plutôt, selon la réflexion de P. Piancini, célèbre géologue romain, qu'à l'époque où les uns et les autres furent ensevelis sous les eaux, les plantes avaient eu pour se propager plus de temps que les animaux même marins et que les insectes. On le voit donc encore, les faits s'accordent parfaitement au texte. Le mode d'interprétation suivi par M. de Serres, ne présente donc pas de difficultés sérieuses.

Cette objection est si peu fondée, que non-seulement les végétaux terrestres ont précédé les animaux des terres sèches et découvertes ; mais que leur nombre a été, lors des premiers âges, hors de proportion avec celui des espèces animales. Il y a plus, d'après les savans les plus illustres de notre époque, parmi lesquels il nous suffira de citer MM. Liebig et Dumas, les plantes ont dû nécessairement paraître avant les animaux ; car, sans elles, ils auraient été réduits à mourir de faim. Ils ont admis ce fait, non pour justifier Moïse de l'avoir dit avant eux ; mais uniquement pour établir une doctrine que leurs expériences leur ont fait reconnaître et les ont forcés à considérer comme fondée.

Il est enfin un point du récit de la création que l'on a cru longtemps inconciliable avec les faits physiques. Ce point est relatif à l'apparition de la lumière avant que le soleil eût reçu ses enveloppes brillantes, qui en sont maintenant à peu près l'unique source pour la terre. Comme toutes les difficultés que l'on s'est faites sur l'exactitude du récit de Moïse, celle-ci n'a pas tenu devant les découvertes de la science.

On sait qu'il se produit ici-bas une infinité de circonstances, où il se développe d'immenses quantités de lumière, tout-à-fait étrangères à celle que nous devons au soleil. Parmi les phénomènes lumineux

par eux-mêmes, M. de Serres en a énuméré plusieurs, à la tête desquels nous signalerons avec lui, les foyers des volcans. Il cite encore la lumière non pas intermittente, mais continue, que diverses causes amoncellent à la surface des nuages. Ces causes avaient été indiquées depuis long-temps, ainsi que l'a fait observer M. Arago, dans les mémoires de Rozier et de Nicholson.

Ainsi probablement cette lumière produite par la phosphorescence des nuages, a été assez vive, aidée surtout par la température, l'humidité et l'électricité plus considérable des premiers âges, pour faire germer les végétaux, avant que les rayons solaires eussent fait sentir leur puissante influence.

La germination des plantes, mais non leur entier développement, a eu lieu avant que le soleil ait reçu ses enveloppes lumineuses; depuis lors, les rayons de l'astre du jour ont tout pouvoir sur les êtres répandus à la surface du globe, comme ils en ont sur l'ensemble des faits physiques, dont ils règlent et déterminent les effets.

La réalité d'une lumière indépendante de celle qui nous est fournie par le soleil, est donc un fait admis par la science. Il l'était même à l'époque où on le contestait à Moïse. Halley, qui professait publiquement l'incrédulité, écrivait à Newton : « Les nébuleuses répondent » pleinement à la difficulté que diverses personnes avaient élevée contre » la description de la création donnée par Moïse, en disant qu'il » était impossible que la lumière eût été engendrée avant le soleil.

» Les nébuleuses montrent manifestement le contraire. Plusieurs » n'offrent aucune trace d'étoiles à leur centre, et n'en sont pas » moins lumineuses. » Ainsi, au-delà de la terre, comme sur cette terre elle-même, il est des sources de lumière, et l'on peut ajouter de chaleur, tout-à-fait indépendantes de celles des rayons solaires.

En effet, aux yeux de Moïse, la lumière n'a pas été créée, mais seulement mise en action. Ce fait s'accorde parfaitement avec l'hypothèse des ondulations, la seule qui puisse se concilier avec l'ensemble des phénomènes connus.

Nous pourrions aller plus loin, et démontrer avec l'auteur de la Cosmogonie, que Moïse, en faisant dire à Dieu : « *Lumière soit, et la lumière fut*, » est plus d'accord avec les théories nouvelles de la science, que Newton lui-même. Le temps et l'espace nous manquent, et nous sommes obligé de restreindre notre compte-rendu. Toute-

fois, nous croyons en avoir assez dit pour faire comprendre l'importance du livre de M. Marcel de Serres. C'est aux hommes spéciaux, aux géologues et aux savans d'examiner si les propositions de l'auteur sont ou non fondées. Pour nous, satisfait de les avoir fait entrevoir, nous nous réfugions dans notre incompétence pour éviter de les juger.

DIZIONARIO DI ERUDIZIONE STORICO-ECCLESIASTICA DA S. PIETRO SINO AI NOSTRI GIORNI (*Dictionnaire d'érudition historico-ecclésiastique depuis Saint Pierre jusqu'à nos jours*); par M. le chevalier GAETANO MORONI.

Sous ce titre, la typographie Émilienne de Venise publie en ce moment un ouvrage d'un haut intérêt, signé par un de ces hommes rares qui semblent posséder toutes les lumières d'une communauté de Bénédictins. Ce Dictionnaire, ou plutôt cette Encyclopédie catholique, destinée à devenir le fond de bibliothèque de tout membre du clergé et de tous ceux qui s'occupent de matières religieuses, est peut-être l'ouvrage de longue haleine qui réunit le plus grand nombre de sous-cripteurs en Italie; mais c'est là le moindre de ses titres. Ce dernier prouve seulement qu'on a eu foi dans les connaissances de son auteur: vingt volumes sont venus prouver à leur tour combien était légitime la confiance du public.

Le Dictionnaire d'érudition historico-ecclésiastique, encore aussi peu connu en France qu'il l'est beaucoup en Italie, traite spécialement des saints, bienheureux, martyrs et pères de l'Église, des souverains pontifes, cardinaux et auteurs ecclésiastiques les plus célèbres, des diverses dignités de la hiérarchie de l'Église catholique, des villes patriarcales, archiépiscopales et épiscopales, des schismes, des hérésies, des conciles, des fêtes les plus solennelles, des rites, des cérémonies sacrées, des chapelles papales, cardinalices et prélatices, des ordres religieux, militaires, équestres et hospitaliers, de la cour de Rome, de la maison pontificale, etc., etc.; enfin de toutes les matières qui se rattachent par un point quelconque à l'Église catholique. On peut puiser à pleines mains dans ce trésor d'érudition, intarissable recueil de richesses profondes, écrit avec une facilité de style qui ne laisse pas apercevoir la lenteur obligée de leur élaboration.

Pour développer une matière si multiple avec parfaite connaissance

de cause, il faut avoir reçu du ciel un des bienfaits dont il est le plus avare, une intelligence et une mémoire infinies, jointes à un brûlant amour du travail. M. le chevalier Gaetano Moroni, premier valet-de-chambre de sa Sainteté Grégoire XVI et compilateur du Dictionnaire historico-ecclésiastique, comme il se qualifie modestement, réunit, avec bonheur, ces précieux avantages. Après vingt années d'études sérieuses, il s'est senti assez fort, assez riche de science, pour entreprendre seul une de ces publications gigantesques, qui n'effraient pas tant par leur étendue que par l'immensité de leurs détails. L'ouvrage, commencé en 1840, est loin d'être terminé, puisque le 20^e volume, qui vient de paraître, est clos par le nom propre *Ebrardo*; mais, par ce qu'on en connaît, on peut assurer que son importance, loin de faiblir, ne fera que s'accroître de jour en jour, et que la fin couronnera noblement une si haute entreprise.

Il est des ouvrages qui ne peuvent offrir de garantie au public, qu'autant que l'on connaît les auteurs. Le Dictionnaire historico-ecclésiastique était surtout de cette nature. Un seul nom paraît sur son frontispice; mais ce nom est celui d'un homme de talent, qui a, depuis longues années, l'honneur et l'immense avantage de vivre auprès de l'illustre Pontife heureusement régnant. Il a pu ainsi profiter des lumières que le savant camaldule, Maur Cappellari, s'acquerrait dans le silence du cloître, avant que la supériorité de son mérite le fît asseoir sur la chaire de Saint-Pierre; et, par la position honorable qu'il occupe aujourd'hui auprès de sa Sainteté Grégoire XVI, il est mieux que personne à même d'avoir les renseignements les plus exacts sur toutes les matières, objets de ses recherches. Les catholiques peuvent donc consulter son livre en toute confiance. Nous nous contenterons de signaler, aujourd'hui, son apparition comme une bonne nouvelle, nous réservant de l'examiner en détail lorsque la publication sera plus avancée. Dans un recueil de cette sorte, où tout concourt à un but commun, l'exaltation de l'Eglise romaine, et démontre son heureuse influence pendant dix-huit siècles sur le reste du monde, les renvois d'un article à l'autre doivent être fréquents: ce serait donc s'exposer à porter un jugement téméraire que de se prononcer avant d'avoir lu dans leur ensemble ces notices disséminées sous divers titres et mutuellement solidaires. Nous dirons, toutefois, que nous avons lu avec le plus vif intérêt le mot *Avignon*, article capital du 3^e volume, qui s'étend

de la page 158 à la page 293, sur 2 col. in-8°. Il est traité avec tout le développement que demandait cette antique rivale de Rome. Ce travail nourri de faits renferme le récit des guerres albigeoises qui amenèrent l'acquisition du comtat Venaissin par le Saint-Siège. Il complète ainsi l'article *Albigeois*, où sont exposées les croyances de ces hérétiques, et il est complété lui-même par l'article *Antipapes*. Notons, en passant, que M. le chevalier Gaetano Moroni a fait une étrange méprise sur la dénomination d'*Albigeois*, appliquée à ces hérétiques ; il la relèvera, sans doute, en parlant de *Lombards en Albigeois*, où se tint, en 1165, le concile qui condamna leurs doctrines. Entre autres articles bien remplis, nous citerons encore : *Ambassadeurs près le Saint-Siège*, *Amérique*, *Anneau*, *Année sainte* (contenant l'histoire de tous les jubilé), *Bavière*, *Béziers*, *Bulles*, *Cloche*, *Clefs pontificales*, *Clercs*, *Jeûne* (Digiano), etc., etc.

M. le chevalier Moroni écrit sous l'influence d'une haute pensée catholique, tout-à-fait exempt de cette passion qui aveugle. Lorsqu'il parle des adversaires de l'Eglise, c'est toujours avec dignité et justice. Ainsi, sous le mot Calviniste, il rapporte la biographie la plus impartiale de Calvin, avec le titre de ses ouvrages, et il *extraît littéralement* de ces derniers, ses propositions contre l'Eglise catholique. Nous lui conseillons, dans l'intérêt de son Dictionnaire, de ne jamais citer un ouvrage sans en donner la note typographique pour faciliter les vérifications. Nous le prions aussi, au nom de la science, d'apporter le plus grand soin à faire connaître les meilleures éditions de ceux auxquels il renvoie pour plus amples détails, et de ceux composés par les écrivains dont il fait la biographie. Il a, du reste, senti déjà l'importance de ce travail ; car, depuis le 3^e volume, son Dictionnaire laisse toujours moins à désirer sur ce point comme sur plusieurs autres. Si nous lui faisons un reproche, ce serait celui d'être trop Romain, c'est-à-dire, de traiter de tout ce qui a rapport à la ville de Rome, avec une complaisance exclusive. Il est vrai que le Dictionnaire historico-ecclésiastique est écrit par un Romain et principalement pour ses compatriotes ; mais, comme il est de ceux qui ne peuvent manquer de recevoir les honneurs de la traduction, nous croyons pouvoir lui prédire qu'il subira plusieurs mutilations hors de l'Italie.

G. DE C.

CHRONIQUE.

A M. GRAS , éditeur de la *Revue du Midi*.

Bruzelles, 7 septembre 1843.

Comme vous le voyez, Monsieur, par l'endroit d'où je date ma lettre, mon humeur coureuse qui eût fait de moi, sans doute, au moyen-âge, un chevalier errant, l'a emporté de nouveau sur le bonheur qu'on éprouve à se reposer, après une année de travaux, dans la maison paternelle. J'ai donc franchi de nouveau, et non sans une vive impression, je vous jure, cette borne fatale, en deçà de laquelle est encore la patrie, tandis qu'au delà, l'étranger commence; sorte de dolmen, élevé à toutes nos frontières, non par des mains druidiques, mais tout simplement par celle des conducteurs des ponts et chaussées. Comment vous rendre l'émotion qu'on éprouve, même quand il s'agit d'une absence qui n'est, après tout, qu'une partie de plaisir mêlée d'études, à la vue de ces *doigts levés* en granit, qui marquent la dernière extrémité de la France, et qui vous disent que, plus loin, vous allez trouver d'autres peuples, d'autres mœurs, d'autres lois, d'autres langages?

L'an dernier, Monsieur, je m'étais dirigé vers la Belgique, par Péronne, Cambrai, Valenciennes. Cette année j'ai pris la route de Douai et de Lille, *afin de voir du nouveau*. Douai est, comme Cambrai, Monsieur, une grande et belle ville, qui semble perdue entre ses murailles. L'herbe, ou pour employer l'expression énergique d'un de mes compagnons de voyage, — *le foin*, croit dans ses rues; mais aussi, Monsieur, quelles rues! On dirait des voies romaines. Cela est large, vaste, régulier, et ne ressemble en rien à nos étroites ruelles du Midi.

A partir de Cambrai et de Douai, Monsieur, l'aspect du pays qu'on parcourt se modifie singulièrement. Au lieu des chétives cultures et des maisons à l'air guinguette, que présentent les villages des environs de Paris, vous voyez apparaître, çà et là, dans ces plaines plantureuses, du blé, du maïs, des betteraves et vingt autres productions, qui dénotent une terre fertile. Des maisons de paysans élégantes, coquettes, peintes en blanc, ayant par en bas, pour faire contraste, une raie noire de quelques pieds de largeur, sont semées autour de vous. La plupart sont à demi cachées sous de hauts peupliers qui balancent majestueusement, au souffle du vent, leurs éventails de verdure, ou environnées, comme la sépulture du géant de Ste-Hélène, de saules qui pleurent au bord d'un ruisseau. Ajoutez à cela, une multitude de grands moulins rouges, construits, les uns, presque en pains de sucre, — les autres en bonnets carrés, — d'autres en tours parfaitement rondes, qui seraient assises à quelque hauteur du sol sur une espèce de trépied que composent des poutres solides: voilà l'aspect des campagnes. Puis, quand le vent qui se fait sentir par rafales puissantes sur cette terre plate où aucun monticule ne l'arrête, souffle avec vigueur, alors toutes ces cho-

ses, peupliers, saules, moulins, se mettent en mouvement d'une manière charmante, et ces derniers (passez-moi la comparaison), avec leurs courtes ailes horizontalement agitées, ressemblent assez dans l'ombre à ces insectes que les naturalistes, ces bourreaux de la science, clouent tout vivans à quelque planchette de sapin avec une épingle, et qui agitent ainsi convulsivement leurs longues pattes. Plus près de vous, sur la route, de vastes chariots flamands, à quatre roues, que traînent des attelages de six jusqu'à vingt chevaux, rangés par trois et quatre de front, s'avancent lentement, pareils à d'immenses tortues, affaissées sous une lourde carapace.

Enfin, vous arrivez à Lille. A l'industrie qui y règne, on sent qu'on approche de la Belgique. Lille ressemble, du reste, aux grandes villes de ce pays. C'est Anvers, moins son port. Ses rues sont admirables, bien percées, régulières; ses maisons se dressent devant vous toutes sculptées, et le long de leurs façades se déroulent de joyeuses guirlandes d'amours ou d'animaux fantastiques qui voltigent aussi gracieusement que le peuvent faire des amours en moellons ou des animaux fantastiques en pierres de taille. Par exemple, vous chercheriez en vain dans tout Lille, une ruine romaine comme chez vous, un débris celtique comme en Bretagne, ou une flèche gothique comme dans le centre de la France. On n'y voit rien de tout cela : ces villes du nord de la France, sillonnées tant de fois par des armées ennemies, ouvertes à tous les versements de peuples, assiégées, prises, détruites et rebâties, pour ainsi dire, par toutes les siècles, n'ont pas conservé de monumens. Elles ne possèdent ni la pierre jaunie si admirable du Pont-du-Gard, ni la pierre noircie et si vénérable de Notre-Dame de Chartres, de St-Trophime d'Arles ou de St-Sernin de Toulouse; mais, en retour, le *xix^e* siècle y a implanté son luxe et sa richesse. Les cafés, les boutiques, les magasins, sont aussi brillans à Lille qu'au Palais-Royal, et, sans les *vinaigrettes* de louage, qui stationnent sur les places au lieu de fiacres, et qui sont traînées par des hommes au lieu de l'être par des chevaux (ce qui me semble trop primitif), on pourrait se croire sur le boulevard des Italiens. — J'ai pourtant encore remarqué un autre genre d'attelage moins dégradant pour la dignité humaine, c'est vrai, mais non moins repoussant pour l'œil. Je veux parler de celui qu'emploient, pour transporter leurs marchandises, une multitude de traqueurs. Figurez-vous deux ou quatre de ces énormes molosses appelés bouledogues, monstrueux comme Cerbère, féroces comme les chiens de Pizarre, hideux comme la louve de Dante, horrible famille aux lèvres pendantes, au museau ridé d'une façon rugueuse, pareils, enfin, à ce chenil anglais si admirablement tracé par Decamps. Eh bien ! suant, soufflant, haletant, ces agréables promeneurs traînent du matin au soir, et peut-être souvent du soir au matin, au milieu des rues, bravant les chevaux avec audace, écrasant sans pitié tous les passans et renversant les voitures, des charrettes si pesamment chargées que vos mules ne les traineraient certainement pas. A les voir courir avec cette vélocité, on les prendrait pour quelques-uns de ces équipages samoïèdes que les voyageurs nous disent être si rapides. Cependant, vous quittez Lille; la vapeur fume, le tender crie, le wagon vous appelle, le conducteur vous enferme. Vous vous asseyez entre une paysanne d'Ostende qui sent la marée et une petite maîtresse de Spa qui sent le musc. A peine assis, vous vous figurez que vous êtes déjà arrivés. Erreur, Monsieur. Le chemin de fer va vite, j'en conviens; mais il *stationne* souvent. En effet, il s'arrête à Roubaix, à Turcoing, à Courtray, à Gand, à Malines, que sais-je moi? — Partout où il prend fantaisie à son conducteur de serrer le frein. Et, en ce cas, c'est bien là le *stare* des Latins, Monsieur, c'est-à-dire quelque chose d'immobile, d'inerte, de *stagnant*.

A la fin, cependant, après avoir mis huit heures pour faire vingt lieues, ce qui ne peut pas s'appeler précisément *dévorer l'espace* (style classique), vous tra-

versez les vertes et riantes prairies qui avoisinent Bruxelles. Là, de chaque côté de la route, vous apercevez de blancs châteaux jetés au flanc des collines. Ici, c'est Laken, le St-Cloud du roi Léopold et de sa femme, cette sœur d'une si grande artiste, la princesse Marie; — plus loin, c'est la résidence de ce gentilhomme de tant de goût et de cœur, qui porte si bien un nom cher aux arts et aux gens de lettres, M. le comte de Beaufort; puis vingt autres. Tout à coup, devant vous, apparaissent, comme des fantômes dans la brume du soir, à droite, le beffroi de Bruxelles que surmonte, glaive en main, un saint Michel doré; — à gauche, les hautes tours de Ste-Gudule, ces deux magnifiques sœurs jumelles, à l'ombre desquelles dort du sommeil du juste et du vaillant, l'un des plus remarquables citoyens dont se puisse honorer la Belgique actuelle, M. le comte Frédéric de Mérode, ce héros improvisé, qui tomba comme Farey au Carrousel, comme Ader, mon condisciple, comme Vanneau, victime de son amour pour les lois.

Un instant encore et vous êtes au cœur de Bruxelles, à la place de la Monnaie. C'est un singulier aspect, Monsieur, que celui de cette cité vue le soir, à la lumière du gaz. Vous ne trouvez là, à coup sûr, ni l'activité, ni le bruit, ni le mouvement de Paris; mais ce n'est pas non plus cette tranquillité flamande à laquelle vous vous attendiez peut-être. Quoi qu'on en ait dit, le peuple Belge me semble vif, alerte, joyeux, comme tout peuple qui travaille et qui prospère. En outre, c'est un peuple dont l'intelligence se forme, dont les idées trop long-temps et trop exclusivement commerçantes, s'ouvrent maintenant aux choses d'art et de littérature. Depuis treize ans, Monsieur, les hommes distingués qui président à ses destins, ont beaucoup fait en ce sens, et aucun des exemples, aucune des fautes de la France, n'ont été perdus pour eux. Je reviens à ma description de Bruxelles.

Bruxelles est en grande partie construite sur une montagne. Vous montez, vous montez toujours; puis, soudainement, vous arrivez à une petite place coquette, élégante, correcte, sur laquelle fait façade l'église de Caudenberg. Ce n'est pas une vue de Paris, Monsieur, c'est une vue de Londres. Vous vous croyez à Pall-Mall, ou, pour mieux dire, à Waterloo-place; avec sa foule de clubs qui singent chacun le temple grec.

Non loin de là est le palais du roi, sorte de grande maison très-simple; celui du prince d'Orange, aujourd'hui roi de Hollande, très-richement orné, dit-on, à l'intérieur; puis, le Parc, espèce de jardin demi-anglais, demi-français, et qui forme les Tuileries de ce pays.

Mais, l'aspect monumental le plus saisissant est, sans contredit, celui de la place de l'Hôtel-de-Ville. Imaginez un vaste parallélogramme d'une complète régularité, dans l'enceinte duquel, en 1568, furent mis à mort, par l'ordre du duc d'Albe, ce Richelieu de l'Espagne, ce Tibère des Pays-Bas, les comtes de Hoorno et d'Egmont.

D'un côté, s'élève l'Hôtel-de-Ville, avec ses fenêtres et ses ornemens gothiques, et son haut beffroi si léger, si gracieux, si admirable. En face est le vieux bâtiment appelé *Brood-Huys* (maison du roi), sur lequel brille en lettres dorées d'une hauteur de plusieurs pieds, cette inscription qui garnit toute la façade de haut en bas :

A peste, fame et bello libera nos, Maria pacis.

Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit.

À droite et à gauche de cet édifice s'élèvent d'anciennes maisons espagnoles, aux pignons fantastiques, qui, se rétrécissant d'étage en étage, finissent par arriver

à peu près à la forme du pain de sucre. Les deux autres côtés de la place sont occupés par de belles maisons des xv^e et xvi^e siècles, garnies de statues et de sculptures, dont quelques-unes sont de Devos. Il faut, surtout, remarquer les deux hôtels situés à la droite et à la gauche de l'Hôtel-de-Ville. L'un d'eux, appelé *la maison des Brasseurs*, édifice restauré avec goût, est bien propre à vous donner une idée de la puissance et de la richesse de ces puissans buveurs de bière, les Flamands, qui faisaient au moyen-âge trembler ducs et rois. Une fois sur cette place, Monsieur, si vous pouvez vous isoler par la pensée du peuple qui vous entoure, de ce gaz qui vous éclaire, de la sentinelle en habit gris-perle, qui monte la garde à deux pas de votre nez, il ne tient qu'à vous de vous croire transporté aux environs de l'an 1350, par exemple, ou, si vous l'aimez mieux, en 1444, à la veille du magnifique tournoi qui eut lieu en présence de ces mêmes édifices, alors tout neufs et tout blancs, aujourd'hui si vieux et si noirs.

Que vous dirai-je encore de Bruxelles, Monsieur? J'ai vu sa place des *Martyrs*, pieux souvenir de sa révolution dernière. Représentez-vous une crypte funèbre, semblable à quelque construction égyptienne ou babylonienne; vous descendez dans ce souterrain à ciel ouvert, au milieu duquel s'élève une statue qui représente la Belgique brisant ses fers et renversant le lion batave. Autour de vous, dans les entre-colonnemens de cette espèce de cloître, qui n'est pas sans analogie avec la fontaine de Nîmes, sont gravés, sur des tablettes d'airain, les noms des combattans populaires qui ont payé de leur vie la liberté de leur pays, et derrière ces tablettes gisent les cendres des héros. Cela est simple, Monsieur, mais cela est grand, imposant, troublant; cela vaut mieux que cette stupide et lourde colonne pareille à un gigantesque chandelier, qu'on a posée chez nous, en commémoration des grands combats de juillet, sur les ruines de la Bastille.

J'ajouterai encore, pour finir comme la femme dont parle Horace, — en queue de poisson, — que j'ai vu hier en me promenant au hasard dans une des rues de Bruxelles, la plus curieuse, la plus grotesque, la plus charmante des fontaines. C'est un jeune enfant en bronze doré, sur un socle en pierre, et aux pieds duquel des jeunes filles viennent s'agenouiller en tendant leurs cruches. Il a, pour tout costume, le naïf appareil d'un baigneur primitif, c'est-à-dire qui n'aurait pas même le plus simple, le plus diaphane des caleçons. Cela s'appelle en flamand (je ne vous garantis pas l'orthographe), *le man ken pis...* et, en effet, la fontaine coule. Son eau est, dit-on, excellente, et (plaisanterie à part) les femmes stériles en boivent. Le peuple de Bruxelles est tellement persuadé de l'efficacité de ce remède, il tient tellement à son *man ken pis*, qu'on fit, un jour qu'il avait été enlevé par des voleurs, des prières et des processions publiques, afin de le retrouver.

Adieu, Monsieur. Ma prochaine lettre sera datée de la Haye, et je vous y donnerai quelques détails sur les hommes littéraires et politiques de la Belgique et de la Hollande.

ACHILLE JUBINAL.

— Un des collaborateurs de la *Revue du Midi*, M. Gustave de Clausade, de Rabastens, Inspecteur des monumens historiques du département du Tarn, et Correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, se trouve en ce moment à Rome, tout occupé d'étudier la ville éternelle et ses splendeurs, et d'y recueillir les matériaux de savans et curieux articles qui paraîtront dans la *Revue* sous le titre d'*Études sur Rome*. Le premier, intitulé : *Des Académies de Rome*, paraîtra dans l'un de nos prochains numéros.

— Le jury institué pour le concours ouvert entre les élèves des diverses écoles d'arts annexées à notre Musée, a fait connaître, il y a quelques jours, son jugement. Il en résulte que l'élève Coronat, de l'école de peinture, a été unanimement proposé à l'Administration pour être envoyé à Paris, aux frais de la ville.

Dans la même section deux autres concurrents ont fixé l'attention du jury. Ce sont les nommés Severac et Brun, pour lesquels des médailles d'encouragement du 1^{er} et du 2^e degrés ont été demandées à l'autorité municipale.

Enfin, un quatrième élève de cette école, le jeune Virenque, a obtenu une mention honorable.

Aucun candidat ne s'était présenté dans la section de sculpture. Et, quant à l'école d'architecture, elle a été médiocrement représentée au concours par le seul candidat qui a pris part à cette lutte.

Les ouvrages des concurrents étant exposés depuis plusieurs jours, la commission qui a jugé le mérite des épreuves, a pu à son tour être jugée elle-même par le public. Nous avons entendu faire, à ce sujet, beaucoup d'observations, qu'il serait assez difficile d'ailleurs de formuler. Quelques-uns ne comprenaient pas comment l'élève Severac, qui a obtenu le N^o 1 dans deux épreuves sur trois, n'avait pas été nommé en première ligne; d'autres relevaient le mérite de l'élève Brun, en faisant remarquer qu'il avait su se soutenir au second rang dans les trois parties du concours.

En ce qui nous concerne, nous approuvons sans hésiter la décision du jury, et nous pensons, avec le plus grand nombre, qu'il a parfaitement bien jugé en proclamant le jeune Coronat comme le plus apte à profiter des sacrifices de la ville.

Toutefois, nous avons à cœur de rendre justice à M. Severac. A notre avis, ce jeune homme a plus d'acquis, plus de pratique, que ne paraît en avoir son compétiteur préféré; mais il y a chez celui-ci plus de verve, plus de ce sentiment qui constitue l'artiste. M. Severac a dessiné correctement sa figure d'après l'antique; il a été plus heureux encore dans le rendu de la tête d'après nature; mais le torse peint par l'élève Coronat, œuvre capitale du concours et bien autrement importante à elle seule que les deux autres épreuves, se relève par de plus hautes qualités. Le modelé de cette peinture, l'accentuation de ses formes, sa couleur même avec ses défauts, indiquent que ce jeune homme possède un sentiment qui est loin de se produire aussi avantageusement chez ses concurrents. Le jury a donc bien fait en appelant M. Coronat à profiter des bienfaits de la ville. C'est à lui à justifier cette faveur par son application et par ses progrès. Pour en juger, nous voudrions que l'Administration exigeât que le pensionnaire de la ville lui adressât, à la fin de chaque année, une de ses compositions.

— L'École de sculpture, celle d'architecture et de dessin industriel, ont fait récemment leur exposition annuelle. C'est là une mesure qui ne peut manquer d'avoir de bons résultats. Exciter le zèle des professeurs et l'émulation des élèves, c'est assurer le succès de tout enseignement. Mais ce n'est encore là, qu'un premier pas fait vers une amélioration que nous appelons de tous nos vœux. Depuis long-temps, on réclame une distribution annuelle de prix en faveur de ces diverses écoles, et nous ne pouvons pas comprendre quel motif réel s'oppose à ce qu'il soit fait droit à cette demande. Des raisons d'économie ne sauraient être l'obstacle, une centaine d'écus devant suffire à la dépense. Serait-ce indifférence de la part de l'Administration municipale?... Les dépenses que ces divers établissements occasionnent à la ville sont pourtant assez élevées, pour qu'on ne doive pas négliger de les rendre profitables. Sous le rapport de leur utilité, de l'heureuse influence qu'elles exercent dans la pratique des arts industriels, ces écoles ne sont-elles pas d'ailleurs dignes de toute sollicitude?....

L'exposition qui vient d'avoir lieu justifie, au besoin, que ces trois enseignemens méritent d'être soutenus et encouragés.

L'École de sculpture fournit déjà quelques résultats qui permettent d'attendre plus encore de l'avenir. Nous citerons, comme des plus remarquables, les ouvrages de M. Golenski ; ceux des élèves Martin, Fischer et Goutès.

Il est à regretter que l'École de M. Benezech, dont nous apprécions les avantages sous le rapport de l'application de la sculpture à la pratique des arts industriels, n'ait pas un plus grand nombre d'élèves.

La section d'architecture s'est produite aussi à l'exposition avec quelque avantage. Toutefois on se demande pourquoi, parvenus à un certain degré de perfection pour le lavis et le dessin au trait, les Élèves de cette École ne sont pas exercés à la composition. Ce genre d'études leur serait, ce nous semble, bien plus profitable que de simples copies.

Quant à l'École de dessin industriel, elle s'est rendue digne de tous éloges. Il y a, dans cet enseignement un progrès notable, non-seulement de la part des élèves, qui ont exposé de fort bonnes choses ; mais encore de la part du Professeur, qui a su bannir de sa classe tout ce qui n'était pas du domaine de sa spécialité.

Parmi les ouvrages exposés, nous avons plus particulièrement distingué ceux de l'élève Couve, qui eut aussi quelque succès à l'exposition précédente. Les dessins à la plume de ce jeune homme sont remarquables autant par la pureté du trait que par la justesse de la forme. Dans cette partie de l'art où le dessin ne doit être employé que comme *moyen*, nous adopterions de préférence le procédé le plus simple, et, par cela même, le plus rapide ; c'est pourquoi nous préférons encore aux ornemens de M. Couve, ses dessins de machines exécutés par un simple lavis. Par la même raison nous écarterions ce procédé, que plusieurs élèves ont employé pour le dessin d'un vase en argent, et qui consiste à conserver la forme de l'objet sur un fond noir. Nous voyons beaucoup de temps perdu dans ce genre d'étude, dont le principal mérite semble consister à maintenir le contour dans toute sa pureté. C'est une œuvre toute de soin et de patience, mais pas autre chose.

M. Couve n'est pas le seul qui ait mérité une distinction. Les ouvrages de M. Ad. Michel sont dignes d'être mentionnés. Ses dessins à la plume sont bien exécutés et ses lavis nettement faits. M. Besiné a exposé aussi plusieurs pages d'ornemens et de machines, qui le placent parmi les élèves les plus distingués de cette École. Après ceux-là viennent les jeunes Laissac et Bouday, dont les dessins annoncent une grande facilité, et enfin, les élèves Périer, Combes et Robert qui méritent d'être encouragés.

En somme, l'exposition de l'École de dessin appliqué aux arts est des plus satisfaisantes. Elle fait honneur à M. Corvetto, son professeur, dont le zèle persévérant répond dignement à la sollicitude éclairée du Directeur des Écoles industrielles.

— M. Glaize a remis à la Mairie un croquis du tableau qu'il propose d'exécuter pour la décoration du plafond à la nouvelle salle de la Bibliothèque. Ce simple dessin, que l'artiste a fait dans le seul but d'expliquer sa pensée, donne déjà l'idée la plus satisfaisante de sa composition. Sur le devant de la scène, M. Fabre, sur lequel la comtesse d'Albani appuie une main protectrice, offre ses riches collections à la ville de Montpellier, représentée par les deux jeunes filles traditionnelles. — Derrière la comtesse d'Albani, on aperçoit le buste d'Alfieri. — A gauche du tableau, M. Valédau venant aussi offrir à la cité reconnaissante sa précieuse galerie de l'école flamande. — M. Collot est à ses côtés, tenant un parchemin sur lequel on lit ce mot significatif : *Rente*. Au milieu de la scène une figure allégorique représentant l'Histoire, inscrivant ces actes de générosité et d'illustration. — A droite et à

gauche, des tableaux, des livres, des statues, des bronzes et des vases antiques. — Sur le premier plan, plusieurs groupes de personnages transportant ces divers objets. — Dans le fond du tableau on aperçoit les principaux monumens et les édifices les plus remarquables de la ville. — Le tout forme un ensemble qui donne l'idée d'une composition du plus haut style. — Nous désirons vivement que les propositions de notre compatriote soient prises en considération par le Conseil municipal. C'est un devoir pour la ville d'honorer la mémoire des citoyens qui l'ont dotée de tant de richesses, et il nous semble qu'on ne saurait leur élever un plus digne monument que celui conçu par M. Glaize.

— Le grand projet dressé par M. Abrie pour la reconstruction du Palais de justice, ayant été approuvé par le Conseil-général, on se plaît à penser que son exécution n'éprouvera pas de longs retards. Les plans et les devis sont revêtus de l'approbation des autorités compétentes. Il ne s'agit donc plus que d'obtenir des Chambres législatives le vote de la portion de la dépense qui est à la charge de l'État. Nul doute que le Gouvernement ne se mette en mesure de réaliser au plus tôt cette importante amélioration qui dotera le chef-lieu du département d'un monument des plus remarquables.

— Un de nos compatriotes, M. Émile Saisset, maître de conférences de philosophie à l'École normale, traducteur des *Œuvres de Spinoza*, vient d'ajouter un nouveau succès à ce succès récent et mérité. A la suite d'un brillant concours qui a eu lieu pour une place d'agrégé près la Faculté des lettres de Paris, M. Saisset, à qui le résultat définitif des épreuves avait assigné le premier rang, a été investi de ce titre par arrêté de M. le Ministre de l'instruction publique.

— Dans une de nos dernières chroniques, nous parlions de la jolie Nouvelle antique de M. Jules Canonge, intitulée : *Terentia, ou le Temple de Diane et les bains romains de Nîmes sous les empereurs*, dont le libraire L. Giraud venait de publier une seconde édition, enrichie de lithographies, d'après les dessins de M. et de M^{lle} Colin. La faveur avec laquelle cette publication a été accueillie, en a fait faire un nouveau tirage. Nous remarquons, en tête de ce charmant petit volume, la lettre suivante, que M. de Châteaubriand adresse à notre collaborateur :

« Je vous remercie, Monsieur, de l'hommage que vous offrez à ma vieillesse ; » il est noble, harmonieux, touchant ; que serait-il donc s'il était allé chercher » quelqu'un qui en fût plus digne que moi ? Désormais, retiré du monde, je ne » prends plus d'intérêt qu'aux hommes qui, comme vous, réunissent au talent la » noblesse des sentimens et la solidité des principes. Je vous félicite de vivre sous un » ciel pur, au milieu des ruines romaines, et je serai toujours heureux de recevoir » vos belles confidences.

» Agréez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciemens sincères, l'assurance de » ma considération très-distinguée.

« CHATEAUBRIAND. »

GRAS, Propriétaire-gérant.

PLAN D'UN COURS

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE,

Par **DRAPARNAUD.**

S'il est une Science digne de l'homme , c'est sans doute celle qui a l'homme pour but. *Connais-toi toi-même* , c'est là le précepte du Sage.... Eh ! quelle connaissance pourrait être pour nous plus précieuse à acquérir ! Placé sur la vaste scène du monde , l'homme est pour lui-même le centre où tout va converger. Ce n'est que par les rapports qu'ils ont avec lui , qu'il peut juger des objets qui l'entourent ; car leur essence réelle lui sera toujours inconnue. C'est donc , comme dit HIPPOCRATE , dans le petit monde ou Microcosme , qu'il faut étudier les phénomènes du grand monde et les lois qui le régissent ; et l'*Anthropologie* , ou la Science de l'homme , considérée dans toute son étendue , est , à proprement parler , la Science de l'univers.

L'homme est un être qui vit et qui pense. Les phénomènes de l'homme peuvent donc être classés en phénomènes relatifs à la

vie, et en phénomènes relatifs à la pensée : et cette classification naturelle fournit les deux branches principales en lesquelles se divise l'*Anthropologie*.

L'une ne considère l'homme que sous le point de vue physique. Elle observe la structure du corps humain, et les phénomènes qu'il présente, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. Elle recherche les causes qui maintiennent la vie, et celles qui tendent à la détruire. C'est la Physique de l'homme, c'est la *Médecine*.

L'autre, uniquement occupée de l'homme Moral, observe les facultés de l'esprit humain, et les procédés qu'il emploie pour parvenir aux connaissances. Elle tâche de le prémunir contre l'erreur, le guide dans la recherche de la vérité. C'est la *Métaphysique de l'homme*, qu'on nomme aussi simplement *Métaphysique*.... Car, quoique les Sciences et les Arts aient chacun une métaphysique qui leur est propre, on a cru sans doute que la partie métaphysique de la Science de l'homme était la métaphysique par excellence.

Ces deux branches de l'*Anthropologie*, quoique distinctes dans leurs objets, sont unies par des rapports sans nombre, et doivent se prêter un mutuel secours. Il faut que le Physiologiste soit Métaphysicien, que le Métaphysicien soit Physiologiste, s'ils veulent approfondir le mécanisme des fonctions vitales, ou celui des opérations intellectuelles. Le physique et le moral se confondent à leur source, et la Sensibilité est le dernier terme auquel on arrive dans l'étude des faits qui appartiennent à l'*Anthropologie*.

C'est de la Métaphysique de l'homme, ou de la *Métaphysique* proprement dite, que nous traiterons dans ce Cours. Cette Science avait été très-peu cultivée en France jusqu'à l'époque actuelle. Deux causes principales me paraissent s'être opposées à ses progrès.

La première, c'est sa dénomination elle-même qui la fit confondre avec cette Métaphysique ambitieuse et chimérique, qui voulait pénétrer la nature des êtres et remonter aux causes

premières , et qui , après avoir régné long-temps dans les écoles avec splendeur , fut bannie pour jamais du domaine de la Science.

L'autre cause (et ce ne fut pas la moins active) du peu de progrès de la Métaphysique parmi nous , c'est la nature même de notre ancien Gouvernement. La Monarchie a quelquefois protégé les hautes Sciences ; plus souvent on l'a vue encore récompenser , accueillir les Beaux-Arts ; mais toujours elle a proscrit la Philosophie. Pouvait-elle , en effet , encourager une Science qui , s'occupant de l'analyse des facultés de l'homme , devait en déduire d'une manière rigoureuse la théorie de ses droits et de ses devoirs ; qui , montrant à découvert les fondemens fragiles du pouvoir des Souverains , devait produire à la fin la chute de tous les Trônes ? Les droits individuels de l'homme sont fondés sur la Liberté ; les droits sociaux , sur l'Égalité ; les uns et les autres , sur la nature. Les droits des Tyrans et des Rois ne sont fondés que sur l'usurpation et la violence , et l'usurpation ne prescrit jamais. Les Souverains et les Philosophes sont donc des ennemis naturels... Oui , la Philosophie ne peut fleurir que dans les Républiques , dans ces Gouvernemens heureux , où la liberté de chacun n'est limitée que par l'Égalité même , ou l'intérêt de tous. C'est là , que le génie peut se développer sans obstacle , que toutes les vertus prennent le caractère de l'héroïsme ; c'est là , que l'on pense avec force , que l'on agit avec courage ; c'est là , que les conceptions sont hardies , parce que les actions sont libres. En effet , les actions sont le motif naturel de la Pensée , le but nécessaire de la Volonté. La faculté de penser doit donc se ressentir toujours des entraves que l'on oppose à la faculté d'agir.

La *Métaphysique* long-temps méprisée , avilie , va s'affranchir enfin de l'injuste oubli auquel on l'avait condamnée. Vivifiée par les rayons de notre Liberté naissante , elle va prendre un nouvel essor , et reparaitre avec éclat dans la carrière. Loin de nous cette *Métaphysique* vaine et ténébreuse qui cherche à dérober à la nature des secrets qu'elle s'obstine à nous cacher ,

et qui ne peut se contenir dans les bornes prescrites à la faiblesse de notre intelligence. Celle-là n'est digne ni de notre étude, ni de nos recherches.

La Métaphysique dont nous allons nous occuper est une science purement expérimentale, qui ne repose ni sur de vains axiomes, ni sur des propositions vagues, ni sur des suppositions gratuites, mais sur l'observation et sur l'analyse. Elle étudie l'esprit humain, non pour en découvrir la nature, mais pour en connaître les opérations. C'est la Science qui a pour objet ce qui se passe au dedans de nous, c'est la connaissance de nous-mêmes, l'histoire de nos idées et de nos affections.

Rien n'existe pour nous si ce n'est par les idées que nous en avons. Soit, dit CONDILLAC, *que nous nous élevions jusque dans les Cieux, soit que nous descendions dans les abîmes, nous ne sortons jamais de nous-mêmes, et ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons.* L'univers entier n'est donc pour nous qu'un phénomène résultant de notre sensibilité. La science de la Pensée ou la *Métaphysique* est donc la première des Sciences dans l'ordre généalogique, puisque toutes les autres émanent d'elle.

Mais les idées peuvent être considérées relativement à leur génération, à leur combinaison et à leur communication. La *Métaphysique* pourrait donc être divisée en trois parties : l'*Idéologie*, la *Logique* et la *Grammaire*. L'*Idéologie* serait la connaissance de la génération de nos idées; la *Logique*, l'art de combiner ces idées et d'en faire jaillir des vérités nouvelles; et la *Grammaire*, l'art de les communiquer. Mais l'histoire de la combinaison de nos idées tient de trop près à celle de leur génération, pour que la *Logique* et l'*Idéologie* puissent être séparées. Nous les réunirons, en conséquence, sous le titre générique d'*Analyse de l'esprit humain*.

La Métaphysique sera donc divisée en deux parties : l'*Analyse de l'esprit humain* et la *Grammaire*. La première considère la Pensée dans l'esprit qui la conçoit : la seconde la considère dans le langage qui l'exprime; ce n'est que l'Art d'analyser la Pensée par le secours des signes. Je vais parcourir successivement ces

deux branches de la Métaphysique, et vous exposer le plan que je me propose de suivre dans ce Cours. Après vous avoir présenté mes vues dans leur ensemble, il vous sera dans la suite plus facile d'en saisir les développemens, et votre marche, ainsi que la mienne, en deviendra plus assurée.

Nous avons vu que l'*Analyse de l'esprit humain* se divise naturellement en deux parties : l'*Idéologie* et la *Logique*.

L'*Idéologie* a pour but l'histoire de nos sensations, la génération de nos idées, l'analyse de nos facultés.

La *Logique* a pour objet les connaissances qui résultent de l'exercice de nos facultés, et la méthode de disposer ces connaissances pour en déduire des vérités nouvelles.

Nous diviserons donc l'*Idéologie* en deux sections : la première traitera des sensations et des idées, et la seconde, des facultés.

Les sensations sont les effets des impressions produites sur nos sens par l'action des objets extérieurs. Ces impressions externes sont très-souvent modifiées par d'autres impressions qui résultent des fonctions et de l'état des organes intérieurs. Ces impressions internes ont, comme nous le verrons, une très-grande influence sur les opérations de l'esprit; mais comme elles sont ordinairement confuses et vagues, nous en apercevons les effets sans sentir la liaison directe de ces effets avec les causes qui les produisent, et c'est sans doute la raison pour laquelle elles ont échappé aux regards des Métaphysiciens.

Tous nos sens pourraient être absolument réduits à une espèce de Toucher, soit médiat, soit immédiat; cependant pour procéder avec plus de méthode, nous croyons devoir diviser les sens d'après leurs objets, leurs effets et les organes où ils s'exercent, et nous continuerons de compter, avec les Philosophes et le Vulgaire, cinq espèces de sens et cinq classes organiques de sensations.

L'homme passe de l'état d'Être sentant à celui d'Être intelligent; il passe des sensations aux idées, lorsqu'il se représente ces sensations, lorsqu'il se les rappelle. L'idée est donc cet acte

par lequel l'esprit se représente, soit les objets sensibles, soit ses propres opérations. Ne pourrait-on pas dire avec quelque vraisemblance¹, que l'impression résulte de l'action des objets sur les organes des sens; la sensation, de l'action des organes sur les *Nerfs et le Cerveau*; et l'idée, de la réaction du cerveau, soit sur les nerfs et les organes, soit sur lui-même?

L'esprit humain ne peut que recevoir et agir : il est passif en tant qu'il reçoit les impressions des objets, et qu'il éprouve des sensations; il est actif en tant qu'il s'en forme des idées, ou qu'il réfléchit sur ses propres opérations. Nous diviserons donc les idées en *Idées sensibles* ou directes, qui dérivent immédiatement de la sensation, et en *Idées réfléchies*, que nous devons à la réflexion. Les sensations sont cependant la véritable source de toutes nos idées. Car nos idées Réfléchies sont fondées sur les idées directes, et ce n'est que par le sensible, que nous sommes conduits à l'abstrait.

Les sensations et les idées sensibles résultent des impressions produites sur nos sens par les objets extérieurs. Mais toutes ne peuvent nous donner la connaissance de ces objets, puisqu'elles ne sont la plupart que des modifications de nous-mêmes. Quel est donc celui de nos sens qui nous procure cette connaissance? Quelles sont les idées que nous devons à chacun de nos sens? Pour résoudre ces deux questions importantes, et pour suivre avec plus de facilité la génération de nos idées, nous décomposerons l'homme, et nous offrirons successivement à chaque sens, et ensuite à différens sens à la fois, les objets propres à les affecter. Il résultera de cette analyse, que ce n'est point au sens du toucher seul que nous devons la connaissance des corps extérieurs et du nôtre, ainsi que l'ont prétendu *Condillac*, *d'Alembert*, et presque tous les Métaphysiciens modernes; mais à la mobilité ou à la faculté de nous mouvoir, réunie au sens du toucher.

Nous verrons que nous nous formons l'idée d'un corps quelconque, en percevant d'abord la sensation de résistance à notre mouvement, d'où nous formons l'idée d'*obstacle*, et en joignant

à cette idée d'*obstacle* ou de *solide*, les idées de toutes les relations qu'a ce *solide* avec nos autres sens.

Je prouverai encore , contre l'opinion de *Condillac* et des modernes , que la vue acquiert sans le secours du toucher , des idées d'étendue , de figure , de situation et de mouvement. Le Toucher et la Motilité rectifient seulement ces idées , et apprennent au sens de la Vue , à les rapporter au dehors. Je ferai voir que le monde visible et le monde tangible n'ont entre eux aucune ressemblance , et que c'est l'usage et l'expérience , c'est-à-dire les leçons du Toucher et de la Motilité , qui établissent entre les modifications de ces deux *modes* une véritable correspondance et une espèce d'identité. Je montrerai que , dans l'état ordinaire , la figure visible n'est qu'un signe de la figure tangible , et que l'apparence visible des objets est une espèce de langage dont se sert la nature , pour nous informer de leur grandeur , de leur figure et de leur distance réelles. Pour mettre cette assertion dans tout son jour , je tracerai un aperçu rapide de la Géométrie des visibles , et cet aperçu suffira pour vous prouver que les figures et l'étendue qui sont les objets immédiats de la vue , ne sont ni les figures , ni l'étendue tangible sur lesquelles opère la Géométrie ordinaire.

Je terminerai l'analyse des idées sensibles par des considérations générales sur les Sens , sur la nature des diverses espèces de sensations , et sur les rapports qui existent entre elles. Passons aux idées Réfléchies.

Les idées Réfléchies sont le produit des opérations de l'Esprit. On les connaît aussi sous le nom d'idées *intellectuelles* et *morales*. L'Esprit les forme en unissant les objets , en les décomposant , en les combinant de diverses manières. Il les unit pour les composer , les décompose pour les simplifier , les combine pour les comparer. De là trois sortes d'idées Réfléchies : *idées concrètes*, *idées abstraites* et *générales*, et *idées relatives*. Je parcourrai successivement ces diverses espèces d'idées réfléchies , et je tâcherai d'en développer la génération d'une manière aussi claire que précise. J'examinerai enfin les qualités des idées , soit *directes*,

soit *réfléchies*, et je les considérerai en tant que simples ou composées, claires ou obscures, complètes ou incomplètes, etc.

Toutes nos sensations et nos idées nous affectent d'un sentiment de bien-être ou de mal-être, de plaisir ou de douleur. Elles sont toutes agréables ou désagréables, et ce n'est que par comparaison qu'elles deviennent indifférentes. Les idées peuvent donc être considérées en tant qu'elles nous représentent les objets, ou en tant qu'elles nous affectent d'une certaine manière. Nous avons déjà divisé les idées représentatives en idées sensibles et en idées réfléchies. Nous diviserons donc les idées affectives, ou nos affections, en Physiques et Morales.

Les premières sont dues à la Sensation; les secondes à la Réflexion. Plaisirs et peines des sens; plaisirs et peines de l'Esprit, c'est là une double source de nos besoins, de nos désirs, de nos passions, ainsi que vous le verrez dans la suite.

Après avoir analysé la Pensée dans les Éléments qui la composent, nous la suivrons dans les causes qui la produisent. L'histoire de nos sensations et de nos idées sera donc suivie de celle de nos Facultés.

Les Facultés de l'Esprit sont les différens pouvoirs d'agir. Ces pouvoirs résultent immédiatement de notre organisation elle-même : organisation dont les premiers ressorts nous seront toujours inconnus. Qu'il nous suffise de savoir comment ils s'exercent, et de connaître les opérations qui en sont les effets.

Toutes nos facultés et leurs opérations ont été divisées par les Philosophes en deux classes : facultés intellectuelles et facultés actives, ou *Entendement* et *Volonté*. Réunies, elles constituent la faculté générale de la *Pensée*. La Perception, l'Attention, la Mémoire, le Jugement, etc., appartiennent à la première classe ou à l'*Entendement*. Le Désir, les Passions, comme l'Amour et la Haine, l'Espérance et la Crainte, appartiennent à la deuxième classe, ou à la *Volonté*. On désigne aussi quelquefois ces deux classes, par les noms d'*Esprit* et de *Cœur*, qui, sous d'autres rapports, expriment toujours la même idée.

La Logique, ainsi que nous le verrons dans la suite, dérive

de l'analyse des facultés intellectuelles; elle nous apprend à diriger notre esprit. La *Morale* dérive de l'analyse des facultés actives; elle nous apprend à régler notre cœur.

Toutes nos facultés tirent leur origine de la Sensibilité, de même que toutes leurs opérations naissent de la sensation; ces opérations s'exercent par le moyen de la liaison des idées, et cette liaison s'opère par le secours des Signes. La liaison des idées a ses avantages et ses inconvénients. C'est à elle que nous devons, tout à la fois, et le génie et la folie, tandis que son défaut produit l'imbécillité. Nous permettrons quelques réflexions sur ces maladies de l'esprit humain, et l'analyse de la stupidité et de la folie pourra peut-être jeter quelque jour sur les opérations du génie et de la raison. Ceci sera, à proprement parler, la partie pathologique de la métaphysique de l'homme.

Nous ne nous occuperons de rien, et nos facultés resteraient oisives, si nous n'avions aucun intérêt à étudier les objets. Cet intérêt est fondé sur nos besoins qui dérivent eux-mêmes du plaisir et de la douleur, seuls mobiles de notre volonté, de nos désirs et de nos recherches. Ainsi nos besoins seront de deux espèces, de même que nos plaisirs : besoins physiques qui se rapportent au corps, et qui sont le plus souvent d'une nécessité absolue; besoins moraux qui se rapportent à l'esprit, et qui, quoique notre propre ouvrage, influent bien plus puissamment que les premiers sur le bonheur ou le malheur de notre vie.

Nos idées, nos plaisirs, nos besoins, dérivent donc des mêmes sources, la *Sensation* et la *Réflexion*.

Nous examinerons avec soin les divers rapports que nos facultés ont entre elles, les moyens de les perfectionner; enfin, les effets qui résultent de la répétition fréquente de leurs opérations, ce qui produit l'*Habitude*. Nous traiterons donc de l'habitude, de son influence sur nos facultés, et de la difficulté que nous avons à distinguer et à connaître les opérations de notre propre pensée.

Nous terminerons l'*Idéologie* par une analyse comparative des idées et des facultés des animaux, ce qui nous fournira l'*Idéologie*

comparée. Cette branche de l'*Idéologie* n'est pas moins essentielle à l'histoire de l'homme moral, que l'*Anatomie* et la *Physiologie* comparées ne sont importantes dans l'étude de l'homme physique, et elle ne peut manquer de répandre un très-grand jour sur les questions difficiles, et surtout très-déliées, que nous aurons à traiter.

Les élémens et les causes de la *Pensée* connus, reste à examiner ses effets, ou les connaissances qui résultent de l'exercice de nos facultés : c'est là l'objet de la *Logique*.

La *Logique* est l'art de guider nos facultés dans la recherche de la vérité, de diriger les opérations de l'esprit humain pour parvenir aux connaissances.

Tous nos moyens d'acquérir des connaissances se réduisent à deux : *Juger* et *Raisonner*, c'est-à-dire, comparer les idées pour en percevoir les rapports ; *Ordonner*, c'est-à-dire, disposer les vérités qui résultent de cette comparaison, de manière à en déduire des vérités nouvelles. La *Logique* sera donc divisée en deux parties, savoir : la *Logique* des Jugemens et des Raisonnemens, ou *Logique* proprement dite, et la *Méthode*.

La *Connaissance* est la perception du rapport de convenance ou de disconvenance entre nos idées. La perception de ce rapport peut être médiate ou immédiate. Elle est immédiate lorsque ce rapport s'aperçoit de lui-même, ou lorsqu'il est l'effet d'un simple *jugement*. Elle est médiate, lorsqu'il a besoin pour être aperçu d'une idée moyenne à laquelle on compare les deux termes qui le composent, lorsqu'il résulte d'un *Raisonnement*.

Nous diviserons donc cette première partie de la *Logique* en deux sections, dont la première aura pour objet les connaissances immédiates ou le *Jugement* ; et la seconde, les connaissances médiates ou le *Raisonnement*.

Comme tout *Jugement* suppose des idées, de même tout *Raisonnement* suppose des jugemens. Le *Raisonnement* est donc cette opération de l'esprit par laquelle nous tirons un jugement d'autres Jugemens connus. Nous ferons voir que toutes les espèces de raisonnemens peuvent se réduire au SYLLOGISME. Nous en assi-

gnerons les fondemens , et nous en donnerons les principales règles.

Les bons raisonnemens reconnus , nous tâcherons de démêler les faux. Nous parlerons donc des Sophismes , de leurs différentes espèces. A l'exemple du célèbre EULER , nous appliquerons , en quelque sorte , la Géométrie à la Logique ; et les figures dont cet illustre mathématicien s'est servi pour désigner les diverses espèces de Syllogismes , seront entre nos mains un moyen sûr et facile de reconnaître les raisonnemens vicieux.

L'*Ignorance* est l'opposé de la *Connaissance* , comme l'erreur l'est de la Vérité. Après avoir analysé les Connaissances , nous rechercherons les causes de l'Ignorance , et les sources de l'erreur et de la vérité.

Nos connaissances ont pour objet , les Êtres tant Physiques que Moraux , leurs qualités ou propriétés , leurs causes et leurs effets. Elles diffèrent donc par leurs objets , leurs degrés et leurs caractères , qui les distinguent en évidentes , certaines , probables et conjecturables.

A l'occasion des divers degrés de probabilité de nos connaissances , nous parlerons du *Scepticisme* et du *Pyrrhonisme* ou de l'*Acatalepsie*. Nous ferons voir que le *Scepticisme* n'a pas été aussi nuisible aux progrès des Sciences que le pensent certains Philosophes. On peut se figurer les Sceptiques , comme des hommes occupés sans cesse à sonder l'édifice des connaissances humaines , et à détruire les endroits faibles et vicieux. Cependant on répare la brèche , et l'édifice entier en acquiert beaucoup plus de solidité qu'auparavant.

Nous passerons ensuite à la seconde partie de la *Logique* ou à la *Méthode*. Nous examinerons en quoi elle consiste , s'il en est plusieurs , ou bien une seule applicable à toutes les Sciences. Nous ferons voir que les Méthodes connues sous le nom d'*analyse* et de *synthèse* , ne sont que les branches d'une seule et même Méthode , et nous établirons un examen comparatif des procédés qu'elles emploient.

Nos facultés sont nos seuls moyens de connaître. Les seules

bonnes manières d'employer les facultés, sont *l'observation*, *l'expérience* et *le calcul* ou *l'induction*. Celui qui observe écoute la nature ; celui qui expérimente l'interroge ; celui qui calcule ou induit , transforme en vérité générale les faits qui résultent de *l'expérience* et de *l'observation* , et déduit de ces faits toutes les conséquences qui en découlent.

Ainsi , toutes les vérités peuvent être divisées en *Vérités de fait* et en *Vérités de déduction*. Toute branche de nos connaissances sera donc composée de deux parties : la partie *Graphique* , qui contient les vérités de fait , et la partie *Systématique* , qui est formée des vérités qu'on en déduit. Une vérité de déduction ou de raisonnement ne peut donc jamais être une vérité réellement neuve ; elle ne peut être qu'une conséquence d'une vérité de fait. Et tous les efforts du génie se bornent à découvrir dans les faits , des vérités importantes et très-générales qu'on n'y avait pas aperçues.

Quoiqu'il n'y ait , à proprement parler , d'autres vérités que celles de fait , ce n'est cependant que les vérités de déduction qui constituent essentiellement la Science. Je donnerai donc un modèle de la vraie méthode d'Induction , et ce modèle ne sera qu'un précis de la Méthode de Bacon.

Nous avons , jusqu'à présent , considéré la Pensée dans l'esprit qui la conçoit ; nous allons maintenant la considérer dans le langage qui l'exprime. C'est là l'objet de la *Grammaire* , qui n'est que l'art d'analyser la Pensée par le secours des *Signes*. Si elle enseigne les règles que cette méthode analytique prescrit à toutes les langues , c'est alors la *Grammaire générale* ; et on la nomme *Grammaire particulière*, lorsqu'elle enseigne les règles que cette méthode suit dans telle ou telle langue. C'est de la *Grammaire générale* seule que nous nous occuperons dans ce Cours.

Pendant long-temps on n'a regardé les Signes que comme des moyens ou établis par la nature , ou inventés par les hommes pour la communication des idées ou des connaissances. Un examen plus approfondi a démontré que les Signes n'étaient pas uniquement destinés à servir de moyens de communication entre les esprits , et l'on a vu dans leur emploi un service bien

plus important rendu à la raison humaine. C'est que l'existence de la plupart de nos idées suppose l'existence des signes , et que les hommes seraient presque privés de toute idée s'ils étaient privés de tout signe. Nous ferons donc voir que les signes ont la plus grande influence sur les opérations de l'esprit humain ; et que, de même que les sens soumettent, pour ainsi dire, les objets extérieurs à l'action de l'esprit , les signes soumettent , en quelque sorte , les opérations de l'esprit à l'action des sens. Ces vérités , aperçues par Bacon , développées par Locke , ont été portées jusqu'à l'évidence par Condillac. Nous montrerons avec ce dernier , que nous ne pensons que par le secours des signes ou des mots ; que , quelque spirituellement qu'on médite , chacun médite en sa propre langue. Enfin , que l'art de penser serait parfait , si l'art des signes était porté à sa perfection.

L'objet du langage est l'énonciation de la Pensée. Quoique la Pensée soit indivisible et simultanée, le langage parvient à l'analyser et lui donne en quelque sorte un corps et des parties. Nous remonterons d'abord à l'origine du langage , et nous ferons voir comment le langage d'action étant devenu insuffisant pour l'analyse et l'expression des idées , donna naissance au Langage articulé.

Nous rechercherons aussi l'origine de

L'art ingénieux

De peindre la Parole et de parler aux yeux ;

de cet Art qui fixe nos pensées et les transmet aux lieux où nous ne sommes pas, et aux temps où nous ne serons plus. Les commencemens de cet art ont dû nécessairement être grossiers et imparfaits. On a passé de l'Écriture figurative ou de la représentation des objets, à l'écriture symbolique qui les désigne par des rapports plus ou moins éloignés, et enfin à l'écriture alphabétique, syllabique ou littérale. Nous ferons voir que l'écriture alphabétique ne dut prendre naissance que lorsqu'on s'aperçut que les mots articulés pouvaient être réduits à un petit nombre de sons primitifs, et que cette découverte fut réellement un

coup de génie. On représenta ces sons primitifs par des caractères , et dès ce moment la langue écrite et la langue parlée ne firent plus qu'une seule et même langue. L'écriture auparavant pouvait bien parler aux yeux , mais ce fut alors seulement qu'elle peignit la parole.

Les mots peuvent être considérés comme sons ou comme signes. Comme signes on peut encore les considérer pris isolément , et n'exprimant que des idées ; ou réunis et énonçant des jugemens et des raisonnemens. La *Grammaire générale* sera donc divisée en trois parties. La première traitera des élémens des Mots ; la deuxième , des élémens du Discours ; et la troisième , du Discours lui-même.

Les mots considérés comme sons présentent des voix et des articulations qui en sont les élémens matériels , et dont la combinaison forme les Syllabes qui en sont les parties intégrantes.

Dans la manière d'être prononcés , ils offrent des élévations et des abaissemens de ton , ce qui constitue l'accent , et une durée plus ou moins longue , ce qui constitue la quantité.

Les mots écrits ne peuvent être séparés des mots prononcés , et l'écriture doit marcher parallèlement avec la parole. Les mots écrits peuvent de même se réduire à quelques élémens qu'on nomme Lettres. Ces lettres sont les caractères représentatifs des voix et des articulations , et sont par conséquent divisés en voyelles et en consonnes. On a aussi inventé des caractères pour les accens et la quantité , objets de la Prosodie , et qui , pour cette raison , ont été nommés prosodiques.

Les mots considérés comme signes , mais isolément , expriment seulement nos affections et nos idées. Nous les diviserons donc en mots affectifs et en mots représentatifs.

Les mots affectifs sont ceux que les Grammairiens ont compris sous la dénomination insignifiante d'*Interjection*. Ils sont les signes naturels des sentimens que nous éprouvons , et forment en quelque sorte un langage universel qui est de tous les temps , de tous les lieux , de tous les peuples.

Les mots représentatifs énoncent , comme nous l'avons dit ,

les idées. Or ces idées ne peuvent représenter que les êtres physiques ou moraux , leurs qualités ou leurs manières d'être , et les rapports qui existent entre eux. Nous diviserons donc les mots représentatifs en mots représentatifs d'objets , mots représentatifs de qualités ou de manières d'être , et en mots représentatifs de rapports.

Après avoir considéré les mots isolés , nous les considérerons réunis et formant un sens. C'est là l'objet de la troisième partie de la Grammaire , qui traite des mots réunis , exprimant des jugemens et des raisonnemens.

Comme les idées combinées forment les Jugemens , les mots réunis forment la Proposition qui n'est que l'énoncé d'un Jugement. Nous analyserons donc les diverses espèces de Propositions qui servent à énoncer les divers Jugemens.

Les mots réunis dans une même proposition , pour concourir à l'expression d'une Pensée , doivent y être assortis d'une manière qui rende sensibles leurs rapports mutuels , parce que c'est de leurs corrélations que résulte leur concours pour l'expression de la Pensée. L'art de fixer les rangs et les formes accidentelles des mots , d'après les relations des idées élémentaires de la Pensée , est ce que l'on nomme *Syntaxe*. Mais , tous les rapports des mots entre eux peuvent se réduire à deux espèces générales : Rapport de détermination , et rapport d'identité. Nous aurons donc deux espèces de Syntaxe ; savoir : la Syntaxe de régime et la Syntaxe de concordance.

De même que la combinaison des mots forme la Proposition , la réunion des Propositions constitue le Discours. Nous observerons donc l'ordre des Propositions et les différentes constructions qu'elles présentent. Nous rechercherons laquelle de ces constructions est la meilleure ; et , à cette occasion , nous traiterons la question si souvent agitée et si peu éclaircie de l'*Inversion*.

Nous terminerons l'analyse grammaticale de la Pensée par des considérations générales sur la formation et les progrès du langage , sur les changemens successifs qu'éprouvent les di-

verses langues , sur les causes et les effets de ces changemens. Nous examinerons si les mots sont des signes naturels ou arbitraires de nos idées , et nous rechercherons les principes qui ont dû présider à leur institution ; nous tâcherons aussi de remonter aux sources d'où ils dérivent , et nous aurons l'*Étymologie* , qui peut donner de si grands secours pour saisir leur vraie signification , par le moyen des racines génératrices et élémentaires qu'elle découvre. Nous comparerons le langage ordinaire avec la langue des Calculs , et nous ferons voir que dans les Sciences , où la vérité est reçue sans contestation , c'est à la perfection des signes qu'on en est redevable ; que dans celles qui fournissent un aliment éternel aux disputes , le partage des opinions est un effet nécessaire de l'inexactitude des signes. Tout en regardant une langue parfaite comme une de ces choses que nous serons toujours réduits à désirer , nous indiquerons les moyens de perfectionner les langues qui existent , et nous établirons un examen comparatif des avantages et des défauts qui les caractérisent et les distinguent. Nous examinerons enfin ce fameux projet d'une langue caractéristique ou langue universelle , projet conçu par le vaste génie de Leibnitz , et qui serait un des plus grands moyens de perfectionnement de l'espèce humaine. Nous ferons voir que , pour remplir son véritable but , cette langue doit être écrite et non parlée , qu'elle doit peindre les idées et non les mots. Nous terminerons cet article de la Langue universelle en jetant un coup-d'œil rapide sur les diverses Polygraphies et Pasigraphies inventées jusqu'à nos jours , et qui , quoique imparfaites ou incomplètes , peuvent cependant faciliter la solution de ce grand problème.

Voilà , Citoyens , l'ensemble des développemens que je me propose de donner à la partie métaphysique de l'*Anthropologie*. Ils renferment , je pense , tout ce qui peut avoir rapport à l'analyse , soit métaphysique , soit grammaticale de la Pensée. *Sensations* , *Idées* (qui en dérivent) , *Facultés* (qui opèrent sur les idées) , *Connaissances* (qui résultent de l'exercice des facultés) , enfin *Signes* (qui sont les moyens de formation et de commu-

nication des idées et des connaissances : tel est le plan que je me propose de suivre dans ce Cours.

Appelé par votre vœu fortement prononcé, et par le jugement du Jury d'Instruction à professer la Science de la pensée, à un âge où l'on ne peut encore avoir beaucoup pensé, j'aurai souvent besoin de votre indulgence. Mon inexpérience la réclame ; votre bienveillance me la promet. Soutenu par cette espérance flatteuse, j'entrerai dans la carrière avec plus d'assurance ; mes pas seront moins chancelans. J'aurai d'ailleurs un grand exemple à suivre ; et si l'habile professeur (1) auquel je succède , a rendu sa place difficile par la manière dont il en remplissait les devoirs, il m'apprendra du moins comment on peut mériter vos suffrages. Le souvenir de ses rares talens, de son éloquence persuasive, de sa douce philosophie, sera pour moi un motif d'émulation et non de découragement. Je dois craindre, il est vrai, qu'une comparaison peu avantageuse pour moi n'ajoute encore au regret de sa perte. Mais qui pourrait, qui voudrait faire oublier un homme aussi recommandable ? Ah ! dût l'amour-propre en souffrir, que la mémoire de Briegne, du savant modeste, du Républicain vertueux, vive à jamais dans cette École ! C'est là le cri de la justice et de la reconnaissance ; c'est là le vœu sincère de l'amitié.

Je tâcherai, à son exemple, de vous rendre la science facile, et de ranger les objets dans cet ordre naturel et analytique qui permet à l'attention de les saisir sans efforts. Le vulgaire, je le sais bien, n'est porté à respecter que ce qu'il voit au travers d'un voile, et ses yeux sont plus frappés des météores de la nuit que de la lumière du jour ! Je le sais encore, être seulement utile, c'est souvent sacrifier de sa gloire. Mais ce n'est point au vulgaire que je parle, et je vise moins à la gloire qu'à l'utilité.

L'expérience, qui est d'un si grand secours pour découvrir

(1) Antoine Briegne.

les secrets de la nature , nous servira aussi pour pénétrer ceux de notre entendement. En rapprochant ainsi la sphère du monde physique de celle du monde intellectuel , nous aurons une métaphysique purement expérimentale , la seule qui puisse nous éclairer dans l'obscur dédale où nous allons entrer. La Méthode est le flambeau des Sciences ; c'est elle qui nous guidera dans nos recherches. Ses procédés connus , ses résultats saisis , la carrière s'aplanit , la marche devient plus facile , les progrès sont plus rapides et plus sûrs. Nous ne nous livrerons donc jamais à des suppositions fantastiques pour rendre raison de ce que nous ne pouvons concevoir : en observant les faits avec soin , en les analysant avec exactitude , le Philosophe , sans imaginer ce qui n'est pas , peut répandre beaucoup de jour sur ce qui est.

Citoyens , avant de commencer le Cours dont je suis chargé , j'ai cru devoir vous en présenter le Plan , et examiner avec vous sa nature , ses différentes parties , son but et la manière la plus sûre de le traiter. Ce que je vous demande , c'est de vous dépouiller de tout préjugé , et de n'admettre d'autre autorité que l'évidence. Gardez-vous surtout de prendre de purs assemblages d'idées pour des connaissances , l'obscurité des pensées pour de la profondeur , le peu de profondeur pour de la clarté. Exactitude , zèle et constance , c'est là ce que j'attends de vous ; c'est là ce que je vous promets.

DRAPARNAUD.

Louis d'ESCOBAR.

CET écrivain , très-peu connu , se recommande à l'attention des bibliophiles , jaloux de disputer quelques noms à l'oubli qui les dévore. Il est compatriote de son célèbre homonyme ; mais , entre lui et le casuiste que Pascal a cloué au poteau de l'immortalité , il n'y a d'ailleurs nulle ressemblance. Les auteurs qui se sont occupés de l'histoire littéraire de la Péninsule , n'ont point daigné s'occuper de lui. La *Biographie universelle* ne l'a pas jugé digne d'une mention de deux lignes ; humiliation d'autant plus vive , qu'elle a regardé comme fort convenable d'accorder 54 colonnes à Michaëlis , 40 à Zoëga , 72 à Wieland , 40 à Yacoub , à Yahia ou à Yakout. Et je ne dis rien des interminables articles consacrés à une dizaine de Rhescuporis , et à je ne sais combien de Phraates ; je me tais sur les 54 colonnes qu'ont envahies Ssema-Kouang , Ssema-Tching , Ssema-Than et Ssema-Thsian.

Tout inconnu qu'il est , Louis d'Escobar se recommande à nous comme nous ayant laissé un écrit fort bizarre et fort curieux. Ce bouquin , véritable trésor bibliographique et dont il est douteux qu'il existe trois exemplaires en France , a pour titre : *Las Quatrocientas Respuestas a otras tantas preguntas quel Illustrissimo Senor don Fadrique Enriquez, Almirante de Castilla , y otras personas embiaron a preguntar en diversas vezes al autor , no*

nombrado mas de que era frayle menor. Ce volume parut en 1550, à Valladolid, et il fut suivi, en 1552, d'une seconde partie, contenant aussi 400 questions. Tel fut le succès du premier tome, qu'il obtint au moins, coup sur coup, cinq éditions; le second, moins heureux, n'a pas été réimprimé. Les deux parties réunies sont introuvables; les bibliomanes les couvrent d'or lorsqu'ils les rencontrent, et il y a vingt-cinq ou trente ans, que, lors de la dispersion aux enchères de la bibliothèque du duc de Marlborough, un exemplaire atteignit, à Londres, le prix de 75 livres sterling 12 shelings (1,927 fr. 75 c.). Il est vrai qu'à cette même époque et devant les mêmes acheteurs, un Boccace de 1472 s'adjugeait à cinquante-sept mille six cents francs (2,260 liv. st.). Peut-être était-ce payer un peu cher un in-folio gothique de 260 feuillets.

L'auteur des *Respuestas* n'a pas voulu se nommer sur le frontispice, obéissant sans doute à un sentiment d'humilité monastique; mais il a donné son nom tout au long dans un acrostiche, que les curieux iront chercher au feuillet 135 du tome premier. Une troisième partie était promise; il ne paraît pas qu'elle ait été mise au jour. Tel qu'il est, l'ouvrage contient 50,000 vers tout au plus. Ce n'est pas trop, mais c'est bien assez.

L'Amirante de Castille, Don Fadrique Enriquez, était trop vieux pour les fatigues d'une campagne active, à une époque où le pavillon espagnol dominait sur les mers et où le soleil ne se couchait jamais sur les états du successeur de Charles-Quint; il vivait à Valladolid, un moment la capitale des Espagnes. Lui et ses amis paraissent avoir regardé le frère Escobar comme une encyclopédie vivante, comme un oracle toujours prêt à répondre sur tout. On s'adressait à ses lumières pour la solution de problèmes aussi multipliés qu'épineux, et il était convenu qu'on rédigerait constamment en vers les questions sur lesquelles son omniscience devait prononcer. Le pauvre frère se plaint, dans sa préface ou *Argumento*, que la plupart des demandes à lui soumises étaient si mal versifiées, qu'il lui fallait plus de temps pour en chercher le sens et pour les

mettre en bon castillan , que pour y répondre ; il excepte cependant de cette censure celles dont l'honneur l'Amirante : *Salvo las de Su Senoria, que eran perfectas.*

Les questions théologiques forment , comme de juste , la grande majorité des huit cents *preguntas*. Parcille tâche était si fort du goût du frère , qu'il s'écrie : « Mon plus vif désir serait que tout le monde vint me soumettre pareils problèmes ; j'emploierais le jour , je consacrerai la nuit à les résoudre , et ce ne serait certes point de temps perdu. »

De esas preguntas querria
Que todos me preguntassen ;
Y gastando noche y día ,
Bien empleado seria
El tiempo que alli gastassen.

Il est cependant dans l'embarras de temps à autre. On lui demande le nombre de clefs que Jésus-Christ a donné à Saint Pierre ; il commence par répondre qu'il doit se soumettre à un traitement médical , avant d'aborder des questions aussi élevées , aussi graves , aussi suaves , aussi exquises.

Cumple me tomar xaraves
Y aun otros preparativos ,
Para preguntas tan graves ,
Tan sabrosas , tan suaves ,
Y de tan altos motivos.

Voici quelques-unes des difficultés sur lesquelles l'Amirante appelle les méditations de frère Escobar : Quelle a été le premier écrivain dans le monde ? Qu'est devenue l'arche d'alliance , lors de la première destruction de Jérusalem ? A-t-elle été détruite ? A-t-elle été cachée quelque part ? Où pourrait-on espérer de la trouver ?

L'inventeur de l'écriture , répond Escobar , c'est Jubal ; il vivait avant le déluge ; il savait qu'Adam avait prédit que le monde serait deux fois détruit , par l'eau et par le feu. Il écrivit sur deux piliers , l'un de pierre , l'autre de terre , ce qu'il désirait transmettre à la postérité ; de nos jours , l'on voit encore le pilier de pierre dans le pays de Sirida. Quant à l'arche d'alliance , le prophète Jérémie la transporta dans les mon-

tagnes de Job ; il se mit en prière , et le roc s'ouvrit et se ferma sur cette relique précieuse. Jérémie traça sur le rocher , avec son doigt , le nom du Très-Haut et les lettres se trouvèrent ciselées dans la pierre. Cette inscription merveilleuse ne révèle nullement ce qu'on cherche , car elle est invisible. Les efforts des Juifs pour retrouver l'Arche sont demeurés inutiles ; tout ce que l'on sait , c'est qu'elle est quelque part entre les deux montagnes d'Hor et de Nob , où Moïse et Aaron ont été ensevelis. Aucun humain ne peut dire si elle sera un jour rendue à la lumière.

L'Amirante veut savoir si un enfant a un ange gardien à lui tout seul tant qu'il est dans le sein de sa mère , ou si le même ange veille sur la mère et sur l'enfant. Escobar décide qu'un ange suffit ; car , observe-t-il , le jardinier qui donne ses soins à un poirier , s'occupe aussi des poires dont l'arbre est chargé , et la personne à laquelle on confie une demoiselle , est aussi chargée de veiller sur son honneur.

Le Frère avait prêché un sermon sur la Trinité , et il avait donné de ce mystère une explication si claire et si lucide , que l'Amirante craint de n'avoir désormais aucun mérite à croire en ce dogme. Ceci exige deux réponses successives d'Escobar , le vieux soldat se refusant toujours à regarder sa soumission comme aussi méritoire que lorsqu'il acceptait ce que sa raison trouvait incompréhensible.

Don Enrique s'inquiète alors de savoir si la douleur que ressentit Notre-Dame , lors de la passion de son divin Fils , fut plus ou moins vive que la joie qu'elle éprouva à sa résurrection. La profondeur du problème étonne Escobar. Il avoue ne l'avoir rencontré dans les écrits d'aucun théologien.

En tan alta perficion
Pregunta su Senoria ,
Que en doctor en theologia
Nunca yo vi tal quistion.

Il n'ose se décider , mais il énumère des motifs pour , des raisons contre. L'Amirante s'impatiente , et veut savoir quelle est l'opinion la plus probable : le moine dit alors que c'est le

chagrin qui l'a emporté dans le cœur de la Sainte Vierge , et qu'il peut alléguer douze raisons pour le prouver. Don Enrique veut connaître ces raisons , et il reçoit un cantique en douze stances.

Alors s'engage une discussion des plus abstraites et que l'on peut craindre de voir devenir interminable ; elle roule sur le libre arbitre , la grâce , la prescience divine. Le moine finit par dire qu'il ne répondra plus à aucune des questions qu'on lui adressera à cet égard , car il craindrait de tomber dans le pélagianisme. En passant il rappelle assez heureusement à son noble correspondant ses exploits à Tordesillas. Il ne laisse passer nulle occasion de lui adresser quelque compliment flatteur.

Vuestra Senoria ha hecho
Lo que acostumbra hazer ,
Pordo me avra de vencer
O ponerme en gran estrecho :
Que hace , en estas ronzillas,
Lo que hizo en Tordesillas,
Dar combate tan seguido ,
Que no pueda el combatido
Si no venir de rodillas.

La métaphysique se trouvant écartée , des questions moins abstraites et plus originales recommencent avec une nouvelle ardeur.

L'Antechrist aura-t-il un ange gardien ? Il en aura un ; mais il lui servira tout aussi peu que celui de Judas a pu être utile à l'apôtre perfide. Y a-t-il un libre arbitre dans les bêtes ? Dans quelle partie du corps réside l'âme ? Par où sort-elle au moment de la mort ? Que deviendra le monde après le jugement dernier ? Les cieux seront immobiles , toutes les planètes resteront sans mouvement ; il n'y aura plus ni chaud , ni froid , ni vent ; le ciel demeurera dans la position où il se trouvait lorsqu'il a été créé , et , selon une opinion fort répandue , le soleil sera à l'orient , la lune à l'occident.

Estaran los cielos quedos ,
Ninguno se movera ,
Y assi el tiempo cessara ,
Vientos , calores y yelos.

El cielo en aquel lugar
 O sitio do fue criado,
 Allí sera situado,
 Y allí tornara a parar.
 No avra mas alteraciones;
 Sera el sol en oriente,
 Y la luna en ocidente,
 Segun muchas opiniones.

Où paraîtra Notre-Seigneur lors du jugement dernier, puisqu'alors le ciel et la terre auront été détruits? — Arrêtez, réplique Escobar, le monde n'aura été détruit que quant à son usage temporel, *quanto al temporal provecho*. Jésus-Christ paraîtra au-dessus de la vallée de Josaphat; là seront réunis les anges, les hommes et les diables; et ce serait chose bizarre, si vous, grand seigneur, vous alliez au ciel recevoir la couronne et si le moine était jeté en enfer.

Y sera muy gran donayre,
 Si, con vuestro grande estado,
 Vaya al ciel coronado,
 Y vaya al infierno el frayre.

Les courses de taureaux sont-elles un péché? — Oui, c'est un péché d'offrir au peuple le spectacle d'une *corrida*, si vous ne combattez pas vous-même. — Mais pourquoi est-ce un péché, réplique l'Amirante, qui était sans doute un amateur zélé et trop bon Castillan pour ne pas payer son tribut à la tauromanie? — Seigneur, répond le Frère, si, à votre âge, vous persistez en semblables amusemens, vous avez un pied dans le tombeau et un autre dans l'enfer; je suis forcé de vous le dire. — Saint Côme et Saint Damien coupèrent la jambe d'un nègre et l'attachèrent au corps d'un blanc: c'est un miracle consigné dans la Légende; mais, lors de la résurrection, à qui reviendra cette jambe? — Elle retournera au nègre et le blanc aura celle dont il fut possesseur dans l'origine. — Combien de temps une âme restera-t-elle dans le purgatoire pour chaque péché particulier? — Je n'en sais rien; vous l'apprendrez, quand vous y serez: et, pour avoir été un Amirante, vous n'en souffrirez pas moins et vous n'en sortirez pas plus tôt.

Diverses questions sont du domaine de la médecine. Don

Enrique demande combien il y a d'intestins (*tripas*) dans le corps humain et quelles sont les fonctions de chacun d'eux. Escobar commence par dire que c'est une discussion fort mal-propre (*Es muy suzio platicar*), et il ajoute : Vous aviez sans doute pris médecine, lorsque vous vous êtes avisé d'une semblable question.

Lo que puedo imaginar
Es que estavades purgando,
Y alli estavades pensando
Si avria que preguntar.

On lui demande un remède contre les hémorrhôides ; il recommande un onguent fait avec quatre ou cinq grenouilles bouillies dans une demi-pinte d'huile. — Comment faire pour conserver les dents ? — Nettoyez-les d'abord avec de l'essence de pin, puis avec du vin blanc, et frottez-les ensuite avec un linge. Mais si une dent me cause des douleurs cruelles, comment les faire cesser ? — Prenez une cuillerée de sel, nouez-la dans un linge, trempez le tout dans de l'huile bouillante ; laissez-l'y le temps nécessaire pour réciter deux fois le *Credo* ; appliquez alors cette décoction sur votre mâchoire souffrante, et vous m'en direz des merveilles.

Dans le cours de ces questions relatives aux sciences naturelles, nous apprenons que le Frère ne mangeait jamais de sel. C'est de la terre, disait-il ; donc cela ne renferme aucun principe nutritif. Il s'abstenait de safran, article fort employé dans la cuisine de l'époque, mais qu'il regardait comme pernicieux pour la vue. Il était grand consommateur d'œufs, et l'un de ses correspondans le plaisantant sur ses penchans *ovivores*, Escobar sort de sa douceur habituelle et lui dit un peu crûment : « Je m'étonne que vous ne mangiez pas de la paille ; celui qui braie doit avoir la nourriture d'un âne. »

Mas me maravillo yo,
Como vos no comes paja ;
Que quien suele rebuznar
Por asno le han de pensar.

Le Frère n'était point un flatteur empressé de plaire aux grands. Il a reproché avec énergie à l'Amirante la sévérité qu'il

montrait au sujet de l'observation des lois sur la chasse, et les vexations auxquelles ses vassaux étaient en butte. Un jour Don Enrique lui soumet un cas de conscience : il veut savoir s'il peut garder quelque chose qu'il a trouvé. — « Ah ! ah ! dit alors Escobar, vous avez trouvé hier un épervier et vous voulez le garder, quoique les clochettes et l'équipement qu'il portait vous aient appris quel était le propriétaire de l'oiseau. Vraiment celui qui retient chose ainsi venue en son pouvoir, commet un vol. »

Plus loin, nous trouvons un de ces tours de force, dont la littérature de tous les pays a offert de nombreux exemples (1), *nugæ difficiles*, qui attestent du moins beaucoup de patience et qui ne valent pas la peine qu'elles coûtent. En réponse à un bachelier qui lui avait demandé ce que l'on disait de lui, le Frère compose quatre strophes de huit vers chacune : c'est un panégryrique, si vous lisez les vers d'un bout à l'autre ; c'est une satire, si, les coupant par le milieu, vous les lisez sur deux colonnes. Donnons un échantillon de ce petit chef-d'œuvre de puerilité.

Dechado y espejo..... de buena criança,
De nescios beodos..... del todo quitado ;
Por muchos de modos.... estays ya marcado,
En todo ya viejo..... sin otra mudança.

La seconde partie offre moins d'originalité que la première, l'imagination des faiseurs de questions s'épuisant quelque peu. Parmi les problèmes soumis au bon Franciscain, il s'en ren-

(1) Les Grecs ont été grands amateurs de vers figurés : Simmias avait composé des haches, des œufs, des ailes ; Théocrite fit la Syrinx ; plus tard on eut des orgues ; des rimeurs français nous ont donné des verres et des bouteilles. Ce que nous connaissons de plus singulier en ce genre, dans la langue d'Homère et de Démosthène, ce sont les vers *isopsèphes* de Léonidas d'Alexandrie ; il nous reste de lui un certain nombre d'épigrammes insérées dans l'*Anthologie* ; chacune est un distique où l'on pourrait bien reprendre quelques longueurs, mais qui ont le mérite que, chaque lettre étant prise (selon l'usage des Grecs) pour un signe numéral, pour un chiffre, chaque épigramme représente des sommes égales. Un savant a pris la peine de faire l'addition, de vérifier le compte ; il a trouvé que la somme de chaque distique s'exprimait par 5,982. Nous ne connaissons pas d'autres exemples de cette poésie arithmétique.

contre cependant, qui ne manquent point de bizarrerie ; c'est l'Amirante qui les propose : l'on y reconnaît son imagination active, sa disposition *chercheuse*. Quelqu'un a-t-il été renvoyé du royaume céleste après y être entré ? Aurait-ce été une plus grande merveille, si Dieu avait fait Adam de rien que de l'avoir formé de boue ? Ève ne peut-elle pas être appelée la fille d'Adam, puisqu'elle a été formée de lui ? Lequel, de nos premiers parens, a péché le plus grièvement ? Comment Adam ne s'est-il pas éveillé, lorsque Ève a été tirée de son côté ? Comment Adam apprit-il l'hébreu ? Le serpent aurait-il reçu son pardon s'il avait reconnu sa faute, comme Adam et Ève ont avoué la leur ?

Les cent cinquante dernières questions du second tome sont presque toutes en prose et n'offrent point d'intérêt ; ce sont d'ennuyeuses solutions de demandes niaises ou plates, faites la plupart par deux religieuses du couvent de Sainte-Claire, à Tordesillas.

Tel qu'il est, cet ouvrage, que pas un être vivant sans doute n'a pris la peine de parcourir (car nous sommes trop modeste pour nous compter), que Nicolas Antonio lui-même, le père de la bibliographie espagnole, n'avait examiné que trop superficiellement, cet amas de vers nous semble mériter qu'on lui accorde un souvenir comme indice de ce qu'était le mouvement intellectuel au centre des Castilles, et au moment où Philippe II montait sur le trône. L'extrême rareté du livre excusera peut-être les citations que nous avons faites et l'analyse que nous avons donnée de cette production.

Bordeaux, 1843.

GUSTAVE BRUNET.

OGIER-LE-DANOIS.

Parmi les nombreux poèmes en langue Romane qu'enfanta l'imagination de nos pères et qui charmèrent leurs loisirs ou leur vieillesse, en rappelant à leur souvenir les exploits vrais ou supposés des preux du siècle de Charlemagne, le roman d'Ogier-le-Danois occupe certainement une des premières places. Chroniques, poésies légères, drames, toute notre ancienne littérature en a parlé, et jusqu'à la fin du xvr^e siècle on le lut, sinon dans l'original qu'on commençait à ne plus comprendre, du moins dans ces translations en prose de toutes nos anciennes *chansons de gestes*, qui furent imprimées à Paris, en caractères gothiques, par Vérard, Michel Lenoir et quelques autres libraires.

Aujourd'hui, qui connaît, autrement que de nom, Ogier-le-Danois? — Qui sait un mot de son histoire? — Personne, à l'exception, tout au plus, de quelques membres de l'Académie des inscriptions et de quelques érudits qui aspirent à leur succéder un jour.

Pourtant, les aventures d'Ogier, mises en vers, au xiii^e siècle, par Raimbert de Paris, composent un poème épique de 13,058 vers, dans lequel éclatent çà et là, des beautés de premier ordre, et qui, sous plus d'un rapport, méritent de fixer notre attention. N'est-ce pas, en effet, une question curieuse à débattre pour l'érudition moderne, et à étudier pied à pied dans nos vieux *gestes* romans, que celle de savoir combien de fables ou de vérités enserrent ces antiques compo-

sitions ; de voir où commence l'histoire ; où s'arrête le roman ? Quelles transformations eut à subir la chronique pour s'élever, du terre-à-terre des faits humains , à la majesté presque divine de l'épopée ?

N'est-ce rien non plus , que de rechercher l'origine d'une de ces grandes figures qui illuminent , d'une manière si éblouissante et si radieuse , le cycle de Charlemagne ? — D'où vient à notre héros son surnom ? — Cet Ogier chanté par nos poètes et nos trouvères , était-il un fils du Nord , ou descendait-il comme Roland , comme Olivier , de la race conquérante des Franks ?....

Et puis , à quelle époque commença-t-on à célébrer sa gloire et ses exploits par des vers ? Le poème-roman qui nous transmet son éloge ne fut-il point , pour si antiques que soient les manuscrits qui le contiennent , précédé par des compositions plus anciennes , françaises , latines ou thyoises ? Voilà quelques-unes des nombreuses questions que soulèvent , dès leur apparition , ces premiers monumens de notre poésie , si intéressans à examiner , si importans à étudier , si difficiles à juger.

D'après l'histoire et d'après le roman , Ogier était fils de Godefroy ou Gauffrey , un des douze preux de Charlemagne , qu'on appelait Geoffroy de Danemarcke , pour Geuffroy *le marchis* (marquis) des *Ardenes* , ou peut-être Geoffroy des *marches* (des frontières) d'*Ardenes*. *Arden* est , en effet , l'équivalent de *Dean*, dont les anciens Gaulois et les Bretons se servaient pour désigner une forêt ; les Anglais traduisent encore en latin *deane-forest* , *arden-forest* par *silva-danica*. Ainsi , on disait Gauffrey ou Ogier-le-Danois , pour *Ogier l'Ardennois*. Il ne s'agit donc nullement ici du Danemarck. Des commentateurs seuls pouvaient s'y tromper , et cela ne manqua pas. En effet , le faux Turpin , dans sa chronique rédigée en 1092 , appelle Ogier *Rex Daciae* , parce qu'il descendait du roi de Hongrie (*Dacia danubina*) par sa mère ; mais les traducteurs et commentateurs du faux Turpin , c'est-à-dire les historiens des Gaules , les chroniques de St-Denis , etc. , égarés par les apparences , ne se souvenant plus de l'ancienne acception du mot *Danemarcke* , prirent cette *Dacia* pour la *Dacia Cimbrica* , et traduisirent ces mots par Danemarck. Les poètes enchérèrent encore sur les chroniqueurs. Ils désfigurèrent les premières poésies en faisant d'Ogier , au moyen d'expéditions fabuleuses , un véritable Danois , et le peuple accola pour toujours ce dernier nom à celui du héros.

Les preuves de cette erreur bizarre qui subsiste encore aujourd'hui, surabondent. Il nous suffira d'ajouter, pour la combattre, à ce que nous venons de dire, que, dans le poème original, l'Austrasie est, comme dans presque tous les romans du cycle carlovingien, le principal théâtre des exploits d'Ogier. Il ne quitte pas la Flandre et l'Île-de-France; surtout il n'entreprend point d'expéditions lointaines et étrangères. Du reste, cela coïncide très-bien avec les chroniques de Liège, qui donnent à Ogier le nom de comte de Loos, et en font un *avoué* de Liège. D'ailleurs, Saxo Grammaticus et les auteurs Danois de son époque ne disent pas un mot du héros qu'on leur a si généreusement donné, — du conquérant qu'on leur a si tyranniquement imposé.

L'étymologie, l'histoire, la tradition sont donc tout-à-fait en faveur de l'opinion qui fait d'Ogier-*le-Danois*, ou, pour mieux dire, l'*Ardennois*, un héros purement français. Les Sagas, les Eddas et la mythologie du Nord n'ont rien à voir ici, et, avec un peu de réflexion, on se serait évité cette grossière et ridicule erreur.

Tels sont les détails que nous donne l'introduction de M. Barrois. La plupart appartiennent en propre à ce savant éditeur de notre vieux poème; ils sont dus à des recherches consciencieuses qui lui font honneur. En nous montrant, comme il l'a fait, que les exploits d'Ogier ont pour limite Aix-la-Chapelle, Rome et Chartres, — que ses grands combats autour de Montchevreil, de Châteaufort et de Gaillardon (noms de villes ou de forteresses qu'on croyait de l'invention du trouvère, mais qui existent encore dans l'Île-de-France, et où M. Barrois a retrouvé des traces carlovingiennes); — en nous montrant tout cela, d'une manière indubitable, M. Barrois a restitué à la France un de ses plus chevaleresques enfans, dont elle avait été déshéritée par l'ignorance. Grâce à ces découvertes, un jour nouveau peut éclairer certaines parties de nos poèmes carlovingiens. Ce n'est pas seulement la fable, l'intérêt dramatique qu'il faut y chercher désormais, mais la vérité des faits, mais l'intérêt historique. Ogier *d'outre-mer* devient Ogier *d'outre-Meuse*; nous ne sommes plus surpris de voir Gauffrey de Mayence, père d'Ogier, et il nous paraît naturel que le blason du héros soit d'or au lieu de gueule, ce qui forme encore aujourd'hui les armes du Hainaut.

Maintenant, qu'est-ce que Raimbers, l'auteur du poème d'Ogier? — Nous ne savons rien sur lui, si ce n'est qu'il se trouve nommé en

ces termes , dans un manuscrit conservé à Durham , dans la bibliothèque de l'évêque , comme étant l'auteur du roman d'Ogier :

RAIMBERS le fist à l'aduré corage ,
Cil de Paris qui les autres en passe.

Son poème est écrit en langue romane du ^{xiii}^e siècle , et certainement dans la langue que l'on parlait à Paris ; mais , s'il ne fut pas le premier ouvrage dont Ogier ait été le sujet , — car le bavarois Metellus signale , antérieurement à lui , une chanson sur notre héros qui était probablement en thyois ou en latin , — il ne fut pas non plus le dernier. En effet , environ cent ans plus tard , l'ingénieux auteur de *Cléomades*, de *Berthe-aux-lons-piés*, etc., Adenez-le-Roi enfin , s'empare du poème de Raimbers. Sans trop le mutiler ni le tronquer , sans lui faire subir une refonte capitale , ni en déranger l'économie d'une manière importante , il le rajeunit comme langage , afin de pouvoir le rendre présentable à son illustre collaboratrice la reine Marie de Brabant , femme de Philippe-le-Hardi , et aux beaux esprits de sa cour ; et il en fait ce qu'il a appelé *les Enfances Ogier de Danemarche*.

Voici , d'après cette version d'Adenez , qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier , coté H. 247 , et qui provient de la bibliothèque du président Bouhier , l'analyse du poème d'Ogier , qui fait suite au roman de Gauffrey (son père), lequel est lui-même engendré par celui de Doon de Mayence , d'où découlent , comme d'une poétique source , les deux autres épopées.

Cette analyse suffira , nous le croyons , pour permettre à nos lecteurs de se fixer sur le mérite de la vieille composition romane. Si nous la donnons d'après le texte d'Adenez et non d'après celui de Raimbers , c'est parce que , ainsi que nous l'avons dit , il n'y a pas entre eux de différences notables , et ensuite parce que nous l'avions déjà entreprise telle qu'on va la trouver ici d'après le manuscrit de Montpellier , long-temps avant la publication de M. Barrois.

Le trouvère commence ainsi son poème :

Oés, segnors, que Jhésu bien vous fache
Le gloriex du chiel, le père espéritable.
Plest vous oïr canchon de grant barnago ,
Che est d'Ogier qui fu de Danemarche ,
Si com son père le lessa en ostage,
Le duc Gauffrey a l'aduré corage.
A Saint-Osmer fu l'emperère Karles ;
Sa cour y tint a une feste pasques.
Li gentil homme qui de li tiennent les marchez ,

Alant ès vous XIII. de ses mesages
 Couronnes orent et chascun rès sa barbe
 Et li menton , le guernon et la fache.
 U palès sunt, si desfublent lor capes.
 Le roi les vit, tout li taint li visages;
 Contre eus se liève, dit lor par fier langages :
 « Barons, fet-il, qui vous fist tel outrage ?
 — Chil dient : « Sire, Gaufrey de Danemarche,
 Le mal cuvert où vous nous envoiastes.
 Il ne vous doit, che dit, foi ne hommage. »
 Le roi l'oi, duel ot en son courage.
 Dex en jura et le baron saint Jaque,
 Pendus seront et deffès li ostage.
 Devers son fils tournera le damage.
 Or croist Ogier une paine si male
 Onques nus homme not tele pour ostage.

Pour se venger, Charles appelle Guimer, gouverneur de Saint-Omer, et lui ordonne de garder Ogier provisoirement, le rendant responsable de sa disparition, si elle avait lieu. Le châtelain répond que l'enfant sera bien gardé, mais il a la malencontreuse idée de lui faire tenir compagnie par sa fille. Or, voici le portrait que l'auteur fait du héros :

En Ogier ot mult très bel bachelier :
 Blanc ot le poil et menu cherchelés.
 Les iex ot vers comme faucons mués.
 Les bras ot lons et le poing bien quarrés.
 Lés par espaulles, greille par le baudrés ;
 Les piés bien fès, jambes longues assés ;
 En nulle terre n'ot plus bel bachelier.

La jeune fille devient amoureuse d'Ogier. Pendant qu'il se lamente, au milieu de la nuit, sur la colère de Charlemagne, elle vient pour lui donner des consolations. Tous deux sont jeunes : Ogier embrasse la donzelle pour la remercier, et l'auteur qui va vite en besogne, nous dit :

Chele nuit fu Baudoin engendrés.

Le lendemain, après la messe, Charles fait venir Ogier et il lui dit qu'il lui fera couper tous les membres pour venger la barbe de ses ambassadeurs. « Si vous le faites, répond Ogier, ce sera un grand péché ; car c'est ma marâtre qui est cause de tout, et elle l'a fait exprès pour me mettre en danger. D'ailleurs, si vous m'épargnez, je puis vous être utile. » Pendant ce temps, la salle se remplit de guerriers. On voit entrer

Odon de Lengres et Guibert de Riviers,
 Hugon de Troies et Foucart et Richier,

Et Huidelon et Naimez de Bavier.
 Ricart du Mans et le vaillant Garnier,
 Hoel de Nantes et dant Giefrei d'Angiers,
 Le duc Gontart, de Bordèle Gueifier,
 Gui de Gascongne et Doon de Poitiers,
 Dessus les autres le preus conte Renier.

Ogier les prie d'intercéder pour lui. Ceux-ci y consentent volontiers et se jettent aux pieds de Charles, disant que l'enfant est innocent de ce qui est advenu. Comme d'habitude, Charlemagne semble d'abord impitoyable. La reine elle-même implore l'empereur et reçoit de lui un refus. Heureusement, *en peu d'heures*, dit le poète, *Dieu peut changer le cœur de l'homme*. En effet, au moment où l'on croit Ogier perdu, voilà que deux chevaliers arrivent de Rome. Ils annoncent que la ville sainte a été prise par les païens qui en ont brûlé tous les *moustiers*. Le roi laisse donc là Ogier, se réservant de le pendre plus tard. Sur-le-champ il fait écrire *et ses briés et ses chartres*, dans lesquels il donne rendez-vous à ses gens à *Montmartre sur Paris*. — Le poète ajoute :

Tant en i vint que ne sai le nombrage,
 Tout ont couvert le pin et le terrage.
 A Paris viennent Alemant et Breton,
 Et Lohéran, si ot maint Frison.
 Chil d'Engleterre, si ot maint Gascon.

On part. Charlemagne s'engage dans les montagnes (probablement les Alpes). Il est effrayé de leur hauteur; et, comme il n'y a pas de sentier dans ces parages, Dieu lui envoie, pour le guider, un cerf blanc comme neige, dont la tête est ornée de quatre rameaux. A peine sorti des montagnes, c'est-à-dire entré en Italie, il prend pitié d'Ogier et dit qu'il lui accorde *trêve* jusqu'à ce qu'on soit de retour à Paris. L'accueil qu'on lui fait au-delà des monts contribue, sans doute, à ce bon mouvement de l'empereur; car, dit le poète :

Les os sunt grans et le pais pourpris.
 Chil jougleor ont lor vielez pris;
 Grant joie firent devant le fix Pépin:
 Le roi fu lie, si ot béu du vin.

Cependant l'armée avance. On rencontre le pape Milon et les habitants de Rome qui s'enfuient, emportant les reliques de saint Pierre.

Charles distribue ses troupes et accorde Ogier au duc Naimès , qui le lui demande pour remplacer son neveu Salomon , qui est malade. Ogier prend donc place parmi les écuyers de Naimès. Bientôt les armées se rencontrent : déjà les gens de Charles vont fuir ; lui-même qui s'est jeté au milieu de la mêlée , son épée *Joyeuse* à la main , criant *Monjoie*, et attaquant les païens *comme un sanglier* , est pressé de toutes parts. Ogier qui voit d'une hauteur le désordre des Français , fait un discours à ses compagnons. Il leur montre Alori qui s'enfuit avec l'oriflamme , et , à leur tête , il s'élance au secours de Charles. Il commence d'abord à courir au devant d'Alori : « Où est le roi , lui crie-t-il. — Seigneur , il est mort. — Vous en avez menti , répond Ogier , et d'un coup de poing le renversant devant ses gens ébahis , il lui enlève ses armes , s'en revêt , monte sur son cheval *aussi rapide que l'eau du Rhin* , et , prenant l'enseigne royale , il mène au combat ses compagnons qui s'arment de ce qu'ils trouvent. Tel est le premier exploit d'Ogier. Pendant ce temps , Charles , au plus fort de la bataille , gémit sur le sort des siens ; il aimerait mieux perdre Paris , Orléans et Poitiers , que de voir périr d'aussi bons chevaliers. Tout à coup arrivent Ogier et ses compagnons. Le jeune écuyer frappe d'abord Faus-saron , roi païen , et il le tue ; puis , avec les armes du prince , il adoube son camarade Salomon. Les autres écuyers l'imitent ; ils dépouillent les morts et s'arment également. Charlemagne , en voyant ce secours inespéré , reprend courage ; il ramène les siens , et reconnaissant Ogier , il remercie Dieu de n'avoir pas permis qu'on le pendît. Dès ce moment , le combat recommence. Achar de Rivières s'élance sur un turc , dit le poète ,

Com le faucon fet le couloun ramier.

Les autres suivent son exemple ; puis , l'empereur s'avancant vers Ogier , lui demande où il a pris son cheval et l'enseigne qu'il porte. Celui-ci le lui raconte. — « Pourquoi , dit Charles , ne ceins-tu pas ton épée à ton flanc ? — Sire , dit l'Ardennois , j'attends votre volonté pour cela. — Soit , dit l'empereur ; je te fais mon *sennéchal*. Garde mon drapeau : je te le confie. » Et , mettant pied à terre , il va ceindre lui-même l'épée à Ogier.

Les deux partis se livrent ensuite une foule de combats , où notre héros se distingue. Enfin , il est défié par un roi païen , nommé Karadeult , qu'on avait envoyé au camp comme messenger. Il lui jette

aussitôt son gage ; mais Charles , qui est présent et qui veut combattre Karadeult lui-même :

Ogier , dist-il , vous n'estes mie sage ,
 Qui devant moi donnés gant de bataille.
 Vous d'eussiez aller en Danemarche
 Lanchier vos cuirs et conter vos formages.

A la fin , cependant , il s'apaise et consent à ce qu'Ogier combatte. On apporte les *sains* et le serment est fait sur les reliques sacrées. Karadeult retourne à Rome , où il rend compte de son message et de son défi. Voici le portrait de ce guerrier :

Les iex ot vairs , le vis apert et cler.
 Gros par espauls , gresle par le baudré,
 Bien fet de bras et les poins ot quarrés.
 Le corps bien fet et de jambes plentés.
 Le chief ot blont , menu recherché ,
 Plus cler luisant que or fin esmeré.
 En nule terre n'ot plus bel bacheler,
 Ne qui as armez féist tant à douter.

Bientôt on l'arme pour le combat qui doit avoir lieu dans une île où les deux adversaires se rendront à la nage. On lui ceint l'épée de Brunadon-le-Sauvage : il l'essaie sur un perron de marbre ; mais , au lieu de pourfendre la pierre , il brise son épée de la longueur d'une palme ,

Dont ot tel duel a poi que il n'esrage.
 Lors la regrete com l'un frère fet l'autre.

De cet événement , son épée prit le nom de *Courte*. Enfin , le combat commence , et dure long-temps ; mais , par trahison , un parti sarrasin , commandé par Danemont , environne Ogier , le poursuit , le blesse et le fait prisonnier. Amené à Rome , il va être pendu pour tout de bon , cette fois , quand Karadeult le réclame. L'amirans refuse de le lui rendre. Alors Karadeult monte à cheval , et se rendant au camp français comme ôtage , il dit à Charlemagne :

Drois emperères , entendez envers mi :
 Vechi mon corps qui se rent à vous pris.
 Ne dites mie que vous aie traïs.
 — Dient Francheis : « Chest païen est gentis.
 — Voire , dist Kalles ; ainc'plus loial ne vi.

Quand les Sarrasins voient cela , ils montent au palais de Corsubles (l'amiral) , et le prient de rendre Ogier ; mais il refuse et jure qu'il le fera pendre. Pendant ce temps , Karadeult reproche aux Français d'abandonner leur plus vaillant héros et leur conseille d'aller assaillir

Rome tous les jours. — « Pardieu, s'écrie le vieux Naimès, le païen a raison. — Barons, dit Charles, allez vous adouber. »

Bientôt, plus de deux mille chevaliers ont pris les armes; il en résulte une foule de combats, dans lesquels les succès se balancent. Cependant l'amiral, croyant que Karadeult a changé de loi, veut disposer de sa fille, la belle Gloriande, qu'il lui avait donnée, en faveur du roi Brunamont; mais Ogier prend la défense de Karadeult, et il est convenu que Brunamont et lui se livreront un combat particulier dans l'île où il avait déjà combattu contre Karadeult. Quand ce dernier l'apprend, il demande à Charlemagne la permission d'aller à Rome, promettant de revenir après avoir lui-même vengé son affront. Charles y consent. Karadeult va donc à Rome et y arrive pour le combat. On amène Ogier devant Brunamont : « Ogier, dit celui-ci avec dérision, je suis vraiment triste! Vous êtes jeune, bon, blanc, beau, adroit. En vérité, je vous plains : vous mourrez avant ce soir. — Je ne vous redoute *pas plus qu'une noix*, répond Ogier. C'est moi qui vous tuerai *avant la vesprée*. »

Alors Gloriande et Karadeult donnent des conseils à Ogier; car Brunamont a déjà tué plus de vingt rois. Karadeult offre à Ogier son épée *Courtain*, *qui tant est redoutée* et qu'il n'offrirait, dit-il, à *parent ne à frère*.

Bientôt Brunamont monte son cheval Broiefort, *qui tant fu de grant pris*. Il se précipite avec lui dans les ondes pour gagner l'île à la nage, et le combat commence. Avant tout Brunamont offre à Ogier de lui laisser la vie, s'il veut renier son Dieu. — Pour toute réponse, Ogier le frappe le premier. Le combat dure long-temps et les deux adversaires y font de magnifiques prouesses; mais, enfin, Dieu favorise Ogier qui est vainqueur, et s'empare de Courtain et de Broiefort. Alors les païens fuient et on en fait un grand carnage. Charlemagne, pour récompenser Karadeult, lui offre Rome et sa terre, s'il veut se faire chrétien. Celui-ci refuse. L'empereur lui fait donner, alors, *quarante vaisseaux, trente barques, vingt dromons chargés*, sur lesquels il s'embarque avec les siens, emmenant avec lui Gloriande qui avait été faite prisonnière.

Rome étant défryée, Charlemagne prend congé du pape et revient à Paris. Là commence une autre branche du poème :

Dès ore mès, s'entendre la voulés,
Orrés cançon qui mult fet à loer,

Si comme Ogier fu puis au roi Mellé
 Et comme Karles le vout désériter
 Et comme il fu à Dessier alé
 Dedens Pavia pour les Francheis grever.

Cette branche s'ouvre de la manière suivante : nous sommes à Pâques dans la ville de Laon. Charles y tient cour plénière. Ogier y vient avec son fils , le jeune Baudoin (*Baudouinet*) , qui se met à jouer aux échecs avec celui de Charlemagne et le fait *mat*. Le fils de Charles se fâche ; il appelle Baudouin , mais en termes plus énergiques , *fils de femme de mauvaise vie*. — « Vous mentez , damoiseau , répond celui-ci ; ma mère est la fille du châtelain Guimer de Saint-Omer. » Outré du démenti , le fils de l'empereur saisit le pesant échiquier ; il en frappe Baudoin à la tête , et le renverse mort sur le sol. Ogier était alors à la chasse. Quand il revient et qu'on lui annonce cette sinistre nouvelle , son désespoir éclate ; il se jette sur le corps de son fils , il l'embrasse , et prenant un levier , il cherche partout le fils de l'empereur. S'il le rencontre , il le tuera ; mais Charles l'a fait cacher. L'empereur , aux termes des lois du temps , offre à Ogier de lui payer une amende qu'arbitreront les ducs et les princes ; mais Ogier veut absolument faire subir au jeune Charles la peine du talion. Charles le menace de le faire emprisonner. Furieux , Ogier s'élance contre lui ; mais l'empereur l'évite. Le malheureux qui reçoit le coup et tombe à côté de Baudoin , est Murgaisier , fils du roi de Portugal.

Karles le voit , si commenche à huchier :
 — « Prenez , prenez le traitour Ogier.
 S'il vous escape , vous comperez chier. »

Tout le monde se jette alors sur Ogier ; mais les grands seigneurs , qui sont ses parens , et les douze pairs eux-mêmes , le secourent et le font échapper. Une fois dehors , il monte sur son Broiefort et sort de Laon avec sa gent. Charles le poursuit , l'atteint , et un combat personnel s'engage entre eux. Sans l'adresse de son cheval Blanchart , le roi était mort ; heureusement il ne fut que blessé. Secouru aussitôt par son fidèle Naimés de Bavière , par Girart d'Orléans , Morant de Rivier , etc. , il est délivré d'Ogier.

Revenu à Laon , Charles rassemble ses troupes et ravage tellement les terres d'Ogier , que ce héros est obligé de s'enfuir n'ayant pour tout compagnon que Broiefort. Il se rend ainsi à Pavia , près du roi Desier , et lui propose *de le servir au fer et à l'acier*. — « Qui es-tu , lui dit le roi ? — Sire , on m'appelle Ogier-de-Danemarck. Je suis

« fils de Gaufrey le fier. » — Le roi court aussitôt l'embrasser en s'écriant : « Dieu me veut du bien, puisque dans ma cour vient demeurer Ogier ! » Après l'avoir embrassé, il ajoute : « Ogier, je vous donne toute ma terre à *justizier*, et je vous fais cadeau de Château-fort et de Montchevrel. » Ogier veut lui embrasser les genoux ; mais le roi l'en empêche et le traite avec courtoisie.

Quand Charlemagne apprend qu'Ogier s'est retiré chez Desier, il envoie un messenger à ce prince, pour lui dire de livrer Ogier ; sinon, qu'il s'en repentira. Ce messenger est Bertran, fils de Naimés de Bavière. Après diverses aventures, Bertran, accompagné de son écuyer Foucon, arrive un lundi à Pavie. Le roi Desier est assis à table, quand on l'introduit devant lui. La présence d'Ogier ne l'empêche pas d'accomplir son message, auquel notre héros répond lui-même. L'ambassadeur réplique ; la querelle s'envenime : on se bat à coups de couteau. Cependant, la noise s'apaise, et l'ambassadeur retourne sain et sauf à son hôtel, malgré les mauvais conseils donnés au roi Desier, tels, par exemple, que celui de lui crever les yeux, conseil à l'exécution duquel Ogier s'oppose. A la suite de tout cela, rendez-vous est pris pour le printemps, sous la ville de Saint-Maurice, entre les troupes de Charlemagne et celles de Desier. Bientôt l'ambassadeur arrive à Laon. Après l'avoir entendu, Charles fait rassembler ses barons. L'oriflamme est confiée à Bertran, et on part pour aller combattre Desier. De grandes prouesses ont lieu entre les deux partis ; Courtain, l'épée d'Ogier, fait des exploits prodigieux, auxquels répondent ceux de l'épée de Charlemagne, Joyeuse. Après bien des péripéties, les Lombards rentrent en désordre dans Pavie. Ogier, assailli par Charlemagne, au moment où il a peu de monde auprès de lui, se défend vaillamment. Il tue Bertran de sa main ; mais ce n'est pas sans peine qu'il sort de la bataille. Quand il est bien éloigné du lieu du combat, il descend de cheval et se livre au sommeil ; mais on l'a poursuivi de loin. On arrive, on va le tuer ou le prendre, lorsque son coursier Broiefort, comprenant le danger de son maître,

Si cler benist qu'en tentist le rochier.
Des piés regiete et comenche à fronchier.
Onques pour che ne s'esveilla Ogier,
Qu'il iert mult pénés et travailliés.
Et Frans li viennent à poignant eslessiés ;
Mais Broiefort demaine grant tempier,

Fronche et benist et prent à tournoier,
 Bée la gueule, si a saisi Ogier
 Par le colier du blanc haubert d'oublier,
 Si qu'il li fet le cuir dessus perchier.

Ogier s'éveille alors et aperçoit Charlemagne en personne, Naimés, Girart de Vienne, etc., qui l'entourent; aussitôt il saute sur Broiefort, tire son épée, tue Hernaut de Bauléande, frère de Girart de Vienne, et parvient à s'échapper. Arrivé sous les murs de Pavie, toujours serré de près par Charlemagne, il se voit refuser les portes de la ville. Là, il rencontre deux chevaliers qui viennent de Rome, Ami et Amile, et qui se rendent au camp de l'empereur.

A lor signor Kallon vient aidier :
 Milx lor venist à estre à Montpellier.

En effet, Ogier les tue tous les deux. — Charles arrive, et voyant ce nouveau malheur, il entre en furie et poursuit Ogier plus vivement que jamais. Celui-ci continue à fuir; mais de temps à autre il se retourne, soit au passage d'un pont, soit en traversant une forêt, et toujours il fait subir à Charles quelque nouvelle perte. Enfin, son cheval qui n'a pas mangé depuis trois jours tombe sous lui d'inanition et de fatigue. Le héros va être fait prisonnier; mais, heureusement, en regardant autour de lui, il aperçoit un castel fortifié. Il y traîne son cheval, franchit la porte, lève le pont et monte dans la salle où ceux du château sont occupés à manger. Un huissier veut l'empêcher d'entrer. Il le tue. Les compagnons du mort se jettent dans les fossés ou se réfugient dans les caves, et Ogier, ESTABLANT son destrier, trouve assez de pain, de chair salée et de foin, pour y vivre *pendant sept années*, s'il le voulait.

Deseur la table a trouvé à mengier
 Bons symeniaux et gastiaux et vins viés,
 Grues et gances et mallars et plouviers.

Cependant, Charlemagne et sa troupe viennent pour se reposer au château. Ils frappent, ils appellent, et levant les yeux, aperçoivent Ogier sur les créneaux.

Karles le voit, à poi n'est marvoïé,
 Et dist le roi : « Danois, che n'a mestier.
 Tost vous a ore deables hébergié;
 Mès mult poi temps vous feroi desrochier.
 Si vous feroi à mes hommes jugier,
 Penderoi vous comme larron fossier. »

Puis, il fait dresser sa tente devant le castel ; il appelle ses chevaliers et fait environner Ogier de toutes parts. Comme les fossés sont très-profonds, l'armée de Charles les remplit de bois qu'elle coupe ; on dresse sur ce bois dix grandes échelles en dix endroits différents, et Charles proclame que celui qui entrera le premier dans le castel, recevra cent marcs d'argent. Ogier se défend comme un lion. Il renverse les échelles et accable de pierres ses ennemis. L'empereur alors fait, à grands coups de mangonaux, percer la muraille, et, par cette brèche, il espère s'élancer dans le château ; mais on y trouvera Ogier, l'épée à la main, qui tuera tous ceux qui se présenteront. Heureusement pour lui néanmoins, la nuit arrive. Un orage éclate ; les assaillans se retirent ; mais Charles continue à veiller lui-même autour de la place. Il aimerait mieux, dit-il, perdre Paris, sa cité, que de voir Ogier lui échapper ; et il fait allumer de grands feux, afin qu'on monte meilleure garde.

Pendant ce temps que fait Ogier ? Il se lamente :

Se paor ot, nul n'en doit merveiller ;
 Quar si se voit de toutes pars gaitier
 A cent mile hommes qui gairez ne l'ont chier.

Alors il adresse ses plaintes même aux objets inanimés, aux murailles du château ; mais bientôt, son courage reprenant le dessus, il s'écrie :

Par tos les sains que je doie déproler,
 Je m'en istrai demain à l'escleerler,
 Trestout armé, u poing le branc d'achier,
 Seur Broiefort, s'il se puet mès aidier.
 Se n'ai cheval, ainchies iroi à pié :
 Monstrer voudroi la grant vertu Ogier....

Puis, descendant à l'étable, il voit son cheval bien repu. Celui-ci le reconnaît. Il piaffe, il hennit, *il gratte du pied et lui fait bon visage*. Alors Ogier le caresse ; il le frappe doucement sur les flancs, sur la croupe, et il lui parle ainsi :

« Cheval, dist-il, mult estes bons et chiers,
 Alec ne fust beste tant feist à prisier.
 Par Dieu du chiel, je vous ai forment chier.
 En tantes colies m'avez éu mestier,
 Pourrez-vous mez vo bon seignor aidier.
 Se me failliés, je n'ai nul recouvrier... »
 — Le cheval l'ot, si a gratté du pié ;
 Fronche et henist, si a levé le chief.
 Le duc le voit, prent Dieu à gracier ;
 N'ot mès tel jole, puis qu'il fu chevalier.

Plein de confiance alors , Ogier met le frein et la selle. On était au point du jour ; les coqs chantaient ; il s'arma lui-même. Courtain était à son côté ; il monte Broiefort , baisse le pont en faisant le signe de croix et en invoquant *Dieu le droiturier* ; puis ils s'élance au hasard. Il tombe au milieu des troupes de Bérart de Montdidier , et tue plusieurs chevaliers. En vain Charlemagne et les autres s'élancent après lui : il fend la presse et gagne la vallée. Là , il rencontre le duc Gaifer qui veut s'opposer à sa course. Un coup de lance abat Gaifer , mais ses gens l'environnent ; ceux de Charles se font déjà entendre ; Ogier ne sait plus que faire. Il combat pourtant encore ; mais , l'écu percé de cinq coups de lances et le haubert de quatre , il fuit. Tout à coup , du haut d'un rocher , il aperçoit au loin , dans la plaine , ses domaines de Casteaufort (aujourd'hui Châteaufort , près Versailles) et de Montchevres (autre petite ville aujourd'hui encore existante). Il fait vœu à Dieu , s'il y arrive , d'aller en Terre Sainte. Puis , poussant son cheval , il recommence sa course. Charlemagne , Naimès , etc. , tout le monde le poursuit. Par bonheur pour lui , son écuyer , Benoît le vaillant , est en ce moment sur le donjon de Châteaufort ; il regarde dans la campagne , voit la poussière , et se doute que c'est son maître qui est poursuivi. Aussitôt , il descend. « Aux armes , s'écrie-t-il , écuyers et garçons ; si Dieu ne nous secourt , Ogier est perdu. » Trois cents hommes s'arment à l'instant et partent. Ils voient Ogier qui défend une colline , poursuivi par tout le camp de Charlemagne. Alors ils se cachent pour l'attendre , dans un marais. En les apercevant , Ogier les prend d'abord pour des ennemis ; déjà même il faisait , dans cette persuasion , tourner bride à Broiefort , lorsque Benoît se fit reconnaître à lui pour son écuyer fidèle. Jamais Ogier ne fut plus joyeux. Il remercie vivement ses soldats , et apercevant Charlemagne , Naimès et autres ennemis , il s'écrie en pressant son écu : « Voilà le roi , je ne fuirai plus. Je l'ai assez attendu , combattons. »

Et , en disant ceci , il s'élance de nouveau , toujours infatigable , au combat. Charlemagne lui-même est blessé par lui ; et , sans le secours des siens , qui , à son cri de Montjoie , se précipitèrent autour de lui , il eût été fait prisonnier.

Pendant , tout le camp de Charlemagne accourant , Ogier est obligé de se retirer. De temps à autre il se retourne et abat quelques guerriers. Enfin , il arrive au pont de son château. Là le combat est terrible. La garnison fait une sortie contre les troupes de Charles et

leur cause tant de pertes, que, de toutes parts, la terre est *peuplée* de hauberts, de casques et d'enseignes. Charles, furieux, prononce alors un serment effroyable. Il jure *par le roi de Galilée* (Jésus - Christ), qu'il ne partira point que la tour qui sied sur la roche carrée ne soit ruée jus; mais, dit le trouvère, je crois que c'est là une folle pensée et qu'il court risque d'y demeurer long-temps; car roi ni empereur ne la prendraient, tant que la gent qu'elle renferme ne sera pas affamée. » Le poëte fait ensuite une description du château qui est situé sur une roche du *tans ancianor*. Autour il y a un grand marais, qui se change, d'un côté, en une eau rapide, noire et hideuse. L'architecte de ce château fut Cain, frère d'Abel, ce qui forme un souvenir de l'Écriture-Sainte assez singulièrement placé. Charlemagne y assiège Ogier. Il fait venir *l'engigner* (l'ingénieur, le faiseur d'engins) Maurin, et lui commande des *tribuquians* et des *mangoniaus*. Celui-ci, habile homme, élevé à l'école des Sarrasins, en Alexandrie, en sait plus sur son art *qu'un clerc ne sait de latin*. Aussi, n'y a-t-il *mote* ni tour capable de lui résister. Le roi lui promet, s'il prend Châteaufort, *trente pailles, vingt destriers, sept manteaux et dix pelicans gris*. Maurin affirme qu'il réussira. Charles en est si joyeux, qu'il le serre dans ses bras et l'embrasse sur la bouche. Maurin demande alors des charpentiers. On lui en fait venir deux cent quatre-vingts, et on lui donne, en outre, trois mille ouvriers du pays. Que fait alors Maurin? Il construit, comme dans la Jérusalem délivrée, une tour roulante, à sept étages, pouvant tenir mille chevaliers et cent soixante-dix arbalétriers. Quand la tour est construite, Maurin monte lui-même au sommet et fait jeter contre Châteaufort un feu grégeois *composé de soufre et de vif argent*. Alors Ogier monte aussi sur son donjon le plus élevé. Benoît, qui l'accompagne, lui montre *l'engin*; le héros, ordonnant alors à ses compagnons de s'adoubier, s'écrie qu'il va le détruire. Il sort, lance en arrêt; il tombe sur les gens de Charlemagne qui étaient à prendre leur repas, et il les disperse. Charles s'enfuit et Benoît, non-seulement met le feu à la tour roulante, mais en tue l'ingénieur à grands coups d'épée. Cependant, les Français reviennent bientôt de leur surprise; ils repoussent Ogier et font Benoît prisonnier; mais le marquis voyant son sauveur captif, revient à la charge et le délivre.

Suivent une foule de combats, où, de part et d'autre, on fait des exploits admirables. Les fils de l'empereur prennent les armes. Ils

attaquent Ogier qui les met en grand péril ; enfin , cette branche se termine par le tableau de la mort de Gui , l'un des plus vaillans compagnons d'Ogier. Notre héros , dans son désespoir , le compare à son cher et tant regretté Baudoin.

Cette mort amène une trêve de trois mois. Au bout de ce temps , vers la Saint-Denis , Ogier , qui s'ennuie du repos , fait armer ses hommes et veut tenir la campagne. Bientôt , attaqué par des forces supérieures , il veut rentrer dans Castelfort ; mais Charlemagne lui a coupé la retraite , et Ogier est obligé de faire des prodiges. Entouré des siens qui

Droit au Danois se traient à garant ,
Com à la mère font li petit enfant ,

il pulvérise tout ce qui l'approche. C'est dans ce combat qu'est tué son ami Benoit , après avoir fait cette réponse analogue à celle de Cambronne , à Waterloo :

Vesci la mort ki desor nos descent ,
Mais com prodome morons en combatant.

Ogier venge son trépas en pourfendant d'un seul coup d'épée son meurtrier , de la tête à l'arçon ; puis , passant un fleuve à la nage , il s'enferme dans son château.

Cependant , Charles fait enterrer ses morts , et jure de ne pas partir qu'il n'ait pris Ogier. Il lève plus de dix mille ouvriers nouveaux , et fait commencer de grands travaux autour du château , soit pour l'attaquer , soit pour en vider les fossés. Il est sur le point de réussir , car il y a des traîtres dans la place qui dérobent à Ogier son épée Courtain et livrent les portes à Charlemagne. Heureusement , Ogier , grâce à un songe qui l'agite , se réveille ; il reconnaît le péril , arrache une barre de fer , met les Français en fuite , et , après avoir pendu les traîtres aux créneaux de sa forteresse , y reste seul , assiégé , mais imprenable. Dans cette triste situation , il invente un stratagème assez bizarre. Taillant des arbres entiers , en façon de soldats , il coupe le poil de Broiefort , pour faire à ses défenseurs inanimés des barbes et des moustaches et il les range derrière ses murailles , l'épée au poing de chacun. Charlemagne , en les voyant , reste ébahi ; il se demande d'où vient ce secours et fait tirer sur ces soldats de bois des coups d'arbalètes , dont ils ne meurent pas , par de bonnes raisons. L'empereur croit alors qu'il y a là du sortilège. Il s'arme lui-même , monte à cheval et va défier ces mannequins. — Cependant , Ogier se

voit réduit, après avoir long-temps résisté, à la dernière extrémité. Ne sachant plus que faire, près de mourir de faim, il sort, résolu d'aller tuer Charles pendant la nuit, ou du moins son fils Charlot, s'il le rencontre. En vain ce dernier lui offre-t-il de se soumettre à tout ce qu'il demandera, de lui rendre ses biens, d'aller outre-mer, etc.; ce que veut Ogier, c'est sa mort. Il est même sur le point de le tuer pendant la nuit dans une surprise; mais il n'y réussit pas, et, surpris à son tour, il a grand-peine à se sauver vers Castelfort.

Nous le retrouvons plus loin ailleurs, dormant désarmé. Rencontré dans cet état par la suite de Turpin, qui revient de Rome, il est, malgré sa vive résistance, fait prisonnier et conduit à Reims, où on le charge de fers. Charles en est bien vite informé à Laon, et il se réjouit de pouvoir enfin châtier Ogier; mais son fils Charlot intercède pour lui. Charlemagne refuse de l'écouter et répond qu'il le fera tirer à quatre chevaux :

Si le ferai à cevalx dessachier.

Aussitôt, il envoie des messagers réclamer le captif. Turpin, malgré ses larmes, est forcé d'obéir à son seigneur et de résister à la prière d'Ogier, qui le prie de lui faire trancher la tête plutôt que de le livrer à son ennemi; mais il part emmenant avec lui

Vesques et moignes et priours et abbés,

et va trouver Charlemagne qui est de retour à Paris. Il l'y rencontre entouré des douze pairs, de Naimés et de Girard de Roussillon. Dès que Charles l'aperçoit, il appelle son chambellan et s'écrie à peu près comme un personnage des *Burgraves* :

Et sur ce mont qui jette au monde la terreur,
Faites-nous un gibet digne d'un empereur.

A cet ordre, tous les grands de sa cour, qui sont parens d'Ogier, l'implorent pour le héros; mais, tout ce qu'ils obtiennent, c'est qu'on le laisse dans une étroite prison, à la garde de l'archevêque Turpin. Il y reste sept années. Au bout de ce temps, comme le bruit de sa mort s'était répandu parmi les Sarrasins, les ennemis de la foi reprennent courage; et, au nombre de quatre cent mille, parmi lesquels on distingue le géant Harpin, Cordaglant, qui avait quatre bras, etc., ils attaquent les terres de Charles et les ravagent, d'Arles à Aix-la-Chapelle, de la Lorraine au mont Saint-Michel. Charles rassemble

ses troupes ; mais , malgré leur nombre , il ne pourra résister. Ses soldats eux - mêmes effrayés l'entourent et s'écrient : « Ogier ! Ogier !..... » Mais Charles le croit mort ; il éprouve alors de vifs regrets de son inflexibilité. Cependant , on apprend qu'Ogier vit encore. On va le chercher à Reims et on le met en liberté. Il demande son épée Courtain ; on la lui donne. Quant à son cheval Broiefort , il est perdu. En vain lui en amène-t-on d'autres , et des meilleurs , ils plient tous sous lui. Heureusement un chanoine qui avait accompagné Turpin à Rome , lui donne des nouvelles de son coursier chéri. Il lui apprend qu'il est à Meaux , où il sert à exploiter des carrières pour l'abbaye de Saint-Faron. Aussitôt on envoie Turpin et Naimès à Meaux , et l'on ramène à Ogier son cheval. L'entrevue est des plus touchantes. Le bon coursier reconnaît son maître ; il se couche devant lui , il frappe du pied la terre et hennit fièrement. Ogier saute en selle , tire son épée ; mais une fois maître ainsi de Courtain et de Broiefort , au lieu d'aller combattre les Sarrasins , il déclare qu'il faut qu'on lui livre le fils de Charles , *pour en faire à sa volonté* ; sinon , il ne bougera point. Charles refuse ; mais son fils , qui avait tout entendu , voyant le royaume perdu s'il ne se sacrifie , s'offre de lui-même à Ogier. Celui-ci le saisit par les cheveux , lève son glaive et va frapper... Tout le monde jette un cri ; Charlemagne pousse des lamentations... Mais un éclat de tonnerre se fait entendre , et l'on voit l'ange Gabriel , qui , descendant du ciel , retient le tranchant de l'épée et annonce à Ogier que son fils est en paradis. Le héros , obligé de céder , pardonne à Charlot la mort de Baudoin , et embrasse Charlemagne pour sceller sa réconciliation.

Peu après , Ogier rencontre les Sarrasins. Ceux - ci croient à sa mort ; mais il leur fait bien voir qu'il est vivant. Il combat le roi Braiher et le pourfend après avoir couru lui-même les plus grands dangers ; mais le païen possède un baume merveilleux qui guérit toutes ses blessures , et le combat recommence. Ogier périrait dans cette incessante bataille , s'il n'enlevait au païen son baume. Celui-ci , devenu aussi lâche , dès que les armes furent égales , qu'il était brave auparavant , implore Ogier , promettant de se faire chrétien. Ogier , attendri , lui laisse la vie ; il lui rend même son baume pour qu'il puisse se guérir , et il quitte ses armes. Alors , le traître Sarrasin s'approche de lui et le frappe par derrière. Heureusement l'épée glisse , et Ogier en est quitte pour une grave blessure. Furieux , il se

retourne, et d'un coup d'épée fait voler la tête de l'infidèle. Ce fut dans ce grand combat contre Braiher, que périt Broiefort.

Là commence une nouvelle et dernière branche du poème. Le trouvère commence par dire que des jongleurs ignorans *ont corumpu la geste*; mais qu'il va la rétablir. Entrant ensuite en matière, il nous fait assister aux nouvelles aventures d'Ogier. Ainsi un Turc, nommé Helpin, veut violer la fille d'Angart, roi d'Angleterre, qu'il a faite prisonnière. Ogier vient au secours de la beauté et tue le païen. La jeune fille se met à la merci de son libérateur et ils chevauchent de compagnie. Chemin faisant, il leur arrive de mauvaises rencontres; mais Ogier tue les assaillans et reste vainqueur. Plus tard, il est tellement entouré d'ennemis, que, blessé en treize endroits, il est obligé de se séparer de la jeune fille, à laquelle il recommande de voler, au galop de son cheval, jusqu'au camp de Charlemagne pour y demander secours; sans quoi, il est perdu. Pendant ce temps, adossé contre un rocher, il se défend, comme Louis VII en Palestine, contre des milliers d'ennemis. Enfin, la fille d'Angart arrive au camp. Elle raconte le péril d'Ogier. Aussitôt on fait sonner les trompes et les olifans; on s'adoue, on prend l'oriflamme, et l'on vole au secours du héros au cri de *Montjoie*. Quand Ogier entend cecri, il lui répond par celui de *Danemarck*; les païens s'ensuient, et Charles embrasse bientôt le héros. Cependant, les Sarrasins ne tardent pas à revenir, et un terrible combat final a lieu. Ogier, comme toujours, s'y trouve en grand danger; mais, après avoir dépecé Cordagon, avoir vu Charlemagne lui tenir l'étrier, avoir tué le vaillant Isorès, et fait un tel carnage que les chevaux ont du sang jusqu'au ventre, *comme du temps du roi Arthur*, il s'empare du camp sarrasin. Soixante femmes d'amiraux, de ducs, de rois se convertissent, et Charles rentre dans Mont-Loon (Laon) au son des cloches et aux acclamations du peuple. Quand Ogier y descend de cheval, Charlemagne lui tient de nouveau l'étrier pour lui faire honneur, et Ogier épouse sa belle compagne d'aventures, la fille d'Angart. Le poète ajoute :

Grant sont les noces el palais principés,
La joie grant, jà greignor ne verrés.
Huit jors tos plains a la feste duré.

Au neuvième jour, Charles part pour Paris, emmenant avec lui Ogier et sa femme. Il donne à Ogier le comté de Hainault

Et de Brabant li riche duchée.

Une fois établi paisiblement dans ses domaines , Ogier y fut très-craint et très-aimé ; « car il savait , dit le trouvère , chérir les prudents-hommes , punir les méchants , protéger les orphelins , et marier les jeunes filles , en leur donnant du sien. » C'était là un roi comme on en voit peu. Enfin , il mourut , et le trouvère , d'accord avec l'histoire , ajoute :

Après sa fin , fu à Mialx (Meaux) enterrés ,
Lès lui Beneoit , de cui fu tant amés.

Ce tombeau , dans lequel on avait déposé son épée , que possède aujourd'hui un de nos amis , et son épieu qui a disparu , subsista jusqu'au milieu du siècle dernier.

Le poète termine par une prière qui n'est pas sans intérêt pour lui. C'est qu'on ne l'oublie pas , lui qui a raconté la chanson :

Et me n'oblit , qi les vers ai contés.

Tel est ce roman , ou plutôt cette vaste épopée d'Ogier. S'il était permis aujourd'hui de la rajeunir comme langue , et d'en diminuer la longueur , en supprimant ça et là quelques-uns des longs couplets monorimes qui servaient aux trouvères pour augmenter par des répétitions , dans des passages qui impressionnaient , l'émotion de leurs auditeurs , nous ne doutons pas qu'elle ne fût lue avec beaucoup d'intérêt , non pas seulement par quelques érudits qui aiment à retrouver , dans ces vieux monumens , la rouille fruste de nos anciennes mœurs et de notre vieux langage , mais par tout le monde. Sans être , en effet , aussi habilement combiné dans ses diverses parties que le poème du Tasse , habile décalque de l'Énéide et d'Homère , l'épopée d'Ogier offre cependant un grand charme , ainsi qu'on peut s'en apercevoir par notre analyse , toute décolorée qu'elle soit. Ces grands combats , ces terribles coups de lances , ces géans , ces paladins , ces anges qui descendent du ciel , toute cette vaste machine enfin , d'où sort le dieu *Épopée* ; tout ce monde étrange , bizarre , inouï , pour nous surtout , hommes de la civilisation constitutionnelle , pour lesquels la civilisation féodale , avec ses tours , ses héros , sa poésie , est tombée depuis si long-temps et sans retour , tout cela , disons-nous , est curieux et neuf. Examiner quelle idée les poètes se faisaient , au *xiii*^e siècle , de Charlemagne , ce Napoléon du moyen-âge , à trois cents ans duquel ils vivaient ; voir comment ils avaient altéré son histoire , modifié son costume et ses traits , construit sa légende enfin , voilà une des

choses, entre mille, auxquelles peuvent servir ces études de poésie karolingienne.

Nous nous passionnons pour un vers retrouvé d'Horace ou de Virgile, pour quelques lignes de la République de Cicéron. Est-il donc sans intérêt de rendre à la France des poètes qui ont écrit de vastes épopées, d'ingénieuses satires, des chansons joyeuses ou des contes grivois, sur le vieux fond desquels notre bon La Fontaine, tout en devisant avec Jean Lapin, a brodé ses récits ? Comment se fait-il que les divers ministres de l'instruction publique qui se sont succédé depuis 1830, qui ont ordonné la publication de documens historiques, celle de lettres plus ou moins littéraires de personnages célèbres, la recherche d'inscriptions grecques et latines, etc., ne se soient jamais avisé que ce serait une grande et magnifique publication, que celle d'un *corpus poetarum*, du *x^e* siècle au *xvi^e* ? Sous ces vieilles rimes, que de lumières pour la langue, les arts, les mœurs et l'histoire !

Tel est le service partiel que M. Barrois, autant que cela dépend des efforts d'un seul homme, a essayé de nous rendre. Possesseur d'une magnifique bibliothèque, dans laquelle il a eu le bon esprit de donner asile à près de deux mille manuscrits, M. Barrois a publié son édition d'Ogier d'après le texte le plus ancien, celui de Raimbert, de Paris, qui remonte, comme nous l'avons dit, au *xii^e* siècle, et qui avait été, en 1701, la propriété des Bénédictins. M. Barrois s'est aidé, en outre, de divers manuscrits du Roi, qui lui ont fourni des variantes. La leçon qu'il donne est donc complète, et le soin qu'il a apporté, en joignant à ses lumières celles de M. Chabaille, correcteur des comités historiques, dans la révision typographique, nous autorise à affirmer qu'elle est aussi pure qu'exacte. En outre, l'introduction placée par M. Barrois, en tête de son livre, les notes concises dont son texte est accompagné, la traduction, mise au bas des pages, des mots et des phrases les plus difficiles, font du poème d'Ogier, un modèle à proposer pour ce genre de travail. Nous savons que M. Barrois se livre en ce moment à de nouvelles recherches sur d'autres poèmes ; nous ne pouvons que l'engager à les donner plus tard au public. Il peut être assuré de sa reconnaissance, de la nôtre, et de l'applaudissement de tous les amis de notre histoire littéraire.

ACRILLE JUBINAL.

Poésie.

LE RHÔNE ET LA NÉVA.

A Monsieur Jules de Saint-Félix.

A cheval , à cheval , enfant de la Camargue !
En avant ! en avant !
Que ta cavale arabe écume , vole et nargue
Les éclairs et le vent !

Viens , poète , avec moi fêter la poésie
Que notre âme rêva ;
Viens mêler dans un chant d'amour et d'ambroisie
Le Rhône à la Néva.

Or , voici ce que dit la Néva pacifique
Au Rhône hasardeux :
« Mes flots aiment tes flots , ô fleuve magnifique !
» Car ils sont dignes d'eux.

» Je sais , ainsi que toi , de superbes histoires
» A charmer tes enfans ;
» Ainsi que toi j'ai vu s'abattre les victoires
» Sur mes bords triomphans.

» J'ai des héros qu'on voit se dresser de leur cendre
» Aux regards éblouis ;
» Mes échos hautement disent — Saint Alexandre ,
» Quand tu dis — Saint Louis.

» Des géans ont jadis, de montagne en montagne ,
» Jalonné ton courant ;
» Tu vis César , tu vis Clovis et Charlemagne ,
» J'ai vu Pierre-le-Grand.

» Si mon soleil n'a pas les lueurs fécondantes
» Qui s'épanchent du tien ,
» Comme le tien il luit sur des têtes ardentes
» Et sur un sol chrétien.

» Si Rome te donna le glaive et l'oriflamme
» Que brandirent tes rois ,
» Byzance me donna son tonnerre et son âme ,
» Les aigles et la croix.

» Aussi , pieusement, devant ton nom antique ,
» Ton cours monumental ,
» J'incline en ma fierté mon casque granitique
» Et mon front de cristal.

» Rhône, ta grande sœur te salue et t'admire ,
» Et vers toi tend sa main.
» La gloire tour à tour dans ton onde se mire
» Ou marche en mon chemin.

- » C'est elle qui me fit souveraine ; c'est elle
 » Qui te fit souverain ;
 » Elle donne à nos flots leur splendeur immortelle ,
 » Leur murmure d'airain.

 » La gloire nous liant d'une chaîne qui passe
 » De ta rive à mon bord ,
 » A jeté , par-dessus les âges et l'espace ,
 » Un pont du Sud au Nord.

 » Entre toi , vieux monarque , et moi , jeune princesse ,
 » Point de rivalité.
 » Tout renom s'égale et toute lutte cesse
 » Dans l'immortalité. »
-

A cheval ! à cheval ! ô frère de Provence
 Que mon cœur éprouva !
 Viens fêter , en chantant leur tendre connivence ,
 Le Rhône et la Néva.

Avignon, 1839.

Le prince ÉLIM MESTSCHERSKI.

NOTA. — Le prince Élim Mestscherski , connu par un recueil de poésies intitulé : *Les Boréales* , était ces jours derniers dans notre ville. Il a bien voulu nous permettre d'emprunter à un nouveau recueil prêt à paraître : *Les Roses noires* , la pièce que nous donnons ici à nos lecteurs , et que nous avons choisie comme un témoignage des sympathies du noble étranger pour notre pays , dont il connaît et manie si bien la langue.

(Note de l'Éditeur de la Revue du Midi.)

RETOUR.

—
.

A ***

I.

POURQUOI donc , en riant , ressaisir ton empire ,
Quand je croyais l'avoir , pour jamais , secoué !
Ton orgueil , sans pitié de mon triste délire
Ne s'est-il pas assez joué ?

Je disais : Sa jeunesse est pareille à la plante
Qu'a blessée en sa tige un insecte rongeur ;
La beauté dont j'aimais la candeur ravissante ,
Ne sait plus se parer d'une chaste rougeur.

Sa parole n'est plus enivrante et féconde ,
Et l'accent de sa voix a moins de pureté ;
Car son âme déjà , dans les contacts du monde ,
A perdu sa virginité.

A ces brillans cheveux , dont j'admirais l'ébène ,
De précoces frimas bientôt se mêleront ;
Cette taille perdra sa majesté de reine ,
Des plis disgracieux vont sillonner son front.

Et les adorateurs dont la foule s'empresse ,
Soumise et triomphante à ses moindres faveurs ;
Quand elle n'aura plus ni beauté ni jeunesse ,
Iront aimer ailleurs.

Et moi , je me dirai : Se peut-il que mon âme
Ait porté si long-temps le joug de cette femme ?
En la voyant venir , je me détournerai ;
Et plus j'aurai souffert , plus je mépriserai.

II.

Mais , pareille au ciel , quand s'apaisent
Les orages qui l'ont voilé ,
Aux flots de la mer , quand se taisent
Les vents fougueux qui l'ont troublé ;
Des ennuis qui t'avaient pâlie
Voilà que tu sors embellie !
Plus pur , plus noble et plus vermeil ,
Ton front s'épanouit dans l'ombre
Comme l'aube , après la nuit sombre ,
Ou la veille après le sommeil,

Ton haleine est plus enivrante ,
Tes lèvres ont plus de fraîcheur ;
De tes yeux la flamme éloquente
N'eut jamais plus suave ardeur ;
Jamais foule plus empressée
Autour de toi ne s'est pressée ,
Car jamais il ne fut plus doux
De se ranger sous ton empire ,
De t'implorer , de te sourire
Et de languir à tes genoux !

Et , comme on voit après la pluie ,
 Dans la campagne réjouie ,
 Le flot couler plus abondant ,
 Ton âme épand plus de tendresses ,
 Ta beauté promet plus d'ivresses
 Et notre cœur est plus ardent.

Adieu donc mon indifférence !
 Adieu ma belle indépendance ,
 A peine reconquise il faut t'abandonner !

Eh ! sans regrets je t'abandonne ;
 Car mon esclavage me donne
 Plus de contentement que tu n'en peux donner !

III.

Ainsi , de bonheur en souffrance,
 Nous allons , jouets d'un regard ,
 Et lorsque , pour nous , l'existence
 N'est qu'un souvenir de vieillard ,
 Nos heures les plus regrettées ,
 Celles qui furent emportées
 Par le plus de rapidité ,
 Comptent toujours dans les journées
 Que nos jeunesses fascinées
 Oubliaient près de la beauté.

Il vaut mieux , au gré d'une belle ,
 Gémir , brûler , perdre ses jours
 Que vivre , à tout charme rebelle ,
 Sans illusions , sans amours.
 L'Amour , âme de la nature ,

C'est la grande flamme où s'épure
Tout ce qu'épanche notre cœur ;
Il est semblable à ces orages ,
Feconds jusque dans leurs ravages ,
Et c'est par lui que le bonheur ,
Comme une onde dans les ravines ,
Comme une fleur sur des ruines ,
Peut éclore dans la douleur !

JULES CANONGE.

Nismes. — 1843.

CHRONIQUE.

A. M. GRAS, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 octobre 1843.

Après avoir visité Bruxelles, je suis allé directement à Ostende, pour ainsi dire d'un seul bond, grâce au chemin de fer qui traverse Gand et Bruges. Et, en effet, cela va si vite ! Vous n'êtes plus, on le voit bien, sur la route de Lille, avec une nation de bourgeois et de vieux soldats retraités, mais chez un peuple affairé, pressé, qui vend, achète, négocie, expédie ses marchandises, et s'expédie lui-même à leur suite.

A peine assis dans votre wagon, un coup de sifflet se fait entendre : vous rentrez prudemment votre tête dans sa coquille, je veux dire dans la voiture, de peur qu'elle ne se cogne à *quelque arbre pointu*, comme la lune de M. A. de Musset, et... crac ! vous sautez de Bruxelles à la mer, laissant derrière vous, au loin, comme de grands jalons dans les plaines, les deux tours de Sainte-Gudule, le clocher de Saint-Bavon de Gand, le beffroi de Bruges, ce géant des beffrois belges, qui étaient tous des géants. Enfin, vous descendez de voiture, et la mer, ce flot si terrible dans son courroux, vient doucement, avec de murmurantes ondulations et de caressantes étreintes, mourir aux pieds de l'impétueux cheval de feu qui vous a conduit.

Alors, un spectacle curieux vous frappe aux yeux et à l'âme. Devant vous l'immensité de l'Océan, semée de navires qui vont et viennent, se déroule. Le soleil du jour et les soleils de la nuit accomplissent lentement, au-dessus de vous, leur marche accoutumée, en illuminant les airs de leurs reflets doux ou ardents. Près de vous, une multitude de baigneurs et de baigneuses se jouent dans les franges de la vague, comme autant de tritons et de dieux marins, tandis qu'entre les deux parois de la jetée, de petits navires pêcheurs regagnant le port, chargés des produits de l'Océan, s'engagent à la rame, — toutes voiles ployées, — dans le chenal : c'est un spectacle charmant.

Et, ici, permettez-moi une réflexion critique. Un homme de beaucoup d'esprit, mais de la première vue duquel je me défie, et cela, tout simplement parce qu'il est myope, — Jules Janin, — prétend, dans sa spirituelle boutade, *sur ou contre la Belgique*, n'avoir aperçu à Ostende que des Anglaises affreuses, jaunes, rouges, aux dents gâtées, aux cheveux en désordre, à la toilette ridicule, au corps maigre, à la démarche cagneuse. Il faut, en vérité, Monsieur, que j'aie eu bien du malheur, car j'y ai trouvé, moi, tout au contraire, des Anglaises (et en foule) jeunes, roses, charmantes de pudeur, mises comme on l'est au boulevard de Gand, c'est-à-dire d'une manière irréprochable, grasses, potelées, rondelettes comme la reine Victoria, de vraies Anglaises, enfin, des bords de la Tamise, et non des Anglaises de hasard, venues on ne sait d'où, portant lunettes sur des teints de papier mâché, et ne rougissant pas le moins du monde, quand on prononce le nom français d'une *inexprimable*. C'est, sans doute, quelques-unes de ces dernières qu'avait aperçues l'ami Jules, lorsqu'il se promenait, au soleil couchant, sur la jetée d'Ostende ; mais je puis

vous assurer que, cette année, la race en semblait perdue. Il n'y en avait pas plus que de pêches en décembre ou d'olives sur l'arbre au mois d'avril.

Après cela, Monsieur, une fois la mer vue, ne me parlez pas d'Ostende. — Que pourrais-je, en effet, vous en dire ? Qu'elle a eu jadis sa Compagnie des Indes ; — qu'elle a soutenu plus d'un siège remarquable ; — qu'elle a une salle de théâtre qui ne ressemble pas à ses sièges, etc., etc., etc. — J'aime mieux vous entretenir de Bruges.

Et de vrai, Monsieur, voilà une ville qui en vaut la peine. Imaginez une cité grandiose, pleine, comme toutes les villes de Belgique, de maisons à devanture espagnole, aux fenêtres desquelles sont braqués sur vous, de toutes parts, des yeux dignes rivaux de ceux d'Ève par la curiosité, bien qu'appartenant au paradis de Mahomet par la beauté. Ces yeux sont ceux d'une race féminine si belle, que Bruges a été appelée, par je ne sais plus quel voyageur touriste (qui n'avait peut-être jamais quitté son cabinet), LA CIRCASSIE DES PAYS-BAS, et je crois pouvoir vous affirmer, sans exagération, que les habitantes de Bruges sont vraiment les Arlésiennes de la Belgique ; *formosis Bruga puellis*, dit un vieux vers latin devenu proverbe, et vous savez que les proverbes ne mentent jamais.... seulement ils se trompent quelquefois. A Bruges, j'ai fait une promenade charmante. C'était le soir ; il pouvait être neuf heures. Tout le monde dormait ou paraissait dormir. Les rues étaient désertes. On eût dit la ville du silence, — quelque Palmyre abandonnée, que dominait, comme une vaste colonne qui aurait atteint les cieux, la vieille tour des halles. Seulement, au lieu du cri des chakals ou des hyènes, j'entendais parfois retentir dans les carrefours, jusque-là silencieux, la voix du crieur nocturne, ce ténor peu harmonieux, qu'on pourrait appeler le juif errant de la sûreté publique. Au moment où je me faisais ces réflexions, je me crus tout à coup transporté dans quelque ville enchantée, située, je suppose, au royaume de la musique. En effet, une multitude de sons — aigus, sourds, criards, pleins, élevés, bas, composés de trilles et de fanfares, voltigeaient avec aisance du premier au dernier ton de la gamme, non moins mêlés entre eux, comme dit quelque part Victor Hugo, que les fils d'un écheveau brouillés par un chat, — éclata subitement avec une sorte de frénésie, au plus haut des airs. Cela était confus, indistinct, inextricable ; on eût dit un prélude du sabbat, au moment où les djinns s'élancent de leurs retraites obscures, — où les sorcières de Macbeth saisissent leurs montures empruntées à la forêt voisine ; mais, peu à peu, il se fit, dans ce chaos, un grand ordre : toute cette armée de sons se rangea, pour ainsi dire, en bataille ; elle défila devant moi avec régularité, quoique avec prestesse, et je ne tardai pas à reconnaître, dans cette mélodie bizarre qui me tombait ainsi du ciel en embrassant tout le clavier, les plus naïfs et les plus vieux de nos airs français arrangés jadis en motets par nos pères. C'était, Monsieur, le carillon de la tour des halles (le plus admirable des carillons de la Belgique), qui faisait ainsi des siennes à l'improviste, perché dans ses hauteurs, et perdu, pour ainsi dire, dans la profondeur des cieux.

Vous rendre, Monsieur, la sensation que j'éprouvai à l'audition du *roi Dagobert* et du *curé de Pomponne*, retrouvés de la sorte loin de la France, dans une ville étrangère, et joués ainsi, par une nuit obscure, à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, serait une chose difficile. C'était, d'ailleurs, un si bon prince que ce roi Dagobert (le roi d'Ivetot du moyen-âge, j'imagine), avec son ministre Saint-Éloi, dont le fils forgeait, dit la chanson populaire devenue légende, que ce souvenir m'émut vivement : il y a, d'ailleurs, dans tout ce qui rappelle la patrie absente, tant de charmes, tant d'émotions cachées ! — Tenez, Monsieur, croyez-moi ; l'étranger qui se trouve seul, jeté par hasard ou pour son plaisir dans un de ces grands déserts peuplés qu'on appelle des villes, est bien près, souventes fois, de

ressembler à ce fils à demi sauvage de l'Amérique, qui, rencontrant dans un de nos jardins un arbre de son pays, l'embrassa en pleurant comme un vieil ami ! Car le cœur, Monsieur, a besoin de liens dans le passé, comme de liens dans l'avenir : il faut qu'il se souvienne et qu'il espère.

Je rentrai à mon hôtel tout attristé et réjoui à la fois des souvenirs d'enfance et d'éloignement qu'avait éveillés en moi l'impétueuse sonnerie de la grande tour.

Le lendemain, de bonne heure, j'allai visiter l'église Notre-Dame, qui contient une admirable statue de la Vierge, en marbre blanc, due au ciseau de Michel-Ange. — Je n'ai pas encore vu l'Italie, à mon grand regret, Monsieur, et (je vous l'avoue à ma honte) c'était la première sculpture de maître Michel que j'avais l'heur et la fortune de contempler. Que cela est beau, si vous saviez ! et grand, et hardi, et merveilleusement fouillé avec le ciseau du génie ! Il y a, dans cette sculpture, toute la vieille et énergique inspiration florentine née de Dante, morte devant Raphaël. Cette Vierge, qui tient dans ses bras *il Bambino*, a tout l'ascétisme, toute la roideur de l'école byzantine. La *Fornarina*, et les beautés de la terre représentant celles du ciel, sont encore bien loin des royaumes de l'art.

A quelques pas de cette Vierge, je me suis arrêté devant un mausolée d'un effet imposant comme grandeur et comme ornemens. C'est celui du duc Charles-le-Téméraire. A ce titre, il m'intéressait vivement ; car j'ai retrouvé partout les débris dispersés de cette grande maison de Bourgogne, qui a fait trembler l'Europe du *xv^e* siècle, et surtout de cet imprudent batailleur dont la puissance s'éleva si haut pour tomber si bas. A Bâle, j'avais vu sa cuirasse et le chanfrein de son cheval ; — à Morat, les flèches de sa garde ; à Soleure, des fragmens de son drapeau ; — à Berne, sa tente, ses vêtemens, son prie-dieu, les ornemens de sa chapelle : ici je contemplais son tombeau, chose bien petite pour un si grand régnéur !

On raconte qu'un jour, il y a à peine quelques années, un voyageur visitant l'église de Bruges, s'arrêta devant ce mausolée. Surpris de sa richesse et de sa magnificence, désireux de savoir quel était le puissant seigneur enfermé dans cet étroit empire de marbre, il se prit à déchiffrer péniblement l'inscription en lettres gothiques qui décore le monument. Il lut d'abord, avec sang froid, les premiers mots : « Ici gist très-haut, très-puissant et magnanime prince Charles de Bourgogne, de Lothryche, de Brabant, de Luxembourg et de Gueldres ; — comte de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, Namur et Zutphen ; — marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, etc. » Puis, l'émotion le gagnant, il continua troublé : « lequel estant grandement doué de force, constance et magnanimité, prospéra long-temps en hautes entreprises, batailles et victoires, tant à Mont-le-Héri, en Normandie, en Artois, en Liège, que autre part, *jusques à ce que fortune lui tournant le dox, l'oppressa la nuit des rois 1476, devant Nancy, etc.* »

— A ces dernières paroles, l'étranger visiteur cacha sa tête dans ses mains, et au milieu des larmes et des sanglots, il s'écria : « O mon frère ! mon frère ! mon pauvre frère !... »

Ce voyageur n'était rien moins lui-même qu'un roi déchu, — plus que cela — le frère d'un grand empereur déchu, — Jérôme Bonaparte.

En sortant de la cathédrale, je suis allé à l'hôpital Saint-Jean, où sont les tableaux d'Emmeling, maître presque inconnu en France, et la fameuse chasse de sainte Ursule, peinte en miniature. Ce sont autant de chefs-d'œuvre. Imaginez un reliquaire ayant à peu près la forme d'un hôtel-de-ville gothique, orné de pointes, de flèches, de clochetons, comme à Louvain. Tous les côtés et le dessus (ce qui formerait la toiture de l'hôtel-de-ville) sont peints en miniature de la plus merveilleuse et de la plus éclatante finesse. Vous voyez l'arrivée de sainte Ursule et des onze

mille vierges à Cologne, son martyre, sa vie, et tout cela est jeté sur le bois avec une énergie, un coloris, une vigueur de pinceau, que n'aurait pas eue Raphaël. Comment vous dépeindre les *Épousailles de sainte Catherine*, *l'Adoration des Rois*, *la Mort de saint Hippolyte*, *le Baptême du Christ*, etc., du même maître? Ces tableaux élèvent l'art à son expression la plus sublime, et l'on ne comprendrait point que quelque chose pût en approcher, s'il n'y avait là le *saint Jean* de Van Eyck et vingt autres toiles admirables, presque rivales des chefs-d'œuvre d'Emmeling.

De Bruges je suis allé à Gand, la vieille reine des communes belges, cette terrible faiseuse d'émotions populaires, dont les orgueilleux brasseurs avaient pu créer un roi. Dans mon imagination, je me la figurais encore comme la ville de Walter-Scott, comme la ville ameutée de Marie de Bourgogne et du Téméraire. Hélas! les siècles, ces novateurs si lents, me l'avaient gâtée! Au lieu d'une ville de buveurs de bière, noire et enfumée comme un vaste estaminet, j'ai trouvé une magnifique cité presque hollandaise, tant elle est coupée de pont-levis, tant la rue ordinaire avec son immobilité, y est remplacée par des canaux, ces rues mobiles et qui marchent! Gand, en effet, se mire à volonté du matin au soir dans l'Escaut, la Lys, la Liève et la Moër. Ces fleuves, ou plutôt ces rivières, découpent la ville de la manière la plus bizarre, en se livrant à toutes sortes de contours et de méandres. Ici, c'est une île posée en triangle, qui vous apparaît au détour d'une place; plus loin une autre affecte la forme d'une cuve démesurée; ailleurs, de certain point de vue, vous voyez s'étendre devant vous un vaste trapèze, tandis que, dans les eaux limpides qui baignent ces archipels de maisons et de verdure, se reflètent des châteaux, d'anciens palais, des églises. N'y a-t-il pas, dans ce premier aspect de Gand, quelque chose de féerique?...

Et puis, quelle cathédrale, Monsieur, que celle de Saint-Bavon! Quelle richesse, quels ornemens, quelle architecture! Pourtant, vous l'avouerai-je, je n'ai admiré, en cette architecture, — ni ces ornemens, — ni cette richesse, — ni cette tour de près de trois cents pieds, — ni ce Rubens magnifique, — ni cet Otto Venius splendide, — ni cette chaire ciselée en marbre et en chêne, — ni ces stalles en bois de Mahoni, les plus belles peut-être de l'Europe, — ni ces candelabres de Charles I^{er}, vendus par Cromwell, — ni ce mausolée de je ne sais plus quel évêque, exécuté par Duquesnoy; non. Je n'ai vu, dans toute l'église de Saint-Bavon, qu'une seule chose qui est bien la plus admirable, la plus grande, la plus sainte, la plus sublime de toutes les choses de ce monde où il y a si peu de choses sublimes: — je veux dire la onzième chapelle de l'église. — Là, Monsieur, au-dessus d'un autel modeste est appendu ce que le génie humain a peut-être produit de plus parfait, une simple toile, représentant *l'Adoration de l'Agneau*, la Sainte Vierge, Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste. Ces quatre tableaux, Monsieur, qui sont de Jean et Hubert Van Eyck, les immortels inventeurs de la peinture à l'huile, vous font tomber à genoux. Réunissez Raphaël, Titien, Leonardo da Vinci; ajoutez-y le Carrache et Michel-Ange et il Rosso, vous aurez une admirable page sans doute, mais qui ne surpassera point en beauté, en élégance, en fraîcheur, en grâce, en génie, cet inimitable chef-d'œuvre qui remonte à quatre cents ans!... Après cela, Monsieur, il ne vous reste plus qu'à sortir de Gand. Que faire, en effet, au théâtre, quoiqu'il soit très-beau, — à la place du marché, quoiqu'elle soit très-grande, — au musée, quoiqu'il renferme cent cinquante tableaux? — Tout cela ne vaut pas la moindre parcelle de peinture étendue sur un chiffon par le doigt puissant de ces deux hommes, dont les anciens auraient fait des Dieux, — Jean et Hubert Van Eyck.

Courons donc à Spa, Monsieur, pour nous reposer des grandeurs de l'art dans celles de la nature.

Spa n'est point la Suisse avec le Mont-Blanc, le Mont-Rose, la Jungfrau, le Saint-Gothard et la mer de glace ; — ce n'est point les Pyrénées, avec Argelès, Saint-Sauveur, Bagnères et la vallée de Campan, cet élysée menacé sans cesse par le pic du Midi, comme l'était le héros du festin antique par l'épée du tyran ; Spa est beaucoup plus modeste. Il se contente d'être une petite ville joyeuse, aimable, joueuse, où l'or du riche roule, non sous la main du pauvre, mais sous le râteau du croupier, et qu'abrite contre les intempéries de l'air, une charmante colline en fer à cheval, du haut de laquelle on jouit d'une vue délicieuse, presque comparable à celle du Mont-Mercure à Bade, ou du rendez-vous de chasse d'où l'on aperçoit le Rhin, ce vieil ancêtre de la Germanie, ondulant comme une immense coulèuvre, sur un espace de plus de vingt lieues.

Aussi, Monsieur, aimai-je beaucoup mieux Spa, dans toute sa simplicité, avec ses rieuses cavalcades anglaises, allemandes, françaises, courant de la *Promenade de Sept heures* aux cascades de la Géronstire, ou aux sources du Tonnelet, que Seraing, par exemple, à qui je rendis visite au sortir de la fraîche vallée de Chau-Fontaine, avant d'arriver à Liège. Que faire, en effet, s'il vous plaît, de ces forgerons tout noirs, de ces montagnes de houille qui flambent, de ces globes de fer tout rouges, qui passent devant vous comme des météores, — de ces hants fourneaux qui soufflent plaintivement pendant le jour une lueur pâle et blafarde, vaincue pourtant par le soleil, et qui peuplent, pendant la nuit, la campagne de géans de feu ? — Que nous fait tout cela, je vous le demande, à nous poètes insoucients et regardeurs, qui rêvons aux étoiles et aux anges, alors que l'industrie forge, lime, broie, effile, tourne le minerai en roues, en aubes, en tambours, le durcit comme le diamant ou le fond comme de l'étain ? A tout ce bruit de fabriques, à toute cette poésie de machines, préférons, Monsieur, croyez-moi, les beaux vers, les grandes pensées, ou tout simplement l'herbe des champs, — la pervenche de Rousseau, ou la jaune paquerette des bois, cueillie le soir, quand vient le tomber du jour, — aux derniers feux du soleil. Il y a, en effet, selon moi, dans cette humble fleur humide, quelque chose qui chante la grandeur de Dieu, bien plus haut et bien plus fort que tout ce déploiement de l'industrie humaine, qui atteste, en fin de compte, l'orgueil et l'impuissance de l'homme.

Liège, Monsieur, a encore été un de mes étonnemens. Ce n'est plus la ville de Quentin Durward et de la belle princesse de Croy, avec ses processions de métiers, ses bourgeois mutins et turbulens, ses princes qui étaient évêques et ses magistrats qui étaient presque des princes : c'est une admirable ville, grande, aérée, large, riche de la Meuse, qui forme, avec l'Escaut, une des deux grandes artères de la Belgique ; d'un très-beau théâtre, dont Mlle Mars posa la première pierre en 1818, et d'un magnifique palais de justice (l'ancien palais des évêques), dont Érarde de la Marck jeta les fondemens en 1508 ; — d'un passage que vous prendriez pour celui des Panoramas, tant il est brillant, et d'une Université soutenue par le gouvernement, qui, avec celle de Bruxelles, lutte sans aucun désavantage contre l'Université catholique de Louvain. Liège a, en outre, une fort belle bibliothèque publique, des archives fort bien tenues par leur savant directeur M. Folain, et une petite pléiade d'hommes de lettres, parmi lesquels il faut placer au premier rang, pour la prose, le spirituel auteur des *Voyages et Aventures* de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique ; — pour la poésie, un jeune écrivain, Étienne Hénau, auquel on doit un charmant volume de vers, dont j'extraits le sonnet suivant :

Ils nous l'ont tant vanté leur Rhin, et si souvent,
Ils nous l'ont tant offert ainsi qu'une merveille,
Qu'on arrive, admirant tout d'avance, et l'oreille
Pleine encor des fadeurs du peintre ou du savant.

Mais dès qu'on est là-bas, la vérité s'éveille,
Et l'on semble sortir d'un songe décevant,
Pendant qu'à l'horizon, comme une plume au vent,
S'enfuit aux yeux surpris la rive sans pareille.

Et l'on se dit, hélas ! qu'on s'est trompé.... qu'on est
Bien fou d'aller si loin chercher ce qu'on connaît,
Des châteaux, des moulins, des collines, des landes.

Tandis que près de soi l'on possède, à deux pas,
La Meuse qui les vaut et que ne foule pas
Le pied disgracieux des fades Allemandes.

Je ne sais pas si les Allemandes en voudront à notre poète de cette boutade ; mais j'aime à croire que nos lecteurs, auxquels nous donnerons bientôt quelques jolies pièces de l'auteur du *Mal du Pays* (tel est le titre du volume d'Étienne Hénaut), excuseront sa naïve malice. Quelque rapide que soit un voyage en Belgique, il est impossible, vous le comprenez, Monsieur, de laisser de côté Anvers la grande, la puissante, l'espagnole, l'ancienne *Atuatucum* de Ptolémée, l'*Hantwerpen* des vieux Germains, qui possède cette admirable cathédrale si bien décrite par M. Duchesne aîné, dans son *Voyage d'un iconophile*, et cette Descente de croix, de Rubens, que tout l'or des Amériques ne paierait pas. Aussi, Monsieur, ai-je passé plusieurs jours à Anvers, admirant les restes de l'antique splendeur (aujourd'hui, hélas ! bien déchue), de cette ville qui fut, sous le gouvernement espagnol, la métropole du commerce des Pays-Bas, et ce musée qui contient tant de chefs-d'œuvre, et cette tour de la cathédrale, qui rivalise avec la flèche de Strasbourg, et de son front orgueilleux domine l'Escaut, à une hauteur de cinq cents pieds !... Certes, le Parthénon et les monumens romains, comme la Maison carrée de Nîmes, par exemple, sont d'admirables édifices ; mais ils ont été construits sur une surface plane ; de nombreuses et fortes colonnes les soutiennent. Contemplez, au contraire, les édifices des confrères bâtisseurs ; examinez l'œuvre de ces sublimes architectes du moyen-âge, qui cachaient leur nom, ou dont on retrouve, tout au plus, comme pour Libergier de Reims, la mention sur un tombeau, et dites-moi si ces gens-là n'étaient pas, eux aussi, de grands artistes ; si leurs découpures de pierres, leurs gigantesques babels, qui élevaient jusqu'aux cieux la croix de nos jeunes cathédrales, ne valaient pas la masse imposante, mais sans art, des Pyramides ? — C'est une idée que je livre à votre méditation.

Entrons dans la cathédrale d'Anvers. C'est un musée. Tout y respire l'art, tout y est admirable. Ici, c'est la Descente de croix, la Visitation, la Présentation, de Rubens. Que c'est un tableau touchant, Monsieur ! Que cette pauvre mère est douloureuse (*stabat mater dolorosa*) ! Que ce Christ abattu dans la mort est bien un Dieu, pourtant ! Que cet homme qui soutient Jésus est grand de noblesse et de majesté ! Plus loin, voici l'Élévation en croix, de Rubens ; les Noces de Cana, de Vos ; Saint-François, par Murillo, etc.

Et les chapelles donc, Monsieur, que de chefs-d'œuvre elles contiennent. Ici est le Jugement dernier, de Beker ; Jésus-Christ au temple, de Franck ; là, des tombeaux ciselés en marbre, des confessionnaux sculptés en bois, des stalles ouvragées qu'on répare, — tout ce qui peut enfin embellir le temple de Dieu et y porter l'esprit à l'exaltation. On sent que c'est là un peuple croyant, qui a foi et enthousiasme.

Après la cathédrale, la seconde merveille d'Anvers est son musée, et si vous me demandiez même sérieusement, ce que je préfère des deux, je serais, fort embarrassé pour vous répondre ; mais, à coup sûr, je mets ces deux monumens bien au-

dessus des fameux bassins creusés par Napoléon, et qui ne sont, après tout, qu'une mare d'eau croupie où flottent, démantées, quelques carènes; triste exemple des fortunes qu'ont à subir les prospérités des peuples. Où est Venise? où est Corinthe? où est Carthage?...

Je ne vous parlerai pas en détail, vous le concevez, des tableaux qui forment le musée d'Anvers; mais, du moins, vous me laisserez vous citer les principaux. Il y a là de vieux maîtres fort admirables, quoique fort peu connus en France, par exemple Quintin Metsys, qui, malgré le proverbe, qu'en forgeant on devient forgeron, en forgeant devint peintre, — l'amour aidant, il est vrai; — ce qui serait tout une histoire à vous raconter, curieuse, naïve, intéressante; — Franc Floris, qui a peint une Chute des anges; — Michel Coxcie, qui a fait un admirable saint Sébastien. Mais le musée d'Anvers est, surtout, le triomphe de Rubens. C'est ici que le grand maître a étalé ses plus belles chairs, montré son plus frais coloris, déployé ses plus grasses, ses plus grosses formes. En général, vous le savez, Rubens travaillait vite; il peignait, pour ainsi dire, à la toise et se faisait payer à cent florins par jour. C'est ainsi qu'on dit que le maître-autel de la cathédrale, exécuté par lui en seize jours, coûta 4,000 florins. Eh bien, nous trouvons, au musée, une Adoration des mages, du même maître, composition colossale par la grandeur des figures qui y sont au nombre de plus de vingt. Savez-vous combien de temps Rubens employa pour ce chef-d'œuvre, l'un des plus remarquables entre tous ses chefs-d'œuvre?... treize jours. Rubens improvisait en peinture.

A côté de ce tableau, on voit encore, de Rubens, deux Saintes Familles, un Martyre de saint Jean l'évangéliste, Jésus-Christ entre les deux larrons (l'une des plus merveilleuses pages de Rubens), etc., etc.; plus, six esquisses magnifiques.

Après ce roi de la peinture, viennent, de son élève Van Dyck, six tableaux parmi lesquels on distingue surtout, comme une toile inimitable, un Christ mort sur les genoux de la Vierge; sept tableaux de Jordaens; des toiles de Gérard Seghère, de Corneille Schut, de Jean de Breughel, etc.; puis un grand nombre de peintures sur bois, du xv^e et même du xiv^e siècles, très-importantes pour l'histoire et pour la marche de l'art.

Je devrais encore vous parler, Monsieur, des collections particulières que j'ai visitées, — des différentes églises d'Anvers, toutes, comme la cathédrale, pleines de peintures splendides; mais l'Escaut s'impatiente, la marée part, la cloche du bateau m'appelle; je m'embarque pour la Haye, sans avoir même le temps de vous adresser cette lettre que je vous enverrai de la capitale de la Hollande.

Je me dis, Monsieur, votre bien dévoué,

ACHILLE JUBINAL.

— On se rappelle qu'il y a quelques mois, alors que la *Lucrèce* de M. Ponsard était encore dans sa première vogue, les journaux de chaque département s'empres-
saient d'annoncer des *Catilina*, des *Vercingetorix*, des *Jeanne de Constantinople*, etc., etc. De tous les points de l'horizon il pleuvait des tragédies. Les lauriers de l'avocat dauphinois avaient réveillé la verve des poètes de la province, et chacun d'eux songeait à doter sa ville natale d'un triomphe qui n'eût rien à envier à celui de Vienne, l'antique cité des Allobroges. C'est alors qu'un journal de Lyon annonça que « M. Jean Reboul, de Nismes, s'occupait activement d'une tragédie, qui, au charme des beaux vers, joindrait le mérite d'être *puisée dans les dossiers de nos archives nationales*. » — Nous apprenons, en effet, que, depuis trois mois, le poète-boulangier travaille à une tragédie; mais le *Courrier de Lyon* se trompait en affirmant que le sujet en avait été pris dans l'Histoire de France. Pour ce nouvel essai, M. Reboul a choisi, lui aussi, un sujet antique, signalé à

l'attention des penseurs et des poètes par le plus poète de nos penseurs modernes. C'est la fille d'Oédipe qu'il va mettre sur la scène ; et, comme le roman-poème de M. Ballanche, la nouvelle tragédie aura pour titre : *Antigone*. Le vers de Reboul, ferme, énergique et brillant, nourri de la lecture de Corneille, a toutes les qualités du style tragique, l'harmonie, l'éclat, la vigueur ; son imagination, toujours grande, élevée, souvent sublime, est assez riche, assez chaleureuse pour féconder un sujet dramatique, et nous ne doutons pas que l'auteur du *Dernier jour* ne soit tout-à-fait à la hauteur d'une pareille tentative.

— C'est une tradition déjà ancienne, en Russie, que la culture et l'amour de la littérature française. Depuis bientôt un siècle, nos écrivains jouissent, dans les salons de Saint-Petersbourg, d'une faveur incontestée ; ils y sont lus, relus, commentés, aimés ; car, on sait que le français est la langue de prédilection de la haute société russe. Aussi, pourrions-nous citer un grand nombre de poètes et de prosateurs, qui, grâce à cette souplesse, à cette puissance d'assimilation qui fait le fond du génie slave, sont parvenus à revêtir leur pensée de l'habit français, sans rien perdre de leur indépendance et de leur originalité. Aucun d'eux ne l'a fait avec plus d'éclat et de bonheur que le prince Élim Mestscherski, et les succès qu'il a déjà obtenus méritent d'autant plus d'éloges et d'encouragemens, que la tentative était plus hardie. Ses prédécesseurs, en effet, ne s'étaient guère essayés que dans les formes classiques de notre littérature ; c'est à l'école romantique, à la grande école de Victor Hugo, qu'appartient M. Mestscherski. Rien d'ailleurs n'est plus naturel que son goût pour une école dont la forme et l'inspiration sympathisent par des affinités si fréquentes et si étroites avec la vague rêverie, avec le lyrisme âpre et grandiose du génie septentrional.

Nos lecteurs savent déjà que le prince Élim a publié, à Paris, en 1839, le recueil des *Boréales*, qui lui valut, à cette époque, les éloges unanimes de la presse parisienne. La première partie des *Boréales*, intitulée : *Livre d'Amour*, se compose de pièces du genre élégiaque, mélodieux échos des premières tendresses du cœur. La seconde moitié nous offre la traduction en vers de vingt-cinq morceaux tirés de douze poètes russes contemporains. L'originalité des modèles y est vivement et fidèlement reproduite. M. le prince Mestscherski, passant, ces jours derniers à Montpellier, a bien voulu avec cette exquise courtoisie qui semble être l'apanage des hommes distingués de sa nation, nous donner connaissance des travaux littéraires qu'il a en portefeuille, et nous autoriser à faire part de cette bonne nouvelle aux lecteurs de la *Revue du Midi*.

Les Roses noires, qu'il va publier aussitôt après son retour à Paris, sont un recueil composé, comme *Les Boréales*, de deux parties. La première est une série de poèmes dialogués, dans les proportions d'un acte, en vers, et propres à être représentés sur un théâtre de société. Cette première partie, qui s'ouvre par un tableau-scène intitulé : *Artémond Matvéief*, contient en outre, *Raphaël et la Fornarina*, *Svetlana*, imité d'une ballade de Joukofsvi, *les Bohémiens*, imités d'un poème d'Alexandre Pouschkinn ; *Faust chez la sorcière*, imité de Goethe, etc., etc. Nous avons lu *Artémond Matvéief* : tableau intéressant et animé des derniers momens du boyar Artémond Serguéiévitich-Matvéief, qui fut un des hommes les plus célèbres de la Russie, au xvii^e siècle, grand politique, grand guerrier, écrivain et artiste, qui périt sous les coups des strélitz mutinés, le 15 mai 1682. Dans *Raphaël et la Fornarina*, que nous avons entendu lire par l'auteur lui-même, M. Mestscherski a été peut-être encore plus heureux que dans l'esquisse dramatique, dont les annales de sa patrie lui ont fourni le sujet. — La seconde partie des *Roses noires* contient de petits poèmes ou chants de courte dimension, qui

pourraient servir de canevas à des compositeurs de musique. On a pu juger, par la pièce que nous avons citée dans notre Chronique du mois de juillet, de la mélodie et de la douceur rêveuse de ces poésies qui respirent un parfum d'élégie tendre et pénétrant, comme celui de ces *lieder* si simples et si gracieux dont s'inspirait François Schubert.

Le prince Mestscherski n'a pas abordé avec moins de succès le drame proprement dit. *Une revanche de poète*, tel est le titre d'un drame en trois actes et en vers qu'il destine à la scène française. La vive et profonde impression que nous avons ressentie en écoutant la lecture de ce remarquable ouvrage, nous est un sûr garant qu'il obtiendra, à la représentation, les applaudissemens mérités qui accueilleront, il y a quelques années, le *Chatterton* de M. de Vigny.

Enfin, un ouvrage d'un genre différent, mais qui ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt, en nous initiant à une littérature jusqu'ici à peu près close pour nous, c'est celui auquel l'auteur des *Boréales* travaille depuis plusieurs années et qu'il publiera prochainement : *Les Poètes de Russie*. Ces deux volumes contiendront la traduction en vers des chefs-d'œuvre de la poésie russe, depuis Lomonossov, le premier en date, jusqu'à Alexandre Pouschkinn, Bénédictof et les autres poètes contemporains.

GRAS, Propriétaire-gérant.

ÉTUDES SUR PASCAL.

Ce sont deux excès également dangereux d'exclure
la raison , de n'admettre que la raison.

PASCAL.

PASCAL était *un des plus beaux esprits du siècle et d'une piété singulière*. Ces paroles d'Arnauld furent l'expression de l'opinion publique. Fénelon et Bossuet rendent hommage à l'art , aux grâces , à l'éloquence des *Provinciales*. Si l'on en croit le recueil d'Utrecht , l'archevêque de Cambrai avait appelé les *Pensées* un livre admirable. L'évêque de Meaux , dans ses sublimes peintures , emprunte quelquefois ses couleurs à Pascal. Leibnitz reconnaissait dans ce *génie extraordinaire , qui suppléait à tout , un esprit très-mathématique et très-métaphysique en même temps*. Le père Hardouin , il est vrai , inscrivit Pascal sur le catalogue de ses athées ; il le plaça à côté de Descartes , de Malebranche , d'Arnauld , de Nicole. Charles Perrault fut forcé de l'exclure de sa galerie des hommes illustres du *xvii^e siècle*; mais l'application du passage de Tacite , où il s'agit des images de Cassius et de Brutus , fit rétablir le portrait et la notice. D'Aguessseau pressait son fils

de relire les *Pensées* et le *Discours sur l'histoire universelle*, pour y prendre ces grandes notions et ces idées sublimes de la religion, qui sont comme autant de sources de lumières. Bayle s'exprimait en ces termes, au sujet de la vie de Pascal : « Cent volumes de sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité et la dévotion extraordinaire de M. Pascal mortifient plus les libertins, que si on lâchait sur eux une douzaine de missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété ; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. » (*Nouvelles de la république des lettres*, décembre 1684.)

Les philosophes du *xviii^e* siècle comprirent la vérité des observations de Bayle, et Pascal devint le but de leurs attaques. Voltaire proclame le mérite littéraire des *Provinciales*, mais il s'efforce de déverser le ridicule sur *Blaise* Pascal. Il l'appelle un fou sublime. Il écrivait : *Ne vous laissez point de répéter que, depuis l'accident de Neuilly, son cerveau était dérangé ;* et cependant, depuis l'accident de Neuilly, les *Provinciales* ont été écrites, et le problème de la roulette a été résolu. Sous la direction de Voltaire, Condorcet lance contre Pascal une satire décorée du titre d'éloge, et publie une édition des *Pensées*. Les éditeurs prodiguent à Pascal les qualifications de sceptique, de fanatique, de superstitieux. Ils calomnient l'homme, ont la témérité de se mesurer avec le penseur, attaquent même le géomètre et l'écrivain, et font confiance au public de leur découverte de l'*amulette*.

Au commencement du *xix^e* siècle, M. de Châteaubriand osa descendre dans l'arène, pour venger la gloire de l'homme qui, « à douze ans, avec des *barres* et des *ronds* avait créé les mathématiques, et qui, les dernières années de sa vie, dans les courts intervalles de ses maux, jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. » La voix de l'auteur du *Génie du Christianisme* trouva de nombreux échos ;

mais les suppositions injurieuses pour Pascal , habilement propagées par les disciples de Voltaire , restèrent dans un grand nombre d'esprits. Elles ont encore d'illustres défenseurs qui les protègent de l'éclat de leur nom et de toutes les ressources de leur talent. Leurs expressions , quand ils jugent Pascal , sont pleines de respect ; elles ne respirent point la haine et ne trahissent pas le mépris comme celles des philosophes du XVIII^e siècle. Leurs accusations sont les mêmes. A les entendre , Pascal était agité par les tourmens du doute. Il n'échappa au scepticisme qu'en se jetant dans une foi aveugle. On parle de sa foi inquiète , désespérée , de la profondeur de sa tristesse , de sa misanthropie. On n'oublie pas l'amulette , et on conclut que cette puissante intelligence avait reculé jusqu'aux pratiques superstitieuses , pour fuir de plus loin une horrible incertitude. Ces assertions sont acceptées sans examen. On leur attribue la force de la chose jugée. La presse les répand et les embellit. Là , on décide hardiment que la superstition seule pouvait dompter Pascal. (*Revue des Deux-Mondes* , 15 août 1842.) Ici , le critique donne l'essor à son imagination. Il dépeint le supplice que le doute fit subir à Pascal , et compare les douleurs dont il fut le martyr , aux déchiremens sublimes de Hamlet. (*Débats* , 8 juillet 1843.)

Pascal est donc accusé de scepticisme , de fanatisme et de superstition. Examinons si ces reproches sont fondés. Où pourrions-nous les preuves qui doivent faciliter la solution du problème ? Deux sources nous sont ouvertes , la vie et les écrits de Pascal. Les tendances de l'esprit , les croyances profondes , les sentimens intimes se produisent par deux manifestations qui s'éclairent réciproquement. Les actions réalisent par une forme vivante les actes de l'intelligence et de la volonté , les écrits les revêtent d'une forme sensible. Les écrits peuvent jeter du jour sur le principe des actions ; les actions confirment les écrits. Le style est l'homme même , sans doute ; mais il ne l'est qu'en partie. Il exprime la tournure d'esprit et la manière de sentir. La vie seule révèle l'homme réel. Ainsi , s'agit-il d'apprécier

un écrivain tout entier, il faut scruter sa vie et approfondir ses ouvrages. Cette règle est surtout applicable à Pascal, en qui l'idée, le sentiment, l'action sont toujours dans un accord parfait.

Étude de l'esprit et de la foi de Pascal dans sa vie (1).

Laissons parler Madame Perrier, qui nous a transmis sur la vie de son frère des détails si précieux. « Mon père s'appliqua tout entier à l'éducation de mon frère... Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaire sous de certaines règles, que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer, et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre. Cette idée générale lui faisait voir la raison des règles de la grammaire..... Après ces connaissances, mon père lui en donna d'autres. Il lui parlait souvent des effets extraordinaires de la nature.... Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien; mais il voulait savoir la raison de toutes choses, et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas ou qu'il lui disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas; car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux, et on peut dire que, toujours et en toutes choses, la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance; ainsi, dès son enfance, il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment, de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même; et quand il s'était

(1) Cette étude n'offrira pas une biographie complète. Nous avons négligé les faits de la vie de Pascal qui n'étaient pas propres à nous éclairer sur les accusations de scepticisme, de fanatisme et de superstition portées contre lui.

attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui pût le satisfaire. » (*Pensées*, etc., *Vie de M. Pascal*, pag. LV, LVI.)

La curiosité et la pénétration de Pascal, développées par son père, ne restèrent point stériles, elles opérèrent de véritables prodiges qu'il serait inutile de rappeler, puisqu'ils sont connus de tous; mais le besoin de remonter à la raison des choses et l'aptitude à la découvrir, donnèrent à son esprit un caractère *affirmatif*. « Dans les conversations, il paraissait un peu dominant et décisif à ceux qui ne le connaissaient pas; mais on reconnaissait bientôt que ce n'était que la vivacité et la justesse de son esprit qui le faisait ainsi parler. » (*Hist. de l'Abbaye de Port-Royal*. Cologne, 1752, tome IV, pag. 460.)

Nicole trouvait Pascal quelquefois un peu trop dogmatique. *Mon amour propre*, dit-il avec bonhomie, *n'aime pas à être régent si fièrement*. (*Lettre LXXXVIII*.)

On connaît le dissentiment qui s'éleva entre Pascal et ses amis, au sujet de la signature du formulaire. « MM. Arnauld, Nicole, de Sainte-Marthe et quelques autres, dit l'histoire de Port-Royal, s'assemblèrent un jour chez M. Pascal pour y examiner de nouveau cette matière; chacun expliqua son sentiment et le soutint. Tous ceux qui étaient présens se rendirent au sentiment de MM. Arnauld et Nicole... M. Pascal, qui aimait la vérité par-dessus toutes choses.., et qui avait parlé très-vivement pour mieux faire sentir ce qu'il sentait lui-même, fut si pénétré de douleur qu'il se trouva mal et perdit la parole et la connaissance. Tout le monde fut surpris, et on s'empressa pour le faire revenir... Madame Perrier lui demanda ce qui lui avait causé cet accident; il lui répondit : « *Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, que je regarde comme ceux à qui Dieu a fait connaître la vérité et qui doivent en être les défenseurs, s'ébranler, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur, que je n'ai pu la soutenir, et il a fallu succomber.* » (Tome IV, pag. 489, 490.) Une pareille résistance et des sentimens aussi profonds annoncent-ils un esprit sceptique et une foi aveugle ?

Écoutez encore Mad. Perrier. « Pascal avait été jusqu'alors (il n'avait pas encore vingt-quatre ans) préservé par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse; et, ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à mon père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi, ne le saurait être de la raison et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très-grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, faisaient une si grande impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en était nullement ému; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissent pas la nature de la foi : et ainsi cet esprit, si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant : *et cette simplicité a régné en lui toute sa vie.* » (Pag. LXIV, LXV, LXVI.)

D'après cette déclaration, répétée dans l'histoire de Port-Royal (tome IV, pag. 444), *Pascal, par une protection de Dieu particulière, et par l'effet des instructions et des exemples de son père, ne s'est jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, a eu pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne saurait être soumis à la raison, a été soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant, et cette simplicité a régné en lui toute sa vie.* Une déclaration si claire et si formelle ne peut être soupçonnée d'erreur ni de mauvaise foi : les témoins ne sont pas des personnes étrangères à Pascal, ou qui ne l'aient point connu, ce sont ses parens les plus chers, ses amis les plus intimes. Les uns et les autres

étaient admis à ses entretiens familiers , recevaient les épanchemens de sa confiance , et le voyaient dans ces circonstances critiques où la violence de la lutte et la spontanéité de la douleur révèlent , à notre insu ou malgré nous , nos secrets les plus cachés. Ils ne pouvaient donc pas se méprendre sur ses véritables sentimens. Les accusera-t-on de mauvaise foi ? Ils n'avaient point d'intérêt à la fraude. Les solitaires de Port-Royal auraient pu avoir quelque répugnance à offrir au public le spectacle des souffrances intérieures de Pascal , si le chrétien avait failli dans le combat ; mais on l'a dit , le doute , chez Pascal , fut toujours en lui comme *un lion en cage*. Pourquoi donc ses amis auraient-ils voulu cacher que Dieu lui avait accordé la force de tenir enchaîné *ce lion* redoutable , eux qui se plaisaient à exalter la toute-puissance de la grâce et à humilier l'orgueil humain , qui fait toujours une part trop large aux forces de la nature ? Certes , le défenseur des miracles du diacre Paris , *Montgeron* , ne balançait point à déclarer publiquement qu'il avait été *un impie , un monstre* ; il trouvait dans cet aveu solennel une occasion de bénir la miséricorde de Dieu et de célébrer sa puissance. Les biographes des saints ne racontent-ils pas leurs tentations ?

On voit , dans la vie de Pascal , qu'il s'est occupé des objections des incrédules. Un illustre écrivain de notre époque nous dit : « Pascal était agité par les tourmens du doute. Peut-on expliquer autrement cette prévoyance qui lui montre tant d'objections peu familières à son siècle , et lui inspire la pensée de fortifier , de défendre ce que personne n'attaquait encore ? » (*Mélanges historiques et littéraires* , tom. I ; *Éloge de Pascal* .) Que les hautes intelligences qui se partagent l'empire de la pensée , veuillent bien se mettre d'accord. Un écrivain non moins illustre que celui que nous venons de citer , affirme que *le scepticisme dominait en France quand Descartes parut*. (*Des Pensées de Pascal* .) Nous nous permettrons de choisir une opinion moyenne entre ces deux opinions contraires. Du temps de Pascal , un peu moins ancien que Descartes , *le doute ne dominait point* ; mais il n'était pas inconnu ; Montaigne avait paru. Des attaques

sourdes étaient dirigées contre le christianisme. Mais comment Pascal eut-il la pensée de combattre les athées? Nous répondrons qu'il reçut sa mission de sa foi et de son génie. « Mon frère, dit M^{me} Perrier, fit paraître l'extrême désir qu'il avait à réfuter les principaux et les plus forts raisonnemens des athées. Il les avait étudiés avec grand soin et avait employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. Des gens qui étaient travaillés de doutes sur les matières de la foi, et qui, sachant qu'il avait de grandes lumières là-dessus, venaient à lui le consulter, s'en retournaient toujours satisfaits. » (*Vie de Pascal*, pages LXXV, LXXVI.) L'histoire de Port-Royal parle aussi des esprits forts, qui, sur la réputation de grand génie qu'il avait dans le monde, se présentaient à lui pour disputer contre les dogmes de la foi. (Tome IV, page 468.) D'après le même historien, lorsque Pascal eut résolu le problème de la roulette, « M. de Roannez lui dit que, dans le dessein où il était de combattre les athées, il devait leur montrer qu'il en savait plus qu'eux tous, en ce qui regarde la géométrie et ce qui est susceptible de démonstration, et que s'il se soumettait à ce qui regarde la foi, c'est qu'il savait jusqu'où on devait porter les démonstrations; qu'ainsi il lui conseillait de faire une espèce de défi à tous les mathématiciens de l'Europe. » (Tome IV, p. 477.) Leibnitz rapporte que le duc de Roannez lui avait fait connaître cette particularité. Pascal en réfutant les athées ne montrait donc pas qu'il s'efforçait de se délivrer des *tourmens du doute*; mais il prouvait qu'il était un de ces esprits vraiment *forts* dont parle Bossuet, *qui n'ont pas succombé sous les difficultés qu'ils ont vues et qu'ils ont méprisées.*

M. Sainte-Beuve, dans le second volume de son ouvrage sur *Port-Royal*, a consacré à Pascal le livre troisième. Il est loin d'adopter toutes les préventions des philosophes du XVIII^e siècle; mais il ne s'en est pas affranchi entièrement. Son impartialité semble reculer devant l'hypothèse du scepticisme de l'auteur des *Pensées*. Cependant le préjugé l'emporte. Ses tâtonnemens, ses contradictions méritent d'être constatés.

Consignons d'abord les aveux suivans. D'après M. Sainte-Beuve, « le doute de Pascal fut toujours en lui plus ou moins comme un lion en cage. — Le coursier, si puissant et si irrésistible qu'il pût paraître, fut dompté et mené par quelque chose de plus fort que lui, et trouva son maître dans la volonté ancrée à la grâce. — C'a été un caractère et un bonheur de Pascal et aussi des hommes de Port-Royal en général, de revenir à la religion étroite sans pourtant s'en être jamais absolument écartés, et sans avoir eu, en aucun temps, l'âme ruinée en cet endroit. De même pour les mœurs si liées avec la croyance. » (Pag. 432, 469, note 1 ; 491, note 2.)

M. Sainte-Beuve transcrit un passage de la vie de Pascal, où Madame Perrier fait connaître les dispositions naturelles de l'esprit de son frère et le genre d'éducation qu'il reçut, et il fait, à cette occasion, la réflexion suivante : « L'éducation, la forme d'esprit de Pascal *fait contraste* avec ce que nous savons de Montaigne. » (Pag. 450.) M. Sainte-Beuve avait déjà dit : « Il m'a toujours semblé que la forme sous laquelle le démon de l'incrédulité a dû le plus tenter Pascal, c'a été celle de Montaigne ; et, en effet, ce diable-là pour lui devait être bien tentant. *Esprit, langage, raillerie, hardiesse, tant de choses lui en allaient.* » (Pag. 577.) Tantôt, suivant M. Sainte-Beuve, Pascal est aux prises avec Montaigne, mais *résistant par l'intelligence* ; et tantôt l'esprit vigoureux, hardi de Pascal *se lâche bride en tous sens* à la suite de Montaigne. (Pag. 490.) Pascal, l'honnête homme à la mode, avait sur sa cheminée, Montaigne. Cette nourriture *lui avait profité.* (Pag. 544.) Regardons au bas de la page, consultons la note 1. M. Sainte-Beuve y a caché un rapprochement curieux. Montaigne était l'écrivain favori de Pascal. En voulez-vous une preuve, lisez : « Les noms mêmes, observe M. Sainte-Beuve, sembleront le dire : *Montalte* (c'est le pseudonyme sous lequel l'auteur des *Provinciales* s'est caché) est voisin de *Montaigne.* » Nicole, en publiant sa traduction latine des *Provinciales*, a pris le nom de Wendrock. Pourrait-on, à l'aide de ce pseudonyme, nous indiquer l'écrivain favori de Nicole ?

Lorsque M. Sainte-Beuve écrivait le texte de la page 490, il croyait que le doute avait agité Pascal, *avant sa première conversion*. Tout à coup un scrupule s'empare de son esprit. Il a grande hâte d'en faire part au public. La note 2 reçoit sa confiance : « Une observation toutefois me frappe. Le doute de Pascal ne trouve guère place qu'*après sa première conversion*, si vive, si réelle ; de sorte qu'on peut dire qu'il est comme *postérieur à sa foi*. Plus tard, il se ravivera par accès, je le crains, au sein même de l'enfantement des *Pensées* (c'est-à-dire *après la seconde conversion*). Pascal n'a jamais plus douté peut-être que dans le temps où il a le plus cru. » M. Sainte-Beuve avait encore hasardé une autre conjecture dans le texte de la page 490. Il dit : « La grande époque du doute de Pascal avec alternatives se place ici, *dans cet intervalle et cet interrègne des deux conversions*, cinq longues années. » On vient de le voir, M. Sainte-Beuve hésite, se contredit, lorsqu'il veut fixer l'époque de la vie de Pascal où il prétend que le doute a pénétré dans son âme et l'a plus ou moins tourmenté. Serait-on aussi embarrassé s'il ne s'agissait pas d'un doute chimérique ? M. Sainte-Beuve affirme, d'après Madame Perrier (Voyez la *Vie de M. Pascal*, pag. LXIV, LXV, et le passage de M. Sainte-Beuve, pag. 469), que Pascal, à l'âge de 23 ans environ, ne s'était jamais *encore* (1) porté au doute sur les matières de religion, et il ajoute avec la sœur de Pascal, sans la nommer : « Cet esprit si actif, si vaste, si rempli de curiosité, demeurerait en même temps soumis, sur ces points réservés, comme un enfant. » (Pag. 469.) M. Sainte-Beuve s'arrête là ; il oublie ces paroles importantes qui suivent immédiatement : *et cette simplicité a régné en lui toute sa vie.* (Pag. LXVI.) Il oublie aussi le passage qui précède, et où sont consignés les détails sur l'éducation chrétienne de Pascal que nous avons déjà rapportés. Ici, un dilemme s'offre naturellement

(1) Le mot *encore* n'est point dans le texte de Madame Perrier et ne pouvait pas s'y trouver, puisqu'elle assure, dans le même endroit, que *la soumission de son frère à toutes les choses de la religion avait régné en lui toute sa vie.*

à l'esprit. Le témoignage de Madame Perrier paraît à M. Sainte-Beuve digne de foi ou non. Dans ce dernier cas, pourquoi assure-t-il, sur la parole de Madame Perrier, que jusqu'à l'âge de 23 ans, Pascal n'avait jamais été porté au doute sur les matières de religion? Dans le cas contraire, pourquoi refuse-t-il de croire, sur le témoignage de la même personne, que la simplicité de Pascal, en matière de religion, a régné en lui toute sa vie? M. Sainte-Beuve n'échappe point à ce dilemme par l'omission que nous avons signalée.

Pascal n'avait pas toujours pratiqué les devoirs de la piété chrétienne avec l'austérité qui marqua ses dernières années. Il avait été préservé, par une protection particulière de la Providence, des vices grossiers de la jeunesse; mais, dans l'intervalle qui sépare ses deux conversions, il avait vécu dans la dissipation et le faste, s'était livré aux divertissemens. Il tenait au monde par ces liens que la langue de Port-Royal appelait d'*horribles attaches*. (*Recueil d'Utrecht, 1740; Histoire de Port-Royal.*) Ce ne fut point pour échapper aux tourmens du doute qu'il se jeta dans la *religion étroite*, comme dans un asile. Deux causes extérieures, une chute que fit son père, l'accident de Neuilly, frappèrent son imagination, touchèrent son cœur et le disposèrent à se pénétrer profondément de cette vérité, *qu'il faut s'appliquer uniquement à l'unique chose que J.-C. appelle nécessaire*. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il fut un modèle vivant de la perfection chrétienne. Sa charité était sans bornes, son humilité sincère et profonde, sa mortification allait jusqu'à l'indifférence pour tout ce qui peut flatter les sens. L'état de son âme, lorsqu'il était tourmenté par des maux intolérables, n'était pas de la résignation, c'était l'amour de la souffrance. « *La raison, l'amour de Dieu, le regard unique de Dieu était en toutes choses sa loi souveraine.* » (*Histoire de Port-Royal, tom. IV, pag. 460, 461.*) En 1651, il écrivait à Madame Perrier, à l'occasion de la mort de leur père. Sa lettre respire la foi la plus vive; mais il permet à la nature d'exprimer ses regrets. Plus tard, lorsqu'il apparut la mort de Jacqueline, sa

sœur de prédilection, le chrétien imposa silence au frère, et il se contenta de dire : *Dieu nous fasse la grâce de mourir aussi chrétiennement.*

Pascal était doué d'une imagination puissante et d'une intelligence toujours armée d'une logique inflexible. Sa piété porta l'empreinte des facultés et des tendances de son âme géométriquement passionnée. (*Semeur*, 8 mars 1843.) Il avait pris pour règle de conduite de renoncer à tout plaisir et à toutes superfluités. Sous l'influence de son imagination son esprit s'empara de cette règle, la tortura, en fit surgir mille manières de l'observer et de l'enfreindre, et sa logique rigoureuse, toujours réalisée dans la conduite de la vie, lui faisait adopter les unes et éviter les autres. De là, la résolution singulière d'étouffer le plaisir de la vanité sous l'aiguillon de la douleur, et de cacher l'éclat de la sainteté sous le voile d'une colère feinte. Au reste, Jacqueline, que Pascal avait ramenée à la religion étroite, et qui, dans la suite, rendit à son frère le même pieux service, s'élevait contre ces exagérations et demandait grâce pour le balai. Madame Perrier caractérisait la piété de Pascal en ces termes : « C'est un amour ardent et sensible pour toutes les vérités de la foi, soit pour celles qui regardent la soumission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la religion se termine. » (Pag. LXXIII.) Nous le demandons, la piété de Pascal, vive, généreuse, sublime même dans ses écarts, n'est-elle pas une nouvelle preuve de la fermeté inébranlable de sa foi ? On dit avec raison, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 août 1842), que, pour apprécier la morale de Pascal, il ne suffit pas de lire ses écrits ; mais qu'il faut aussi, et avant tout, connaître sa vie et ses actions. Cependant, on y affirme que le doute poursuivait toujours cette grande âme qui s'épuisa dans ces terribles combats. On devrait au moins rappeler un fait à l'appui d'une assertion aussi étrange ; et ce fait personne ne le cite. Nous pourrions porter le défi de le produire, si les convenances ne nous interdisaient de semblables expressions.

Un illustre écrivain a dit dans la *Revue des Deux-Mondes* (15

septembre 1643) : « La dévotion de Pascal , à la fois sublime et ridicule.... regarde le mariage comme un déicide. » Le même écrivain avait dit ailleurs : « En 1651 , Pascal retenait les affections naturelles , au milieu des progrès d'une piété raisonnable encore ; mais Pascal , sous la discipline de l'abbé Singlin , engagé dans les sublimes petitesse de Port-Royal , s'enfonçait chaque jour davantage et précipitait les autres dans les extrémités d'une dévotion exagérée. » A l'appui de cette accusation , il renvoie à cette note. « *Madame Perrier avait trouvé pour sa fille aînée , Jacqueline , âgée de 15 ans , un mariage très-avantageux , et elle songeait à cet établissement. Port-Royal et Pascal s'y opposèrent en des termes vraiment incroyables et que nous trouvons dans un fragment inédit d'une lettre de Pascal à sa sœur.* » (*Des Pensées de Pascal* , pag. 61 , note 1.) Nous allons transcrire ce fragment inédit. « En gros , leur avis (de MM. Singlin , de Saci et de Rebours) fut que vous ne pouvez en aucune manière , sans blesser la charité et votre conscience mortellement , et vous rendre coupable d'un des plus grands crimes , en engageant un enfant de son âge et de son innocence (Jacqueline Perrier , âgée de 15 ans) (1) , et même de sa piété à la plus périlleuse et à la plus basse des conditions du christianisme ; qu'à la vérité , suivant le monde , l'affaire n'aurait nulle difficulté , et qu'elle était à conclure sans hésiter ; mais que , selon Dieu , elle avait plus de difficulté et qu'elle était à rejeter sans hésiter , parce que la condition d'un mariage avantageux est aussi souhaitable selon le monde , qu'elle est vile et préjudiciable selon Dieu ; que ne sachant à quoi elle devait être appelée , ni si son tempérament ne sera pas si tranquillisé , qu'elle puisse supporter avec

(1) Cet âge de Jacqueline Perrier , rapproché de diverses particularités rapportées dans l'*Histoire de Port-Royal* , nous a amené à conclure que le fragment inédit est de 1660. Madame Perrier vint à Rouen en 1646 , y séjourna jusqu'en 1648 et retourna ensuite à Clermont. Ses deux filles , Jacqueline et Marguerite , qu'elle y retrouva , avaient , l'une 3 ans et l'autre 2. En 1660 , lorsque les MM. de Port-Royal donnèrent leur décision , Jacqueline était pensionnaire dans la maison ; en 1661 , elle était novice. Elle mourut en 1695.

piété la virginité , c'était bien peu en connaitre le prix que de l'engager à perdre ce bien , si souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfans , parce qu'ils ne peuvent plus le désirer pour eux , que c'est en eux qu'ils doivent essayer de rendre à Dieu ce qu'ils ont perdu d'ordinaire pour d'autres causes que pour Dieu ; de plus , que les maris , quoique riches et sages suivant le monde , sont en vérité de francs païens devant Dieu. De sorte que les dernières paroles de ces Messieurs sont , que d'engager un enfant à un homme du commun , c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes. » (*Des Pensées de Pascal* , pag. 61 et 62, note 1 ; pag. 370 et 371.)

Les expressions de MM. de Port-Royal sont marquées d'une exagération visible ; mais énoncent-elles que le mariage est un déicide ? Non , pas plus qu'elles n'affirment que le mariage est un homicide. Il s'agissait d'un cas particulier. On se proposait de marier un enfant d'une grande piété , de l'engager à un homme du commun , sans s'être donné la peine d'examiner si cet enfant ne serait point appelé à un état plus élevé que le mariage. La décision contenue dans le fragment inédit déclare seulement que , dans ce cas , c'est compromettre la santé et le salut de l'enfant , et , par conséquent , commettre une espèce d'homicide et comme un déicide en sa personne. On sait que , dans la langue de Saint Paul , on crucifie J.-C. par le péché. Dans la *Revue des Deux-Mondes* , on dit que Pascal regarde le mariage comme un déicide. On aurait pu y affirmer avec aussi peu de fondement , que , d'après Pascal , le mariage est un homicide. Mais , est-ce bien la décision de Pascal que contient le fragment inédit ? Dans ce fragment , Pascal se borne à transcrire l'opinion de MM. Singlin , de Saci et de Rebours. Ce sont toujours ces Messieurs qui parlent. Il est possible , il est même probable que Pascal partage leur opinion ; mais , sur ce point , le fragment de la lettre garde le silence. Pourquoi alors , dans la *Revue des Deux-Mondes* , attribuer à Pascal seul la décision de Port-Royal d'ailleurs défigurée ?

« Pascal , dit Bossut , était né avec un grand fonds de gâté. Ses maux mêmes n'avaient pu parvenir à la détruire entièrement.

Il se permettait volontiers , dans la société , ces railleries douces et ingénieuses qui n'offensent point , et qui réveillent la langue des conversations ; elles avaient ordinairement un but moral ; ainsi , par exemple , il se moquait avec plaisir de ces auteurs qui disent sans cesse : « *Mon livre , mon commentaire , mon histoire. Ils feraient mieux , ajoutait-il plaisamment , de dire : Notre livre , notre commentaire , notre histoire , vu que d'ordinaire , il y a en cela plus du bien d'autrui que du leur.* » (*Œuvres de Pascal* , tom. I , pag. 118 , 119.) Cette disposition à la gaité ne l'abandonna point dans la solitude , au milieu des austérités de la pénitence. L'aimable et spirituelle Jacqueline , qui devint la douce et fervente sœur Euphémie , lui écrivait avec un enjouement plein de grâce : *Je ne sais comment M. de Saci s'accommode d'un pénitent si réjoui.*

La charité de Pascal envers les pauvres avait toujours été fort grande , mais elle redoubla à la fin de sa vie. Madame Perrier nous transmet ces détails. « Mon frère , deux mois avant sa mort , fit une action de charité fort remarquable. Il avait , chez lui , un bon homme avec sa femme et tout son ménage , à qui il avait donné une chambre et à qui il fournissait du bois , tout cela par charité ; car il n'en tirait point d'autre service que de n'être point seul dans sa maison. Ce bon homme avait un fils qui , étant tombé malade en ce temps-là de la petite-vérole , mon frère , qui avait besoin de mes assistances , eut peur que je n'eusse de l'appréhension d'aller chez lui , à cause de mes enfans. Cela l'obligea de penser à se séparer de ce malade ; mais , comme il craignait qu'il ne fût en danger , si on le transportait en cet état hors de sa maison , il aima mieux en sortir lui-même , quoiqu'il fût déjà fort mal , disant : Il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure ; c'est pourquoi , il faut que ce soit moi qui quitte. Ainsi , il sortit de sa maison , le 29 juin , pour venir chez nous , et il n'y rentra jamais. » Il disait : « Puisqu'on ne veut pas m'accorder la grâce de la communion , (on voulait la différer parce qu'on ne le trouvait pas assez mal) , j'y voudrais bien suppléer par quelque bonne œuvre , et ne pou-

vant pas communier dans le chef, je voudrais bien communier dans les membres, et, pour cela, j'ai pensé d'avoir ici un pauvre malade à qui on rendra les mêmes services comme à moi, qu'on prenne une garde exprès, et, enfin, qu'il n'y ait aucune différence de lui à moi. Comme il vit qu'il ne pouvait pas avoir un pauvre en sa maison avec lui, il me pria donc de lui faire cette grâce de le faire porter aux incurables, parce qu'il avait grand désir de mourir en la compagnie des pauvres. » (Pag. xcix, c, cv, cvi.) Ces sentimens, ces désirs, que Condorcet nomme *des fantaisies respectables*, ne rappellent-ils pas naturellement à l'esprit Vincent de Paul? Cependant on a voulu les opposer l'un à l'autre. *On ne sent pas en lui* (dans Pascal) *cette tendresse d'âme, cette affection pour l'humanité qui respire dans l'Évangile* (1). Sans doute, il n'a point été donné à Pascal, comme à Vincent de Paul, de réaliser ces grandes entreprises, réservées, comme il le disait, à de certaines personnes que Dieu destinait à cela; mais, chez l'un et chez l'autre régnaient le même amour de la pauvreté, les mêmes sentimens pour les pauvres. Les mêmes motifs les déterminaient : ils aimaient la pauvreté, parce que J.-C. l'a aimée, et ils secouraient les pauvres parce qu'ils les regardaient comme les membres de J.-C.

Pascal, dans ses derniers momens, manifesta la piété la plus vive. Son âme ne se livra qu'à des sentimens de confiance et d'amour, qui se trahissaient par des larmes. On chercherait vainement, dans ces démonstrations, le moindre vestige d'inquiétude, de terreur, de désespoir. Loin de nous la pensée de jeter le moindre nuage sur la gloire du dernier Père de l'Église. Mais nous devons à la vérité de faire remarquer que l'auteur des *Pensées* a été préservé de l'épreuve à laquelle notre grand Bossuet fut soumis. « L'esprit est fort présent, écrit son secrétaire, et frappé de la crainte des jugemens de Dieu. Il l'avoue lui-

(1) *Mélanges hist. et littér.*, tom. I, *Éloge de Pascal*.

même , c'est la foi qui agit ; car d'ailleurs , il est dans une parfaite tranquillité , sans se plaindre , sans parler , montrant une parfaite résignation. » (*Histoire de Bossuet* , tom. IV , pag. 404.)

Du temps de Pascal , les vérités de la foi étaient généralement regardées comme un dépôt précieux dont il fallait , à tout prix , conserver la pureté. Les pasteurs en étaient les principaux gardiens ; mais chaque fidèle se croyait aussi obligé de le préserver de toute atteinte. Pascal donna , à Rouen , une preuve éclatante de son zèle pour les intérêts de la foi. Voici le récit de Madame Perrier. « Mon frère était alors à Rouen..... Il y avait aussi en même temps un homme qui enseignait une nouvelle philosophie , qui attirait tous les curieux. Mon frère , ayant été pressé d'y aller , par deux jeunes hommes de ses amis , y fut avec eux ; mais ils furent bien surpris , dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme , qu'en leur débitant des principes de sa philosophie , il en tirait des conséquences sur des points de foi contraires aux décisions de l'Église. Il prouvait , par ses raisonnemens , que le corps de J.-C. n'était pas formé du sang de la Sainte Vierge , mais d'une autre matière créée exprès , et plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire ; mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte , qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avait de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avait des sentimens erronés , ils résolurent de l'avertir premièrement , et puis de le dénoncer , s'il résistait à l'avis qu'on lui donnait. La chose arriva ainsi , car il méprisa cet avis ; de sorte qu'ils crurent qu'il était de leur devoir de le dénoncer à M. du Bellay , qui faisait pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen , par commission de M. l'Archevêque. M. du Bellay envoya quérir cet homme , et l'ayant interrogé , il fut trompé par une confession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main , faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance , qui lui était donné par trois jeunes hommes.

» Cependant , aussitôt qu'ils virent cette confession de foi , ils

connurent ce défaut, ce qui les obligea d'aller trouver, à Gaillon, M. l'Archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes qu'il écrivit une patente à son conseil et donna un ordre exprès à M. du Bellay de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il était accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avaient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'Archevêque et renonça à tous ses sentimens; et on peut dire que ce fut sincèrement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire; ce qui fait croire qu'il était lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tirait de ses faux principes. Aussi, était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autres vues que de le détromper par lui-même et l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. » (Pag. LXVI, LXVII, LXVIII.)

Un illustre écrivain s'indigne contre cette *dénonciation portée par Pascal et deux de ses amis contre un pauvre religieux de Rouen, nommé Saint-Ange, coupable de s'être permis, et encore dans des entretiens confidentiels, quelques explications hasardées des saints mystères*. Il ajoute : *Cette affaire est fort adoucie et même présentée en beau par Madame Perrier, dans la Vie de Pascal. Les choses ne se passèrent pas tout-à-fait comme le dit Madame Perrier; le père Saint-Ange ne faisait point de cours de philosophie, et il n'y avait point à craindre qu'il infectât la jeunesse de ses opinions.* (*Des Pensées de Pascal*, pag. 59, 60 note 1.) Le même écrivain revient sur le même fait dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (novembre-décembre 1842). « Le frère Saint-Ange, dont le vrai nom était Jacques Forton, n'enseignait point une *nouvelle philosophie*, seulement il avait certaines opinions théologiques qu'il communiqua à Pascal et à quelques-uns de ses amis dans des entretiens particuliers et sur leur demande expresse. On ne voit pas non plus que cette *nouvelle philosophie* attirât tous les curieux, comme le dit Madame Perrier. Il y eut en tout deux conférences, et la

chose ne paraît pas être jamais sortie du cercle de quelques personnes. Il n'y avait donc pas beaucoup à craindre qu'il séduisît les jeunes gens..... Suivant le récit de Madame Perrier, son frère et ses amis résolurent d'avertir premièrement le père Saint-Ange, et puis de le dénoncer, s'il résistait à l'avis qu'on lui donnait; la chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis. — Dans les papiers qui sont sous nos yeux, on ne rencontre aucune trace d'un avertissement préalable donné par Pascal et ses amis au père Saint-Ange. On voit seulement que ce religieux demeurait à Rouen, dans la maison même de M. le Procureur-général qui le protégeait particulièrement; que, dans la ville, on prit parti pour l'accusé contre les accusateurs..... M. l'Évêque de Belley s'entremet entre le père Saint-Ange et ses accusateurs, pour que ceux-ci se contentassent de cette déclaration (la troisième); mais en vérité, qu'auraient-ils pu demander de plus? Pour cela, il fallut l'intervention de M. Pascal le père. » (Pag. 115, 129, 150, 145.)

Si le récit de Madame Perrier est fidèle, la conduite de Pascal à l'égard du père Saint-Ange n'est pas un *épisode de sa vie dont il faille détourner les yeux*; elle est au contraire la preuve d'un zèle éclairé pour la religion. Mais on soutient que cette affaire est fort adoucie et même présentée en beau par Madame Perrier. Examinons. On insinue, dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* (pag. 111); que Madame Perrier est la seule qui parle de l'affaire de Rouen. Il est vrai de dire que le récit de la sœur de Pascal est confirmé par l'Histoire de Port-Royal. (Tom. IV, pag. 445.) Le père Saint-Ange ne faisait pas un cours de philosophie. — Mais, peut-on en conclure qu'il ne pouvait pas répandre ses opinions? Non, sans doute. A cette époque, les savans s'assemblaient de temps en temps les uns chez les autres, pour raisonner sur l'objet de leurs travaux, ou sur les différentes questions que le hasard ou la chaleur de la dispute pouvait faire naître. Ils entretenaient un commerce réglé de lettres avec d'autres savans répandus dans les autres provinces de la France ou dans les pays étrangers. On sait que les confè-

rences tenues chez Pascal le père furent la première origine de l'Académie des sciences. Le père Saint-Ange, sans faire de *cours de philosophie*, pouvait donc répandre ses opinions en assistant à de pareilles conférences.

Le père Saint-Ange avait réellement une *nouvelle philosophie*. Il était l'auteur d'un petit livre intitulé : *De l'alliance de la foi et du raisonnement*. Il prétendait démontrer, *par la raison*, la Trinité et les autres mystères de la religion, et posait la connaissance de la Trinité comme le fondement de sa théologie et de sa *physique*. Dans les conférences avec Pascal et ses amis, il ne fut pas question seulement de *certaines opinions théologiques*. On y discourt de *la certitude des sciences et des principes de nos connaissances, de la substance des choses, du corps de l'homme, de la durée du genre humain, de l'antiquité du monde, etc.* Le père Saint-Ange y professe une espèce d'éclectisme. Il soutient que *l'excellence de sa doctrine consiste en cela, que tout ce qui se rencontrait de véritable, épars dans toutes les opinions, se rencontre ramassé en son lieu dans sa doctrine.* (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, pag. 113, 114, 116, 119, 120, 128, 129, etc.)

Ce n'est pas seulement dans les deux conférences avec Pascal et ses amis, que le père Saint-Ange avait enseigné sa *nouvelle philosophie*; il le dit lui-même : à Paris, beaucoup de docteurs en théologie avaient disputé contre lui, et il ajoute que tous ceux qui connaissaient son entreprise, sans avoir entendu ses raisonnemens, s'en étonnaient et la combattaient. (*Ibid.*, pag. 114.)

La *nouvelle philosophie* du père Saint-Ange n'était pas restée renfermée dans le cercle de quelques personnes, et le danger de la contagion n'était pas une chimère. L'Archevêque de Rouen écrivait à l'évêque de Belley : *L'impiété grossit; elle éclate à Vernon sur les mêmes sujets de J.-C. et la Vierge, et se répand sur nous au voisinage.* (Pag. 135.) On se rappelle que, d'après le récit de Madame Perrier, qui est confirmé par les pièces citées dans *la Bibliothèque*, etc., pag. 116, 117, le père Saint-Ange se servait de ses raisonnemens pour déterminer la nature du corps de J.-C. et de celui de la Sainte Vierge.

Le père Saint-Ange ne communiqua point sa nouvelle doctrine, sur la demande *expresse* de Pascal et de ses amis. *Les sieurs Dumesnil et Auzoult témoignèrent au sieur de Saint-Ange le désir qu'ils avaient de le connaître, à cause du grand estime qu'ils avaient ouï faire de lui.* Le religieux s'empessa de se rendre à cette invitation. La conversation s'engagea et il parla de sa doctrine tout naturellement. Il désignait lui-même les entretiens qu'il avait eus avec Pascal et ses amis comme des *tentatives réciproques de la capacité d'un chacun, faites par des personnes qui ne se sont jamais vues.* (Pag. 113 et 131.)

On ne voit pas, dans les pièces citées, que la ville de Rouen tout entière prit parti pour l'accusé contre les *accusateurs*. L'auteur de l'article que nous réfutons se plaît à désigner par cette dénomination Pascal et ses amis. Ils la déclinent formellement. Ils se présentaient en qualité de *témoins*; l'Archevêque de Rouen les avait ainsi considérés, et l'évêque de Belley rend hommage à leur charité. (Pag. 131, 136, 143.) Il est peu probable que la ville tout entière prit parti pour l'accusé. Le Procureur-général, il est vrai, le *protégeait particulièrement*. Le père Saint-Ange, prêtre et religieux, était attaqué par des laïques. Le clergé devait être disposé à prendre sa défense. Mais Pascal et ses amis devaient avoir aussi des partisans, puisque l'auteur de l'article, qui a le soin de rappeler qu'ils étaient *des jeunes gens* (pag. 113, 130, 137), suppose néanmoins que l'Archevêque en avait *peur*. (Pag. 144.) L'évêque de Belley voulait assoupir l'affaire; mais l'Archevêque de Rouen opposait la contagion. Il disait que *la théologie parlementaire n'était pas l'apostolique, et que jamais l'Apôtre ne ferma la bouche à ceux qui crient au loup.* (Pag. 135, 136.) Le docteur de Sorbonne, Le Cornier, qui avait assisté à la seconde conférence, quitta Rouen quelque temps après, et on disait dans cette ville qu'il *s'était éloigné de peur de contribuer à la disgrâce de M. de Saint-Ange.* (Pag. 137.) On pensait donc que le docteur n'était pas favorable à la doctrine du religieux. Les ennemis de Le Cornier seuls auraient pu attribuer son départ à la lâcheté.

On nous dit : Les pièces citées dans la *Bibliothèque* ne parlent point d'un avertissement donné par Pascal et ses amis au père Saint-Ange ; mais on ne saurait conclure de ce silence que l'avertissement n'a pas été donné. *Les entretiens* avaient eu lieu le 1^{er} et le 5 février 1647. L'ordre d'informer, émané de l'Archevêque, est du 15 mars suivant. (Pag. 113, 130.) Pendant cet intervalle, des pourparlers durent avoir lieu. Le père Saint-Ange connaissait les inculpations dont il était l'objet. Quelques jours après le dernier entretien, il s'était rendu chez M. Le Cornier, qui avait assisté à cette conférence, pour se plaindre et pour essayer de se justifier. Le docteur, qui aurait voulu qu'on se fût un peu relâché de la rigueur du droit en faveur du père Saint-Ange, avoue qu'il ne fut pas pleinement satisfait, et *il ne voit pas que le religieux puisse bien se sauver en disant qu'il a parlé en forme de pur doute.* (Pag. 138, 139.)

Le père Saint-Ange donna trois déclarations. La première n'a pas de date. La seconde n'en a pas non plus ; mais elle paraît être du 20 mars. La troisième est du 3 avril. Le mandement de l'Archevêque, qui termine l'affaire, est du lendemain 4. La première déclaration n'est qu'une défaite. Le religieux dit *n'avoir pas assez de mémoire pour se ressouvenir, après deux mois, de ce qui s'est dit. Il ajoute que tout ce qu'il a dit n'était qu'en forme d'objection et de dispute.* (Pag. 131.) Dans la seconde déclaration, M. de Saint-Ange commence par soutenir qu'il ne serait pas obligé de rendre raison en public de ce qui s'est fait en particulier ; il répète ce qu'il a déjà dit, qu'il n'a parlé qu'en forme d'objection et de dispute, et finit par opposer aux propositions qu'on lui reproche, d'autres propositions tirées d'un de ses écrits. Cette déclaration était insuffisante. On prétendait que le père Saint-Ange soutenait que l'on peut prouver, par la raison, tous les mystères de la foi. [On lit dans sa déclaration ces mots : « Quelques-uns ont déjà été mal informés que je prétendais prouver les mystères de la religion par la raison naturelle ; je tiens avec les plus sensés que notre raisonnement tout seul est trop faible pour faire une preuve si importante : je l'expose néanmoins tout seul. » (Pag. 131, 132,

133.) La troisième déclaration était catégorique, elle fut acceptée. On n'eut pas besoin de l'intervention de M. Pascal le père pour obtenir cette acceptation de son fils et de ses amis. M. Pascal le père intervint comme médiateur entre l'Archevêque et le père Saint-Ange. Le religieux accepta cette médiation avec beaucoup de *contentement*. Il ne pouvait, sans la bienveillance de l'Archevêque, obtenir le bénéfice pour lequel il avait été présenté. (Pag. 143, 144.)

Cette discussion nous donne le droit de conclure que les objections dirigées contre le récit de Madame Perrier, ne l'ont pas infirmé.

Le principal divertissement de Pascal, dans les quatre dernières années de sa vie, était d'aller visiter les églises où il y avait des reliques exposées, ou quelque solennité. Il avait, pour cela, un almanach spirituel qui l'instruisait des lieux où il y avait des dévotions particulières; il avait un amour sensible pour tout l'office divin. On a cru trouver dans cette *simplicité merveilleuse* un sujet de moquerie. On n'a point remarqué que Pascal, à l'époque où il se procurait ce *divertissement*, travaillait à *réfuter* les principaux et les plus forts raisonnemens des athées, recevait les visites des esprits forts, qui, sur sa réputation de grand génie, se présentaient à lui pour disputer contre les dogmes de la foi, faisait des découvertes dans les sciences qui lui donnaient le droit de porter une espèce de défi à tous les mathématiciens de l'Europe, et trouvait *avec son cœur*, dans l'Écriture-Sainte qu'il savait tout entière, des choses admirables; car, disait-il, l'Écriture-Sainte *n'est pas une science de l'esprit, mais une science du cœur*. Et, en effet, le cœur est la source des grands sentimens comme de l'éloquence. L'esprit et l'imagination seuls font les sophistes et les rhéteurs. La *simplicité* de Pascal nous semble avoir été bien caractérisée par ces paroles : « *La grâce de Dieu se fait connaître dans les grands esprits par les petites choses, et dans les esprits communs par les grandes.* »

« Une fille de M. et de Madame Perrier, nommée Marguerite, dit Bossut, pensionnaire au monastère de Port-Royal de

Paris, âgée de 10 à 11 ans, était affligée, depuis trois ans et demi, d'une fistule lacrymale de la plus mauvaise espèce; elle jetait par l'œil, par le nez et par la bouche, une matière d'une puanteur insupportable. Le vendredi, 24 mars 1656, on lui fit toucher la relique de la Sainte-Épine, que M. de la Poterie, ecclésiastique d'une haute dévotion, avait prêtée au monastère de Port-Royal, et aussitôt la jeune fille se trouva guérie. Pascal demeura convaincu que la guérison de sa nièce était l'œuvre de Dieu, et cette fille en eut la même persuasion qu'elle a conservée pendant toute sa vie qui a été très-longue. La croyance à un miracle particulier, qui n'est ni rapporté dans les livres saints, ni consacré par les décisions de l'Église, n'intéresse point la foi. La question se réduit à un simple point de fait sur lequel les opinions peuvent se partager; mais ce qu'il n'est pas permis ici de révoquer en doute, c'est la sincérité et la candeur de Pascal, dont la droiture et l'amour pour la vérité ne se sont jamais démentis. Certainement, il n'y a personne à qui son autorité ne doive paraitre d'un grand poids. » (*Œuvres de Pascal*, tom. I, pag. 104, 105, 107.) Cependant, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 août 1842), la foi de Pascal au miracle de la Sainte-Épine est présentée comme une preuve irrécusable de sa crédulité. Nous ajouterons aux judicieuses réflexions de Bossuet, que la guérison de Marguerite Perrier fut déclarée surnaturelle par six médecins, dont l'un premier médecin du Roi, et par cinq chirurgiens; que le miracle fut proclamé par l'autorité ecclésiastique; qu'un jour de fête fut établi en action de grâces; que cette fête fut célébrée avec grande solennité; que le père et la mère de la jeune fille fondèrent une messe dans la cathédrale de Clermont pour en perpétuer le souvenir; enfin que Benoît XIII le cite dans ses homélies imprimées sur l'Exode, dans lesquelles il prouve que les miracles n'ont pas cessé dans l'Église. (*Hist. de Port-Royal*, t. I.) Au reste, la guérison de Marguerite Perrier inspira à Pascal des pensées sublimes sur les miracles, qu'il consigna dans une lettre à Mademoiselle de Roannez. Un illustre écrivain indique un morceau de cet écrit qu'il appelle *admirable*.

« Après la mort de Pascal , on trouva cousu dans la doublure de son habit , un petit parchemin plié qui renfermait un papier. Le parchemin et le papier étaient écrits de sa main , l'un était une copie fidèle de l'autre. Depuis huit ans , Pascal prenait la peine de les coudre et découdre lorsqu'il changeait d'habit. Nous allons reproduire cet écrit. On a mis en caractères italiques ce qui est souligné. »



L'an de grâce 1654.

Lundi 23 novembre, jour de S. Clément,
Pape et Martyr, et autres au Martyrologe.
Veille de St. Chrysogone, Martyr, et autres.
Depuis environ dix heures et demie du soir
Jusques environ minuit et demi.

FEU.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob;
Non des Philosophes et des Savans,
Certitude, certitude, sentiments, vue, joie, paix.
Dieu de Jésus-Christ.
Deum meum et Deum vestrum. Jean, 20, 17.
Ton Dieu sera mon Dieu. *Ruth.*
Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.
Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.
Grandeur de l'âme humaine.
Père juste, le monde ne t'a point connu,
Mais je t'ai connu. *Jean, 17, 25.*
Joie, joie, pleurs de joie.
Je m'en suis séparé.
Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.
Mon Dieu, me quitterez-vous?
Que je n'en sois pas séparé éternellement.
Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent,
Seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé.
Jésus-Christ.
Jésus-Christ.
Jésus-Christ.
Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé.
Crucifié.

*Que je n'en sois jamais séparé.
Dieu ne se conserve que par les voies enseignées
dans l'Évangile.*

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon Directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre (1).

Non obliviscar sermones tuos. Amen.



Condorcet a figuré cet écrit, dans son édition des *Pensées*, et il l'a transformé en amulette. Cette transformation a été accueillie par les philosophes du XVIII^e siècle et par d'illustres écrivains de notre époque (2). Hâtons-nous de le dire : de nos jours, quelques voix se sont élevées contre la fable de l'amulette. M. Sainte-Beuve a osé soutenir que c'était une moquerie des philosophes du XVIII^e siècle. On lit dans le *Semeur* (8 mars 1843) : « Il est permis aujourd'hui de parler de la prétendue *amulette*. Cette pièce qu'on a voulu rendre ridicule et qui est sublime, jette le jour le plus vif sur l'état de l'âme de Pascal pendant ses dernières années. Si on la lit avec attention, si l'on remarque qu'elle s'applique et s'étend à plusieurs époques successives, et que Pascal la porta sur lui très-long-temps, on se persuadera que si sa foi fut un mal funeste, il ne s'en douta pas, et qu'on ne sait où placer au milieu de ce chant de triomphe et de louanges, des cris de *misère et de désespoir*. »

De quelles apparences pourrait-on se prévaloir pour découvrir des traces de superstition dans l'écrit qui nous occupe ? Serait-ce de *certaines caractères remarquables*, comme dit l'*Histoire de Port-royal* ? Mais les autographes de Pascal renferment des caractères analogues, et un illustre écrivain nous parle des abréviations capricieuses de son écriture. Dira-t-on qu'on y lit de

(1) On n'a pu voir distinctement que certains mots de ces deux lignes, qui ne sont pas dans l'original en parchemin, mais dans celui qui est en papier.

(2) *Mélanges hist. et litt.*, tom. I, *Éloge de Pascal*, etc.

petites phrases coupées ou de simples mots? Pascal fixait souvent de cette manière ses souvenirs. Les mots isolés : *Machine*. — *Il a quatre laquais*, etc., — se trouvent dans ses manuscrits. Un mot lui rappelait un ordre entier d'idées. On en convient dans la *Revue des Deux-Mondes*. Nous opposera-t-on l'obscurité qui nous dérobe le sens complet de ces petites notes et de ces mots isolés? Mais des yeux non prévenus n'aperçoivent-ils pas, malgré cette obscurité, que, dans la nuit du 23 novembre 1654, si voisine de la seconde conversion de Pascal (1), dans cet intervalle qui s'écoula depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi, son intelligence fut inondée de flots de lumière et son âme pénétrée des plus vives ardeurs? Ces mots, *Certitude*, *certitude*, *sentiments*, *vue*, *joie*, *paix*, ne proclament-ils point les consolantes clartés de la foi; et ceux-ci : *Joie*, *joie*, *pleurs de joie*, les ineffables douceurs du retour vers Dieu? Ces mots : *Je m'en suis séparé*, *je l'ai fui*, *renoncé*, *crucifié*, ne trahissent-ils pas de profonds regrets; et ceux-ci : *Que je n'en sois jamais séparé*, de fermes espérances? L'anxiété qui accompagne la crainte de perdre la grâce, ne se révèle-t-elle point par ces mots : *Mon Dieu*, *me quitterez-vous*? Des résolutions pratiques ne sont-elles pas consignées dans ces paroles : *Dieu ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile*; *Renonciation totale et douce*? Le ravissement de l'âme à la pensée du bonheur éternel conquis par la lutte de la pénitence, ne tressaille-t-il point dans ces mots : *Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre*? Les derniers mots de cet écrit : *Noli obliviscar sermones tuos. Amen*, ne sont-ils pas l'expression d'une fidélité inviolable, comme ceux-ci : *Dieu d'Abraham*, *Dieu d'Isaac*, *Dieu de Jacob*; *non des philosophes et des savans*, placés au commencement, sont la formule abrégée d'une idée fondamentale que Pascal se proposait de développer dans son grand ouvrage?

(1) M. Sainte-Beuve prouve par deux lettres datées du 8 décembre 1654 et du 25 janvier 1655, qu'à cette époque la seconde conversion de Pascal s'était opérée.

La peine que prit Pascal , pendant huit ans , de coudre et de découdre le parchemin et le papier lorsqu'il changeait d'habit , a été présentée comme une marque de superstition. Un coup-d'œil jeté sur les lois de notre nature suffira pour expliquer sa conduite.

Un lieu particulier a-t-il été le théâtre d'un événement heureux ou malheureux pour nous ? Un instrument nous a-t-il servi à la défense légitime ou au crime ? Un jour s'est-il levé pour être témoin de notre joie ou de notre douleur ? La vue de ce lieu , de cet instrument , le retour de cette époque , éveillent nos souvenirs , excitent l'imagination et renouvellent les sentimens que nous avons éprouvés. Un papier a reçu les épanchemens de notre cœur , ou nous a transmis les épanchemens d'un autre. Sa vue nous transporte au moment même où nous nous livrions à ces épanchemens et où ces confidences nous étaient faites. Ce n'est pas tout ; si nous transcrivons nous-mêmes , plus tard , sur un nouveau papier , les sentimens confiés au premier lorsque notre âme les éprouvait , la vue du nouvel écrit ne produira pas la même impression. Telle est notre nature. Le cœur en a le secret , et nous ne pouvons nous séparer des signes précieux qui nous semblent continuer les émotions que nous avons goûtées. Les âmes pieuses ont cédé à cette loi , et en ont fait l'application à leur amour pour Dieu. Puisqu'il s'agit de Pascal , choisissons nos exemples dans Port-Royal. *Mademoiselle de Roannez avait coutume , toutes les fois qu'elle communiait , de renouveler le vœu (de chasteté) qu'elle avait fait , de l'écrire et de le signer. (Histoire de Port-Royal , tom. I , pag. 592.)* On exprima en présence de M. Le Maitre , quelques mois avant sa mort , le désir qu'il fût devant Dieu , *ni demi-mort , ni demi-vivant*. Ces mots furent pour lui *comme une flèche perçante*. Il les écrivit en gros caractères et conserva le papier. (*Mémoire de Fontaine* , édit. de 1758 , tom. II , p. 163.) Les philosophes du XVIII^e siècle auraient donc pu prétendre , s'ils y avaient été intéressés , que Mademoiselle de Roannez et M. Le Maitre portaient des amulettes. Ils auraient pu aussi en octroyer deux autres à Pascal. Après la guérison miraculeuse

de sa nièce , Pascal quitta son cachet et n'en voulut plus d'autre que celui qu'il se fit graver et qui représentait un ciel renfermé dans une couronne d'épines , avec ces mots de saint Paul : « *Scio cui credidi.* » (*Mémoires de Fontaine* , tom. II , pag. 134.) Madame Perrier , le soir de la mort de Pascal , trouva un petit écrit qu'il portait toujours sur lui , et qui commençait par ces mots : *Il est injuste qu'on s'attache à moi.* Elle comprit alors pourquoi son frère cachait , sous des manières froides , la tendresse de cœur qu'il avait réellement pour ceux que Dieu lui avait unis plus étroitement. (*Vie de M. Pascal* , pag. xcii , xcvi ; *Histoire de Port-Royal* , tom. IV , pag. 459.) Mais non , ni Mademoiselle de Roannez , ni M. Le Mattre , ni Pascal n'ont point porté d'amulettes. Ils conservaient avec un saint respect les signes propres à continuer les pensées qu'ils voulaient avoir toujours présentes , les sentimens qu'ils voulaient toujours éprouver , ou , pour parler la langue de Port-royal , les grâces dont ils voulaient profiter à chaque instant.

Concluons. La Vie de Pascal donne un démenti formel aux accusations de scepticisme , de fanatisme et de superstition intentées contre lui.

L'ABBÉ FLOTTES.

(*La suite à une autre livraison.*)

LA MÉDECINE

ET

LES POÈTES LATINS.



(Suite et fin.)

UN autre groupe de maladies a fixé l'attention des poètes, scrutateurs nés de la morale publique et des révolutions qui s'opèrent dans l'esprit et les habitudes de la société à laquelle ils appartiennent. La corruption des mœurs qui avait précédé la chute de la République romaine, se transforma en habitude enracinée, dès les premiers temps de l'Empire. Ses effets devaient réagir sur la santé générale, et, dès le règne d'Auguste, les poètes semblaient déjà prédire une prochaine dégénération des enfans de Rome. Horace y fait de nombreuses allusions dans ses odes; les Romains à venir lui apparaissent avec tous les traits d'une constitution appauvrie, suite inévitable des excès de leurs aïeux,

*Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiore.* (Ode vi, lib. in.)

Quelques années se sont à peine écoulées et déjà, sous les tableaux accusateurs de Perse et de Juvenal, le grand peuple, énervé par la servitude, le paraît davantage encore par les maladies que provoquent la débauche, le luxe, l'intempérance. Ces faux dieux, que l'homme encense dans sa jeunesse, pèsent douloureusement sur ses vieux jours et engendrent des maux inattendus. La muse de Perse exprime ce châtement avec assez d'amertume, pour que la leçon puisse servir, et avec assez de précision, pour que le médecin reconnaisse le résultat qu'il désigne :

Hic campo indulget : hunc alea decoquit : ille
In Venerem putret, sed qum *lapidosa chiragra*
Frerit articulos, veteris ramalia fagi,
Tum crassos transisse dies lucemque palestrem,
Et sibi, jam seri, vitam ingemuere relictam. (Sat. v.)

Les causes et les effets de la goutte sont clairement énoncés dans ces vers ; l'épithète *lapidosa* surtout, est caractéristique, et l'on ne pouvait guère exiger davantage du poète. Juvenal, sans mettre plus de précision, se montre toutefois plus fécond que Perse dans l'énumération des maux de la vieillesse :

Morborum omne genus. Quorum si nomina quæras :
.....
Ille humero, hic lumbis, hic coxâ debilis ; ambos
Perdidit ille oculos et luscis invidet : hujus
Pallida labra cibum accipiunt digitis alienis.
.....
..... Sed omni
Membrorum damno major dementia. (Sat. x.)

Et le poète satirique achève de dérouler le catalogue des infirmités qui attendent l'homme au déclin de sa vie ; leur dénombrement est peu instructif au point de vue technique, mais il prouve que le nombre et la nature de ces affections physiques étaient assez apparens pour frapper l'imagination et pour susciter la recherche de leur cause générale. On ne pouvait hésiter à l'attribuer à l'extension d'un luxe corrupteur, et cette origine même en rattachait l'énoncé aux leçons morales dont les poètes ont toujours accepté la mission.

Il est une catégorie spéciale de ces maladies, dont on retrouve une mention plus fréquente dans leurs écrits. Ce sont les *affections cutanées*, qui prirent alors un développement insolite et auxquelles nous devons un examen particulier. Ces affections, à peine mentionnées par les poètes grecs, sont au contraire souvent indiquées par les poètes latins. Il paraît, d'après les recherches de Vicq-d'Azyr, que les anciens habitans de la Grèce en étaient à peu près exempts. Homère n'en a point parlé dans son Odyssée, où il a rappelé cependant la plupart des maux auxquels sont exposés les gens qui vivent dans la misère. Hésiode n'en fait aucune mention ; Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile les regardaient comme des fléaux réservés aux Barbares, comme des fruits impurs du luxe asiatique; M. Alibert fait remarquer qu'au temps d'Hippocrate même, on les envisageait comme des phénomènes rares. Les seuls esclaves en étaient atteints dans l'ancienne Rome. Ce ne fut qu'au déclin de la république, que la dépravation des mœurs, entraînant celle de la santé, le corps se couvrit de stigmates honteux ; et l'art de la Cosmétique, contre lequel Galien s'est tant élevé, fut un nouveau mal ajouté à ceux qu'il prétendait guérir.

Il n'est donc pas étonnant que la fréquence de ces affections dont les progrès coïncidèrent précisément avec la plus belle époque de la littérature romaine, ait été dévoilée par elle. Outre que leur siège extérieur en rendait l'observation plus facile, les formes hideuses, les tristes résultats de ces maladies, se pretaient souvent aux descriptions poétiques, et elles devaient reparaitre dans l'histoire des dégradations de mœurs. Les affligés stigmates que l'on découvrait sur les populations, avaient trop d'évidence pour être oubliés : l'épigramme si libre, si personnelle alors, semblait se complaire dans la révélation des signes indélébiles que la maladie imprime sur la face humaine ; la satire trouvait dans leur description une leçon salutaire. Les poètes, qui n'ont pas reculé devant l'idée de remuer la boue qui

souille trop souvent la passion qui devrait rester la plus noble , n'ont trouvé que trop d'occasions de révéler des vérités accusatrices. Les poètes didactiques ont fait naturellement intervenir , dans leurs œuvres sévères et relevées , le tableau de certaines affections que la nourriture , les influences des saisons , celles des localités font développer , et dont l'action se traduit par des caractères extérieurs. D'autres encore ont semé dans des écrits variés dans leur but ou leur forme , des documens utiles à recueillir. Leur ensemble se rapporte à un groupe naturel de maladies dont Ovide est venu , pour ainsi dire , formuler la thérapeutique populaire, en publiant un poème sous le titre de *Medicamen faciei* , dans lequel il enseigne les moyens d'effacer les traces disgracieuses qui déparent le visage.

Mais , avant d'esquisser les traits principaux de ce genre d'affections , empruntons à Virgile quelques détails sur une lésion de nature différente , et qui ne trouve place ici , qu'en raison de son siège extérieur.

La dénomination toute métaphorique d'*ignis sacer* , a été appliquée à plusieurs maladies accompagnées d'une sensation brûlante et d'une origine mystérieuse. Il est , du moins évident , que les médecins de l'antiquité ont compris , sous ce nom , des maladies très-distinctes , et qui n'avaient de commun que la sensation d'ardeurs qu'elles occasionaient. C'est ainsi , par exemple , qu'on a assimilé l'érysipèle à la pustule maligne , bien qu'il existe des différences fondamentales entre ces deux affections. Une remarquable description faite par Virgile , peut contribuer à élucider le sens de ces mots , en faisant connaître par des caractères bien tranchés , que l'*ignis sacer* se rapporte d'une manière non équivoque à la *pustule maligne* , affection qui , à son époque , comme à la nôtre , était connue et redoutée des personnes que leur profession expose à manier les dépouilles des animaux. Le commentaire médical de l'épisode qui termine le 3^e livre des Géorgiques , conduit presque inévitablement à cette croyance.

L'auteur des Géorgiques , après avoir décrit en vers admi-

rables une épizootie générale , qui moissonnait toute espèce d'animaux , s'exprime de la manière suivante :

Verum etiam, invisos si quis tentarat amictus,
Ardentes papulæ , atque immundus olentia sudor
 Membra sequebatur ; nec longo deinde moranti
 Tempore , contactos artus *sacer ignis* edebat.

Les papules brûlantes et le *feu sacré* qui dévore les membres des imprudens poussés par la cupidité , à tirer parti des dépouilles des animaux , nous rappellent à la fois les apparences physiques de la pustule maligne et son origine par contagion , qui est un de ses caractères les plus importants. Ces indications suffiraient au besoin pour écarter toute idée relative à l'érysipèle , puisque cette affection n'est point contagieuse et ne présente aucun relief prononcé au-dessus de la peau. Mais le doute est plus sûrement détruit , quand on analyse la nature de la maladie observée par Virgile sur les animaux. Cette description , dans laquelle on a voulu voir une peste et qu'on a comparée à celle de Lucrèce , est bien loin d'être aussi vague que ce que le ferait croire l'oubli dans lequel les hommes de l'art paraissent avoir laissé ce précieux document. La véracité de l'observateur se fait jour à côté des belles fictions que le poète a semées dans sa description. Rien d'important n'est oublié. Virgile trace un portrait assez fidèle , assez précis , pour qu'on puisse dénommer sûrement la maladie , apprécier ses causes , ses symptômes et ses résultats.

L'étiologie de l'affection charbonneuse des animaux dont l'influence se fait ressentir sur l'homme , en provoquant , par contagion , le développement de la pustule maligne , se résume dans l'action prolongée d'une chaleur brûlante et dans la corruption des pâturages ou des eaux qui servent à désaltérer les troupeaux. C'est vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, que ces pernicieuses influences s'exercent avec le plus d'énergie. Virgile n'a rien omis dans ce tableau étiologique.

Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
 Tempestas , totoque autumnî incanduit æstu ,
 Et genus omne neci pecudum dedit , genus ferarum
 Corruptique lacus , infecit pabula tabo.

Les symptômes ne sont pas tracés avec moins de précision. Ce sont d'abord des phénomènes généraux caractérisés par la prostration des forces et la stupeur, par un trouble profond de toutes les fonctions ; les animaux chancellent, tombent, font de vains efforts pour réagir contre le mal ; puis des sueurs visqueuses et partielles, des suffusions sanguines ou même des hémorrhagies spontanées se déclarent. Le poète latin reproduit non-seulement tous ces caractères, mais il sait en rendre l'énoncé bien touchant et nous intéresser pour la victime du fléau qu'il dépeint. C'est le noble compagnon des travaux de l'homme, c'est le cheval qui devient le sujet de sa description, où brille une étonnante richesse d'harmonie imitative.

*Labitur infelix, studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur et pede terram
Crebrâ ferit, demissæ aures ; incertus ibidem
Sudor.....*

S'agit-il d'exprimer la sécheresse et la rigidité particulière de la peau, le poète y réussit avec une perfection que les rhéteurs ont érigée en exemple :

*.....Aret
Pellis et ad tactum tractanti dura resistit.*

Faut-il dépeindre un paroxysme, c'est avec un bonheur complet d'expression et une nouvelle vérité dans les traits, que Virgile s'énonce.

*Sin in processu cœpit crudescere morbus :
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdum gemitu gravis ; imaque longo
Illia singultu tendunt ; it naribus ater,
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.*

Les symptômes généraux de l'affection charbonneuse des animaux précèdent l'affection locale, tandis que, dans la pustule maligne, la maladie est primitivement locale, et ce n'est que plus tard qu'elle se généralise en s'aggravant. Cette distinction si importante, qu'on n'est arrivé à formuler avec certitude que dans ces derniers temps, à l'aide d'une observation attentive, semble avoir été pressentie par Virgile. Si on avait médité tous les détails de son épisode, on aurait pu du moins y trou-

ver un indice propre à guider , dans ce genre de recherches , et la science n'aurait peut-être pas attendu si long-temps la solution de la difficulté que nous rappelons ici. Lorsque l'auteur des *Géorgiques* fait remarquer que l'enchaînement des symptômes n'était pas uniforme :

Nec via mortis erat simplex ,

ne dirait-on pas qu'il veut préalablement indiquer l'existence de plusieurs périodes dans la maladie ? D'abord , la cause du mal s'exprime par une sensation brûlante qui parcourt le trajet des veines dans les membres :

Igneæ venis

Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus ;

et plus tard , à cette fièvre succédait le poison d'une liqueur mordante qui dévorait les parties où elle était épanchée.

*Rursus abundabat fluidus liquor omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.*

En faisant la part du langage poétique , qui sans doute a placé ici le mot *ossa* par une de ces métonymies si fréquentes dans la langue latine , on y voit l'expression d'un fait bien important qui confirme , dans la pensée , que Virgile possédait de véritables notions scientifiques , et qu'on gagne beaucoup à les chercher dans ses œuvres , cachées sous le charme des vers. Il n'est pas jusqu'à l'altération du sang qui se produit dans l'affection charbonneuse , qui n'ait trouvé place dans son épisode. L'anatomiste croit l'avoir découverte de nos jours avec le scalpel ; Virgile l'avait déjà signalée sous le couteau du sacrificateur.

*At vix suppositi tinguuntur sanguine cultri
Summaque jejuna sanie infusatur arena.*

On voit donc , par les citations que nous venons de rapporter , que l'ensemble de ces caractères relatifs à l'affection charbonneuse des animaux , éclaire sur la notion de la pustule maligne et sur la véritable valeur des mots *ignis sacer*. Il est possible qu'on les ait abusivement appliqués à l'érysipèle , à l'*herpès zoster* , ou à quelques autres maladies ; mais la corrélation des détails descriptifs énoncés par Virgile , devient un fil

conducteur dans le dédale synonymique des livres de médecine. Quand les traditions de la science, loin de simplifier la recherche de la vérité, l'ont, au contraire, embarrassée par l'adjonction d'opinions variées et fréquemment contradictoires, c'est en dehors d'elles qu'il faut chercher de nouveaux élémens de conviction ; c'est quelquefois dans l'opinion populaire qu'il faut aller retremper ses croyances. Or, Virgile nous fournit des garanties suffisantes de vérité : ses récits peuvent être considérés non-seulement comme l'expression des notions générales de son époque, mais encore comme le fruit d'une observation éclairée. Nous n'avons pas hésité à recevoir, d'une source si féconde, les motifs qui nous ont porté à fixer le sens d'une expression jusqu'ici mystérieuse, comme la nature de la cause à laquelle elle fait allusion.

Passons à la description d'une nouvelle maladie, à laquelle nous conserverons son nom primitif de *scabies*. Nous savons que le lecteur français veut être respecté, et nous n'aurions jamais osé faire descendre ses regards sur cette petite misère de la vie humaine, si l'histoire des mœurs de Rome, tracée par les poètes, ne nous avait démontré, par le nombre des passages où il en est question, que la société de cette époque en était réellement affligée. On ne peut douter, par diverses considérations, que cette maladie ne fût très-répendue. L'esprit mythologique, qui divinisait tout ce qui faisait impression sur l'âme ou sur le corps, avait consacré sa puissance, comme il avait reconnu celle de la fièvre : un culte et des autels témoignaient de la crainte et du respect qu'inspiraient ces deux maîtres. C'est du moins ce que nous enseigne Aurelius Prudentius, dans ses *Hamartigenia*.

Par furor illorum quos tradit fama dicatis
Consecrasse deos febrem scabiemque sacellis.

Horace nous démontre aussi, par divers fragmens de ses œuvres, que la *scabies* devait être une maladie fort commune. On trouve, dans son art poétique, la reproduction d'un pro-

verbe qui infligeait le souhait de son développement, à celui qui, dans une lutte, montrait le moins de mérite :

Ego mira poemata pango :
Occupet extremum *scabies* : mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sane nescire fateri.

Le langage vulgaire renouvelle quelquefois encore ce proverbe traditionnel, et nous pourrions nous appuyer de sa signification pour fixer le véritable sens de la *scabies* des Latins. Le docte Lorry pense que cette expression est indéterminée, et, après maints commentaires sur le texte des divers écrits médicaux qui s'y rapportent, il l'applique lui-même à toutes les affections prurigineuses de la peau. Il est certain que, si l'on s'en réfère exclusivement au texte de Celse, la difficulté parait insoluble. Celse la range parmi les affections pustuleuses, et donne au mot pustule une acception très-étendue ; mais, la généralité du sens de cette expression fait un contraste trop complet avec la signification restreinte qu'on lui donne aujourd'hui, pour qu'on puisse y prendre des argumens favorables ou contraires à sa détermination. Celse confond plusieurs espèces morbides dans le même genre. Or, ce n'est pas le genre qui nous intéresse, mais l'espèce elle-même. Que signifie le mot *scabies* ? Fait-il allusion à toutes les maladies cutanées accompagnées d'une sensation prurigineuse, ou désigne-t-il l'une d'elles en particulier ? Les documens fournis par les poètes résoudront pleinement la question, ainsi que nous le verrons bientôt en prouvant que c'est de la *gale* qu'il s'agit. Guy de Chauliac, célèbre médecin de Montpellier, au ^{xiv}^e siècle, est le premier qui ait rassemblé tous ses caractères d'une manière bien précise ; mais on lui a fautivement rapporté la véritable notion de son existence : M. Dezeimeris a démontré, par des recherches suivies et une érudition peu commune, qu'elle avait été nettement distinguée dans les livres hippocratiques, dans divers passages de Théophraste, de Galien, et plus tard, de Paul d'Ægine et même des médecins arabes. Seulement, l'exposition des faits qui s'y rapportent est morcelée, et chaque document isolé peut

laisser quelques doutes. Leur réunion donne au fait médical une entière clarté, et cette synthèse forme sans doute le principal mérite de la description de Guy de Chauliac. Les poètes latins ont fourni, de leur côté, un contingent partiel, qui, réuni aux documens recueillis dans les écrits médicaux, achève de fixer sur la véritable nature de la maladie, et de démontrer qu'elle devait être répandue. Les indications, tirées des sources littéraires, nous paraissent si démonstratives que, s'il fallait déterminer leur valeur comparée à celle des données consignées dans les livres de la médecine antique, nous n'hésiterions pas à leur accorder plus de confiance. On pourrait composer l'histoire de la maladie psorique, en ajustant avec méthode les divers passages qui s'y rapportent.

La propriété contagieuse forme son caractère le plus important, on peut même dire spécifique, puisqu'il sert à la distinguer des autres maladies qui lui ressemblent par la nature des symptômes, par la forme particulière des petites saillies cutanées qui en dévoilent l'existence aux yeux, et enfin, par l'analogie des moyens de traitement. Or, cette propriété contagieuse est indiquée d'une manière parfaitement claire; soit qu'on la désigne directement, soit qu'on y fasse allusion par des comparaisons ou des métaphores qui l'établissent avec non moins d'évidence. Juvenal, dans sa 2^e satire, voulant exprimer que le luxe s'était répandu par une imitation malheureuse, a comparé la propagation de ce vice de la société à une sorte de contagion morbide:

Dedit hanc contagio labem,
Et dabit in plures : sicut grex totus in agris
Unius scabies cadit et porrigine porci,
Uvaeque conspecta livorem ducit ab uvâ.

Horace est bien plus explicite. Il parle de l'homme et dit qu'il faut être bien fou pour ne pas éviter avec soin le contact de celui qui est en proie à une pareille maladie.

.... mala quem scabies aut morbus regius urget
Aut fanaticus error.....
..... tetigisse timent fugiuntque.....
Qui sapiunt.....

L'auteur de l'art poétique aurait donné une précision plus complète à son opinion, s'il n'avait pas assimilé à la propriété contagieuse de la scabies, celle de la jaunisse, qu'il désigne sous le nom de *morbus regius*. On ne peut guère comprendre l'origine de ce préjugé populaire, qui prescrivait de fuir les personnes atteintes de jaunisse; et ce bizarre précepte jetterait quelques doutes sur l'opportunité de celui qui concerne la scabies, si Horace n'y revenait à plusieurs reprises, et ne prouvait, en d'autres endroits, que sa conviction était faite à cet égard. Lorsqu'il s'adresse à Iccius, coupable d'avarice (Epist. XII, lib. I.), en dépit des leçons qu'il devrait prendre d'une sage philosophie, il lui reproche de ne point échapper à l'appât contagieux du gain, malgré sa science et l'élévation de ses idées.

Cùm tu, inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvum sapias, et adhuc sublimia cures.

Au reste l'idée de la contagion était tellement répandue, que l'expression même qui servait à désigner la maladie, emportait avec elle le sens d'un vice communicable, et qu'on s'en servait pour exprimer qu'une substance avariée corrompait toutes celles qui la touchaient. Le blé gâté, dont le contact propageait l'altération au blé sain, recevait l'épithète de *scabiosus*, comme on peut le voir dans les vers suivans de la satire 5^e de Perse :

Libertate opus est : non hac, quam ut quisque Velinã
Publius emeruit, scabiosum tesserulã far
Possidet.

Les symptômes de cette maladie sont d'une évidence très-prononcée, et provoquent les patients à des mouvemens qui trahissent la nature de leur mal. Mais, quel que soit le mystère dont on s'efforce de l'environner, la sensation qu'elle détermine suscite des instincts dont l'accomplissement involontaire la dévoile. Cette lutte plaisante entre le besoin et la honte ne pouvait échapper à l'épigramme; Martial se promet de ne pas y succomber. (Epig. 61, lib. V.)

Nos hac à scabie tenemus ungues.

La sensation intime qui l'accompagne a été signalée avec beaucoup d'énergie par Macer Floridus. Nos livres de médecine n'offrent aucun tableau plus véridique. Quelles expressions françaises peuvent rendre le

Pruritus mordax scabiesque cutis laceratrix ?

Le besoin impérieux de substituer à une sensation morbide une sensation artificielle moins pénible , était si bien connu des Latins , qu'ils l'appliquaient métaphoriquement à certains désirs purement moraux. Aurelius Prudentius lui compare le besoin de parler quand il convient de se taire.

*Quisquis tacendi intemperans
Silenda prurit prodere ,
Vexatur et scalpit jecur
Scabiemque cordis sustinet.*

Le siège ordinaire de la maladie n'a point échappé à la sagacité des observateurs dont nous reproduisons le langage ; on sait que c'est autour des articulations ou sur les tégumens de l'abdomen que ses manifestations ont lieu le plus ordinairement. Martial ne repousse pas l'occasion de l'indiquer dans ses vers :

*Prurit tamen usque ad umbilicum ;
O quantâ scabie miser laborat !*

Les poètes avaient si bien analysé l'affection psorique , qu'ils avaient distingué ses divers degrés , et reconnu qu'elle avait une gravité d'autant plus prononcée, qu'elle était plus ancienne. Le même Martial ajoute que la vétusté de cette affection lui imprime un caractère de ténacité, qui donne aux besoins qui s'y rapportent plus d'empire qu'à la volonté. S'adressant à une certaine Paulla , il lui dit que c'est en vain qu'elle forme un projet, le caractère invétéré de sa maladie l'empêchera de l'accomplir. (*Epig. 8, lib. vi.*)

Prohibet scabies ingeniumque vetus.

Les autres influences qui en accroissent la gravité se retrouvent encore parfaitement indiquées dans des écrits poétiques. La misère , la malpropreté , l'usage d'une nourriture insuffisante et malsaine qui changent le caractère de l'affection psorique ,

qui activent sa dégénération et font tomber peu à peu l'économie dans une débilité profonde, sont indiqués avec beaucoup d'énergie et de vérité par Serenus Sammonicus :

*Illotus sudor et inopia nobilis escæ
Sæpè gravi scabie correptos asperat artus.*

Si l'on conservait quelques doutes sur l'identité de signification de la *ψωρα* des Grecs, de la *scabies* des Latins, et de l'affection dont nous venons de retracer les principaux caractères on ne pourrait récuser les conséquences d'une nouvelle analogie, par laquelle nous terminerons ce commentaire déjà trop long : c'est l'analogie du traitement. Serenus ne fait qu'indiquer un seul moyen thérapeutique :

Ergo prodest lutum membris adhibere fricatis.

Mais Virgile en signale plusieurs avec son élégance et son exactitude accoutumées, dans le 5^e livre des Géorgiques. Nous ne saurions trop faire remarquer ce fragment de l'illustre poète : bien qu'il se rapporte à un mal qui ravage les troupeaux, les traits par lesquels il le caractérise sont trop précis, et les moyens de guérison dont il enseigne l'usage, trop semblables à ceux que l'on emploie aujourd'hui pour dissiper la maladie psorique chez l'homme, pour qu'il soit possible de méconnaître leur identité. Les pratiques les plus modernes, les modifications qu'une des idées réputées nouvelles a introduites dans le traitement, tout est retracé dans Virgile, avec une précision essentiellement médicale. Les bains, les frictions, l'usage des corps gras, du soufre, de l'huile, du goudron ; rien ne manque à cette thérapeutique aussi variée qu'efficace.

*Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies
.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurcæ,
Et spumas miscent argenti ac sulfura viva,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras
Scillamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.*

Il nous serait facile de grossir ces citations en poursuivant le dénombrement des maladies cutanées. C'est un des sujets sur lesquels la poésie latine s'est jetée avec une étrange prédilection. Les plus repoussantes infirmités humaines ont passé sous la plume des poètes. Martial surtout s'est complu dans la description de certaines d'entre elles, avec un coupable abandon. Nous nous garderons bien de reproduire ici, la narration des turpitudes fort à la mode dans son siècle corrompu ; quelques lumières nouvelles qui pussent surgir de l'interprétation de ses vers et de ceux du licencieux Catulle, pour prouver les rapports des symptômes qu'ils indiquaient avec ceux dont la description a immortalisé Fracastor, nous n'irons pas exhumers ces immorales inspirations du tombeau où la pudeur et le bon goût les ont ensevelies. En dehors d'elles, la poésie latine nous fournira encore quelques exemples de malheureuse diversité que les affections de la peau avaient revêtue chez les Romains.

L'*éléphantiasis*, ou la lèpre, cette maladie qui, selon l'énergique expression de de Pons, en veut moins à l'existence qu'à ses formes, et fait plutôt consister son triomphe à dégrader qu'à détruire, resta long-temps inconnu en Italie. Au temps de Lucrèce, il paraissait encore relégué en Égypte, sa patrie primitive, comme l'attestent les deux vers suivans de ce poète :

Est elephas morbus qui prætor flumina Nili
Gignitur Egypto in medio nec præterea unquam.

Mais, son apparition ne tarda pas à se faire chez les Romains. Émilien Macer lui consacre plusieurs détails dans le poème que nous avons déjà cité. L'aspect de l'éléphantiasis dégrade tellement les organes affectés, qu'ils deviennent méconnaissables. Cet horrible changement fit naître l'idée d'une cause spéciale, dont la gravité devait être plus puissante que celle des causes ordinaires des maladies, puisqu'elle produisait la perte complète de la forme humaine. C'est, sans doute, ce qu'a voulu exprimer Émilien Macer, lorsqu'il a donné l'étymologie du nom par lequel on désigne cette espèce de lèpre, dont les exemples sont assez rares de nos jours.

Est lepræ species elephantiasisque vocatur ,
 Quæ cunctis morbis major sic esse videtur
 Ut major cunctis elephas animalibus extat.

On retrouve encore , dans l'œuvre d'un poète latin , l'indication d'une maladie affreuse , qui a fait le tourment de plusieurs personnages célèbres de l'antiquité et des temps modernes. C'est le *morbus pedicularis* , affection physique dont le nom seul inspire de la répugnance et de la terreur. Cette maladie était connue des Romains , bien que Celse n'en ait pas fait mention ; mais Plutarque la signale dans la vie de Sylla , et cite plusieurs hommes illustres qui en sont morts. Voici en quels termes Serenus Sammonicus s'exprime à ce sujet , en rappelant le sort malheureux du tragédien Phérecyde et de Sylla :

Si quis non paveat Pherecidis fata tragædi ,
 Qui nimio sudore fluens animalia tetra
 Eduxit , turpi miserum qui morte tulerunt.
 Sylla quoque infelix fati langore peresus
 Corruit et fædo vidit sese agmine vinci.

Le même auteur se livre à l'énumération d'une foule d'autres maladies cutanées , pour lesquelles nous ne pouvons que renvoyer à son œuvre , précieuse à plus d'un titre pour la médecine.

Il est évident que les indications que nous devons aux poètes latins sur diverses maladies , représentent une face de la vie des Romains , et produisent quelquefois de curieux documens biographiques. Toutes ces révélations composent des élémens pour une histoire intime ; elles sont le complément des détails de mœurs que les historiens nous ont transmis. Ces derniers se sont bornés à constater les vices physiques enracinés dans la société , sans les désigner individuellement ? Mais la poésie , prenant la forme de la satire ou de l'épigramme , n'avait rien à ménager. Étrangère à ce sentiment répulsif qui nous porte aujourd'hui à jeter un voile sur des maux dont la publicité double les afflictions de celui qui en est dévoré , la satire ne déguisait rien. Les personnalités les plus outrageantes y étaient

prodiguées, la vérité y était désignée par son nom, et comme si la laideur physique constituait toujours devant elle un symptôme de la laideur morale, les défauts du visage étaient invectivés comme les vices du cœur ou les travers de l'esprit. Aux yeux des impitoyables censeurs des vices, ceux du corps et de l'âme étaient groupés dans un système commun; un même ulcère rongait les deux élémens de l'homme. Cette conviction a valu aux moralistes d'utiles documens et aux médecins des matériaux intéressans : une rapide indication de ces données complètera cette série sommaire sur le sujet qui nous a occupé.

Il n'est pas de petit défaut dans les formes, il n'est pas de disgrâce naturelle que la satire, l'épigramme ou la comédie n'aient osé reprocher ouvertement. La mordante leçon de Juvenal tombe sur Ficinus, et lui recommande des'adresser à Archigène, pour délivrer son visage des excroissances qui le déparent.

Ocyus Archigenem quære atque eme quod Mithridates
Composuit, si vis aliam decerpere ficum,
Atque alias tractare rosas. (Sat. XIV, v. 252.)

Il est à présumer que l'auteur latin veut désigner ces saillies disgracieuses que l'on observe quelquefois sur le visage des individus affectés de couperose, et dont les joues et le nez, d'une teinte pourprée, s'enlaidissent par un développement démesuré du dernier organe. M. Alibert attribue aux résultats de cette maladie la plaisanterie d'un poète sur le nez de Pompilius :

Pompilio est nasus cubitos tres longus et unum.

L'invective personnelle poursuit ses attaques inciviles : Perse parle de *Gente hircosâ centurionum*. Martial, voulant réprimer l'indiscret empressement des faux amis qui venaient l'embrasser, rappelle amèrement à l'un d'eux, que son visage dégoûtant n'aurait pas dû lui laisser oublier les maux qui le souillent.

Ulcus acre, pustulæve lucentes
Et triste mentum sordidique lichenes. (Epigr. 99, lib. XI.)

Horace ne se gêne guère moins, et, dans sa deuxième satire,

où il cherche à prouver qu'il y a certains défauts de l'esprit qu'on ne peut dissimuler, il soutient la même thèse pour les vices du corps ; témoins Rufillus et Gorgonius :

Pastillos Rufillus olet , Gorgonius hircum.

Ailleurs , il rappelle à Crispinus qu'il a mal aux yeux :

Ne me Crispini scrinia lippi

Compilasse putes.

Et lui-même parle de sa *lippitudo* , en plusieurs endroits de ses ouvrages. Plaute qui veut mettre en relief tous les ridicules , ne se borne pas à peindre sur la scène , les travers de caractère , son but est de faire rire aux dépens des défauts des hommes , quels qu'ils soient. Il est peu d'auteurs qui aient mis à profit autant que lui les maux de notre pauvre espèce , pour les offrir en risée aux spectateurs : on dirait qu'il en a fait une étude particulière , comme médecin , afin de mieux s'en moquer , comme auteur comique. Voyez comment il trace en quelques lignes tous les résultats d'une violente colère , à la suite de laquelle la peau prend une couleur jaune-verdâtre (Dans les *Captifs* , act. 5 , sc. 4) :

Ardent oculi. Fune opus est , Hægio
Viden tu illi maculari corpus totum maculis luridis
Atrabilis agitat hominem.

Il indique le même effet dans les *Menechmes*. (Act. V, sc. 2.)

Viden tu illi oculos virere ? Ut viridis exoritur colos
Ex temporibus atque fronte !

Ailleurs , ce sont différentes formes d'aliénation mentale qu'il rappelle avec assez d'ironie ; d'autres fois ce sont des difformités. Les louches , les boiteux (*vari et valgi*) , les individus atteints de glaucôme ou d'ægilops paraissent à leur tour sur la scène , et doivent , aux yeux de Plaute , éveiller l'hilarité. Nous ne ferons pas subir au lecteur l'ennui de ces citations , auxquelles nous ne trouvons pas tout le comique que leur attribuait sans doute l'auteur latin , et qui d'ailleurs s'écartent du genre descriptif où se trouve le véritable intérêt médical. Nous pouvons renvoyer les curieux aux œuvres mêmes de Plaute , ou aux écrits

de Zacchias, qui en a extrait la plupart des fragmens qui se rattachent plus ou moins directement à la médecine.

Quelque imparfait que soit l'assemblage que nous venons de présenter, il doit suffire cependant pour établir que l'union mythologique que les Anciens supposaient entre la médecine et la poésie, s'exprimait chez eux par une alliance réelle ; le même Dieu protégeait la lyre et la coupe remplie du breuvage salulaire. Aussi, les poètes comme pour ne pas rompre ce lien primitif, puisaient-ils, dans la médecine, des connaissances propres à soutenir leurs inspirations. Nous n'avons cherché à démontrer ce fait, que par des traits relatifs à l'histoire même des maladies, c'est-à-dire, à la partie la plus intrinsèque de l'art de guérir ; mais il est évident qu'en dehors de la médecine proprement dite, et en ne considérant que les sciences qui lui apportent leur tribut, telles que l'hygiène, la physiologie, l'histoire naturelle, nous aurions pu rassembler encore de nouveaux documens. Ovide, Virgile et surtout Lucrèce, nous auraient fourni des matériaux sans nombre. La science de l'homme n'est point rebelle à la traduction artistique, ni dans sa partie abstraite, ni même dans certains de ses détails techniques. Un écrivain d'un mérite supérieur, M. le professeur Lordat, a prouvé, avec son érudition accoutumée, que la peinture avait pu rendre des services à la médecine, en reproduisant, par des traits véridiques ou par des emblèmes, tantôt le caractère général, tantôt les faits particuliers de cette science. La poésie peut bien avoir, sous ce rapport, le pouvoir de la peinture ; elle possède même des ressources plus variées et des moyens plus directs pour exposer les principes d'une science en traits brillans et hardis qui les gravent profondément dans l'esprit. Quelques formules du sentencieux Ovide sont citées avec respect par les médecins. La poésie ne doit pas même renoncer à sa puissance d'imitation, lorsqu'il s'agit de rendre sensibles, par l'art descriptif, certains caractères d'une ma-

ladie ; plusieurs des citations latines qui précèdent le prouvent suffisamment. Si divers essais de ce genre ont été infructueux dans notre langue , c'est peut-être la faute de celle-ci , c'est plus probablement encore la faute des auteurs ; mais assurément ce n'est pas celle du sujet. Le génie lui-même ne s'éteint pas en s'attaquant à pareille matière. Pourquoi la poésie perdrait-elle son charme et son intérêt , lorsqu'elle consent à retracer des faits que l'opinion commune , se parant des prétextes du goût , ne repousse peut-être que parce qu'ils réveillent de tristes souvenirs ?

F. BOUISSON ,

Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

CRITIQUE THÉÂTRALE.

LES MOYENS DANGEREUX , *comédie en 5 actes et en vers* ,
par M. Léon GUILLARD , de Montpellier.

A M. Paulin BLANC.

Paris , le 10 novembre 1843.

Je viens d'assister , Monsieur , hier au soir , à une tentative noble , grande , hardie , d'un de vos compatriotes , — à un spectacle rare et émouvant : — celui d'un homme jeune encore (qui promet d'avoir du talent) , aux prises avec la vieille comédie en cinq actes et en vers , cette chose usée , rapiécée et râpée , autant que chose peut l'être. En effet , Monsieur , la centenaire Thalie est aujourd'hui un personnage presque mort , au manteau , ou plutôt au suaire déchiré , troué , irraccommodable. Ses valets ont disparu ; ses financiers les ont suivis ; ses vieux marins , à force de naviguer sur toutes les mers , ont passé le fleuve Achéron , et ses commandeurs voguent depuis long - temps à pleines voiles sur celui de Léthé. Quant aux oncles d'Amérique , aux Turcarets , aux Frontin , aux Chevaliers à la mode , aux Géronte , aux Madame la Ressource , hélas ! hélas ! que vous en dire , Monsieur ? Ils ont eu , comme la rose de Malherbe , *le pire destin*. Ils sont morts et bien morts (ainsi qu'on meurt par suite d'une révolution) , sous un changement total des mœurs , des idées , des faits , c'est-à-dire , d'une manière plus complète , plus assurée , sinon , plus irrémédiable et plus prompte , que sous le triangle d'acier , cette terrible épée de l'Alexandre populaire qui tranchait

tous les nœuds gordiens , et qui tuait si bien , à cet effet , avec une superbe indifférence , les poètes et les rois.

Pour le vers classique , j'imagine qu'il a fidèlement suivi ses héros dans la tombe. Un moment ressuscité sous le faux éclat de l'école impériale , on le vit se draper fièrement dans la toge grecque et romaine , étaler sa rime monotone , scander imperturbablement sa césure , et nous montrer sur la scène d'incroyables Artaxerces , de fabuleux Léonidas , des Sylla allégoriques qui essayaient , mais en vain , de se grandir en se hissant sur le souvenir de Ste-Hélène , comme sur un piédestal gigantesque ; rien n'y fit. — L'heure fatale avait sonné. Le vieil échafaudage dramatique de la Renaissance , poli sous Louis XIV , perfectionné et étendu sous Voltaire , s'écroula , comme devant lui , il y a un peu plus de trois cents ans , s'étaient écroulés les mystères.

Depuis lors , mille tentatives , quelquefois heureuses , souvent maladroites et prématurées , presque toutes respectables à force de courage et de hardiesse , ont eu lieu. Le drame , chez nous , a pris toutes les voies ; il s'est emparé de tous les sujets ; il a creusé tous les sillons , sondé toutes les profondeurs , interrogé toutes les plaies de l'âme et du cœur. Au lieu de s'en tenir aux routes battues , nous l'avons vu étudiant les littératures voisines , imiter Byron et Shakespeare , Caldéron et Goëthe , Schiller et Lope de Véga , pour nous apparaitre successivement , satanique avec don Juan , rêveur avec Chatterton , fougueux avec Hernani , — terrible , emporté , lamentable avec Angélo , Lucrèce , Marie Tudor. Et , on peut le dire , aujourd'hui , sans crainte d'être démenti , car la raison publique est là : chacun des pas qu'a faits le drame en nos quinze dernières années , fut marqué par une conquête , par un progrès ; — la conquête eut lieu sur les préjugés du public , le progrès fut tout au profit de la liberté dans l'art.

Pendant ce temps , Monsieur , que faisait la comédie ? Elle se taisait , ou du moins elle cédait sa place au vaudeville , cette fausse monnaie de Molière et de Régnard , si difficile , pourtant , à frapper d'un coin durable , malgré sa facilité apparente. Certes , les colonels de M. Scribe et ses fils et neveux de pairs de France , ne manquent ni d'esprit , ni de marivaudage ; les roués de M. Ancelot , ses comtesses à poudre , à paniers et à talons rouges , sont à la fois ingénieux et ressemblans ; mais ce n'est pas là la comédie franche , hardie , sociale de Molière , qui sàpe les abus , fronde les vices , critique les mœurs avec toute la joyuseté des piliers des halles , sous lesquels était né le grand comique , et qui cisèle en vers d'airain , comme autant d'immortelles statues , les grands caractères qui se partagent le monde : tels l'Avare , Tartufe , Célimène , etc.

D'où il suit , Monsieur , qu'en voyant votre jeune et hardi com-

patriote, cet homme, d'ordinaire, si modeste et si calme, à l'œil penseur et réfléchi, au cœur honnête et droit, à la parole tranquille, s'avancer d'un pas audacieux vers la porte de ce redoutable sanctuaire qui s'appelle *la Comédie*;—sanctuaire interdit à la foule (*oli profanum vulgus et arceo*). je tremblais de tous mes membres. Blotti dans le fond d'une baignoire, j'avais froid, Monsieur, j'avais peur,—plus peur que lui, l'imprudent, j'en suis certain;—car, je me rappelais ce formidable parterre de l'Odéon, si fertile en naufrages, et ces grands combats livrés par nous, génération qui commençait alors, et qui s'achève presque aujourd'hui, en faveur de la Christine à Fontainebleau de Dumas, de la Christine de Soulié, de la Maréchale d'Ancre, d'Alfred de Vigny, et de tant d'autres qui, depuis.... Mais, alors, nous étions dans toute la ferveur de la jeunesse et de l'espérance.

Et puis, Monsieur, c'est un spectacle si imposant que celui du public d'une première représentation, et si redoutable, surtout! — Derrière ces femmes aux mains blanches, si coquettement gantées; au-dessus de ce parterre orageux, qui, semblable au Borée de Virgile, déchaîne à son gré la tempête ou la retient dans sa caverne, il y a ça et là, cachés dans l'ombre des baignoires, ou s'étalant aux loges d'avant-scène et aux balcons, ces septembriseurs de la pensée qu'on appelle *les critiques*. L'un est un gros homme tout rond, aux yeux à demi fermés, mais pleins de finesse, sorte d'ogre dramatique, jovial, bon enfant, rabelaisien et sans façon. Une jeune et jolie femme, spirituelle comme lui, et sourieuse comme si elle n'était pas la femme d'un critique, l'accompagne. Celui-là, c'est le *Critique marié*; c'est le terrible J^{***} J^{***}, le roi du théâtre, l'empereur du feuilleton, le dominateur de la littérature facile, celui d'entre tous qui jette au vent le plus d'esprit, de verve, de raillerie acérée et quelquefois aussi de bon sens. En face, est son adversaire politique et son ami littéraire, cet X logicien et raisonneur, qui s'emporte si rarement, mais qui pardonne si peu à ce qui est médiocre; — plume un peu roide (ô grand X! pardonne-moi cette hardiesse); mais juste, impartiale, savante aux choses du théâtre et apprise à bien dire, par étude plutôt que par instinct.—A présent, regardez au balcon. Sans chercher beaucoup, vous distinguerez une chevelure assez pareille à celle de Samson, moins la force, toutefois. Cette chevelure fantastique, tient à son service, aujourd'hui, un large sombrero espagnol; demain le capuchon d'un burnous; plus, un bec de plume, aigu comme la pointe d'un poignard, tranchant comme la lame d'une épée, et dont le style tantôt élevé, tantôt grotesque, jamais commun, souvent emprunté aux ateliers de

peinture ou de sculpture , est quelquefois heureux et sans cesse original. N'ai-je pas nommé l'auteur du *voyage en Espagne* et de la *comédie de la mort* ?

Voulez-vous jeter les yeux à l'orchestre ? vous y apercevrez le reste de la pléiade. Ici c'est un jeune homme à la figure douce et bienveillante (pauvre âme aimante et désillusionnée bien vite), auquel une femme illustre a ravi la moitié de son nom. Celui-là, si Dieu lui prête vie , donnera plus d'une spirituelle sœur à *Rose et Blanche*.—Plus loin, voici la *Quotidienne*, représentée par une calme , grave et belle physionomie , dans laquelle il y a de l'Hoffmann par la science , du Géoffroy par la finesse. A son côté siège le classique E. B. , du Constitutionnel. Celui-ci le Danton de la presse ; il est trapu , énergique et couturé comme le célèbre tribun.

Que vous dirais-je ? Ils sont tous là , — un , deux , trois , quatre cent , — cent et quelques autres encore , comme dit le chant basque d'*Altabizar* ; — et tous , l'œil aux écoutes , l'oreille au guet , bien disposés à vous tympaniser le pauvre auteur , s'il le mérite (quelquefois même s'il ne le mérite pas), devant toute la France et toute l'Europe ; ils regardent , ils attendent , ils s'impatientent.

Or, justement ils s'impatientaient ! — Ah ! Monsieur , s'il y a encore des gens qui s'imaginent , au fond du Languedoc , que cela est facile d'être auteur dramatique ; qu'il n'y a , pour cela , qu'à le vouloir ; qu'on roule immédiatement par les rues , en *carrosse doré*, comme M. Trissotin , si le public était juste ; bref , qu'au métier de Corneille et de Racine , on file des jours tissés d'or et de soie ; dites-leur bien qu'il n'en est rien et qu'il faut un singulier courage pour braver les sifflemens d'en bas , les rires équivoques d'en haut , et les griffes de la presse !....

Tant il y a , Monsieur (malgré mes digressions), que je tremblais , de tous mes membres , pour votre compatriote. Le parterre me semblait gai... comme un lion qui va rugir. Il avait des élans de joie pareils à ceux d'un crocodile qui va dévorer un naturaliste. Il criait : *La toile, la toile*, sur tous les tons de la gamme. Et moi , fermant les yeux , je me croyais transporté dans un cirque romain. J'attendais , à chaque instant , ce fameux cri qui a pourtant changé le monde : *Le chrétien aux bêtes* ! — Au lieu de cela on frappa trois coups et le rideau se leva.

Moment solennel et terrible, Monsieur ! — Quel sera le drame ? Comment va procéder l'auteur ? De quelle manière posera-t-il ses personnages tout d'abord ? Sa comédie sera-t-elle Dieu, table ou cuvette ? Grandes et immenses questions qu'un avenir de deux heures recèle péle-mêle dans ses flancs et qu'un bravo ou un coup de sifflet (véritable épée de Damoclès qui ne tient qu'à un fil),

dénouera subitement , sans que personne puisse prévoir , avant la fin , de quel côté penchera la balance.

Enfin , plusieurs personnages entrent. Il s'agit d'une élection , par un mariage , et d'un mariage par une élection. Tartufe , — non ce bon Monsieur Tartufe de Molière , — *le pauvre homme* , que vous savez , — qui crie de loin à son domestique :

Laurens , serrez ma haire avec ma discipline
Et priez que toujours le ciel vous illumine :
Si l'on vient pour me voir je vais aux prisonniers ,
Des aumônes que j'ai distribuer les deniers ;

Mais un bel et bon Tartufe de notre temps , où tout s'est perfectionné , c'est-à-dire , un tartufe politique , industriel et moral , est là sous nos yeux. Il veut , à la fois , tromper tous les partis , enlever les suffrages , et dans un entretien avec un des personnages qui l'entourent , il révèle ainsi ses plans :

LUCEVAN.

C'est par l'or seulement que s'acquiert l'influence ,
Et de l'élection provient toute puissance :
Je poursuis l'un et l'autre ; observe quelquefois
A qui vont les égards , l'estime et les emplois....
A ceux que l'or patronne.... Eh ! vois cette vipère !
Rémond , pour un bon mot , médirait de son père !
L'envie a desséché son cœur haineux ; pour lui
C'est un coup de poignard que l'éloge d'autrui ;
Comme il ne peut rien faire , il ne veut pas qu'on fasse.
Il est riche , on l'accueille. — Et cette avide face ,
Blain , son œil est flétri d'un lubrique sillon ,
Son culte est l'or , ses dieux Barème et Frétillon ;
Au banquet des plaisirs Sybaris le convie :
Il roule insouciant sur les rails de la vie
Jusqu'au moment vengeur , où , par l'excès vaincu ,
Il mourra , nous laissant douter s'il a vécu ;
Il est riche , on l'estime..... Et ce fat qui rayonne (.....
Le rire est imprimé sur toute sa personne ;
Il est riche , on le craint,...

DUROSEAU.

Exceptions fâcheuses.

LUCEVAN.

Non , non , règles , mon cher , règles victorieuses.

DUROSEAU.

Notre époque vaut mieux , et je vois bien souvent
Sur le mal abaissé le bien se relevant ;
Travail , ordre et réserve élèvent plus les hommes....

LUCEVAN.

Pauvre esprit ! sois enfin du vrai siècle où nous sommes.
 Jadis on recherchait la popularité
 Par les arts, le génie, une haute équité ;
 Aujourd'hui, méprisant cette route banale ,
 On arrive à l'éclat par le bruit , le scandale ;
 Le plus audacieux est le plus renommé ,
 Et quiconque ose tout est un homme estimé....
 Laissons aux esprits creux les principes sévères ;
 Soyons ce qu'on voudra , mais soyons populaires ;
 Mais qu'on parle de nous. Notre monde , vois-tu ,
 Est un vaste théâtre où l'honneur, la vertu ,
 Sont des mots très-ronflans qu'on fait sonner en scène ,
 Mais que dans la coulisse on oublie et sans peine.
 Deux rôles sont offerts dans ce drame bouffon ,
 Lequel doit-on choisir ? — Opte ! — dupe ou fripon ?

DUROSEAU.

Je ne vois pas sur quoi ce principe se fonde ;
 Notre monde , à mon sens , vaut mieux que l'ancien monde ,
 Et dans ses changemens sans raison méconnus ,
 Je ne vois rien de moins que de nombreux abus.

LUCEVAN (*avec impatience*).

Enfin un fait est là.... Folie ou prévoyance ,
 Les hommes , la plupart , perdent toute croyance :
 Le vieillard ne croit plus aux sermens , à l'honneur ,
 Les femmes à l'amour, le jeune homme au bonheur ,
 Le poète à son art, les maris à leur femme ,
 Les rois à leur pouvoir , le philosophe à l'âme ;
 Enfin dans ce chaos, si tu veux, affligant ,
 Une seule croyance existe, et c'est l'argent !....
 Eh bien ! puisque l'argent est le Dieu qu'on encense ,
 Je me prosterne aussi : j'en fais une croyance.
 N'approuverais-tu pas ces manières d'agir ?
 Tous les moyens sont bons s'ils nous font parvenir.
 Quoi ! parce que le sort, aveugle en ses largesses ,
 Obscur, m'aura jeté sans appui, sans richesses ,
 Moi qui sens en mon cœur le besoin de briller ,
 Sous ses marâtres lois il me faudra plier !
 En tout temps , à chaque heure il me faudra combattre
 Ce feu qui me dévore, ardent, opiniâtre ;
 Et tandis qu'ici-bas mille sots à leur gré
 Seront riches, puissans, moi, je végéterai !
 Moi, je ne serai rien qu'un valet, qu'un esclave !
 Les préjugés sont faits pour les sots : je les brave.
 Sybarites dolens, fats, titrés, dites-nous ,
 Qu'êtes-vous plus que moi ? Que suis-je moins que vous ?
 Admis, à vos côtés, au banquet de la vie ,
 Je veux ma part des biens auxquels Dieu me convie ;
 Vous m'enleviez ma place, eh bien ! je la reprends ;
 Je me fais homme aussi, Messieurs, ouvrez les rangs !

En face de ce personnage se trouvent placés un jeune poète , sorte de misanthrope qui loin de se roidir contre les difficultés de la vie , pour les vaincre , se laisse abattre par elle et tourne au spleen. En vain son oncle , pour le guérir , veut lui faire épouser une jeune personne aussi belle que riche , il refuse ; en vain notre Tartufe , qui ambitionne la main d'Hortense (c'est le nom de la jeune fille) , essaie-t-il de consoler le poète en l'accablant d'éloges , celui-ci , dans sa rude franchise , lui répond par une vive boutade contre notre siècle :

EUGÈNE.

Nul regret ne peut suivre un auteur sans mérite ;
 Le théâtre et le monde ont tant d'hommes d'élite !
 D'ailleurs , qu'irais-je faire ? Intriguer , m'asservir ?
 A la mode du temps je ne puis obéir.
 Pour mon esprit chagrin tout prend un sens inverse ,
 Et même jusqu'aux arts tout me semble un commerce :
 Jadis sur son ouvrage un auteur pâlisait ,
 Le polissait sans cesse et le repolissait ;
 Jaloux de mériter un bravo légitime
 Sa raison s'enchainait aux règles de la rime ;
 Et l'ouvrage était fait , non pour l'or , mais pour l'art.
 Aujourd'hui que voit-on dans vos œuvres vantées ?
 Des forçats incompris , des mères éhontées ,
 Des voluptés sans frein , des crimes sans grandeur ,
 L'adultère estimé plus haut que la pudeur !...
 Et ces œuvres sans nom qu'on voit partout paraître
 Gorgent d'or leurs auteurs.... sans les faire connaître.
 Nos petits écrivains , en leurs nobles secrets ,
 Vingt fois dans une année achètent vingt succès.
 Pour eux l'art et le goût sont des phrases banales ,
 Et leur premier talent est celui des cabales.
 Si des arts nous passons aux objets positifs ,
 Les mêmes élémens reviennent plus actifs...
 Le mérite et les droits ne sont qu'une cheville ,
 S'ils n'ont d'hommes puissans la flatteuse apostille ;
 Car l'intrigue est pour tout la base des faveurs ,
 Et qui sait mendier recueille des honneurs...
 Pour m'abdiquer ainsi j'avais l'âme trop fière ;
 Aussi , sans hésiter , j'ai brisé ma carrière
 Plutôt que de céder à la contagion.
 Ramper est d'un esclave , intriguer d'un fripon ,
 Et s'il faut réussir par un moyen blâmable ,
 J'aime mieux n'être rien , rien qu'un homme estimable ,
 Que de monter si haut par des moyens si bas...

Refusant de nouveau d'épouser celle qu'il aime en secret , notre jeune misanthrope conçoit le projet , pour se tirer d'embaras , de la marier à son oncle Bernard , malgré la différence

des âges. Cela ne sourit guère à la demoiselle. Cependant elle semble y consentir un moment ; mais à une condition , à une seule , c'est que le jeune homme , de son côté , épousera sa tante , Madame de Volmar , *malgré la différence des âges*. Cette scène , d'une moquerie ingénieuse et fine , ce retour offensif et inattendu , a beaucoup amusé le public.

A la fin , vous le comprenez , il faut que la vertu triomphe et que le vice soit puni. Le traître Lucevan , qui n'est autre chose qu'un certain Fierville , assez mauvais garçon jadis , et qui , en des temps orageux , a fait proscrire Belmont , est démasqué par lui. Cette scène est belle et chaudement écrite. Elle se passe en présence des électeurs réunis , qui allaient donner leur voix à Lucevan et le proclamer député. Lucevan se croit déjà sûr du succès ; il est mielleux , doux , plein d'hypocrisie ; mais les accents de l'honnête homme indigné contrastent noblement avec les paroles cauteleuses et embarrassées de l'ambitieux. Belmont tonne , éclate , foudroie... Lucevan reste anéanti. Abandonné par ses amis de tout à l'heure , méprisé par ceux-là même qui l'allaient élever à la plus haute dignité du pays , il se retourne vers Clarisse. Clarisse est la belle-fille de Belmont. Elle a donné à Lucevan , sans le connaître assez , de nombreuses preuves de dévouement. Elle est veuve ; elle doit l'épouser , et , dans cette prévision , elle lui a fait avec sa propre fortune , qu'elle a mise sous son nom , ce qu'on appelle , je crois , *le cens d'éligibilité*. — On dit que dans le monde cela se passe quelquefois ainsi ; nous n'en croyons rien. C'est bien assez qu'on le voie... dans les comédies. — Tout à coup , Clarisse apprenant que Lucevan a voulu la quitter pour Hortense ; qu'il n'est autre que ce même Fierville auquel Belmont doit tous ses malheurs , Clarisse , malgré un reste d'amour et de pitié , s'éloigne vivement de notre Tartufe.

Furieux de voir ainsi tous ses plans échouer , celui-ci jette son masque ; il entre dans un paroxysme de rage ; il jure de se venger , et menaçant à la fois Clarisse et la tante d'Hortense , il quitte la scène. Grand devient alors l'embarras des divers personnages ; car , Lucevan , en criminel habile , a pris ses précautions. La fortune de Clarisse est , pour ainsi dire , dans ses mains , et il a fait signer à Madame de Volmar , un dédit de trente mille francs , qu'elle paiera si elle ne lui accorde pas Clarisse. Heureusement , la providence , sous la forme d'un honnête secrétaire , à cravate blanche et à figure très-respectable , — comme doit l'avoir naturellement un secrétaire qui remplit le rôle de la providence , — veille sur la veuve d'une part , et sur l'orpheline de l'autre. Durosseau (c'est le nom du vertueux secrétaire) jure que son maître n'accomplira pas ses détestables pro-

jets et il sort pour les contre-carrer. Belmont, de son côté, court en même temps fermer les portes ; si bien qu'au moment où le traitre Fierville veut sortir, muni, à ce qu'il croit, de ses papiers, il se trouve prisonnier d'abord, et, ensuite, dévalisé par Duroseau, qui remet à Clarisse les actes qui la concernent, et à Madame de Volmar le dédit qu'elle avait eu l'imprudence de signer. La honte et la confusion de Lucevan ne se peuvent dépeindre.

Pour comble de bonheur :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Ce prince, représenté tout simplement par M. le Procureur du roi, envoie, comme dans *Tartufe*, un huissier (ce bon M. Loyal, sans doute ; si, toutefois, les huissiers portent encore aujourd'hui ce nom de Loyal), pour arrêter Lucevan, qui s'est, dans un libelle imprimé à propos des élections, rendu coupable de diffamation. Déjà cet huissier est arrivé ; encore un instant et Lucevan va être traîné en prison ; mais, ennemi généreux, l'amant d'Hortense, Eugène, a fait préparer dans le parc une chaise de poste. On y pousse Lucevan ; il part, et selon le vieux proverbe, *il va*, sans doute, *se faire pendre ailleurs*.

Telle est, Monsieur, rapidement et grossièrement analysée cette comédie *des Moyens Dangereux*, due à votre jeune et spirituel compatriote.

Comme vous l'avez sans doute déjà remarqué, c'est ici la comédie d'un honnête jeune homme, doué des meilleurs sentimens, animé des plus pures intentions. Selon M. Guillard, le chemin le plus droit est aussi le plus adroit. Par la probité, la franchise, le désintéressement, on arrive toujours à la gloire, à la fortune et même... à la députation, qui nemène quelquefois pourtant, disons-le entre parenthèses, ni à l'une ni à l'autre ; — témoin... mais il est inutile de citer. Par la ruse, au contraire, par l'hypocrisie, par l'intrigue, par la cupidité, par la mauvaise foi, *Tartufe* échoue à sa grande honte, ... ce qui n'est pas vrai, car alors, comment expliqueriez-vous le succès de tel et tel ? Qui a fait celui-ci ministre, celui-là académicien, cet autre chevalier de la légion d'honneur ?... Si c'est la science, la conscience et le mérite, se sont là des vertus que leurs possesseurs cachent avec beaucoup de soin ; car on ne les a jamais aperçues chez eux.

Toujours est-il, Monsieur, que la comédie de M. Léon Guillard, ne pèche ni par la pensée qui est bonne, ni par le fond qui est moral ; on éprouve même un très-grand plaisir, — après tant d'œuvres où le vice est exhaussé et presque divinisé, — à retrouver des personnages humains, des événemens

naturels, une conclusion consolante qui, en faisant pencher la balance en faveur de la vertu, satisfait le spectateur et lui remplit l'âme d'un certain contentement. Telle est, du moins, la sensation que me paraissait éprouver l'auditoire, à la première représentation des *Moyens Dangereux*. Je devinais, sauf erreur, à la manière dont le parterre souriait à mesure que nous approchions du dénouement, que ces jeunes gens, encore probes et moraux, à peine sortis de l'enceinte de la famille, pour venir, au profit de la science, risquer leur âme au contact de Paris, avaient dans le cœur une fibre généreuse qui répondait à la noble pensée de l'auteur ; et ce n'était pas sans une grande joie, je vous jure, que je contemplais cet élan de la jeunesse actuelle vers les choses bonnes et morales. C'était un retour vivement désiré, après les trop longs égaremens de quelques générations précédentes.

Mais si le but de la pièce de M. Guillard est irréprochable, — s'il n'y a que des éloges à donner au résultat qu'elle cherche à atteindre, aux idées qu'elle éveille et fait germer dans l'âme du spectateur, en est-il de même pour la forme ? M. Guillard s'est-il montré créateur ? A-t-il fait agir des ressorts dramatiques nouveaux, puissans, inattendus ? S'est-il écarté de la voie battue en tout sens et tant de fois sillonnée par la muse de l'ancienne comédie ? — A notre grand regret, nous sommes forcés de répondre que non. M. Léon Guillard est un homme qui connaît parfaitement, j'en suis sûr, son théâtre du 17^e et du 18^e siècles. Il a dû long-temps l'étudier, le méditer, le décomposer par la pensée, pour reconstruire, avec ces débris, les nombreux édifices dramatiques que son imagination a déjà rêvés et que sa verve poétique réalisera, je n'en doute pas ; mais qu'il nous permette de le lui dire, parce que nous l'aimons : nous craignons que ces études antérieures, trop prolongées, trop consciencieuses, nuisent aux succès que doit lui attirer et que lui méritera son talent. M. Guillard parviendra-t-il à se séparer complètement de la forme de Destouches, de Picard, d'Alexandre Duval ? Nous le souhaitons, car elle nous semble bien vieillie. M. Guillard y réussira, s'il le veut fermement, et il le voudra ; car, là, qu'il le sache bien, est le succès. Aujourd'hui, il faut avant tout, être un écrivain *sui generis* ; selon le mot de Beaumarchais, il faut oser oser. Que désormais donc M. Guillard secoue les liens dont il s'est volontairement chargé ; qu'il se laisse aller davantage où le conduira la folle du logis ; en un mot, qu'il combine avec son âme plutôt qu'avec sa mémoire, et nous l'applaudirons.

« Imaginer c'est se ressouvenir, disait M. de La Harpe ; » cela pouvait être vrai pour l'auteur de Philoctète ; mais on peut dou-

ter pour tout autre , — et j'aime à douter pour M. Guillard , — de la vérité de cet axiome.

La fougue , d'ailleurs , qui se trompe en ouvrant des chemins aventureux , et la hardiesse qui s'égare en aspirant à monter , sont pour moi préférables , même dans leurs échouemens et leurs insuccès , à cette défiance de soi-même , qui aspire , pour ainsi dire , à descendre , — défiance beaucoup trop méticuleuse , qui mènerait tout droit le génie à n'être plus qu'un habile décalque , et qui étoufferait dans leur germe , toute verdure et toute sève.

Nous croyons , d'ailleurs , M. Guillard fort capable (pour employer un mot nouveau) de *charpenter* plus énergiquement qu'il ne l'a fait , une fable dramatique , et nous pensons que , s'il a construit sa pièce d'après les anciennes données , c'est qu'il l'a voulu ainsi. Son intention a été , sans doute , de montrer que , pour de grandes œuvres comiques en cinq actes , n'eussent-elles , pour tout ressort , que le vieux vers classique , pour toute soudure que les procédés aujourd'hui bien connus de la comédie du 17^e et du 18^e siècles , pour tout intérêt que de beaux et nobles sentimens bien exprimés , il pouvait y avoir et qu'il y avait , un public ardent , impressionnable , admirateur , intelligent. Sous ce rapport , Monsieur , votre compatriote a pensé juste. Le succès s'est chargé de le lui démontrer. Il est vrai que les reproches ne lui ont pas manqué. Les uns ont vu dans sa pièce Tartufe ; d'autres Bégears ; ceux-ci l'Ambitieux ; ceux-là Richard d'Arlington ; Que sais-je moi ? Mais , après tout , peu importe à M. Guillard et à sa pièce. Nous savons tous , depuis long-temps , qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil , et l'un de nos réformateurs modernes (je ne sais plus lequel , tant le nombre en est grand) n'a-t-il pas énoncé cette pensée célèbre et profonde : *Tout est dans tout*. — Rien donc d'étonnant à ce qu'il y ait , dans M. Guillard , un peu de ceci et de cela. Ces souvenirs sont pour lui ce que sont pour le musicien les motifs dont il s'inspire , et que nous retrouvons nous-mêmes , malgré lui , au milieu de sa plus intime mélodie , de sa plus personnelle orchestration. Il nous suffit , pour bien augurer de l'avenir de M. Guillard , qu'il y ait chez lui un esprit sérieux , observateur , habile à saisir et à exprimer , avec toutes les finesses de la plume , les ridicules , les vices , les travers.

Que désormais donc l'auteur des *Moyens Dangereux* jette un peu plus sa gaieté , sa verve , sa facilité au hasard ; — qu'il laisse errer son vers çà et là , au gré des vents et des flots , comme un navire , et le public lui en saura gré. Dans les lettres , en effet , comme en morale , Monsieur , je dis volontiers , avec Montaigne : « Foin de ces sagesses gourmées qui font , d'un joine home

de vingt ans ung Caton à barbe blanche ! A ces faux vieillards qui sont de faux sages , à ces habiles , qui sont si maladroits , je préfère , de beaucoup , un bon et naïf adolescent , franc , étourdi , impétueux , qui jette sa gourme selon le mot populaire ; un loyal poète , plein d'une passion vraie et sentie , qui a de grandes qualités au milieu de ses défauts , et qui , s'il ne devient pas un écrivain de génie , promet , du moins , d'être un jour un écrivain original.

Au demeurant , M. Guillard possède , selon moi , une grande partie des qualités qui font le poète comique et la bonne comédie. Nous nous embusquerons donc , pour apprécier les progrès qu'il ne peut manquer de faire , au coin de sa prochaine œuvre ; et , comme le public , vu de la scène , est un grand régulateur et le meilleur des critiques , comme l'étude de ses penchans et de ses secrets , ouvre au poète , selon sa nature et dans la mesure de son talent , soit des espaces inconnus et sans bornes , comme l'océan de Colomb ou de Gama. — soit des mondes petits et restreints , comme ceux que Bernardin-de-St-Pierre découvrait sur une feuille de fraisier , nous ne doutons pas que M. Guillard nous convie avant peu à de nouvelles émotions dramatiques. — Alors , mais seulement alors , nous pourrions essayer d'asseoir sur le talent de votre compatriote , un jugement plus positif et plus certain.

Puisque je vous parle de théâtre , Monsieur , deux mots encore. J'ai vu jouer à l'Odéon , le lendemain de la première représentation des *Moyens Dangereux* , la fameuse Lucrèce , de M. Ponsard. Cette représentation ne modifie en rien l'avis que j'ai osé énoncer sur cette pièce dans la *Revue du Midi* , et que les *Ponsartistes* m'ont tant reproché. Lucrèce est , en effet , un essai intéressant , mais incomplet. C'est une œuvre digne d'encouragement à cause de son auteur , qui est un jeune homme ; de son vers , qui est simple et sans enflure ; mais ce n'est pas un chef-d'œuvre , à beaucoup près. La pensée y est incorrecte , l'animation y fait défaut , et , à l'exception de trois belles scènes , le reste de la tragédie manque , on peut le dire , d'intérêt. C'est , au reste , ce que pensait aussi le public qui assistait immobile , quoique ressentant au fond une certaine admiration froide et calme , déjà fort honorable pour l'auteur , au défilé de ces quelques centaines d'alexandrins qui composent une tragédie. Ajournons donc de même notre jugement définitif sur M. Ponsard , jusqu'à l'apparition des *Croisés à Constantinople*.

Enfin , pour terminer , je vous dirai que j'ai vu jouer aussi au *Vaudeville* la pièce nouvelle du spirituel auteur de *Marie* , intitulée : *M^{me} Roland*. Là j'ai trouvé toutes les qualités qu'ont à acquérir encore les deux jeunes auteurs dont je viens de parler.

Habileté dans la trame dramatique , adresse dans l'agence-ment scénique , combinaison intéressante dans les effets , tout ce qui peut , au demeurant , venir en aide à un sujet difficile , sinon impossible à mettre d'une manière convenable à la scène , rien n'y manque. Malgré cela , M^{me} Roland obtiendra-t-elle le succès sur lequel avait compté son ingénieux auteur ? — J'en doute. Arrivant après les *Burgraves* , la pièce de M. Ponsard a prouvé qu'il n'y avait rien de tel que de venir en son temps ; la pièce de M^{me} Ancelot pourra bien démontrer qu'il n'y a rien de tel que de venir en son lieu. *Non erat hic locus*, dit le vieux dicton latin. Traduction libre : « Le Vaudeville n'est pas le théâtre Français, » et c'est à ce dernier, par mille raisons , qu'aurait dû être jouée M^{me} Roland.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

ACHILLE JUBINAL ,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

Poésie.



ÉPODE.



Réponse au Prince ÉLIM MESTCHERSKY.

A cheval ! à cheval ! ô frère de Provence !...
ÉLIM MESTCHERSKY.

MON ami , je n'ai plus mes grands chevaux de race ,
Mes coursiers à tous crins ,
Qui , sur l'herbe des prés , ne laissaient point de trace ,
Emportant , avec eux , mon rêve ou mes chagrins .

Je ne vais plus courant , avec toi , sur la rive
De ce golfe azuré ,
Où la vague se roule , amoureuse et plaintive ,
Où l'oranger sourit au vaisseau rassuré .

Mes chevaux ne sont plus ; j'ai déserté la gloire
De l'hippodrome ardent ;
J'ai pris une charrue , et , pour toute victoire ,
Je trace un droit sillon avec le soc mordant .

C'est ainsi que tout change ,.... hormis , au fond de l'âme ,
L'amour de l'art divin ;
Ce rayon , échappé de l'immortelle flamme ,
Qui jamais n'a touché le cœur de l'homme en vain.

Bienheureux le poète avec sa rêverie !
Bienheureux , mon ami ,
Le poète isolé ! La terre est sa patrie
Et les échos du ciel arrivent jusqu'à lui.

Nous l'avons dit souvent (tu t'en souviens encore)
Dans nos jours orageux :
Le monde est un lion qui caresse et dévore ;
Tôt ou tard on succombe à ses terribles jeux.

Voilà pourquoi j'ai fui dans une solitude ,
Ami , voilà pourquoi
Je me suis pris d'amour pour la muse et l'étude ,
Loin de ceux que j'aimais ,... et même loin de toi...

Loin de Paris ardent dont je garde mémoire ,
Dont je parle toujours ,
Comme font les soldats , racontant leur victoire
Près du foyer natal devenu leurs amours.

Ami , l'étude est sainte et la muse est divine ;
Et ton cœur le sait bien ,
Toi , Boyard dédaigneux de ton manteau d'hermine ,
Toi , pour qui l'art est tout , le monde presque rien.

Va , reste sans regret sur la rive chérie
De Nice aux arbres verts....
Comme les cygnes blancs venus de ta patrie ,
Demande-lui des chants et de tièdes hivers.

**Demande à l'Italie une harpe sonore ,
Et l'oubli dédaigneux
De tout ce qui tourmente , hélas ! et déshonore
Tant de cœurs inquiets , tant d'esprits furieux .**

**Oh ! reviennent , un jour , nos longues promenades
Et nos libres chevaux ,
Et les pêcheurs Génois , chantant leurs sérénades ,
Et la pourpre du soir si belle sur les eaux !**

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Château de Jols , (Uzès) Novembre 1843.

CHRONIQUE.

A M. GRAS, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 octobre 1843.

Je reprends mon voyage, Monsieur, où je l'avais laissé, c'est-à-dire, au moment où notre bateau à vapeur amarré devant la *Tête de Flandres*, à Anvers, à deux pas de la cathédrale, nous appelle au son précipité de sa cloche. On accourt, on arrive, on monte, on s'assied péle-mêle, — qui, près d'un russe, — qui, à côté d'un anglais, — qui, entre un belge et un hollandais, ces deux choses opposées, qui se détestent si cordialement par politique et par nature ; — puis, une fois assis, quand on a jeté sur son bagage ce coup-d'œil suprême dont parle le bon La Fontaine, — le coup-d'œil du maître, — on attend avec toute l'impatience de gens qui n'ont rien à faire, qu'il plaise au Léviathan de feu chargé de conduire à bon port une colonie entière de touristes et de négocians, d'hommes oisifs et d'hommes occupés, d'agiter ses puissantes nageoires.

Et à ce propos, Monsieur, je me suis souvent demandé, en voyant un bateau à vapeur glisser légèrement et avec grâce, comme un cygne gigantesque, sur la face agitée des ondes, comment le moine Bacon, dès le ^{xiii}^e siècle, put deviner qu'un peu de fumée emporterait les chars avec la rapidité de celui d'Élie?... Je ne sais ; mais je me demande souvent, quand j'aperçois à l'horizon la ligne noirâtre que trace sur le bleu du ciel un *steam-packet* dans sa course rugissante, ce que doivent penser de ce volcan mobile, nouveau dominateur des mers, les monstres de l'Océan?....

Telle était l'idée qui m'agitait au moment où le patron du *Roi-Léopold* (c'était le nom de notre bateau), donna le signal du départ.

Je ne vous dirai pas comme un voyageur classique : « Nous levâmes l'ancre. »

Oh ! mon Dieu, non ; et cela par une raison bien simple, c'est que pour la lever il faut en avoir une, et nous n'étions retenus au quai que par une corde. Cependant un matelot la détache ; un sifflement se fait entendre ; le bateau tremble, le fleuve se ride, en sillons d'abord, puis en abîmes ; on part, on est parti.

A peine avons-nous quitté notre immobilité, que déjà la ville fuit derrière nous. Nous longeons les fameux bassins creusés par Napoléon, et bientôt nous sommes au milieu d'une véritable mer, je veux dire en plein Escaut. — Ce n'est pas là, Monsieur, un fleuve comme le Rhône, impétueux, colère, rapide, — dont la course infatigable renverse, emporte, dévaste et ressemble à celle d'un cheval qui ronge son mors en le blanchissant d'écume. L'Escaut est un vieillard, calme et grave, et qui va, pour ainsi dire, à pas comptés. Vous pouvez vous le représenter comme un fleuve d'opéra à la Louis XIV, avec une perruque à marteaux, la tête couronnée de jones, et une barbe quelque peu limoneuse : je suis sûr qu'il ne s'en fâchera pas.

Le Rhône, au contraire, est un jeune homme qui entre dans la vie et auquel tout

sourit, même les plus rudes travaux. Il est alerte, fougueux, impatient, briseur d'obstacles. Nulle part il ne s'arrête ou languit; toujours il va, roule, bondit, et l'on dirait que, comme le juif maudit de la légende, il entend une voix éternelle qui lui crie : « Marche, marche, marche encore ! »

Ainsi est le Rhône, Monsieur; ainsi est l'Escaut. Vous concevez que sur des fleuves ainsi faits, les aspects ne sont pas les mêmes. L'un, géant rongeur, a percé des montagnes; comme le vieux père Rhin, ancêtre de la Germanie, il peut se dire roi du Taunus, car il est entouré de ruines et de débris. C'est Achille sur les murailles tombées de Troie. L'autre, au contraire, est semblable à un sage antique qui se promène lentement par un beau soir d'été, au milieu de vertes campagnes, dans les jardins d'Académus.

Tant il y a cependant, Monsieur, que les puissantes ailes de notre navire font entendre leur rapide clapotement : nous quittons peu à peu le fleuve belge pour le fleuve hollandais; nous abandonnons la jeune royauté aux trois couleurs pour la vieille maison de Nassau, qui descend de Guillaume-le-Taciturne, et dont les dix dernières années ont fait mentir si complètement la devise : — *Je maintiendrai*. Nous avançons entre de planes rives, derrière lesquelles s'étendent à perte de vue des prairies, quelques hameaux, de rares collines que protègent contre les débordemens du fleuve d'épaisses levées, et bientôt nous apercevons Lille, forteresse et douane tout à la fois, sorte de cité sous-marine, comme la citadelle de Cronstadt, et qu'on pourrait représenter par un personnage amphibie, tenant d'une main un canon et de l'autre une balance. C'est la première ville de Hollande.

En général, je n'aime pas beaucoup la douane. Ces messieurs en habit gris-sale, quelquefois vert-pomme comme celui des membres de l'Institut (autres douaniers qui jaugent les verbes, pèsent les pronoms et imposent les participes), — ne m'ont jamais plu. Ils ont beau, comme à Paris, monter la garde à la porte d'un temple grec, qui n'est certainement pas celui de Minerve; ils ont beau porter l'épée et le casque du soldat, ils n'en forment pas moins une milice rapace, honteuse, tracassière, qui tient le milieu entre le garde-chiourme et le gendarme, cet Alpha et cet Oméga de la justice humaine. Cependant, malgré moi je suis contraint d'avouer que la douane hollandaise est tout-à-fait paternelle. Elle ne vous soulève pas jusqu'à votre *inexprimable*, comme celle de Calais, pour voir si vous y cachez des schalls plus ou moins prosrits; — elle ne perce pas de son impitoyable fleuret, le caniche ou le carlin de votre femme, comme aux portes de Quiévrain, pour s'assurer que leur peau apparente n'est point rembourrée de dentelles; non. Elle est douce, honnête, pudique. Elle se contente de vous adresser une demande et de recueillir, presque sans la vérifier, votre réponse. Cela dure une demi-heure; après quoi le bateau repart.

Vous allez, vous allez... à pleine vapeur. Mais, à mesure que vous avancez, la dissolution vous prend aux yeux et à l'âme, car le passage s'aplanit; le ciel est terne et couvert de nuages; il semble s'abaisser vers la terre, à mesure que les eaux s'élèvent au-dessus d'elle; sur vos têtes un soleil pâle et humide roule dans l'espace pareil à une lampe sépulcrale; autour de vous des flocons de bronillards se forment, à travers lesquels le vent du nord, établissant par intervalle de larges trouées, vous laisse apercevoir au loin dans les plaines quelques granges au toit bas et plat pour les troupeaux, et quelques chétives habitations pour les pasteurs.

D'autres fois, l'aspect du fleuve est bien différent; l'Escaut s'élargit subitement, pour ainsi dire à perte de vue, et va se promener dans les campagnes. Alors de vastes îles, parées de l'éternelle verdure des aubiers, font au milieu de ce grand lac comme autant d'casis d'où s'échappent une foule de bruits indistincts. Ici, c'est le brame ment des troupeaux; là le bennissement de chevaux à demi sauvages, qui paissent dans ces

heureuses retraites, et qui s'effraient d'entendre mugir et siffler à leurs oreilles cette tempête qui passe en bateau.

Par intervalle, au lieu de ces îles de verdure qui semblent sortir, comme Vénus, du sein des ondes, vous apercevez des îles sous-marines, des attérissements à fleur-d'eau qui se forment incessamment en quelques jours, au milieu du fleuve, pour disparaître ensuite aussi promptement. Sur ces îles passagères, image trop vraie de la vie de l'homme, croissent rapidement de longues herbes aquatiques qui leur donnent presque l'apparence d'une verdoyante prairie. On approche, et vous êtes tout surpris de voir qu'une fleur cachait un péril. Votre île est un sable mouvant dans lequel s'engloutirait vite l'imprudent assez audacieux pour s'y aventurer.

Donc, vous croyez cette prairie trompeuse inhabitée; aucun bruit n'en trouble la paix; aucun mouvement ne trahit à la surface son repos inertes; tout à coup, épouvantés par le sifflement de la vapeur ou par une de ces aspirations puissantes qui s'échappent, comme une plainte, des flancs de votre puissante machine, des myriades d'oiseaux sauvages, aux mille cris, aux mille plumages (*pectæ volucres*, dit le poète), s'élèvent en poussant des clameurs perçantes, du fond de cette onde. Les uns dans leur course aérienne laissent pendre au-dessous d'eux de longues pattes; d'autres dressent vers le ciel des cous maigres et géants. Ceux-ci rasent en gémissant, d'un vol rapide et direct, la surface des flots et disparaissent sous une vague en plongeant d'une façon subite; d'autres s'élèvent, au contraire, au plus haut des airs en imitant dans leur course rapide, le zig-zag de la foudre. Il y a là des hérons gris, des cygnes tout blancs, des oies sauvages entièrement noires, et jusqu'à de magnifiques flamands roses. C'est un spectacle à la fois charmant et animé.

Puis, après un vol plus ou moins long, toute cette population aquatique va s'abattre des deux côtés du rivage, dans les marais qui bordent le fleuve et d'où sa venue bruyante classe à son tour d'autres habitants ailés.

Ainsi va pour vous le voyage, d'épisodes en épisodes, de distractions en distractions. Vous passez devant Berg-op-Zoom, si fertile en *Te Deum*, selon je ne sais plus quelle épigramme; vous saluez Moerdvek, Gorcum, Bredrecht, en vous perdant au milieu de mille canaux, de mille détours; car ici l'Escaut n'a plus de courant; il est au-dessus des terres, et la quille de votre bateau domine littéralement la campagne. Sans ses digues la Hollande ne serait depuis long-temps que le lit d'un océan.

Enfin, vous arrivez devant Rotterdam. La ville se déploie devant vous en une courbe gracieuse, flanquée de moulins à vent vers ses deux extrémités. — Les moulins, il faut que vous le sachiez, sont avec les canaux et leurs eaux vertes, un des traits caractéristiques de la Hollande. Il y en a de toute forme et de toute couleur. Les uns sont ronds, d'autres carrés; ceux-ci posés sur le sol, s'y enfoncent, s'y tapissent, y disparaissent; ceux-là, au contraire, se haussent, se grandissent, s'élèvent et ont jusqu'à deux étages habités au-dessous d'eux. On en voit qui sont peints en rouge, d'autres en vert, quelques-uns en un bariolage de toutes couleurs. Les plus curieux sont ceux qui étalent aux yeux leur paroi d'un gris-souris magnifique. Autour d'un grand nombre de ces moulins règne une galerie élégante et percée à jour, formée de planches habilement découpées, assez pareilles aux décorations de théâtre, ou à ces festons qui pendent, par ordre et avec uniformité, dans les villages russes, sur le côté des maisons qui regarde la grande route. — Vous dire l'effet que produisent ces milliers de moulins, est impossible. Ils décorent les villes, ils animent les campagnes, ils rappellent à notre esprit les plus doux de nos souvenirs d'enfance. Les uns avec leurs couvertures d'ardoises, sont tristes comme des castels; — les autres avec leurs tuiles rouges, sont joyeux comme la petite maison que rêvait Rousseau. — Ne sont-ce pas d'ailleurs, pour ainsi dire, des créatures vivantes, que ces choses inertes et inanimées? — Ce moulin situé au loin sur la colline et qui fouette rapidement l'air de son

aile; cet autre qui tourne lentement; ce troisième qui, en agitant ses grands bras, semble menacer les premiers comme un spadassin, tout cela ne donne-t-il pas du mouvement et de la vie aux champs, au paysage, à l'immobile verdure des arbres? Tout cela ne nous fait-il pas souvenir à la fois du joyeux chevalier, inventé par l'ingénieux Cervantès, et des paladins sortis tous armés du cerveau batailleur de l'Arioste?

Voilà l'effet que m'ont produit les moulins de la Hollande; mais, loin que le peuple qui les possède soit un peuple de meuniers, c'est un peuple de marins, un peuple amphibie comme la loutre. Il vit un peu sur la terre et beaucoup sur l'eau... j'allais dire sous l'eau.

Entrons maintenant dans Rotterdam. « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, » disait Boileau quelque part; vous pourriez vous écrier ici : « Ce ne sont que canaux, ce ne sont que navires; » et de vrai, à Rotterdam il n'y a, pour ainsi dire, pas de rues. Elles sont remplacées par l'eau. Comme à Venise, il n'y a pas de voitures : barques et vaisseaux en tiennent lieu. Imaginez donc de longues avenues bordées de maisons, de chaque côté desquelles sont amarrées sous l'épais ombrage d'ormes séculaires, des enfilades de navires. Chaque maison, chaque propriétaire a son bâtiment devant sa porte : celui-ci vide et tout prêt d'être chargé pour Ceylan; celui-là, à l'inverse, en train d'être déchargé sur le quai, afin que ses produits venant de Batavia, soient transportés par les canaux et les rails-waïls en Belgique et en France. Admirable et énergique puissance de l'industrie humaine qui défie les éléments, refrène les océans et bâtit des villes là où devrait être la mer, — là où s'efforce de régner le flot indomptable!...

Une des singularités de Rotterdam ce sont les nombreux ponts-levis à bascules qui s'ouvrent et se referment incessamment au-dessus des canaux, tantôt pour donner passage aux mâts d'un navire, tantôt pour supporter sur leurs grands bras de fer, quelque rapide traineau; mais d'autres surprises qui frappent l'étranger tout d'abord, sont communes à cette cité et aux autres villes de la Hollande. La première, celle qui vous saute aux yeux, dès le premier coup-d'œil, c'est le goût des Hollandais pour les maisons peintes. Il y en a de roses comme un ruban fané; il y en a de fauves comme une crinière de vieux lion; d'autres sont d'un bleu-vert, pareil au voile traditionnel des femmes anglaises; quelques-unes étalent toutes les couleurs. On dirait un prisme. Chaque matin, ces belles maisons si coquettement badigeonnées, sont lavées, épongées, brossées, époussetées de haut en bas, non-seulement à l'intérieur, mais au-dehors; là vous voyez comme en Flandres, comme en Belgique, la servante fraîche ainsi qu'une tulipe de Harlem, — chapeau de dame sur la tête, — agenouillée devant la porte et essayant de faire reluire sous le vif frottement du grès, le marteau de cuivre, les gonds de fer, la grille en bronze doré, et jusqu'au seuil en pierre de taille de la maison. Aussi à la vue de cette rage de lessive et de frottement, un de mes compagnons de voyage, homme de beaucoup d'esprit, quoique financier, — qui cause comme on ne cause plus aujourd'hui, et qui fait des vers charmans comme s'il n'avait mieux à faire, M. de L..., receveur-général de Metz, composa-t-il une épître impromptue dont voici les premiers vers :

La Hollandaise est née une brosse à la main;
Qu'on la laisse, elle va frotter le genre humain, etc.

Un autre trait caractéristique de ces calmes et bonnes villes des Pays-Bas, c'est le silence. En Belgique et en France (surtout dans votre Midi, Monsieur), le peuple est criard, agité, parleur. Il va, vient, péroré, discute avec chaleur, s'emporte, et il m'arrive souvent, quand je suis à Montpellier, de courir précipitamment à ma fenêtre, persuadé qu'on se massacre dans la rue. J'ouvre; qu'aperçois-je? Deux ouvriers qui

se disent fort tranquillement (fort tranquillement pour eux, entendons-nous), un bonjour Languedocien, c'est-à-dire, passablement bruyant. Ici, Monsieur, il en va d'une autre sorte; vous êtes chez un peuple de muets; personne ne parle. Sur le port, tout est silencieux. Là, point de chant de matelots comme à Marseille; point de cantilènes comme à Gènes, comme à Venise, où le soleil inspire la joie et communique à la voix de l'homme la gaité que les tièdes haleines des nuits de printemps donnent à celle du rossignol; point de gestes, point de cris, de mouvemens, comme dans cette longue rue de Tolède, à Naples, où les marchands d'orangeade, de sorbets et d'eau glacée, ressemblent à autant de polichinelles qu'un fil ferait vivement mouvoir. Non, Monsieur, je vous le répète, tout est silence et repos. Devant le *Boomjes* (quai aux ormes), les navires passent et repassent sans bruit;— dans les canaux les *schuyts* (petites barques) défilent lentement à côté les uns des autres, sans que les matelots s'adressent d'autres signes qu'un salut amical de la main; il n'y a pas jusqu'à la marchande de pommes établie près du *Hoog-Straat*, presque en face de la Bourse, au pied de la statue d'Érasme, qui ne garde un silence philosophique; si bien que, dans cette ville populeuse, où se déchargent et s'emmagasinent en partie les richesses du Japon et des Indes, on peut dire sans exagération, qu'il y a des momens où il ne se prononce pas un mot assez haut pour qu'on l'entende à une portée de fusil; nation bizarre, Monsieur, grave, austère, réfléchisseuse; pour qui le travail et la fortune constituent le but de la vie; nation qui n'a pas besoin de s'étourdir comme la nôtre, afin de se détourner du désespoir qu'engendre dans des esprits agacés chaque jour par le fruit amer et mal mûri de la science, la privation des richesses et des jouissances.

De Rotterdam à la Haye, Monsieur, la route est charmante. On s'avance au milieu de prairies entrecoupées de cultures, de scieries, de moulins à eau, et parmi lesquelles paissent tranquillement ou dorment paisiblement, de grands bœufs aux yeux étonnés, qu'on prendrait pour les rois de ces contrées, et des génisses qui descendent sans doute, vu leur taille et leur tournure plantureuse, des vaches grasses de l'Écriture. C'est un petit monde pastoral et champêtre, plein de fraîcheur et d'imprévu, qui ressemble à une idylle en action. Il n'y manque que des pasteurs en habits de soie, aux cheveux poudrés à frimas et des bergères en jupe-au-corps relevé jusqu'à la ceinture, comme celui de Diane chasseresse, avec des houlettes ornées de faveurs, pour que cela ressemble à une bergerie de M. de Florian, ce capitaine à l'eau de rose, qui mettait, pour écrire, des manchettes comme Buffon.

Cependant la voiture avance; vous diriez les allées d'un parc. Cela est sablé, tiré au cordeau, taillé au ciseau ainsi qu'un bosquet de Versailles. Vous traversez çà et là quelques villages, points comme la ville et silencieux comme elle. Enfin vous voyez dans le lointain poindre une tour, puis deux: la route prend un air un peu plus grande dame; les arbres, les maisons semblent se guinder, si possible, encore davantage. Une barrière vous apparaît ayant un aspect monumental; vous entrez dans *Stavenage*, c'est-à-dire la Haye; vous êtes dans la capitale de la Hollande.

Ici tout est encore plus mort qu'à Rotterdam. Au lieu de ces navires, de ces barques pontées qui glissent en silence, de ces hommes qui travaillent sans rien dire, vous apercevez des canaux; mais ils sont vides de toute industrie humaine. Une eau croupissante et une herbe verte les remplissent seules. Tout au plus, çà et là, rencontrez-vous un triste bateau, composé de planches mal jointes, auquel sont attelés des hommes pâles et hâves, ou une barque de poste trainée rapidement par un cheval.

Pourtant cette ville est belle, Monsieur. Dans sa tristesse, elle a une certaine majesté de reine qui ne lui messied point. J'imagine que ce doit être là, mais pour

d'autres causes, le sentiment qu'inspire à la première vue, Rome, cette Niobé impériale déchue de son diadème et de son sceptre.

Il faisait presque nuit quand j'arrivai à la Haye. Le gaz, ce soleil factice de la civilisation qui éclaire aujourd'hui toute l'Europe, n'était point encore allumé; à peine distinguait-on les objets. Je ne m'en engageai pas moins, au hasard, selon ma coutume, dans les rues de la cité, guidé seulement par une faible lumière crépusculaire, qui communiquait aux objets une teinte blafarde, cherchant, d'aventure, si je ne trouverais point subitement à quelque détour de rue ou de carrefour, quelque vieille église gothique comme à Cologne ou à Bruges, — une construction mi-partie civile et militaire, forteresse et palais, de Guillaume-le-Taciturne, — ou bien une de ces vastes demeures en briques rouges, babyloniennes par l'aspect et l'étendue, comme en bâtissaient les stathouders.

Nous errâmes long-temps, mon compagnon et moi, traversant des rues mal coupées, des places magnifiques et spacieuses, des promenades qui sont des jardins; mais n'apercevant, hélas! ni les créneaux d'une tour, ni le dôme d'une basilique; car la Hollande n'a, pour ainsi dire, pas de monumens. Pour elle ce serait un luxe inutile et ruineux. Ce pays est, en effet, habité par un peuple de ca-tors, qui construit éternellement des digues, qui oppose du sable aux flots de la mer, et calfeutre le mieux qu'il peut son navire, afin de l'empêcher de sombrer. Voilà les monumens de la Hollande. Son occupation principale est de boucher incessamment ses voies d'eau, et je ne saurais mieux la personnifier, qu'en vous représentant un marin abandonné dans un vaisseau sans mâts, ou plutôt dans une vaste cuve à demi submergée: la cuve c'est la Hollande; cet homme presque naufragé, c'est le Hollandais.

Cependant, Monsieur, nous errions toujours, n'ayant peur que d'une chose: — non pas précisément que le ciel tombât sur nos têtes, comme je ne sais trop quel intrépide gaulois; — mais que les maisons ne nous ensevelissent au premier moment dans leur chute. En effet, Monsieur, le terrain est si friable en Hollande, si peu solide, que les fondations s'affaissent, et que les murailles penchent à la façon de la tour de Pise. Elles surplombent le passant d'une manière effrayante et semblent vouloir former un arceau au-dessus de sa tête. Cela est, je vous jure, très-peu rassurant. Damoclès seul pourrait s'y faire; un étranger ne le peut pas. Quant au Hollandais, vous le voyez marcher, la pipe à la bouche, avec un flegme imperturbable, au pied de ces colonnades de briques, que paraît avoir agitées quelque tremblement de terre récent.

Tout-à-coup, Monsieur, au détour d'une rue, nous eûmes une séduisante vision. Après avoir traversé une place quadrangulaire sur laquelle donne le palais du prince d'Orange, nous longeâmes une vaste et haute maison qu'on nous dit être le Musée; — puis soudain, à l'improviste, sans nous y attendre, nous nous trouvâmes placés comme à un balcon, sur un petit quai garni d'une balustrade en fer, qui domine une magnifique pièce d'eau. Le coup-d'œil était délicieux. — Imaginez le grand bassin de Versailles, ayant pour centre une petite île de verdure, autour de laquelle jouent des cygnes et où se reposent amarrées, quelques petites barques de plaisance. — A gauche se détache comme un noir fantôme, la silhouette fantastique du vieux palais des Stathouders, qui remonte au ~~17~~¹⁸ siècle et qui depuis ce temps, malgré les révolutions des âges et celles des hommes, mire imperturbablement sa morne et rouge façade dans cette onde calme et tranquille. Sur la droite, de grands arbres centenaires agitent pesamment au vent du soir leur tête sombre et chenue; tandis qu'en face de nous, à l'extrémité de la pièce d'eau, derrière de petites maisons qui semblent accroupies au bord de cette flaque verte et liquide, au-dessus de la tour carrée d'une église, peinte d'une couleur tendre et rosée, — la lune se lève lentement à l'horizon. — Pâle et majestueuse, la reine des nuits écartait avec peine de son disque, quelques nuages assez semblables à des flocons de laine grise, qui paraissaient

vouloir dérober sa lumière à notre vue ; et sur le bleu firmament, çà et là, par intervalle, dans les interstices des nuages, on voyait briller au ciel, cette seconde patrie de l'homme, des étoiles scintillantes, qui semblaient s'ouvrir et se fermer alternativement, comme des yeux encore endormis, mais qui s'éveillent.

Je vous assure, Monsieur, que cela était féérique. Et de vrai, le *Vivier* est un des plus jolis aspects de l'Europe. Il ne vous frappe point par la grandeur, comme la place de Pierre-le-Grand à St-Petersbourg, — par les souvenirs, comme celle du Vatican à Rome ; — par la coquetterie unie à la richesse, comme la place de la Concorde à Paris ; non. Le *Vivier* respire une grâce et une mélancolie particulière ; il y a dans cette onde tranquille, jetée comme ornement au milieu d'une grande ville, — entourée d'arbres et de palais, — une indicible mélancolie. Vue aux pâles lueurs de la lune ou aux premiers feux du soleil, cela ressemble à une vignette anglaise d'après un tableau de Martins, ou à une peinture de Ruysdael.

ACHILLE JUBINAL.

(*La fin au prochain Numéro.*)

— L'Espagne est un pays bien curieux à étudier. Au milieu des guerres civiles et des troubles de tout genre qui la désolent, elle trouve encore le moyen de se livrer à des occupations littéraires. Il n'y a pas de jour où les feuilles de Madrid ne nous annoncent quelques nouvelles éditions de drames, de romans, de chroniques et même des *siete partidas* d'Alphonse-le-Savant, recueil de lois, dont la Péninsule qui en a déjà, bien tant, devrait cependant se passer. Veut-on savoir, par exemple, à quoi s'est occupée l'Académie de Séville dans une de ses dernières séances ? Elle a décrété qu'il serait donné au meilleur morceau de poésie qui lui serait envoyé prochainement, un prix consistant en un *clavel de oro* (emblème de l'Académie), y *una rosa de plata*. Nous venons de trouver cette annonce dans la *Gazette de Madrid* (colonne officielle), entre une relation du siège de Barcelone et le récit de l'odieux attentat commis contre le général Narvaez. Avis à tous ceux de nos poètes (et ils sont nombreux), qui n'écrivent pas en français ! Ce sera un moyen de démontrer réellement que désormais il n'y a plus de Pyrénées.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui avait à choisir pour une place de membre libre, entre plusieurs candidats également dignes d'être académiciens tout-à-fait, vient de s'honorer en portant la majorité de ses suffrages sur M. Prosper Mérimée, auteur d'un grand nombre de récits ingénieux et d'un livre d'érudition, qu'on dit fort remarquable, intitulé, si nous ne nous trompons : *La Guerre des Esclaves*. Parmi les membres libres qui appartiennent à la même classe de l'Institut, on distingue déjà M. Vitet et M. Auguste Leprevost, tous deux si spirituels et si savants. Par ces diverses nominations qui appartiennent à la fraction littéraire que représentent MM. Raoul Rochette, Paris, Magnin, Lenormant, Ampère, Villemain, l'Académie des inscriptions indique qu'elle a décidément compris que la *barbarie savante* n'avait plus seule, aujourd'hui, le droit exclusif d'être admise dans son sein. L'Académie a bien raison. Du goût et de l'imagination n'ont jamais gâté la science. Nous félicitons sincèrement la deuxième classe, jusque-là retardataire, de cette tendance nouvelle. N'était-ce pas, en effet, une honte de voir la jeune érudition rester aux portes de l'Institut, quand elles s'ouvraient à deux battans devant toutes les ignorances des générations passées ? Que l'Académie des inscriptions, à l'exemple de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales, suive enfin le mouvement des esprits et elle se placera bientôt au poste qui lui convient dans l'estime du public.

— Nous avons récemment entretenu nos lecteurs de la discussion élevée au sujet d'un cœur trouvé sous l'autel de la sainte chapelle de Paris, entre M. le directeur

général des archives du royaume et M. Auguste Leprevost, membre de l'Académie des inscriptions, l'un de nos plus zélés antiquaires. Nous croyions cette discussion épuisée et la victoire nous semblait restée à M. Leprevost ; mais M. Letrone, non content d'avoir été battu une première fois, veut absolument l'être encore une seconde. Nous apprenons, en effet, que M. le Directeur général des archives vient de lire à l'Académie, un long mémoire, où il tâche de détruire l'opinion si vraisemblable et si digne d'être reconnue vraie, que le cœur dont il est question est bien celui de St. Louis. De de son côté, M. Leprevost se dispose à répondre, et avec la science profonde du moyen-âge qu'il possède, les argumens ne lui manqueront pas. Nous tiendrons les lecteurs de la *Revue du Midi* au courant de cette intéressante passe d'armes, qui doit restituer à la France, d'une manière tout-à-fait authentique, les cendres d'un grand roi qui fut en même temps un grand saint. Nous sommes d'autant plus fondés à attendre et à espérer ce résultat, qu'un des savans conservateurs de la bibliothèque royale, M. Dubeux, en résumant dans une brochure aussi bien pensée qu'écrite, tout ce qui a été dit jusqu'ici sur la question, vient de montrer combien était plausible et probable l'opinion si pieuse et si française de M. Auguste Leprevost.

La Magistrature et les Facultés viennent d'opérer partout leurs rentrées solennelles. Parmi les discours qui ont été prononcés à cette occasion dans nos contrées, nous ferons mention surtout de celui de M. Borelly, procureur général près de la Cour royale d'Aix, et de celui de M. Siguy, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier. Le premier était consacré à l'éloge d'un ancien magistrat, qui sut résister avec fermeté aux envahissemens d'une société célèbre bien diversement jugée ; — le second était l'éloge funèbre d'un homme qui fut à la fois un homme de bien et de science. Ces circonstances ont noblement inspiré les deux orateurs. L'un, entraîné par ses fonctions vers la politique, a parlé en homme d'état, en éloquent et digne successeur de celui dont il retraçait la vie ; l'autre, ému au souvenir de son collègue, a trouvé des paroles touchantes pour nous peindre les travaux et la mort de M. Bascou. Puisse cet hommage public, rendu en termes si justes et si bien choisis, à la mémoire d'un homme que regrettent vivement tous ceux qui l'ont connu, adoucir les regrets de sa jeune famille ! Disons, de reste, que M. le Ministre de l'instruction publique, dont la sollicitude pour l'avenir et la prospérité des Facultés des lettres ne se dément pas, a donné à M. Bascou un successeur digne de lui. M. St-René Taillandier, auteur du charmant poème de *Beatrice*, a été nommé en remplacement du collègue que nous avons perdu. Nous ne doutons pas que M. Taillandier ne retrouve à Montpellier le succès qui l'accueillit à Strasbourg, lorsqu'il vint y occuper, comme suppléant, la chaire de M. Génin. — Nos lecteurs trouveront dans le prochain N° de la *Revue du Midi*, le discours d'ouverture que va prononcer, sous peu de jours, M. Taillandier. A. J.

GRAS, Propriétaire-gérant.

PHILOSOPHIE MORALE ET PRATIQUE.



Théorie de l'orgneil moderne.

Si la morale n'est pas encore une science aussi positive que les autres , ses procédés au moins ont les mêmes caractères de certitude. On y éclaire l'inconnu par le connu ; on y procède par expérimentation. J'ai vu que les autres hommes me ressemblaient par le dehors ; j'en ai induit d'autres ressemblances ; je les ai vus , comme moi , se conduire d'après des motifs ; souvent j'ai entendu ces motifs de leur propre bouche ; aussi souvent ai-je été autorisé à les induire , en me rappelant ce que j'avais fait , en me demandant ce que j'aurais fait à leur place. A l'âge de maturité on a assez vécu avec ses semblables ; on a été assez souvent confident de faiblesses , de malheurs , de passions ; on en a soi-même assez éprouvé , assez souffert , pour connaître la structure secrète de l'âme : on est précisément dans la position de l'anatomiste qui a pansé assez de blessures , disséqué assez de cadavres pour affirmer chez les vivans , chez les valides , la distribution des nerfs et des muscles , agens cachés des mouvemens extérieurs. Avec ces notions , n'est-ce pas un de-

voir d'essayer d'imiter le médecin du corps, en devenant médecin de l'âme ?

Aurais-je été dupe de longues illusions en prêtant mes hypothèses personnelles aux apparences des actions d'autrui ? Aurais-je fait une confession plutôt qu'une accusation ? Oh ! tant mieux, mille fois ! En ce cas, à un seul homme appartiendrait le mal, le mal qu'il a signalé chez tous ; mais il n'en aurait que davantage le droit de déplorer ce qui l'a le plus affligé en lui-même, de dénoncer ce qui, de la part du prochain, est le plus capable de faire souffrir. Toutefois, que le prochain y prenne bien garde : plus amèrement il rira de ma théorie personnelle, plus il me confirmera la vraisemblance, plus il en assumera la responsabilité, plus il déclarera que je suis plein de mon sujet, plus il proclamera que je ressemble à lui-même.

CHAPITRE 1^{er}. — *Moi, Lui.*

En philosophie, *moi* est pris pour synonyme de *conscience*. Ces deux mots changent un peu d'acception dans la morale pratique. S'ils signifient toujours action réfléchie du dedans et du dehors, il s'y mêle un autre dualisme, disons mieux, une autre duplicité. Les images du dehors et du dedans s'y reflètent avec des dimensions, avec des sensations fort inégales. Par momens, c'est la précision et la netteté de la chambre obscure, plus souvent les troubles et fausses lueurs de la fantasmagorie ; et tout comme dans ces jeux d'optique, de même, en nous, ces variations sont opérées par deux verres, dont l'un grossit et l'autre rapetisse. Il est un point où leur combinaison pourrait donner quelque chose comme la vérité ; mais, ce point-là, fort peu d'hommes savent, un moindre nombre veulent le chercher.

La partialité avec laquelle nous jugeons nous-même et autrui est presque toujours volontaire : complaisance, indulgence pour soi ; sévérité, mépris, malveillance pour autrui ; l'erreur est réfléchie, le délit est calcul, le crime est prémédité. Nous avons deux cœurs comme les perdrix de Paphlagonie : l'un d'eux

tendre , gracieux et débonnaire ; l'autre dur , fort et rigoureux. L'homme ingénieux et charitable (1) qui a employé cette figure , aurait pu ajouter que ces deux cœurs reçoivent leurs nerfs d'un cerveau unique, qui comprend lequel des deux cœurs il faut faire palpiter , tout aussi bien que le marchand , muni de deux poids et de deux mesures , sait auxquels recourir pour vendre , auxquels recourir pour acheter ; tout aussi bien que le faux monnoyeur qui amalgame le plus frauduleusement les métaux , est celui qui en connaît le plus précisément l'aloi véritable.

Cet agent qui éclaire et obscurcit, qui guide et qui trompe , ce ressort générateur de presque tout le bien et de tout le mal de la terre a des noms multiples. Les lâches l'appellent prudence; les avarés , prévoyance ; les timides , circonspection. Les corporations disent nous ; les Rois disent l'État ; les grands , dignité , convenance , comme il faut ; les hommes d'état baptisent ce ressort *les intérêts* ; pour les tribuns , il est le bien public. Dans notre chambre à coucher , il s'appelle égoïsme , cynisme , sensualité , misère ; dans notre voiture , vanité ; dans nos salons , fatuité , égotisme , excentricité ; dans un livre , devant cent personnes , amour propre ; devant mille , devant un million , patriotisme , popularité. Le premier titre de ce chapitre , *Moi* , est un synonyme assez approximatif de toutes ces appellations. Le titre de ce travail dit de quel élément le *moi* est principalement composé.

Je dis principalement , mais non pas exclusivement. Il y a une certaine dose d'humilité dans le moi. On n'a qu'à épier le commencement de toute comparaison que le moi établit , on y surprendra une manœuvre qui implique défiance. On ne braque la lunette sur autrui ni sur soi-même , qu'après une inspection préalable à la vue simple et naturelle, inspection destinée à nous instruire si nous devons rapetisser qualités et grossir défauts chez le prochain , ou faire l'opération inverse chez nous-même. La naïveté d'examen et de sentiment couvre bientôt

(1) Saint François de Sales.

cette petite et préalable perfidie ; pour la découvrir , il faut retourner l'adage de Fontenelle : C'est le prochain que j'étudie , quand je veux me connaître moi-même. On a coutume de dire que chacun prêche pour son saint. Les chevelus vantent les beaux cheveux ; les bouches bien garnies , les belles dentures ; les grands , les riches tailles ; les gentilshommes , la noblesse ; les braves , le courage. C'est le second temps de l'observation. Bien des gens se sont trahis au temps antérieur , et les admirations que nous venons d'enregistrer ont échappé à des têtes chauves , à des bouches édentées , à des tailles lilliputiennes , à des parvenus et à des poltrons ; mais une fois ce premier mouvement réprimé , jubilation à nous-même et malheur au prochain ! Il passe pour riche ; mais a-t-il une réputation de probité , d'habileté financière ? Il est heureux au jeu ; mais ne triche-t-il jamais ? On trouve sa figure jolie ; mais quel air commun et suffisant ! Sa haute coiffure et ses talons sabotés ajoutent une coudée à sa taille ; mais son embonpoint en fera toujours un tonneau. Il est préfet , mais d'une si petite préfecture ! Il fait des livres , mais d'un succès si douteux , d'un mérite si contestable ! Dans une petite ville l'opinion publique avait noté une grande ressemblance entre deux hommes vieux , sales , laids , qui finirent par connaître la rumeur et la contredire dans les termes d'une indignation presque identique. Un tel me ressemble , mais c'est un sot ! Il est gris , il est ridé , c'est un petit monstre ! *è sempre benè*. Toujours la même scène dans bien d'autres villes , grandes et petites. Moi est tout ; Lui , moins que rien ; Moi , le centre du monde ; Lui un point minime perdu dans la circonférence.

CHAPITRE II. — *Optimisme , Pessimisme.*

Les deux mouvemens d'aperception juste et de réaction faussifiante n'ont ni la même intensité ni surtout la même durée chez tous les hommes. Chez la plupart , et l'on peut dire dans l'humanité en masse , le premier mouvement est si bref et si incomplet ,

qu'il est à peu près nul. L'illusion qui lui succède a donc une puissance sans force et sans contrôle. L'amour de soi, le contentement de soi, le dévouement à cet objet aimé; la tendresse aveugle et perpétuelle pour lui, la préférence qu'on lui donne sur tout, voilà des bienfaits dont chaque homme jouit, sans trop songer à en remercier Dieu. Le règne de cet amour est plus long, plus absolu et plus important que celui de l'amour ordinaire: c'est lui qui nous fait résigner bientôt au malheur et même au bonheur d'autrui, qui nous console de notre propre misère, en nous réveillant même, par la douleur, au sentiment d'une vie où tous les jours se suivent sans se ressembler.

Tel est l'optimisme placide des classes qui, faute d'éducation, pensent assez peu au prochain et nullement au lendemain. Avec la réflexion plus longue et plus exercée, l'optimisme gagne une saveur plus vive et presque enivrante. Cette ivresse, comme toujours, se manifeste sous deux aspects, la frénésie, la bonhomie, selon le tempérament de l'individu qui a bu le vin.

Une autre espèce de bonhomie provient d'une cause tout opposée; c'est un masque de pessimisme. La placidité que donne le contentement de soi, bien profond, bien sincère, est une situation réellement digne d'envie. Le contentement de soi, étendu au dehors, rapporte parfois de douces représailles de la part du prochain. Aussi la bonhomie est une position, une vertu qui a ses hypocrites.

Nous avons fait une réserve pour un nombre minime de gens, chez qui le premier mouvement d'aperception juste des choses a une certaine durée; bien plus, pour qui cette même optique revient maintes fois troubler et contrôler la réaction orgueilleuse. Pour ceux-là, le monde est un chaos où le doigt divin aurait besoin d'intervenir une fois de plus. L'absurde, l'injuste, les infirmités, les crimes s'y meuvent dans une lutte continuelle, dans un hideux pêle-mêle. S'ils sont entraînés par le torrent, si volontairement ils s'y jettent, ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas être meilleurs que leur siècle.

A ceux que le hasard ou le découragement ont laissé sur la

rive ; à ceux qui n'osent être ni scélérats , ni ambitieux , ni grands hommes ; à eux le lot de réprimander le siècle avec toute l'amertume de leur cœur ; de lui dire toutes ses turpitudes avec une clairvoyance indignée ! Le siècle se venge par l'incrédulité , par le sarcasme , par la haine contre des hommes qu'il faudrait plaindre , car ils sont les plus malheureux ; qu'il faudrait estimer , car ils sont modestes ! Ne sont-ils pas tout d'abord mécontents d'eux-mêmes et pleins du sentiment de leurs propres infirmités ?

Que dirait le monde , si la charité permettait aux philosophes de crier : « Malheur ! » aussi bien que Dieu le permit jadis aux prophètes ! Pour les simples mortels la plainte est un soulagement qui pourrait bien avoir déjà adouci l'apparence du mal. De grands artistes ont pu mêler le sourire à la dénonciation des travers de l'humanité. Le Sage , Molière , Cervantès , Walter-Scott , Goethe , Byron étaient des hommes profondément tristes ! Le monde n'a pas connu d'autres hommes aussi clairvoyans , peut-être ; il n'a pas mesuré la profondeur d'une affliction et d'un mépris portés jusqu'au silence. Pourtant il a nourri et caressé plus d'un faux-frère capable de l'observer , sinon de le dénoncer. Le temps et l'expérience consolent même la plupart des pessimistes. On se résigne à être imparfait , surtout quand on a vu jour à profiter de l'imperfection des autres. On avait rogné les ongles pour ne pas déchirer la main qu'un indifférent vous serrait. On tient la main fermée , quand on la sent pleine de vérités inopportunes. On affiche le contentement d'autrui qui vous prône et vous aide , et l'on finit par arriver à la fortune , aux honneurs et même à la satisfaction intérieure ; car , on a dès-long-temps étouffé les regrets , corrompu la dignité , tué l'indignation. Certains fruits acerbes , comme les coings et les sorbes , atteignent une fausse maturation et une douceur très-incertaine par la *blatte* qui n'est qu'un commencement de putridité. Telle est l'histoire de ces âmes sujettes au faux optimisme.

CHAPITRE III. — *Jalousie, Envie.*

En nous comparant aux autres, nous nous reconnaissons beaucoup d'inférieurs, mais en apercevant bon nombre d'égaux et quelques supérieurs. Cette proportion, toute satisfaisante qu'elle paraisse d'abord, ne tarde pas à incommoder l'amour propre qui fait, pour la changer, plusieurs sortes d'efforts. Le plus facile est de rabaisser le mérite même des inférieurs, qui pourrait surgir bientôt par quelques points jusqu'alors inaperçus; de rabaisser, à plus forte raison, le mérite des égaux et des supérieurs, dont les talents, les avantages ne sauraient être universels. On demandera, par exemple, de l'esprit au riche, des tragédies à Molière, des comédies à Bossuet, des victoires à un diplomate, des discours à un peintre.

Comme seconde et plus difficile ressource, nous chercherons à égaler les supérieurs, à surpasser les égaux. Ces deux fonctions de l'amour-propre que je distingue, pour les décrire, sont intimement mêlées et continues comme le tissu d'une étoffe, quelle que soit la variété de ses ramages. Envie, jalousie, émulation, sont les noms divers, les chatoiemens plutôt que les couleurs d'un fond identique, seulement on peut dire que l'espoir d'égaler le rival a moins abandonné le jaloux que l'envieux. L'émulation est plus préoccupée de désirs que d'espérance; agir est ce qu'il lui faut avant tout; les deux autres se contentent le plus souvent de dénigrer.

Envie étant le mot le plus déconsidéré, est, comme de raison, celui qu'on préfère dans le dictionnaire de la modestie admiratrice. Combien j'envie le chant de Rubini, le pinceau de Laroche, la science de Cuvier! est l'exclamation de l'admiration la plus haute. Mais, remarquez bien celui qui se sert de cette humble formule, ce n'est jamais qu'un homme posé de façon à avoir amplement de quoi faire compensation à l'aveu. La musique, la peinture, l'anatomie ne sauraient, dans son idée au moins, ajouter un atome à son talent, une ligne à sa taille, un

zéro à sa considération ! Si de près ou de loin on appartient à la même classe , au même métier , l'estime prend d'autres formules et fait toujours les réserves de prudence et de dignité. Le docteur Bennati , beau brun , lancé de bonne heure dans la médecine des dames et protégé par Cuvier , qui avait besoin , dans son salon , d'une belle voix et de chant italien , Bennati louait un jour , avec effusion , un confrère , médecin comme lui. Cet éloge d'un rival , d'un absent , était pour moi une énigme dont la péroration du bel italien put seule donner le mot. « Notre confrère est artiste , ajoutait-il avec emphase ; il joue très-bien de la guitare. » Honorer chez un médecin le chant et l'accompagnement d'un guitariste , quelle concession de la part d'un médecin pianiste et chanteur , rival de Tamburini !

Quand on ne peut pas accepter le mérite avec cette rassurante transposition , on s'arrange pour l'éluder , pour en prétendre cause d'ignorance. On ne lit pas le livre de l'auteur , on ne va pas voir sa pièce , ou tout ou plus on va rire à sa parodie. On quitte le salon où il parle avec convenance , où il captive l'attention par l'originalité de son langage , par la fermeté de sa pensée. Si on échange avec lui quelques paroles , ce seront des lieux communs froids , de l'ironie amère , ou de fades plaisanteries ; puis on dit de l'air du monde le plus convaincu : « Je ne sais pas ce qu'on trouve de si éminent dans l'esprit de tel ou tel ; je n'ai jamais rien entendu de lui qui ne fût au-dessous du médiocre. » On n'avoue pas qu'on l'a poussé sur un terrain où il devait perdre ; on paraît négliger tous ses avantages ; on n'ajoute pas qu'on n'aurait pas eu la délicatesse de l'écouter , le talent de le comprendre ; on ne s'est pas aperçu que lui-même dédaignait de se communiquer à un sot , à un mauvais plaisant.

Un mérite accessible à la foule finira par y trouver dédommagement et justice. Mais , qu'on se figure l'ennui , le désespoir d'hommes qui ont dévoué leur vie à une étude spéciale , n'ayant que trois ou quatre juges presque toujours rivaux ! Ce n'est pas seulement dans les salons , dans les petits et les grands journaux , que l'on entend dire par des gens qui passent pour instruits et

honnêtes : Abel Rémusat a inventé la langue chinoise ; Chézy , le samscrit ; Champollion , les hiéroglyphes. Ces doutes pénètrent jusque dans les académies , où ils achèvent la victime déjà meurtrie par les turlupinades publiques. Comment ne pas s'attendre à des représailles pessimistes de la part d'amour-propres ainsi torturés ? Cette position n'excuse-t-elle pas le fiel d'A. R. , le despotisme de R. R. , les intrigues de S'-M. , le dénigrement de K ? N'expliquent-elles pas la mort prématurée de tant de savans qui , comme Champollion , s'éteignent le jour même où ils allaient désarmer la satire et forcer l'incrédulité jusqu'en ses derniers retranchemens ?

Avec de moindres griefs contre l'injustice , beaucoup de gens se mettent à l'aise avec leur conscience , en grossissant la part de l'œuvre , ou bien en déplaçant légèrement son objet. Un homme immoral et dissipateur était brouillé avec son frère qui , après des représentations et des reproches sans fruit , avait dû cesser de le voir. Le scandale de sa conduite s'était aggravé à son retour de la guerre d'Espagne , où il avait gagné beaucoup d'honneurs militaires. La concomitance de ces deux faits lui fournissait une explication commode de la punition de famille. « Dès le jour , disait-il , où mon frère me vit revenir avec des étoiles de général et des plaques d'ordres , sa rancune envieuse se manifesta et me poursuivit en toute occasion. »

Un homme à bonnes fortunes avait perdu l'amitié d'un de ses camarades , après une série des plus compromettantes indiscretions. Il croyait mettre tous les torts du côté de l'ancien ami , en racontant que celui-ci lui avait connu à la fois deux maîtresses remarquablement jolies.

Les tiers pris pour arbitres , en pareil cas , ne sont pas dupes de l'apologie , et pourtant ils en acceptent toujours certaines particules , comme si le sentiment dénoncé n'était jamais totalement invraisemblable , même dans le cœur d'un ami , dans celui d'un frère ! Comptez toujours que l'envie doit cependant donner lieu à des mécomptes ; car tous les mérites ne sont pas aussi incontestables pour le prochain que pour soi-même. Bien

plus, un très-grand nombre lui échappe complètement. Ainsi, pour les derniers exemples cités, les plaques d'ordre s'étalent à peine une fois l'an, et les rubans qui y font allusion sont portés par tout le monde. Une maîtresse s'affiche plus rarement qu'une plaque et d'une façon moins précise; d'ailleurs chacun est recevable en admettant la honte ou niant la beauté de la femme, à nier l'honneur ou le bonheur de l'amant.

Donc aux mérites patens et publics le privilège infailible de compter sur l'envie après l'admiration; à eux aussi le conseil d'observer les médiocrités rivales et émules, race moins cruelle, mais aussi terrible que les envieux du génie d'Homère. La taille et le courage des héros d'Homère mettent en émoi Grecs et Troyens, autant que Mirmidons et Pygmées. Quand les petits se dressent sur la pointe des pieds, quand les Pygmées montent sur des échasses, Ulysse, Ajax, Diomède sont bien excusables de se relever de toute leur hauteur!

CHAPITRE IV. — *Vanité, Importance, Impatience, Dédain, Indifférence, Assurance, Dignité, Conviction, Foi.*

Mais quelle variété dans les manifestations de cette protection de soi-même! Quelles nuances de défensif et d'offensif! Mélange bien plus intime et plus savant que celui de la meilleure armure, de la plus forte citadelle! Les sentimens dénombrés en tête de ce chapitre peuvent appartenir tour à tour au même homme; et si cet homme est au grand complet des passions, l'animer presque simultanément. Plusieurs de ces sentimens sont à peine séparés l'un de l'autre par un demi-ton. Entre tous les autres, et dans l'ordre où nous les avons rangés, il n'y a jamais plus d'un ton dans les intervalles.

Nous comparons volontiers l'âme à un orgue immense dont chaque registre a son clavier. Ici, l'octave est complète; mais nous la faisons sonner de haut en bas: Vanité, importance, impertinence sont l'extrême aigu; dédain et assurance, le médium; dignité, conviction, foi, les notes graves.

La vanité est ce qu'il y a de plus criard, de plus turbulent,

de plus affiché dans l'orgueil. Le vaniteux trouve toujours moyen de se glorioler de quelque chose ; de ce qui lui appartient fort douteusement : la faveur des grands , l'honneur populaire ; ou comme de ce qui est en lui ou à lui : un corps plus ou moins beau , un esprit plus ou moins distingué , la fortune , un cheval , un bel habit , un titre , un ruban. D'où que lui vienne le contentement de soi , il ne sera parfait qu'à la condition d'être signifié aux autres. Quelque mince que soit le pécule , il n'en jouira pas à la façon des avarés , mais bien en le faisant tinter et reluire le plus qu'il pourra. Spéculateur , il préfère le bruit des annonces comme le profit le plus certain ; auteur , il préférera la satire au silence ; homme politique , il sera flatté de toute attention , même des quolibets et des caricatures. La mort violente et le suicide ont un côté consolant , parce que la voix publique s'en occupe. Ils sont préférables à une vie isolée , à la solitude , à l'obscurité. Voyager ailleurs qu'aux eaux fashionables , aux pays chéris des touristes ; voyager sans réclames qui parlent de vos périls , de vos découvertes , de l'accueil brillant qu'on vous fait , du bruit de votre mort heureusement démenti , c'est s'enterrer vivant comme les moines de la Thèbaïde. Les succès en amour ont quelque chose de très-affligeant pour le vaniteux : c'est le silence officiel qu'ils imposent. Avec quel plaisir il creuserait la terre pour lui confier son secret , s'il espérait que la terre se recouvrit bientôt des indiscrets roseaux de Midas !

EUSÈBE DE SALLES.

(La suite à un prochain numéro.)

TABLEAU

DU SIÈCLE

DE LOUIS XIV. (1)



MESSIEURS ,

En venant succéder, dans cette chaire, à l'homme de bien que vous aimiez, au professeur habile dont le goût sûr et délicat vous charmait, je sens vivement toute la difficulté de ma tâche. J'ai à lutter contre plus d'un souvenir, j'ai plus d'un engagement à satisfaire. Je n'oublie pas, en effet, que celui dont vous déplorez encore la perte prématurée, a déjà été remplacé ici avec un talent véritable; je n'oublie pas non plus le succès si légitime qu'a obtenu, depuis sa création, cette Faculté où je viens prendre place; et pourrais-je, enfin, ne pas me souvenir que je parle dans une de nos plus savantes Académies, non loin de cette noble École de médecine, de cette fille d'Hippocrate, qui sait si

(1) Tous nos lecteurs liront avec un grand intérêt ce beau discours, si remarquable par le fond et par la forme, qui vient d'être prononcé, à l'ouverture de sa chaire, par M. Taillandier. Nos prochains N^{os} contiendront ceux de MM. Eichhoff et Labitte, prononcés, le 1^{er}, à la Faculté des lettres de Lyon; le 2^e, au Collège de France.

bien conserver et défendre les hautes doctrines philosophiques qui ont fait sa gloire? Pour m'assurer, Messieurs, toute l'indulgence dont j'ai besoin, j'ai hâte d'arriver au grand sujet qui doit nous occuper. Souffrez que je me réfugie, sans tarder davantage, sous la protection des maîtres, des orateurs éloquens, des poètes privilégiés, dont je viens étudier avec vous les écrits immortels.

Messieurs, le siècle de Louis XIV et la grande littérature qu'il a produite, c'est, vous le savez, le résultat le plus glorieux, le fruit le plus heureux et le plus beau de toutes les qualités qui distinguent l'esprit français. Pour tout dire d'un seul mot, c'est le génie même de la France. Or, sa beauté est si pure, elle est un produit si parfait de tous les mouvemens d'idées, de toutes les circonstances qui l'ont préparée, que souvent la critique, trompée par cette inaltérable harmonie, n'a pas vu les relations de ce grand siècle avec les âges qui le précédaient. On s'est plu à isoler, dans une magnifique solitude, ces rois de la parole et de la pensée, ces esprits souverains. Mais, chose singulière! en voulant les exalter ainsi, on a nui trop souvent à leur gloire; à force de ne voir en eux qu'une reproduction merveilleuse de la beauté antique, à force de les séparer de leur siècle et des traditions de l'humanité moderne, on leur faisait une condition impossible, et par là on était conduit nécessairement à une admiration souvent fautive, à une façon trop théâtrale de les comprendre. Depuis les esprits les plus fins, jusqu'aux écrivains les plus médiocres, depuis Voltaire lui-même jusqu'au marquis d'Argens, il serait curieux de rechercher comment on a négligé peu à peu le point de vue véritable, pour tracer un tableau où l'admiration convenue, où la rhétorique a trop sa part. Mes paroles n'ont rien d'outré-cuidant, Messieurs, je ne viens point essayer le premier ce difficile travail; je voudrais suivre seulement les indications du maître illustre qui a transformé chez nous la critique et l'étude des chefs-d'œuvre par un sentiment si vif et si passionné du beau. Quand il nous a montré combien cette littérature du siècle de Louis XIV était un produit spon-

tané de notre sol, un monument indigène et national (1), il nous a révélé tout ce qu'il y a de vivant et d'original chez ces écrivains adorés, qu'une admiration maladroite avait trop séparés de leur temps et de leur pays. Suivons, Messieurs, cette route peu parcourue encore, et où il reste à faire tant de découvertes imprévues, tant de rencontres charmantes. Au lieu de placer ces maîtres sur un piédestal de marbre immobile, entrons chez eux, étudions-les dans leur foyer, écoutons-les dans l'intimité, surprenons leur âme dans leurs beaux vers, dans leur prose royale. On nous les montrait au faite de leur gloire; il semblait qu'ils y fussent arrivés tout d'un coup, par quel secret? Par quel miracle? On ne nous le disait pas. Eh bien! voyons-les, jeunes, inconnus encore, pleins d'ambition et d'espoir, tourmentés par l'amour du beau, inquiets souvent, mécontents de leur siècle et d'eux-mêmes, mais nobles, courageux, ardents, dévoués à cette beauté idéale qu'ils poursuivent et qui les couronnera. On en faisait presque des demi-dieux, des statues païennes; Messieurs, il faut en faire des hommes; c'est un écrivain de nos jours, très-ingénieux et très-profond, qui l'a dit: Pourquoi des demi-dieux? Qu'y a-t-il de plus grand qu'un homme? Qu'y a-t-il de plus beau qu'une âme, qu'une intelligence, qu'un esprit, depuis la venue du Christ?

Messieurs, si la politique de Richelieu a préparé la puissance de Louis XIV, la protection qu'il a accordée aux lettres, n'a pas été inutile, vous le savez, à ce brillant développement du génie français, à cet avènement d'hommes supérieurs, à cette perfection littéraire qui a illustré le grand règne. Mais, ne l'oubliez pas, entre Richelieu et Louis XIV, il y a les troubles de la régence, il y a la Fronde. Eh bien! entre la fondation de l'Académie et cette belle dynastie d'écrivains de génie qui se lève vers 1660, il y a la fin et la décadence de l'hôtel de Rambouillet, il y a les précieuses, il y a le règne littéraire de Chapelain accepté par Corneille lui-même. Dans les lettres comme dans la politi-

(1) Villemain; *Mélanges historiques et littéraires*, t. II, Discours d'ouverture.

que, il faut donc reconnaître, au ^{xvii}^e siècle, deux époques de gloire bien distinctes. La première contient déjà toutes les promesses de beauté que la seconde réalisera, tous les germes qui vont prospérer bientôt; mais tout cela est confus encore, mêlé, irrégulier. Attendez quelques années, et après le mariage de Louis XIV et la paix des Pyrénées, après la mort de Mazarin, au moment où le jeune roi prend possession de son trône, vous verrez venir presque en même temps ces quatre poètes, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine, et les écrivains sacrés, les orateurs de la chaire, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, tout le cortège enfin du jeune monarque.

Est-ce simplement, Messieurs, pour vous rendre plus claire l'histoire de ce siècle, que je vous propose cette division? Est-ce seulement pour l'utilité de notre étude que je vous fais remarquer ces périodes bien distinctes? Mon but est plus sérieux et plus élevé. Je veux que nous considérions par quel secret merveilleux, par quel art suprême tous ces élémens divers, hostiles souvent, qui se rencontrent dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, ont fini par s'unir et se réconcilier dans cette beauté supérieure qui est le caractère incomparable de cette époque.

Ce qui me frappe surtout, ce que j'aime dans cette première période de 1650 à 1660, c'est que tout y est déjà; c'est la richesse, c'est l'abondance, irrégulière encore, de ces matériaux, de ces mouvemens d'idées, de ces inspirations d'où sortiront tant de chefs-d'œuvre. Le monument n'est pas encore debout, mais je vois s'élever des colonnes, des portiques, des statues magnifiquement ébauchées, et j'entends s'approcher l'esprit souverain qui mettra ces pierres en mouvement et achèvera l'édifice. Toutes les sérieuses influences sous lesquelles grandira la littérature du règne de Louis XIV, nous les rencontrons dès ces origines. C'est, d'abord, l'étude de l'antiquité, la continuation du mouvement de la renaissance, mais corrigé, rectifié, débarrassé du pédantisme et des prétentions scolastiques; puis l'influence du christianisme, un retour ardent aux idées religieuses, après les troubles et les désordres du ^{xvi}^e siècle; enfin, la virile discipline

de la philosophie cartésienne, de cette belle et sévère doctrine, dont la rectitude s'accommodait si bien avec le christianisme du xvii^e siècle, et qui, sans y prétendre, et en ne voulant que réformer la science philosophique, gouverna aussi les lettres et introduisit partout avec sa naturelle élévation, la simplicité des formes et la droiture de la pensée.

Que l'antiquité ait reparu avec ses trésors, au moment même où l'originalité de l'esprit moderne s'était déclarée si bardiment dans les mouvemens du xvi^e siècle, c'est là un fait immense et d'une gravité singulière. Au xvi^e siècle, la renaissance des lettres antiques, le retour des maîtres de l'antiquité avait été surtout une arme aux mains de l'esprit nouveau. En France, en Allemagne, en Hollande, chez Montaigne et chez Rabelais, comme dans les pamphlets irrités d'Ulric de Hutten, comme dans les dissertations sceptiques d'Erasme, la littérature antique apporte aux libres penseurs des argumens et des excitations dont ils s'emparent avidement. Le xvii^e siècle continue le mouvement de la renaissance, et en le détournant de ces voies hostiles, il purifie, en effet, et il termine cette révolution. Tout pacifier, c'est là sa gloire. Il réconcilie les lettres antiques et l'esprit moderne, l'imagination païenne et le christianisme; il les unit dans cette beauté accomplie, dans cette grâce suprême, qui est la perfection dernière de l'art. Ce sera l'œuvre surtout de la seconde moitié du siècle, lorsque Racine, dans la plus délicieuse poésie, associera à la beauté des formes grecques des sentimens tout modernes, et que cette alliance, commencée par les poètes, semblera consacrée enfin par le plus doux, le plus harmonieux, le plus évangélique des écrivains sacrés. Quel art infini dans Fénelon! quelle souplesse athénienne! et comme la poésie antique semble s'idéaliser sous sa plume! Il pardonne à l'antiquité tout entière, il l'absout, il la fait entrer dans le monde chrétien. Mais, n'allons pas si vite; c'est là surtout, je viens de vous le dire, le produit de la seconde moitié du xvii^e siècle. Dans la première période dont je vous parle, il faut voir d'abord le goût sévère de l'antiquité se fortifier peu à peu, se répandre, à l'Oratoire,

au collège de Navarre; il faut voir le noble enfant qui écrira un jour *Phèdre* et *Andromaque*, apprenant le grec à Port-Royal sous le sacristain Lancelot.

Port-Royal, Messieurs! ce nom m'amène à vous signaler aussi cette renaissance des idées religieuses qui exerça une influence si salulaire sur les lettres. Dès le commencement du xvii^e siècle, l'Église a senti le besoin de réparer ses forces, de s'armer vigoureusement, d'opposer une victorieuse résistance aux envahissemens de l'esprit nouveau. Pour cela, elle veut se réformer elle-même. Partout se propage un esprit de rénovation intérieure, un goût de discipline sévère; c'est par la dignité des mœurs et l'autorité de la science, qu'elle s'apprête à repousser son ennemi. Déjà, M. de Bérulle a fondé, en 1611, cette studieuse maison de l'Oratoire, d'où sortiront Malebranche et Richard Simon, tous deux d'une hardiesse extraordinaire, l'un qui poussera jusqu'à ses dernières conséquences la doctrine cartésienne, l'autre qui fondera avec une audace inouïe la critique des Livres saints. N'est-ce pas accepter noblement les défis de l'esprit nouveau, que de se montrer aussi courageux, aussi entreprenant que lui-même, sans pourtant se séparer de l'Église? Aussi bien, si la témérité est trop grande, Bossuet n'est-il pas là pour rappeler ceux qui s'égarent et gouverner l'Église de France? Après l'Oratoire, n'oublions pas les Missions étrangères, n'oublions pas les Bénédictins de Saint-Maur qui se renouvellent aussi et entreprennent ces immenses travaux, l'éternel honneur de l'érudition française. Saluons, enfin, cette maison religieuse disciplinée par une jeune abbesse d'une piété héroïque, et où viendront s'enfermer les plus nobles âmes, les plus grands caractères, un Lemaitre, un Arnauld, un Nicole, un Pascal! Saluons-la avec émotion et respect, car ce cloître silencieux ne produira pas seulement ces deux monumens immortels qui auraient suffi à sa gloire, les *Provinciales* et les *Pensées*; mais de ces vallons du désert, de ces avenues charmantes où a erré le jeune Racine, sortiront long-temps ces graves inspirations, ce goût austère, cet amour des sentimens élevés qui pénétreront toutes les œuvres

du siècle, pour ajouter la pureté morale à la beauté littéraire !

J'arrive, Messieurs, à cette troisième influence que je vous signalais, à l'influence de Descartes. Au moment où la réforme intérieure de Port-Royal s'accomplissait avec une si sainte énergie, au moment où la direction, trop sombre et trop sévère seulement, de l'abbé de Saint-Cyran, ramenait tant de grandes âmes aux vertus austères du cloître, un jeune gentilhomme tourangeau portait dans la philosophie une réforme assez semblable. Avec une hardiesse tranquille et calme, il renouvelait la métaphysique ; il effaçait d'un trait de plume le long travail de l'humanité et recommençait l'édifice. La science qui s'égarait avant lui dans les subtilités de la scolastique mourante, dans les hallucinations extravagantes de la renaissance, il la ramène sur ce terrain solide où elle grandira. Il la fonde dans l'esprit, dans la conscience, dans l'âme ; et maître de cette conscience, de cette pensée, assuré de ce point inébranlable que rien ne lui arrachera plus, il s'élève jusqu'à Dieu et reconstruit le monde entier. Pourquoi, Messieurs, le spiritualisme cartésien rentrera-t-il dans notre sujet ? Ce n'est pas seulement parce que les ouvrages du maître ont en soi une véritable importance littéraire, parce que la date du *Discours de la méthode* et des *Méditations* est une date féconde, parce que sous la ferme plume du philosophe la langue se constitue déjà en attendant l'apparition des *Provinciales* ; c'est aussi, c'est surtout à cause de l'action si profonde que la doctrine cartésienne a exercée sur toute la société de cette époque. Dans les lettres et dans la politique, dans le monde et dans l'Église, presque tous les esprits, sérieux ou frivoles, ont été dirigés par cette philosophie immortelle. C'est elle qui gouverne les âmes aventureuses et qui charme les esprits naturellement droits ; c'est elle qui corrige ce qu'il y a d'emporté chez le cardinal de Retz, chez M^{me} de Longueville, et qui enchante M^{me} de Grignan. Elle règne à Port-Royal, elle vient en aide à ces rigides moralistes, et, par eux, n'a-t-elle point agi sur l'âme de Racine ? Elle pénètre, enfin, dans l'Église : elle est acceptée par Bossuet, par Fénelon, qui voudraient la corriger un peu, la rectifier sur certains points,

ja défendre surtout contre les exagérations des disciples, contre les témérités de Malebranche et les égaremens de Spinosa, tant ils sont sérieusement attachés à cette *excellente et sublime métaphysique* (1)! Ce sont les paroles même de l'évêque de Meaux.

Voilà, Messieurs, les différentes directions d'idées qui se déclaraient ; voilà les semences fécondes qui devaient produire plus tard des moissons si belles. En même temps, l'esprit de la nation se formait, se réglait peu à peu ; et l'imagination avait déjà produit de glorieux témoignages. La poésie d'alors est tout entière dans le vieux Corneille. C'est l'époque du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Polyeucte*. Toutes ces statues sont là sur le seuil du grand siècle ; pareilles aux soldats de Condé, aux bandes victorieuses de Rocroy, elles en gardent les royales avenues. C'est encore vers la fin de la même période, qu'un autre poète, bien hardi et bien libre aussi, va courant la province pour rapporter à Paris des œuvres impérissables. Celui-là ne doit rien à Descartes ; élève de Gassendi, ami du bon sens populaire, peu soucieux de l'idéal, parce que la réalité tout entière lui appartient comme à Shakespeare, il recueille déjà de tous côtés ces grands traits de nature, qu'il répandra dans ses œuvres. Il visite votre pays, Messieurs ; il y trouve les traces de l'auteur de *Pentagruel* ; il s'assoit à Pézenas dans le fauteuil du barbier, il y voit jouer devant lui cette comédie humaine qu'il transportera sur son théâtre ; il emprunte à Cyrano de Bergerac une scène du *Pédant joué*, aux Italiens leur verve joyeuse, à sa vie errante la langue prompte, puissante, hasardeuse d'un génie inventeur, à l'humanité entière ses créations toujours vivantes !

Admirable énergie, admirable mouvement de cette époque ! Que de germes, vous le voyez, que de promesses dans la première confusion, dans l'irrégulière richesse de ces vives années ! Tout s'agite, tout travaille, tout se prépare. Corneille a réformé le théâtre, Arnauld la théologie, Descartes la philosophie ; voici Bossuet qui va réformer la chaire chrétienne.

(1) Bossuet ; Lettre au père Lamy.

Je ne puis me lasser, je l'avoue, d'admirer cette vigoureuse adolescence du grand siècle, ce qu'elle emprunte d'énergique et de fier aux troubles du temps, aux émeutes de la Fronde, cette langue indisciplinée, mais déjà si belle, cet idiome téméraire encore et qui a reçu des blessures sans doute, mais des blessures qui le rendent glorieux et dont il semble se parer. D'ailleurs, à côté de cette énergie hautaine, de cette fierté castillane, voici déjà le goût public, la délicatesse, la justesse de l'esprit qui commencent à briller. Il y a certainement le dédain d'un gentilhomme de la Fronde dans les *Maximes* de La Rochefoucauld; mais quelle finesse! quel choix exquis dans la pensée! quel goût sûr dans l'expression! L'esprit de la nation devait être formé rapidement par de tels écrits. Aussi, quand on vu l'aspect complet de cette première période, n'est-on pas disposé à dire avec Voltaire : « Ce temps ne se trouvera plus, où un duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, allait au théâtre de Corneille (1). » Oui, ne semble-t-il pas que cette beauté soit accomplie, qu'on n'y puisse rien ajouter; et n'êtes-vous pas prêts à partager les antipathies de M^{me} de Sévigné, quand elle accueille froidement les débuts de Racine et qu'elle s'écrie : Vive notre vieil ami Corneille (2)?

Prenez garde, cependant, Messieurs; tout n'est pas fini. Nous n'avons pas encore devant nos yeux tout le siècle de Louis XIV; sa gloire, à vrai dire, vient seulement de commencer. Après une interruption de quelques années remplies par la décadence de l'hôtel de Rambouillet, par les ridicules et précieuses affectations qui ont succédé à la politesse de l'incomparable *Arthénice* (3), à la grâce délicate de Julie d'Angennes; après ce court interrègne des maîtres, pendant lequel tant de méchants poètes, tant d'écrivains médiocres se glissent à la suite de Chapelain et de M^{lle} de Scudéry, une jeune génération se lève, pleine d'ardeur et de noblesse, et qui, profitant de tout ce qui semble

(1) Voltaire; Siècle de Louis XIV, chapitre XXXII.

(2) Lettre du 16 mars 1672.

(3) Fléchier; Oraison funèbre de Madame de Montausier.

avoir été préparé pour elle, va couronner le grand siècle. Ces écrivains, ces poètes, ces orateurs, ont l'âge du jeune roi. Entre ces enfans du peuple et ce petit-fils d'Henri IV, il y a comme une secrète parenté; c'est le même amour de la solennité, de la beauté, de l'élégance accomplie; c'est le même goût de la dignité, c'est le même instinct d'une suprême noblesse. Ajoutez donc à ces influences que je vous signalais tout à l'heure, à cette éducation du grand siècle sous la triple discipline de l'antiquité, du christianisme et de la philosophie moderne, ajoutez la royauté de Louis XIV, vous aurez l'explication de cette parfaite beauté, et, ce sont les paroles d'un maître que j'aime à citer, vous comprendrez la magnificence gracieuse et naturelle de ces heureux génies (1).

En même temps, combien c'est une étude charmante de voir ces écrivains que la postérité a entourés de tant de respect et d'adoration, de les voir, dans la première ardeur, dans le premier travail de leur pensée, inconnus encore et se préparant à la gloire! Comme ils arrivent tous ensemble! comme ils sont unis! Quel accord, quelle amitié heureuse! D'abord, il faut chasser les vendeurs du temple; il faut chasser des portiques sacrés de la Muse ces poètes prétentieux, ces fades esprits; il faut que Boileau se raille de Chapelain et de Cottin, de Boyer et de Pinchène; il faut que sa critique ferme et sensée n'oublie rien, ni les tragédies de Pradon, ni les poésies héroïques de Scudéry et de Saint-Amant,

Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montres, miroirs d'amour, amitiés, amourettes.

Il faut aussi que Molière châtie sévèrement le mauvais goût, les Armande et les Madelon, les Savantes et les Précieuses, et Trissotin et Vadius, et le sonnet d'Oronte, et l'Histoire romaine mise en madrigaux. Quand la scène est débarrassée, quand l'esprit public est disposé à comprendre la beauté, écoutez cette poésie si nouvelle, ces sentimens si tendres sous une expression si pure, cette incomparable harmonie du langage! C'est l'élève de

(1) Villemain; *Mélanges*; tom. II, Discours d'ouverture.

Port-Royal qui fait pleurer la France sur le sort d'Iphigénie, sur les douleurs de Junie et d'Andromaque; c'est le rival de Corneille qui ajoute à son héroïque famille de l'antiquité, Achille, Burrhus et Mithridate. Messieurs, l'art de Racine est si élevé, sa poésie est tellement idéale, que son génie, dans les temps de trouble littéraire, a dû être au moins négligé. Ses défenseurs même l'ont mal servi, et leur froide admiration nous a trop souvent caché la vivante beauté de cette noble muse. C'est qu'il est plus difficile d'apprécier Racine, que d'admirer la grandeur de Corneille. Les anciens aimaient à représenter Hercule avec un petit enfant dans les bras; ils ne voulaient pas que la force pût se passer de la grâce. Oui, la grâce, en littérature comme en théologie, n'est-ce pas quelque chose d'en haut, un regard du Ciel, un sourire prévenant de la Divinité? La grâce n'est-elle pas meilleure que la force? Et celui qui sait admirer complètement Raphaël, celui qui sait retrouver sous le calme, sous la sérénité parfaite de son art, tous les élémens de la vie, plus visibles assurément dans les brusqueries grandioses de Michel-Ange, celui-là n'est-il pas plus avancé dans l'intelligence complète de la beauté? Ce nous sera, Messieurs, une étude nouvelle de chercher à comprendre, à retrouver chez Racine cette beauté harmonieuse; non, non, ne l'admirons pas sur parole, froidement, ou avec un enthousiasme factice; ne croyons pas non plus qu'il n'y ait à vanter chez lui que la correction, la mesure, une sage prudence :

Ne dis pas, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!

sous cette grâce supérieure, il y a la force. Quoi donc? n'éclat-elle pas suffisamment dans cette puissante égalité du génie, dans cette création qui ne se lasse pas, dans cette merveilleuse succession de chefs-d'œuvre?

Si Racine ne se lasse pas, si sa belle poésie ne faiblit jamais, c'est qu'il a auprès de lui ce censeur austère, ce conseiller excellent, l'auteur des *Epîtres*, qui le soutient de ses avis et le console des injustices. Quel commentaire, Messieurs, que les

épîtres de Boileau, à côté des tragédies de Racine et des comédies de Molière ! Car c'est l'époque où Molière vient de donner ses plus belles œuvres, où ce peintre puissant a produit l'humanité sur la scène avec une étonnante vigueur de pinceau, où ce grand honnête homme, selon la récente expression d'un écrivain éloquent, a démasqué Tartufe et fait raconter à Alceste toutes les douleurs de son foyer, toutes les bizarres souffrances de son humeur altière ; où ce génie, enfin, toujours prêt et plein de ressources, ne dédaigne pas d'écrire des ballets et des intermèdes pour les carrousels de la cour, en même temps qu'il amuse la ville et fait vivre sa pauvre troupe avec ses Scapin et ses Mascarille. Auprès de ces maîtres, voyez-vous, à l'écart, distrait et inoccupé, celui que Molière aimait tant, celui qu'il appelait le bonhomme, génie inimitable comme lui, comme lui hardi et libre, héritier des poètes du xvi^e siècle et par eux tenant à Villon et aux fabliaux des trouvères. Molière empruntait aux Italiens, Corneille aux Espagnols, pour tout transformer avec une puissance supérieure ; La Fontaine emprunte à la fois à l'Arioste et à Marot, à Boccace et au *Roman de la Rose*, à la grâce italienne et aux finesses caustiques du vieil esprit gaulois, pour se composer une originalité pleine de charme, un délicieux mélange de naïveté et d'élévation, de grâce exquise et de bon sens populaire, une physionomie adorable, enfin, qu'on ne reproduira pas.

Messieurs, tandis que la littérature profane s'enrichissait de ces trésors, tandis qu'elle enchantait la société la plus élégante, la plus polie, les lettres religieuses grandissaient aussi pour surveiller l'imagination, pour régler ce monde brillant ; car c'est une des beautés de ce siècle que cette continuelle éducation des esprits, ce continuel perfectionnement des âmes ! Ce fut au milieu même de la plus grande gloire du règne de Louis XIV, dans ses plus brillantes années, que monta dans la chaire chrétienne le véritable prédicateur du xvii^e siècle. Ce fut en 1669 que parut Bourdaloue. Corneille et Molière ont déjà donné tout leur théâtre et Racine règne sur la scène qu'il enchante de merveilles incon-

nues. La gloire des armes n'était pas moins grande. Louis XIV va bientôt commencer cette guerre qui amènera la paix de Nimègue , et nous donnera la Flandre et la Franche-Comté. On le verra passer le Rhin avec plus de 100,000 hommes , entouré de toute sa noblesse , accompagné de ses plus grands capitaines, Turenne, Condé , Luxembourg , Louvois , Chamilli. Cette guerre de Hollande va s'ouvrir avec une puissance formidable et un éclat chevaleresque. Ainsi , d'un côté , la poésie et les arts , de l'autre , les armes victorieuses illustraient cette noble France du xvii^e siècle , et enivraient cette société triomphante. Eh ! bien , c'est au milieu de ce triomphe que l'autre société , la société religieuse , sévère , celle qui avait déjà parlé si haut avec Port-Royal et attiré à elle de si grands esprits , envoie à sa sœur un ambassadeur éloquent pour l'admonester dans ses joies mondaines et lui donner de sérieux avertissemens. L'originalité de Bourdaloue , c'est qu'il est surtout un moraliste , un conseiller , un directeur redoutable. C'était là une chose nouvelle , Messieurs. Bossuet prêchait déjà depuis long-temps , avec quel éclat , avec quelle imagination , avec quelle parole entraînante , vous le savez ! Mais Bossuet , dans ses sermons , éblouit plutôt qu'il n'éclaire ; il n'enseigne pas , il ne s'entretient pas avec son auditoire : on dirait trop souvent le magnifique monologue d'une imagination inspirée que rien ne peut contenir. C'est Bourdaloue , avec cette langue si sûre d'elle-même , avec cette parole sévère , rigoureuse , qui est le prédicateur véritable , le directeur de cette société.

Je ne dis rien là d'irrévérencieux pour le génie de Bossuet , ce fut l'opinion même du xvii^e siècle. Dès l'instant où Bourdaloue monta dans la chaire évangélique , Bossuet en descendit bientôt : mais ce fut pour se créer une autre chaire où il n'a point de rival , et du haut de laquelle il humilie devant Dieu toutes les grandeurs de la terre. Aussi bien , c'est le moment de sa plus haute gloire et de la maturité puissante de ce génie altier. C'est alors qu'il va élever ce monument entrevu de loin par les premiers écrivains de l'Église : inspiré par quelques chapitres de *la cité de Dieu* , qui avaient déjà guidé Paul Orose et Salvien , il

accomplit l'œuvre incomplète de saint Augustin , il écrit le *Discours sur l'Histoire Universelle*. Nous lirons , Messieurs , cette épopée vraiment divine ; nous suivrons avec tremblement son héros , cette éternelle Providence , lorsqu'elle tient dans ses mains les rênes des empires , lorsqu'elle les élève et les abaisse , lorsqu'elle dérange par ses conseils souverains les desseins de l'humaine sagesse toujours courte par quelque endroit , lorsqu'elle lui donne d'éclatantes lumières ou lui renverse le sens. Nous tâcherons de bien comprendre ce livre extraordinaire dans lequel , au milieu des rigueurs inflexibles d'un génie superbe , apparaissent certains principes philosophiques qui corrigent , à l'insu de l'auteur , ce qu'il y a d'excessif parfois dans ses doctrines , qui en franchissent les limites , en brisent les barrières , et ouvrent à la pensée moderne cette science si hardie , mais si incertaine encore , la philosophie de l'histoire !

Bourdaloue et Bossuet ! Vous voyez , Messieurs , combien les lettres religieuses avaient grandi en même temps que les lettres profanes ! Il arriva un jour où ces deux sociétés se rencontrèrent et se combattirent. Cette gloire du théâtre , qui avait été si belle , fut forcée de se défendre contre les condamnations de l'Église. Je ne parle pas seulement de cette lutte de Racine avec Port-Royal , et de ses lettres si vives , si spirituelles , si mordantes , qu'il écrivit à ses anciens maîtres ; mais Bourdaloue , dans la chaire , Bossuet , dans sa *lettre au père Caffaro* , dans ses *Maximes sur le théâtre* , dans son *Traité de la Concupiscence* , furent les censeurs sévères de la scène française. Heureuse querelle , Messieurs , malgré les dures paroles de Bossuet sur le lit de mort de Molière ; heureuse querelle , puisque , pour répondre à tant d'éloquence , la noble muse du xvii^e siècle écrivait *Esther* et *Athalie* ! Ce gouvernement des esprits , Bossuet s'en empare de plus en plus. Vous savez combien la plume qui a écrit l'*Histoire des variations* excelle dans la controverse. Vous savez les magnifiques avertissemens à Jurieu , les *Ordonnances contre les mystiques* : ce sont des chefs-d'œuvre de science et de pensée. Vous savez comme Bossuet accable Ellies du Pin sous la supério-

rité de sa parole, comme il soutient contre Fénelon ces querelles, oubliées aujourd'hui, mais qui passionnaient alors la ville et la cour, et où l'on a vu de part et d'autre tant de profondeur et d'habileté, tant de ressources inépuisables de doctrine et d'éloquence ! Ce n'est pas tout : les lettres de Bossuet sont l'histoire de cette haute intelligence occupée à diriger son siècle. Comme il est partout présent à la fois ! Quelle émotion, quel effroi, quelle autorité inquiète dans ses lettres sur Richard Simon ! Quand c'est Descartes qui l'occupe, quel attachement à la philosophie ! quel désir de la régler, de la concilier avec la foi chrétienne ! Lisez aussi ce qu'il écrit au père Lamy, et surtout cette lettre extraordinaire à un disciple du père Malebranche. Il attaquera Malebranche ; il le provoquera à une discussion publique ; mais l'harmonieux Platon de l'Oratoire n'a pas coutume d'introduire dans ses dialogues des controversistes aussi altiers ; il aura peur de cette éloquence fougueuse ; il aimera mieux désarmer le redoutable évêque, en écrivant le *Traité de l'amour de Dieu*. Ainsi naissaient les chefs-d'œuvre dans ces vivantes années, si remplies, si fécondes ! Messieurs, n'admirez-vous pas, comme moi, cette légitime direction des âmes, cette surveillance attentive et désintéressée, cette noble action exercée par ces écrivains supérieurs, par ces grands évêques ? Oui, tant de circonspection dans les jugemens, une science si profonde, une parole si digne, une sollicitude si vraiment chrétienne, un désir si sincère d'accorder la foi avec les droits inviolables de la pensée ; et, au lieu de ce *Christ aux bras étroits* que Bossuet reproche quelque part aux jansénistes, un christianisme si élevé, si sûr de lui-même, ouvrant ses bras paternels pour bénir, en la corrigeant, cette philosophie moderne qui vient de renverser le moyen-âge et la scholastique ; quel grand spectacle, Messieurs ! et, laissez-moi le dire, qu'il y a là de sévères leçons et de glorieux exemples !

Aussi, vous n'ignorez pas combien l'action des doctrines religieuses est salutaire à cette époque, comme les lettres se purifient et s'élèvent, comme on y voit fleurir un spiritualisme qui

parfume toutes ces belles œuvres. Nous surprendrons surtout ce progrès, cette perfection croissante, chez Madame de Sévigné. Elle a assisté au développement tout entier du siècle ; chaque direction des esprits, chaque mouvement des idées s'est toujours reproduit fidèlement dans cette facile imagination, dans cette âme si prompte et si heureusement douée. Vous vous rappelez combien elle était vive, légère, insouciant, avec toute sa grâce, dans ses premières lettres ; vous vous rappelez combien l'amie du Cardinal de Retz aimait les grands coups d'épée, comme elle se passionnait aux romans de la Calprenède. Déjà, cependant, elle lisait Pascal et ces Messieurs de Port-Royal ; elle unissait toutes ces choses ; elle passait de la *Cléopâtre* à la morale de Nicole. C'était l'époque où elle écrivait : « Une » de mes grandes envies, ce serait d'être dévote : je ne suis ni à » Dieu, ni au Diable. Cet état m'ennuie, quoique, entre nous, » je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, » parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de » religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paraît » dure et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela com- » pose les tièdes dont le grand nombre ne m'étonne point du tout ; » j'entre dans leurs raisons : cependant, Dieu les hait ; il faut » donc sortir de cet état, et voilà la difficulté (1). » Cette difficulté, Messieurs, deviendra toujours moins grande pour M^{me} de Sévigné, à mesure que le siècle s'élèvera vers ce spiritualisme qui éclaire toutes les œuvres de ces maîtres. Sans doute il y a eu bien des luttes au fond de son cœur, et elle ne nous en a pas dérobé le spectacle, lorsque, troublée par les enseignemens de Port-Royal, par la morale de Nicole, elle laisse échapper ce cri d'une naïve épouvante : « M. Nicole, ayez pitié de moi ! » Mais la foi en la Providence, ce culte qu'elle appelle *sa philosophie* (2), s'affermir de plus en plus en son âme. Il y a déjà six ans que Bourdaloue fait entendre son austère langage

(1) Lettre du 10 juin 1671.

(2) Lettre du 23 janvier 1675.

et qu'il lui a dit de *divines vérités* à propos de la mort, lorsqu'elle écrit cette lettre magnifique sur la mort de Turenne, sur cette *grande mort* (1), et qu'elle s'écrie : « Pour moi qui vois tout en la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité, je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état(2). » Hélas ! votre émotion sera bien vive aussi, quand nous l'entendrons prononcer de si belles paroles sur la tombe de ses amis, quand elle ensevelira avec tant de gravité et de tristesse le Cardinal de Retz et le duc de La Rochefoucauld !

Voici l'heure, en effet, où cette noble société va peu à peu disparaître ; et puisque ce grand siècle a vu se développer avec le même éclat, avec la même gloire, ces deux littératures, l'une si brillante, l'autre si sévère, ce sera celle-ci qui ensevelira l'autre ; ce sera cette littérature sacrée qui suscitera un tout puissant orateur, lequel, après avoir rempli et illustré tout le siècle, vivra assez long-temps pour lui fermer les yeux et le porter en terre. Qui donc, si ce n'est Bossuet, serait digne d'ensevelir cette royale assemblée ? Il commence, Messieurs, par cette fille de nos rois, par cette fille d'Henri IV, qui est allée en Angleterre s'associer à la fortune, aux malheurs, aux désastres de Charles I^{er}. Vous n'avez pas oublié par quelles paroles il ouvre ce service funéraire qui va se répéter pour tous les grands noms de cette époque ; vous n'avez pas oublié comment, dès le début, il fait planer au-dessus du siècle la majesté terrible du Dieu qui le tient sous sa main et sous son autorité suprême ; comme il pousse, dès le commencement, ce grand cri qui vient troubler la tranquille sérénité de ces heureux esprits : *Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram !* Ce qui fait de ces oraisons funèbres un monument si nouveau et si original, c'est assurément cette façon altière de prononcer le jugement de Dieu sur les grandeurs de la terre et de les abaisser devant le néant ;

(1) Lettre du 7 août 1675.

(2) Lettre du 11 août 1677.

mais c'est , en même temps , cette tristesse si vivement sentie par l'orateur , cette secrète désolation qui est au fond de ses paroles. Lorsqu'il accompagne au tombeau ces nobles personnes , ces reines , ces princesses , ces grands capitaines , lorsque nous le voyons lui-même , dans la dernière de ces tristes cérémonies , nous parler de ses cheveux blancs et de son ardeur qui s'éteint ; avouez-le , Messieurs , nous qui savons ce qui va suivre , nous sommes involontairement portés à trouver dans son langage je ne sais quoi de lugubre et de lamentable qu'il ne pouvait soupçonner. Nous nous rappelons la situation presque inexplicable de cette société ; nous nous rappelons que , depuis le ^{xvi}^e siècle , l'Europe est en proie à l'esprit nouveau qui agite le monde ; nous nous rappelons que la France , pendant le siècle de Louis XIV , a obtenu ce singulier privilège de demeurer à l'abri de ces tourmentes. Elle ne les a ressenties que dans une mesure juste et heureuse : C'est la révolution cartésienne acceptée par l'Église ; c'est Bossuet qui fait consacrer par l'assemblée de 1682 , les doctrines des conciles de Bâle et de Constance , et ces libertés gallicanes si vivement défendues contre les fureurs de la Ligue et la Compagnie de Jésus par les parlementaires du ^{xvi}^e siècle , par Pierre Pithou , Étienne Pasquier , Claude Fauchet ; c'est , enfin , la réconciliation de l'esprit antique et de l'esprit chrétien , accomplie par les lettres , par les poètes profanes et les écrivains sacrés. Mais nous savons aussi que cette harmonie obtenue par tant de génies heureux ne peut durer , que cette calme beauté , que cette paix des esprits et des âmes sera troublée nécessairement ; nous savons quelle turbulente et aventureuse époque , quel tumulte éclatant va succéder à ce règne pacifique des arts et de la pensée pure ; nous savons que Voltaire prendra la place de Racine. Voilà pourquoi ces funèbres discours nous émeuvent davantage ; oui , nous y ajoutons quelque chose. Lorsque ce cri retentit : Madame se meurt , Madame est morte ! Ce n'est pas seulement pour nous une princesse adorée qui descend dans la tombe : ne nous semble-t-il pas entendre la plainte même de l'époque qui va disparaître ? Ne semble-t-il pas que ce soit le ^{xvii}^e

siècle tout entier qui s'écrie par cette bouche éloquente : Madame se meurt , Madame est morte ! C'est-à-dire , notre bonheur , notre repos , notre tranquillité , notre âge d'or au milieu des révolutions qui tourmentent l'Europe , notre société enfin , notre royale et poétique assemblée , la plus calme , la plus brillante , la plus heureuse de l'univers ; notre société se meurt , notre société est morte !

Il est certain qu'un esprit nouveau se déclare manifestement dans les dernières années du xvii^e siècle. Tant qu'il se produit encore sous ces formes nobles et élégantes que cette époque a tant aimées , il ne la blesse point , il l'avertit , il l'excite , il termine dignement ce grand âge. Que Fénelon , dans ses *Mémoires sur la succession d'Espagne* , fasse entendre un langage sincère , et demande de sérieuses réformes à l'administration du Roi ; que , dans sa *Lettre à Louis XIV* , l'auteur de *Télémaque* ose parler au grand Roi avec plus de hardiesse et de fermeté que Mentor n'en montra jamais en face d'Idoménée ou de Protésilas , ce sont là de magnifiques témoignages de cette liberté qui s'éveille. Que , dans les lettres , La Bruyère nous donne une peinture fine , libre , hardie , de cette société , un libre jugement sur le siècle , et cela , dans une langue inconnue avant lui , avec ces formes rapides et familières , avec cette vivacité , cette audace de tours qui annonce déjà l'idiome de Voltaire et de Montesquieu , certes nous saluons avec joie ces heureuses nouveautés. Mais ce n'est pas seulement de cette manière que le nouvel esprit entre dans le monde. Le noble génie du xvii^e siècle a déjà disparu , lorsque J.-B. Rousseau écrit sans croyance et sans amour ses odes froides et pompeuses , et qu'il flétrit par d'obscènes chansons la muse habile qui vient de traduire les Psaumes. Les traditions du goût sont bien loin déjà , quand Lamotte conteste l'autorité des anciens , et travaille , avec une médiocre audace , à ses innovations littéraires ; et l'amour sérieux de la beauté , l'intelligence sévère de la grandeur de l'art , où est-elle encore , lorsque le jeune Fontenelle revient (avec quel esprit pourtant et quelle grâce !) à l'élè-

gance affectée de l'hôtel de Rambouillet , aux églogues maniérées et précieuses , aux aventures de Céladon et d'Astrée ? En même temps , quelle perturbation profonde dans les mœurs ! A l'élévation naturelle des esprits a succédé l'hypocrisie d'une cour régulière malgré elle , à la politesse et à l'élégance des mœurs l'insolence des fermiers enrichis , et Le Sage peut écrire *Turcaret*.

Oui , avant que ce nouveau siècle ait racheté ses misères morales par la hardiesse de ses entreprises et son règne sur le monde , ce passage d'une époque si belle , à un mouvement d'idées tout différent , est bien triste et bien douloureux. Connaissiez - vous quelque chose de plus désolant que cette fin silencieuse d'une si brillante époque ? Tous sont morts , les poètes et les généraux , Corneille et Condé , Racine et Turenne , Molière , La Fontaine , et tant de princesses si nobles , Henriette de France , Henriette d'Angleterre , et Bourdaloue , et Bossuet. Louis XIV survit tout seul , malheureux , vaincu , taciturne , gouverné par une femme. Il est seul , car ce monde dont il était le maître , il voit bien qu'il a disparu ; ce n'est plus le même esprit ; à la cour et à la ville , une société nouvelle est née. Que sera-t-elle ? On n'en sait rien encore. Elle se tait par respect pour ce vieux Roi , et contenue aussi par l'austérité de Madame de Maintenon. Voilà ce qui rend cette cour si triste. Le vieux Roi est défiant , il ne reconnaît plus ceux qui ont servi sa gloire ; d'un autre côté , cette jeune société est impatiente de se montrer , de vivre , d'entrer dans le monde ; elle attend hypocritement que son heure ait sonné. Enfin , le Roi meurt , en 1715 : voilà le siècle nouveau qui paraît , jeune , brillant , impétueux , avide de plaisirs , plein d'esprit , de vivacité , d'éclat , pressé de regagner les quinze années qu'il a perdues. N'êtes-vous pas frappés par cet étrange contraste ? Cette mort lente , et d'autant plus triste , d'un siècle si beau , ces longues années de silence , ce long espace lugubre , cet abandon du monarque qui survit à tous ses serviteurs ; puis , tout à coup , lorsqu'il meurt , ce nouvel esprit qui s'emporte , plein de joie

et d'insolence ! et enfin , si vous voulez , pour oraison funèbre , non pas un discours de Bossuet , humiliant tant de grandeur et de gloire devant les infortunes dernières et devant le néant , mais une voix plus franche encore ! Bossuet , malgré l'autorité d'une parole portée au nom de Dieu lui-même , était trop le serviteur , et , si je puis le dire , le compagnon de gloire de Louis XIV. Souverain comme lui , il appartient trop à la grandeur du siècle ; il n'aurait pu châtier , comme il convenait , l'orgueil du monarque , son amour immodéré de la gloire , la dureté de son administration , le sacrifice des vieilles libertés , les persécutions religieuses , tout ce que Voltaire lui-même semble pardonner au grand Roi , tout ce qui est racheté à ses yeux par la splendeur incomparable des arts. Non , il y a une autre oraison funèbre , bien terrible à sa manière ; laquelle donc ? Les Mémoires de Saint-Simon. C'est là que Louis XIV comparait devant l'énergique liberté d'un témoin qui sait tout dire , devant la vive familiarité d'un style redoutable , devant toutes les dures rancunes d'un gentilhomme janséniste.

Arrêtons-nous , Messieurs ; voilà le siècle de Louis XIV , voilà cette grande époque , depuis le jour où ses poètes , comme les jeunes généraux du jeune Roi , reculaient les frontières de la France , jusqu'aux jours où ce règne glorieux va finir dans le silence et la tristesse. Je vous disais en commençant qu'il n'est pas impossible de rajeunir un sujet si souvent traité ; le meilleur moyen sans doute sera toujours d'entrer profondément dans les œuvres que nous étudierons , et l'on est sûr d'être nouveau toutes les fois qu'on exprime avec émotion ce qu'on a vivement senti. Mais , à part même ce difficile talent de la parole , qu'il y aurait plus que de l'imprudence à vous promettre , vous devez connaître par ce tableau trop rapide les idées qui dirigeront mon enseignement. Je veux que nous pénétrions dans l'intimité de ces divins artistes ; je veux surtout que nous tâchions de savoir comment des directions diverses , du désordre fécond des idées , du renouvellement tumultueux du monde au xvi^e siècle , est sortie , au xviii^e , cette harmonieuse beauté qui pacifie et re-

couvre tant d'élémens ennemis. Mon ambition serait de surprendre chez ces nobles maîtres la solution du plus haut problème de l'art.

Je vous invite, Messieurs, à ces études sévères et douces, à ces travaux sains et fortifiants. Nous y travaillerons, comme disait Madame de Sévigné, à notre cœur, à notre esprit, à notre âme. Je ne suis pas de ceux qui ne cherchent dans l'histoire littéraire que la satisfaction d'une vaine curiosité, un délassement de lettrés ; je veux qu'elle soit pleine de leçons et d'enseignemens pour nous-mêmes. Je ne viens pas non plus exalter une grande époque pour abaisser devant elle toutes les tentatives de la pensée ; j'y veux découvrir, au contraire, des encouragemens solennels. Or, ne doutez pas de l'opportunité de ces études. Plus j'y réfléchis sérieusement, plus il me paraît qu'il y a une frappante conformité entre le commencement de l'époque où nous sommes et les premières années du xvii^e siècle. Oui, s'il est permis de le dire, nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation semblable à celle que le xvii^e siècle a dû traverser. Vers 1640, nous l'avons vu, qu'y avait-il chez nous ? Beaucoup de promesses surtout, beaucoup de germes, beaucoup d'espérances, une grande abondance d'idées, des influences diverses qu'il fallait concilier, la renaissance des lettres antiques et l'imagination moderne, la philosophie nouvelle et le christianisme, avec cela les troubles politiques, la guerre civile et le mouvement qu'elle communique aux esprits. Je sais bien que nous possédions Corneille, mais l'heureuse génération qui devait illustrer le règne de Louis XIV venait de naître à peine ; c'était à elle qu'il était réservé d'unir ces directions hostiles, et d'atteindre l'idéale perfection que rappellent ces noms privilégiés.

Aujourd'hui quelque chose de pareil se présente encore. Depuis le xvii^e siècle, l'esprit français, dans de nouvelles études, a recueilli des idées nouvelles. Les poésies étrangères ont introduit chez nous des richesses pleines à la fois d'heureux encouragemens et de séductions périlleuses ; la littérature orientale a reparu de nos jours comme reparaissait au xv^e siècle et au

xvi^e toute la littérature grecque et latine ; les origines de notre prose et de notre poésie, les bégaiemens de nos pères, les hasards quelquefois sublimes du moyen-âge, toutes ces choses, si dédaignées autrefois, nous ont remplis d'un respect filial et d'une pieuse émotion : *Sanctum est vetus omne poema*, disait Horace. Vous voyez par là combien de ressources inconnues ont été amassées par la curiosité scientifique de notre âge et apportées dans nos lettres ; vous voyez que de choses nouvelles nous devons nous approprier par cette transformation supérieure, qui a été la gloire du xvi^e siècle et qui semble le génie de la France. Les troubles politiques, les déchiremens intérieurs, les excitations que donnent les grands événemens, tout cela ne nous a pas manqué non plus, et le siècle dont nous sortons à peine, avait repris la tâche du xvi^e siècle. Il serait beau, Messieurs, de recommencer, en l'agrandissant, l'œuvre du siècle de Descartes.

Dans les travaux sérieux, les matériaux dont je vous parlais tout à l'heure ont été habilement mis en œuvre. On a vu des maîtres illustres, héritiers eux-mêmes des traditions du grand siècle, apprécier Byron et Shakespeare avec la supériorité de la critique moderne, et ne pas craindre de nous ouvrir à tous l'étude du moyen-âge et l'intelligence d'une poésie que le xvi^e siècle ignorait. Le spiritualisme de Descartes et de Bossuet, de Malebranche et de Fénelon, a été remis en honneur, et chaque jour nous voyons s'éclairer quelqu'une des nobles figures qui composaient cette belle assemblée cartésienne. L'histoire a été renouvelée par une érudition plus attentive et des pensées plus hautes. Si dans les œuvres d'imagination nous ne sommes pas si avancés, si nous n'avons pas atteint ce pur accord de la pensée et de la forme, cette beauté complète, cette harmonieuse union qui a été, en toutes choses, le but du xvi^e siècle, l'éclat certainement n'a pas fait faute ; il y a eu d'énergiques promesses, des richesses négligemment prodiguées, une confusion brillante, quelque chose enfin qui peut assez bien se comparer au mouvement littéraire qui a suivi la Fronde. N'est-ce pas pour cela que

bien des critiques, frappés seulement de cette confusion, y voient une décadence certaine ? Ils désespèrent de nous, ils nous condamnent. Messieurs, l'oserai-je dire ? Je suis d'une opinion différente ; je n'ai pas peur de notre siècle. Je ne pense pas qu'il soit condamné à rester tellement inférieur aux deux grands siècles qu'il continue. Parce que je le vois engagé dans les mêmes circonstances où se trouvait la langue française vers 1640, je me garde bien d'en médire, et, tout au contraire, je crois en lui. Mais aussi je crois qu'il importe de tenir toujours nos regards attachés sur ces savans modèles, afin de leur demander leur secret, afin de savoir comment du milieu de tant d'élémens divers et ennemis ils ont fait sortir la beauté pure et l'harmonie immortelle !

Quand il y aurait, Messieurs, un peu d'illusion dans mes espérances, vous me les pardonneriez sans peine. Nos maîtres ne nous ont pas ramenés en vain vers Descartes et Pascal, vers Bossuet et Fénelon ; c'est le propre de ces belles études de redresser les cœurs et d'enflammer les courages. Vous rappelez-vous qu'on les a comparées à ces feux que la Grèce allumait sur ses montagnes, depuis le Pinde jusqu'à l'Hymète, pour annoncer à Athènes la victoire de Marathon ? De cime en cime les signaux s'allumaient, jusqu'à ce que la nouvelle parvint à la ville. Messieurs, que vous en semble ? Ne serait-il pas glorieux de faire comme ces Grecs ? La ville, ce sera, si vous le voulez, le but lointain, l'avenir invisible vers lequel s'avance l'humanité sous la conduite des idées spiritualistes et chrétiennes. Eh bien ! pour qu'une bonne nouvelle, pour qu'une nouvelle de victoire y puisse parvenir, ne négligeons pas de répéter les signaux que nous apercevons. Du fond de la vallée obscure où nous sommes encore, regardons derrière nous ces sommets si divinement éclairés ; puis, pleins de cœur et d'espoir, tâchons aussi d'allumer des feux qui ne doivent plus s'éteindre et de les porter sur nos montagnes !

TAILLANDIER,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

BELLE COMME LA ROSE DES BOIS ; SIMPLE COMME LA MARGUERITE DES PRÉS.

HISTOIRE DU CŒUR. (1)

I.

Quatre amis, dont la liaison datait de l'Université, — deux étaient mariés et deux célibataires, — s'étant retrouvés à Bruxelles, il y a quelques années, était convenus de se réunir tous les ans, la veille de mai, et de faire une partie de garçons, qui leur rappelât leur joyeux soupers d'étudiants. Le dernier pique-nique se fit chez celui d'entre eux que les autres qualifiaient du nom de *président*, parce qu'il

(1) Cet article, de l'un des premiers écrivains de la Belgique, écrit exprès pour la *Revue du Midi*, ne sera point le dernier que nos correspondans étrangers nous fourniront. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs, un travail fort intéressant de M. André Van-Hasselt, de Bruxelles, sur les anciennes Écoles de peinture flamande, et un article sur le grand poète Uhland, le Lamartine de l'Allemagne, par M. Adelbert Kæller, professeur à l'Université de Tübingen. Nous profiterons de l'occasion que nous offre cet avis, pour repousser un reproche qui nous a été adressé. On a dit, en voyant paraître ou annoncer comme devant paraître, dans notre recueil, des articles d'auteurs étrangers au Midi et même à la France, que nous nous écartions en cela de notre titre. Nous en convenons, et nous ajoutons avec franchise que, si le crime est irrémissible, nous sommes d'autant plus coupables qu'il est volontaire. Selon nous, la science et la littérature ne doivent pas être exclusives et locales, ce sont des aigles à vaste envergure, qui parcourent l'espace d'un vol rapide ; ce sont des hôtes aimés que l'on doit cordialement accueillir à tous les foyers, d'où qu'ils viennent. Notre but, d'ailleurs, en fondant la *Revue du Midi*, a été bien moins de faire une *Revue de Province* qu'une *Revue pour la Province*. Nous avons voulu généraliser et non décentraliser. Y avons-nous réussi ? Notre intention a-t-elle été comprise par tout le monde ? Les nombreuses et chaudes sympathies que nous avons rencontrées nous autorisent à espérer que oui.

était leur aîné et peut-être aussi à cause de la gravité mélancolique de son caractère. Quelquefois ils l'appelaient familièrement Paul, nom que je lui conserverai dans le cours de ce récit.

Paul était un garçon intelligent qui cultivait la littérature comme on cultive un parc de tulipes, sans but d'intérêt ni d'ambition ; il laissait volontiers la plume pour le pinceau , et bien qu'on ne connût de lui qu'un petit nombre de tableaux , son nom était inscrit en première ligne sur la liste des peintres Belges.

C'était un homme simple et bon , ennemi du luxe et de la vanité , goûtant peu les jouissances factices que le monde recherche , et fuyant les plaisirs étourdissants qu'offre la capitale , avec un empressement comparable à celui des provinciaux pour se les procurer. Quoique doué d'une profonde sensibilité , il était resté étranger à l'amour. Chaque fois qu'il lui était arrivé de subir cette magnétique influence , que tout homme éprouve en présence d'une femme distinguée , il avait su réprimer à temps son admiration ; il s'était posé devant cette idole comme un critique devant une œuvre d'art , analysant ses traits , étudiant ses paroles et son silence même ; et quand il plongeait le scalpel de son regard froid et pénétrant dans un cœur de femme , il semblait chercher au fond , le mot d'une énigme dont lui seul aurait eu la clef ; ce mot il le trouvait toujours , et ce mot était toujours le même ; seulement il le lisait gravé en plus grands caractères au cœur des femmes les plus belles et les plus recherchées...

—Ce mot fatal était : VANITÉ !

Je ne vous dirai pas s'il avait raison ou s'il avait tort : c'est un problème dont la suite de ce récit facilitera peut-être la solution. Toujours est-il qu'il considérait la femme comme un être incomplet quant au moral , comme un enfant que l'on amuse avec des jouets et avec des fables , plein d'illusions et ne séduisant que par l'illusion. Cette opinion enracinée dans son esprit , ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il l'avait conçue ; elle faisait au contraire son désespoir et son tourment. Artiste au fond de l'âme , appréciateur enthousiaste de la beauté , son cœur la lui représentait comme étant l'expression la plus fidèle des harmonies intérieures d'une âme d'élite. Aussi se surprenait-il souvent à rêver auprès d'une harmonieuse et suave figure de femme , comme on rêve sous un ciel serein parsemé d'étoiles ; alors il serait tombé plus d'une fois à genoux devant l'idole , s'il eût oublié de se servir du talisman de sa froide raison ; mais elle lui venait en aide

toujours à temps, et elle lui soufflait à l'oreille que cette idole était creuse, et que cet ange était un démon : dès ce moment disparaissait toute illusion et le charme était rompu.

— A notre digne président ! s'écria l'un des convives, en élevant son verre, d'où découlait une mousse neigeuse. — Puisse-t-il, l'an prochain, à pareil jour, partager le fauteuil avec une aimable présidente, et puisse Paul II, son secrétaire intime, imiter ce bel exemple!

— Merci, je sors d'en prendre ! répondit un jeune homme à la physionomie espiègle, qui était particulièrement lié avec le président, artiste comme lui, et s'appelant aussi Paul.

Ce mot trivial fit hausser les épaules au porteur du toast qui poursuivit :

— Si, comme je l'espère, ce vœu s'accomplit, je propose d'admettre les dames dans notre prochain banquet....

— Soit ! mais, à coup sûr, vous n'y admettez pas la mienne, interrompit de nouveau Paul II.

— Le mariage, pourtant, est une bonne chose, articula un troisième personnage, en dégustant son Champagne d'un air capable.

— Je récuse votre autorité, répliqua Paul II ; vous êtes encore dans la lune de miel.

Ici l'on discuta la question de savoir si le mariage est compatible avec le principe de liberté individuelle, consacré par notre constitution. Les deux hommes mariés soutinrent vivement l'affirmative ; Paul II nia la compétence de l'un et la sincérité de l'autre. Cette discussion durait depuis plus d'une heure, lorsque le président prenant la parole au milieu d'une vive agitation, déclara que la question étant du genre de celles qui seront éternellement controversées, il croyait devoir demander l'ordre du jour.

— Appuyé ! s'écrièrent à la fois deux des orateurs ; mais le troisième, celui qui avait porté le toast, répondit : — Vous ne nierez pas, Monsieur le président, que vous n'ayez extraordinairement protubérante sur votre crâne, la bosse de philogéniture, et qu'avec les goûts que nous vous connaissons, il ne vous soit impossible de prendre, en ce monde, votre part de bonheur, autrement que dans la vie de famille, avec une compagne simple et bonne comme vous, avec une femme sympathique, enfin.

— Je ne le nie pas ; Mais où la trouver cette femme sympathique ?

— Si vous la trouvez telle que vous la désirez, je consens aussi à

renoncer aux douceurs de la vie de garçon et à prendre un numéro à la grande loterie, dit Paul II.

— Il me vient une idée, dit tout à coup l'homme à la lune de miel. — Voulez-vous que j'insère dans le journal auquel je travaille un avis ainsi conçu :

« On désire trouver une femme sympathique pour un homme de » bien, qui, jusqu'à présent, n'a pu sympathiser avec aucune femme? »

— Excellent, délicieux ! s'écrièrent deux des convives ; le président lui-même sortit de sa gravité habituelle et remplit les verres au-delà des bords.

— J'approuve l'idée, mais non la forme, observa le porteur du toast.

— Tenez, modifiez la forme autant qu'il vous plaira, répondit le journaliste, en présentant son portefeuille ouvert à son ami qui se mit à l'œuvre sur-le-champ.

— A la santé des bonnes gens qui répondront à cet appel ! proposa le président, en choquant son verre contre les trois autres.

— A leur santé, répéta le journaliste. Je gage que leurs lettres seront myrobolantes ; je les apostillerais à votre adresse, honorable président ; vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Mais il faut, avant tout, rédiger l'avis convenablement, observa Paul II.

— Voici une rédaction qui, je l'espère, satisfera tout le monde, dit l'auteur des amendemens, qui achevait de crayonner, sur un coin de la table, un article passablement saugrenu.

— Voyons ! voyons ! exclamèrent tous les convives, et le portefeuille fut saisi par le journaliste qui lut l'article à l'assemblée.

Cette lecture achevée, — bien ! très-bien ! s'écria-t-il ; il ne reste plus qu'à mettre aux voix cette rédaction. Que ceux qui l'adoptent veuillent bien se lever !... — Adopté à l'unanimité, moins la voix du président ; mais sa voix ne compte pas, attendu qu'il est partie intéressée. — Demain, Messieurs, cet article paraîtra dans nos annonces, entre un chien perdu et une servante pour tout faire. Après-demain se présenteront les *candidates*, et, comme je l'ai promis, leurs requêtes seront transmises immédiatement à notre honorable président, qui fera son choix.

— Bravo ! bravissimo !

Les bouteilles continuèrent à se vider et les quolibets à pleuvoir sur

le pauvre Amphytrion jusqu'à ce que minuit ayant sonné à l'horloge de l'église de Caudenberg (1), les quatre amis se séparèrent en se promettant de ne pas manquer au rendez-vous l'année prochaine, et d'y amener chacun sa femme.

Le lendemain, premier jour de mai, celui des journaux de Bruxelles qui compte le plus grand nombre d'abonnés dans les provinces, contenait, dans ses annonces, le singulier article que voici :

« ON DEMANDE pour un ami, une femme de vingt à vingt-cinq ans, d'une famille honorable. — Les autres qualités et conditions requises sont :

1° Un physique confortable.

2° Un bon cœur et la connaissance de l'orthographe.

— L'esprit n'est pas indispensable, mais un sens droit est de rigueur.

3° Une dot de vingt mille francs, visibles et palpables, plutôt qu'une fortune de deux millions en perspective.

NOTA. On donnera la préférence, à mérite égal, à une provinciale exempte de harpe et de piano.

» Le jeune homme aborde la trentaine. Il ne porte pas de moustaches, mais il fume des cigarres et consomme du café comme une cuisinière. Sa physionomie, variable au même degré que le baromètre, plaît aux uns et déplaît aux autres. C'est un garçon estimable, excessivement sympathique pour ceux qui lui ressemblent, et antipathique au même degré pour les méchants et pour les sots. Il possède environ quatre mille francs de rente et un talent qui le conduirait loin, s'il n'était pas philosophe. Il a trouvé plus d'une fois l'occasion de faire ce qu'on appelle un brillant parti; mais il sait que tout ce qui brille n'est pas or : de plus, il a le malheur de voir trop clair dans le cœur des femmes et il abhorre la vanité et la coquetterie; or, comme les femmes exemptes de ces deux défauts sont difficiles à rencontrer dans une grande ville, où les petites filles sont nourries de luxe et pétries d'ambition, l'on comprendra le motif de la présente démarche, dictée uniquement par le désir de faire le bonheur d'un excellent ami.

— S'adresser au bureau de ce journal, à Monsieur Z. Y. X.

» P. S. On peut compter sur une entière discrétion. La correspon-

(1) L'église ou chapelle de la Cour, à Bruxelles.

dance peut d'ailleurs être menée de manière qu'il soit impossible de compromettre personne. »

II.

La 2 mai vers la brume , une femme qui paraissait âgée d'une cinquantaine d'années , descendait , à pas lents , une rue tranquille et peu fréquentée , comme sont , à Bruxelles , les alentours des anciens couvens. Enveloppée dans une pelisse de soie noire , d'une forme surannée , dont elle avait relevé le vaste capuchon sur un bonnet de dentelle , coiffure ordinaire des dames de nos petites villes , elle tenait cette espèce de voile collé sur son visage de manière à ne pouvoir être reconnue. Arrivée au bas de la rue , elle s'arrêta pour examiner les numéros des maisons ; puis , ayant trouvé celui qu'elle cherchait , elle alla sonner à une porte qui s'ouvrit presque aussitôt.

— Pourrai-je avoir l'honneur de parler à Monsieur *** le magnétiseur ?

— Entrez , Madame ; je suis prêt à vous entendre.

M.*** introduisit la visitense dans un appartement à demi éclairé ; un jeune homme , d'une complexion en apparence très-délicate , y était étendu sur un canapé , où il paraissait plongé dans un profond sommeil.

— Je désirerais vous parler sans témoins , observa la dame , en jetant un regard oblique sur le canapé.

— Nous sommes ici sans témoin , répondit le magnétiseur. — Ce jeune homme , pour le moment , n'entend pas plus qu'un mort.

La dame , levant son capuchon , fixa sur M.*** un regard inquiet ; mais elle le vit sourire d'un air parfaitement calme et sûr de lui-même.

— Monsieur , dit-elle , en s'asseyant , si ce que mon journal dit de votre talent est vrai , et j'ai lieu de croire mon journal bien informé , vous pouvez me rendre un service.

— Comptez sur ma bonne volonté , madame , et veuillez me dire en quoi je puis vous être utile.

— Je viens vous consulter pour une jeune personne dont je suis à la fois la tante , la marraine et la tutrice , et que j'aime comme si elle était ma propre enfant. Sans paraître gravement malade , elle est en proie à de continuelles souffrances et à une mélancolie vraiment dé-

sespérante. On a consulté les meilleurs médecins ; mais j'ai appris à me défier de leurs oracles, je n'y crois point.

Ici la visiteuse s'interrompit un instant, et tirant de sa poche une papillote : — Voici, reprit-elle une boucle de ses cheveux ; on assure qu'avec cela, il vous sera facile de découvrir la cause du mal et d'en indiquer le remède.

— J'essaierai, répondit le magnétiseur ; et secouant le dormeur, il lui présenta la papillote à quelque distance du front, en disant :

— Qu'est-ce que ceci ?

Le somnambule se mit sur son séant, examina la papillote sans pourtant ouvrir les yeux, puis il répondit en riant :

— C'est une farce.

— Une farce ! regardez bien !

Le somnambule concentra de nouveau son attention sur le morceau de papier, mais il répéta d'un air de conviction :

— C'est une farce ! quand je vous dis que c'est une farce !

— Mais quelle plaisanterie voyez-vous là-dedans ? demanda M.*** avec un geste d'impatience.

— Lisez et vous verrez, répondit le somnambule qui laissa retomber sa tête sur le dossier du canapé, comme s'il se rendormait.

— Ah ! je comprends, dit M.***, en examinant de près la papillote ; en effet, c'est une farce : « *On demande pour un ami une femme de vingt à vingt-cinq ans... un physique confortable... la connaissance de l'orthographe...* » — Vous voyez bien que c'est une plaisanterie, madame.

— Dieu ! s'écria la dame, c'est un fragment de mon journal d'hier que j'aurai déchiré par distraction. — Elle déroula ce papier, lut à haute voix l'article qui s'y trouva contenu intégralement ; puis elle le remit dans sa poche, après en avoir ôté la boucle de cheveux qu'elle passa au magnétiseur.

Le somnambule en ce moment parut sortir de nouveau de sa léthargie, et il se mit à rire de plus belle.

— Pourquoi donc riez-vous toujours ? demanda le magnétiseur en lui montrant la boucle de cheveux pour qu'il l'examinât.

— Je ris parce que cette dame vient ici pour nous demander un remède qu'elle a dans sa poche.

Ici la dame mit sa main dans une poche cachée sous sa pelisse, et elle retira pour la seconde fois le fragment de journal, avec une ta-

batière d'argent dans laquelle elle puisa une large pincée de poudre odorante.

— Oui, poursuivit le somnambule, en continuant de rire, elle demande un remède pour la demoiselle à qui elle a coupé ces cheveux.

— Le remède est facile à trouver, il se présente de lui-même dans la papillote; c'est un mari.

— Le médecin a dit absolument la même chose, pensa la dame, en remettant la boucle de cheveux dans la papillote.

— Mais dites-moi donc si la demoiselle a grande envie de se marier? demanda-t-elle au somnambule.

Celui-ci déclara que pour répondre à cette question, il fallait qu'il vît la malade.

— Vous allez la voir à l'instant, répondit le magnétiseur; il plaça un miroir devant le visage du somnambule, le toucha légèrement au front, et dit :

— Regardez, la voilà!

— Oh! comme elle est jolie!... blonde!... des yeux bleus!... mais elle est pâle et souffrante...

— Il n'est pas difficile de deviner cela, après avoir vu un échantillon de sa chevelure et m'avoir entendu déclarer qu'elle était malade, — pensa la dame, qui commença à croire qu'elle était la dupe d'une comédie.

Le magnétiseur s'en aperçut probablement, car il dit au somnambule :

— Pour nous prouver que vous la voyez bien et que vous ne vous trompez pas, ne pourriez-vous pas dire en quel lieu se trouve actuellement cette demoiselle?

— Hum! fit la dame en puisant de nouveau dans sa tabatière.

Le somnambule se tourna du côté de la fenêtre par où l'on apercevait le Saint-Michel de l'hôtel de ville; ses yeux, retournés dans leur orbite, et clignotant comme ceux d'une chouette à l'aspect d'une vive lumière, restèrent fixés pendant quelques minutes dans cette direction; puis déployant le doigt indicateur de la main droite :

— Elle est là, dit-il.

— A combien de lieues d'ici? demanda la dame.

Le somnambule sourit ironiquement :

— Vous n'ignorez pas qu'elle est à Bruxelles, madame.

La dame laissa tomber la prise de tabac qu'elle tenait suspendue au niveau de son nez aquilin.

— Elle est à Bruxelles depuis fort peu de temps, poursuivit le somnambule. Voilà qu'elle ouvre sa malle de voyage ; voilà qu'elle en tire un petit livre vert doré sur tranche.

— C'est son Lamartine qui ne la quitte jamais, pensa la dame, de plus en plus étonnée.

— Je vois la première page de ce livre, je vois même que je pourrais épeler d'ici le nom qui y est tracé à la plume, c'est M... A... R...

— Assez ! interrompit la dame saisie par un tremblement nerveux et respirant à peine. M.*** faites cesser cette vision, je vous en prie.

Le magnétiseur imposa silence au somnambule qui souriait d'un air de triomphe, et il le fit rasseoir sur le canapé ; puis s'adressant à la visiteuse :

— Mon sujet, dit-il, est doué ce soir, d'une clairvoyance extraordinaire ; si vous désirez lui faire encore quelques questions, je vous engage à saisir une occasion qui peut-être ne s'offrira plus. Vous n'avez à craindre aucune indiscretion de sa part ; une fois éveillé, il aura tout oublié ; quant à moi, vous pouvez compter....

— Eh bien ! interrompit-elle, répétez-lui ma question de tout à l'heure : « La demoiselle a-t-elle un grand désir d'être mariée ? »

M. *** répéta la question à son sujet qui répondit sans hésiter :

— Non ; personne ne lui en a inspiré le désir jusqu'à présent ; elle a même refusé tous les partis qui se sont présentés...

— Il est sorcier, se dit tout bas la dame.

— ... Mais il existe une sympathie magnétique entre elle et le jeune homme dont il est parlé dans la papillote. Malheur à eux s'ils ne se rencontrent pas ! ... Mais, pour qu'ils se rencontrent, il suffit que vous le veuillez bien.

— Que faut-il faire ? demanda vivement la dame.

— Il faut que le jeune homme reçoive une lettre qui contienne le nom de la demoiselle signé par elle-même, et une boucle de ses cheveux. Soyez attentive à ces deux conditions ; car, si on les accomplit littéralement, la jeune fille est sauvée.

— Et si on ne les accomplit pas ? demanda la dame avec anxiété.

— Elle mourra ! répondit le somnambule d'un ton lugubre.

La visiteuse jeta un cri et faillit se trouver mal.... En cet instant, le somnambule sortit de son extase et promena autour de lui des re-

gards hébétés. Il n'avait pas conservé le moindre souvenir de ce qui venait de se passer.

Mais la dame n'oublia pas le moindre incident de cette scène fort commune en magnétisme, et pourtant si peu croyable pour ceux qui n'ont jamais assisté à de semblables expériences.

Elle fit de sincères remerciemens à M. ***; elle tira de sa poche une seconde tabatière plus précieuse que la première, et voulut la lui donner; mais le magnétiseur déclara qu'il n'accepterait ce cadeau que le jour où on lui annoncerait que le *remède* était trouvé et la malade guérie radicalement.

La bonne dame s'en retourna par le plus long chemin, afin de réfléchir et de laisser à la fraîcheur du soir le temps de calmer l'agitation fébrile qu'elle éprouvait encore. — Il y a pourtant quelque contradiction dans les paroles de ce jeune sorcier, se dit-elle, en roulant entre ses doigts la papillote où elle n'avait pas oublié de remettre la boucle de cheveux. Il a commencé par rire en disant : — C'est une farce; mais il paraît qu'ensuite il a pris cette plaisanterie au sérieux, puisqu'il a formellement déclaré que la malade était perdue si l'on n'y répondait pas. Je crois pourtant à ses avis, quoiqu'ils coïncident avec ceux de la médecine. Le moyen de ne pas y croire? N'a-t-il pas vu le livre que nous avons mis dans la malle ce matin avant notre départ?... N'a-t-il pas prononcé les premières lettres de mon nom, du nom que j'ai donné à cette chère enfant sur les fonts de baptême?... Oui, oui, il faut que je me résigne à suivre le conseil de point en point; il faut que dès ce soir... Mais comment surprendre sa signature pour une pareille lettre? Comment éviter de compromettre le nom de ma nièce?... — Bah! je trouverai quelque expédient au fond de mon sac; il ne sera pas dit que nous aurons fait un voyage inutile. — Ah! mademoiselle, il vous faut un mari, pour vous empêcher de mourir! Eh bien, ce ne sera pas ma faute, si vous ne vivez pas.

Après s'être ainsi parlé à elle-même, la bonne dame qui ne manquait ni de finesse ni d'imagination, et qui aimait sa nièce de toute son âme, se mit à combiner dans sa tête cent projets plus romanesques les uns que les autres; mais, au moment où elle rentra à l'hôtel de Brabant, à huit heures sonnantes, elle ouvrit sa tabatière avec un air d'assurance et un sourire qui prouvaient qu'elle venait d'arrêter un plan dont elle était satisfaite.

Le lendemain, vers la fin de la journée, Paul reçut de la part de

son ami le journaliste, une lettre cachetée que je vais reproduire ici textuellement.

« A monsieur Z. Y. X. — Si le portrait de votre ami n'est point
» flâté, il est inconcevable que vous ayez dû recourir à un moyen
» aussi extraordinaire pour lui trouver une femme. Cette idée est
» assez bizarre, pour faire naître des doutes sur la rectitude du jugement de celui qui l'a imaginée. Si, cependant, l'avis était sérieux, ce qui, après tout, n'est pas absolument impossible, je vous
» engagerais à remettre cette lettre à votre ami même, en l'invitant
» à ne pas dédaigner l'indication que voici : — Il est, dans un rayon
» de huit lieues, Bruxelles prise pour centre, une jolie montagne,
» voisine d'une petite ville, et d'où l'on découvre un magnifique panorama. Là se trouve une chapelle dédiée à la Vierge. Chaque samedi, vers le soir, une jeune fille y vient prier.

» Heureux celui qu'elle aimera !

» Si votre ami est tel que vous le dépeignez, elle et lui doivent se convenir.

» Il pourra, Dieu aidant, la reconnaître à ce signe :

» — BELLE COMME LA ROSE DES BOIS ;

» — SIMPLE COMME LA MARGUERITE DES PRÉS.

» P. S. Vous trouverez ci-incluse une mèche de ses cheveux.
» C'est un talisman qui doit amener la réunion du jeune homme et de la jeune fille. »

Cette lettre, ainsi qu'on le voit, ne portait aucune signature apparente ; devinant que c'était une réponse à l'avis saugrenu inséré dans le journal, Paul la mit, sans l'ouvrir, dans la poche de son gilet, se réservant de la lire en même temps que les autres lettres qu'il supposait devoir arriver encore. Mais il n'en vint aucune autre, et il oublia complètement celle qu'il avait serrée dans sa poche, peu curieux de savoir ce qu'elle contenait.

FIRMIN LEBRUN.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Poésie.

LE PRIGIONI,

A SILVIO PELLICO.

I patimenti aggiungono valore
All'unomo. LE MIE PRIGIONI.

Pour les beaux dévouemens , pour les nobles génies ,
Quoi ! toujours les prisons , l'exil , les gêmonies !
Des entraves toujours devant la vérité !
Les fers du Saint-Office au grand homme de Pise ,
A toi le Spielberg et les plombs de Venise
Pour un élan de liberté !...

Voilà quel fut ton lot dans les douleurs humaines ;
Ton bras , poète , a su ce que pèsent les chaînes...
Ma pensée a souvent percé dans tes barreaux.
Que j'ai maudit alors ces souterrains humides ,
Moins cruels , cependant , que les vœux homicides
De tes juges , de tes bourreaux !

Tes juges !... condamnés à boire ton calice
Ils auraient maudit Dieu , les hommes , la justice ,
Et peut-être au néant jeté leurs jours flétris ;
Mais toi , sans murmurer , innocente victime ,
Au fond de ton cachot tu romps le pain du crime :
Martyr à tes fers tu souris.

Pour tromper les ennuis de son âme accablée
 Aux murs de sa prison , nuit et jour , Galilée
 Retracer obstinément son problème immortel.
 Pélisson dans les fers où l'a jeté la haine ,
 Trouve un insecte ami qui console sa peine :
 Toi , tu lèves tes bras au ciel !

En vain , tes pieds captifs s'enfoncent dans la fange ;
 Ta prière , chrétien , monte au séjour de l'ange
 Et ton obscur cachot se revêt de splendeur ;
 Ton âme avec tes maux maintenant se mesure ,
 Tes pleurs ne coulent plus , et ta lèvre murmure :
 « Béni soit le nom du Seigneur ! »

O vous tous , dont les fers relèvent la constance ,
 Vous , dignes héritiers de cette patience
 Que le Christ vous légua dans ses derniers soupirs ,
 C'est Dieu qui vous choisit pour venir sur la terre
 Retracer aux mortels les leçons du Calvaire ,
 O vous , comme son fils , martyrs !

Mais toi , pour te montrer au mandat plus fidèle ,
 Tu veux , ô Silvio ! que ta plume immortelle
 Écrive le récit de tes longues douleurs ;
 Tu veux aux malheureux laisser une épopée ,
 Qui console à jamais leur âme retrempée
 Au souvenir de tes malheurs.

Martyr du Spielberg , aux champs de la souffrance
 Nul mortel comme toi n'a semé l'espérance ;
 Le captif lit ton livre et ne sent plus ses fers ;
 Il voit à chaque page un ange lui sourire ;
 Eux-mêmes les démons cesseraient de maudire
 S'ils te lisaient dans les enfers.

GABRIEL AZAIS.

Béziers , juillet 1843.

L'ARBRE DE LA CROIX.

—
SONNET.

Le voyez-vous, cet arbre au Calvaire planté ?
Oh ! que de fois l'impie a crié qu'on l'arrache !
« Il étend sur la terre une ombre qui nous cache ,
« Du vrai soleil moral la sublime clarté ;

« A l'œuvre ! » et vers sa fin , chaque siècle emporté ,
En passant à son tour le frappe de sa hache ,
Tombe et se dit : « Un autre achèvera ma tâche ; »
Mais le temps , que peut-il contre l'éternité ?

On l'abat , il renait. On le renverse encore ,
Et son front de nouveau s'élève , se décore
De rameaux atteignant les plus lointains séjours ;

Nul effort ne l'ébranle au fond de ses racines ,
Qu'entretiennent les eaux de nos saintes piscines
Et que le sang du Christ fécondera toujours.

PIERRE BATTLE

Perpignan , novembre 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

L'ART MÉDICAL , OU LES VÉRITABLES MOYENS DE PARVENIR EN MÉDECINE , *Poème accompagné de notes , par l'auteur de la Physiologie philosophique.*—LE NOUVEAU SCEAU ENLEVÉ , OU LA DRACÉNIADÉ , *par le docteur Jules C.* — LA BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE-FABRE , *par M. Paulin BLANC.*

« Des vers ! et pourquoi pas , disait récemment à propos du premier de ces poèmes la *Gazette Médicale* de Paris ? Quel mal , je vous prie , qu'un de nos confrères remplaçant la lancette par la rime , nous fasse souvenir de temps en temps de l'antique origine de notre art ? Assurément , parmi les moyens de charmer les loisirs médicaux , l'un des plus innocens consiste à nombrer des syllabes , à découper la pensée en hémistiches , à lui attacher ce grelot que l'on appelle la rime , etc. » Nous sommes de l'avis

N. B. La *Revue du Midi*, depuis qu'elle existe , a reçu chaque mois un nombre assez considérable de volumes , soit en prose , soit en vers , dont on la prie de rendre compte. Elle ne demanderait pas mieux que d'être , en cela , agréable et utile aux divers auteurs de ces ouvrages ; mais , comme on le voit par la composition de ses Nos , la place qu'elle désirerait consacrer à cet usage , déjà fort restreinte par elle-même , est presque toujours envahie par les travaux développés et importants de ses collaborateurs. En vain la direction de la *Revue* essaie-t-elle de fragmenter les articles qu'on lui remet , afin de pouvoir jeter un peu de variété dans chacune de ses livraisons , et de donner , en publiant quelques analyses d'ouvrages , satisfaction à tous les intérêts , il lui est impossible de contenter tout le monde à la fois. Les personnes qui ont déposé des ouvrages aux bureaux de la *Revue du Midi* , sont donc priées de vouloir bien attendre qu'il lui soit loisible , comme elle le désire , de parler de leurs travaux. Le gérant de la *Revue* a confié les livres qui lui ont été remis , à ceux de ses collaborateurs que leurs études spéciales mettent à même de les juger avec le plus d'avantages et d'impartialité. Il s'empressera d'insérer leurs articles , dès que la place dont il peut disposer dans son Recueil , pour le *Bulletin littéraire* , sera libre. C'est un devoir auquel il ne manquera pas.

de la *Gazette*. Pourquoi serait-il interdit aux médecins de cacher dans des vers quelques leçons imposantes? Non-seulement la médecine a été célébrée par les poètes; mais elle a eu ses propres poètes à elle. Lucrèce touche à la médecine par plus d'un côté; Fracastor, si bien traduit récemment par Barthélemy, et mille autres que nous pourrions citer, prouvent que la pratique de l'art le plus sévère n'enlève rien à l'imagination et au talent poétique. Les deux ouvrages dont nous avons à parler, en seraient au besoin une confirmation nouvelle. Écoutons donc l'auteur de *l'Art médical*, poète satirique et ingénieux, qui dédie son livre à M. le docteur P. (Portal, si nous ne nous trompons), lequel fut, comme on sait, l'archétype de l'habileté. Selon notre spirituel auteur, la science et la conscience ne suffisent pas en médecine; il faut encore *l'art d'éblouir*, art important, sublime, doublement profitable, au médecin d'abord, à l'humanité ensuite. L'auteur invoque en conséquence la fortune, et la prie de lui enseigner les moyens dont elle se sert pour enrichir ses favoris :

Apprends-moi tous les soins dont ils ont su l'usage,
Leurs ruses, leurs détours, leur maintien, leur langage;
Et vous, ô d'Esculape avides nourissons,
Sachez mettre à profit ces utiles leçons.

— La fortune ne manque pas de répondre à notre poète, et elle le fait si bien, qu'il est à même de nous révéler ses secrets. Aussi dit-il à ses confrères ès-sciences hippocratiques :

Gardez-vous d'habiter le lieu qui vous vit naître !...
C'est de tous mes conseils le plus sage peut-être :
Quel que soit le savoir qu'un docteur ait acquis,
Il ne sera jamais prophète en son pays.

Voilà déjà une assez bonne vérité.
Plus loin, l'auteur regrette l'habit, la robe, le bonnet carré des anciens docteurs, et il s'écrie :

Ainsi pour éclipser tous vos jeunes confrères,
De quelque vieux docteur empruntez les manières;
Marchez à pas comptés, et rappelez-vous bien,
D'avoir l'air de penser en ne pensant à rien.

Surtout, leur dit-il, ayez du luxe, de l'élégance; que votre linge soit brillant ;

Montrez-vous en public galamment habillés,
Que par les mains d'Humann vos habits soient taillés;
Parfumez vos cheveux, soignez votre coiffure,
Et de riches bijoux ornez votre parure :
La canne à pomme d'or, l'éclat d'un diamant

Forment d'un médecin le plus bel ornement.
 Joignez à ces moyens l'élégant équipage ;
 Les mœurs de notre siècle en réclament l'usage.
 Le succès d'un docteur ne peut être complet ,
 Sans la demi-fortune ou le cabriolet.

Nous voudrions faire connaître plus en détail ce livre malicieux et railleur, où l'auteur recommande à ses confrères tous les petits moyens, toutes les grosses ruses du métier. « Affectez l'érudition, leur dit-il, le néologisme; donnez des consultations gratuites, qui n'auront de gratuites que le nom; soyez successivement facétieux, graves, pyrrhoniens, dévots, phrénologues, patriotes; enfin, prenez tous les rôles, tous les tons, tous les habits, et vous réussirez.

Qui pourrait résister, lorsqu'au siècle où nous sommes,
 On a mis en honneur l'art de tromper les hommes?....

Telle est la conclusion de ce livre qui est spirituel et moqueur (mais d'une moquerie fine), d'un bout à l'autre. Personne à coup sûr, ne s'y trompera; personne ne tiendra à suivre les avis satiriques de son auteur, inspirés par l'amour du bien et par un vif désir de maintenir toujours dans la bonne voie, l'art qu'il cultive sans doute; son livre en fait foi, avec autant de succès que de probité. On y voit éclater, en effet, à chaque instant les sentimens d'un cœur honnête, et les vers que nous avons cités, prouvent que si l'auteur tient avec habileté la lancette du praticien, il ne tient pas d'une main moins habile et moins heureuse la plume malicieuse de Boileau.

Passons à la *Dracéniade*. C'est l'histoire écrite dans le genre de Vert-Vert, du Sceau de la ville de Draguignan, enlevé en 1652, pendant la Fronde.

« En pensant à ce *sceau* (cachet), dit notre auteur, je songeai au *seau* (seau à tirer de l'eau), de Tassoni. Je vis dans cette rencontre fortuite, le titre, sinon la matière, d'un poème héroï-comique, et je n'eus pas de peine en groupant poétiquement quelques dates, et la folle du logis faisant le reste, c'est-à-dire, à peu près tout, à y trouver le sujet de trois chants. Dès le lendemain je fis les soixante-dix premiers vers, et, les trouvant passables, je les livrai à l'imprimeur pour les publier tout de suite; enfin, après soixante-huit jours de travail, j'achevai mon cinquième et dernier chant. »

Le travail, comme on voit, s'était agrandi sous la plume de l'auteur. De trois chants il était passé à cinq, et c'est sous cette forme que nous est arrivé son poème. Après une courte introduction, le poète débute ainsi :

C'est pour un seau que s'allume ma veine,
 Un seau ravi; mais ne confondez pas

Avec ce seau que Bologne et Modène ,
 Au bord d'un puits rougi par cent trépas ,
 Se disputant en d'ignobles combats ,
 Ont couronné d'une gloire grotesque.
 Loin du pédant, non moins que du burlesque ,
 Mon noble sceau, digne d'un autre archet ,
 De Dracenum est l'antique cachet.

Nous voyons ensuite le concierge de l'hôtel municipal, Pierron, accourir effrayé et essoufflé au logis du consul Anthelmi, pour l'informer de la perte qu'on vient de faire. Le sceau de la ville est volé ! Aussitôt le consul prend une grande résolution. Il monte à cheval, — c'est-à-dire à âne, — pour aller haranguer le peuple. En vain sa femme veut l'en empêcher ; il part. Mais voilà qu'au détour d'une rue son roussin bronche, et le consul roule dans un ruisseau. Quant à l'âne, il meurt sur le coup ; le pavé est teint de son sang ; mais comme il est mort au champ d'honneur, on l'empaille, après quoi :

On le remet au bibliothécaire
 Qui sur son dos mit en gros caractère :
 « Sous Anthelmi, mort héroïquement ;
 Passants, salut à l'âne consulaire. »

Nous ne continuerons pas cette analyse ; mais on voit, par ce que nous venons de citer, que l'auteur de la *Dracéniade* possède parfaitement tout ce qu'il faut pour le poème tragi-comique, pour l'épopée burlesque, genre que les Italiens ont créé, et qui a produit chez nous deux chefs-d'œuvre, le *Lutrin* et *Vert-Vert*.

Nous engageons donc M. le docteur Jules C. ... à continuer dans les loisirs que peut lui laisser la médecine, son commerce avec la muse légère. Nous serons toujours les premiers à accueillir et recommander les gracieux enfans qui naîtront de cette heureuse alliance.

Puisque nous parlons de livres, disons un mot de notre bibliothèque publique qui vient d'être transportée dans le nouveau local qu'on lui destinait, et d'être complètement réorganisée. Nos abonnés méridionaux savent déjà depuis long-temps, et nos lecteurs éloignés apprendront avec plaisir, que Montpellier, cette ville qui est une des plus scientifiques de France, et qui, à l'exemple de Toulouse, a toujours entretenu dans son sein une active flamme littéraire, possède deux bibliothèques ouvertes journellement à tout le monde. L'une appartient spécialement à la Faculté de médecine et s'entretient avec les fonds de cet établissement. Elle est riche en manuscrits, dont la *Revue* compte donner prochainement quelques notices et extraits à ses lecteurs.

et un homme distingué par ses connaissances médicales, M. le docteur Kühnholtz, en est le conservateur. La seconde est une propriété communale. Le fond principal de cette bibliothèque se compose du legs fait, il y a quelques années, par M. le baron Fabre, à l'époque où il donna sa magnifique galerie de tableaux à la ville. On y a joint les livres que possédait déjà la commune, et les libéralités du Gouvernement contribuent chaque jour à enrichir cet établissement. Cette bibliothèque est dirigée avec beaucoup de zèle et d'activité par M. Paulin Blanc, qui nous communique sur sa réorganisation les détails suivants : « On arrive à la nouvelle bibliothèque par le jardin du Musée-Fabre, à charmant parterre planté d'arbres, qui, dans notre climat méridional, si les entretiens du portique revenaient jamais de mode, fourniraient, avec le temps, aux promeneurs un ombrage très-propice. La bibliothèque occupe tout le premier étage du bâtiment construit depuis peu, partie aux frais de la ville, partie avec les fonds légués *ad hoc* par M. le baron Fabre. Au-dessous est logée la Faculté des lettres. Le premier étage est divisé en deux parties inégales, une grande salle et un cabinet. La grande salle est précédée d'un vaste pallier, dont l'aspect ne laisse pas que d'être imposant. Elle est éclairée par plusieurs fenêtres qui donnent sur la campagne, derrière laquelle le regard va se perdre sur une longue échappée de mer. A l'intérieur, cette salle est coupée en deux étages, séparés par une galerie qui fait le tour de la salle, à peu près comme celles que les Jésuites construisaient dans les bibliothèques de leurs établissements.

» Trente-quatre armoires grillées tapissent le pourtour de l'étage inférieur. Il n'y a de vide que l'espace occupé par les croisées. La tribune, à laquelle on arrive par deux petits escaliers tournans, est entièrement occupée par une suite d'armoires non grillées, faisant corps entre elles. Les belles-lettres et l'histoire remplissent les rayons de l'étage inférieur. Au-dessus, la galerie a reçu la théologie, les sciences, l'histoire littéraire, les collections académiques, les journaux, la bibliographie. Quant aux livres d'art, aux estampes, la plupart provenant de M. Fabre, qui avait employé 40 ans de sa vie à les réunir et qui forment une inestimable collection, ils ont été placés sous la main du bibliothécaire, dans son cabinet, avec les manuscrits, les autographes d'Alfiéri, de M^{me} d'Albani, etc.

» Dans un beau meuble florentin à compartimens et à dessins incrustés en pierre dure, sont renfermés les camées et un choix de médailles précieuses, trésor au milieu duquel brille un grand camée-onyx offrant l'image d'Alfiéri, exécuté avec un art infini par Santarelli, et dont il n'a jamais été pris qu'un très-petit

nombre d'empreintes devenues excessivement rares. Un autre meuble est destiné aux papiers et aux autographes.

» Parmi les pièces du premier meuble, nous ne pouvons nous abstenir de mentionner le célèbre COLLIER DE L'ORDRE D'HOMÈRE, créé par Alfieri, et dont notre infatigable helléniste avait cru pouvoir se récompenser lui-même ; collier dont les 24 pierres portant les noms gravés de 24 poètes anciens et modernes, Homère compris, pourront maintenant être exposées aux yeux du public, dans l'arrangement marqué par Alfieri.

» Il avait à cette occasion composé un tableau, à droite duquel on lit un distique grec ; à gauche est la traduction faite par lui-même de ce distique. Au bas est une pensée en langue latine, qu'Alfieri n'a pas exprimée dans ses Mémoires :

Poeticæ jactantiæ monumentum istud
Ridiculum fuerit nec ne futura judicabit

Ætas.

Firenze, 1803.

» Quant à ces pierres dont nous venons de faire connaître la disposition, elles sont taillées à facette, dans une sorte de pâte émaillée, appelée par les Italiens *scagliola*. Le champ est occupé par l'inscription du nom en lettres noires. Leur réunion devait former le fond du collier dont la monture et l'entourage, sans parler du camée d'Homère, devaient être des plus magnifiques ; car Alfieri s'était promis de n'y épargner ni l'or, ni les bijoux, ni les pierres dures. »

X.

L'éditeur Challamel, non content de nous faire connaître les œuvres de nos peintres actuels et des peintres primitifs, veut encore populariser celles des artistes du grand siècle de Louis XIV. Nous avons vu chez lui, à Paris, il y a quelque temps, les premières livraisons d'un ouvrage qui sera éminemment remarquable. C'est la reproduction de l'OEuvre complète d'Eustache Le Sueur, avec un texte de M. Vitet, membre de l'Institut, et des dessins de M. Gsell. M. Vitet, après s'être occupé long-temps d'Eustache Le Sueur, a lu cette année, à l'Institut, son travail sur la Vie et les OEuvres de ce grand artiste. C'est ce même travail, mais plus étendu, plus complet, qui commentera les dessins de M. Gsell. On connaît le style de M. Vitet. Élegant, poli, ingénieux et correct, il rappelle tout-à-fait les écrivains du XVII^e siècle. Nous ne doutons pas du succès de ce livre, qui sera à la fois plein de charme et de science.

CHRONIQUE.

A M. GRAS, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 octobre 1843.

(Suite.)

Le lendemain, Monsieur, nous partîmes de bonne heure pour Amsterdam, que mon compagnon, pressé de revenir en Belgique par Utrecht et Bréda, voulait voir ou plutôt apercevoir rapidement.

C'est encore un charmant voyage, Monsieur, que celui-là. D'abord, en sortant de La Haye, on traverse le Bois, charmante promenade qui forme les Champs-Élysées du Paris de la Hollande. On passe devant une foule de maisons coquettes, parées, gracieuses; on longe un petit parc tout peuplé, comme ses rivaux d'Angleterre, de cerfs, de biches, de daims, et l'on gagne, en suivant une route ombrueuse, pavée de briques, la station du chemin de fer; car, Monsieur, il n'a pas suffi à ce peuple calme et honnête, et qui a l'air si tranquille et si peu pressé, d'avoir la route par terre et la route par eau, toutes deux créées à force de patience et de génie; il lui a fallu encore la route à vapeur, comme s'il eût pu avoir jamais dans sa presqu'île battue des flots, de grands espaces à parcourir.

Du haut du wagon qui nous portait, nous admirions, Monsieur, le magnifique spectacle de ces plaines vertes et sans fin, assez semblables à celles de l'Ukraine, j'imagine. Ça et là derrière des canaux qui se répètent à l'infini, vous apercevez d'élégans clochers de village qui s'élèvent et dessinent gracieusement leurs silhouettes rougeâtres aux confins de l'horizon. Plus près de vous, des chevaux à demi sauvages paissent, des émouchés au plumage fauve planent au-dessus de vanneaux rassemblés en troupes pour ainsi dire innombrables, et quelques chasseurs font retentir la plaine de coups de fusil. Ce fut là, Monsieur, que nous observâmes une chasse assez singulière. Nous voyions un hollandais marcher suivi d'un domestique, lequel portait sous son bras quelque chose qui ressemblait de loin à l'un de ces serpenteaux démesurés dont on se servait au moyen-âge pour abattre les châteaux forts. Je me demandai immédiatement si l'on faisait dans ce pays la chasse aux alouettes avec du canon; mais, au bout de quelques minutes, quand notre wagon nous eut rapproché du grave promeneur qui arpentait la plaine, le cigare aux lèvres et le fusil à la main, je m'aperçus que ce que nous avions ridiculement pris de loin pour une batterie d'artillerie, était tout simplement une sorte de pont volant, une longue planche qu'on posait devant notre chasseur et sur laquelle il franchissait avec dextérité les nombreux

canaux qui coupent la plaine comme un damier. Nous rîmes beaucoup de notre méprise et nous admirâmes la puissance de cette fée enchanteresse qui s'appelle l'*Illusion*.

Cependant nous passâmes devant Leyde, dont les dômes et les clochers brillaient au soleil comme les minarets d'une ville orientale, et nous ne tardâmes pas à voir étinceler dans le lointain, comme un diamant gigantesque, la mer de Haarlem. Vous savez que cet océan improvisé est un lac immense, d'environ quinze lieues carrées, qu'une inondation subite, — la rupture d'une digue, — un trou de quelques pieds, — moins que rien enfin, — forma il y a environ trois siècles. A l'œil comme aussi en réalité, cela est immense. C'est vraiment une mer. Eh bien ! prodige du génie hollandais, sublime effort de l'industrie et de l'art ! — savez-vous ce que veut faire de l'espace que couvre cette inépuisable flaque d'eau, le peuple de castors qui a créé ce pays ? — Une plaine aussi fertile que celles du Languedoc et du Bigorre. Pour cela il a entrepris une œuvre gigantesque, digne des Pharaons ou des Césars. Il s'est mis à vider la mer de Haarlem. En vain l'autre mer, — la vraie mer, — celle qui menace incessamment de couvrir toute la Hollande de ses flots et de la transformer en un véritable océan, — est-elle plus élevée que celle de Haarlem ! — Qu'importe au Hollandais ? — Il a calculé ce que celle-ci contient de mètres cubes d'eau, et à l'aide de ces puissantes machines, les vis d'Archimède, — leviers qui soulèveront le monde et remplaceront bientôt les aubes de la vapeur, — il élèvera successivement tout ce lac dans les airs, comme jadis Michel-Ange, pour Saint-Pierre de Rome, y élevait des carrières, et par des canaux factices il ira le rendre à l'océan son père. Il y a mieux ; cette opération paraît si simple si mathématique à ce peuple, qu'il pourrait vous dire l'heure précise où s'épuisera le dernier litre de cet immense lac. En attendant, à mesure qu'il conquiert sur les ondes un pouce de terre, il l'ensemence et le cultive. Ne trouvez-vous pas, comme moi, que c'est là un grand effort pour une nation numériquement si petite ? Il est vrai que ce peuple a été long-temps un des plus puissants du monde, et que sa vie de chaque jour est un combat. C'est lui qui dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin. »

Enfin nous aperçûmes la seconde capitale, — la vraie capitale, si vous voulez, — de la Hollande. Notre *train* nous débarqua à Amsterdam.

C'est encore là, Monsieur, une ville singulière et bizarre, comme Rotterdam ; mais qui a bien plus le cachet hollandais que La Haye. Imaginez-vous une cité où il y a plus d'eau que de terre, — une sorte de Venise du nord, — Venise moins son soleil et ses gondoliers, bien entendu. Au premier aspect, les rues, les canaux, les places, les ponts-levis forment une confusion presque inextricable, qui fait le désespoir du voyageur ; mais bientôt l'œil s'accoutume à ce pêle-mêle, à ce tohu-bohu de choses si distinctes et qui semblent jurer de se rencontrer ensemble, et l'on reconnaît que la ville a été construite avec une grande régularité.

Amsterdam est à peu près comme Bordeaux ; elle a la forme d'un croissant ou d'un arc immense, d'environ quatre lieues de périmètre, dont les cornes viennent s'étendre dans le golfe de l'Y. Son port qui est magnifique, sert de corde à cet arc gigantesque dont la situation n'est pas moins admirable que le développement. Quand vous errez, sous les grands arbres centenaires qui couvrent le quai, au long de cet arsenal des richesses d'outre-mer, et que vous le voyez peuplé de gros vaisseaux, parcouru en tous sens par des marins aux formes herculéennes, brunis par le soleil de Batavia, vous vous demandez si c'est bien cette poignée d'hommes que renferme la Hollande, qui a pu arriver à ce résultat géant de fonder des villes pareilles, en dépit de la nature ? Imaginez en effet une ville de 200,000 âmes, qui est un prodige de l'art. Cette ville fantastique qui devrait depuis long-temps être ensevelie sous les eaux, et dont je dirais, si je ne craignais de lutter de ridicule avec le Moïse sauvé de Saint-

Amand, que les poissons devraient habiter les palais, se déploie gracieuse et coquette devant vous, avec ses mille clochers, ses maisons peintes, ses canaux qui se joignent, s'éloignent, se coupent. C'est un spectacle ravissant et dont je ne me pouvais lasser.

Mais je fus encore plus frappé peut-être, par la vue de la ville prise du haut du palais royal. Ce bel édifice qui est loin d'être la huitième des sept merveilles du monde, comme le veulent les Hollandais, fut commencé en l'année 1648, par le célèbre architecte Jacob Van Kampen; il est isolé au milieu du *Dam* (1) et situé à peu près au centre de la ville. Sa façade, ornée de statues colossales, est remarquable et imposante. Nous entrâmes dans l'intérieur. Je ne vous dirai rien des tableaux qui le décorent (il y en a de Ferdinand Bol, de Held Stokade, de Govert Flink et d'autres maîtres fort peu connus en France);—ni des statues de Jean Gorée qui ornent sa grande salle, ni de deux cheminées magnifiques en marbre blanc, avec des manteaux assez semblables à des frises (je préfère infiniment la cheminée du Franc à Bruges, bien qu'elle soit en bois), car j'ai hâte d'arriver au sommet du dôme. Après avoir gravi long-temps d'escaliers en escaliers, lesquels, à force de se rétrécir, finissaient presque par arriver, en largeur; aux proportions de l'échelle de Jacob, nous nous trouvâmes tout à coup à 183 pieds au-dessus du sol, hauteur immense dans un pays aussi plan que la Hollande, et aux rayons d'un soleil étincelant. Voici l'admirable vue sur laquelle allèrent se perdre nos regards. D'un côté la mer de Haarlem qui brille comme une glace de plusieurs lieues de largeur; de l'autre le Zuyderzée dont les eaux plus élevées que la plaine et retenues seulement par quelques digues, menacent sans cesse la Hollande; plus loin le golfe de l'Y grec sillonné de barques et de vaisseaux; ailleurs de vortices campagnes qui se déroulent sans fin et se prolongent à perte de vue, coupées par des canaux qui courent au-dessus des terres et dans lesquels les poissons nagent à plusieurs coudées au-dessus du sol. Autour de nous le port avec ses mille pavillons, sa forêt de mâts, la ville enfin avec ses églises, ses places, ses clochers, ses rues tortueuses, inégales, bizarres, etc. Je vous recommande ce panorama si le hasard vous amène jamais ici.

En sortant de ce palais, Monsieur, nous allâmes rendre notre visite au *Trippenhuis*, maison où est le musée royal, sur le quai *Kloveniersburgwal* (prononcez ce mot-là si vous pouvez). C'est un admirable magasin de chefs-d'œuvre qui renferme environ cinq cents tableaux, parmi lesquels se trouve la fameuse *Ronde de nuit*, de Rembrandt. On y voit de Paul Potter, *Orphée attirant les animaux au son de sa lyre*, ce qui me rappela l'épigramme suivante que j'avais, il y a long-temps, dans ma jeunesse, à l'époque des rêves dorés de la poésie, traduit littéralement d'un écrivain espagnol :

Aux enfers, pour chercher sa femme,
Orphée un beau jour descendit;
Mais Pluton jura sur son âme
De punir ce chantre maudit.
Pour avoir franchi son empire
Son Eurydice il lui rendit;
Mais pour récompenser sa lyre
L'instant d'après il la reprit.

Que vous dirais-je, Monsieur? il y a là quarante maîtres dont la palette faisait parler la toile comme Vander Helst et Téniers, l'animait comme Van Ostade et Wou-

(1) En Hollandais, *dam* veut dire une écluse intérieure. Amsterdam est situé sur l'*Amstel*, petite rivière qui la partage en deux. Amsterdam ou moins improprement Amsteldam, veut donc dire écluse de l'Amstel.

vermans la peuplait de fleurs brillantes, comme Van Huysum, et donnait à la nature morte une vie particulière, comme Wenix.

En sortant du musée, j'avisai sur le quai (chose rare à Amsterdam, où il y a beaucoup plus de savon que de livres), un bouquiniste. Je suis entré dans cette échoppe des vieux souliers de l'intelligence, et là, pris aux yeux et au cœur à la vue de tant de respectables débris, lamentables ruines de réputations jadis solides, aujourd'hui ébranlées par le canon de la critique, édentées par l'âge et ruées jus par de nouvelles venues, je me suis mis à fureter dans des monceaux de paperasses et de poussière, cherchant je ne sais quoi, mais espérant trouver quelque curiosité bibliographique, peut-être, par exemple, un de ces violens pamphlets que vomissaient jadis contre la France les presses de la Hollande, ou bien quelques-uns de ces livres devenus rarissimes, dans lesquels Mirabeau et tant d'autres étalaient leurs idées, leurs passions, leurs fautes. Malheureusement j'avais beau remuer, déraciner Pélion pour le placer sur Ossa, je ne trouvais que des livres hollandais. Comme j'allais me retirer avec dépit, je ramassai par terre au hasard une espèce d'*in-32*, jadis relié en veau, ainsi que l'attestent encore quelques fragmens noirâtres, mais qui ne peuvent aujourd'hui passer pour une couverture, et je lus à la première page, le titre suivant que je vous figure ici.

LES MOEURS

DE

PARIS,

PAR M. L. P. Y. E.

A Amsterdam, chez GUILLAUME CASTEL, imprimeur de S. A. S. le Prince d'Orange. M. DCC. XLVII.

— « Par Dieu, me dis-je, si le nom de l'auteur n'est pas très-clair, le titre est intéressant et pique ma curiosité. » Je demandai au bouquiniste le prix du volume. Ce brave homme ne savait pas le premier mot constitutif de la langue française, et comme j'ignore absolument le Hollandais, nous ne pûmes nous entendre. Cependant je lui offris un *guilder* (un peu plus de deux francs), et il daigna accepter, attendu que son livre valait à peu près 25 centimes. Or ce livre, en vous écrivant, je l'ai sous les yeux et voici comment l'auteur y juge nos pères : « On voit à Paris un concours de monde aussi grand que brillant; cette cité qui est la déesse de la terre, le berceau des héros, attire dans son sein des gens de toutes les nations; ils y sont conduits, les uns par la curiosité, le plaisir et même par l'amour du désordre... Il n'est point de ressorts qu'ils n'y remuent pour arriver au comble de leurs vœux. Ils y emploient les feintes, les caresses, les embrassements redoublés... On y voit des dames qui n'ont de goût que pour l'infidélité; si leurs maris avaient le droit de les vendre, ils les donneraient à bon marché, et ce serait avec raison, puisqu'elles ne valent pas grand-chose, etc. »

Passant ensuite au chapitre premier, notre caustique causeur divise ainsi les dames. « Je distingue les femmes à Paris en quatre classes : les filles de l'Opéra forment la première, les artisannes la seconde, les bourgeoises la troisième et les dames de qualité la quatrième. » Selon lui, « une fille de l'Opéra est douce, polie, enjouée. » L'artisanne « mène une vie qui fait des éclats bruyans; le vice est canonisé chez elle. »

La bourgeoise « met de la modération dans sa conduite, par la crainte de perdre son honneur. » La dame de qualité « se met au-dessus du qu'en dira-t-on. Le matin elle prend au lit un bouillon; elle se lève à midi et demeure à sa toilette jusqu'à qu'il faille se mettre à table. Son objet est d'aller au bonheur par la route du plaisir, etc. » — Voici une observation qui est restée plus vraie que ce qui précède : « Un homme à Paris qui est mis avec distinction peut s'insinuer dans les cercles les plus fleuris sans que l'on s'informe qui il est. On ne s'attache qu'à son extérieur; tout le monde lui rit et l'honore; mais cesse-t-il de se montrer sous ce dehors flatteur, on le méprise infiniment et on ne saurait l'accueillir, fût-il d'un rare mérite!... Il est impossible de parvenir à Paris, si on n'a pas de beaux habits. Aussi est-il des gens qui tâchent de ne pas manquer de ce côté-là. Ils se donnent des habits de toute saison avec un seul habit qu'ils auront; à la fin de l'hiver, ils le vendent pour en acheter un de printemps, celui de printemps pour en avoir un d'été et ainsi du reste, etc. »

Le chapitre sur la mode est un des plus piquants du livre : « Il n'est point de ville dans le monde où la mode ait autant de pouvoir qu'à Paris. Les plus âgés se font propres et galans; ils se coiffent avec des perruques blondes, afin de faire briller sur leurs visages l'amour et la joie. Ils se persuadent qu'une belle les trouvera rajeunis sous cette parure magnifique... La mode veut qu'à Paris les femmes étudient des tours d'esprit, qu'elles apprennent de temps en temps quelques phrases ingénieuses, qu'elles les débitent avec des manières capables de leur donner des reliefs; c'est à la faveur de cela qu'elles espèrent devenir reines des volontés. La mode est à Paris de se conduire par déguisement politique et perfidie; de brûler de la soif de l'or et de mettre son âme à prix pour se la procurer. On use de toutes les feintes, de toutes les subtilités, pour arriver à de nobles emplois, à des postes d'honneur. On bâtit des châteaux en Espagne; on passe en tremblant les matinées dans des antichambres; on fait mille bassesses, et qu'arrive-t-il souvent de tout cela? C'est qu'un homme aura passé presque toute sa vie à faire des projets, sans que pas un lui ait réussi: il emploie ses derniers momens à se plaindre et à regretter le temps qu'il a si mal employé. »

Après le chapitre de la mode vient celui des petits-maîtres. L'auteur les drape d'importance; il nous les montre se procurant des mollets et des tours de cheveux postiches, lorgnant les dames effrontément et censurant tout le monde... jusqu'aux prédicateurs. Les abbés, les bénéficiaires, les financiers, les grandes dames, les avocats, l'Académie française, tout passe impitoyablement sous la fêrule de notre satirique. Voici un passage du chapitre *des Gens de lettres*, qu'on dirait à l'exactitude du tableau, tracé ce matin ou hier : « Il est à Paris quantité d'auteurs qui ne font aucun effort pour puiser dans l'esprit d'Apollon les nobles pensées. Ils ne vont pas où la gloire les appelle; la voix de l'émulation ne se fait pas entendre à leurs cœurs; comme leur vie dépend de leur travail, ils se dépêchent autant qu'ils peuvent; on ne voit dans leurs ouvrages que des riens et des puérilités; cependant ils ont l'audace de condamner les anciens et les meilleurs auteurs de nos jours. On dirait à les entendre que ce sont eux qui font fleurir la république des lettres... Le tribunal de la critique est placé à Paris. Une foule de petits génies se mêlent de décider du caractère des beaux esprits. Aussitôt qu'un ouvrage voit le jour, ils le critiquent; ils vont du Luxembourg aux Tuileries, et des Tuileries au Palais-Royal le décrier et insinuer en même temps qu'ils sont en état d'en composer un plus beau. Ce sont les bâtards du Parnasse. »

J'en passe, et des meilleurs; mais vous voyez que si les portraits que, en 1747, on imprimait de nous en Hollande étaient vrais, du moins ils n'étaient pas flattés. C'était une compensation.

On m'avait beaucoup vanté, Monsieur, la kermesse d'Amsterdam comme offrant

un caractère particulier. Grâce, d'ailleurs aux tableaux de Téniers et des maîtres Hollandais, je m'attendais à trouver à cette fête locale une physionomie qui ne fût point celle des foires de nos grandes villes, un cachet différent de celui des Champs-Élysées à Paris, aux jours de réjouissances publiques. Je fus bien vite détrompé, Monsieur. Figurez-vous une foule immense de juifs, de servantes, de matelots, — foule sordide, sale, hideuse, — s'entassant sur une étroite place dont le milieu est occupé par des bateleurs, des phénomènes plus ou moins vivans, des baladins. Tout cela se pousse, se heurte et circule lentement. Autour de la place, dans de petites boutiques assez élégamment ornées, on fait rôtir toute espèce de choses sur des brasiers² pantagruéliques et de jeunes femmes agaçantes et jolies, louées exprès pour la circonstance, viennent, jusque dans les rangs de la foule, vous inviter à faire honneur à leur cuisine. Je n'osai point céder à la tentation, car j'abhorre la friture en plein vent, et je me souviens toujours de l'affreuse odeur des pommes de terre du Pont-Neuf. Cependant, Monsieur, poussés, poussant, écrasés, écrasant, nous parvînmes à nous approcher des bateleurs qui gesticulaient au centre de la place ; mais que devînmes-nous, quand nous aperçûmes d'un côté le cirque des frères Bouthor, de l'autre Cujent et Lejars du cirque olympique, ailleurs Philippe-le-magicien du boulevard Bonne-Nouvelle, et que nous entendîmes toutes les grosses caisses et les clarinettes de la foire de Saint-Cloud, qui ont tant assourdi notre enfance. C'était bien la peine de venir si loin pour trouver si peu !

Une autre déception plus piquante nous était réservée encore ce jour-là. Mon compagnon de voyage voulait absolument rapporter comme souvenir de son excursion en Hollande, un crêpe de Chine pour sa femme. Il se disait que les Hollandais commerçant avec le Japon, la Chine, la Cochinchine, devaient avoir en abondance tous les produits de ces pays, et on lui avait assuré en France, qu'à Amsterdam, ce qu'il cherchait était, pour ainsi dire, aussi commun que la toile goudronnée à Marseille ou à Toulon. Confiant dans cette aventureuse affirmation, nous voilà donc lui et moi, allant de magasins en magasins, disant aux plus fraîches, aux plus roses, aux plus mignonnes marchandes de modes : « Un crêpe de Chine, s'il vous plaît, » et nous entendant imperturbablement répondre : « Messieurs, nous n'en avons pas. » Mon compagnon était furieux. Enfin pourtant après plusieurs heures de courses infructueuses, nous arrivâmes dans un magasin où l'on nous répondit avec empressement qu'on allait nous montrer ce que nous cherchions. « A la bonne heure, s'écria mon compagnon tout joyeux, car la Hollande commençait à perdre dans son esprit. Mais est-ce bien du crêpe de Chine, du vrai crêpe de Chine, fabriqué à Pékin ? — Certainement, Monsieur, répondit aussitôt la jolie marchande ; nous le faisons venir de Paris ; il sort de chez Gagelin, Opigez et Compagnie. » A cette bonne et naïve réplique, mon compagnon et moi nous nous regardâmes comme si nous eussions été deux augures, c'est-à-dire en riant à gorge déployée. Puis M. de L^{***} se fit donner un certificat écrit de la plus belle encre, constatant en toutes lettres qu'on ne trouvait à Amsterdam *du crêpe de Chine que de Paris*. J'ignore si Madame de L^{***} aura trouvé l'aventure aussi plaisante qu'elle nous le parut ; mais je dois lui certifier, foi de voyageur et malgré le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin, » que le récit de son mari est parfaitement exact.

Si nous fûmes ainsi trompés sur certains points dans notre attente de mœurs locales, nous en fûmes en revanche fort dédommagés sur quelques autres. Rien, par exemple, de plus surprenant que de rencontrer encore dans les carrefours d'Amsterdam, des chevaux qui marchent avec des patins, traînant des voitures sans roues, nommées *Toeslede*, ou bien quelques-uns de ces *Boers-Karr* (chairs de paysans), découverts et sculptés de bas en haut, à forme élégante et légère, pareille à ceux que vous avez pu voir dans les tableaux de ce vieux et admirable maître qui a nom Terburg ! Rien de charmant comme de se rencontrer face à face au détour d'une rue avec une jeune et jolie Frisonne, venue de Lewarden ou de Harlingen, c'est-à-dire de

l'extrémité septentrionale de la Hollande, pour étaler ici son pittoresque costume, sa taille de guêpe, sa fraîcheur de rose et son ampleur digne de Rubens. Figurez-vous une coiffure pareille à une espèce de casque, comme celui d'Attila qui est au Musée d'artillerie de Paris, mais en cuivre plaqué d'or ou d'argent. Cela s'adapte hermétiquement sur la tête en la couvrant tout entière, de manière à ce qu'on ne puisse apercevoir un seul cheveu; quelquefois, selon son degré d'élégance ou de richesse, la Frisonne, au lieu d'un casque, porte seulement des plaques dorées ou argentées qui cachent le front et les tempes, en laissant libre le haut de la tête. Par-dessus ce bizarre couvre-chef on met une large cornette d'étamines ou de dentelles qui tombe à flots pressés sur les épaules. De dessous cette cornette et la relevant sur les côtés, on voit sortir deux espèces de tire-bouchons en métal doré ou argenté, larges à la base, et se rétrécissant en pointe, ainsi que des cornes de bœliers. Cet ornement bizarre, qui s'agraffe aux plaques des tempes, offre de chaque côté de la tête plus d'un demi-pied de longueur, ce qui est loin de le rendre commode dans les foules compactes. Ajoutez pour compléter l'étrangeté de cette toilette, près de laquelle celle des montagnardes CorSES ou des brunes femmes de Venise paraîtrait presque régulière, des boucles d'oreilles énormes qui descendent en cascades jusque sur les épaules; un corsage de velours noir, semblable à celui des Bernoises, c'est-à-dire, serré à la taille et couvert dans la longueur de boutons dorés et de bijoux; telle est à peu près la toilette d'une Frisonne. A côté d'une femme ainsi parée, à laquelle il ne manquerait, pour pouvoir être montrée comme une sauvage de la mer du Sud, qu'un anneau au milieu du nez, vous voyez circuler les merveilleuses d'Amsterdam dont la toilette est toute parisienne, ou bien les paysannes d'Alkmar, avec leur chapeau de paille orné de fleurs artificielles, comme celui des jeunes filles de la campagne à Lucerne, les pêcheuses de Scheveningen, avec leurs bas couleur de chair et leurs souliers bigarrés, ou bien encore quelque matelot japonais à robe courte et à longue tresse de cheveux. Le pittoresque ne nous a donc pas complètement manqué ici.

J'ai visité encore à Amsterdam deux monumens bien distincts l'un de l'autre : le premier est le temple de Plutus (la Bourse); le deuxième l'Église-Neuve, où est enterré Ruyter. Le vaillant amiral est couché sur son sarcophage, la tête posée sur une pièce de canon, tenant à la main son bâton de commandant; deux tritons annoncent sa gloire en sonnant de la conque, et entre deux colonnes de marbre noir est sculpté un combat naval. C'est une vraie sépulture de marin et de héros. En pensant à la glorieuse vie de ce Jean Bart de la Hollande, mort à Syracuse d'un boulet lancé par Duquesne, je me suis rappelé cette belle parole de son ennemi Louis XIV, « qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible au trépas d'un si grand homme. » Je me suis souvenu aussi de ce distique bizarre qu'on voulut mettre au bas de son portrait :

*Ter ruit hispanos Ruyter, ter ruit Anglos,
Ter ruit in gallos, Territus ipse ruit.*

Quant à la bourse, que vous en dirai-je ? Elle me parut un véritable pandemonium assez pareil à celui de Milton. Sur toutes ces faces de négocians avides, chrétiens ou fils d'Israël, il ne se lit qu'une seule chose : L'amour du gain. On devine que dans tous ces cœurs il n'y a qu'un seul cri : De l'or ! — Que leur importent la science, l'art, l'humanité?... De l'or, toujours de l'or, voilà leur seul désir. En ce moment, si j'avais pu me figurer que j'étais Monsieur le comte de Saint-Germain, j'aurais pu me croire transporté à Jérusalem, aux environs de l'époque de Titus. J'étais en pleine synagogue et je n'avais jamais vu tant de juifs autour de moi. Comme ces gens-là, Monsieur, ont conservé le caractère oriental ! Quel œil ! quelle figure douce et rusée en même temps ! quel regard nigu ! quel teint basané et aussi quels mentons

en pointe ! Mais surtout je ne saurais comparer à leurs habits, que les guenilles dont se couvrent leurs compatriotes de *Withe-Chapel*, à Londres.

Puisque je parle de juifs, permettez-moi de vous adresser une question à leur sujet. Pourriez-vous me dire pourquoi quelques femmes de cette nation qui ont de très-beaux cheveux, les cachent avec un soin extrême sous une affreuse perruque rouge, bouchonnée comme l'est à Paris celle du cocher de M. d'Appony ? Est-ce modestie ? Est-ce une prescription religieuse ? Je l'ignore ; mais je vous transmets cette remarque que j'ai faite ici dans le *Ghetto*, en contemplant, assise sur le devant de sa porte, dans la rue *Gédéon* (voilà bien un rue juive, j'espère), une charmante personne de vingt ans, métamorphosée en fée Urgelle par cette hideuse coiffure, laquelle était frisée à peu près comme la laine d'un mouton ?

Je ne quitterai pas cette ville sans vous dire un mot de son plus grand homme littéraire. Si Rotterdam est la patrie d'Érasme, Amsterdam a vu naître Spinoza, et ces deux cités peuvent, à bon droit, s'enorgueillir de ces deux beaux génies. Panthéiste et sceptique, le juif portugais n'en est pas moins un profond penseur, et l'auteur de l'*Éloge de la Folie* restera long-temps encore ce qu'il fut si énergiquement à son époque, un esprit ingénieux et un philosophe hardi.

ACHILLE JUBINAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

M. Martial Delpit, secrétaire de M. Augustin Thierry, fait paraître dans le *Moniteur Universel*, une série fort intéressante de lettres sur les dépôts historiques et les diverses archives qui se trouvent dans la capitale de l'Angleterre. Nous rendrons compte de ce travail quand il sera terminé.

— Nous avons assisté, ces jours derniers, à l'ouverture du cours de chimie que M. Bérard, professeur à l'école de médecine et ancien député de l'Hérault, a ouvert, comme l'an dernier, le dimanche, à l'usage des dames. M. Bérard dont le nom est européen comme savant, possède, comme homme du monde, une faculté rare et précieuse : celle de rendre accessible à tous les esprits les mystères de la science. Aussi sa chaire est-elle entourée d'un cercle nombreux de jeunes personnes, les mêmes que nous retrouvons (et nous le disons à leur louange), à la faculté des lettres. Rien d'élégant, de choisi, de distingué comme la parole de M. Bérard ; rien de poli, de curieux, et qui dénote mieux le mouvement des esprits dans notre ville, que l'attention et l'intelligence de son jeune et brillant auditoire.

— Notre collaborateur M. Gerhardt, professeur à la faculté des sciences de Montpellier, auteur de plusieurs Mémoires fort remarquables, présentés à l'Institut sur différents sujets, et traducteur du traité de chimie de Liébig, va publier prochainement un *Précis de chimie organique*, dans lequel, pour la première fois, seront rassemblées les lois d'après lesquelles s'opèrent les métamorphoses des diverses matières. On trouvera dans ce livre une classification, par genres, familles, espèces, des substances organiques ; enfin, un *système* complet et nouveau de la science, et non une monographie, comme cela a eu lieu jusqu'à présent. Nous rendrons compte de ce livre dont le succès n'est pas douteux ; une traduction s'en est faite déjà par avance sur les épreuves, en Allemagne.

— La commission des monumens historiques du département de la Gironde, dont font partie deux des rédacteurs de la *Revue du Midi* (M. Rabanis, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, et M. Francisque Michel, professeur à cette même faculté), vient de publier le rapport de ses travaux pendant l'année 1842-43. Il serait

à désirer qu'on fit de même dans tous les départemens. Ce rapport fort bien écrit par M. Rabanis , contient des détails circonstanciés sur les études, les allocations de fonds, les mesures de sûreté, etc., relatives aux monumens. La commission regrette vivement la perte qu'elle a subie par suite de la nomination à une préfecture de M. Ferdinand Leroy, son secrétaire, homme aussi zélé qu'instruit. Elle donne ensuite les rapports de M. le Préfet au Conseil-Général ; enfin la liste de ses membres résidans et correspondans.

— Il y a quelques mois, les journaux de la Capitale ont annoncé, avec douleur, la mort du célèbre docteur Hanemann, fondateur de l'Homéopathie. Une souscription vient d'être ouverte pour élever une statue à cet homme remarquable. Parmi les membres de la Commission, nous avons remarqué surtout MM. Victor Leclerc, doyen de la Sorbonne, Raoul Rochette, de l'Institut, Victor Cousin, professeur, etc., qui ont souscrit chacun pour cent francs. Notre collaborateur et ami, M. le docteur Risueno, qui marche avec tant de courage et d'habileté sur les traces d'Hanemann, s'est fait inscrire pour cinquante francs.

GRAS, Propriétaire-gérant.

Un de nos amis, M. Wilhem Tenint, auteur d'un excellent Recueil de poésies et de jugemens critiques sur le salon, qui accompagnent les beaux *Albums* publiés chaque année par l'éditeur Challamel, va faire paraître, dans le format Charpentier, un livre destiné, nous le croyons, à produire beaucoup de sensation et beaucoup de bien. Ce livre sera intitulé : *Prosodie de l'École moderne*. Il sera précédé d'une préface d'Émile Deschamps et d'une lettre de l'auteur des *Feuilles d'automne*. Voici cette lettre. Nos lecteurs verront, par sa date, qu'elle a été écrite long-temps avant la fatale catastrophe qui a plongé le poète dans un sombre désespoir.

Saint-Mandé, 18 mai 1844.

J'ai lu, Monsieur, votre excellent travail. C'est mieux qu'une prosodie, c'est un livre. Vous m'y traitez trop bien ; voilà ma grosse critique. Je me hâte de vous la faire. Effacez mon nom le plus que pourrez, cela vous portera bonheur.

A cela près, vous avez fait, je le répète, un travail excellent. Vous expliquez à tous ce que c'est que le vers moderne, ce fameux *vers brisé*, qu'on a pris pour la négation de l'art et qui en est au contraire le complément. Le vers brisé a mille ressources, aussi a-t-il mille secrets. Vous indiquez les ressources au public qui vous en saura gré, et vous trahissez les secrets des poètes qui ne s'en fâcheront pas. Le vers brisé est un peu plus difficile à faire que l'autre vers ; vous démontrez qu'il y a une foule de règles dans cette prétendue violation de la règle. Ce sont là, Monsieur, les mystères de l'art ; mais vous les connaissez comme poète, avant de les expliquer comme

prosodiste. Vous avez fait de beaux vers , et beaucoup , et souvent , et vous comprenez mieux que personne combien ce savant mécanisme du vers moderne peut contenir de pensée et d'inspiration. Le vers brisé est en particulier un besoin du drame ; du moment où le naturel s'est fait jour dans le langage théâtral , il lui a fallu un vers qui pût se parler , le vers brisé si admirablement fait pour recevoir la dose de prose que la poésie dramatique doit admettre. De là , l'introduction de l'enjambement et la suppression de l'inversion , partout où elle n'est pas une grâce et une beauté. Ce sont là , Monsieur , les vérités que vous avez comprises , celles-là et bien d'autres. Vous les enseignez à la foule , et , grâce à vous , ce qui était vrai pour nos poètes , va devenir vrai pour tous nos lecteurs. Grand service et grand progrès. Votre livre fera un jour partie de la loi littéraire.

Je vous félicite , Monsieur , de ce beau travail. Jamais les idées n'ont été en meilleur état qu'aujourd'hui. Tous les esprits élevés , honnêtes et droits marchent au même but. La pensée , assurée à l'avenir , conquiert de plus en plus le présent. La grande révolution des idées s'accomplit , aussi irrésistible que la révolution des faits et des mœurs , mais plus pacifique. Les petits esprits seulement criaient de retourner en arrière : c'est la loi ; ils la suivent ; laissons-les faire. Tout va bien. Continuez , vous , Monsieur , de marcher en avant , avec tout ce qui est noble et généreux , avec tout ce qui est jeune et vivant. Nous serons tous avec vous de cœur et d'esprit.

Agréez , Monsieur , l'assurance de mes sentimens les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

Du Tome Deuxième.

Première Livraison.

	Pag.
De l'intelligence des bêtes, par M. Lordat.....	1.
De Paris au Canigou, par M. Achille Jubinal.....	18.
Un Roman musical, par M. Laurens.....	35.
Un Suttý, par M ^{me} Eusèbe de Salles.....	51.
<i>Poésie.</i> — Diverses pièces, par M. Van Hasselt.....	64.
<i>Chronique</i>	68.

Deuxième Livraison.

Notes sur la vie et les écrits de Draparnaud, par M. Laissac..	81.
Un Roman musical (suite), par M. Laurens.....	113.
Un Suttý (suite), par M ^{me} Eusèbe de Salles.....	128.
<i>Poésie.</i> — La Villa des Fontaines, par M. Méry.....	137.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Le siège d'Orléans (de M ^{me} la princesse de Craon), par M. Paulin Paris.....	141.
<i>Chronique</i>	150.

Troisième Livraison.

La Médecine et les Poètes latins.....	155.
Des Amphithéâtres antiques, par M. Auguste Pelet.....	175.
Philosophie du Droit (fin), par M. Massot-Reynier.....	184.
Lettre sur la Poésie provençale, par M. Roque-Ferrier.....	207.
<i>Poésie.</i> — A. M. Victor Hugo, par M. Poncy.....	220.

	Pag.
<i>Bulletin littéraire.</i> — De la Cosmogonie de Moïse ; — Dictionnaire d'érudition historico-ecclésiastique.....	224.
<i>Chronique</i>	331.

Quatrième Livraison.

Notes sur la vie et les écrits de Draparnaud (fin), par M. Laissac.....	239.
Louis d'Escobar, par M. Gustave Brunet.....	257.
Ogier-le-Danois, par M. Achille Jubinal.....	266.
<i>Poésie.</i> — Le Rhône et la Néva, par M. le prince Élim Metcherski ; — Retour, par M. Canonge.....	286.
<i>Chronique</i>	294.

Cinquième Livraison.

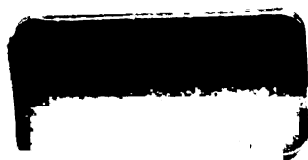
Études sur Pascal, par M. l'abbé Flottes.....	303.
La Médecine et les Poètes latins (suite), par M. Bouisson....	332.
<i>Critique théâtrale.</i> — Les Moyens dangereux, par M. Achille Jubinal.....	351.
<i>Poésie.</i> — Épode, par M. Jules de Saint-Félix.....	364.
<i>Chronique</i>	367.

Sixième Livraison.

Philosophie morale et pratique. — Théorie de l'Orgueil moderne, par M. Eusèbe de Sales.....	375.
Tableau du siècle de Louis XIV, discours d'ouverture, par M. Taillandier.....	386.
Belle comme la Rose des Bois, simple comme la Marguerite des Prés ; histoire du cœur, par M. Firmin Lebrun.....	410.
<i>Poésie.</i> — A Silvio Pellico, par M. Azais ; — L'Arbre de Croix, par M. Battle.....	421.
<i>Bulletin littéraire.</i> — L'Art médical ; — Le Nouveau Sceau enlevé ; — Bibliothèque du Musée-Fabre.....	423.
<i>Chronique</i>	430.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

[



UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per 1843:2

Revue du Midi.



3 1951 001 903 194 0